This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TOZZER LIBRARY
TZ 12CF 8

This book is
FRAGILE.
Please handle with care
and do not photocopy.

Duplicate pages
can be obtained from
the microfilm version
available here at Tozzer.

Thanks for your
help in preserving
Harvard's library collections.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L. SOC. 150.3 (2nd)
V.1
c.2

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COMPTE-RENDU

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES AMERICANISTES

2e SESSION — LUXEMBOURG — 1877

I

Digitized by Google

COMMENCÉ D'IMPRIMER LE 2 OCTOBRE 1877

CHEZ GUSTAVE CRÉPIN-LEBLOND

14, Grand'Rue Ville-Vieille,

A NANCY.

Digitized by Google

CONGRÈS
INTERNATIONAL
DES
AMÉRICANISTES

COMPTE-RENDU

DE LA

SECONDE SESSION

LUXEMBOURG — 1877

TOME PREMIER

LUXEMBOURG
VICTOR BÜCK
LIBRAIRE
RUE DU CURÉ.

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE

1878

Digitized by Google

Harvard Depository
L. 20c. 150. 3(2d)
v 7.
c. 2

Peabody Museum Library
Received June 9. 1966
Bequest of Samuel Kirkland Lothrop

Digitized by Google

Digitized by Google

Par décision du Congrès des Américanistes réuni à Nancy, en juillet 1875, LA VILLE DE LUXEMBOURG a été désignée pour être le siége de la seconde session, du 10 au 13 septembre 1877.

Digitized by Google

COMITÉ D'ORGANISATION

Président d'honneur.

S. A. R. Mgr le Prince **HENRI** DES PAYS-BAS.

Président.

M. WURTH-PAQUET (✻ G. C., C. ✻), président de la Cour supérieure de justice, président de la section historique de l'Institut royal grand-ducal de Luxembourg.

Vice-Présidents.

MM. le dr SCHMIT (✻), président de la section des sciences médicales de l'Institut r. gr.-d.

REUTER, (✻), professeur de chimie à l'Athénée, président de la section des sciences naturelles de l'Institut r. gr.-d.

Secrétaire-général.

M. le dr SCHŒTTER (✻, ✻), professeur d'histoire à l'Athénée, secrétaire de la section historique de l'Institut r. gr.-d.

Secrétaires-Adjoints.

MM. BLAISE, professeur à l'École normale.

RUPPERT (✻), archiviste du Grand-Duché, membre de l'Institut r. gr.-d.

le dr HENRION, professeur à l'Athénée.

MULLENDORFF (Prosper), sténographe de la Chambre des Députés.

Digitized by Google

le dr WECKERING, professeur à l'Athénée.

Trésorier.

M. ELTZ, conservateur-trésorier du cabinet des médailles de la section historique de l'Institut r. gr.-d.

Membres.

MM. le dr ASCHMANN (✻ C.), député, président du Collége médical.

DUTREUX (✻ O.), ancien receveur général.

ENGLING (✻), professeur émérite, ancien président de la section historique de l'Institut r. gr.-d.

EYSCHEN, (✻), député, chargé d'affaires du Grand-Duché à Berlin.

le dr FONCK (✻), secrétaire du Collége médical et de la section des sciences médicales de l'Institut r. gr.-d.

DE LA FONTAINE, Alphonse (✻ O.), commissaire de district.

GRŒVIG (✻), professeur d'histoire et de géographie à l'Athénée.

JONAS (✻ G. O., ✻ C.), membre du Conseil d'État, chargé d'affaires du Grand-Duché à Paris.

MAJERUS (✻ O.), ingénieur et industriel.

MERSCH-FABER (✻), membre du Conseil d'État, commissaire du Gouvernement près les chemins de fer du Grand-Duché.

METZ, Gustave, maître de forges.

MULLENDORFF, Auguste, professeur à l'Athénée, secrétaire de la section des sciences naturelles de l'Institut r. gr.-d.

MUNCHEN, Alphonse (✻ O.), major-commandant du corps des Chasseurs luxembourgeois.

Digitized by Google

MUNCHEN, Charles (✻ O., ✻ C.), bâtonnier de l'Ordre des avocats, membre du Conseil d'État.

PESCATORE, Antoine (✻ O., ✻), vice-président de la Chambre des Députés.

SERVAIS, Emmanuel (✻ ✻ G. C., ✻ G. O., ✻ C.), ministre d'État honoraire, président du Conseil d'État, bourgmestre de Luxembourg.

SIMONS, Charles, avocat et député.

STRONCK, professeur à l'Athénée.

ULVELING, père (✻ ✻ G. O.), ancien ministre, conseiller d'État, membre de l'Institut r. gr.-d.

WIES (✻), professeur à l'Athénée.

WITTENAUER, ingénieur civil.

Digitized by Google

Le dimanche, 9 septembre 1877, M. le Bourgmestre de Luxembourg a fait pavoiser la façade de l'Hôtel-de-Ville, aux couleurs des nations dont les noms suivent : Bolivie, Brésil, Canada, Chili, Colombie, Costa-Rica, Équateur, États-Unis, Guatemala, Haïti, Honduras, Mexique, Nicaragua, Paraguay, Pérou, République Argentine, Santo-Domingo, Salvador, Uruguay, Venezuela.

Le lundi, 10 septembre 1877, à dix heures du matin, le Congrès s'est assemblé dans la grande salle de l'Athénée qui avait été décorée, par les soins de M. Bellanger, architecte, de faisceaux de drapeaux aux couleurs de la Maison Royale d'Orange-Nassau, du Grand-Duché de Luxembourg, de la Maison Ducale de Saxe-Weymar et des vingt nations américaines.

Digitized by Google

PREMIÈRE SÉANCE

LUNDI 10 SEPTEMBRE 1877, A 10 HEURES DU MATIN.

M. **Wurth-Paquet,** président du Comité d'organisation, cède, aux termes de l'article 6 des statuts définitifs, le fauteuil de la présidence à M. Lucien Adam l'un des vice-présidents de la session de Nancy.

M. **Lucien Adam** donne la parole à M. E. Servais, bourgmestre de la ville de Luxembourg.

M. **E. Servais** prononce l'allocution suivante :

« Messieurs,

» Je suis désigné par mes fonctions de bourgmestre pour vous souhaiter la bienvenue au nom des habitants et du conseil communal de la ville de Luxembourg ; il m'est agréable de m'acquitter de ce devoir.

» Je suis heureux de le dire : nos concitoyens vous accordent toutes leurs sympathies ; leurs sentiments sont attestés par leur affluence dans cette enceinte, par leurs nombreuses souscriptions à la publication qui rendra compte de vos travaux.

» Nous avons vu dans le choix qui a été fait de notre cité pour la tenue de la seconde session du Congrès des Américanistes, un témoignage de bienveillance et de confiance auquel nous n'avons pas pu rester insensibles ; nous y avons vu en même temps un acte qui plaisait à notre sentiment national. Votre réunion composée d'hommes dont beaucoup se sont fait un nom marquant dans différentes branches des Sciences, venus de côtés divers,

Digitized by Google

de contrées éloignées, pour chercher ensemble à agrandir le cercle de nos connaissances sur des questions qui intéressent tous les jours davantage, votre réunion, dis-je, nous a paru être un événement propre à relever notre petit pays, et à ajouter, comme une espèce d'hommage rendu à notre jeune nationalité, un titre non sans valeur à ceux sur lesquels notre position politique est fondée.

» Nous vous remercions donc sincèrement, Messieurs, d'avoir répondu à l'invitation qui vous a été adressée par la Commission d'organisation ; nous ne remercions pas moins les personnes qui ont concouru à votre œuvre par les mémoires qu'elles vous ont fait parvenir.

» Nous désirons vivement que vous n'ayez pas à vous plaindre de votre séjour au milieu de nous. Nous ne négligerons rien pour qu'il en soit ainsi. Nous devons cependant vous prier d'être indulgents. Vous tiendrez compte des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, de cette transformation de notre ville qui s'opère au milieu des ruines de l'ancienne forteresse, et qui la fait ressembler à un endroit qu'on vient de fonder, où toutes les choses ne sont pas encore à leur place ; si, sous de certains rapports, nous sommes en mesure de satisfaire à votre juste attente, c'est grâce au concours généreux que nous a donné notre voisine, la ville de Nancy ; c'est grâce aussi à l'assistance de M. Lucien Adam, le zélé promoteur de toutes les affaires du Congrès ; je les prie de recevoir l'expression de notre gratitude.

» Je devrais peut-être vous dire quelques mots de vos travaux, mais je dois malheureusement reconnaître mon incompétence pour en parler. Je dois me borner à exprimer le vœu que leurs résultats répondent à vos espérances et contribuent à vous laisser de bons souvenirs de votre présence sur le sol luxembourgeois. »

Digitized by Google

M. **Lucien Adam** annonce qu'en exécution des articles 6 et 7 des statuts définitifs, il va être procédé à l'élection des membres du bureau, lequel sera composé d'un président, de quatre vice-présidents, d'un secrétaire général et d'un trésorier.

Sont élus par acclamation :

Président : M. Wurth-Paquet, président du Comité d'organisation.

Vice-présidents : MM. le docteur Schmit, vice-président du Comité d'organisation.
le professeur Reuter, vice-président du Comité d'organisation.
le docteur Schœtter, secrétaire général du Comité d'organisation.
le conseiller Lucien Adam, l'un des vice-présidents de la session de Nancy.

Secrétaire général : M. le docteur Henrion, l'un des secrétaires du Comité d'organisation.

Trésorier : M. Eltz, trésorier du Comité d'organisation.

Sont adjoints à M. le docteur Henrion, en qualité de secrétaires du Congrès, MM. le docteur Van Werveke et Mullendorff.

M. **Lucien Adam** invite l'assemblée à désigner les membres du Conseil, lequel sera composé, d'après les proportions établies par l'article 10 des statuts provisoires, de vingt-cinq membres luxembourgeois, de cinq membres français et d'un membre par chacune des autres nationalités représentées au Congrès. Sont élus :

Grand-Duché de Luxembourg : MM. les membres du Comité d'organisation.

Digitized by Google

Alsace-Lorraine :	M. BURTIN, de Metz.
Angleterre :	M. Francis A. ALLEN.
Autriche-Hongrie :	M. le baron Frédéric DE HELLWALD.
Belgique :	M. BERCHEM.
Brésil :	M. J. M. DA SILVA PARAÑOS.
Chili :	M. Juan Garcia VALDIVIESO.
Costa-Rica :	M. DE MARETZ.
Cuba :	M. LEYERS.
Danemark :	M. Valdemar SCHMIT.
Etats-Unis :	M. l'abbé SCHMITZ.
France :	MM. BEAUVOIS. GRAVIER. LEBRUN. le comte DE MARSY. le marquis DE MONTCLAR.
Grèce :	M. le marquis DE CROISIER.
Hollande :	M. LEEMANS.
Indes néerlandaises :	M. ZELLE.
Nicaragua :	M. MEULEMANS.
Paraguay :	M. PETERKEN.
Pérou :	M. Julio César DE CASTAÑEDA.

M. **Wurth-Paquet** prend possession du fauteuil de la présidence ; il donne la parole à M. Shœtter, vice-président.

M. **Scheetter** donne lecture de la lettre suivante adressée au Comité d'organisation par M. le comte du Monceau, aide-de-camp de S. M. le Roi des Pays-Bas, Gd-Duc de Luxembourg.

« La Haye, le 29 juillet 1876.

« Monsieur,

« Sa Majesté le Roi Grand-Duc me charge de l'honneur de vous informer que, fort sensible à l'aimable attention

Digitized by Google

que vous avez eue de Lui offrir le Compte-rendu de la première session du Congrès international des Américanistes, Il vous remercie de cet envoi et que, s'associant en idée aux importants travaux d'hommes éminents, Il se fait un plaisir d'accéder au désir exprimé dans votre lettre du 30 juin dernier, de voir accepter par Sa Majesté le titre de Protecteur de la session du dit Congrès qui aura lieu dans la ville de Luxembourg, du 10 au 13 septembre 1877. Je vous prie, etc. »

M. le Vice-Président donne ensuite lecture d'une lettre par laquelle M. Holmberg de Beckfelt, chambellan de S. M. le Roi Grand-Duc, informe le Comité que S. A. R. le prince Henri, empêché à son très-vif regret par des circonstances imprévues de se rendre à Luxembourg pour assister aux séances du Congrès, a chargé M. le baron Van Hogendorp, son aide-de-camp, de suivre les travaux de la session et de Lui en faire un rapport.

M. le baron **de Dumast,** président de la session de Nancy a adressé aux membres du Congrès la lettre qui suit :

A Messieurs les Membres du Congrès des américanistes à Luxembourg.

« Nancy, le 21 août 1877.

« Messieurs,

« N'eussé-je à vous remercier que de l'invitation personnelle que votre Comité me fait l'honneur de m'adresser, je ne saurais tarder à lui exprimer ma reconnaissance pour cette marque de bonté.

« Mais ici mes obligations de gratitude me paraissent doubles ; car, ou je me trompe fort, ou ce bienveillant appel s'adresse beaucoup moins à la chétive individualité d'un Lettré quelconque (d'un Président de l'Académie de

Digitized by Google

Stanislas, voire de l'ex-président du Congrès américaniste) — qu'à ce Congrès lui-même, — c'est-à-dire qu'à l'Assemblée primordiale qui a été mère de la vôtre, et qui le sera de toutes les sœurs cadettes destinées à succéder à votre noble panégyrie luxembourgeoise.

« Par une collectivité que votre politesse résume, vous saluez dans l'homme qui se trouva par hasard la personnifier pour un moment, l'imposante assemblée qui ouvrait à tous, il y a deux ans, un horizon si vaste et si nouveau.

« Ce fut en effet, dans le monde de la pensée, un événement du premier ordre, que la tenue de ce quasi-concile universel, où pour la première fois se rencontrèrent, s'abouchèrent, et prirent séance en commun, de nombreux savants appartenant aux deux Hémisphères; et cela dans une ville exceptionnelle, dans l'ancienne capitale des ducs-rois de Lorraine ; — sous les toits du palais bâti par René II, par ce prince à qui furent dédiés, voici bientôt quatre siècles, les premiers travaux destinés à populariser pour les écoles de l'Ancien Monde la découverte du Nouveau.

« Oui, Messieurs, ce sera toujours une grande date dans l'histoire de l'esprit humain, que le millésime de 1875, auquel s'attache à jamais non seulement ce souvenir (car un tel fait aurait pu, quoique bien solennel, n'être que passager), mais de quelque chose de plus durable : de la fondation à perpétuité du Congrès américaniste universel.

« Le Congrès américaniste universel, institution désormais vivante, — qui gardera bien à Nancy tous les éléments nécessaires pour y maintenir son Galaad (son « monceau du témoignage »), mais qui, rayonnant dans toutes les directions à partir de cette colonne immobile et

Digitized by Google

centrale, va devenir une institution voyageuse, se transportant de capitales en capitales, pour y tenir session de deux en deux ans, et promener ainsi le Savoir sur la face du Globe.

« Il est glorieux pour vous, Messieurs, d'avoir donné le signal d'ouverture de cette série de sessions bisannuelles. Il l'est pour votre ville aussi, exceptionnelle, comme Nancy quoiqu'à d'autres titres; ayant su, comme lui, hisser un de ces drapeaux intellectuels dont l'Histoire comprend la valeur et dont elle enregistre les apparitions, accompagnées de résultats toujours estimables et même toujours relativement grandioses.

« Si l'on voit Luxembourg, Messieurs, devenir le premier anneau de la chaîne des Congrès américanistes bisannuels, il y a là, pour lui sans contredit, une bonne fortune, — mais une bonne fortune méritée.

« Méritée par la noble attitude du Grand-Duché, lors des circonstances fort délicates, où il sut allier force et sagesse.

« Méritée aussi par le caractère des chefs héréditaires de son Gouvernement, noble famille souveraine, qui avant de devenir batave, avait été gauloise, avait appartenu aux régions orientales de la Gaule, et qui n'a jamais oublié que l'idiome primitif de ses ancêtres était la langue française.

« Privé que je serai, Messieurs, de l'avantage d'assister à vos séances, je n'ai certes pas besoin de vous dire combien, du fond de ma retraite, je m'unirai de cœur à vos travaux. Il en est un surtout auquel problablement vous assignerez un rang proportionné à son incontestable importance.

« C'est le grave procès qui roule sur la diversité fonda-

Digitized by Google

mentale des langues, ou sur leur unité foncière soit reconnaissable encore, soit ayant cessé de l'être.

« Autour de cette question capitale dont la décision a d'immenses conséquences, se débattent par des armes plus ou moins bien choisies, les deux intérêts culminants de l'Humanité : — d'une part, la cause de la saine Raison exerçant son juste droit de recherche sur les faits ; — de l'autre, la cause du juste respect dû à d'augustes traditions religieuses, précieux patrimoine du Génie humain.

Entre ces deux grandes puissances, respectables l'une et l'autre, le plan de conciliation le plus franchement admissible dont l'idée ait surgi, — le traité de paix le plus franc et le plus honorable qui ait été proposé, — c'est celui dont le projet, il y a déjà près d'un tiers de siècle, était présenté au Monde par une Académie chrétienne : par la Société *Foi et Lumières*. Etude profonde, à laquelle le Congrès de 1875 a rendu une vive opportunité ; étude dont le besoin devient chaque jour plus frappant ; examen sur lequel porte toute une monographie spéciale que vient de rééditer *ad hoc* et en grand format, un libraire de Paris.

« Vous n'ignorez pas, Messieurs, quelle vive sympathie éprouvent pour vos Congressistes les membres de l'ancien Comité de Nancy. La présence de l'un de ses membres au milieu de vous me dispense d'insister sur la chose, car il peut aussi bien que moi se faire l'organe de nos sentiments. Je répète toutefois cette assurance en notre nom à tous, et j'y joins en particulier celle de la haute appréciation et de la sincère gratitude

« De votre bien humble serviteur,

B^on^ DE DUMAST.

M. Schœtter donne lecture d'une lettre adressée au

Digitized by Google

Président du Congrès, par S. Ex. M. **Torrès Caicedo,** ministre plénipotentiaire de la République de Salvador.

« Paris, le 7 septembre 1877.

« Monsieur le Président,

« Je m'empresse de vous adresser mes cordiales et sympathiques salutations et de présenter mes respectueux hommages aux honorables membres du Congrès des Américanistes de Luxembourg, empêché que je suis, à mon très-grand regret, par d'impérieux devoirs, d'assister à ses séances.

« Je n'aurais pu, du reste, y apporter aucune idée nouvelle; mais, j'aurais été instruit et charmé par les nobles travaux des savants qui y concourent de toutes les parties du monde.

« La science de l'Américanisme mérite aujourd'hui ce nom, dans toute l'acception du terme. Le temps est passé des élucubrations fantaisistes et des hypothèses aventureuses. De sérieux travaux sur l'archéologie, l'ethnologie, la linguistique, etc., ont non seulement donné aux études un point de départ sûr et philosophique, mais ils ont coordonné les principes et les éléments de la nouvelle science.

« Le Grand-Duché de Luxembourg est riche en esprits sérieux qui aiment la science parce qu'ils aiment la liberté, la patrie et le progrès. Je me plais à ajouter que ses habitants sont justement renommés pour l'affabilité de leurs manières, leur honorabilité proverbiale et leur caractère hospitalier.

« L'Amérique doit au Grand-Duché, à S. M. le Roi Grand-Duc et à S. A. R Mgr le prince Henri, une profonde reconnaissance et des actions de grâce.

« Je salue donc respectueusement les citoyens de ce

Digitized by Google

noble pays appelé, tout l'annonce, a remplir un rôle distingué sur la double scène de la politique et de la science. Ce n'est point, en effet, par le nombre des habitants d'une contrée, mais par leurs aptitudes et leurs mérites; ce n'est point par la quantité, mais bien par la qualité, que l'on peut sûrement préjuger les destinées et l'avenir d'un peuple.

« Enfin, je serais bien ingrat si je venais jamais à oublier l'affection et la déférence qui sont dues à cette magnifique cité lorraine — l'élégante Nancy — qui a fourni à l'Histoire tant de héros, aux Lettres tant de poètes, à l'Art tant de graveurs et de peintres, à la Science tant d'érudits, et où s'unissent aujourd'hui, dans une heureuse alliance, les goûts les plus fashionnables aux études les plus hautes, aux travaux féconds de l'industrie et à cette activité en toutes choses que suscitent toujours l'amour de l'indépendance et la pratique de la liberté.

« Les Américanistes de toutes les nations conserveront le plus cordial souvenir de Nancy l'hospitalière; ils se rappelleront toujours avec quelle urbanité fraternelle, elle a ouvert les imposants salons de l'antique palais des Ducs de Lorraine à ces pionniers cosmopolites qui s'appliquent avec une ardeur persévérante à dérober les secrets du passé et à remettre en lumière les principaux traits d'une civilisation qui a traversé de nombreux siècles, pour aller s'éteindre plus tard, comme périt tout ce qui est humain.

« Nancy et Luxembourg seront à l'avenir justement considérés comme les deux cités où a été signé l'acte de baptême et où est née à la vie civile la nouvelle Science.

« Voilà ce que je tenais à constater, Monsieur le Président, en vous priant d'être auprès des honorables mem-

Digitized by Google

bres du Congrès des Américanistes l'interprète bienveillant de mes regrets, de mes vœux et de mes sentiments reconnaissants. »

M. **Wurth-Paquet** proclame la session ouverte et annonce que la séance consacrée à l'Anthropologie et à l'Ethnographie aura lieu à deux heures et demie après midi.

Digitized by Google

SECONDE SÉANCE

LUNDI 10 SEPTEMBRE 1877, A 2 H. 1/2 DE L'APRÈS-MIDI.

Anthropologie et Ethnographie.

La séance est ouverte à 2 h. 1/2, sous la présidence de M. **Wurth-Paquet,** assisté, à droite, de MM. LUCIEN ADAM et SCHMIT, vice-présidents ; à gauche, de MM. REUTER et SCHŒTTER, vice-présidents, de M. SERVAIS, bourgmestre, de M. ELTZ, trésorier.

M. **Wurth-Paquet** invite M. LEEMANS, directeur du Musée royal néerlandais d'antiquités à Leyde, à prendre le fauteuil de la présidence.

M. **Leemans** répond à l'invitation de M. le Président en ces termes :

« MESDAMES, MESSIEURS,

« Je suis convaincu que l'honneur qui m'est fait par le Bureau d'être appelé à présider la première séance du Congrès, n'est pas rendu à ma personne, mais à mon pays, et c'est à ce titre que je l'accepte. J'ose espérer que cette séance sera féconde en résultats heureux pour la Science, et je me recommande entièrement à la bienveillance de l'honorable assemblée. »

M. LUCIEN ADAM donne lecture d'un mémoire de M. Edvin **A. Barber,** B. S., de West-Chester (Pensylvanie) sur les *Anciens Pueblos* (*tribus de constructeurs*

Digitized by Google

de maisons), du Colorado, de l'Utah, du Nouveau Mexique et de l'Arizona, dans les États-Unis d'Amérique.

Le terme « *Pueblo* » dont je fais usage dans ce mémoire, est emprunté à la langue espagnole où il signifie « un bourg » ou « un village ». On a donné ce nom aux établissements aborigènes découverts, il y a des siècles, dans la région occidentale des Etats-Unis actuels, par les premiers explorateurs espagnols.

L'expression d' « *Anciens Pueblos* » appliquée à une race préhistorique se justifie par elle-même. Les aborigènes dont il s'agit étaient littéralement des *Town-builders* ou « constructeurs de bourgs » entièrement distincts des nomades de l'époque actuelle. Leurs maisons étaient des ouvrages permanents construits en pierre et cimentés au moyen d'un mortier adhérent.

Dès le 16me siècle, vers l'an 1539, quelques-unes des cités désertes d'un peuple préhistorique furent visitées par plusieurs des expéditions espagnoles qui avaient pénétré dans la région située au Nord du Mexique, région alors connue sous le nom générique de *Nouveau Mexique* et qui comprenait le territoire actuel de l'Arizona. Ces explorations avaient été entreprises environ vingt ans après la conquête du Mexique. Plusieurs des bourgs de la contrée qui vient d'être mentionnée, furent à cette date reculée trouvés en ruines et présentant tous les caractères d'une grande antiquité ; d'autres, qui aujourd'hui vont se désagrégeant dans les *cañons* de l'extrême Sud-Ouest, furent à cette même époque et par les mêmes explorateurs trouvés encore habités. Les Espagnols conduits par Coronado et ses successeurs dirigèrent leur course au Sud du *Rio San Juan* d'où ils gagnèrent, à l'Est, après avoir traversé la vallée du Rio grande del Norte, le *revers atlantique* des Montagnes Rocheuses (habitat des Indiens désignés sous le nom de Pueblos), et à l'Ouest, après

Digitized by Google

avoir traversé *Zuñi* (alors connu sous le nom de Cibola) l'ancienne province de Jusagan (aujourd'hui de *Moqui*) laquelle est située sur le *revers pacifique* ou occidental de la grande chaîne.

Jusqu'à l'an dernier ou à peu près, cette grande étendue de pays qui, à l'Ouest des Montagnes Rocheuses, comprend des portions inégales du Colorado, de l'Utah, de l'Arizona et du Nouveau Mexique était demeurée entièrement ou presque tout à fait inconnue. Toutes les notions que nous en avions consistaient uniquement dans les rapports peu concluants et contradictoires des expéditions collectives ou individuelles qui avaient franchi les frontières de ces anciens domaines. Grâce aux découvertes que le hasard leur avait fait faire, nous savions qu'il se trouvait là une immense quantité de murs en ruines s'étendant dans le Nord jusqu'au 38e degré de latitude. Tout imparfait qu'il était, ce renseignement avait suffi pour éveiller dans les cercles érudits un intérêt latent, pour y provoquer la soif de faits plus nombreux, enfin pour ouvrir à l'esprit de recherche scientifique un nouveau et vaste champ. Durant l'été de 1874, le professeur F.-V. Hayden, de l'Inspection géologique des Etats-Unis, mit en campagne un corps de pionniers chargé de photographier toutes les anciennes constructions qui pourraient être découvertes dans le Sud-Ouest du Colorado et dans le Sud-Est de l'Utah. Il ouvrit ainsi la voie à une exploration plus complète qui devait être entreprise l'année suivante. Les résultats de la première expédition furent consignés par l'un des photographes, M. W.-H. Jackson, dans un rapport exubérant d'enthousiasme, et présentant un intérêt tel que durant l'été de 1875 plusieurs détachements se mirent en route. L'auteur du présent mémoire eut la bonne fortune d'être enrôlé dans l'une de ces brigades de l'Inspection.

Quand on traverse cette portion de l'Ouest, on est tout d'abord frappé de la grande étendue de territoire sur laquelle

Digitized by Google

s'élèvent des constructions. En termes généraux, ces constructions couvrent les grandes vallées arrosées par le Rio San Juan et ses tributaires, par le Rio Grande del Norte et le Colorado occidental y compris le Rio Gila son principal affluent, le tout formant une aire d'environ 200,000 milles carrés.

Il est clair que les groupes Pueblos se sont avancés dans cette région en longeant les cours d'eau alors considérables qui arrosaient les vallées; mais, comme la plupart d'entre eux sont aujourd'hui complètement à sec, il apparaît que le caractère général de la contrée a été profondément modifié. Disons, à ce sujet, qu'il sera peut-être possible de déterminer, par approximation, l'âge des ruines, en calculant la durée de temps qu'il a fallu pour qu'un changement de cette nature ait pu s'effectuer. Des recherches ultérieures démontreront que non-seulement la plupart des grands cours d'eau ont tari depuis l'époque à laquelle les constructions aujourd'hui désertes étaient occupées, mais encore que cette dessication a atteint le plus grand nombre des ruisseaux, des réservoirs et des lacs. En effet, à l'heure actuelle, on ne trouve généralement pas, sous n'importe quelle forme, une seule goutte d'eau dans un rayon de 25 à 30 milles partant du centre des plus importantes agglomérations de bâtiments. Il faut cependant bien admettre qu'au temps où la nation était en voie de prospérité, le pays tout entier était largement pourvu d'eaux qui le rendaient fertile. Tout indique d'ailleurs que les lits aujourd'hui désséchés ont livré passage à des eaux abondantes coulant sans intermittence; alors, le sol des vallées produisait le maïs et les autres végétaux indigènes, car on y peut suivre les contours des anciens champs de blé indien découpés en rectangles, souvent reconnaissables à la puissante végétation d'une robuste variété d'hélianthes qui a pris la place des plantes de culture. Il faut donc supposer qu'une sorte de rouille dévorante s'est répandue sur le sol, y faisant périr sur pied toute verdure, desséchant jusqu'aux moindres sources d'humidité, transfor-

Digitized by Google

mant les vallées luxuriantes en des déserts de pierre, de sable et de boue, et en outre, que loin d'avoir été soudaine, cette métamorphose a probablement mis des siècles à s'accomplir.

Les édifices tombés en ruines peuvent être rangés, suivant la situation où ils sont placés et les usages auxquels ils servaient, en deux grandes catégories : 1° les ruines en plat pays, 2° les « Cliff-houses » ou maisons dans les falaises.

La première catégorie comprend les constructions élevées sur un sol uni, soit dans le lit des rivières, soit au seuil des ravins et des « cañons ». Elle peut être subdivisée en deux classes : 1° les pueblos ou bourgs, 2° les ouvrages défensifs ou fortifications.

Les ruines du plat pays sont de beaucoup celles qui occupent la plus grande étendue de terrain ; elles couvrent parfois plusieurs milles de plaine, en formant une suite non-interrompue de vastes bâtisses ; mais elles ne sont point en aussi grand nombre que les maisons construites dans les falaises. Les anciens Pueblos s'agglomeraient ensemble, le long des cours d'eau, par esprit de sociabilité et pour se protéger les uns les autres.

Les maisons dans les falaises sont de trois sortes : 1° les habitations proprement dites, 2° les échauguettes ou tours de garde, 3° les caches ou magasins.

Ces constructions étaient édifiées parmi les terrasses de quartzite siliceux et les roches abruptes des cañons, à toutes les altitudes, et dans quelque situation que l'on puisse imaginer. Depuis la base d'une muraille naturelle presque verticale mesurant parfois plus de mille pieds de hauteur jusqu'au sommet de la *mesa*, apparaissent des aires humaines perchées souvent sur des rentrants inaccessibles ou au faîte de quelque grand rocher se dressant perpendiculairement à des centaines de pieds. Rien qu'à contempler ces œuvres qui témoignent de l'intrépidité des architectes ainsi que ces emplacements aériens autrefois habités et où l'explorateur moderne ne peut

Digitized by Google

pas même atteindre, on éprouve un sentiment de crainte. Quelquefois les murs des bâtiments ont été élevés parallèlement à la paroi de la falaise, sur quelques-uns de ces marche-pieds horizontaux qui se rencontrent dans les roches stratifiées, mais le plus souvent c'est dans des cavités naturelles dues à des érosions atmosphériques qu'a été établie la demeure de l'homme.

L'un des traits les plus caractéristiques de ces habitations construites dans les falaises a été de la part des propriétaires le désir bien évident de les dérober à tous les regards. En effet, outre que la coutume était qu'elles fussent isolées, on avait grand soin de reproduire aussi exactement que possible dans leur architecture extérieure l'aspect général des roches avoisinantes. Dans beaucoup de cas, l'imitation a été tellement parfaite que les ruines ne peuvent être discernées qu'avec le secours d'une jumelle de campagne. Il va de soi que ces précautions n'ont point été prises sans de sérieux motifs : le territoire des Anciens Pueblos a été envahi par un ennemi devant lequel la population aura dû se retirer graduellement dans la direction du Sud. On aura tout d'abord cherché à se réfugier dans les rochers, mais à la fin il aura fallu céder la place à des envahisseurs supérieurs en force et impitoyables. Ces événements sont matériellement attestés par la présence d'un très-grand nombre de têtes de flèches et d'autres engins de guerre dans le voisinage immédiat des ruines les plus importantes. De grandes batailles ont été livrées, et chaque forteresse ne s'est rendue qu'après avoir opposé une longue et vaillante résistance.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur un ou deux spécimens des ruines dites de plat pays. Dans l'angle qui forme le coin Sud-Ouest du Colorado se trouvent les ruines d'un établissement autrefois populeux auquel on a donné depuis le nom de *Aztec Springs*. Les *débris* de cette *cité* détruite couvrent une surface mesurant 800 pieds sur 600. Les murailles qui regardaient la campagne se sont en majeure

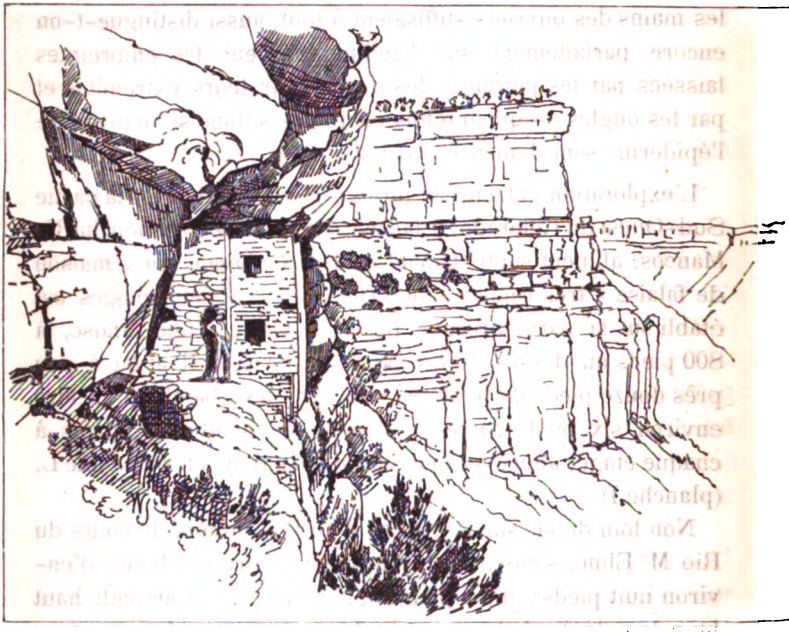
Digitized by Google

partie écroulées assez complètement pour que leurs emplacements ne se révèlent à l'œil que par l'exhaussement du sol. Les maisons sont construites sur plusieurs plans différents dont les plus usités sont le quadrilatère ou le cercle. Leurs dimensions sont généralement exigües et d'ordinaire elles ne contiennent qu'une seule chambre. Il existe encore toutefois, à l'extrémité Nord du pueblo, des parties de murailles ayant appartenu à deux immenses édifices en forme de parallèlogrammes dont les alentours semblent indiquer qu'ils ont été construits en vue d'assurer les avantages d'une protection mutuelle à un grand nombre d'habitants et de leur permettre de soutenir un siége prolongé. Ils sont disposés à cent pieds l'un de l'autre sur une ligne faisant à peu près exactement face au Nord. Ceux des murs extérieurs qui sont placés sur cette ligne mesurent actuellement de huit à onze pieds de hauteur, tandis que ceux des trois autres côtés ainsi que les murs intérieurs ne forment plus que des amas de débris. Cette différence tient à ce que ceux-ci ont été construits en briques crues, tandis que ceux-là l'ont été en pierres de bonne qualité. Les blocs de pierre qui ont servi à élever ces derniers ont été taillés symétriquement, en forme de rectangles, avec des outils en pierre ; ils mesurent un pied en longueur sur quatre ou six pouces en épaisseur et un demi-pied en largeur ; ils sont ordinairement disposés de manière à ce que ceux d'une même rangée brisent leurs joints avec ceux de la rangée de dessus et de la rangée de dessous. Le mortier employé était simplement de la terre à brique, mais comme celle-ci était mélangée de poussière calcaire provenant de la décomposition des carbonates de chaux très-abondants dans la localité, ce mortier est à la longue devenu aussi dur que les pierres qu'il a servi à cimenter. Bien que les arêtes des blocs et l'enduit extérieur se soient désagrégés par l'action séculaire des éléments, ce qui est demeuré debout présente encore une épaisseur de près de trois pieds et n'a rien perdu de sa solidité. Il est même vraisemblable que cet état de conservation se maintiendra dans l'avenir pendant des siècles.

Digitized by Google

Digitized by Google

Planche I



Ancienne "maison de falaise" ou cliff-house,
dans le cañon du Rio Mancos, Colorado

(Congrès international des Américanistes. Session de Luxembourg.)

Digitized by Google

L'architecture d'un autre bourg situé dans l'aride cañon de Hovenweep (mot de la langue Ute signifiant « cañon desert ») présente quelques particularités intéressantes. Les angles extérieurs des maisons ont été arrondis soigneusement. La maçonnerie de ces bâtiments a été exécutée à l'aide d'un nombre d'outils fort restreint : une fois les pierres préparées, les mains des ouvriers suffisaient à tout, aussi distingue-t-on encore parfaitement sur l'enduit extérieur les empreintes laissées par les jointures des doigts, par leurs extrémités et par les ongles — quelquefois même les sillons si délicats de l'épiderme sont demeurés visibles.

L'exploration entreprise durant l'été de 1874, dans la partie Sud-Ouest du Colorado, a fait découvrir dans le cañon du Rio Mancos, affluent septentrional du Rio San Juan, une « maison de falaise » très-remarquable. Cet édifice à deux étages est établi sur la paroi presque perpendiculaire d'une falaise, à 800 pieds au-dessus du niveau de la rivière. Il a eu à peu près douze pieds de haut, et chacune des chambres mesure environ six pieds carrés; celles-ci, au nombre de trois à chaque étage, affectent dans leur disposition la forme d'une L. (planche I).

Non loin de là, sur le plateau d'où l'on domine le cours du Rio Mc Elmo, s'élève une échauguette en ruines haute d'environ huit pieds; elle a pour support un rocher arrondi haut lui-même de dix à douze pieds. L'emplacement de cette tour avait été choisi admirablement, car de son faîte on pouvait observer le défilé à plusieurs milles en amont et en aval, et si quelque danger menaçait, le signaler télégraphiquement à des stations très-éloignées. Grâce aux fragments de roches qui l'entouraient de tous côtés, ce château en miniature échappait aux regards d'un observateur peu attentif.

Les Caches ou magasins des Anciens Pueblos étaient des réduits aménagés dans les falaises des cañons ou dans les grottes. Elles étaient ordinairement murées sur le devant, et l'on y pénétrait par une ouverture d'environ dix-huit pouces

Digitized by Google

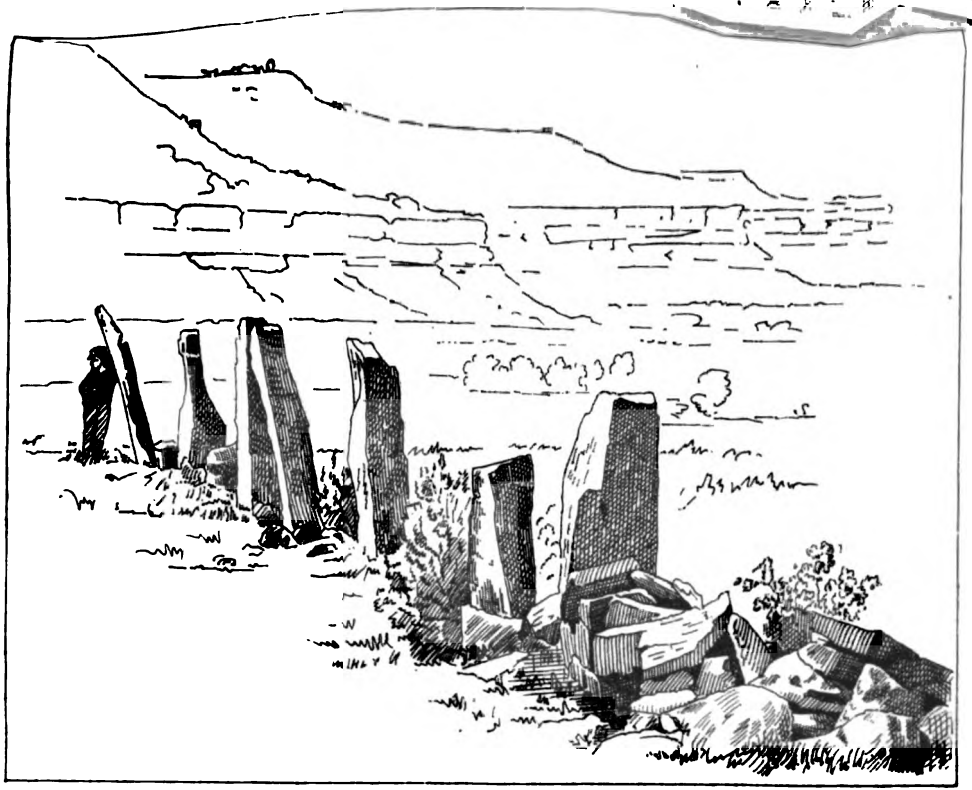
carrés. C'est là qu'on déposait, en temps de siége, les provisions et les objets de prix des habitants. Ces caches étaient généralement établies dans le voisinage immédiat des habitations au service desquelles elles étaient affectées.

Le spécimen le plus remarquable de ce que j'appellerai « les bourgs dans les falaises » a été découvert dans la vallée du Rio de Chelly, branche méridionale du Rio San Juan, à environ huit milles au Sud du confluent de ces deux rivières. Il consiste en une file d'habitations, longue de près de 600 pieds, laquelle s'étend sur un marche-pied de falaise, à cinquante pieds au-dessus de la rivière. On y compte plus de soixante-dix appartements de plain-pied et quelques-unes des maisons sont encore debout avec leurs trois étages. L'une d'elles est si bien conservée que sa toiture en quartiers de bois de cèdre est demeurée intacte. On trouve dans le mortier des fragments de cosses de maïs et d'écorce de calebasse.

Un genre d'architecture tout particulier semble avoir prévalu dans le cañon de Montezuma situé dans la partie Sud-Est de l'Utah. Sur une ligne formant le côté Est d'un grand parallélogramme se dressent sept pierres dont quelques-unes ont jusqu'à neuf pieds de haut. On croirait, à première vue, que l'on se trouve en présence de dolmens tout à fait semblables à ceux de l'hémisphère oriental. Mais il apparaît bientôt que ces pierres n'ont été ainsi dressées ni dans un but de religion ni à titre de monuments funéraires. Ce sont purement et simplement des sortes de piliers ayant fait partie intégrante d'un mur; ils ont servi à assurer la solidité des constructions (planche II).

Les inscriptions gravées sur les rochers par ce curieux peuple sont exclusivement idéographiques ou plutôt pictographiques. Les objets c'est-à-dire les *noms* y sont figurés par des représentations d'animaux exécutées en creux, et le cas échéant on a exprimé les actions ou *verbes* en figurant des hommes qui dansent ou qui courent. Il est très-probable que ces textes ont été composés pour conserver le souvenir d'évé-

Digitized by Google

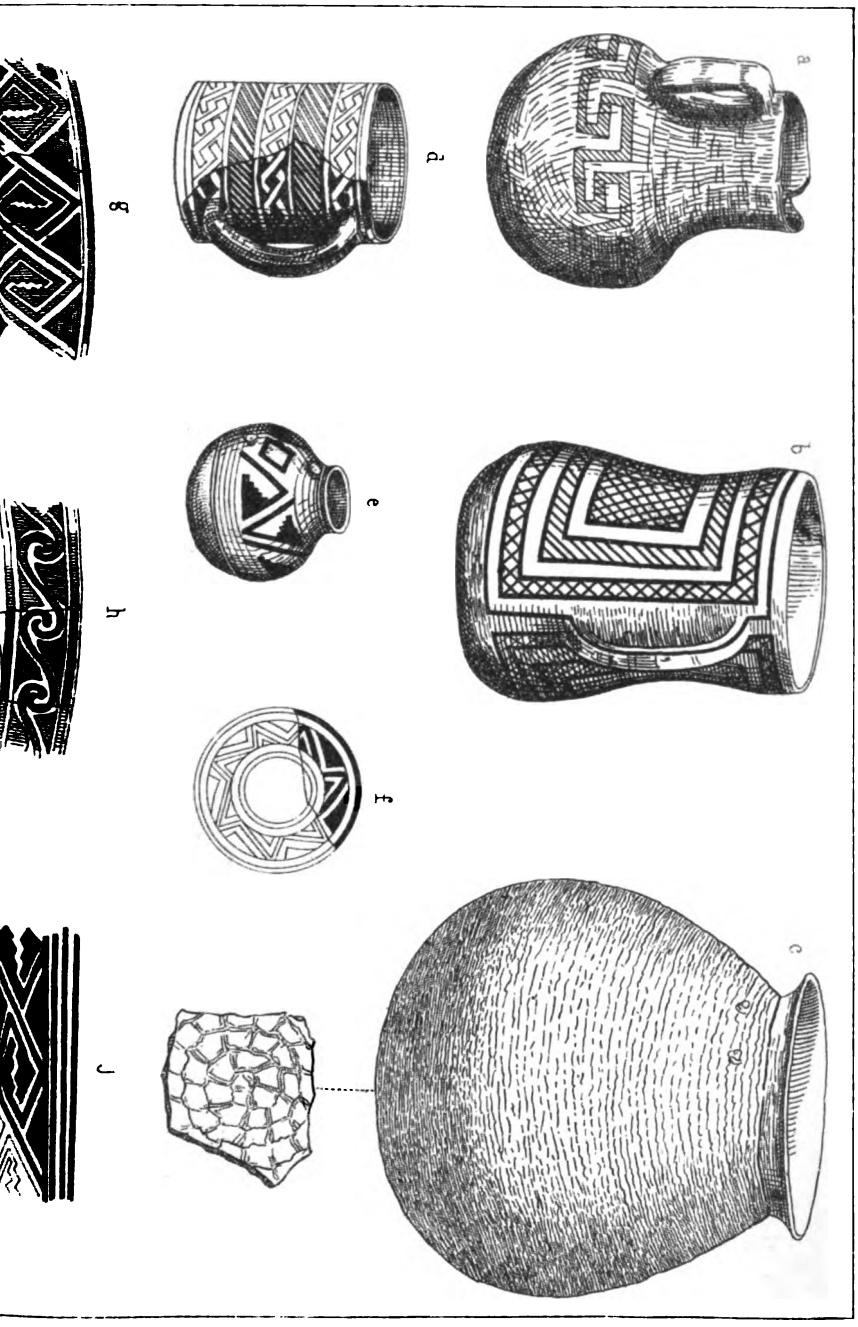


Pierres dressées, dans le cañon de Montezuma, Utah.

(Congrès international des Américanistes. Session de Luxembourg)

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

nements importants tels que des batailles, des émigrations ou de grandes expéditions de chasse. Ils ne donnent naturellement que *l'idée générale* des faits les plus importants et ne constituent dès lors que de simples légendes.

Les représentations coloriées sont très-rares dans les constructions les plus anciennes. On trouve néanmoins parfois, peintes sur des rochers, des mains aux doigts étendus. Ces peintures ont été exécutées mécaniquement en appliquant de la boue chargée de couleur tout à l'entour de la main, de telle sorte que les habitants du pays nous ont laissé le contour très-exact de leurs mains. D'ordinaire, les deux mains ont été peintes l'une à côté de l'autre après que les extrémités des pouces avaient été mises en contact.

Sur tous les points où l'homme préhistorique a élevé les constructions précédemment décrites, on trouve en abondance des débris de poterie. Cet article est, sous le double rapport de la solidité et de l'ornementation, bien supérieur à tout ce que font dans le même genre les tribus sauvages d'aujourd'hui. Le vernis est excellent, les couleurs sont très-belles, et le tout est rehaussé par des dessins soit géométriques, soit de fantaisie. On ne trouve de vases demeurés entiers qu'accidentellement dans des localités non encore explorées ou enfouis sous les terres que les siècles ont accumulées. Les figures *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, de la planche III donneront quelque idée des formes de vases qui se rencontrent le moins fréquemment; *g*, *h* et *j* montreront quel était le mode d'ornementation. Quelques-uns des dessins dénotent beaucoup de goût et d'esprit d'invention, et plusieurs feraient honneur à des artistes bien autrement expérimentés. Le chevron, la volute, etc. et les modèles grecs sont communs. La variété à dentelures dont la grande urne *c* est un échantillon, se cuisait probablement en plein air. Les vaisseaux de cette forme servaient à la crémation. La brillante variété rouge à dessins de couleur noire se cuisait évidemment dans des fours, et de fait on a trouvé des fours à potier dans quelques anciennes maisons. Probablement que chaque ménage avait ses potiers à lui.

Digitized by Google

Les représentations d'animaux entrent fort rarement dans l'ornementation des vases; on n'en a trouvé que quelques spécimens. La figure 1 de la planche IV représente un élan dessiné sur un fragment de poterie, et la figure 2 de la même planche une grenouille droite formant l'extrémité d'un col de jarre. La figure *f* de la planche III représente un disque circulaire servant de couvercle à des vases de la forme de *c*. Le vase *a* a été retiré d'une ancienne tombe où on a trouvé de nombreux débris de poterie.

La figure 3 de la planche IV représente une pipe constituant l'unique échantillon qui ait été à ma connaissance trouvé dans les ruines. Elle est faite de terre cuite, l'orifice d'aspiration s'ouvrant directement dans le prolongement du godet, ce qui implique, chez ce peuple à demi-civilisé, la coutume de jouir des effets narcotiques du tabac dans l'attitude que l'on prend pour dormir.

Les outils en pierre des Pueblos étaient d'une bonne confection et soigneusement polis. On n'a trouvé dans les ruines aucun objet en cuivre.

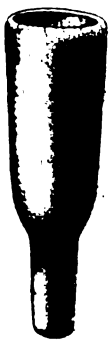
Les habitants fabriquaient de gros cordages en tressant les fibres des feuilles du *yucca*, plante qui croît en abondance dans la contrée; ces cordages sont tout à fait semblables à ceux que nous manufacturons avec le chanvre. Ils fabriquaient aussi des paniers et des nattes avec une espèce de *Scirpus* (jonc). Les tribus qui construisaient des maisons faisaient usage de métiers à tisser, et l'on a trouvé des appareils de cette nature dans quelques bâtiments ou ateliers.

Les Anciens Pueblos n'étaient pas étrangers à l'art qui a la décoration de la personne pour objet. On a trouvé, parmi les débris répandus dans les ruines, des grains de collier, des pendants et une amulette de pierre blanche. Personnellement, j'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur un échantillon de turquoise dont on avait fait une sorte de globule destiné à être attaché au cou. Les turquoises étaient autrefois extraites des monts *Los Berillos* par les naturels du Nouveau Mexi-

Digitized by Google

1. Elan, sur un fragment de vase.

Fig. 9 = 1/1



3. Pipe.

2. Grenouille, sur un col de jarre.

Imp. Lemercier et Cie, Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

que; les Anciens leur avaient donné le nom de « *Chalchihuites* ». On a aussi trouvé plusieurs spécimens d'une coquille marine (probablement l'*Olivella gracilis* ou peut-être bien l'*Olivella biplicata)* provenant sans doute de la région du Pacifique; on en avait fait des ornements de cou, après avoir abattu leurs aiguilles. Enfin, on a également recueilli un anneau de doigt en pierre.

Ce peuple se débarrassait de ses morts par l'inhumation et par la crémation. Les tombes mesurant six pieds en longueur sur deux ou trois en largeur, étaient bordées de lames de pierre fichées de champ dans le sol. Parfois les pierres du côté de la tête dépassaient en hauteur, de un ou de deux pieds, celles des autres côtés. A de certaines époques les cadavres étaient incinérés; l'opération se pratiquait quelquefois dans des urnes, mais le plus souvent dans des tombes ouvertes.

Les Anciens Pueblos adoraient le soleil, dans une certaine mesure. La preuve de ce fait résulte de la situation choisie dans beaucoup de localités pour les maisons. Ainsi, par exemple, dans le cañon de Mancos, les habitations sont invariablement cachées dans les rochers de la falaise occidentale, et les habitants avaient l'habitude de monter sur leurs toits pour saluer le roi du jour au moment où celui-ci se levait au-dessus de la *mesa* de l'Est.

Quelques squelettes ont été exhumés dans le voisinage des anciennes ruines; leurs crânes ont été trouvés non-symétriques et incontestablement brachycéphales. Toutefois, l'aplatissement de l'occiput paraît être le résultat de l'habitude dans laquelle on était d'attacher au moyen d'une courroie les enfants nouveaux-nés aux planches du berceau. Loin qu'elle soit uniforme, cette déformation varie d'individu à individu. Le crâne a été comprimé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; et, comme on voit qu'il n'a été suivi aucune règle à cet égard, il est raisonnable d'admettre que ces déformations ont été produites par des causes accidentelles et non point intentionnellement. Le crâne d'une femme dont on a trouvé le sque-

Digitized by Google

lette à trois pieds sous terre, dans les environs d'Abiquiu, présente un cas de prognathisme très-prononcé, en même temps qu'un aplatissement de la région occipitale droite.

Les crânes qui ont été extraits du sol dans cette section de la contrée peuvent fort bien n'être point du même âge que les ruines elles-mêmes. Il est possible qu'ils soient d'une date plus récente et que les squelettes d'une période antérieure aient disparu sans laisser de traces. Quoiqu'il en soit, ces crânes sont les seuls que les anciennes ruines nous livrent ; et, probablement, les mêmes localités ne nous livreront jamais des squelettes d'une date plus ancienne. Si les crânes en question ne sont point ceux des *House-builders* eux-mêmes, il est à peu près certain qu'ils ont appartenu aux descendants de ces architectes.

Il existe encore, dans l'angle Nord-Est de l'Arizona, une tribu de la race des Pueblos, connue sous le nom de Moquis. Ces indigènes vivent dans d'anciennes maisons en pierre, cultivent le sol, et possèdent des troupeaux de chèvres ainsi que des troupeaux de moutons. L'architecture de leurs habitations est la même que celle des ruines situées plus au Nord, et tout prouve qu'ils sont un reste de la race autrefois puissante des Anciens Pueblos. La population de cette tribu est actuellement d'environ 1,700 âmes.

Il y a dans le Nouveau Mexique deux autres tribus appartenant également à la race des anciens « *Town-builders* », ce sont les Pueblos et les Zuñis. Ces tribus sont étroitement apparentées à la précédente, et les trois doivent aux mêmes maîtres la connaissance des arts qu'elles pratiquent. Les Pueblos sont au nombre de 10,000, tandis que l'on ne compte guère qu'un millier de Zuñis.

Après avoir ainsi brièvement passé en revue quelques-uns des faits les plus significatifs qui concernent ce peuple demeuré dans l'obscurité, j'aborde la question de savoir « *qui étaient les Anciens Pueblos?* » Ceux des Ethnologues qui ont étudié les particularités propres à cette branche de la famille améri-

Digitized by Google

caine ne sont point arrivés à des conclusions identiques. Mais l'hypothèse qui semble gagner d'année en année le plus de terrain est celle suivant laquelle les Anciens Pueblos auraient appartenu au cycle de la civilisation Toltèque. Nous avons ainsi une série ascendante de trois branches d'une même race dont les ouvrages s'étendent presque sans interruption du Canada à l'Amérique du Sud :

Premièrement, les MOUND-BUILDERS occupant la région des grands lacs du Nord et les vallées du Mississipi, de l'Ohio et de leurs affluents jusqu'au golfe du Mexique, — à l'Est des Montagnes Rocheuses.

Secondement, les PUEBLOS qui forment dans la chaîne un anneau intermédiaire ; ils s'étendent du Colorado et de l'Utah jusqu'au Mexique, en passant par le Nouveau Mexique et l'Arizona, — à l'Ouest des Montagnes Rocheuses.

Troisièmement, les TOLTECS dont les ruines couvrent le Mexique et l'Amérique centrale.

Ces trois divisions forment une grande série qui commence avec les tumuli des Mound-Builders, se poursuit par les grossières constructions en pierre des Pueblos, et se termine dans le Sud par ces constructions plus parfaites, lesquelles représentent le point culminant de l'architecture antique.

A l'appui de cette thèse, je citerai un passage dans lequel M. J. D. Baldwin caractérise ainsi qu'il suit l'ancienne civilisation américaine (1). « ... Ses constructions semblent attester le développement progressif et artistique d'un style architectural différent de celui d'aucun autre peuple, et qui très-rude au début se serait maintenu, dans les données de la conception première, durant toutes les phases de son histoire. Celle-ci, en effet, nous montre l'idée des Mound-Builders réalisée dans la pierre (Pueblos) et embellie par l'art (Toltecs). L'ornementation de même que l'écriture sont absolument originales, et il n'y a imitation de l'œuvre d'aucun peuple soit d'Asie, soit

(1) Ancient America, page 184.

Digitized by Google

d'Afrique, soit d'Europe. Il est évident que le mode de construction, tel qu'il se révèle dans les grandes ruines, a débuté par les formes rudimentaires du « mound » et n'est devenu ce que nous le voyons que par un développement graduel, les progrès de la civilisation faisant éclore des idées nouvelles et rendant les architectes plus habiles dans leur art. Mais, encore une fois, cette civilisation et ses œuvres ont été absolument originales, absolument américaines ».

Frédéric de Hellwald s'exprime ainsi, dans un mémoire sur les « Migrations américaines » (1) : Si, donc, il est permis de conclure de par l'analogie, laquelle n'est point un guide trompeur lorsque les mêmes causes agissent dans les mêmes conditions, les populations de l'âge de cuivre en Amérique (âge inauguré dans la région des Lacs) auront descendu les vallées de l'Ohio et du Mississipi, et en traversant les Etats actuels de la Louisiane et du Texas, auront gagné les terrasses du Rio Grande del Norte, probablement par les bords de la faible déclivité qui sous le nom de Sierra Guadalupe court du Rio Grande au Rio Brazos. Toutefois, diverses indications nous portent à penser que cette route n'a point été la seule que les tribus parties du Nord aient suivie pour se rendre dans le Sud. Une partie d'entre elles paraît s'être détachée du reste, dans la vallée du Mississipi, pour s'élancer dans la direction du Sud-Est jusqu'en Floride, région alors le siège d'une civilisation plus avancée, d'où elle aura gagné Cuba et le Yucatan; postérieurement, une fraction de cette division sud-orientale aura traversé l'île de Cuba dans le sens de sa longueur ainsi que la grande arche des Iles Caraïbes, pour aboutir finalement aux rives de l'Orénoque. Il se peut que ces émigrants aient été en petit nombre et qu'ils se soient avancés avec lenteur, la nécessité de se transporter par mer d'île en île devant avoir pour conséquence d'affaiblir la force d'impulsion. Dans l'opinion de plusieurs auteurs et notamment de Humboldt, la

(1) Smithsonian Report, 1866.

Digitized by Google

configuration des Montagnes Rocheuses, dans leur prolongement au Nord, aurait très-bien pu déterminer d'autres groupes d'émigrants à se diriger également vers le Sud par des routes diverses. Que ces groupes aient eu pour point de départ initial la région des Lacs, c'est ce qu'il est difficile mais non impossible d'établir. Quoiqu'il en soit, au moment de la mise en marche, ils doivent avoir pris droit dans l'Ouest, ou tout au moins s'être dirigés vers le Sud-Ouest. Bien qu'aucun motif vraiment topique ne soit indiqué comme ayant pu décider une race séjournant dans ces latitudes à s'engager de préférence dans les âpres défilés des Montagnes Rocheuses, alors qu'elle avait devant elle les plaines si engageantes et les prairies du Sud, cependant le choix de cette route incommode est attesté par des indices tellement concordants qu'il ne nous est pas permis de reléguer ce fait dans la catégorie des impossibilités.

« C'est à partir du Rio Gila (1) que l'on observe les premières traces non douteuses d'un courant d'émigration se dirigeant vers le Sud, et ces traces vont s'accentuant au moment où l'on pénètre sur le territoire mexicain, sans toutefois qu'il nous soit actuellement possible d'en constater rigoureusement l'identité. Les premiers émigrants qui parurent dans le Mexique septentrional y apportèrent la civilisation dite Toltèque, œuvre de la grande famille Nahoa... Si l'on assigne à l'état de civilisation que révèlent les monuments de la vallée du Mississipi une antiquité de 2,000 ans, on peut admettre que les tumuli du Nord ont été élevés par les Nahoas ou tout au moins que ceux-ci appartenaient à la race dont ces amoncellements sont l'œuvre.

---

(1) Au moment où M. de Hellwald écrivait ce passage, on n'avait point encore découvert les ruines si nombreuses et si importantes qui couvrent la région située au Nord du Gila, ruines qui présentent les mêmes caractères que celles situées au Sud de ce fleuve, mais qui sont beaucoup plus anciennes.

Digitized by Google

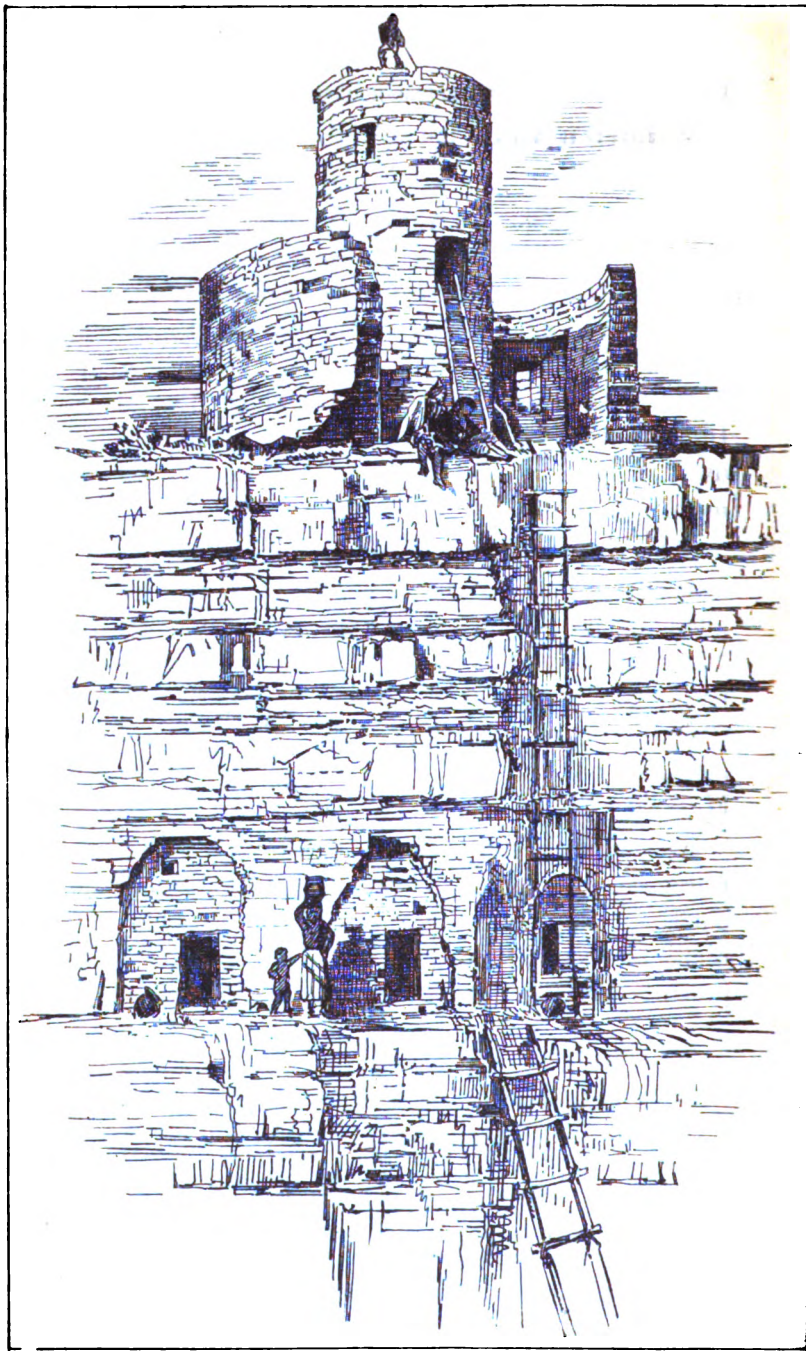
« Relativement aux constructions en pierre des grandes *casas* d'El Zape et de la Quemada, tout indique que leurs architectes ont fait un long séjour dans ces districts, hypothèse qui s'accorde bien mieux avec les résultats des dernières recherches que la supposition de plusieurs auteurs que les tribus immigrantes auraient fait dans ces localités des haltes de quelques années seulement, par exemple d'un quart de siècle, et que durant ce court intervalle, elles auraient élevé les constructions dont il s'agit. »

Dans son ouvrage intitulé « *Several views on Archæology* », M. A Marlot s'exprime en ces termes : « Il est digne de remarque que les Mound-Builders, ainsi que les Américains appellent la race de l'âge de cuivre, semblent avoir précédé et préparé la civilisation mexicaine détruite depuis par les Espagnols ; en effet, on constate, du Nord au Sud, une transition graduelle des antiques ouvrages en terre de la vallée du Mississipi, aux constructions plus récentes du Mexique, telles que Cortez les a trouvées. »

J'ai, au cours de ce mémoire, signalé le fait qu'à ma connaissance tout au moins, il n'a point été découvert dans les ruines, d'articles de bronze ou de cuivre. Cela semble, au premier abord, contredire formellement ma théorie sur l'identité des Anciens Pueblos. Mais les habitants ont pu avoir connu et sans doute ont connu l'existence ainsi que l'emploi du cuivre ; seulement, comme dans cette région ce métal échappait à leurs recherches, ils sont revenus à la pierre pour fabriquer leurs ustensiles de paix et de guerre. Dans le trajet du Nord au Sud-Ouest, ils auront à la longue perdu la plupart des outils en cuivre dont ils s'étaient évidemment munis. Toutefois, les relations des Espagnols renferment des allusions à l'emploi du cuivre par les tribus qui occupaient vers 1540 le Nouveau Mexique et l'Arizona. On trouvait chez elles accidentellement des ornements en cuivre, d'autant plus estimés qu'ils étaient très-rares.

Digitized by Google

Digitized by Google



Imp. Lemercier et Cie Paris

Restitution d'une série de constructions dans les falaises

(Congrès international des Américanistes Session de Luxembourg)

Digitized by Google

M. **Lucien Adam** fait suivre cette lecture de l'observation suivante :

Je veux bien que les Anciens Pueblos soient venus du Nord, mais je me demande comment après avoir connu et apprécié l'usage du cuivre dans la région voisine du lac Supérieur, ils n'ont pas eu, leurs outils étant usés, l'idée fort simple et bien naturelle d'aller chercher du cuivre dans les lieux qu'ils venaient de quitter. Les Mound-Builders n'ont pas hésité à remonter toute la vallée dite du Missisipi, pour aller s'approvisionner de ce précieux métal.

Si les Anciens Pueblos sont une branche détachée du même tronc que les Mound-Builders, on ne s'explique guère, quelle que soit la conformation des Montagnes Rocheuses, pourquoi ces gens en état d'apprécier la supériorité du cuivre sur la pierre, n'auraient pas pris la peine de faire le voyage du lac Supérieur. J'avoue que sur ce point, je suis tenté de m'écarter de l'opinion émise par M. Barber.

Je sais bien que certaines peuplades paraissent avoir rétrogradé du cuivre à la pierre, mais les Anciens Pueblos ont été un peuple tout au moins semi-civilisé qui, s'il avait réellement connu le cuivre et le lieu où l'on pouvait s'en procurer, n'aurait pas renoncé à l'emploi de ce métal.

M. Peterken donne lecture d'un mémoire de M. Robert **S. Robertson**, de Fort Wayne, Indiana, sur les *Mound-Builders d'Amérique.*

Pour apprécier en connaissance de cause les hypothèses émises, dans le présent mémoire, sur l'origine de cette race mystérieuse, qui a occupé autrefois une partie si considérable

Digitized by Google

de l'Amérique du Nord, et qui y a laissé en si grand nombre ces traces de sa présence qui lui ont fait donner le nom sous lequel nous la connaissons, c'est-à-dire ces « *mounds* » et ces terrassements — témoins silencieux et uniques d'une race aujourd'hui disparue, — il est nécessaire d'avoir présents à l'esprit quelques-uns des traits physiques de la contrée où ces restes sont le plus nombreux, je veux parler de la grande vallée du Mississipi, laquelle forme, avec les vallées plus étroites des affluents, le bassin de drainage à travers lequel coulent des eaux arrosant un territoire assez vaste pour qu'on y puisse au besoin découper, à peu de chose près, l'équivalent de tous les empires de l'Ancien Monde.

D'après les calculs de feu le professeur Forster, la vallée du Mississipi comprend une aire de 2,455,000 milles carrés mesurant 30 degrés de longitude et 23 de latitude (Forster, Vallée du Mississipi, Chicago, 1869, p. 3).

De cette aire, 214,000 milles carrés sont arrosés par l'Ohio, dont la vallée l'emporte en étendue sur les vallées de tous les autres tributaires du Mississipi, le Missouri excepté.

Issu des monts Alleghanys et de la région avoisinant le lac Erie, l'Ohio, dans les méandres par lesquels il se dirige vers le Sud-Ouest jusqu'à ce qu'il rencontre le « Père des eaux », traverse une contrée ravissante, et l'on ne peut en descendre le cours sans être impressionné par le panorama incessamment renouvelé de montagnes et de vallées, de plaines découvertes et de forêts, qui s'offre à la vue durant le voyage.

On trouve, dans la vallée de l'Ohio, toutes les variétés de sol qui peuvent tenter l'agriculteur; aussi n'est-il pas étonnant qu'après avoir erré dans l'ancienne Amérique, des tribus aient couvert cette contrée de centres d'activité rurale tellement nombreux que l'aire tout entière est jonchée de leurs ruines. Sans aucun doute, ces tribus trouvèrent là, comme les tribus errantes de l'antiquité biblique « un pays où coulaient le lait et le miel. »

Digitized by Google

Quand on descend le Mississipi, on voit surgir tout le long de ses alluvions, isolément ou par groupes, des « mounds » dont les uns atteignent à une grande hauteur et sont énormes, tandis que les autres ne s'élèvent que de quelques pieds au-dessus du sol. Tous néanmoins portent la marque des mêmes constructeurs ; ils sont établis sur un plan général identique ; et quand on les ouvre, chacun d'eux livre son trésor d'antiquités — dieux domestiques — ustensiles de ménage — armes de guerre et de chasse — ornements — insignes de fonctions ou totems de tribus, et jusqu'à des instruments de jeu — tous objets attestant par leur présence la vie dont ces vallées ont été autrefois remplies ; mais aucun d'eux ne donne matière à déchiffrement, aussi leur ensemble ne nous procure-t-il que la notion obscure d'un peuple mystérieux qui a passé sans même laisser un nom derrière lui.

Si, après avoir franchi l'embouchure du Grand-Fleuve, on suit à l'Ouest la côte du Golfe, on arrive à une contrée dans laquelle une race demeurée tout aussi inconnue que celle qui a construit les « mounds » des vallées, a élevé à sa propre mémoire des constructions en pierre ornées de dessins et de sculptures indiquant un état de civilisation relativement supérieur.

Les ruines de l'Amérique centrale ont excité l'admiration du monde, mais l'histoire du peuple qui a élevé ces monuments est perdue.

J'ai idée que la race à laquelle nous devons les magnifiques temples de l'Amérique centrale était apparentée à celle qui a construit les « mounds » de la vallée du Mississipi, et que ceux-ci constituent une partie du système religieux qui a influencé et gouverné l'homme préhistorique depuis le Yucatan jusqu'aux lacs du Nord. Voyons donc si la distribution géographique des « mounds », leurs traits caractéristiques et les restes qu'ils recouvrent, confirmeront cette manière de voir. Il existe, en dehors de la vallée du Mississipi, quelques traces des migrations des « Mound-Builders », mais elles sont bien

Digitized by Google

peu de chose auprès des innombrables « mounds » de la vallée et des débris de l'âge de pierre que chaque acre de son sol livre à la charrue ou à la bêche, aussi n'est-il pas douteux que le bassin du Mississipi et de ses tributaires a été leur habitat.

De ce centre, des colonies gagnèrent le Nord où les attiraient les mines de cuivre natif du lac Supérieur, et ce fut ainsi que des établissements excentriques furent créés dans les fertiles vallées des rivières qui déversent leurs eaux dans les lacs du Nord. Mais le siége de l'empire demeura fixé sur les alluvions du Mississipi et sur les collines ondulées ainsi que dans les vallées de l'Ohio et de ses affluents.

Nous trouvons, dans l'Amérique centrale, des temples construits sur des « mounds » et dans la vallée, des « mounds » sans temples. Le pourquoi de cette différence me paraît facile à saisir. Ne voyons-nous pas, en effet, dans l'histoire des nations les plus anciennes, que les temples et les édifices des grands centres de civilisation étaient construits en pierre, tandis que ceux des districts-frontière et des agglomérations rurales étaient construits de matériaux moins résistants ? Ne voyons-nous pas le même fait plus manifestement encore dans l'Amérique actuelle, où nos cités sont de pierre et de briques, tandis que nos villes de l'Ouest et nos villages sont généralement de bois ?

Que notre civilisation vienne à disparaître, et dans quelques centaines d'années tout au plus les archéologues d'alors ne trouveront guère plus de vestiges des populations qui se pressent aujourd'hui dans nos contrées que nous-mêmes n'en trouvons des populations disparues précédemment, sauf toutefois dans les lieux où la charrue pourra mettre au jour nos outils les plus résistants et nos œuvres d'art.

Il y a encore une autre explication. Sur beaucoup de points, la vallée manque absolument ou à peu près de pierre à bâtir. Or si l'on tient compte de ce fait, d'une part que les colonies nouvelles construisent tout d'abord en bois, d'autre part que

Digitized by Google

la vaste contrée occupée par les « Mound-Builders » était en même temps très-boisée et dépourvue de pierre, n'est-on pas fondé à supposer que les colons « Mound-Building » qui avaient emporté avec eux la religion, les mœurs, et les coutumes de la race mère, ont dû élever des « mounds » semblables à ceux de cette race et les couronner de temples en bois que le temps aura réduits en poudre, lorsqu'auront fait défaut pour les réparer, les mains qui les avaient édifiés, tandis que les temples construits en pierre sur les « mounds » paternels ont subsisté, et nous permettent de voir plus avant dans un passé demeuré d'ailleurs inconnu ?

Si nous considérons les objets ornés d'imitations artistiques, nous trouvons sur des pipes extraites des mounds de l'Indiana septentrional, de l'Ohio, de l'Illinois et d'autres localités très-distantes du Golfe du Mexique, des représentations fort exactes d'oiseaux, de reptiles et d'animaux qui n'existent que dans ces parages ou même plus au Sud, et quelques-unes d'entre elles ressemblent d'une manière frappante à d'autres qui ont été trouvées dans les ruines de l'Amérique centrale.

Plus étonnante encore est la preuve tirée des représentations de l'homme lui-même, et des crânes des individus inhumés à la base des tumuli de la vallée. Après en avoir exhumé moi-même et examiné un assez grand nombre, je ne crains pas d'affirmer que le type prédominant dans cette race est caractérisé par un front bas, plat et fuyant en arrière dès la base — l'aplatissement provenant non d'une compression artificielle mais d'une loi de la nature. Cette conformation s'observe non seulement sur les crânes, mais encore sur les têtes sculptées qui ornent les pipes comme sur celles des idoles, ce qui montre bien que le type décrit comme étant celui de la race était reconnu et reproduit par la race elle-même. Or dans quelle autre région ce type se rencontrera-t-il ?

Revenons aux temples et aux palais de l'Amérique centrale, car c'est là que nous trouverons fixé dans l'impérissable

Digitized by Google

pierre, sous forme de bas-relief ou de statue, le type dont il s'agit — l'homme préhistorique américain sculpté par l'homme préhistorique lui-même. Que son œuvre soit l'image d'un dieu ou celle d'un simple mortel, le trait caractéristique sera toujours le front bas, plat et fuyant, exactement celui des têtes de pipe sculptées et des crânes trouvés dans les mounds du Nord.

Quant à l'antiquité de cette race, comment pourrait-on se prononcer ? Toute tradition est perdue, et il se peut que bien des âges se soient écoulés depuis qu'essaimant de la ruche centro-américaine devenue trop étroite, les colons poussèrent peu à peu leurs établissements le long du Mississipi, de l'Ohio et de ses affluents, jusqu'au moment où arrêtés dans leur marche soit par un climat auquel leur race n'était point accoutumée, soit par la rencontre de tribus plus vigoureuses et plus guerrières venues du Nord, ils virent leur frontière devenir le théâtre de guerres incessantes, provoquées comme de nos jours encore par les incursions de ces mêmes tribus qui paraissent être réfractaires à toute civilisation, et enfin pressés par l'effort de leurs ennemis, se mirent en marche vers le Sud et furent écrasés pendant qu'ils cherchaient à regagner leur berceau.

On peut néanmoins se faire quelque idée de l'ancienneté de cette race, en considérant qu'un grand nombre de ses mounds et de ses terrassements sont aujourd'hui couverts d'arbres énormes formant de véritables forêts, ainsi que de troncs d'arbres plus anciens dont la présence révèle que des colosses forestiers ont crû à leur surface durant des siècles, et y ont péri, postérieurement à la disparition des hommes qui avaient amoncelé ces terres.

Une preuve encore plus décisive de la grande antiquité des Mound-Builders, c'est ce fait que l'Indien peau-rouge, qui entoure de tant de respect le lieu de sépulture de ses ancêtres, ignore ou néglige ces anciens tombeaux dont personne ne prend souci, jusqu'au jour où un archéologue vient à reconnaître

Digitized by Google

leur caractère funéraire et à mettre au jour les secrets enfouis à leur base.

Ajoutez à cela, qu'à peine exposés à l'air, les ossements exhumés des mounds tombent en poudre, et qu'on ne peut les conserver qu'à l'état de fragments. Il en est tout autrement des débris osseux que renferment les mounds et les tumuli de la Grande-Bretagne ; là, en effet, on trouve des squelettes entiers d'individus qui ont été inhumés avant l'ère chrétienne, et leurs crânes peuvent être mesurés par toutes les méthodes applicables aux crânes contemporains. Ici, on en est réduit le plus souvent à ne voir que des contours, car aussitôt que l'observateur même le plus précautionneux essaye de dégager les ossements de leur gangue terreuse, ces débris de la pauvre humanité lui échappent des mains et disparaissent comme par le seul effet de son regard ; c'est, littéralement, *pulvis in pulverem*. On peut, sans doute, faire entrer en ligne de compte pour expliquer ce phénomène, des actions chimiques inhérentes au sol, mais cette concession faite il demeure évident que bien des âges se sont écoulés depuis le moment où ces squelettes, qui aujourd'hui tombent en miettes, étaient doués de vie et exerçaient une autorité éphémère sur la tribu qui a enfoui leurs restes sous des mounds funéraires préhistoriques. Ces monuments et ces restes muets constituent les seules annales des mystérieux Mound-Builders. Il n'existe aucun texte, et la tradition elle-même fait défaut. D'où étaient-ils venus, quand et comment ont-ils vécu, où sont-ils allés? On ne peut répondre à chacune de ces questions que par des conjectures ; leur destinée et leur histoire ne pourront jamais être connues avec certitude.

Cette race a vécu, mais elle a entièrement disparu.

Nous ne pouvons cependant pas croire que les Mound-Builders aient été anéantis ou exterminés. Il est beaucoup plus vraisemblable que les survivants ont été incorporés et amalgamés à la race conquérante, de telle sorte que leur type s'est perdu par absorption, quoiqu'il se retrouve accidentelle-

Digitized by Google

ment dans des individus appartenant aux diverses tribus indiennes qui parcourent nos prairies de l'Ouest, et qu'aujourd'hui encore il soit reproduit chez les Indiens dits Têtes-plates, par la douloureuse opération consistant à comprimer artificiellement le crâne des enfants.

Quant à leurs ouvrages, les limites d'un mémoire comme celui-ci ne me permettent d'en faire qu'une mention très-rapide. Leurs mounds, leurs terrasses et leurs enceintes se rencontrent dans presque toutes les parties de la grande vallée ; d'un autre côté, leurs outils, leurs armes et leurs ornements sont mis au jour par la charrue ou par la bêche, sur tous les points de cette même vallée.

Nos grandes cités sont généralement assises sur les emplacements de leurs villages. Les formes de leurs ouvrages sont trop connues par les comptes-rendus et les dessins de ceux qui les ont découverts, pour qu'il soit nécessaire de les décrire ici. C'est de ces ouvrages que nous vient tout ce que nous savons de leur civilisation.

L'art de travailler les métaux et de traiter le minerai paraît avoir été à peu près, sinon totalement, inconnu aux Mound-Builders. On a bien trouvé çà et là quelques outils et quelques armes portant des traces de fusion, mais il est douteux que ces objets aient été manufacturés par eux. En effet, s'ils avaient su traiter le minerai et lui faire prendre en le fondant telle ou telle forme, à quoi bon ces longs voyages au lac Supérieur, pour s'y procurer le cuivre natif qu'ils battaient avec des marteaux de pierre et des coins de bois ou avec des coins de cuivre provenant de la même matrice?

Pourquoi marteler si laborieusement des lingots jusqu'à ce qu'ils aient pris la forme requise, s'ils avaient connu le secret de les réduire par le feu?

Enfin, qui ne voit que s'ils s'étaient élevés jusqu'à la connaissance de l'art du fondeur, leur civilisation eût été beaucoup plus avancée? En effet, une race capable de façonner d'aussi beaux ornements, d'aménuiser avec tant de précision

Digitized by Google

et d'élégance des javelots, des lances et des têtes de flèche en silex, d'exécuter patiemment, sans autres outils qu'un caillou, ces beaux échantillons de haches en pierre qui sont en eux-mêmes des objets d'art ; de sculpter si admirablemant sur des pipes et sur des bijoux soit des figures humaines soit des représentations d'objets pris dans la nature, d'orner ses poteries de dessins dans lesquels la fantaisie s'allie au sentiment esthétique ou d'imitations d'objets naturels disposés géométriquement, une telle race, dis-je, n'eût jamais perdu le secret du travail des métaux, et certainement elle aurait fait des progrès dans un art de cette nature. J'incline à croire que s'ils ont possédé quelques objets en métal fondu, ils se les étaient procurés par des échanges avec un peuple plus avancé qu'eux.

C'est le lieu de remarquer combien il est difficile à l'archéologue qui étudie l'homme préhistorique américain dans ses ouvrages en pierre, de tracer une ligne de démarcation entre les outils des Mound-Builders et ceux de l'Indien moderne, sauf peut-être en ce qui concerne les pipes. A l'égard de ces dernières, j'estime que les types sont parfaitement distincts. Les pipes des Mound-Builders étaient de deux sortes : l'une très-petite, avait son fourneau sur une sorte de plate-forme courbe servant d'embouchure ; l'autre en forme d'animal comme par exemple de grenouille, était massive et reposait sur un socle percé d'un trou pour recevoir un tuyau. Au contraire, la pipe de nos Indiens est presque toujours disposée de manière à ce qu'on y puisse ajouter un tuyau, elle est de plus portative.

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il soit difficile de tracer une ligne de démarcation, car des conquérants qui ne connaissaient que fort peu ou même point du tout les armes et les produits industriels des Mound-Builders, devaient naturellement adopter l'usage de ce qui leur paraissait plus parfait ; les articles qu'ils étaient incapables de fabriquer eux-mêmes leur étaient, dans ce cas, fournis par les habiles ouvriers de la race conquise, et les nouvelles générations étaient élevées

Digitized by Google

dans la connaissance et l'usage des arts de celle des deux races qui se trouvait être en avance.

A la longue, les traits caractéristiques de la race conquérante ont dû devenir prédominants, tandis que la race métisse allait se détériorant jusqu'à ce qu'elle tombât dans la condition où elle a été trouvée par les Blancs lors de la découverte du Nouveau Monde.

L'origine que j'assigne à la race des Mound-Builders n'est-elle pas encore attestée par ce fait, qu'au moment où l'Amérique a été découverte, les plus civilisés d'entre les sauvages disséminés sur le territoire des Etats-Unis actuels étaient incontestablement ceux qui habitaient le centre et le sud de la grande vallée c'est-à-dire les plus rapprochés du Golfe ?

La civilisation des Mound-Builders avait la simplicité qui est l'attribut d'une race encore dans l'enfance ; elle était vraisemblablement en retard sur celle de la race mère et de leurs voisins les Aztecs. Je pense que les Mound-Builders étaient des agriculteurs peu adonnés à la guerre sinon pour la défense de leurs foyers, et qu'ainsi, par nature comme par éducation, ils étaient hors d'état de tenir tête aux sauvages Peaux-Rouges qui les subjuguèrent et prirent leur place.

Il est certain que les Mound-Builders communiquaient les uns avec les autres, à de longues distances. Les preuves abondent à ce sujet : ce sont les outils et les armes de cuivre trouvés à de grandes distances des lieux d'extraction, les blocs de sulfure de plomb, les coquillages de l'Océan et diverses autres substances étrangères trouvées à des centaines de milles des lieux où la nature les avait placées.

J'ai pu constater par moi-même l'un des cas de déplacement les plus remarquables. J'ai, dans mon cabinet, un ornement circulaire de cinq pouces et demi de diamètre lequel est percé de deux trous, ainsi qu'un autre bijou artistement percé à chaque extrémité. Ces deux objets, recueillis dans une tombe préhistorique de l'île Mackinac située entre les lacs Michigan

Digitized by Google

et Huron, ne sont autre chose que des fragments de la « great couch-shell » du golfe du Mexique. Tous deux ont été soigneusement polis, et j'imagine qu'avant qu'ils eussent perdu le lustre perlé du coquillage fraîchement sorti des eaux, ils ont dû former de magnifiques bijoux, pour leur possesseur qui était peut-être de sang royal.

Je possède aussi une pierre sur laquelle est gravé un emblême totemique ; or, cet objet trouvé dans le comté de Dekabb, Ind., forme presque exactement la contre-partie d'un objet de même nature dont Schoolcraft a publié le dessin (Histoire des tribus indiennes, Philad. 1832 part. II, planche 45) et qu'il dit avoir été recueilli dans le comté de Washington, New-York, c'est-à-dire à 800 milles du lieu d'où provient le mien.

C'est ainsi que, récemment, le nom du chef indien Duluth à qui fut confié il y a un siècle la malheureuse heroïne de la révolution américaine, Jeanne Mc Crea, a été donné à une ville florissante de la pointe occidentale du lac Supérieur, laquelle est distante de 1,300 milles du lieu où s'est accomplie la tragédie dont l'histoire, la poésie et le roman ont éternisé la mémoire. Ce nom a sans doute été emprunté à une tradition locale concernant un Duluth indigène.

Pour l'homme primitif, la distance et le temps n'étaient point ce qu'ils sont aujourd'hui pour l'homme civilisé. Comme ses besoins étaient peu nombreux et faciles à satisfaire, il pouvait accomplir un voyage de plusieurs centaines de milles sans grandes fatigues, ni difficulté. Il est donc vraisemblable que les amateurs de locomotion et d'aventures transportaient volontiers, pour les troquer, les outils et les bijoux non encombrants qui leur paraissaient devoir exciter l'admiration et les désirs des gens pour lesquels ces articles constituaient des nouveautés.

Je suis convaincu que les observateurs attentifs pourraient apporter bien des faits à l'appui des hypothèses qui viennent d'être émises et que je soumets au Congrès non à titre de doctrines démontrées, mais je le répète, à titre d'hypothèses.

Digitized by Google

Mon but a été d'appeler sur elles l'attention et d'en provoquer la critique. Enfin, je termine en exprimant l'espoir que le problème des origines d'une race mystérieuse dont les traces préoccupent le monde scientifique, sera abordé par quelqu'un de plus compétent.

M. **de Hellwald** fait remarquer qu'on emploie trop souvent, dans la science de l'Américanisme, l'expression d'homme préhistorique.

Dans la science européenne, l'homme préhistorique est l'homme anté-diluvien dont nous cherchons les traces dans les ossements fossiles; mais l'homme, auquel on donne cette qualification dans la science Américaine, est celui qui habitait l'Amérique avant l'arrivée des Européens. Or cet homme, ancien Pueblo ou Mound-Builder, a vécu vers l'an 800 de notre ère, il était un contemporain de Charlemagne ! Comme l'Américanisme est une science nouvelle, une science qui vient seulement de naître sous nos yeux, il est indispensable de fixer la signification de certains termes techniques. Afin d'obvier à tout malentendu, il conviendrait de substituer l'expression d'homme anté-Colombien à celle d'homme préhistorique.

M. **Peterken** est d'avis que l'expression de *préhistorique* est légitimement applicable à celles des races américaines dont l'histoire ne commence qu'à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde.

M. **Lucien Adam** demande à présenter deux observations sur l'hypothèse émise par M. Robertson : que les Mound-Builders auraient été des colons, venus de l'Amérique centrale ou du Mexique dans les vallées de l'Ohio et du Mississipi. S'il est une loi historique bien établie, c'est que les migrations se produisent du Nord au Sud, et que

Digitized by Google

les populations non encore assises sont attirées par les charmes des pays où le soleil dispense la fécondité du sol avec la chaleur. D'autre part, si les Mound-Builders étaient issus de l'Amérique centrale ou du Mexique, ils auraient connu l'usage des armes en bronze, et naturellement apprécié leur supériorité sur les armes en pierre; est-il dès lors admissible que des Toltecs, devenus Mound-Builders, aient renoncé, en revenant à l'âge de pierre, à une partie importante de leur civilisation. Il est vrai que les Mound-Builders connaissaient l'emploi du cuivre, mais ils ne savaient pas le fondre, encore moins l'allier à d'autres métaux; pour eux, le cuivre n'était, suivant une expression heureuse, que de la pierre « malléable. »

M. **de Hellwald** constate que l'hypothèse émise par M. Robertson n'a été proposée jusqu'à ce jour que par un seul américaniste, M. Squier. Tous les autres, depuis Humboldt jusqu'à nos jours, ont cru à des migrations du Nord au Sud, et cette manière de voir est confirmée par ce fait bien connu que le cuivre ne se trouve, en Amérique, à l'état natif, que dans la région du lac Supérieur.

M. **Peterken** fait observer que le cuivre a été employé dans l'Amérique centrale, et qu'il y en avait au Sud comme au Nord.

M. **de Hellwald** répond qu'il n'existe, au Mexique, aucune trace de l'exploitation des mines de cuivre par les indigènes, antérieurement à la découverte de l'Amérique, tandis que nous avons des preuves certaines que dans la région du lac Supérieur, de riches gisements de ce métal ont été exploités dans des proportions très-considérables. Comme nous savons que les Américains anté-Colombiens

Digitized by Google

se sont servis du cuivre et du bronze, il est logique d'admettre que l'emploi du premier a précédé celui du second. Comme d'un autre côté, nous n'avons aucune preuve que le cuivre ait été exploité dans l'Amérique centrale, nous devons admettre que le cuivre à l'aide duquel on a fait du bronze provenait du Nord.

M. **Peterken**. Puisque nous sommes amenés à parler de l'âge du cuivre et de l'âge du bronze, pourquoi ne qualifierions-nous pas de préhistorique, en Amérique comme en Europe, l'homme de ces deux périodes ?

M. **de Hellwald**. L'emploi du cuivre ou du bronze ne décide pas la question de l'âge de l'homme préhistorique. Vous n'ignorez pas, Mesdames et Messieurs, qu'au sujet de l'âge de bronze, il s'est engagé en Europe, dans ces derniers temps, une discussion sur laquelle je ne veux pas revenir ici. L'homme du bronze vient d'être sérieusement contesté par des Savants français et allemands qui nient généralement l'existence d'un âge de bronze en Europe. Nous n'avons pas à trancher cette question. Mais enfin, l'homme du bronze est contesté. Il est vrai que les Savants scandinaves maintiennent toujours son existence, et je regrette vivement que M. le professeur Valdemar Schmit de Copenhague ne soit pas présent à cette séance ; il pourrait nous fournir à cet égard d'intéressants renseignements. Quoiqu'il en soit, comme on nie déjà l'homme du bronze en Europe, il serait périlleux de soutenir qu'il a existé en Amérique. Mais l'important c'est la question de l'âge. Quand nous parlons ici de l'homme préhistorique, nous entendons parler d'un homme antérieur à l'époque jusqu'à laquelle remontent nos connaissances historiques. On ne sait pas encore si l'homme préhistorique a été

Digitized by Google

l'homme quaternaire ou l'homme tertiaire. M. l'abbé Bourgeois tient pour l'homme tertiaire, dont les Allemands nient l'existence. Enfin, l'homme préhistorique est un être dont l'existence remonte à une série de siècles incommensurable pour nous. En Europe, l'homme préhistorique a une autre date que les Mound-Builders. On a trouvé sur les mounds, des arbres dont les anneaux accusent tout au plus un âge de 800 à 900 ans. Tout ce que nous connaissons de la civilisation des Mound-Builders, correspond parfaitement aux origines de la civilisation en Danemark. Ce n'est pas que je prétende établir ici une comparaison entre le Danemark et l'Amérique, car je condamne hautement ces recherches de prétendues affinités qui ne servent qu'à égarer les Savants.

Pour en revenir au fait acquis, je dirai que l'âge des Mound-Builders est peut-être de 1500 ans. Or, cet âge n'est pas plus préhistorique en Amérique qu'il ne l'est au Danemark. Je désire que l'on évite tout malentendu.

La question qui nous divise est peut-être futile, mais je persiste à penser qu'il est nécessaire, au début d'une science comme l'Américanisme, de se garer des équivoques, et c'est ce qui m'a fait proposer aux membres du Congrès d'adopter la dénomination d'homme « anté-colombien. »

M. **Berghem.** L'honorable M. de Hellwald propose de remplacer l'expression de *préhistorique* par celle de *précolombien*. Appliquée exclusivement à l'Amérique, cette dernière expression peut paraître exacte, mais je crains qu'elle ne soit de nature à amener des confusions. Chaque peuple a son archéologie propre : ainsi, l'époque préhistorique de l'Amérique du Nord ne correspond probablement pas à l'époque préhistorique de l'Amérique

Digitized by Google

du Sud. Chacune de ces grandes divisions du Continent occidental a sans doute eu son âge de la pierre polie, son âge du bronze, époques qui ne se rapportent certainement pas aux mêmes époques préhistoriques de l'Ancien Monde. Si, par exemple, nous allions chez les Esquimaux, nous y trouverions peut-être encore aujourd'hui une civilisation correspondant à notre âge du bronze.

D'un autre côté, M. de Hellwald a rappelé les faits que M. l'Abbé Bourgeois a signalés au Congrès des Sciences préhistoriques de Bruxelles, relativement à l'antiquité de l'espèce humaine, faits qui tendraient à faire remonter la première apparition de l'homme sur la terre, à l'époque tertiaire ; mais ici, il ne faut pas confondre l'homme *préhistorique* avec l'homme *primitif*. L'époque durant laquelle l'homme préhistorique a vécu, et qui a pu durer des milliers d'années comprend le laps de temps qui s'est écoulé depuis l'apparition de l'homme jusqu'aux premiers documents historiques se rapportant au pays que l'on envisage, tandis qu'en parlant de l'homme primitif on ne doit entendre que l'époque géologique à laquelle nous apparaissent les premiers vestiges de l'espèce humaine.

Je pense donc qu'il convient de conserver l'expression de « préhistorique » pour désigner tout ce qui a précédé l'histoire proprement dite de chaque pays, cette expression ayant une signification déterminée et générale qui ne peut présenter de confusion.

M. le Comte **de Marsy** propose au Congrès de se rallier à l'avis de M. Hellwald et de tenir compte des observations fort justes qu'il a présentées. Il est plus expédient d'employer une désignation spéciale pour l'ancien habitant de l'Amérique, soit celle d'anté-Colombien ou de précolombien, soit toute autre expression équivalente.

Digitized by Google

M. **Emile Guimet** donne lecture d'une note sur *Les Chinois en Californie*.

Les rouges, les noirs, les jaunes, voilà ce qui gêne les blancs des Etats-Unis. Les Européens commencent à se sentir fort embarrassés, soit des Peaux-Rouges qu'ils ont trouvés sur le sol du Nouveau Monde, soit des nègres qu'ils y ont amenés, soit des Chinois qui y viennent d'eux-mêmes.

Les Américains, qui savent faire tout plier devant leur ferme volonté, semblent avoir froidement résolu la suppression de ces races encombrantes. En vain protesteront-ils contre cette assertion, en vain invoqueront-ils leur bon vouloir, leur philanthropie, leur respect des droits et des lois; les tendances, les actes et leurs résultats font vraiment croire que tout soit mis en œuvre pour se débarrasser des Chinois, des Nègres et des Indiens. Ce n'est qu'une question de temps et une affaire de forme, car la forme sera sauvée à coup sûr, et, comme l'avait déjà remarqué M. de Tocqueville, les Américains ont l'art de supprimer un peuple en respectant toutes les lois de l'humanité.

En ce qui concerne les Indiens, l'affaire est en bonne voie. L'eau-de-vie et les maladies contagieuses ont fort avancé la besogne. Les traités la complètent, en retirant aux tribus leurs territoires de chasse et en leur donnant sous prétexte de bien-être, une oisiveté débilitante dont ils meurent; et quand les choses ne vont pas assez vite, une bonne petite guerre indienne, comme celle des Black-Hills, accélère les résultats et met à la raison ceux qui résistent.

Les nègres sont bien autrement gênants, car ils sont citoyens et, après avoir tout fait pour eux, on ne sait plus qu'en faire. Dans le Sud, ils meurent de faim, et la politique, à laquelle ils se livrent avec ardeur ne suffit pas à les faire subsister. Tant qu'ils ont été un moyen électoral, un élément de sentiments humanitaires, un prétexte à guerre civile, ils ont inspiré une certaine sympathie; mais maintenant qu'ils ne sont bons à rien, pas même à cultiver la canne à sucre, ils sont méprisés

Digitized by Google

plus que jamais. Heureusement, dans le Nord, les maladies de poitrine les déciment, et comme généralement ils ont peu d'enfants, c'est, on le voit, une affaire de patience, dont on rapproche la solution en les faisant politiquer sous les tropiques et en les enrhumant aux bords des lacs septentrionaux.

Quant aux Chinois, la chose est plus rude à conduire. Ils envahissent peu à peu la Californie, ils sont déjà quarante mille à San-Francisco, et, quoique leur action ne s'exerce qu'en un point, l'Amérique tout entière sent comme un chancre jaune qui la travaille, la chatouille et l'effraie.

Une chose étonne, c'est de voir les Chinois faire de la colonisation. On ne réfléchit pas assez que ce peuple, qui aime à fermer son pays aux nations étrangères, a, de tout temps, facilement déversé chez ses voisins le trop plein de sa population. Mais ces émigrations se font généralement dans des conditions particulières, réclamées par les croyances et les habitudes de cette race caractéristique. Ainsi, en Californie, le mouvement colonial s'opère par le moyen de compagnies dont chaque colon est actionnaire, et qui se préoccupent non-seulement des intérêts matériels des émigrants, mais de leurs intérêts moraux et religieux. Elles se chargent particulièrement de les rapatrier au bout d'un certain temps, et s'ils meurent en Amérique, de ramener leurs corps dans le pays natal. De temps en temps on fait, sur les navires qui vont de San-Francisco à Hong Kong, des chargements de cercueils chinois.

Lorsque, en 1849, arrivèrent du Céleste-Empire les premiers ouvriers de race jaune, ce fut en Californie une véritable joie. Les bras manquaient. On avait devant soi des montagnes d'or qu'on ne pouvait exploiter ; la terre était à peine cultivée, et les denrées de première nécessité étaient à des prix fous. Les Chinois fournissaient non-seulement des mineurs, mais des agriculteurs de premier ordre, des jardiniers, des domestiques, des employés de toutes espèces, et

Digitized by Google

grâce à eux, le bien-être, les commodités de la vie se trouvèrent à la portée des Californiens.

Mais comme les Chinois réussissaient à tout, comme on pouvait les employer soit aux travaux les plus rudes, soit aux plus délicats ; comme ils devenaient riches, nombreux, puissants, l'envie s'en mêla et on commença à leur trouver des défauts.

On s'aperçut qu'ils faisaient concurrence aux ouvriers de race blanche ; qu'ils travaillaient volontiers pendant que les autres se reposaient ; qu'ils acceptaient des salaires trop faibles ; qu'enfin, ils ne se mêlaient pas aux Européens, dont ils apprenaient la langue avec peine et dont ils trouvaient les amusements barbares.

On s'alarma de leur organisation en compagnies, et l'on insinua que les directeurs et administrateurs nommés par eux-mêmes étaient de riches capitalistes qui n'avaient importé les Chinois que pour s'en servir comme esclaves.

Ce n'était pas assez de médire, on arriva aux voies de fait. Dans les districts miniers, des Chinois furent attaqués à main armée, dépossédés de leurs propriétés, incendiés, volés, blessés, tués, sans qu'ils pussent jamais obtenir justice. La Cour suprême de Californie déclara même que les Chinois devaient être assimilés aux nègres et aux Indiens d'alors, et qu'ils ne pourraient porter témoignage contre les blancs.

Les collecteurs d'impôts trouvèrent bon de profiter de l'occasion pour pressurer les Chinois outre mesure, faisant payer les taxes plusieurs fois de suite, exigeant la taxe minière même de ceux qui n'étaient pas mineurs, empiétant à tout moment sur les circonscriptions les uns des autres, aux dépens des pauvres Chinois, qui payaient à droite, payaient à gauche, payaient cent fois, payaient toujours. Et, quand ils faisaient les récalcitrants, les collecteurs les attachaient à un arbre et les fouettaient ou bien les faisaient marcher devant leur cheval à coups de cravache ; en temps de neige, on les suivait à la piste, comme des bêtes fauves, et, pour quelques-uns de ces

Digitized by Google

collecteurs, la chasse aux Chinois était devenue une sorte de sport pratiqué ouvertement.

L'exemple devint contagieux, et tout colon chinois pouvait s'attendre à chaque instant à avoir la corde au cou, le couteau sous la gorge ou le revolver devant le nez, dans le but avoué d'obtenir des renseignements exacts sur l'endroit où son or pouvait être caché.

A toutes ces vexations, ces injustices et ces horreurs, les Chinois répondaient par la prudence, la conciliation et le respect.

L'opinion publique fut plutôt agacée que touchée des malheurs des hommes jaunes.

On remarqua que les Chinois n'amenaient pas leur famille avec eux; à quoi ils répondirent que la réception n'était pas engageante et que les femmes chinoises, aux petits pieds, ne voyageaient que difficilement.

On constata que tandis que tous les autres émigrants devenaient franchement Américains, les Chinois ne s'assimilaient pas. A quoi ils observèrent qu'en Chine les Européens ne s'assimilaient pas non plus aux Chinois, et que, quant à eux, mis hors la loi américaine, il leur était difficile de devenir Américains.

On découvrit qu'il y avait dans les quartiers chinois des maisons de plaisir et de jeu. A quoi les inculpés ripostèrent que, s'il y avait à San-Francisco des autorités chinoises, ces maisons n'existeraient pas, et que c'était au gouvernement de l'Etat à les supprimer.

Pour en finir avec cette situation pénible, les colons molestés adressèrent, en 1855, au Congrès, une pétition dans laquelle ils énumeraient tous leurs griefs. Ils terminaient en demandant que le Congrès décidât s'il voulait, oui ou non, les protéger et leur faire justice, et déclaraient que, dans le second cas, ils demandaient trois ans pour liquider leur situation et s'en aller.

Les malheureux émigrants obtinrent gain de cause et purent demeurer en Californie.

Digitized by Google

Depuis cette époque, les injustices sont remplacées par les tracasseries. On a imaginé toutes sortes de règlements qui les atteignent par tous les points : loi sur les apprentis, loi sur le domicile, loi sur les patentes, loi sur le dimanche, loi sur les salaires, loi sur la santé, et la fameuse loi sur l'air respirable qui envoie tous les jours des Chinois respirer en prison, sous le prétexte qu'ils se rendront malades en s'entassant trop nombreux dans les appartements qu'on leur loue à des prix exorbitants.

Tout cela n'empêche pas nos hommes de s'abattre par milliers sur cette riche terre de Californie; ils envahissent peu à peu tous les corps de métiers, pénètrent dans toutes les usines, dans toutes les maisons, s'infiltrent dans toutes les spécialités, se font horlogers, marchands de tabac, cordonniers, restaurateurs, blanchisseuses, remplacent les hommes, supplantent les femmes. C'est plus qu'une assimilation, c'est une substitution, une silicatisation mongole, un déplacement, molécule par molécule, de l'élément blanc par l'élément jaune.

Et comment s'opposer à l'invasion de gens qui paient par an 800,000 dollars au Trésor, qui amènent avec eux la vie à bon marché, qui, par leur travail doux et patient, quintuplent la richesse du pays ?

Certains ouvriers, surtout les Irlandais, plus directement touchés par l'inondation chinoise, font grand bruit de leurs intérêts lésés et demandent sérieusement que l'affaire finisse par un exode ou une Saint-Barthélemy.

Car une question sociale se dresse là tout entière; la concurrence dans la main d'œuvre peut-elle être entravée ? C'est presque une grève du salaire, doit-on la réglementer ?

Et puis, voilà que la politique s'en mêle. En vue des prochaines élections (1), le parti démocratique se pose carrément contre les Chinois. Ces derniers ne votant pas, il peut se faire que leurs ennemis soient plus nombreux que leurs amis, et,

(1) Cette note a été écrite en Août 1876.

Digitized by Google

si les démocrates sont nommés, il leur faudra exécuter le programme, chasser les Chinois et ruiner la Californie !

La question des noirs n'a pas commencé autrement, et, un beau jour, il a fallu aller plus vite qu'on ne voulait.

Aussi les Américains feront bien de réfléchir. En somme, ils ne sont pas si féroces qu'ils en ont l'air. Je suis bien persuadé qu'ils ne veulent réellement détruire ni les noirs, ni les jaunes, ni même les rouges ; mais la rigueur des résultats pourrait faire douter de la sincérité de leurs bonnes intentions.

M. **Guimet** se plait à constater que lors des derniers troubles de San-Francisco, les pompiers de race blanche ont porté secours aux Chinois dont on avait incendié les maisons, et que les autorités ont rempli leur devoir en sévissant contre les émeutiers.

M. **Gravier** déplore la politique suivie aux Etats-Unis contre les Indiens. Il a entendu dire, dans une séance de la Société de Géographie de Paris, qu'il fallait purement et simplement supprimer ces malheureux ! Il n'est point partisan de ce système d'élimination au profit de la race blanche ; il pense que si, au lieu de repousser les Indiens dans le Far west, les Européens s'étaient unis à eux par le mariage, il se serait formé aux Etats-Unis une race forte et intelligente comme celle qui, au Canada, est issue des unions contractées par les Européens avec les filles des Hurons.

M. **de Hellwald** conteste la valeur de la race métisse provenant des unions que M. Gravier vient de citer à l'appui de sa thèse. Cette race a été supérieure à la race iroquoise, cela est incontestable — mais elle est restée fort au dessous de la race française. Le croisement a parfois produit d'excellents résultats ; mais, on peut dire qu'en gé-

Digitized by Google

néral, il n'a point donné, dans l'Amérique du Nord, les résultats qu'on en attendait. Tous les missionnaires qui ont évangélisé le Canada sont d'accord à cet égard. Au reste, il est notoire que les *Chasseurs Canadiens*, après s'être alliés aux Iroquois, ont fini par vivre avec eux et de la même vie.

M. **Gravier** reconnait que l'alliance des deux races, faite dans le milieu *indien,* donnera fatalement des résultats fâcheux; mais en sera-t-il de même quand cette alliance se fera dans le milieu *européen ?* Il ne s'agit pas d'indianiser l'Européen, mais bien d'européenniser l'Indien, ce à quoi on n'a pas songé.

M. **Peterken** concède à M. de Helwald que la race métisse provenant du mélange du sang européen et du sang indien sera inférieure à la race européenne, mais lequel vaut le mieux de produire une race qui sera médiocre, ou de supprimer tout une race, à l'exemple de ce général qui, ayant invité à sa table les chefs d'une tribu indienne, leur fit servir du brandy empoisonné? M. Gravier a eu raison de blâmer la manière dont les Américains du Nord se sont conduits vis-à-vis des Indiens.

M. **de Hellwald** répond en ces termes :

Quand les Européens se sont établis sur le territoire des Etats-Unis actuels, ils y ont formé relativement aux Indiens une minorité imperceptible. Que serait-il arrivé si, conformément au plan tracé par M. Gravier et adopté par M. Peterken, ils avaient voulu faire accéder les Indiens par le mariage, soit à leur civilisation, soit à une semi-civilisation?— qu'ainsi, que cela s'est produit nombre de fois, dans d'autres contrées, la minorité européenne

Digitized by Google

eût été absorbée par la majorité indienne, et qu'au lieu de la civilisation anglo-américaine actuelle qui a rendu et rendra d'immenses services à la civilisation européenne, nous aurions vu se former au-delà de l'Océan une semi-civilisation américaine. C'eut été peut-être un avantage; mais ce que je tiens à constater, c'est que l'adoption du plan de mes honorables adversaires par les Américains du Nord, aurait eu pour résultat fatal de priver le monde... des Etats-Unis actuels.

M. **Peterken** a habité le Paraguay pendant plusieurs années, et la justice veut qu'il oppose à la conduite des colons de l'Amérique du Nord, celle des Pères Jésuites, qui se sont appliqués à fondre ensemble les deux races, et qui y ont réussi à ce point qu'avant dix ans, le pays aura cessé d'être guarani. La majorité indienne n'a point absorbé l'infime minorité européenne, et la civilisation du petit nombre l'a emporté sur la sauvagerie de la grande masse.

M. **de Hellwald** demande si les Pères Jésuites ont formé au Canada une nation européenne?

M. **Peterken** répond : Ils y ont formé une nation américaine qui a sa littérature et son industrie propres. Vous voyez, Messieurs, que les Indiens ne sont point réfractaires à la civilisation. Il est vrai que les Jésuites n'ont point procédé à coups de fusil.

M. **Beauvois** : Le croisement de la race européenne avec la race indienne n'a pas toujours donné des résultats aussi peu satisfaisants que ceux qui ont été indiqués par M. de Hellwald. Dans la Gaspésie, devenue depuis le Nouveau Brunswick et la Nouvelle Ecosse, les colons français se sont alliés par le mariage aux Micmacs, aux

Digitized by Google

Souriquois, aux Etchemins, etc. Ces alliances ont été très-nombreuses, et les metis qui en sont issus se sont montrés bien supérieurs en intelligence, en force et en moralité, aux descendants des aborigènes pur-sang. En fait, il y a très-peu de familles accadiennes, dont les membres n'aient pas quelques gouttes de sang indien dans les veines. Or il est incontestable, que les Accadiens aujourd'hui pour la plupart dispersés, principalement par suite de la conquête anglaise, sont des hommes vigoureux, intelligents, moraux et laborieux.

M. **de Mellwald** : Et les Bois-brulés ?

M. **Beauvois** : Les Bois-brulés, nés dans un milieu dont l'état de civilisation était très-satisfaisant, ont été jetés dans la vie indienne, ont perdu leurs qualités originelles. Cet exemple ne peut infirmer la thèse que je soutiens.

M. **Guimet** : Comme je suis la cause involontaire de ce débat, qu'il me soit permis de ramener la question à son point de départ. Il ne s'agit pas de ce qu'on a fait autrefois, mais bien de ce qu'on doit faire maintenant. Or je confesse être sorti du programme des travaux du Congrès. Je propose donc que l'on revienne à l'ordre du jour.

M. le baron **de Bretton** a fait parvenir, au Comité d'organisation, sur la question des Mound-Builders, une note qui est résumée par M. Adam. L'auteur pense que les « mounds » de l'Amérique du Nord ont été, comme ceux de l'Europe et de l'Afrique, édifiés par une race de petite taille et à instincts pacifiques, qui ne serait autre que la race finnoise. Suivant lui, les Finnois, issus de

Digitized by Google

l'Abyssinie, auraient peuplé l'Egypte, l'Asie mineure et le nord de l'Afrique jusqu'aux confins du Sahara. A leur tour les phéniciens, qui seraient des Finnois (*Phœni*, *Poeni*, *Puni*, *Fenno* en lapon, *Fenian* en irlandais, *Fenni*, *Finnois*), auraient répandu la race dans toute l'Europe et l'auraient ensuite implantée jusque dans l'Amérique, où ils seraient arrivés par l'Atlantide et les Antilles. Aucune preuve n'est donnée à l'appui de cette théorie ethnologique non plus qu'à celui de l'hypothèse qui en est le couronnement. M. de Bretton donne ensuite sur les « mounds » du Danemark, quelques détails ne manquant pas d'intérêt, mais il garde le silence sur ceux des Etats-Unis.

M. Adam donne lecture d'un mémoire de M. Henry **Gillman**, de Détroit, Michigan, sur les *témoignages ostéologiques fournis par les anciens mounds du Michigan*.

Il est à noter que, dans ces dernières années, les éléments les plus précieux et les plus intéressants, qui soient venus accroître notre connaissance de l'Homme ancien, ont été fournis par l'étude des différentes parties de son squelette, tel que nous l'ont conservé les divers sépulcres, dans lesquels, de temps immémorial et sur toute la surface du globe, son habitude a été de déposer, avec plus ou moins de piété et de soin, les corps de ses parents et de ses amis décédés. Fosses, tumuli, dolmens, *cairns* ou mounds, ces divers receptacles ont livré d'abondants matériaux aux Ethnologues, et ceux-ci ne mettent pas en doute que nous trouverons, en ce qui concerne l'homme primitif, notre champ d'investigation le plus fécond, dans des terrains plus anciens, comme les graviers du Diluvium et les dépôts remontant peut-être à la période tertiaire.

En faisant connaître succinctement, à l'aide de mes notes, de mes mémoires et d'autres documents, les riches sujets

Digitized by Google

d'étude fournis par quelques-uns des anciens mounds du Michigan et par les remarquables restes qu'il m'a été donné d'y découvrir, j'ai conscience de présenter au Congrès une page importante de l'histoire du peuple singulier qui a édifié ces mounds, les a occupés et y a enterré ses morts.

Les tumuli, dont font partie le « Grand Mound » de la Rivière Rouge et le « Grand Mound circulaire » de la Rivière de Détroit, ont fourni quelques-uns des restes les plus rares que j'aie exhumés. Le Grand Mound est situé à l'extrémité Sud-Ouest d'une série de nombreux ouvrages, consistant principalement en de petits tumuli qui s'étendaient originellement à une longue distance sur le bord de la rivière, mais qui, dans les dernières années, par suite des empiètements de la civilisation, ont graduellement disparu, de manière qu'il ne nous reste plus aujourd'hui, pour nous révéler le caractère de ces constructions, que la moitié à peine de l'ensemble. C'est dans ces deux mounds, que mes recherches ont été récompensées par la découverte de remarquables tibias du type particulier aux hommes platycnémiques, tibias qui sont incontestablement les plus plats de tous ceux qui aient jamais été découverts dans n'importe quelle partie du monde. Les premiers cas de platycnémisme, constatés sur des squelettes provenant de nos mounds du Nord (Mound de la Rivière Rouge, 1869), présentaient cette compression à un degré tel que le diamètre transverse du tibia était seulement le 0,48me du diamètre antéro-postérieur. L'un de ces remarquables spécimens, que j'avais fait transporter avec d'autres restes à Cambridge et qui se trouve actuellement dans le musée Peabody, a été de la part du Curateur de cet établissement, le Professeur Wyman, l'objet des remarques suivantes : «... Le cas le plus extrême a été fourni par le mound de la Rivière Rouge, dans le Michigan ; cette fois le diamètre transverse n'est plus que de 0,48. Le cas mentionné par Broca comme étant le plus prononcé, celui du vieillard de Cro-Magnon, France, donne à en juger par les figures, un diamètre transverse de 0,60.» Wyman ajoute : « Dans quelques-uns des tibias, l'aplatissement est plus

Digitized by Google

considérable que chez le gorille et le chimpanzé où le rapport du plus petit au plus grand diamètre est de 0,67, tandis qu'il n'est plus que de 0,48 dans le tibia du Michigan (1). »

Postérieurement, je découvris, dans le Mound circulaire de la Rivière de Détroit, plusieurs tibias dont la compression était encore plus considérable, car les diamètres transverses de deux de ces remarquables spécimens ont donné les indices latéraux surprenants de 0,42 et de 0,40; ces tibias sont les plus plats qui aient jamais été signalés (2). Les os affectent la forme curviligne d'un sabre, et les tibias sont en majorité aplatis; ce n'est qu'exceptionnellement qu'on en trouve quelques-uns ne présentant pas cette particularité, et dans ce cas il est évident que les squelettes proviennent d'inhumations plus récentes. Le Mound circulaire a donné onze squelettes humains, à côté desquels on a trouvé une grande quantité de vases funéraires, des ustensiles en pierre consistant en haches, pointes de lance, têtes de flèches, ciseaux, perçoirs et « sinkers », des pipes, des ornements en coquillage et en pierre, un outil fabriqué à l'aide d'un andouiller de daim et dont l'emploi est inconnu, et deux articles en cuivre du lac Supérieur consistant, le premier en un collier de grains, le second en une aiguille longue de plusieurs pouces. Les grains du collier étaient enfilés sur une corde à deux torons, faite vraisemblablement d'écorce d'arbre. Cette corde était en très-mauvais état, bien que l'oxidation du cuivre ait exercé sur elle une action conservatrice, l'usure étant moins grande dans les parties qui se trouvaient à l'intérieur de chaque grain.

L'un des quelques crânes trouvés entiers est devenu célèbre par sa petitesse et par d'autres particularités non moins remarquables — il a été déposé au musée Peabody. Bien qu'il soit celui d'un adulte, sa capacité n'est pas de 56 pouces cu-

---

(1) Fourth annual Report of the Trustees of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Boston, 1871.

(2) American Naturalist, October, 1871, Vol V, p. 663.

Digitized by Google

biques, « c'est-à-dire qu'elle est inférieure de 67 0/0 à la capacité moyenne du crâne indien que Merton et Meigs ont évaluée à 84 pouces cubiques, la capacité minimum trouvée par eux ayant été de 69 pouces. » Feu le professeur Wyman a dit au sujet de ce crâne : « Dans les crânes ordinaires, la distance entre les arcades temporales des deux côtés du front, est de trois à quatre pouces, rarement de moins de deux, tandis que dans le crâne du mound de Détroit, elle se trouve réduite à trois quarts de pouce ; sous ce rapport, ce crâne est conditionné comme celui d'un chimpanzé. » (1)

Dans cet ordre d'idées, je crois devoir emprunter aux notes manuscrites de Wyman l'extrait suivant « Le crâne dont il s'agit est celui d'un individu complètement adulte ; il est remarquable par sa petitesse aussi bien que par d'autres particularités :

Longueur	180	mm.
Largeur bi-pariétale	116	»
» bi-temporale	124	»
Hauteur	114	»
Frontal	90	»
Indice de largeur bi-pariétale	.644	»
» » » bi-temporale	.688	»
» » hauteur	.633	»

On voit que ce crâne est singulièrement bas et long. La suture sagittale est soudée, et cette circonstance peut contribuer à l'allongement de la tête, à cause de l'egnostose. Les os pariétaux sont un peu plus longs que d'ordinaire, ce qui favorise cette explication.

« Les os pariétaux sont légèrement déprimés derrière la

(1) Sixth Annual Report of the Trustees of the Peabody Museum o American Archaeology and Ethnology, 1873. American Journal of Science and Arts, third series, Vol VII, p. 1, January, 1874.

Digitized by Google

suture coronale, de sorte que le crâne étant vu de face, on aperçoit distinctement le contour des pariétaux séparant la partie antérieure de la tête de la partie postérieure.

« Les os de la face n'ont rien de particulier, sinon que le bord inférieur de l'orifice nasal, au lieu de présenter, comme il arrive presque toujours dans les races civilisées, une arête aigüe, se trouve être bien arrondi, ce qui est fréquemment le cas parmi les nations sauvages.

« La capacité est de 915 c. c., c'est-à-dire pas tout-à-fait de 56 pouces cubes. C'est de beaucoup le plus petit crâne qu'il m'ait été donné de voir parmi les aborigènes de l'Amérique du Nord, et l'on en trouve rarement de plus petits dans les autres parties du monde. »

Le professeur Morse, venant à parler de ce crâne, dans une adresse lue à l'Association américaine pour l'avancement des sciences réunie à Buffalo, adresse portant pour titre « Ce que les Zoologistes américains ont fait pour l'Evolution », s'est ainsi exprimé « Nous nous attendions à voir M. Henry Gillman joindre à sa remarquable collection de tibias platycnémiques et d'humérus perforés quelques crânes de formes anomales, et nous n'avons point été déçus dans cette attente.

« A côté de deux crânes paraissant être normaux, M. Gillman en a découvert un troisième dont les proportions sont des plus remarquables; Wyman le considère comme constituant un cas de variation individuelle extrême, et non comme ayant été l'objet d'une déformation artificielle. Le crâne dont il s'agit ne mesure que 56 pouces cubes. La capacité moyenne du crâne indien, d'après les mensurations de Morton, étant de 84 pouces cubes avec une capacité minimum de 69, le crâne trouvé par Gillman mesure donc 13 pouces cubes de moins que le crâne indien le plus petit qui ait été décrit jusqu'à ce jour. Mais ce qui est encore plus extraordinaire, c'est le rapprochement des arcades temporales. Tandis que dans un crâne ordinaire, la distance entre les arcades susdites est généralement de trois à quatre pouces sans jamais être moindre de deux, dans cet unique crâne de Détroit les arcades tempo-

Digitized by Google

rales se trouvent à trois quarts de pouce l'une de l'autre, ce qui, comme le dit Wyman, le rapproche du crâne d'un chimpanzé. Une crête médiane arrondie, perceptible au toucher et à la vue, fait saillie entre les arcades, et le crâne est notablement déprimé de chaque côté, de manière à livrer passage à de puissants muscles mastoïdes.

« Est-ce là aussi un cas de reversion partielle? Des formes aussi extraordinaires que celles des crânes de Néanderthal, d'Engis, du mound de Détroit, et des mâchoires inférieures de La Naulette et d'autres lieux, doivent avoir été autrefois communes, puisque dans l'hypothèse contraire, il y aurait eu contre la découverte de ces spécimens une somme de chances incalculable. Que si maintenant, nous raisonnons sur ces restes, comme nous le ferions sur ceux d'autres mammiphères, nous devons admettre, ou que ces caractères inférieurs résultent de la rétention de particularités ancestrales, ou qu'ils constituent des cas de reversion... Pour un esprit, qui ne biaise point sous l'influence d'idées préconçues, et qui veut interpréter loyalement les faits révélés par l'étude de ces restes anciens, dans le monde entier, la preuve de la basse origine de l'homme semble prévaloir. »

J'ai calculé que le nombre des humérus perforés auxquels le professeur Morse fait allusion au début du passage ci-dessus, s'élève au moins à 50 0/0 de la totalité des humérus que j'ai extraits des mounds de la Rivière Rouge et de Détroit. Il est donc par cela seul établi que la perforation de l'humérus est l'un des caractères de l'homme platycnémique, ce qui est d'une grande importance. J'ajoute, que l'association du tant pour cent si considérable de cette particularité avec un degré de platycnémisme très-élevé et les autres caractères inférieurs signalés dans ce mémoire, constitue un fait très-significatif, et qu'il y a là, à n'en pas douter, un trait simien, que l'on sait appartenir aux races inférieures, mais qui n'apparaît que rarement ou presque jamais dans la race caucasique. Comme j'ai traité à fond cette question et figuré deux humérus perforés typiques, dans un mémoire faisant partie du

Digitized by Google

Smithsonian Report for 1875, je me bornerai à rappeler brièvement les « états transitionnels » décrits dans ce mémoire et ailleurs encore. Ce sont des cas, dans lesquels la communication interfossale à l'extrémité inférieure de l'humérus n'est point tout à fait complète, la cloison séparative étant parfois réduite à un tel degré d'amincissement qu'elle en est presque transparente. Ainsi que je l'ai établi, les cas de perforation les plus marqués se rencontrent dans les os les plus anciens, tandis que dans les humérus les plus modernes, ou bien l'ouverture est singulièrement rétrécie, ou bien il existe une cloison faisant obstacle à la communication. Cela me paraît indiquer, ainsi que je l'ai fait remarquer dans le mémoire auquel j'ai renvoyé mes auditeurs, qu'il y a eu élimination graduelle d'un caractère accusant à mon sens des affinités tout à fait inférieures. Je n'ai point ici à m'étendre sur les inductions à tirer de ces faits, relativement à l'origine et aux relations de cette curieuse particularité.

Je passe maintenant à l'examen sommaire d'autres particularités, qui prises isolément sont déjà très-remarquables, mais qui se rencontrant avec les caractères ci-dessus mentionnés, acquièrent une importance et présentent un intérêt exceptionnels.

Et d'abord, je m'occuperai des particularités présentées par les fémurs. J'avais remarqué, lors de mes premières recherches, une certaine compression sur les fémurs appartenant aux squelettes platycnémiques exhumés des mounds, et j'avais déjà signalé le fait. Je me contentai d'une simple mention jusqu'au jour où l'abondance des matériaux, leur comparaison et leur examen méthodique me mirent à même de traiter cette question avec plus de certitude. Un mémoire intitulé « Particularités des fémurs extraits des tumuli du Michigan » (lu à la session de l'Association Américaine tenue à Buffalo, en 1876) fait connaître le résultat de mes investigations. Je rappelle dans ce travail, qu'il a été fait mention pour la première fois de l'aplatissement fémoral à l'occasion de la découverte dans le Denbigshire, pays de Galles, d'un fémur intact et

Digitized by Google

unique ayant évidemment appartenu à un homme de l'âge néolithique. Le professeur Busk appela l'attention sur la compression inaccoutumée que ce fémur présente dans la partie supérieure de son diamètre antéro-postérieur, sur une longueur d'environ trois pouces au-dessous du petit trochanter.

Il constate, qu'à environ deux pouces au-dessous de cette protubérance, l'os mesure 0, 9 × 1, 45 au lieu de 0, 09 × 1, 15 que donnèrent trois fémurs ordinaires mesurés à la même hauteur, et que le fémur en question se trouve être ainsi plus aplati à son extrémité supérieure que ne l'est généralement cet os. Cette conformation a pour conséquence que l'os présente un aspect particulier, ses bords formant un angle interne aigu et un angle externe un peu moins aigu, au lieu d'être arrondis à l'intérieur et à l'extérieur. Le professeur Busk constate ensuite, que l'extrémité inférieure paraît être d'une largeur disproportionnée, quand on compare ce fémur à un fémur moderne bien conformé et de la même longueur. Enfin, après avoir donné les mesures comparatives des condyles, il ajoute « l'extrémité inférieure est aussi le siége d'un aplatissement, mais la particularité la plus marquée est la compression de l'os dans sa partie supérieure. »

Sur quatre fémurs, extraits d'un autre tumulus situé dans le même comté, deux, mesurés à un pouce et demi au-dessous du petit trochanter, donnent pour le diamètre antéro-postérieur et pour le diamètre transverse : 0, 85 × 1, 4 ; 0, 8 × 1, 2. Les deux autres ont les proportions ordinaires.

Afin de mettre en relief les particularités offertes par les fémurs du Michigan, j'ai inséré dans le mémoire cité plus haut, une suite de tableaux donnant les dimensions. Quelque soit leur importance, je ne puis les reproduire ici, et je me borne à constater, que non-seulement ces fémurs sont plus ou moins comprimés à leur extrémité supérieure, mais encore que cette même particularité se manifeste à l'extrémité opposée. Dans 21 fémurs, extraits du mound de la Rivière Rouge (suivant toutes les probabilités ces fémurs représentent 19 individus), la compression est assez considérable pour être immédiatement

Digitized by Google

remarquée, surtout lorsqu'on place à côté de ces os le fémur normal ou ordinaire d'un homme de race blanche. Les indices latéraux, qui donnent le degré d'aplatissement, forment une série allant de . 859 à . 592, avec une moyenne de . 718. Les mesures ont été prises, pour l'extrémité supérieure à un pouce et demi au-dessous du petit trochanter, pour l'extrémité inférieure à deux pouces au-dessous du bord postérieur de la cavité intercondyloide. Les mêmes indices calculés par moi sur les chiffres du professeur Busk, donnent pour les fémurs néolithiques, un maximum de 607, un minimum de 800 et une moyenne de 673. La comparaison de ces indices avec les précédents est désavantageuse pour les fémurs du Michigan, par la raison que le professeur Busk a opéré sur quatre fémurs néolithiques affectés de compression, après avoir mis de côté tous ceux qui ne l'étaient point, tandis que je n'ai pas trié les fémurs du Michigan et que j'ai donné les mesures de tous ceux que j'ai trouvés intacts. Les trois fémurs ordinaires (modernes), auxquels s'est référé Busk, présentent d'après mes calculs, un indice latéral moyen de . 780 (extrémité supérieure). Les indices latéraux de l'extrémité inférieure des fémurs de la Rivière Rouge sont les suivants : maximum, .676 ; minimum, .774 ; moyenne, .726. Mais il entre dans le nombre des os ainsi mesurés, six fémurs (représentant vraisemblablement cinq individus) paraissant n'avoir point été affectés de compression au degré le plus élevé.

Nous ne pouvons pas établir de comparaison, relativement à la compression de l'extrémité inférieure, avec aucun des « trois fémurs ordinaires » ou néolithiques, le professeur Busk n'ayant mentionné cette particularité qu'implicitement, par cette remarque faite en passant : que l'extrémité inférieure du fémur du Denbigshire est quelque peu aplatie. D'après cela, il est à présumer que, dans ce cas, l'écart du type normal était trop peu considérable pour qu'il fût utile de le noter, et que, dans les autres cas, il n'était pas appréciable. Mais, dans le même ordre d'idées, je crois devoir donner à titre de compa-

Digitized by Google

raison, les mesures que j'ai prises sur la partie correspondante du squelette d'un jeune homme parfaitement développé (un blanc moderne) qui, bien que de petite taille (5' 3" 2), présentait au fémur un indice périmétral de . 200, chiffre un peu plus élevé que celui de l'indice anglais normal. Ce spécimen donne pour indices latéraux des extrémités supérieure et inférieure : . 929 et . 968, ce qui produit une forme à peu près circulaire. Il serait intéressant de comparer ce fémur avec les « trois fémurs ordinaires de Busk ».

La mensuration des fémurs du Grand Mound circulaire, du mound du Fort Wayne, du mound de la Rivière de Détroit, et aussi du curieux mound de Chambers Island, Wisconsin, donne les mêmes résultats, mais je crois avoir mis suffisamment en relief cette particularité au moyen des spécimens de la Rivière Rouge. Il importe toutefois de noter, que dans les cas de platycnémisme observés sur les squelettes de nos mounds, l'élargissement du fémur coïncide, ainsi que j'ai eu l'occasion d'en faire la remarque, avec une réduction dans le volume de l'os. En d'autres termes, le diamètre périmétral est inférieur à celui du fémur moderne normal. La tête de cet os est le siège d'une autre particularité remarquable. Je lui ai trouvé, dans les fémurs du Michigan, un diamètre bien moindre que dans les fémurs modernes ; la différence est à peu près de 1. 65 à 1. 90. Je me suis assuré que cette infériorité ne peut être attribuée à la petitesse relative de la taille (la hauteur des squelettes provenant des inhumations anciennes est moindre que celle des squelettes plus modernes ; elle varie de quatre pieds dix pouces à cinq pieds cinq pouces). Je conclus de là, que cette particularité se relie à celle de l'aplatissement, et que toutes deux dépendent du platycnémisme du tibia (même dans les restes néolithiques), qui les accompagne invariablement.

Les fémurs affectent généralement, du plus au moins, la forme d'une carène avec une *linea aspera* aigüe et proéminente ; une section pratiquée, vers le centre, donne un triangle

Digitized by Google

dont le sommet occupe la partie postérieure. Un trait bien accusé, est l'angle aigu formé par le bord intérieur comme par le bord extérieur, précisément aux points voisins des extrémités que j'ai signalés comme étant le siège d'une extension latérale, c'est-à-dire d'une compression par devant et par derrière. Dans les fémurs ordinaires, ces mêmes bords sont arrondis et de forme presque circulaire.

C'est le lieu de constater, que par la découverte d'une longue suite de mounds à la source de la Rivière Saint-Clair, Michigan, j'ai prolongé l'aire autrefois peuplée par les hommes platycnémiques; depuis, l'examen des restes humains provenant du curieux mound de Chambers Island, Green Bay, est venu démontrer que les mêmes caractères appartenaient aux anciens habitants du Wisconsin, l'Etat limitrophe. Mais pour les détails, je prie mes auditeurs de se reporter aux différents mémoires que j'ai déjà cités. Je me permets aussi de renvoyer à la même source, pour plus amples informations relativement aux crânes.

Il n'est peut-être pas hors de propos de mentionner en passant la singulière coutume funéraire qu'avait une partie de cet ancien peuple, de perforer le sommet des crânes après la mort. Ce rite, découvert par moi dans le Michigan, diffère complètement des perforations ou trépanations néolithiques récemment mises au jour en France. Mais ici encore, je dois renvoyer pour le compte-rendu circonstancié de mes découvertes, aux mémoires précités et notamment à ceux que j'ai publiés dans les *Proceedings of the American Association, Détroit meeting, 1874* et dans le *Smithsonian Report for 1875*. Je veux cependant établir brièvement un parallèle (qui m'a été suggéré par une lettre récente que m'a adressée M. Broca) entre les deux espèces de perforations.

Perforations néolithiques de la France.

1° Quelques-unes sont chirurgicales, tandis que les autres ont été pratiquées après décès.

Digitized by Google

2° Elles ont été pratiquées sur des crânes des deux sexes et de tous les âges, les petits enfants compris.

3° Elles ont, sur les têtes des adultes, de 3 à 5 centimètres de longueur avec des bords très-obliques et unis.

4° Leur position est variable.

5° Celles qui sont posthumes ont été faites à l'aide d'un instrument mû comme une scie, détachant le fragment, etc.

6° Ces dernières ont eu pour objet de se procurer des fragments dont on faisait des amulettes.

Perforations des anciens crânes du Michigan.

1° Toutes sont posthumes.

2° Elles n'ont été pratiquées que sur des crânes d'adultes, probablement du sexe masculin.

3° Elles ont un diamètre de un à deux centimètres, avec des bords obliques mais non unis.

4° Elles ont été pratiquées invariablement au sommet de la tête, et toujours sur la suture sagittale, ou à son point de jonction avec la suture coronale.

5° Elles ont été faites probablement avec un instrument tournant en demi cercle.

6° Leur objet est inconnu (peut-être l'extraction de la cervelle, peut-être la suspension de la tête).

Dans l'état encore fort incomplet de nos connaissances touchant les habitudes et les coutumes des hommes qui ont élevé nos mounds, il serait difficile d'exagérer l'importance et l'intérêt qui s'attachent à la découverte de ce rite singulier dont l'origine est probablement religieuse.

Pour conclure, et en récapitulant les témoignages ostéologiques que j'ai essayé de présenter d'une manière aussi satisfaisante que me le permettaient les vingt minutes accordées, je sens que plusieurs de mes auditeurs seront tentés de répéter ce qu'a dit mon ami, le professeur Morse, dans l'adresse à laquelle j'ai fait précédemment un emprunt. « Quand on se remémore les diverses preuves fournies par Wyman, Gillman et autres, relativement aux caractères anomaux des restes de

Digitized by Google

l'homme primitif, il semble impossible qu'un esprit non faussé par une opinion préconçue puisse lutter utilement contre la conviction de la bassesse de l'origine de l'homme ».

Il est néanmoins des personnes, qui de ces mêmes faits croiront pouvoir tirer logiquement des conclusions tout opposées. C'est que les plus grands esprits sont divisés sur la doctrine que ces faits impliquent. Mais les faits demeurent obstinément ce qu'ils sont. Le petit crâne étroit avec ses arcades temporales si rapprochées l'une de l'autre, l'humérus perforé, le tibia platycnémique avec sa courbure en forme de lame de sabre, le fémur en forme de carène avec ses remarquables aplatissements vers les extrémités — ces caractères et d'autres encore, associés ensemble dans les squelettes de nos mounds, n'appartiennent pas, on le sait, aux races humaines civilisées, et l'on sait également que ces mêmes caractères ont leurs analogues dans plusieurs des animaux inférieurs. Voilà, je pense, la question posée comme elle doit l'être, quoi qu'il en advienne.

En essayant de résumer quelques-unes de mes découvertes les plus importantes dans les mounds du Michigan, j'ai été obligé, à raison du champ qu'elles embrassent, d'omettre certains détails intéressants ainsi que plusieurs circonstances importantes. Ainsi, j'aurais désiré pouvoir traiter avec quelques développements la question des rapports et de l'identité présumée des Mound-Builders avec les Anciens Mineurs du lac Supérieur, et faire connaître les remarquables découvertes récemment faites dans l'Ile Royale. Mais comme cela ne rentrait point dans mon sujet, je me suis abstenu.

M. **Lucien Adam** communique au Congrès une lettre par laquelle M. Gillman informe le Comité d'organisation, qu'habitant actuellement la Floride, il désire entreprendre l'exploration des ouvrages, dont les Mound-Builders ont couvert le sol de ce pays ; mais que, ne possédant pas les ressources nécessaires pour mener ce travail à bonne fin, il

Digitized by Google

serait heureux d'être commissionné par une institution scientifique, ou par toute personne en situation de rendre des services à la Science. M. Gillman ne demande que la somme nécessaire au paiement des ouvriers qu'il emploiera, et il prend l'engagement d'adresser à ses commanditaires, avec un rapport détaillé, tous les objets qu'il aura découverts.

Le Bureau pense qu'il appartient au Congrès international des Américanistes de prêter le secours de la publicité dont il dispose, à un savant qui s'est illustré par des découvertes de la plus haute importance, et qui peut, en s'attaquant aujourd'hui à une des parties de l'Amérique les moins étudiées, hâter la solution du problème de la civilisation des Mound-Builders.

En conséquence, nous proposons à l'assemblée d'émettre le vœu : que M. Gillman trouve, au plus tôt, soit en Europe, soit en Amérique, l'assistance qu'il réclame, dans l'intérêt des études précolombiennes !

M. **Leemans** pense que les membres du Congrès s'associeront unanimement au vœu émis par le Bureau, et qu'ils seront heureux de pouvoir ainsi donner un témoignage de sympathie et d'estime à un américaniste éminent.

La motion de M. Adam est accueillie par acclamation.

M. **Leemans** clot la séance en ces termes :

Mesdames, Messieurs,

Nous venons de passer trois heures fort agréables en Amérique, et il est temps de retourner dans le Luxem-

Digitized by Google

bourg. Mais, l'ordre du jour est loin d'être épuisé ; je vous propose donc de vous réunir demain matin à 10 heures, pour reprendre vos travaux d'ethnographie et d'anthropologie, dans l'Amérique soit préhistorique soit précolombienne.

La séance est levée à 5 heures 1/2.

Digitized by Google

TROISIÈME SÉANCE

MARDI 11 SEPTEMBRE 1877, A 10 HEURES DU MATIN.

Anthropologie et Ethnographie.

M. **Wurth-Paquet** invite M. PETERKEN, de Bruxelles, à présider la séance.

M. **Peterken** déclare accepter avec gratitude l'honneur qui lui est fait, au nom du Paraguay qu'il représente dans le Congrès.

M. LEBRUN, architecte à Lunéville, donne lecture de la traduction en langue française d'un mémoire de M. **Francis, A. Allen,** intitulé : *La très-ancienne Amérique, ou Origine de la civilisation primitive du Nouveau Monde — Seconde partie — De la parenté des races civilisées de l'Amérique avec celles du Sud-Est de l'Asie.*

Mesdames, Messieurs,

Dans la première partie de ce mémoire (1), j'ai essayé de déterminer la nature des antiquités architecturales et autres qui abondent sur le continent américain, et aussi de résumer

---

(1) Voir la première partie de ce travail dans le *Compte-rendu de la première session du Congrès des Américanistes,* tome II, pages 198 et suivantes.

Digitized by Google

les informations qui nous sont parvenues touchant les races préhistoriques civilisées, à l'industrie desquelles ces antiquités doivent leur origine. Je voudrais maintenant appeler, durant quelques minutes, votre attention sur les considérations diverses qui me portent à attribuer l'origine de la civilisation américaine primitive aux nations de l'Asie sud-orientale.

Je n'ai point à m'excuser des emprunts que je vais faire à quelques-unes des dernières publications de plusieurs archéologues et philologues anglais qui ont étudié les antiquités américaines, car je suis certain que les membres du Congrès préfèreront à un exposé qui me serait personnel, les paroles mêmes de ces savants. Cependant, je tiens à déclarer que les conclusions de ce mémoire m'ont paru, depuis plusieurs années déjà, constituer la seule solution probable du problème de l'origine et du développement de la civilisation américaine.

Dans le discours inaugural qu'il a prononcé à Nancy (1), M. Torrès-Caicedo a fait cette remarque judicieuse, que, dès le début des études archéologiques américaines, les chercheurs se sont divisés en deux groupes : l'un, formé de ceux qui croient que la civilisation américaine a été autochthone ; l'autre, comprenant ceux qui tiennent cette civilisation pour étrangère et importée.

Mûs par des sentiments patriotiques parfaitement justifiés, la plupart des archéologues américains ont embrassé la première opinion, tandis qu'en majorité les archéologues européens ont soutenu la seconde.

Un écrivain distingué, critiquant l'ouvrage de M. Bancroft : *The native races of the Pacific States* (2), s'est exprimé ainsi qu'il suit, à ce sujet : « Je pense, comme M. Bancroft, qu'il serait chimérique de prétendre déterminer avec précision la ma-

(1) *Compte-rendu de la première session du Congrès des Américanistes*, tome I, p. 33.

(2) Revue d'Edimbourg, octobre 1876.

Digitized by Google

nière dont l'homme a fait son apparition en Amérique, mais je crois fermement, qu'en ce qui concerne les ancêtres des tribus existant de nos jours, les témoignages ont toute la clarté que l'on peut exiger en pareille matière. Quand M. Bancroft discute cette question, il se laisse influencer par l'hypothèse que, l'homme ayant été créé sur plusieurs points du globe, l'Amérique aurait été l'un de ces centres de création, hypothèse — qui, pour le dire en passant, a trouvé plus de faveur en Amérique que parmi les naturalistes européens. L'unité de l'espèce humaine et la descendance de tous les hommes d'un couple unique, sont pour moi des faits aussi indiscutables que la descendance de tous les chevaux et celle de tous les bœufs, de couples uniques; aussi, quand je vois que les traits principaux communs aux races américaines, les seuls Esquimaux exceptés, sont précisément ceux que l'on a observés chez les Polynésiens, les Japonais, les Samoyèdes, j'admets sans difficulté la conclusion tirée par Humboldt, Prescott, Tschudi et Wilson, à savoir que les Américains sont d'extraction asiatique.

« Depuis 1782, suivant les calculs de M. Brookes, quarante-et-une barques japonaises sont venues échouer à la côte américaine, et vingt-huit de ces naufrages ont eu lieu postérieurement à l'année 1850. Huit de ces barques sont arrivées à vide, et les hommes qui se trouvaient encore dans les autres sont demeurés dans les contrées où ils avaient pris terre. Il convient d'ajouter que ces quarante-et-un naufrages sont simplement ceux dont il a été pris note. Ces barques avaient traversé le Pacifique sous l'action du grand courant, qui se dirige des mers du Japon vers la côte américaine, avec une vitesse de douze milles à l'heure ».

Il est assurément légitime d'admettre que des faits qui se produisent de nos jours se sont également produits dans le passé, et que, par conséquent, à des époques très-reculées, des nations entières cédant à quelque grande impulsion, ont pu émigrer de l'Ancien Monde dans le Nouveau, par la route que suivent aujourd'hui encore les traîneurs.

Digitized by Google

Nier cela, et prétendre que les innombrables traits de ressemblance, observables entre les civilisations de l'Ancien et du Nouveau Monde, ne constituent que des coïncidences purement fortuites, c'est manquer de logique et faire preuve d'une crédulité, d'ailleurs notoire chez les sceptiques.

« C'est » dit le docteur Hyde Clarke, dans son intéressant ouvrage sur la civilisation américaine primitive (1), « une étrange illusion que celle qui s'empare, en Amérique, des descendants des colons européens : ils réputent grand et original tout ce qui est américain, bien qu'ils soient eux-mêmes étrangers au pays, et qu'ils n'y soutiennent leur existence qu'au moyen des chevaux, des bêtes à cornes, des moutons importés par leurs ancêtres, et au moyen du blé que ceux-ci y ont semé les premiers. On peut excuser cette aberration, quand celui qui s'y laisse entraîner est un Espagnol devenu péruvien par le sang et par le langage, mais non quand elle est le fait d'un habitant de la Nouvelle Angleterre ou de la Virginie, qui n'a point dans ses veines de sang indien, ou qui n'en a tout au plus qu'une goutte — la population de ces contrées ayant, loin de s'unir à eux par les liens du mariage, contraint les Indiens à aller périr dans leurs déserts. Et cependant telle est l'illusion de tout homme né en Amérique, qu'il voit quelque chose d'exclusivement américain dans le sang des Indiens et dans leur langage. Au surplus, cette manière de voir commence à se propager en Europe. Le puma, le llama, le condor, l'alligator et le serpent-à-sonnettes appartiennent en propre à la faune du monde occidental, les bois de charpente y diffèrent des nôtres ; pourquoi les hommes ne seraient-ils pas, eux aussi, différents et d'une autre extraction ?

---

(1) *Researches in prehistoric and protohistoric comparative philology, mythology, in connection with the origin of culture in America and the Accad or Sumerian families.* N. Trübner, London, 1875.

Digitized by Google

« Il a été généralement affirmé que tous les Indiens se ressemblent entre eux, quelle que soit la distance qui les sépare les uns des autres, et qu'il existe une grammaire américaine, laquelle se reconnaîtrait dans toutes leurs langues, quelle que puisse être la dissemblance de leurs radicaux ; et, il est à noter que l'on compte en Amérique un millier de langues absolument inintelligibles de tribu à tribu, et que plusieurs d'entre elles ne sont parlées que par un petit nombre d'individus sur des espaces très-restreints. Cependant il faut chercher l'explication de ces faits dans des périodes de développement grammatical, c'est-à-dire dans les limites de la préhistoire et non dans celles de la géographie.

« Si la population de l'Amérique est autochthône et aborigène, il faut que la civilisation soit, elle aussi, aborigène, ou qu'elle ait été importée de l'Est par un petit nombre de gens, aventuriers, chefs de bandes ou missionnaires. Ici nous pouvons prendre pied sur un terrain solide. Il est vrai que l'Océan pacifique a pu, aussi bien que l'Océan atlantique, être traversé dans son entier par des barques et des canots égarés; mais, les monuments de l'Amérique du Sud, et plus particulièrement ceux de l'Amérique du Nord, sont tellement nombreux et tellement considérables, qu'il est impossible de concevoir comment ils seraient les effets de causes aussi minimes, et qu'au contraire ils se présentent comme étant l'œuvre de grandes nations.

« Bien que l'on ait tenté ici quelques identifications, il faut reconnaître que la grande masse des langues américaines n'a pas encore été, plus que celle des langues de l'Afrique ou du Caucase, l'objet d'un travail de classification. Partout, nous rencontrons ce même phénomène (mieux connu pour ce qui est du Caucase que de tout autre point) d'un grand nombre de langues dissemblables, juxtaposées les unes aux autres, mais provenant d'origines diverses.

« Cela n'est point particulier au Caucase, car la même chose a lieu le long du Nil, dans l'Afrique occidentale, et dans plu-

Digitized by Google

sieurs régions de l'Amérique. En revanche, le Nouveau Monde ne nous offre point, comme l'Ancien, le phénomène de langues ayant pris une expansion comparable à celle du Chinois ou de l'Indo-européen. Tout au plus, pourrait-on mettre en parallèle l'expansion, dans le Brésil, du Guarani, branche de l'Agaw, mais il n'y a dans cet ordre d'idées, aucune comparaison à tenter. Une langue à grande expansion, c'est le Malais; après lui vient le Sumerien ou Peru-Peguan. »

Dans son très-intéressant et très-savant petit ouvrage (un exemplaire en a été adressé à votre excellent Secrétaire), le Dr Hyde Clarke fait connaître les résultats auxquels il est arrivé en comparant, avec les plus grands soins, les langues du Mexique, du Pérou et de l'Amérique centrale, avec celles du pays d'Accad (Babylonie), de la Chine et de l'Indo-Chine. Sa conviction est que les langues de l'Ancien et du Nouveau Monde présentent de grandes affinités. Les noms de lieux de ce dernier offrent particulièrement de frappantes ressemblances avec ceux des noms de lieux de l'Ancien qui sont de provenance pélasgique.

Antérieurement, le Dr Latham était arrivé, dans ses *Opuscula* (1), à cette conclusion : qu'il y a des affinités considérables entre les langues de l'Amérique centrale et celles de l'Indo-Chine.

Dans la session du Congrès international des Orientalistes qui s'est tenue en Septembre 1876 à Saint-Pétersbourg, M. Schmidt de Gevelsburg a lu un mémoire ayant pour objet d'assigner à la civilisation égyptienne la Mésopotamie, comme lieu d'origine; or, je vois qu'il a fortement intéressé ses auditeurs en appelant leur attention sur les analogies frappantes qui existent entre les langues des tribus américaines et celles de l'Arméno-Caucase. D'après lui, ces analogies sont trop intimes, trop nombreuses et trop caractéristiques, pour qu'il

(1) Voir *Researches in prehistoric etc.* p. 40.

Digitized by Google

soit permis de prétendre les expliquer par l'hypothèse d'une similitude accidentelle.

Le Dr Hyde Clarke considère l'Egyptien, le Chinois, le Tibétain, les langues dravidiennes, l'Accadien et le Péguan comme étant étroitement alliés aux langues du Mexique et du Pérou, et il assigne à tous ces idiomes un centre commun dans la Haute Asie, ce berceau de la primitive humanité. A cette langue originelle et au peuple qui l'a parlée, il donne le nom de « Sumérien », mis en avant par M. Oppert, comme étant l'appellation par laquelle les Accadiens ou gens du pays d'Accad se sont désignés eux-mêmes, sur leurs monuments : *Sumer* ou *Sumiri*.

M. Hyde Clarke partage les Sumériens en deux groupes qui ont l'un et l'autre émigré d'un centre commun, le premier comprenant : les Accads, les Mons, les Cambodgiens, les Aymaras, les Mayas (et les Toltecs?), le second : les Géorgiens, les Etrusques, les Siamois, les Quichuas et les Aztecs (1).

Même en dehors de ces spéculations philologiques, il m'a toujours semblé que, pris en lui-même, le caractère propre aux antiquités américaines démontrait suffisamment leur origine véritable et leurs affinités.

Un écrivain a récemment observé avec raison que « les arts de la construction fournissent des indications de la plus grande valeur sur les affinités ethnologiques. Les temples, les palais et les tombeaux peuvent être regardés comme autant de pétrifications des aspirations, des pensées et des sentiments des peuples ; ils sont l'expression spontanée et inconsciente de particularités mentales héréditaires » (2).

Si cela est vrai, demandons aux monuments américains eux-mêmes de nous livrer la clef de leur origine.

On ne peut, je pense, mettre sérieusement en doute qu'un

(1) Voir *Researches etc.* p. 41.

(2) *Etruscan researches* by the Rev. Isaac Taylor, p. 33.

Digitized by Google

grand nombre de constructions du Nouveau Monde aient été, dans le sens propre du mot, des monuments destinés à perpétuer la mémoire des morts. La préoccupation de maintenir l'aspect extérieur des cadavres par l'embaumement — pratique aussi générale en Amérique qu'en Egypte — en est à elle seule la preuve ; et, selon toutes les vraisemblances, les pierres monumentales, les monolythes, les « *casas cerradas* » et les temples se rattachent, comme les vastes « *huacas* » ou « *mounds* » funéraires du Pérou, à un gigantesque système de culte ancestral, aussi rigoureux et aussi raffiné que l'est celui des Chinois.

L'auteur que je viens de citer poursuit en ces termes « Les Aryens et les Sémites ont été de grands constructeurs ; ils nous ont laissé des temples, des théâtres, des basiliques, des palais ; ils ont fait des ponts, des chemins, des canaux, mais ils n'ont jamais été renommés comme constructeurs de tombeaux.... Il ne peut y avoir d'hésitation sur la souche originelle des anciens anaryens, bâtisseurs de tombeaux. La grande race touranienne, qui la première s'est répandue hors du berceau de l'humanité et dont les Chinois, les Mongols, les Tartares et les Finnois sont les représentants actuels, cette grande race est par excellence la race des bâtisseurs de tombeaux (1). »

Il dit encore « Trois grandes races civilisées ont bâti des tombeaux, celle des Egyptiens en Afrique, celle des Lydiens et des Lyciens en Asie, celle des Etrusques en Europe (2). »

Ne pouvons-nous pas ajouter à cette liste une quatrième race « celle des Sumériens en Amérique, puisque les analogies entre l'architecture des Mexicains et des Péruviens d'une part et celle des Egyptiens et des Pélages d'autre part, sont tout bonnement innombrables ? Il est d'ailleurs à remarquer

(1) *Researches*, p. 34.
(2) Ibid. p. 38.

Digitized by Google

que tous les constructeurs d'édifices cyclopéens ont été des Touraniens (1). »

Une autre preuve assez curieuse de l'origine touranienne des races civilisées d'Amérique se tire de leur état d'isolement. Tandis que la dispersion paraît être la règle parmi les Touraniens, « on n'a pas trouvé un seul peuple aryen ou sémite qui ait été séparé par des intervalles considérables d'autres peuples de sa race » (2).

On peut aussi constater l'existence de traits essentiellement touraniens, dans le gouvernement paternel et despotique des anciens Américains ; dans leur foi profonde à la magie et à la sorcellerie (chamanisme ou médecine); dans le respect dont ils entouraient les femmes, et dans l'influence considérable que ces dernières exerçaient; dans l'habileté avec laquelle ils extrayaient et travaillaient les métaux.

D'autres traits de ressemblance peuvent être constatés, dans le despotisme tout-à-fait chinois des Incas du Pérou (3); dans la *pluralité* des rois Quichés, qui rappelle le *dualisme* monarchique de Siam; dans l'usage au Pérou, comme à la Chine et à Babylone, du parasol en signe de dignité (4); dans l'habitude péruvienne de mâcher de la coca et des cendres, rapprochée de l'habitude asiatique de mâcher un mélange de chaux et de noix de bétel (5); dans ce fait, que le calendrier était disposé en forme de roue au Yucatan, et en forme de croix à Siam (6); dans l'identité substantielle du calendrier des Aztecs et des Mongols, signalée par Humboldt et par Prescott (7); dans l'emploi des *Quippu* ou corde-

(1) *Researches*, p. 39-40, 50-53, 58-59, etc.
(2) Ibid., p. 68-70.
(3) Ibid., p. 39.
(4) Ibid., p. 36.
(5) Ibid., même page.
(6) Ibid., p. 36.
(7) Ibid., même page.

Digitized by Google

lettes à nœuds, au Pérou, à Hawaï et à la Chine (1) ; dans la construction de pyramides tronquées et d'édifices sur des terrasses et des « *mounds* », comme à Babylone et en Egypte, etc., etc. (2).

Prises isolément, ces analogies sont peu de chose ; mais, réunies, elles forment un puissant faisceau de preuves attestant que la civilisation américaine a pris naissance dans le Sud-Est de l'Asie. Il n'est pas jusqu'à la queue, si chère aux Mongols et aux Chinois, et qui fut connue des Etrusques, que l'on ne retrouve en Amérique chez les anciens Aymaras du Pérou. Enfin, l'aplatissement du crâne est encore pratiqué dans le pays d'Arakan (3).

Etant probable que les anciens Américains constructeurs de monuments appartenaient à la famille touranienne, il reste à déterminer s'ils se rattachaient à la branche du Nord ou à celle du Sud.

M. Max Mueller comprend dans la première : les Tongouses, les Mongols, les Tartares et les Finnois ; dans la seconde : les Taics, les Malais, les Tibétains et les Tamouls (4).

Plusieurs considérations étrangères à la philologie viennent à l'appui de la théorie, suivant laquelle les Américains civilisés auraient été des rameaux de la branche méridionale.

1° Il parait difficile d'admettre que des immigrants, encore tout à fait barbares, aient réussi à se frayer un passage par la région arctique, alors qu'ils avaient devant eux des tribus sauvages et féroces.

2° L'exode vers l'Amérique, par la voie des archipels polynésiens, semble plus facile et plus naturel pour les popula-

---

(1) *Researches*, p. 35.

(2) Comp. *Researches*, p. 34, avec Proctor's *Our place among*, etc. p. 319-320.

(3) *Researches*, p. 38-39.

(4) Voir Brace's *Manual of Ethnology*, p. 122.

Digitized by Google

tions très-denses de l'Asie, que par le long détour des régions inhospitalières du Nord.

3° Les Péruviens et les Toltecs paraissaient avoir conservé traditionnellement le souvenir d'une arrivée par mer ; en tous cas, ils n'avaient pas gardé mémoire des glaces du Nord. Cependant, les Quichés (immigrants probablement interlopes venus du Nord en compagnie des Aztecs) avaient distinctement le souvenir des phénomènes polaires, et les Aztecs possédaient des cartes sur lesquelles ils avaient figuré leur arrivée en Amérique par la voie du détroit de Behring (1).

L'introduction du coton et du maïs (attribuée aux Toltecs) a été également relevée comme une preuve que les premiers immigrants seraient venus par la voie du Tropique, de contrées situées au Sud (2).

On ne sait pas généralement assez combien il est facile de traverser l'Océan, qui sépare le Sud-Est de l'Asie de la côte américaine, même sur une barque du plus faible tonnage.

Le missionnaire John Williams dit à ce sujet : « J'ai déjà fait voir que pour se rendre de Sumatra à Taïti, la plus longue traite à fournir dans la direction de l'Est, ne serait que de 700 milles. Moi-même, lors de mon premier voyage aux Iles des Navigateurs, j'ai fait en peu de jours jusqu'à 1600 milles, dans cette même direction » (3).

Il ajoute : « Je suis tellement convaincu de la possibilité de faire la traversée de Sumatra à Taïti, dans un grand canot indigène, que, si cette entreprise promettait un résultat de quelque importance, je n'hésiterais pas à l'entreprendre » (4).

Le capitaine Blyth, après une révolte à bord du *Bounty*, a

---

(1) Abbé Brasseur de Bourbourg, cité dans la Revue d'Édimbourg, avril 1867, p. 354-355.

(2) Voir Pickering, *Races of men*, p. 113.

(3) William's *Missionary enterprises*, p. 512.

(4) Ibid., p. 509.

Digitized by Google

fait heureusement, avec seize hommes, dans une embarcation non pontée, la traversée de l'Ile Pitcairn dans la Polynésie orientale (à quelques cents milles seulement de l'Amérique du Sud), à l'Ile de Timor; la distance est de 1300 milles.

Il n'est pas indifférent de constater que les Iles Sandwich et l'Ile de Pâques (également célèbres par les antiquités cyclopéennes qu'on y a trouvées) sont non-seulement les deux points de la Polynésie les plus rapprochés de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, mais encore qu'elles sont presque exactement situées aux latitudes de Mexico et de Cuzco, les deux centres de la civilisation américaine primitive. Bien que le groupe des Sandwich ne soit distant du continent Nord-américain que de 200 milles, il est hors de doute que ses habitants sont originaires de l'île Taïti, avec laquelle ils entretiennent des relations régulières. Quant à la population de l'Ile de Pâques, elle est, comme celle des îles de la Société, de race maléo-polynésienne (1).

Pickering nous apprend encore « que les embarcations des habitants des Iles Tonga et des Iles de la Société étaient long-courrières, et qu'antérieurement à l'impulsion donnée à la marine de l'Europe civilisée par la grande entreprise de Colomb, les Polynésiens entreprenaient fréquemment des traversées à peu près aussi longues que celles des Européens, s'exposant à des périls tout aussi grands, et cela sur des bâtiments d'une construction bien autrement imparfaite. »

Sir Charles Dilke a constaté que les courants et les vents, qui dominent dans cette partie de l'Océan pacifique, pousseraient à la côte Sud-américaine, dans la direction de Quito, un canot détaché de la rive de l'Ile de Pâques (2). Il a également constaté l'existence d'un courant se dirigeant de la Californie vers l'Amérique centrale, de telle sorte qu'à San-Fran-

(1) Pickering, *Races of men*, p. 298.
(2) Voir *Greater Britain*, p. 255.

Digitized by Google

cisco, le Mexique est considéré comme se trouvant sur la route de Manille (1). Or, il est à remarquer que la tradition fait venir les Toltecs de la Californie, et qu'eux-mêmes avaient conservé le souvenir d'un débarquement opéré par leurs ancêtres sur la côte occidentale du Mexique, lorsque ceux-ci avaient gagné par mer le continent américain.

La ressemblance des temples ou temples-tombeaux de l'Egypte et de l'Amérique centrale a été fréquemment signalée. Mais peut-être n'avez-vous pas connaissance d'un curieux passage de l'*Indian monachism* (2) de M. Hardy. Ce missionnaire s'exprime ainsi, au sujet de la similitude frappante que les édifices de Chicken (3), ancienne cité de l'Amérique centrale, offrent avec les *Topes* ou *Dagobas* des Bouddhistes : « La forme de l'un des dômes, sa hauteur apparente, la petite tour placée au sommet, les arbres qui ont cru sur les côtés, çà et là l'aspect de la maçonnerie, la configuration des ornements, la petite porte d'entrée à la base, tout, en un mot, ressemble tellement à ce que j'ai vu à Anarajapoura (ancienne capitale de Ceylan), qu'après avoir jeté les yeux sur la gravure qui représente ces ruines, je crus tout d'abord avoir affaire à une illustration des Dagobas de Ceylan. »

On trouve aussi, dans l'île de Java, des restes considérables d'une antique civilisation, et l'on a dit à leur sujet : « Le grand temple de Palenqué correspond si exactement, dans ses principaux détails, à celui de Boro-bodo, situé dans la province de Kédu, qu'il n'est pas possible de contester raisonnablement la communauté d'origine et de destination de ces deux monuments » (4).

Quand on songe que ces grandes ruines de structure pré-

---

(1) *Races of men*, p. 297.

(2) Page 122.

(3) Stephens and Catherwood, *Incidents of travel*, etc., t. II, p. 290-324.

(4) Revue d'Édimbourg, avril 1867, p. 341-342.

Digitized by Google

historique, dont le caractère se rapproche plus que celui de toutes autres du type américain, sont disséminées à travers les épaisses forêts de l'Hindoustan, de Ceylan et de l'Indo-Chine; qu'elles se continuent à travers l'île de Java, et qu'elles se relient visiblement à une chaîne non-interrompue de gigantesques constructions en pierre — autels, pyramides, murailles, forteresses et statues — découvertes à travers la Polynésie, dans les îles des Larrons, à Taïti, à Tongatabou, aux îles Sandwich et dans l'Ile de Pâques (toute proche de la côte américaine), on ne peut s'empêcher de conclure que l'on vient de suivre la trace laissée, durant la période préhistorique, par le passage d'une grande race de constructeurs (la race touranienne?), émigrant de l'Ancien Monde dans le Nouveau — émigration dont, au surplus, les traditions de l'Asie Sud-orientale semblent avoir conservé la mémoire.

Aucun doute n'est plus d'ailleurs possible, depuis que le docteur Hyde Clarke, après une laborieuse comparaison des langues américaines avec les langues de l'Ancien Monde, a découvert que les affinités les plus étroites relient les idiomes de l'Indo-Chine (particulièrement le Mon du Pégu) à l'Aymara et au Maya. Il considère le nom d'*Aymara* comme pouvant être l'équivalent de *Kemer* ou *Khmer*, nom des Cambodgiens, et de *Sumer*, nom du peuple d'Accad. Enfin, il n'hésite pas à affirmer l'origine touranienne des races américaines civilisées (1).

A l'égard de l'époque durant laquelle a eu lieu l'immigration touranienne, l'accord paraît s'être fait entre les différentes autorités. Et d'abord, que l'on tienne les races américaines civilisées pour autochthones ou pour immigrées, toujours est-il que le développement d'une forme particulière et idiosyncrasique de civilisation suppose un laps de temps considérable.

Au jugement de l'écrivain de la Revue d'Edimbourg, déjà

---

(1) *Researches*, p. 42-43.

Digitized by Google

cité « Il faut admettre, pour expliquer les divergences linguistiques constatées, que l'Amérique a été très-anciennement habitée » (1). Il ajoute (2) « Le contact de l'Asie avec l'Amérique doit avoir eu lieu pendant cette période énormément reculée du progrès humain, qui est caractérisée par l'emploi du bronze en même temps que par l'ignorance de l'usage du fer. Les émigrants ne doivent pas avoir quitté l'Asie postérieurement à l'âge du bronze... De l'identité manifeste des haches en pierre polie trouvées dans les deux mondes, on peut inférer que l'émigration principale s'est produite à un moment où l'Asie n'avait point encore dépassé la période néolytique.

« Nous pourrions espérer tirer de la linguistique quelques lumières pour nous aider à résoudre ces intéressants et difficiles problèmes ; mais malheureusement, aucun linguiste n'a encore entrepris de réunir et de comparer entre eux les dialectes américains d'une façon assez complète, pour qu'il soit possible de les utiliser dans les recherches dont il s'agit. — Nous pouvons en dire autant, avec non moins de justesse, de l'état de nos connaissances en ce qui touche les dialectes non-aryens de l'Asie ».

L'écrivain que nous continuons à citer résume ainsi son opinion (3) : « L'impression générale que m'a laissée l'étude du problème ethnologique américain comporte les conclusions suivantes :

1° Les Américains sont, à l'exception des Esquimaux, de race mongolique ; ils ont habité le Nouveau Monde pendant un temps assez long pour y développer plusieurs langues ainsi qu'une civilisation particulière.

2° Par intervalles, de nouvelles bandes d'émigrants sont

---

(1) Revue d'Edimbourg, Octobre 1876, p. 288.
(2) Ibid. p. 317.
(3) Ibid. p. 318.

Digitized by Google

venues d'Asie, probablement par mer, apportant avec elles la connaissance des arts et des sciences qui constituaient la civilisation des peuples de cette partie du monde.

3° Il n'y a point de preuve que les trois civilisations du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou aient été mises en contact avec la civilisation de l'Ancien Monde, postérieurement à l'âge du bronze.

4° Le courant des migrations s'est généralement dirigé d'Asie en Amérique; et, dans cette partie du monde, la marche des tribus s'est effectuée le plus souvent du Nord au Sud. »

Quant aux différences qui existent entre les civilisations du Pérou, du Mexique et de l'Amérique centrale, l'écrivain de la Revue d'Edimbourg incline à en chercher la cause dans l'arrivée successive et à différentes époques de plusieurs corps d'émigrants. « En somme, » ajoute-t-il, (1) « je suis porté à croire que ces trois grandes civilisations se sont formées indépendamment les unes des autres, ou que si leur point de départ a été commun, il se trouve à une telle distance dans le passé, que, pratiquement, nous pouvons les considérer comme ayant été distinctes dès l'origine. »

Deux éminentes autorités anglaises, M. Forster et le Dr Latham, estiment que la ligne de migration, suivant laquelle la Polynésie a été peuplée, part des Philippines et aboutit aux îles des Navigateurs, en passant par les Pelews, les Carolines, les Ralik et les Radak (2).

N'est-il pas supposable que les Sumériens ont suivi à peu près la même route ?

Le Dr Pickering dit « qu'il existe actuellement deux voies par lesquelles les émigrants des Indes Orientales gagnent les

---

(1) Revue d'Édimbourg, p. 317.

(2) Voir la préface des *Opuscula* par le Dr Latham, Williams and Norcate, London, 1860.

Digitized by Google

confins de l'Océan pacifique : l'une passe par la Micronésie ; l'autre, par les archipels de la Papouasie. » (1)

Le Dr Hyde Clarke pense, lui aussi, que les races américaines civilisées ont suivi deux routes. Il s'exprime ainsi à ce sujet : « M. Park Harrison soutient énergiquement que la civilisation a dû passer de l'Ancien Monde au Pérou, par l'île de Pâques ; et, il a traité cette question devant l'Institut Anthropologique ainsi que devant l'Association Britannique. Le phénomène de la distribution des populations dans l'Amérique du Sud, tel qu'il est décrit ici, favorise cette manière de voir. Cependant, eu égard aux conditions géographiques, il est probable que les émigrants ont pris deux routes, passant : l'une, par les courants et les îles du Nord ; l'autre, par les courants et les îles du Sud. Ainsi s'expliqueraient les positions prises par les diverses populations du continent Sud-Américain » (2).

Il dit ailleurs (3) : « A leur départ de l'Inde, les émigrants se sont très-probablement dirigés vers l'Indo-Chine, d'où ils auront gagné l'Amérique par l'Australasie », et plus loin (4) : « On peut en inférer que les premières migrations (celles des races caraïbes) ont passé par le détroit de Behring, et que les dernières (celles des Sumériens) ont passé par le Pacifique et l'île de Pâques. »

Le même auteur a tenté d'établir, par approximation, la chronologie des immigrations en Amérique : « Il y a trois mille ans que la race sumérienne s'est heurtée, en Asie, à la race sémitique qui devait demeurer victorieuse. Sept cents ans plus tard, le heurt aura eu lieu contre la race aryenne... Bien que les Sumériens aient été attaqués, il y a trois mille ans, par les Sémites, ils ont, il y a quatre cents ans seulement, été soumis par les Espagnols, et, à l'heure présente, ils sont

(1) *Races of men*, p. 299.
(2) *Researches*, p. 41.
(3) Ibid., p. 19.
(4) Ibid., même page.

Digitized by Google

encore les maîtres dans l'Indo-Chine. La question est donc de savoir, non pas combien de temps leur langue a été cultivée, mais bien quelle durée a exigé son développement.

« Si l'établissement des Sumériens dans la Babylonie remonte à quatre mille ans (Voir Ernest de Bunsen, *Chronologie de la Bible*), leur établissement dans l'Inde serait de la même époque, étant donné, bien entendu, que les deux émigrations aient eu un même point de départ dans la Haute-Asie, ce que semble indiquer la division en Sumérien oriental et en Sumérien occidental, au regard des pronoms et d'autres parties du discours.

« L'occupation de l'Indo-Chine a dû suivre peu après; ensuite, sera venue celle de Java et des Iles.

« Enfin, il est très-possible que le Pérou ait été atteint, il y a trois et même quatre ou cinq mille ans. Remarquons à ce sujet, que l'occupation de l'Australasie par les Malais doit avoir eu pour effet de couper aux Sumériens toute communication avec l'Amérique. Or, ceci a son importance, car si les Sumériens avaient pu communiquer avec le Nouveau Monde, postérieurement à l'emploi de navires d'un fort tonnage par les Phéniciens, les Chinois, les Grecs, les Romains ou les Arabes, des bestiaux et des chevaux eussent été transportés de l'autre côté du Pacifique, et par suite, la civilisation américaine se serait développée dans d'autres conditions. Si d'ailleurs, les relations de l'Amérique du Sud avec l'Indo-Chine avaient été récentes, les navigateurs arabes en auraient eu connaissance » (1).

Dans un autre passage (2), le Dr Hyde Clarke démontre habilement, que l'on peut suivre, à travers toute l'histoire, la notion inerte et inconsciente d'un contrepoids de l'Ancien Monde situé dans les régions occidentales. Par exemple, le titre de roi des quatre races, des quatre mondes ou des quatre

(1) *Researches*, p. 19-20.
(2) Ibid., p. 60.

Digitized by Google

régions était commun à la Babylonie, au Pérou et à Rome. Le *Timée* de Platon, Cratés de Pergame (160 av. J.-C.), Virgile, l'Ecole de Pergame, parlent de quatre mondes et de continents perdus. « Il est possible » suggère notre auteur (1) « que la constitution en Chine d'un grand pouvoir politique ait jeté le trouble dans les relations de l'Inde avec l'Amérique, ainsi que dans la géographie des royaumes de l'Asie méridionale. »

Enfin voici sa conclusion : « L'ensemble du phénomène humain, en Amérique, donne l'idée, au regard de ce qui s'est passé en Europe et en Asie, d'une civilisation arrêtée dans son développement (non par le climat, comme en Afrique), mais néanmoins assez avancée pour comprendre les deux périodes des grands monuments construits en pierre et des palais avec inscriptions — époques qui correspondent à la première religion spiritualiste, celle du culte de la lumière, et qui nous reportent à des milliers d'années en arrière, puisque nous voyons d'une part, qu'aujourd'hui les adorateurs du feu sont réduits à un petit nombre de Parsis, habitant la ville de Bombay, et d'autre part, que les quatre grandes religions du Judaïsme, du Christianisme, de l'Islam et du Bouddhisme ont eu le temps de conquérir l'hémisphère oriental, tandis qu'antérieurement à la conquête espagnole, les Américains n'avaient entendu parler d'aucune de ces révélations.....

« Une autre preuve de cet arrêt de développement nous est fournie par la linguistique : il n'y a point en Amérique de langue ayant atteint l'étage supérieur. Quand l'antique Accad est devenu stationnaire, tout s'est arrêté sur ce continent ; et, c'est précisément ce qui donne la fausse impression qu'il y aurait une grammaire américaine « *sui generis* » (2).

Je crois devoir clore ici ce mémoire dans lequel j'ai tenté, bien imparfaitement, sans aucun doute, d'assigner aux races

---

(1) *Researches*, p. 61.
(1) Ibid., p. 59.

Digitized by Google

civilisées de l'Amérique un « *home* » dans la partie Sud-orientale de l'Ancien Monde.

Je n'ajouterai qu'un mot. Nous sommes, je le crois, à la veille de découvertes importantes dans le champ de l'archéologie américaine. Les travaux de savants et de voyageurs comme Humboldt, Waldeck, Brasseur de Bourbourg, Stephens, Wilson, Schoolcraft, Bollaert, etc., n'ont point été stériles; les recherches de philologues tels que Latham, Gallatin et Clarke n'ont point été non plus sans résultats.

Il est vraisemblable que le problème des origines de la civilisation américaine sera résolu de ce côté-ci de l'Atlantique, par la raison que l'exhumation et le déchiffrement des inscriptions accadiennes, l'étude des langues de l'Indo-Chine et de la péninsule dravidienne, l'exploration méthodique des antiquités de l'Indo-Chine et de celles de l'Ile de Pâques sont autant de préliminaires, sans lesquels on ne peut arriver à se former une opinion de quelque consistance, sur l'origine des races américaines primitives et sur leur mystérieuse civilisation.

Postérieurement à la rédaction de cet Essai, on a publié, sur le Pérou, un important ouvrage dont voici le titre : *Incidents of travel and exploration in the land of the Incas, by* George Squier, *author of « The monuments of the Mississipi valley, Travels in Nicaragua*, etc., *Macmillan, London, 1877*.

Les extraits qui suivent ont trait au sujet de mon Mémoire. « Pachacmac (près de Lima) est l'une des localités les plus remarquables du Pérou; en effet, les anciennes chroniques nous apprennent, qu'antérieurement à la conquête incasique, les natifs de la côte avaient là leur cité sainte » (p. 63).

« C'est justement à Pachacmac, où se trouvait la châsse vénérable de la principale divinité des natifs, que le courant antarctique atteint la côte. » L'auteur a trouvé, échouées au pied de la colline, sur laquelle sont situées les ruines, les carcasses de deux baleines qui, indubitablement, avaient été tuées en mer par les baleiniers du Sud-Pacifique qui fréquentent cette côte (p. 66-7).

Digitized by Google

L'auteur constate que, selon le récit de Montesinos, une bande d'étrangers nommés Chimus avait paru sur la côte, apportant de nouvelles idoles, et que, supérieurs aux indigènes, ces Chimus avaient soumis les tribus échelonnées entre les Montagnes et l'Océan. Ils étaient réputés être venus par eau dans des canots; leur taille était gigantesque, et on les disait très-belliqueux.

L'auteur rapporte également (p. 106) ce dire de Balboa : que le peuple de Tumbez, à deux journées de marche au Nord de Lambayeque, prétendait être venu de la montagne sur la côte, tandis que les gens de Lambayeque affirmaient qu'à une époque très-reculée, leurs ancêtres étaient venus du Nord sur un immense radeau, conduits par un chef habile et courageux, nommé Naymlap, qui avait emmené avec lui un grand nombre de suivants et de concubines. Débarqués à l'embouchure d'une rivière portant le nom de Taquisllanga, ils avaient construit, dans le voisinage, et en un lieu appelé Chof, un temple où ils avaient déposé LLampallec, idole en pierre verte (jade polynésien ?) représentant leur chef.

Enfin, il s'exprime ainsi, à la page 175 : « J'affirme que l'on trouve, au Pérou, des monuments qui, s'ils ne sont pas contemporains de ceux que la Science considère comme étant les plus anciens de ce qu'on appelle l'Ancien Monde, leur sont tout au moins absolument semblables par le caractère.

La lecture de ce mémoire ayant été interrompue par M. le Président, en exécution de l'article 8 des statuts définitifs (1), M. l'Abbé **Hengesch** a présenté les observations qui suivent :

On a attaqué, dans le mémoire dont il vient d'être

---

(1) Article 8. — Les communications seront ou verbales ou écrites. Elles ne pourront durer *plus de vingt minutes*.

La règle des vingt minutes a été strictement observée pendant toute la durée de la session.

Digitized by Google

donné lecture, un des dogmes principaux de la religion de la population luxembourgeoise, en disant que la question de savoir si l'homme a été créé sur différents points du globe, est une question ouverte. Toutes les traditions humaines, d'accord en cela avec la science véritable, attribuent l'origine de l'humanité à un couple unique. Notre population catholique sait cela par la foi. Nous protestons donc énergiquement contre les fausses doctrines que l'on vient soulèver, sans aucun argument sérieux à l'appui, sur notre sol luxembourgeois, catholique.

On dit que les diverses langues ne peuvent pas provenir d'une langue mère. L'hypothèse la plus probable est que la diversité des langues date de la Tour de Babel. Que l'on prouve le contraire ! Notre histoire le dit ; et tant qu'aucun argument solide n'aura pas détruit la créance qui lui est due, nous, membres du Congrès qui sommes attachés à la doctrine catholique, nous devons repousser toutes les allégations contraires. J'espère que mes paroles seront reproduites dans le Compte-rendu qui sera délivré aux souscripteurs, afin que les Luxembourgeois y trouvent la contradiction des doctrines professées dans le mémoire que nous venons d'entendre.

M. **Guimet :** M. Allen, l'auteur du mémoire incriminé, me prie de faire observer que les doctrines affirmées par M. l'Abbé, sont précisément celles qu'il a exposées et soutenues dans son travail.

M. l'Abbé **Hengesch :** On a dit que la question est ouverte de savoir si l'homme a été créé sur plusieurs points !

M. **Peterkem,** président : Je crois que la discussion

Digitized by Google

sort du programme de nos travaux. Nous ne sommes point réunis ici pour faire de la théologie, mais bien et exclusivement de la science. On vient de m'apprendre que S. A. R., Mgr le Prince Henri, ayant bien voulu présider, il y a six mois, une séance publique du Comité d'organisation, a convié les Américanistes de tous les pays à venir discuter à Luxembourg, en les assurant qu'ils y trouveraient un champ libre. Maintenons-nous, Messieurs, sur le terrain de la libre discussion.

M. l'Abbé **Hengesch.** J'ai parlé au point de vue de la logique. Je laisse pleine liberté à la Science, assuré d'avance qu'elle ne pourra rien contre notre Doctrine.

M. **Peterken,** président. M. l'Abbé Hengesch s'est servi tout à l'heure d'une expression que je dois relever. Il a dit qu'il protestait énergiquement contre les doctrines qui auraient été professées dans un mémoire lu au Congrès. Si chacun de nous voulait protester contre toute assertion qui lui paraît inexacte, nous n'en finirions pas. Acceptons ou rejetons les faits énoncés, suivant que nous les jugeons vrais ou faux, mais abstenons-nous de protester. Dans un Congrès scientifique, on discute et on ne proteste pas au nom, soit d'une doctrine religieuse, soit d'une nationalité.

M. **Lucien Adam.** Il y a ici un malentendu évident. Je connais à fond le travail de l'honorable M. Allen, pour l'avoir traduit de l'anglais en français. Dans le passage qui a si vivement impressionné M. l'Abbé Hengesch, M. Hyde Clarke, cité par Allen, combat le polygénisme et la thèse de l'autochthonie des Américains. M. Hengesch s'en est pris à un mémoire orthodoxe ; et je ne puis m'expliquer l'erreur singulière dans laquelle il est tombé,

Digitized by Google

que par la rapidité de lecture à laquelle la règle des vingt minutes condamnait M. Lebrun. Si M. Allen pouvait s'exprimer couramment en français, il confirmerait ce que je viens de dire.

M. Charles **Munchen**. Et quand même?

M. l'Abbé **Hengesch**. Les opinions contraires seront-elles insérées au Compte-rendu ?

M. **Peterken**, président. Certainement ; l'un de MM. les Secrétaires sténographie nos discussions.

M. le Curé-Doyen de Saint-Michel et M. l'Abbé Schmitz déclarent avoir parfaitement compris que M. Allen a dit absolument le contraire de ce que M. l'Abbé Hengesch a cru entendre.

M. **Peterken**, président. Voilà une déclaration qui clôt l'incident. Je donne la parole à M. Schœtter.

M. Schœtter dépose, sur le bureau, la première partie des *Estudios históricos, climatológicos y patológicos de las Islas Canarias*, dont l'auteur, M. **Chil y Naranjo**, de Las Palmas, fait hommage au Congrès ; il annonce, en même temps, que MM. les Membres du Congrès pourront examiner, dans l'une des salles de la Bibliothèque publique, un certain nombre de crânes et d'ossements *guanches* que le Dr Chil y Naranjo, a bien voulu envoyer au Comité d'organisation.

M. **Lucien Adam** dépose, sur le bureau, les premières feuilles d'une réimpression de la *Grammaire Caraïbe* du P. Raymond Breton, en tête de laquelle on lit la dédicace qui suit :

Digitized by Google

A
La ville de Luxembourg
où s'est tenu
du 10 au 13 septembre 1877
le second Congrès international
des Américanistes
sous la protection
de
S. M. Guillaume III, Roi des Pays-Bas,
Grand-Duc de Luxembourg;
sous la Présidence d'honneur
de
S. A. R. le Prince Henri
Lieutenant-Représentant de S. M. le Roi
dans le Grand-Duché;
M. E. Servais, ancien ministre d'Etat,
étant Bourgmestre
Hommage respectueux
des éditeurs
Lucien Adam, Ch. Leclerc.

M. Adam dépose ensuite, sur le bureau, les premiers fascicules d'une publication intitulée *Bibliotheca Americana*, dont l'auteur, M. **Leclerc-Maisonneuve**, fait hommage au Congrès.

M. Henrion, secrétaire général du Congrès, donne lecture d'un mémoire de M. **Stephen D. Peet**, secrétaire correspondant de l'Association anthropologique américaine, secrétaire d'Etat de l'Association archéologique de l'Ohio, sur les *Mound-Builders* :

I.

On sait que l'intérieur de l'Amérique du Nord, a été autrefois habité par une race d'hommes, qui ont reçu le nom de

Digitized by Google

Mound-Builders. Mais on ignore quel était ce peuple, d'où il est venu, et ce qu'il est devenu ; un mystère impénétrable enveloppe toute son histoire. Son nom est dérivé des constructions qu'il a élévées ; et, tout ce que nous savons de lui, nous le tenons de ces monuments silencieux.

Ces étranges témoins d'un peuple nombreux qui a disparu, ces tombeaux sans nom d'un peuple sans nom, sont disséminés dans toutes les forêts de la contrée.

Nous interrogeons ces monuments innombrables, mais ils ne rendent pas de réponses ; aucune voix ne sort de leurs profondeurs silencieuses ; ils ne portent aucune inscription ; pas un mythe, pas une tradition ne planent sur leurs enclos consacrés !

Le rôdeur solitaire, dont la tribu habite au loin, ne peut nous rien dire de ce peuple. Les anciens habitants du pays n'en savent pas davantage que les nouveaux citoyens, et les tribus indigènes ne possèdent point de traditions se rapportant à ces constructions mystérieuses.

Les Mound-Builders sont encore aujourd'hui tout aussi inconnus qu'ils l'étaient le jour où leurs ouvrages ont été découverts pour la première fois. Tout ce que nous pouvons dire d'eux, doit être emprunté aux témoignages qu'il est possible de tirer de leurs monuments, des produits industriels qu'ils ont laissés derrière eux, des traces de leur présence, et du petit nombre d'objets que certains de leurs ouvrages peuvent représenter. Les questions que nous pouvons ainsi résoudre n'éclairent ni leur origine, ni leur histoire, ni leur destinée dernière. Elles ne sont que des indications de leur existence, de leurs affinités de race, de leur division en tribus, de leurs coutumes sociales et religieuses. Ce sera donc à ces considérations que nous devrons nous restreindre, dans ce que nous allons écrire sur ce peuple intéressant mais inconnu.

La première question, sur laquelle nous appellerons l'attention, a trait aux distinctions de race à établir parmi les

Digitized by Google

Mound-Builders. Nous n'avons à notre disposition, pour la résoudre, que trois sortes de témoignages : 1° les constructions qu'ils ont élevées, 2° ce qui nous reste d'eux, 3° leurs coutumes en fait d'inhumation.

Les distinctions de race peuvent être jusqu'à un certain point pénétrées, à la condition, qu'en examinant ces témoignages, nous tiendrons compte des localités dans lesquelles ils auront été recueillis ; des particularités qui les distinguent, de ceux qui sont fournis par les races plus modernes ; et de la possibilité, que plusieurs races se soient succédé sur le même territoire.

Le nom de *Mound-Builder* est un terme générique, applicable à tout peuple qui a élevé des *mounds*. Pris dans ce sens général, ce nom pourrait convenir aux premiers habitants d'un pays quelconque. D'autres continents ont eu leurs Mound-Builders, aussi bien que l'Amérique. Il y a des tertres ou mounds, en Europe, en Asie et même en Afrique. Il y a aussi des mounds et des ouvrages en terre sur toute l'étendue du continent américain, dans le Honduras, dans le Yucatan et dans l'Amérique centrale, comme dans la vallée du Mississipi. Nous désirons cependant qu'il soit bien entendu, que nous ne nous occuperons, dans ce mémoire, que du peuple qui a construit les mounds d'une région déterminée. On sait que la grande vallée du Mississipi est remplie d'immenses ouvrages en terre, à ce point remarquables, qu'on a fini par la considérer comme étant particulièrement la patrie des Mound-Builders. C'est donc au peuple dont la vallée du Mississipi était l'habitat, que ce nom est surtout donné.

Le caractère géographique de cette région réclame notre attention. L'habitat des Mound-Builders était protégé par de grandes barrières naturelles : au Nord, par la chaîne des grands Lacs ; à l'Est, par le réseau des monts Alleghanys ; au Sud, par le golfe du Mexique ; et à l'Ouest, par le grand désert. Il semble donc que la nature en avait fait un peuple séparé ; aussi, les ouvrages que l'on a trouvés dans cette région diffè-

Digitized by Google

rent-ils de tous ceux qui ont été trouvés ailleurs sur le continent. A l'Est de ce territoire, il y a des ouvrages en forme d'estacades, de fortifications et parfois de tumuli ; à l'Ouest, il y a des pueblos, des forteresses dans les rochers, et des constructions en pierre. Mais, dans cette grande vallée du Mississipi, les ouvrages revêtent un caractère distinctif constitué par la réunion de trois éléments : 1° la solidité, 2° la masse, 3° les formes typiques. C'est sur ces trois éléments que je désire appeler l'attention du Congrès.

1° La solidité des pyramides de Cholula, d'Uxmal et de l'Amérique méridionale a été signalée par les voyageurs. Le caractère massif des ouvrages de l'Amérique centrale a été également remarqué. Les formes typiques de ces constructions ont la plus grande analogie avec celles des constructions des Mound-Builders. Enfin, sous ce triple rapport, les constructions de la région du Sud-Ouest leur sont analogues. Mais, les constructions de la vallée du Mississipi sont entièrement faites de terre, et leur architecture est plus grossière. Il semble, que l'on peut s'autoriser de ces trois éléments, pour admettre que la région dont il s'agit a été autrefois habitée par une race distincte. Il est certain qu'aucune autre race plus moderne n'a jamais élevé de constructions semblables. On trouve, il est vrai, sur ce même territoire, d'anciens ouvrages en terre que l'on suppose avoir été élevés par les Indiens à peau rouge ; mais, grâce aux caractères qui viennent d'être indiqués, nous sommes à même de distinguer ces deux classes. Le fait évident, que ces ouvrages constituaient ou des fortifications ou des enceintes de villages, leur ressemblance avec les ouvrages élevés par la grande race algonquine dans l'Etat de New-York et ailleurs, la proximité d'une source intarissable cachée dans quelque coin de la vallée, les *caches* et d'autres particularités encore, nous aident à reconnaître dans ces constructions l'œuvre de races plus modernes.

Les Mound-Builders seuls ont élevé, dans la vallée du Mississipi, ces grands ouvrages en terre. Ils ont pu ressem-

Digitized by Google

bler aux habitants du Mexique et de l'Amérique centrale, car leurs ouvrages sont analogues; mais, quand on examine de près ces derniers, la race apparaît manifestement distincte.

2° Les restes des Mound-Builders eux-mêmes nous donnent la même réponse.

On trouve, dans la grande vallée, les crânes et les squelettes de deux races, et l'état dans lequel ces ossements nous apparaissent, fait naître la pensée qu'ils sont les restes d'hommes tombés sur des champs de bataille. Il y a, sur les bords de l'Ohio, de longues rangées de ces squelettes, et l'on en a trouvé sur d'autres points, dans des couches de gravier, dans le sol des hautes collines.

Les crânes courts, les occiputs droits et les hauts sinus frontaux de l'une des races contrastent avec les crânes allongés et étroits, les occiputs à protubérance saillante, les sinus frontaux étroits et bas de l'autre race. Les crânes des Chinooks, des Aztecs et des Mound-Builders offrent entre eux une grande ressemblance; il en est de même de ceux des Mongols, des Tartares et des Algonquins.

Il est de tradition que les Algonquins expulsèrent les Mound-Builders. Suivant cette tradition, les deux races des Léni Lénapes et des Iroquois, venues du Far-Ouest, auraient formé une confédération et uni leurs forces contre un ennemi commun. C'était une nation puissante que leurs espions avaient découverte dans la contrée située à l'Est du Mississipi, la nation dite des Jellégénis ou mieux Allégernis, qui avait *bâti beaucoup de grandes villes* sur les fleuves du pays qu'elle occupait. Les hommes de cette nation étaient grands et robustes, d'une stature plus élevée que les plus grands des Léni Lénapes, cependant ils furent à la longue vaincus, et après avoir été expulsés de leur territoire, ils descendirent le Mississipi pour ne plus revenir. Les marques distinctives de ces deux races étant imprimées dans leurs crânes, il faut admettre que le peuple conquérant avait le crâne large, carré et bas, qu'il était guerrier par nature et chasseur par habitude.

Digitized by Google

Quant au peuple conquis, il avait le crâne plus rond et plus haut, ce qui dénote qu'il était un peuple pacifique, sédentaire, adonné à l'agriculture et très-révérencieux.

Les témoignages fournis par les crânes et les squelettes ne méritent cependant point une entière confiance. On trouve dans des tumuli, sur les bords du lac Erié, des crânes et des squelettes que l'on suppose provenir des Eriés, des Andastes ou des Algonquins. On en trouve d'autres, que l'on suppose provenir des Mound-Builders, dans des couches de gravier, sur les bords des rivières, et au plus profond des mounds situés le long de l'Ohio. On trouve aussi, le long de la rivière Tennessee, dans des mounds et des amas de coquilles, des crânes que leur prognathisme et leur forme particulière ont fait attribuer à une race plus ancienne que celle des Mound-Builders. Enfin, on a découvert, dans différentes localités, d'autres squelettes dont les proportions sont tellement gigantesques, et dont les formes offrent tant de variétés, que nous nous trouvons dans l'impuissance de préciser ce qui est distinctif et ce qui ne l'est pas, dans le crâne des Mound-Builders.

Pour ce qui est de la vallée de l'Ohio, nous arrivons à certaines conclusions touchant la succession des races; mais alors, se présente la question de savoir quels ont été les premiers habitants des Etats du Sud, et ici nous retombons dans l'incertitude.

Quelques personnes ont avancé, à ce sujet, que la tradition et d'autres témoignages, provenant des tribus plus modernes, se réunissent pour attester l'antériorité des Mound-Builders; mais, les restes, découverts jusqu'à ce jour dans la région, n'ont pas fourni de preuves concluantes à l'appui de cette opinion.

Bertram rapporte que, suivant une tradition ayant cours parmi les tribus du Sud, les ouvrages que celles-ci occupaient auraient été élevés par une race antérieure. On peut rappeler, à ce sujet, que lors de l'expédition de Ferdinand de Soto, les

Digitized by Google

ouvrages en terre qui existent aujourd'hui encore dans ces contrées, étaient surmontés des palais des Chefs.

Relativement aux deux races qui auraient ainsi occupé tout le territoire, nous ne pouvons rien dire, sinon que nous ne sommes encore arrivés à aucune certitude. La situation géographique, les vestiges d'une occupation ancienne et les traditions des habitants postérieurs, semblent rendre probable que les Mound-Builders ont anciennement habité toute cette vallée. L'étude des crânes pourra vraisemblablement nous conduire à quelque conclusion définitive, mais pour le moment, nous considérons la distinction de race comme problématique et comme encore mal déterminée.

3° On considère parfois les modes d'inhumation pratiqués par ce peuple, comme une indication nouvelle de la séparation des races.

Isaac Taylor affirme que la grande race *touranienne,* qui fut la première à se répandre hors du berceau du genre humain, et dont les Chinois, les Mongols et les Tartares sont les représentants actuellement vivants, est, par excellence, la race des « Constructeurs de tombeaux ». Cette race forme le substratum ethnologique du monde entier, et il ne peut y avoir aucun doute sur la filiation des *Tomb-Builders* non-aryens. Si l'on parvenait à établir que cette grande division de la famille humaine a eu des représentants en Amérique, nous n'hésiterions pas à affirmer que les Mound-Builders ont été des touraniens. Nous ne les croyons point aryens.

Il nous est très-difficile de déterminer à quelle race particulière appartenaient spécialement certains modes d'inhumation. Les races indigènes de l'Amérique avaient différentes manières d'inhumer leurs morts. Nous supposons que les Mound-Builders disposaient habituellement les cadavres dans une attitude horizontale, et qu'ils plaçaient à côté d'eux certains signes indiquant leur rang, leur position et leur tribu; la signification religieuse de cette coutume est particulièrement caractéristique.

Digitized by Google

Nous distinguons la sépulture d'un Mound-Builder, du tumulus solitaire d'un Indien postérieur. Nous croyons pouvoir aussi distinguer l'attitude horizontale des corps fréquemment rangés en cercle, de l'attitude assise propre à d'autres races.

Nous croyons encore, que nous pouvons reconnaître les objets de provenance Mound-Builder, et discerner les cercles de crânes ou de pierres, ainsi que les divers ustensiles enfouis avec eux.

On a aussi trouvé des inscriptions qui sont supposées appartenir aux Mound-Builders.

Quoiqu'il en soit de ces témoignages, nous ne sommes encore arrivés à aucune conclusion définitive. Nous recherchons les distinctions et les affinités de race de ce peuple mystérieux, mais nous n'avons d'autres témoignages que sa situation géographique et les ouvrages en terre qu'il a élevés. La comparaison des différentes constructions des Mound-Builders, l'étude des objets qu'ils ont laissés derrière eux, celle de leurs crânes, de leurs squelettes, de leurs modes d'inhumation et de leur symbolisme, pourront, par la suite, nous en apprendre davantage.

II.

Nous allons maintenant nous occuper de la division ou classification des Mound-Builders.

Etant donné, qu'un seul peuple a élevé les innombrables constructions dont il a été parlé précédemment, nous nous proposons d'examiner ces ouvrages et de rechercher comment ils diffèrent entre eux. Nous devons dire cependant, relativement à la classification qui va suivre, que nous ne sommes nullement assuré du synchronisme de nos divisions. En fait, il est possible que des tribus indiennes postérieures aient élevé une classe de monuments, tandis qu'un peuple plus ancien en aurait élevé une autre.

Ce qu'il y a d'étrange dans ces ouvrages en terre, c'est

Digitized by Google

qu'ils diffèrent tant entre eux, suivant leur situation géographique, et qu'il y ait si peu de preuves que dans un même territoire ils aient été construits successivement. Il se peut que l'on parvienne par la suite à déterminer quelle a été la succession des formes et des différentes époques de construction; mais, pour le moment, notre division est purement géographique.

Quand nous embrassons l'ensemble du vaste territoire qui a été désigné comme l'habitat des Mound-Builders, nous discernons au moins cinq différents systèmes de constructions, dont chacun est particulier à une région.

1° Le premier système est celui des ouvrages découverts dans la partie Nord de la vallée du Mississipi, spécialement dans l'Etat de Wisconsin; on lui a donné le nom de système des « Mounds emblématiques ».

Dans cette région, et presque exclusivement dans le territoire assez restreint qui s'étend à l'Ouest du lac Michigan et à l'Est du Mississipi, se trouvent ces constructions singulières qui ont excité tant de curiosité et d'admiration. Ce qu'il y a en elles de particulier, c'est qu'elles reproduisent très-exactement les formes des divers animaux sauvages de la région. Tel est le cas de la presque totalité des mounds funéraires dans certaines localités, où l'on ne semble pas s'être borné à une seule classe d'animaux.

Si les représentations dont il s'agit sont celles des *totems* des différentes tribus ou de leurs divinités, on est autorisé à conclure que tôt ou tard les Mound-Builders ont symbolisé de la sorte, par d'énormes ouvrages disséminés sur toute la surface du territoire, presque tous les animaux avec lesquels ils étaient familiers. Sur les sommets de maintes collines dominant de beaux fleuves et de belles vallées, on aperçoit ces figures mystérieuses et muettes, mais cependant expressives à ce point que l'on dirait que les animaux, autrefois peut-être adorés par ce peuple grossier soit à titre d'ancêtres, soit à celui de dieux, sont encore endormis, mais qu'ils vont se

Digitized by Google

lever pour protester contre l'intrusion de visiteurs se succédant les uns aux autres. On a trouvé, dans cette région : des serpents gigantesques dont les corps noueux s'étendent au loin à travers la forêt, d'énormes tortues couchées sur le faîte des collines, de longues rangées de ratons, d'ours et de loups qui semblent se poursuivre les uns les autres le long de falaises dominant de magnifiques vallées, des lézards, des têtards, des oies sauvages, des hérons. Bref, tout ce qui rampe, vole ou marche est représenté, et même, l'on suppose que la forme massive de l'éléphant, animal depuis longtemps disparu du continent, a été imitée dans un ouvrage.

La race qui habitait cette région formait certainement un peuple à part, et quoiqu'il en ait été de son âge et de sa parenté avec d'autres races, nous ne pouvons hésiter à lui donner le nom de « Mound-Builders emblématiques ».

2° La seconde classe se trouve juste au Sud de la précédente, mais son caractère distinctif est moins tranché ; elle comprend les mounds situés auprès du Mississipi et sur ses affluents, depuis la région du Wisconsin jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, à l'exception toutefois des massives pyramides de Cahokia et de Miamisburg. Ces ouvrages sont des tumuli ordinaires. Quant à la région, c'est en majeure partie un pays de prairies où les établissements importants et les villages populeux paraissent avoir été assez rares.

Comme les tumuli y abondent, nous dirons sans nous préoccuper des questions de race ou de tribu, que là était l'habitat des « constructeurs de tumuli ».

3° Nous trouvons sur l'Ohio, à l'Est de cette région, une troisième classe d'ouvrages, comprenant des constructions étonnamment compliquées et qui ne ressemblent à rien de ce qui a été découvert dans le reste du continent. C'est là qu'on rencontre cette grande variété d'admirables constructions pyramidales qui ne ressemblent ni aux pyramides du Sud, ni aux massifs tertres coniques de l'Ouest. Ces pyramides tronquées ou à plate-forme sont à tous égards des ouvrages pro-

Digitized by Google

digieux. C'est là aussi que l'on rencontre des enclos sacrés, avec murs et chemins couverts, renfermant des temples élevés sur des pyramides à plate-forme et à degrés, ce qui nous révèle le système religieux de cette race. On y trouve encore en grand nombre ces carrés et ces cercles dont les formes sont typiques, et qui servaient à ce peuple mystérieux de maison du Conseil en même temps que de place publique, ou bien qui devenaient le symbole commun du centre de la tribu, partout où ils se rencontraient.

On peut regarder le carré et le cercle comme la forme typique de ce système, aussi distinguerons-nous la race à laquelle il est propre, par le nom de « Constructeurs de cercles ».

Comme il est certain que ce peuple était régi par un système religieux grandiose, il serait peut-être plus exact de dire « Constructeurs d'enclos sacrés. » En réalité, cette race se distingue par trois caractères particuliers qui peuvent servir à la classer ; ce sont ses enclos sacrés, ses carrés et ses cercles, ses temples élevés sur des pyramides à plate-forme.

4° La quatrième division comprend les ouvrages qui se trouvent dans les montagnes, entre les rivières Tennessee et Cumberland. Il est remarquable que l'examen successif des ouvrages appartenant à chaque classe fasse découvrir entre celles-ci des différences frappantes. Si la région de la première classe était le pays des zoolâtres, la région de la seconde celui des constructeurs de tombeaux, la région de la troisième celui des constructeurs de temples, nous voici maintenant dans le pays des « constructeurs de forteresses ». C'est ici qu'on trouve ces grands ouvrages militaires tant admirés. Il n'est pas vraisemblable que ce soit F. de Soto qui ait élevé ces longues lignes de défense avec avant-postes, bastions, angles, murs, parallèles et forteresses intérieures ; et, l'on ne peut guère ajouter foi à l'histoire racontée par les tribus du Nord, auxquelles ce peuple militaire inspirait tant de terreur : qu'une race blanche avait élevé ces ouvrages. Les blancs ne

Digitized by Google

peuvent pas avoir été les auteurs de ces travaux, qu'ils aient été des Français, des Espagnols, ou aussi sauvages que les tribus indigènes.

La vie de montagne et les habitudes militaires peuvent avoir rendu le peuple de cette région capable de construire ces immenses et massifs ouvrages, mais il est probable qu'une autre tribu de Mound-Builders a anciennement habité cette région qui est le pays des Constructeurs militaires.

Nous allons maintenant examiner la cinquième et dernière classe des ouvrages en terre qui ont été décrits pour la première fois par l'historien du grand explorateur espagnol. Elle est composée de pyramides, de terrasses élevées et d'enclos sacrés, construits uniformément.

Le peuple de cette région était tout aussi adonné à l'agriculture que celui de l'Ohio, mais il était moins religieux. On ne trouve point ici d'enclos sacrés, ni de temples, ni d'autels élevés sur des pyramides à plate-forme, mais des « *chunky-yards* » ou terrains de jeu, et des ouvrages servant de substructions à des maisons du Conseil et à des palais. Le clergé était évidemment subordonné au prince.

Tout indique que cette région était occupée par un peuple d'une politique douce ; c'était l'habitat des Constructeurs de palais. On a découvert dans le Sud tout entier, des constructions indiquant qu'il existait un certain état de sécurité : ce sont des pyramides qu'avoisinent des *chunky-yards,* des excavations, des viviers, ça et là des enclos et des ouvrages défensifs ; mais la forme typique c'est la pyramide tronquée ou à plate-forme sur laquelle, d'après Garcilaso de La Vega, s'élevaient les palais des Caciques. Nous sommes donc fondés à donner à cette race le nom de *Constructeurs de palais.*

Les Mound-Builders, étaient comme nous venons de le voir, divisés en cinq grandes classes ou races ; il résulte, en outre, de la diversité des constructions élevées dans chacun des territoires correspondants, qu'ils étaient subdivisés en tribus. Il est probable que les petites rivières étaient occupées par

Digitized by Google

des tribus séparées, car les constructions échelonnées sur leurs bords sont suffisamment distinctes, et leur caractère est assez prononcé, pour qu'il nous soit possible de déterminer avec une précision relative, les subdivisions de cette grande race. Mais le temps nous manque pour développer cette partie de notre sujet.

III.

Il nous reste encore une question à examiner : quels étaient les traits distinctifs des Mound-Builders ? La réponse sera brève.

1° Les Mound-Builders se distinguaient par les progrès qu'ils avaient faits dans les arts mécaniques, leur habileté et leur état de civilisation. C'est ce que nous apprennent non-seulement leurs constructions, mais encore les objets qu'ils ont laissés derrière eux, ainsi que tous les témoignages recueillis.

Les Mound-Builders appartenaient à l'âge de la pierre polie, et même à une période de cet âge assez avancée. Les objets qui nous restent d'eux en sont la preuve. Ils diffèrent en effet des ustensiles grossièrement taillés des Indiens postérieurs, et aussi de ceux qu'emploient actuellement les tribus de l'Ouest. Ils occupent une position moyenne entre les ustensiles en bronze des Péruviens et les armes grossières en silex des races sauvages. On peut les considérer comme étant les meilleurs spécimens de la pierre polie.

Remarquons en passant que cette distinction des âges ou degrés de civilisation, d'après les ustensiles en usage, se trouve pleinement confirmée sur ce continent. Nous avons de nombreux échantillons de tout ce qui correspond à ces expressions : d'âge paléolithique, d'âge néolithique et d'âge du bronze. Il se peut que ces différents âges ne se soient pas succédé dans l'ordre qui leur a été assigné en Europe. Ils sont contemporains les uns des autres, si nous embrassons d'un même coup d'œil les localités diverses, et dans quelques-

Digitized by Google

unes de celles-ci, l'ordre a été directement renversé. Rien néanmoins ne peut donner une idée plus nette des degrés de la civilisation.

Mais les Mound-Builders nous fournissent un quatrième âge. Non-seulement ils étaient fort avancés dans l'art de fabriquer des ustensiles en pierre, mais encore ils se servaient d'outils en métal, ce qui les place au-dessus de toutes les races préhistoriques. Nous pouvons dire que les Mound-Builders ont été par excellence le peuple de l'âge de cuivre, et que l'emploi de ce métal a marqué pour eux un état particulier de civilisation. — Nous réclamons pour l'Amérique l'honneur de fournir des illustrations de tous les âges indiqués par les archéologues européens, et d'avoir ajouté au moins un âge à la liste dressée par ceux-ci.

Les Mound-Builders ne se sont point bornés à travailler parfaitement la pierre et le cuivre. Leurs spécimens de poteries, de draps, de tissus et d'autres industries domestiques témoignent d'une grande habileté, surtout quand on considère l'état sauvage des races postérieures. Même, leurs ouvrages en terre révèlent un goût architectural remarquable et beaucoup d'habileté dans l'art de construire. Il n'existe pas de traces de leurs maisons, de sorte qu'il nous est difficile de déterminer exactement leur mode de bâtir. Mais quiconque, connaît à fond les différentes manières de vivre et les divers styles d'architecture, pourra se faire une idée de ce qu'ont été leurs maisons, leurs temples et leurs autres bâtiments.

Les Mound-Builders étaient certainement parvenus à un degré d'avancement aussi élevé que celui des *Lake-dwellers* de la Suisse, et inférieur de très-peu à celui des Anciens Pueblos qui vivaient dans des habitations communes. Ils n'ont rien laissé d'où l'on puisse induire qu'ils avaient atteint l'âge de la pierre taillée; en effet, on ne trouve dans leurs constructions aucun vestige de sculptures ou de gravures d'ornement, semblables à celles qui ont été découvertes dans l'Amérique centrale. Mais ils excellent dans l'art d'imiter, et personne

Digitized by Google

ne les a surpassés dans cette sorte d'habileté dont la condition première est le long temps que l'on peut consacrer au polissage.

2° En second lieu, nous pouvons considérer l'état de leur agriculture comme particulièrement caractéristique.

Parmi les races préhistoriques de l'Amérique, les unes ont vécu de la chasse, les autres ont été nomades, celles-ci ont vécu dans des villages, celles-là ont connu l'existence citadine ou métropolitaine. La vie du village combinée avec la vie agricole, a été propre aux Mound-Builders; c'est ce qui est prouvé par leurs constructions et aussi par les objets que celles-ci renferment.

Un fait qui nous frappe, sur toute l'étendue de leur habitat, c'est qu'ils choisissaient les lieux les plus favorables pour y établir leurs demeures, et que les principaux siéges de leur gouvernement étaient placés au centre des régions agricoles les plus fertiles. Ils paraissent avoir évité les bords de la mer. Ils se sont fixés dans l'intérieur du continent, dans la grande vallée du Mississipi, et précisément dans la partie de cette vallée la plus riche.

Leurs villages s'élevaient sur le bord des rivières, et il est prouvé que ces cours d'eau servaient de moyens de communication entre les différents groupes de chaque tribu; mais il ne paraît pas que les grands fleuves ou toutes autres voies de communication aient servi à nouer entre les tribus les liens d'une confédération générale.

Il est vraisemblable que chaque tribu avait son territoire particulier où elle vivait stationnaire, cultivant les mêmes champs et réunie dans les mêmes villages.

Leurs ouvrages attestent qu'ils menaient une vie agricole et paisible. Tandis que dans d'autres tribus, notamment dans celles qui habitaient l'Etat de New-York et le Canada, les principaux ouvrages étaient des fortifications, et bien qu'il en ait été de même dans certaines tribus des Mound-Builders, par exemple dans celles qui résidaient sur les rives du Tennessee, il nous paraît néanmoins que partout, à l'Ouest comme

Digitized by Google

au Sud, les constructions avaient pour raison d'être les exigences de la vie religieuse, sociale et civile. S'il y a chez eux des têtes de flèches, des pointes de javelots, des lances et des insignes d'offices militaires, il s'y trouve aussi de nombreux ustensiles qui servaient exclusivement à des usages pacifiques, non-seulement des grattoirs, des ciseaux et des gouges, c'est-à-dire des outils industriels, mais encore des outils agricoles tels que des houes, des bêches et des pics. Quelques-uns des ustensiles en cuivre les plus remarquables sont précisément ceux qui servent à la culture, comme des hoyaux, des bêches et des tranchants de charrue.

Leur poterie se distingue par un grand fini et dénote des qualités artistiques; elle indique aussi qu'ils jouissaient de ces loisirs et de cette vie paisible qui sont le privilége des peuples agricoles.

Nous sommes quelquefois égayés par les figures vraiment comiques que présentent certains spécimens de leur poterie; mais nous y trouvons aussi au moins un épisode parfaitement réussi de leur vie domestique. Sur un fragment, découvert récemment dans le Missouri, un artiste a représenté très-exactement un bas de petit enfant, au moment où, par le retrait du pied, il demeure gonflé et lâche. Cette gracieuse fantaisie nous fait songer à l'état domestique qui doit avoir existé parmi eux, pour inspirer le goût et donner la disposition d'esprit que suppose la représentation d'un semblable sujet.

3° La troisième et la plus importante des particularités qui distinguaient les Mound-Builders, était leur condition religieuse. Il semble que le peuple ait été pénétré d'un profond sentiment religieux; par là, il différait certainement des tribus sauvages venues après lui. Chez ces dernières, les constructions ne portent point la trace d'une religion; et de quelque nature qu'ait été celle qu'elles pouvaient posséder, ces tribus ne l'ont exprimée, ni par leurs constructions, ni par les objets qu'elles ont laissés derrière elles. Chez les Mound-Builders, la religion paraît avoir tout dominé, et c'est principalement le sentiment religieux qui caractérise leurs énormes constructions.

Digitized by Google

Elevés sur chaque flanc de colline, dans chaque vallée, au milieu de leurs champs, sur les bords de maintes belles rivières, dominant leurs nombreux villages, ou surgissant au centre de leurs agglomérations, les édifices religieux sont, de tous leurs ouvrages, les plus nombreux et ceux qui produisent l'impression la plus vive. Partout, les preuves abondent qu'ils étaient gouvernés par un puissant et prodigieux système de religion, semblable, sous plusieurs rapports, à celui qui a régné chez les races civilisées de l'Amérique centrale, pendant la période primitive et avant qu'il n'ait dégénéré en la monstrueuse cruauté des Montézumas. A n'en pas douter, la religion était le pouvoir qui dirigeait ce peuple, et c'est par elle que son état social avait été réglé.

Voici ce que nous apprend l'examen des constructions : les grandes et massives pyramides, les vastes cercles qui sont innombrables non moins qu'expressifs, les temples, les autels et les plate-formes sacrées qui forment comme les traits saillants de leurs villages, les mounds emblématiques si étranges et si significatifs, les tertres funéraires répandus dans toute la région, sont autant de manifestations sensibles du sentiment religieux qui animait ce peuple.

En réalité, la religion est ce qui nous frappe partout. Nous rencontrons en tous lieux les divinités des Mound-Builders; elles nous regardent du haut des collines, elles se dressent devant nous au milieu des villages populeux, elles nous apparaissent dans les vallons solitaires, elles nous poursuivent dans l'intérieur des forêts; leurs formes variées passent et repassent autour de nous dans toutes les directions.

Peu importe que nous disions que les différentes sections de ce peuple, répandu sur un si vaste espace, avaient des divinités différentes. Les totems des Mound-Builders peuvent n'avoir pas été autre chose que des animaux; et, dans cet état rudimentaire d'animisme, le peuple regardant peut-être ces animaux comme des ancêtres et des divinités, leur rendait un culte. Le Dieu des Constructeurs de mounds funéraires était peut-être le soleil, la lune ou les corps célestes, et il se peut

Digitized by Google

que les inscriptions consacrées à ces astres aient été enfouies dans les tumuli sans qu'il nous soit resté d'autres preuves de ce fait. Le Dieu des Constructeurs de temples de l'Ohio était peut-être le feu lui-même, tel qu'il flambait sur leurs autels sacrés, ou brûlait à perpétuité dans leurs temples, tel qu'il répandait sa douce lumière à travers l'obscurité sur leurs visages tournés vers le ciel. Le Dieu des Constructeurs de palais du Sud était peut-être le roi qui les gouvernait du sommet d'une haute pyramide. Enfin, partout, nous voyons que l'élément religieux avait acquis une grande puissance. C'était là le caractère le plus distinctif des Mound-Builders.

Il y a beaucoup de monuments compliqués et étranges qui ne s'expliquent que par la supposition qu'un clergé nombreux gouvernait ce peuple.

Parfois, les figures géométriques tracées dans ses ouvrages nous surprennent, et nous nous étonnons de ce que le cercle, le triangle et le carré figurent ainsi dans ses constructions. Parfois, nous trouvons qu'il existe une ressemblance entre leurs ouvrages en terre et leurs ornements sacrés ou leurs pierres emblématiques. Parfois nous sommes étonnés du mystère qui enveloppe un grand nombre de leurs constructions et des objets qu'ils ont laissés derrière eux. Mais, nous oublions qu'un vaste système de symbolisme prévalait parmi eux, symbolisme que leurs prêtres avaient sans doute introduit et que seuls ils pouvaient expliquer.

La tâche principale de l'antiquaire consiste à étudier ce symbolisme, et à découvrir les dogmes de cette religion, de manière à en devenir lui-même l'interprète.

La nature, cette inspiratrice éternelle, peut avoir été la grande institutrice de ce peuple livré à lui-même, ou peut-être ses prêtres avaient-ils emprunté une partie de leur système religieux à des peuples éloignés. Quoiqu'il en soit, nous pourrons avec le temps résoudre même ce grand problème et préciser quelle était la religion des Mound-Builders. En attendant, nous avons fait connaître les témoignages les plus récents qui aient été recueillis touchant leur race, leur classifi-

Digitized by Google

cation, leurs divisions et leurs caractères particuliers; et c'est, arrêté dans ses grandes lignes, que nous laissons le sujet de ce mémoire.

M. Lucien Adam donne lecture d'un mémoire de M. Force, de Cincinnati : *A quelle race ont appartenu les Mound-Builders ?*

Les constructions en terre, connues aux Etats-Unis sous le nom générique « d'ouvrages des Mound-Builders », ont été évidemment élevées par un peuple qui, à quelques égards, différait matériellement des tribus indiennes que l'on rencontre actuellement sur notre sol.

Ces ouvrages sont de diverses sortes. Les uns constituent manifestement des fortifications ; d'autres sont des stations à signaux. Les *mounds* tronqués, dont quelques-uns atteignent à une grande hauteur, tandis que d'autres sont assez peu élevés pour que la qualification de terrasses leur soit applicable, servaient aux Indiens visités par De Soto, de substructions pour leurs temples ainsi que pour les habitations de leurs chefs; et l'on peut supposer que ces mounds avaient été construits, soit pour ces usages, soit pour y accomplir publiquement des cérémonies religieuses.

Quelques-uns des plus petits mounds sont des tombeaux particuliers. Squier considère les grands mounds coniques comme étant, eux aussi, des tombeaux de cette espèce. Mais je tiens de feu le docteur Wilson, de Newark, Ohio, observateur assurément très-sagace, que ceux de ces mounds qu'il a fait ouvrir étaient généralement formés de plusieurs couches de terreau et de charbon contenant des restes d'animaux. Il pensait que ces mounds s'étaient accrus graduellement par des inhumations successives, et que le plus souvent on y avait inhumé en une fois plusieurs cadavres ou squelettes que l'on avait recouverts d'une couche de terre. Le Président Hayes, alors Gouverneur de l'Ohio, était présent à l'ouverture du grand mound de Miamisburg, et il m'a dit y avoir constaté

Digitized by Google

une stratification semblable. Quand le grand mound de Cincinnati a été ouvert, il a présenté la même apparence, et il en a été de même de plusieurs mounds situés dans les Etats du Sud. Il est probable que plusieurs de ces grands mounds coniques ont été des cimetières plutôt que des tombeaux. Les ouvrages, auxquels Squier et Davis ont donné le nom de « Mounds-autels », paraissent avoir été élevés pour recouvrir et enfouir des constructions qui avaient apparemment été le théâtre de sacrifices publics. Les petits remblais circulaires, avec un mound au centre, peuvent fort bien être les ruines d'habitations construites sur le même plan que les huttes des Mandans et des Ricaris.

Il existe, dans le comté d'Hamilton, Ohio, à quelques milles au-dessus de Newton, un ouvrage dont je n'ai trouvé nulle part la description. La rivière du Petit Miami baigne le pied des collines hautes et abruptes qui bordent la vallée à l'Ouest, tandis qu'un plateau élevé s'étend des collines situées à l'Est jusqu'au bord de la rivière, séparant ainsi la partie supérieure de la vallée de sa partie inférieure. Un chemin a été creusé à travers le plateau, au point où celui-ci est le plus étroit, et la terre de ce déblai transportée du côté de la face Nord a servi à établir un plan incliné qui relie le sommet du plateau au *bottom-land*. Juste au point où le plan incliné aboutit sur le plateau, se trouve un remblai circulaire dont le diamètre mesure environ 100 mètres et au centre duquel s'élève un mound. C'est la situation de cet ouvrage qui fait son importance, car du mound central, la vue s'étend au Nord jusqu'à l'extrémité de la vallée, et au Sud jusqu'aux collines du Kentucky, au delà de la rivière d'Ohio. Pendant que j'étais en ce lieu, mon imagination se laissa aller à évoquer l'image d'une procession solennelle gagnant, par la tranchée et le plan incliné, le cirque et le mound central, pour y accomplir les cérémonies sacrées en présence des anciens habitants de la vallée.

Quelques ouvrages sont tout à fait singuliers, par exemple, les mounds à effigie qui représentent sur une grande échelle des images d'hommes, d'oiseaux, d'animaux couchés sur le

Digitized by Google

sol, et aussi les remblais qui forment de grands carrés ou de grands cercles, soit isolés, soit combinés les uns avec les autres, et dans certains cas, compliqués d'ouvrages auxiliaires se développant parallèlement au remblai principal.

Tous ces ouvrages couvrent une région immense. On les trouve au Texas, dans les Etats du Golfe, en Géorgie, dans la Floride, et à l'Est des Alleghanys dans la Caroline. Ils couvrent la grande vallée qui s'étend des Alleghanys aux bords occidentaux du Missisipi. Au nord de ce fleuve, ils s'étendent jusque dans le Wisconsin et le Minnesota, et on en a trouvé à plusieurs centaines de milles au-delà de ces derniers, sur les rives du Haut-Missouri et de ses affluents. Leur distribution n'est cependant pas uniforme. Dans les Etats du Sud, on trouve surtout de grands mounds tronqués et des terrasses, tandis que les ouvrages défensifs sont rares, à moins que l'on ne range dans cette catégorie les grandes tranchées particulières aux constructions de ces latitudes. Le groupe extraordinaire des grands mounds tronqués de Carthage, Alabama, était autrefois entouré par une ligne de remblais peu considérables que la charrue a fait disparaître, et qui peuvent avoir servi de base à une palissade.

Les ouvrages élevés sur les rives des affluents du Haut-Missouri sont d'énormes ouvrages défensifs. Dans le Wisconsin, on trouve exclusivement des mounds à effigie et des mounds coniques isolés. On trouve très-rarement des mounds à effigie en dehors des limites de cet Etat. A l'Est du Missisipi, dans l'Illinois et l'Indiana, nous rencontrons de nombreux mounds coniques de toutes les dimensions; dans l'Illinois, à Cahokia, le géant des mounds tronqués; dans l'Indiana, un petit nombre d'ouvrages défensifs d'un travail médiocre. On trouve dans l'Ohio les ouvrages défensifs les plus importants, de nombreux mounds dont quelques-uns sont énormes, quelques mounds tronqués, et aussi quelques mounds à effigie. Non-seulement cet Etat possède des spécimens de tous les ouvrages que l'on trouve ailleurs, mais encore il possède exclusivement des ouvrages qui lui sont

Digitized by Google

propres, je veux parler des combinaisons de carrés et de cercles à grandes dimensions, ainsi que des « mounds-autels ». Dans les Etats situés au Sud de l'Ohio, le Kentucky et le Tennessee, il y a prédominance d'ouvrages militaires.

Un examen attentif fait discerner des diversités locales plus minutieuses. C'est ainsi que la vallée de Scioto, qui forme une bande courant Nord et Sud au centre de l'Ohio, possède en propre, outre les mounds que Squier et Davis ont désignés sous le nom de mounds-autels, des systèmes de remblais disposés en enceintes et affectant les formes de diverses figures mathématiques, principalement celles du carré et du cercle. La bande orientale de l'Etat est caractérisée par le mound tronqué ou terrasse, ouvrage fort rare au Nord, bien qu'on en trouve à Marietta des spécimens d'une grande perfection. Enfin, ce qui distingue la bande occidentale de ce même Etat, c'est une longue ligne d'ouvrages défensifs considérables qui s'appuient les uns sur les autres. Ces trois bandes qui correspondent à trois vallées — à l'Ouest la vallée de Miami, au centre la vallée de Scioto, à l'Est la vallée de Muskingum — paraissent, à raison de ces particularités locales, avoir été les habitats de trois tribus distinctes, bien qu'apparentées entre elles, tribus qui auraient séjourné dans ces vallées pendant un temps assez long pour apprendre à se faire mutuellement des emprunts, car on trouve dans la vallée de Scioto un petit mound tronqué ou terrasse, et quelques-unes des figures mathématiques qui abondent dans cette même vallée ont des similaires imparfaits dans la vallée de Miami.

La pipe de forme particulière, dénommée par Squier et Davis « pipe des Mound-Builders », semble avoir été plutôt une spécialité de la tribu qui vivait dans la vallée de Scioto. Cependant un spécimen de cet article, faisant aujourd'hui partie de la collection de la Société historique et philosophique de l'Ohio, a été trouvé dans les ruines du fort qui s'élevait à l'embouchure du Grand Miami.

Les ouvrages des Mound-Builders nous fournissent quel-

Digitized by Google

ques indications sur le caractère et la condition de ce peuple. Et d'abord ces ouvrages nous frappent par leur grandeur.

Plusieurs d'entre eux s'élèvent à plus de 60 pieds, et quelques-uns à 90. Le Mound de Cahokia, dont la base occupe huit acres de terrain et qui est haut de 90 pieds, forme à son sommet un plateau de cinq acres; il contient environ vingt millions de pieds cubes de terre. L'ouvrage défensif du Petit Miami, connu sous le nom de *Fort Ancient*, se compose d'un remblai circulaire de quatre milles de longueur dont une portion mesure jusqu'à vingt pieds de haut, et en outre de deux remblais parallèles formant un chemin couvert de plus de mille pieds, lequel conduit de l'entrée principale à un mound considérable qui servait d'observatoire. Les ouvrages de Newark (Ohio), comprenaient douze milles de remblais, et ceux de Portsmouth en comprenaient vingt milles.

Ce qui nous frappe ensuite, c'est que beaucoup de ces ouvrages se relient les uns aux autres de manière à former dans quelques localités tout un système. Ainsi la ligne du Grand Miami est défendue par trois ouvrages situés : le premier à son embouchure, le second à Colerain, le troisième à Hamilton, point à partir duquel des ouvrages auxiliaires s'étendent à six milles le long de la rivière. En outre, plusieurs ouvrages avancés protégent, au Nord et à l'Ouest de Hamilton, le cours des affluents du Grand Miami, tandis que d'autres ouvrages de même nature s'échelonnent jusqu'à Dayton et à Piqua. Tous ces ouvrages, communiquant entre eux par des mounds à signaux élevés sur des points bien en vue, constituent, le long du Miami, une ligne de défense continue. *Fort Ancient*, construit sur le Petit Miami, forme, en arrière de cette ligne, une sorte de citadelle centrale. Un mound, situé à Norwood, derrière Cincinnati, communique — à l'Est, grâce à la dépression des collines vers Redbank, avec un mound situé dans la vallée du Petit Miami — au Nord, par la vallée de Mill Creek, avec les ouvrages de Hamilton — à l'Ouest, par l'intermédiaire d'une série de mounds dont deux qui s'élevaient dans Cincinnati et ses faubourgs ont été

Digitized by Google

détruits, avec le fort construit à l'embouchure du Grand Miami. De même, un signal d'alarme pouvait être transmis du petit ouvrage qui s'élève au Nord de Worthington — à travers toute la vallée, et par une série de mounds disposés le long du Scioto, depuis l'extrémité septentrionale du comté de Franklin, c'est-à-dire sur une ligne de plus de cent milles de longueur — jusqu'aux ouvrages de Portsmouth.

Les populations qui ont construit ces ouvrages n'étaient évidemment point clairsemées ; elles devaient être jusqu'à un certain point agricoles, et il faut qu'elles aient été régies par un vigoureux système de gouvernement, soit celui d'un Chef unique, soit celui d'un Conseil, chaque tribu formant peut-être un corps politique distinct.

Des recherches récentes montrent que l'exploitation des mines de cuivre natif a été pratiquée par un ancien peuple sur une échelle vraiment extraordinaire. On assure que dans un seul district (18 milles carrés) de l'Ile Royale, laquelle est située sur la côte septentrionale du lac Supérieur, ils ont extrait par leurs grossiers procédés, plus de métal que n'en a donné pendant les vingt dernières années la mine du Lac la plus riche, exploitée avec les engins modernes.

Il n'y a pas de traces d'habitations dans le voisinage des anciennes mines, mais des fragments de blocs de cuivre extraits de ces mines ont été trouvés dans les mounds de l'Ohio. Les mineurs étaient des visiteurs d'été, qui s'éloignaient lorsque l'hiver menaçait de leur fermer le Lac, et qui revenaient aussitôt que le dégel avait rendu la navigation possible. Montés sur de frêles bateaux pesamment chargés, il leur fallait ou contourner en faisant plusieurs centaines de milles les dangereux rivages du Lac, ou le traverser sans le secours de la boussole, malgré sa largeur et ses orages (1).

---

(1) La Commission de publication a jugé utile de compléter les indications données par M. Force, en extrayant d'un travail de M. Jacob Hougton, les passages qui suivent :

Les ouvrages des anciens mineurs, sur la rive méridionale du

Digitized by Google

Ce peuple était donc doué d'un remarquable esprit d'entreprise. Mais on ne saurait dire qu'il ait été adonné au commerce, bien qu'on ait la preuve que des produits étaient échangés. Les outils en cuivre passaient du Nord au Sud. Des

---

lac Supérieur sont disséminés dans une région comprenant ce que l'on appelle la « zone du Trapp » laquelle, longue de 150 milles, traverse les comtés de Keweenaw, de Houghton et d'Ontonagon, Mich., où sa largeur varie de quatre à sept milles. Les anciens mineurs exploitèrent aussi, dans l'île Royale, les dépôts de cuivre de cette même zone, dont la surface mesure 40 milles en longueur, sur une largeur moyenne de 5 milles. Leur mode d'exploitation était rudimentaire et grossier: il consistait à échauffer les roches ambiantes en allumant des feux sur les affleurements des veines, à désagréger partiellement ces roches par la contraction qu'y déterminait une projection d'eau froide, et à faciliter l'enlèvement des blocs de cuivre natif, en abattant avec des marteaux en pierre les fragments rocheux adhérents. Cette manière d'opérer nous est révélée par la présence, dans tous les anciens puits, de grandes quantités de charbon et d'innombrables marteaux en pierre portant les marques d'un long usage. Que les mineurs d'alors aient ignoré comment on peut élever l'eau mécaniquement, cela ressort du fait que les puits n'ont jamais été creusés qu'à la profondeur où l'on pouvait vider l'eau à bras. Les orifices des puits creusés à la suite les uns des autres sont séparés par des bourrelets de rocher et de terre, ménagés entre eux, pour servir de digues, et empêcher l'eau de passer d'un puits déjà comble dans un puits en voie d'exploitation.

Des puits, du charbon, des marteaux en pierre, des ustensiles et des outils en cuivre, voilà tout ce qu'a laissé la race qui a autrefois exploité ces mines. On n'a trouvé ni un tombeau, ni un vestige d'habitation, ni un squelette, ni un ossement. Les Indiens qui occupaient cette région, au moment où les Blancs y ont pénétré, n'avaient conservé des anciens mineurs ni une tradition, ni une légende. Ils ignoraient même qu'il y eût dans la roche des veines de cuivre, tant celles-ci étaient dissimulées à leurs yeux par les débris que le temps avait accumulés. Ils ne connaissaient

Digitized by Google

coquilles marines étaient transportées dans l'intérieur. Du mica, extrait des monts Alleghanys, circulait dans la vallée de l'Ohio. Des éclats de silex provenant de *Flint Ridge,* au centre de l'Etat de ce nom, servaient à fabriquer des outils jusque

---

que les blocs erratiques de cuivre plus ou moins engagés dans le sol.

Quand on considère l'étendue de la contrée sur laquelle a été pratiqué le travail des mines, les grossiers et lents procédés employés, et l'énorme quantité d'ouvrage qui a été fait, il devient évident que le travail a duré des siècles, et qu'un nombre considérable d'ouvriers y était employé.

Le plus vaste ensemble de puits que l'on ait découvert jusqu'à ce jour est situé dans l'île Royale, sur ce qu'on appelle le « minong Belt ». Là, sur une longueur de 1 mille 3/4, et sur une longueur moyenne de 400 pieds, les puits creusés à la file montrent qu'il a été extrait de la roche, à une profondeur de plus de 20 pieds. Les mineurs ont laissé sur le terrain des quantités de marteaux en pierre que l'on compterait par millions.

Il n'est pas supposable que cet ancien peuple ait ignoré les avantages de la division du travail. Il y avait, sans aucun doute, des mineurs, des videurs d'eau et des ouvriers chargés de fabriquer avec les morceaux de cuivre natif extraits par les premiers, des ustensiles et des outils. D'autres avaient pour emploi de procurer et de transporter les aliments ainsi que tout ce qui était nécessaire à la vie. Enfin, un certain nombre de gens étaient exclusivement occupés à réunir et à apporter des rivages du Lac, les galets de diorite et de porphyre dont les mineurs se servaient en guise de marteaux.

Beaucoup de ces marteaux en pierre ont été échancrés de manière à être assujettis dans des manches fourchus, mais la plupart sont des galets bruts que l'on tenait à pleine main. M. A. C., Davis, de la mine de Minong, m'a informé qu'il a vu, non loin de l'embouchure de l'Ontonagon, un vaste terrain tout couvert d'éclats de pierre et de fragments, tant de diorite que de porphyre, ce qui indique qu'il y a eu là un atelier où l'on préparait les marteaux, avant de les transporter dans l'intérieur.

Digitized by Google

dans l'Illinois tout au moins. Quelques petits fragments d'obsidienne, originaires des Montagnes Rocheuses ou du Nouveau Mexique, parvinrent dans l'Ohio. Quoiqu'il en soit, l'échange de ces divers articles n'implique point un mouvement tel

---

Les anciens mineurs se sont trompés rarement dans le choix des dépôts à exploiter. C'est presque toujours dans les lieux où ils ont le plus travaillé que, dans ces derniers temps, on a ouvert les mines qui ont le plus donné.... Ce fait est souvent allégué à l'appui de l'hypothèse que cet ancien peuple aurait possédé des connaissances mystérieuses, lui permettant de découvrir et de suivre les veines métalliques.

.....Il est beaucoup plus raisonnable de supposer que ces anciens mineurs, venus peu de temps après la rétrogradation des glaciers, ont occupé la contrée à une époque à laquelle l'action des éléments n'avait pas encore recouvert les dépôts métalliques d'un sol produit par la désagrégation des roches.....

Il est hors de doute que la matière première des outils en cuivre trouvés sur toute l'étendue des Etats-Unis, au Mexique, dans le Yucatan et dans les Antilles, provenait des anciennes mines du lac Supérieur. Il y avait bien de nombreux et d'énormes dépôts de minerai de cuivre dans l'Arizona, le Nouveau Mexique, l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, mais il n'est point prouvé que les connaissances métallurgiques des indigènes leur aient permis de réduire le minerai à l'état de cuivre.

La circonstance que le cuivre natif était fragmenté en morceaux de poids divers, a permis aux anciens mineurs de suivre facilement le dépôt, et de séparer sans trop de peine les blocs de métal de la roche où ils étaient engagés. Cette fragmentation favorisait aussi particulièrement les forgeurs d'outils. L'extrême ductilité du métal, due à sa pureté, leur était également avantageuse. Quand on examine les outils retrouvés jusqu'à ce jour, on est surpris malgré soi de la perfection du travail, et de l'identité de leurs formes avec celles des outils de même nature dont nous nous servons aujourd'hui; ces anciens outils sont les prototypes de ceux de la civilisation actuelle.

Les douilles des fers de lance, des ciseaux, des têtes de flèches,

Digitized by Google

qu'il n'ait pu s'effectuer entre les tribus par des trocs de voisins à voisins. Toutefois, parmi les pipes en pierre que Squier et Davis ont recueillies dans un mound de la vallée de Scioto — pipes qui forment une collection unique — il en est sept, sur lesquelles le Manati ou Lamentin a été figuré avec assez d'exactitude pour qu'il faille admettre que le sculpteur connaissait parfaitement cet animal ; or, la seule partie du terri-

---

des couteaux, sont presque toujours faites avec autant de symétrie et de perfection qu'on en pourrait attendre du meilleur de nos forgerons, usant de toutes les ressources de son art. Cependant, les douilles de ces outils sont invariablement ouvertes d'un côté, et il n'a été fait aucune tentative de soudure ou de brasure. Quelques personnes ont avancé que si le plus grand nombre de ces outils sont des blocs de cuivre natif forgé, il en est néanmoins plusieurs qui ont été fondus. Je pense que c'est là une erreur.

.....Si les outils à douille avaient été fondus, il est raisonnable de supposer que les douilles auraient été fondues complètes..... La présence de fragments d'argent natif dans les outils proteste contre l'hypothèse de la fonte. L'argent natif se rencontre fréquemment dans toute la région avec le cuivre, mais toujours comme un métal distinct et séparé formant des taches et des filets, sur et dans le cuivre. La fonte d'un morceau de cette catégorie produirait un alliage, et comme la proportion du cuivre est plus considérable que celle de l'argent, ce dernier métal ne serait pas visible. ... On trouve souvent, dans les mounds, des morceaux de galène à côté d'outils en cuivre, mais jamais il n'a été question de la trouvaille d'un ustensile en plomb. Or, le point de fusion du plomb n'étant qu'à 594 degrés Fahrenheit, tandis que celui du cuivre est à 2,548 degrés, il serait singulier que les Mound-Builders aient fait assez de progrès dans la métallurgie pour réussir à fondre ce dernier métal, alors qu'ils n'auraient su ni fondre ni utiliser le premier... .

(*The ancient copper mines of lake Superior, by Jacob Houghton* dans l'*History and Review of the mineral ressources of lake Superior. — Swineford. Marquette. 1876.*)

Digitized by Google

toire des Etats-Unis où l'on ait trouvé le lamantin est la côte de la Floride. Sur une autre pipe, on a représenté un oiseau que l'on suppose être un toucan, mangeant dans une main ouverte ; mais, le Toucan n'appartient point à l'ornithologie des Etats-Unis, il habite les Indes occidentales et l'Amérique du Sud, et c'était à l'époque de la découverte du Nouveau Monde, le seul oiseau que les indigènes eussent apprivoisé. Cependant ces sept pipes sont faites de la même matière et aussi habilement que les autres pipes de la collection, lesquelles représentent des oiseaux et des animaux communs dans l'Ohio. Ces faits semblent indiquer, entre l'Ohio et la côte du Sud, des communications directes, soit individuelles, soit multiples.

La manière dont les Mound-Builders travaillaient la pierre avec laquelle ils fabriquaient des pipes, des bijoux et des articles dont l'usage est demeuré inconnu, dénote une habileté, une variété dans le choix des sujets et un sens artistique bien supérieurs à ce que l'on trouve dans les ouvrages du même genre exécutés par les Indiens postérieurs.

On a souvent agité la question de savoir si les Mound-Builders connaissaient la fusibilité des métaux, et s'ils faisaient des ouvrages en fonte. Il a été déposé, dans le musée du Collége de Marietta, une bosse de cuivre qui a été trouvée à la base d'un mound, et qui serait exactement semblable à d'autres bosses trouvées dans d'autres mounds, si la surface convexe extérieure n'était point comme plaquée d'argent. Ainsi que l'ont constaté Squier et Davis, cet argent n'a point été uni au cuivre par le martelage, mais bien par une sorte de fusion. Cependant, examen fait de ce curieux objet, je ne mets pas en doute que cette bosse soit du cuivre natif travaillé au marteau. On trouve, en effet, dans les mines qu'exploitaient les Mound-Builders, des parties d'argent plus ou moins considérables qui sont adhérentes au cuivre, ainsi qu'on peut s'en assurer en examinant, dans la collection de la Société Historique du Wisconsin, une javeline en cuivre à laquelle

Digitized by Google

adhère un morceau d'argent. Aujourd'hui encore, quand ils ont mis la main sur une partie de cuivre argentifère convenable, les mineurs du lac Supérieur l'emploient à forger des bagues en cuivre qui se trouvent être plaquées d'argent par un jeu de la nature. L'artisan mound-builder qui a forgé la bosse du Musée de Marietta a tiré parti d'un échantillon argentifère.

On avait prétendu que, dans la grande collection d'outils en cuivre acquise récemment par la Société Historique du Wisconsin, figuraient quelques outils qui n'auraient point été forgés, mais fondus. Cette prétention ne s'applique plus aujourd'hui qu'à un spécimen paraissant être un coin ou une hachette ; mais, le fait est contesté. J'ignore quelle est à cet égard l'opinion de la Société Historique, et je n'ai pas vu par moi-même l'outil dont il s'agit. Toujours est-il que si cette hachette a été fondue, et que si elle est bien de provenance mound-builder, elle constitue, parmi plusieurs milliers d'ustensiles en cuivre venus jusqu'à nous, un échantillon unique qui ne suffit en aucune façon pour invalider cette constatation du docteur Wilson, du Canada : « que pour les Mound-Builders, le cuivre natif était simplement une pierre malléable. »

Les Mound-Builders ont fait preuve d'une aptitude d'un genre différent, dans le tracé de leurs enceintes carrées, octogonales, circulaires ou elliptiques (par exemple dans la vallée de Scioto), dont l'exactitude mathématique a été constatée par plusieurs de nos ingénieurs. Ainsi que Squier et Davis en ont judicieusement fait la remarque, le tracé de circonférences, dont les diamètres ont plus de mille pieds et parfois même plus de 1,700, implique la connaissance d'un procédé pour mesurer les angles ; et le fait, qu'un grand nombre de carrés sont construits sur un côté mesurant exactement 1,080 pieds, révèle que les constructeurs étaient en possession d'une certaine unité de mesure.

Tous ces faits dénotent un état de civilisation ne répondant nullement aux idées que nous nous faisons de la vie indienne. Mais il ne faut pas oublier, qu'après avoir vu leurs fortifica-

Digitized by Google

tions détruites par les Français, les Cinq Nations, ont dès avant l'an 1700, renoncé à élever des ouvrages défensifs; qu'antérieurement à cette date, les Hurons avaient abandonné leurs anciennes demeures, et que les autres tribus sédentaires précédemment fixées sur les bords des Lacs avaient été exterminées par les Cinq Nations. L'idée générale que nous avons aujourd'hui de la vie indienne s'est formée sur le dernier état dans lequel ont vécu les Cinq Nations, les Hurons, les Algonquins, et sur la condition des tribus nomades qui vivent sous la tente à l'Ouest du Mississipi. La vérité est que la vie indienne a eu plusieurs phases. Entre les tribus qui fouillent le sol de l'Arizona, et les Péruviens tels que les a trouvés Pizarre — bien que les uns et les autres soient de la même race, et qu'ils appartiennent également à une même famille, celle des Indiens d'Amérique — il y a bien de la marge. En fait, les Européens ont trouvé des états de civilisation très-divers dans les limites des Etats-Unis actuels.

A l'époque de la découverte, les tribus qui vivent à l'Ouest du Mississipi étaient nomades, comme elles le sont encore aujourd'hui. La grande famille algonquine, qui s'étendait de la Nouvelle-Ecosse à la Géorgie et de l'Atlantique au Mississipi, n'était pas moins barbare. Mais la famille huronne-iroquoise qui, entourée par les tribus algonquines, habitait les bords du lac Erié, du lac Ontario, et la rive orientale du lac Huron, ne comprenait que des nations sédentaires : les Hurons, les Iroquois ou Cinq Nations, les Eriés, les Andastogues ou Andastes, la Nation Neutre, et autres tribus dénommées par les missionnaires jésuites. Ces nations vivaient dans des villages permanents, entourés de hautes et fortes palissades, munis d'une plate-forme intérieure sur laquelle montaient les guerriers chargés de la défense, et pourvus de conduites amenant l'eau nécessaire à l'extinction des incendies. Les habitants occupaient de spacieuses cabanes solidement bâties ; ils faisaient d'abondantes récoltes de maïs, emmagasinaient des vivres et du bois de chauffage pour la saison d'hiver,

Digitized by Google

et obéissaient à des gouvernements régulièrement organisés.

De Soto trouva les Indiens des Etats actuels de Géorgie, d'Alabama, du Mississipi et de la partie orientale du Tennessee, vivant dans des villages à demeure, dont plusieurs étaient défendus par des palissades, quelquefois par des palissades et des tours, parfois aussi par des fossés creusés au devant de palissades. Les habitants récoltaient du maïs et s'approvisionnaient pour l'hiver. Ils étaient gouvernés par des chefs, dont un grand nombre avaient élevé leurs habitations sur le sommet de mounds tronqués; ces chefs exerçaient leur autorité et recevaient des marques de respect, dans une mesure qui contredit absolument les idées ayant cours sur le caractère des Indiens.

Les Mandans, fixés sur le Haut-Missouri, non loin de l'embouchure de *Yellow Stone River*, n'ont été visités par les Blancs, que dans les premières années de ce siècle. Ils n'étaient plus, à cette époque, que les survivants d'une tribu autrefois puissante, mais qui a été décimée par les incursions incessantes des Dakotas ainsi que par la petite vérole. Cette petite tribu sédentaire, formant comme une île au milieu d'un orageux océan de tribus nomades, et parlant une langue sans affinité avec aucun autre idiome, habitait un village, situé sur une falaise à pic qui dominait le cours de la rivière, et qui était fortifié du côté de la terre par une solide palissade et par un fossé. Les cabanes, construites de bons matériaux, étaient recouvertes de terre; elles étaient de forme circulaire, et leur diamètre mesurait quinze pieds. Plusieurs familles vivaient dans la même cabane. Les lits, rangés en cercle contre la muraille, étaient garnis de rideaux de peaux ayant reçu une préparation. Les boucliers, les armes et les ornements des guerriers, empilés entre les lits, donnaient un certain air d'agréable propreté au vaste appartement. Les Mandans récoltaient du maïs qu'ils troquaient avec les tribus de l'Ouest contre des chevaux et des pelleteries, sauf à échanger ensuite ces articles, avec les tribus que visitaient les colporteurs

Digitized by Google

blancs, contre des objets de fabrication européenne. Ils fabriquaient d'excellente poterie, ainsi qu'une sorte de grain de collier grossièrement émaillé, qui était fort recherché par les Indiens.

Bien que le commerce tel que le pratiquaient les Mandans ne fût pas chose commune, il y a toujours eu cependant, entre toutes les tribus, soit par la voie de la guerre soit par celle du troc se répétant de voisins à voisins, autant d'échanges d'articles qu'il en faut supposer pour expliquer la possession par les Mound-Builders d'objets provenant de diverses contrées. Les expéditions guerrières des Cinq Nations, durant le XVIIe siècle, firent passer du Tennessee sur les bords des Lacs, des ornements en plumes de perroquet — la distance est d'un millier de milles. Les tribus qui manquaient de « wampum » s'en procuraient auprès de celles qui fabriquaient cet article. La terre à pipe rouge du Minnesota n'était pas connue des Mound-Builders, mais durant le dernier siècle on voyait fréquemment des pipes faites de cette terre, dans la vallée de l'Ohio, c'est-à-dire à mille milles de la carrière.

Les Indiens Pueblos, visités et décrits par Coronado vers l'an 1540, habitent encore aujourd'hui, en grande partie, les mêmes villages, et leurs coutumes ne se sont point modifiées jusqu'à ce jour. Je traversais l'été dernier (1876) le pays des Pueblos, me rendant à Santa Fé, lorsque je fis halte pour une nuit auprès du pueblo de Taos, dans lequel on reconnaît sans peine le Brabra de Coronado. Ces Indiens Pueblos sont réputés avec raison former la meilleure part de la population du Nouveau Mexique. Ils sont industrieux, honnêtes, chastes, braves en même temps que pacifiques, bons chasseurs et bons commerçants, les meilleurs cultivateurs de tout le territoire, et les seuls arboriculteurs de la vallée ; ils fabriquent de bonne poterie et des couvertures écrues. Leurs maisons, à quatre ou cinq étages, dont quelques-unes avec cour intérieure, et qui constituent chacune un village, bien que vieilles aujourd'hui de plusieurs siècles, sont de beaucoup les édifices de la région les plus curieux et les plus intéressants.

Digitized by Google

Chaque pueblo a son gouvernement, et le Chef est traité avec un grand respect. Lorsqu'on vit que nous approchions du pueblo de Taos, lequel est construit comme une pyramide à terrasses et sans cour intérieure, le Chef monta sur le sommet le plus élevé, et, drapé dans sa couverture, harangua son peuple, lui ordonnant, ainsi que nous l'apprîmes par la suite, de se tenir dans l'intérieur du bâtiment. Un interprète lui ayant crié que le Général commandant le district désirait lui parler, (le Général Hatch, commandant le district du Nouveau Mexique était de la partie) le Chef descendit de toit en toit par des échelles extérieures, et nous souhaita la bienvenue avec autant de courtoisie que de dignité. Les jeunes braves entourèrent bientôt le feu de notre camp, d'abord pour nous vendre de la venaison, des pommes, du bois et du foin, puis pour nous demander du tabac, enfin pour nous voir souper et nous entendre ensuite causer. C'était une bande de jeunes gens de superbe apparence. Comme la nuit venait, je demandai au Chef de renvoyer ses jeunes hommes. Un mot de lui mit fin à leurs joyeux propos, et ils se retirèrent paisiblement.

Le lendemain matin, je fus éveillé dès l'aube par un chant étrange. Ayant tiré aussitôt les rideaux de l'ambulance dans laquelle j'avais passé la nuit, je distinguai vaguement sur la voûte du ciel, le profil du Chef qui se tenait debout au sommet du pueblo. Lorsqu'il eût fini de chanter, il lança une proclamation qui semblait être une harangue. Il l'avait à peine terminée que je vis des figures se mouvant avec rapidité. On m'expliqua que le chant du Chef constituait un acte d'adoration, et que la proclamation avait pour objet de faire connaître quelle serait, durant la journée, la tâche des différentes familles auxquelles appartiennent les 500 personnes vivant dans le pueblo.

Les *Estufas* ou chambres souterraines du Conseil subsistent encore avec une construction ressemblant à un autel. Si un feu perpétuel y est encore entretenu, ses charbons ardents étaient recouverts de cendre, dans l'estufa que je visitai.

Digitized by Google

Les Indiens Pueblos, à en juger par les ruines qui couvrent le pays, doivent avoir formé autrefois un grand peuple. La plupart de leurs villages sont maintenant situés dans les vallées, mais quelques-uns de leurs *hill-towns* sont encore habités. L'histoire contemporaine confirme l'impression produite par les ruines, à savoir que si les pueblos des vallées ont été construits de telle sorte qu'ils pussent se défendre par eux-mêmes, les habitants ne s'en étaient pas moins ménagé, au sommet des falaises à pic, d'autres forteresses qui devaient leur servir de place de refuge. La constitution géologique de la contrée est telle que des rochers se dressent au-dessus de la plaine comme des tours, et qu'on ne peut gravir leurs pentes abruptes qu'en cheminant par des sentiers étroits et périlleux. En cas pareil, toute la défense consiste dans la situation; mais, là où le lieu de refuge, au lieu d'être complètement isolé, pouvait être abordé d'un côté par un chemin à peu près uni, on trouve parfois des ouvrages qui paraissent avoir été défensifs. Dans le Bulletin des explorations de Hayden durant l'année 1875, publié en mars 1876 par le département de l'Intérieur, figure un plan des ruines de Ojo Caliente, qui rappelle d'une manière frappante les ouvrages défensifs représentés dans l'ouvrage de Squier et Davis sur les Mound-Builders. Un autre plan dressé dans le même bulletin — celui des ruines du Rio de la Plata où l'on voit des mounds simples, des mounds à terrasse, des cercles et des carrés — rappelle, quoique moins distinctement, les ouvrages de la vallée du Scioto. Il est dit, à la page 4 de cette publication, que « dans les lieux où la conformation du sol le permet, les carrés sont des carrés parfaits et les cercles, des cercles parfaits ». Les ruines des Anciens Pueblos présentent des constructions en maçonnerie d'une grande solidité, et qui témoignent de beaucoup d'habileté, par exemple des tours à triple muraille, qui sont construites en pierres de taille courbées extérieurement, proprement jointes et disposées sur un lit de mortier. On lit, à la page 19 du bulletin précité, que les ruines d'*Aztec Springs* cubent environ 1,500,000 pieds d'ouvrages en pierre.

Digitized by Google

Les Mound-Builders et les Indiens Pueblos ont vécu sous des climats et sur des sols différents, dans des contrées qui n'avaient pas les mêmes caractères et qui ne donnaient pas les mêmes produits. Mais ils paraissent avoir atteint le même degré de développement, et si leurs industries et leurs coutumes n'ont point été identiques, elles ont été du moins équivalentes, de telle sorte qu'en changeant réciproquement d'habitat, l'un aurait pu devenir ce que l'autre a été.

On peut dire avec certitude que les Mound-Builders ont atteint un degré d'avancement qui les place entre les Algonquins et les Aztecs, au niveau des Pueblos, et qu'autant qu'on puisse juger de l'état de leur civilisation par leurs ouvrages, rien ne s'oppose à ce qu'on voie en eux des tribus d'Indiens de l'Amérique du Nord. Reste à déterminer l'époque à laquelle ils ont vécu.

Une indication nous est donnée à cet égard par le fait que des arbres ont crû sur les mounds. Squier et Davis mentionnent l'existence, sur le grand fort de Paint Creek, d'un arbre vieux de 600 ans. Barrandt parle d'un arbre du même âge crû sur des ouvages situés dans la région du Haut-Missouri. On dit que le Dr Hildreth a eu connaissance d'un arbre vieux de 800 ans, s'élevant sur l'un des mounds de Marietta. On a compté, sur divers mounds, un grand nombre d'arbres âgés de trois et de quatre cents ans. Il suit de là que plusieurs ouvrages ont dû être abandonnés, il y a six ou huit cents ans. Toutefois, il est possible que la date de leur abandon remonte plus haut, car les arbres actuels peuvent n'avoir pas été les premiers qui aient crû sur ces ouvrages. D'autres ouvrages n'ont été abandonnés que plus tard. Dans l'appendice de son travail sur la Louisiane, Brackenridge mentionne au sujet du grand mound de Sulzertown, Miss., le fait qui suit « Lorsqu'il y a vingt ans, le propriétaire actuel prit possession du domaine sur lequel se trouve la fortification, la contrée était couverte de tilleuls, et il n'y avait pas, sur la fortification, d'arbre ayant plus d'un pied de diamètre ». Il est

Digitized by Google

question, dans le *Smithsonian Report for 1872*, d'un canton de 21 acres, où les mounds abondent et qui est couvert de noyers, tandis que la forêt adjacente est peuplée d'un côté de chênes blancs et de l'autre côté de pins. Par cela seul que la végétation de ce canton diffère de la végétation avoisinante, il est clair que l'abandon des ouvrages qu'il renferme ne remonte pas à une époque fort reculée. On voit que, d'après les indications fournies par la croissance des arbres, il n'y a pas nécessité de reporter l'abandon d'aucun ouvrage à plus de mille ans en arrière, que l'on peut assigner une date beaucoup plus récente à l'abandon de la plupart d'entre eux, et que quelques-uns ont continué à être occupés, soit par les constructeurs, soit par d'autres tribus indiennes, jusqu'à une époque relativement rapprochée.

Bien qu'en thèse générale, des ouvrages en terre une fois recouverts d'arbres soient assurés d'une longue durée, certaines causes peuvent néanmoins hâter leur ruine. Les affluents du Mississipi et ce fleuve lui-même modifient continuellement leur cours ; ils arrachent de l'un des bords des terres d'alluvion peu résistantes pour les déposer sur le bord opposé. Il arrive de la sorte, que par des mouvements lents mais continus, ces cours d'eau se portent tantôt à droite, tantôt à gauche, et qu'ils oscillent entre les collines qui bordent la vallée des deux côtés. Depuis que les Blancs se sont établis dans la contrée, c'est-à-dire depuis cinquante ou soixante ans, plusieurs ouvrages ont été ça et là entamés par les eaux et partiellement détruits. Mais l'état d'intégrité du plus grand nombre, et la rareté des cas dans lesquels leurs contours ont été atteints, ne nous autorisent cependant pas à leur attribuer une grande antiquité.

Les flancs des collines qui donnent sur les vallées sont sujets à être lavés par les pluies qui y forment et y creusent sans relâche des rigoles ; à la longue, les eaux mangent le sol. Or, les ouvrages défensifs sont établis sur des ergots de falaises abruptes, et ils consistent en des remblais de terre

Digitized by Google

qui sont ainsi exposés à être lavés et rompus par l'eau des rigoles creusées dans le flanc de la colline. On constate néanmoins, non sans surprise, que les dégâts causés sont peu graves et que les lignes des remblais suivent exactement, dans ses moindres accidents, le contour de la surface sur laquelle ils ont été élevés.

Les Mound-Builders qui ne faisaient que visiter les mines de cuivre du lac Supérieur, ont dû renoncer à les exploiter, avant d'abandonner les lieux qu'ils habitaient. Il est en effet hors de doute qu'ils ont pu encore se maintenir dans ceux-ci, alors qu'ils étaient devenus incapables de poursuivre au loin le cours de leurs expéditions hasardeuses. Et cependant, on retrouve encore aujourd'hui dans les mines des ustensiles en bois dont se sont servis les anciens mineurs. Tandis qu'après un examen très attentif, M. Gillman est arrivé à cette conclusion que, vraisemblablement, l'abandon des ruines remonte à 800 ans, un observateur non moins consciencieux, le docteur Lapham du Wisconsin, a émis l'avis (selon moi erroné) que les mines étaient encore exploitées lorsque les Français ont commencé à s'établir dans le Nord-Ouest.

On a invoqué, comme preuve de la haute antiquité des Mounds, l'absence parmi les Indiens postérieurs de toute tradition relative à ces ouvrages. Mais, chez les Indiens, la tradition est chose éphémère et fugace. A l'exception des Creeks, il n'y a peut-être pas actuellement une seule tribu qui soit, au sujet de sa propre histoire, en possession d'une tradition de quelque valeur remontant à un siècle. L'expédition de De Soto témoigne d'une manière frappante du peu de prise que la tradition a sur l'esprit indien. Il est difficile d'imaginer quelque chose qui ait été de nature à produire sur les Indiens une impression plus profonde que l'arrivée soudaine parmi eux d'une armée d'étrangers blancs, barbus, portant des vêtements et des armures dont la substance non moins que la forme leur étaient inconnues, montés sur des animaux qu'ils n'avaient jamais vus, ayant pour armes le tonnerre et l'éclair, suivis d'un millier de captifs enchaînés

Digitized by Google

comme des esclaves, détruisant leurs villages les plus forts, dévastant toute la contrée, puis tout d'un coup disparaissant et descendant le fleuve en fugitifs, pour gagner la haute mer. Eh bien, pas un des Européens qui ont visité la contrée cent cinquante ans après ces événements, n'a trouvé le moindre vestige d'une tradition concernant De Soto !

Les Indiens ont souvent changé de lieu de résidence, et souvent aussi, dans le cours de leurs interminables guerres, des tribus entières ont été exterminées. En 1535, Jacques Cartier avait trouvé les Iroquois à Montréal ; en 1612, Champlain les trouva entre le lac Ontario et le lac qui porte son nom. Après la destruction de la tribu des Eries, en 1655, le territoire qui est devenu l'Etat d'Ohio demeura inhabité jusqu'au siècle suivant ; les nations connues sous le nom d'Indiens Ohio n'occupèrent ce pays que postérieurement à l'an 1700. Les Shawnees apparaissent pour la première fois à la lumière de l'histoire dans la région qui est devenue le Tennessee et le Kentucky, mais ils y étaient des immigrants venus d'une autre contrée. Les Creeks et les Alabamas arrivèrent dans l'Alabama et dans la Géorgie actuelles après l'expédition de De Soto. Donc, alors même que les Indiens seraient aptes à conserver des traditions, il n'y aurait pas lieu de s'étonner qu'ils ne sachent rien au sujet des Mounds que le hasard leur a fait découvrir dans leurs parties de chasse.

Mais la superstition est plus vivace que la tradition. En 1670, Marquette trouva, chez les Indiens du lac Supérieur, la croyance superstitieuse que des Esprits étaient commis à la garde du cuivre gisant sur les bords du lac, et que quiconque s'aventurerait à l'enlever serait frappé de mort. Il est possible qu'après la destruction de la race qui enlevait le cuivre sur les bords du lac, la tradition de cet événement se soit graduellement obscurcie au point de se transformer en une croyance superstitieuse, et que Marquette, en constatant l'existence de cette croyance, ait recueilli le résidu par éva-

Digitized by Google

poration d'une tradition relative à l'expulsion des Mound-Builders de la région du lac Supérieur.

On a parfois attribué une très haute antiquité aux ouvrages des Mound-Builders, en s'appuyant sur un prétendu fait dérivant de leur situation.

Les rivières du bassin de l'Ohio, en se creusant dans le cours des siècles des lits successifs, ont mis à découvert, sur leurs bords, jusqu'à trois bancs. Le banc inférieur ou *Bottom land* est généralement recouvert par les grandes eaux. Or, on a avancé que les Mound-Builders n'ont point construit d'ouvrages sur ce banc, que celui-ci se trouvait encore sous l'eau lorsque ce peuple vivait, et que dès lors ce peuple a vécu durant une période géologique très ancienne. La déduction est logique, malheureusement elle s'appuie sur un fait sans réalité. Lors de la visite de Long, les ouvrages de Piqua s'avançaient jusqu'au bord de l'eau. A Portsmouth, les remblais se prolongeaient sur le « bottom land » jusqu'au bord de l'eau. Le grand Mound, situé sur la rive de l'Ohio, à quelqnes milles au dessous de Maysville, a été construit sur le second banc ; mais, les ouvrages qui se relient avec lui s'étendent sur le banc inférieur, lequel, il est vrai, se trouve au-dessus du niveau des grandes eaux. Sur la rive kentuckienne, à environ 4 milles au-dessous de Maysville, trois mounds s'élèvent sur le « bottom land. » Je possède plusieurs objets antiques provenant, suivant le dire de la personne qui me les a cédés, de l'exploration d'un mound construit à North's Bottom, Virg. Occid., sur le « bottom land. » Le capitaine Holloway, de Cincinnati, qui a vécu durant plusieurs années à Mercer's Bottom, au-dessous de Gallipoli, m'affirme qu'il y a là plusieurs mounds reposant sur ce même banc inférieur. La vérité est tout simplement que les Mound-Builders cherchaient, comme nous-mêmes le faisons, à établir leurs constructions au-dessus du niveau des grandes eaux, et qu'ainsi que cela nous arrive aujourd'hui encore, ils s'y sont parfois mal pris. Squier et Davis citent

Digitized by Google

deux cas dans lesquels quelques-uns de leurs ouvrages sont envahis par les grandes eaux. Au surplus, s'il était besoin de démontrer jusqu'à l'évidence, que la surface du sol était à l'époque des Mound-Builders identiquement ce qu'elle est aujourd'hui, on ferait remarquer que partout où ils avaient des villages, la population actuelle a des villes ou des bourgs. On peut donc affirmer, avec toute la certitude désirable, que la disparition des Mound-Builders n'a pas commencé antérieurement à un millier d'années, et que ce peuple ne s'est définitivement éteint que plusieurs siècles après.

Les personnes versées dans la science de la philologie comparée disent que les innombrables langues et dialectes parlés en Amérique, depuis la région polaire jusqu'à la Patagonie, constituent une même famille, ont une commune origine, et que toutes les nations ou tribus qui les parlent sont de la même race. Identiques au point de vue des organes intérieurs et de la structure, ces langues, qui se comptent par centaines, diffèrent tellement sous le rapport du vocabulaire que beaucoup d'entre elles ne possèdent pas un seul mot en commun. Or, la formation d'une langue est une opération très-lente. Les langues de l'Europe se sont développées sous une action stimulante et comme en serre chaude ; on connait leur germination et leur histoire, on peut calculer leur âge. Combien de temps faut-il pour qu'un peuple barbare produise et développe complètement quatre cents langues distinctes ? La durée nécessaire à l'accomplissement de ce travail est dans tous les cas tellement considérable, qu'auprès d'elle une antiquité de mille ans équivaut à la jeunesse, et se confond presque avec le présent. Si restreint que soit leur nombre, les faits semblent nous conduire irrésistiblement à cette conclusion : que les Mound-Builders étaient des Indiens plus civilisés que les Algonquins ou les Dakotas, mais beaucoup moins avancés que les Aztecs ou les Péruviens ; qu'ils s'étaient élevés au même niveau que les Indiens Pueblos, et que leurs tribus étaient florissantes à l'époque de Charlemagne.

Digitized by Google

On a cherché récemment à découvrir quelques particularités dans les crânes des Mound-Builders. Il faut, avant tout, pour déterminer le caractère propre des crânes des Mound-Builders, avoir au moins un crâne de Mound-Builder. Mais, comme les Indiens postérieurs ont fait souvent des vieux mounds leurs cimetières, il importe de distinguer les inhumations originaires des inhumations intrusives. Comme ces dernières ont toujours été pratiquées à la surface, on peut aisément les distinguer des premières, à la seule condition d'y prendre garde — ce qu'on a parfois négligé de faire.

Dans son livre sur les *Races préhistoriques des Etats-Unis*, feu le docteur Foster, de Chicago, déclare qu'il a découvert le type du crâne des Mound-Builders, et que c'est un type dégradé semblable à celui du crâne de Néanderthal. Cette théorie est basée sur environ une douzaine de boîtes osseuses et des fragments qu'il avait en sa possession. Quatre d'entre eux avaient été recueillis par le docteur Harper dans les ouvrages de Merom, Indiana ; un cinquième provenait d'un mound de Dunleith, Illinois, en face de Dubuque ; le reste avait été trouvé dans les environs de Chicago.

Il ressort d'un mémoire publié par M. Putnam, dans le quinzième volume des *Proceedings of the Boston Society of Natural History*, qu'il existe à Merom, indépendamment des mounds, quelques tombeaux en pierre formés de minces lames de pierre disposées de flanc sur les quatre côtés avec une couverture de pierres plates, et que le docteur Harper avait extrait trois des squelettes dont il vient d'être parlé, précisément de ces tombeaux. Les tombeaux de ce genre sont assez communs le long des rivières Ohio, Cumberland et Tennessee. Mais ce mode d'inhumation diffère tellement de celui de l'inhumation dans les mounds, qu'il semble avoir été exclusivement pratiqué par un peuple ayant des habitudes tout autres que les Mound-Builders. Au surplus, ce mode paraît être beaucoup plus récent, car les squelettes que l'on trouve dans ces constructions funéraires établies à la surface du sol, sont

Digitized by Google

généralement dans un meilleur état de conservation que les squelettes trouvés enfouis sous les mounds. Il y a plus ; quelques-uns des squelettes extraits des tombeaux dont il s'agit portent les traces du mal vénérien, qui a été importé dans l'Amérique du Nord par les Européens. Et, dans au moins l'un de ces tombeaux, on a trouvé une balle de fusil incrustée dans un os (*Smithsonian Report for* 1874 p. 373). Enfin, les Indiens de l'Illinois ont pratiqué ce mode d'inhumation jusque dans le présent siècle (Jones, *Antiquities of Southern Indians*, p. 220).

Les crânes et les fragments provenant des environs de Chicago avaient été extraits de petits mounds, formés du limon de la prairie et hauts de deux pieds et demi. Les Indiens élevaient assez souvent de ces sortes de mounds sur leurs morts.

Le docteur Foster lui-même convient que les Indiens et les métis avaient fait de quelques-uns de ces mounds des lieux d'inhumation, qu'il n'y avait dans la région d'autres traces des Mound-Builders que ces prétendus mounds, et que ces parages étaient fréquemment visités par les Indiens des confédérations de l'Illinois et du Miami, après qu'un poste français y eut été établi vers 1680.

Quant au crâne de Dunleith qui avait été extrait — avec deux autres crânes sur lesquels les renseignements font défaut — d'un mound haut de douze pieds, il appartenait à un squelette trouvé à une profondeur de deux pieds, dans un cercueil de bois et de pierre. Cette inhumation n'était évidemment point originaire mais intrusive ; d'où il suit, conformément à la règle universellement acceptée, que le squelette était celui non d'un Mound-Builder, mais d'un Indien postérieur.

L'argumentation du docteur Foster est excellente sauf qu'elle manque de base, puisqu'il n'a pas eu en sa possession de squelettes de Mound-Builders.

Après avoir examiné avec le plus grand soin quelques crânes de Mound-Builders dont l'authenticité avait été cons-

Digitized by Google

tatée, Morton a reconnu qu'ils étaient identiques à ceux des Indiens modernes. Le seul crâne de provenance indubitablement mound-builder qu'aient trouvé Squier et Davis, était remarquablement bien développé, et il présentait le même type que ceux de Morton. Le docteur Latham, l'explorateur des mounds du Wisconsin, n'a trouvé qu'un seul crâne dont il ait cru pouvoir affirmer d'une façon bien positive la provenance mound-builder; un second crâne de cette provenance a été trouvé dans le Wisconsin en 1874, et il est actuellement conservé dans le cabinet de Milton College. On dit, qu'entre ces deux boîtes osseuses et celles des Indiens modernes, il y a des différences consistant dans une certaine projection de l'arcade zygomatique, un angle plus obtus formé par les os malaires, des orbites moins anguleux, une mâchoire inférieure plus massive et un aplatissement de l'occiput. Les deux crânes trouvés dans le Minnesota et appartenant aujourd'hui à la *Société Historique* de cet Etat, paraissent ne point différer sensiblement des crânes des Indiens modernes. Le docteur Joseph Jones, dont les *Antiquités du Tennessee* ont été publiées en octobre 1876 par la *Smithsonian Institution,* range les crânes des mounds et ceux des tombeaux en pierre, dans la même catégorie. Il s'exprime ainsi, à la page 72 : « les crânes extraits des tombeaux en pierre et ceux des Mound-Builders du Tennessee et du Kentucky possèdent au plus haut degré les caractères qui distinguent la race américaine de toutes les autres races; les crânes de ces deux provenances paraissent avoir appartenu à des individus de la branche Toltèque. » Le docteur Jeffres Wyman dit, au sujet d'une collection de vingt-quatre crânes de Mound-Builders, qui lui avait été envoyée du Kentucky (*Fourth Annual Report, Peabody Museum*), « la comparaison de ces crânes avec ceux d'autres Indiens plus modernes montre qu'ils possèdent quelques particularités que l'on appréciera beaucoup mieux en plaçant des spécimens des deux catégories les uns à côté des autres, qu'en consultant des tables de « mensuration ou des descrip-

Digitized by Google

tions techniques ». Décrivant ensuite ces différences, il ne trouve point, dans les os de la face, les particularités observées sur les crânes du Wisconsin ; mais, d'autres parties de la boîte lui paraissent être le siège de variations qui n'ont point été constatées sur ces mêmes crânes.

Dans un mémoire, qui fait partie du bulletin de l'exploration de Hayden déjà précédemment cité, le docteur Emile Bessels décrit un certain nombre de crânes provenant des Pueblos, et il ajoute, que se trouvant à l'Institution Smithsonienne après qu'il avait terminé la rédaction de son mémoire, il a assisté à l'ouverture d'une caisse contenant quelques antiquités recueillies dans un mound du Tennessee et au nombre desquelles se trouvaient deux crânes. « Il y a, dit-il, entre les crânes provenant de ces deux localités (Tennessee et Nouveau-Mexique) une telle ressemblance, qu'on pourrait aisément les confondre. »

En somme, Morton, Squier et Davis regardent les crânes des Mound-Builders comme étant identiques à ceux des Indiens d'aujourd'hui. Les deux crânes du Minnesota, dont il est vrai je n'ai pas vu de description complète, paraissent également être semblables à ces derniers. Les deux ou trois crânes authentiques trouvés dans le Wisconsin ne diffèrent de ceux des Indiens actuels qu'en ce qui concerne les os de la face. Les vingt-quatre crânes du Kentucky diffèrent quelque peu des crânes modernes par ce qu'on appelle la couronne, mais non par les os de la face. Enfin, les crânes du Tennessee sont identiques à ceux des tombeaux en pierre dans lesquels sont inhumés les Indiens modernes, et aussi aux crânes des Pueblos. Il suit de là que les crânes des Mound-Builders appartiennent à la famille des Indiens d'Amérique, et que l'on n'a point encore découvert de caractères qui leur soient communs à tous, en même temps qu'ils seraient étrangers aux crânes des tribus aujourd'hui existantes.

M. Henry Gillman du Michigan a fait quelques découvertes dont la portée n'a point encore été déterminée. Il a remarqué

Digitized by Google

que 50 0/0 des squelettes exhumés de quelques mounds voisins de Détroit, sont caractérisés par l'aplatissement des tibias, et que dans certains cas cet aplatissement, qui constitue une déviation du type normal ou moderne, excède de beaucoup celui qui a été observé sur les squelettes européens les plus anciens. Les humérus de ces mêmes squelettes sont perforés à leur extrémité inférieure. Il a, en outre, extrait de ces mounds nombre de crânes artificiellement perforés, non par l'opération du trépan telle qu'elle a été trouvée pratiquée sur d'anciens crânes de France et du Pérou, mais après le décès et au sommet, comme si l'intention des perforateurs avait été de les suspendre pour les conserver. Ces découvertes de M. Gillman ont provoqué des recherches et amené des constatations dont voici les résultats : 33 0/0 seulement des squelettes exhumés d'autres mounds, sur toute l'étendue de la contrée, sont affectés de l'aplatissement du tibia, mais à un degré moindre que les squelettes des mounds de Détroit; 31 0/0 seulement présentent la particularité de la perforation humérale; un seul crâne perforé a été trouvé, et cela en Californie, c'est-à-dire fort loin de la région habitée par les Mound-Builders.

Jusqu'à ce jour, M. Gillman s'est sagement abstenu de théoriser sur ces curieuses particularités locales; il se borne à noter soigneusement les faits.

Le peuple qui occupait cette région a-t-il disparu sans laisser de descendants, et après sa disparition a-t-il été remplacé par d'autres tribus ? Deux faits, que les Européens ont constatés parmi les tribus trouvées par eux dans la région dont il s'agit, permettent de répondre à cette question. Le premier est que ces tribus avaient coutume non-seulement d'incorporer, dans les familles qui les composaient, les individus faits prisonniers, mais encore d'admettre dans leur sein ou dans leurs confédérations les restes des tribus réduites à un petit nombre de têtes. C'est ainsi que les Cinq Nations reçurent les Tuscaroras expulsés de la Caroline, dans leur

Digitized by Google

confédération connue depuis sous le nom des Six Nations; il est vrai que les Tuscaroras étaient une nation apparentée. Mais les Creeks admirent parmi eux les survivants de la tribu des Alabamas, les Uchees et les Natchez qui leur étaient étrangers, comme ils l'étaient les uns aux autres.

Le second fait est, qu'une fois subjuguées, les tribus sédentaires ont rétrogradé en civilisation. Les Hurons, après avoir été chassés de leur territoire par les Cinq Nations, cessèrent de vivre dans des villages fortifiés. A la suite des défaites que les Français leur firent essuyer, les Cinq Nations elles-mêmes renoncèrent aux ouvrages palissadés. Les Andastogues ou Andastes, qui demeuraient sur les bords de la Susquehanna, dans des villages très-bien fortifiés, comptaient parmi les tribus partiellement civilisées; mais, après avoir lutté pendant près d'un siècle contre les Cinq Nations, leur tribu fut détruite en 1674, et les survivants formèrent un clan misérable qui disparut durant le siècle suivant. Postérieurement à leur incorporation dans la nation des Creeks, les Natchez conservèrent leur langue, mais non leurs coutumes particulières. Ce que nous savons des Indiens nous autorise donc à conjecturer ou que des Mound-Builders furent adoptés individuellement ou bien que les débris de ce peuple, oublieux de leurs coutumes et de leurs industries, formèrent des clans distincts ou furent incorporés dans une tribu conquérante.

L'industrie des Mound-Builders différait de celle des Indiens postérieurs, au point de vue du degré de perfection, mais non sous le rapport du caractère; les anciens ouvriers étaient plus habiles, mais les objets qu'ils fabriquaient étaient les mêmes. Il n'est pas jusqu'aux mounds, dont nous avons formé le nom des tribus les plus anciennes, que les tribus postérieures n'aient su construire. Un grand nombre d'ouvrages attribués aux Mound-Builders ont été depuis reconnus l'œuvre de tribus plus récentes ou même actuellement existantes. Le mound funéraire du chef Maha, Blackbird, construit sur une falaise du Missouri est bien connu. En Géorgie, M. C. C. Jones a ouvert

Digitized by Google

un mound recouvrant un squelette, à côté duquel se trouvaient des articles de fabrique européenne. Bartram a décrit un groupe de mounds géorgiens qui sont les tombeaux des Uchees tués dans une bataille livrée cinquante ans auparavant. Un certain nombre de petits mounds du Wisconsin, que l'on supposait avoir été édifiés par les Mound-Builders, se sont trouvés être simplement des huttes recouvertes de terre qui avaient servi de demeure aux Indiens Yowas. On a découvert, dans l'Indiana et le Kentucky, des mounds tellement remplis de restes humains qu'ils semblaient être des monceaux de squelettes recouverts de terre. Genéralement, dans les mounds de cette sorte, il n'y a point de squelettes entiers, mais seulement des ossements amoncelés pêle-mêle, et auxquels leur état de conservation ne nous permet pas d'attribuer une grande antiquité. Ils peuvent marquer la place des funérailles qui ont suivi une bataille, ou bien indiquer une de ces inhumations collectives auxquelles procèdent aujourd'hui encore les Indiens. Du Pratz nous apprend que les Choctaws conservaient les squelettes de leurs morts jusqu'à ce qu'ils pussent en former un monceau qu'ils recouvraient de terre, en donnant au tout la forme d'un mound. D'un autre côté, Lafiteau signale chez les tribus des Cinq Nations, la coutume de conserver les ossements des décédés jusqu'au retour d'une certaine fête annuelle, pendant laquelle toute la tribu les inhumait solennellement dans une fosse commune.

Les ouvrages en terre d'un caractère défensif du Nord de l'Ohio ont été attribués aux Mound-Builders jusqu'à ce que le Col. C. Whittlesey eût appelé l'attention des archéologues sur certaines particularités de la construction, et sur la circonstance que ces terrassements sont les seuls ouvrages en terre qui aient été élevés dans le Nord de l'Ohio. Ces travaux de défense, peu considérables et fort simples, entourent généralement quelques acres, et consistent souvent en une seule ligne établie par le travers d'une langue de terre sur quelque point du haut pays faisant saillie. Le remblai est de dimensions tellement médiocres qu'il n'a jamais pu servir que de base à

Digitized by Google

une palissade. Squier et Davis y avaient vu les ouvrages défensifs de la frontière des Mound-Builders. Mais, après avoir examiné avec soin des ouvrages tout semblables situés dans l'Etat de New-York, Squier a reconnu qu'ils étaient simplement les ruines de forts palissadés construits, soit par les Cinq Nations, soit par quelque tribu plus ancienne ayant pratiqué le même mode de défense.

Sur d'autres points, la ressemblance est plus étroite. Tous les crânes des Mound-Builders ont l'occiput aplati, ce qui indique que chez eux comme chez les Indiens postérieurs, les enfants étaient tenus attachés sur une planche. C. C. Jones a trouvé, en Géorgie, un crâne authentique de Mound-Builder dont la partie antérieure était aplatie artificiellement. Ainsi, parmi eux, comme parmi les Indiens plus modernes, certaines tribus, par exemple les Choctaws et les Catawbas dans le Sud, aplatissaient le front des enfants, tandis que d'autres ne le faisaient pas.

Le soin extraordinaire avec lequel ont été taillées et ornementées les pipes en terre recueillies dans les mounds indique que pour ce peuple, comme pour les Indiens postérieurs, fumer du tabac constituait un cérémonial aussi bien qu'un délassement.

Encore jusqu'à la fin du siècle dernier, le jeu du *chungké* était en faveur parmi les Indiens du Sud. Il était joué par deux hommes, sur une longue bande de terrain plane, le long de laquelle toute la tribu se tenait assise pour jouir du spectacle. Les instruments de ce jeu consistaient en des bâtons recourbés à un bout qui avaient la forme de la lettre romaine f, et en un disque circulaire d'une pierre très-dure. Du Pratz nous apprend que ce jeu était pratiqué par les Natchez, mais il ne nous en donne pas le nom indien. Adair, qui avait vécu chez les Creeks et chez les Choctaws, et qui avait visité souvent les Cherokees et les Chicasaws, rapporte que tous les Indiens jouaient à ce jeu, que les disques faits d'une pierre très-dure devaient coûter une somme de travail incroyable, qu'ils se trans-

Digitized by Google

mettaient de génération en génération et qu'ils constituaient une propriété publique que l'on conservait avec soin et respect. Il ajoute que le nom de ce jeu était « *chungke* ». Bartram dit qu'il y avait chez les Creeks, des *Chunk-yards,* consistant en un espace rectangulaire entouré d'un petit talus sur lequel les spectateurs s'asseyaient.

Le nom de ce jeu s'est conservé dans celui de *Chunkey* que porte encore une rivière de la partie de l'Etat de Mississipi, autrefois habitée par les Choctaws. Lorsqu'au commencement de ce siècle, les Mandans furent visités pour la première fois par Lewis et Clarke, ils furent trouvés jouant à ce jeu sur un terrain plane disposé à cet effet,et ils lui donnaient ce même nom de *chungke*. Or on trouve, dans les mounds, des disques en pierre identiques à ceux dont il vient d'être parlé, et ce jeu a été pratiqué dans des localités où l'on a trouvé des traces des Mound-Builders. Il se peut que ceux-ci aient joué au Chungke, dans celles de leurs enceintes qui ressemblent aux Chunk-yards des Creeks. Enfin, divers faits ayant rapport à ce jeu, indiquent que les Indiens plus modernes l'ont reçu par tradition de leurs prédécesseurs.

Parmi les ustensiles en pierre des Mound-Builders, figurent des tubes qui ont donné lieu à bien des conjectures. M. Rau a récemment émis l'avis que plusieurs de ces tubes ayant une embouchure ont dû être employés par les Docteurs mound-builders, de la même manière que l'étaient certains roseaux par les médecins des Indiens postérieurs. Après avoir placé l'une des extrémités de l'un de ces roseaux sur la partie du corps qu'il s'agissait de traiter, l'opérateur appliquait sa bouche à l'autre bout, et par l'effet de la succion, produisait un vide partiel dont l'effet était analogue à celui de la ventousation.

Il n'y a point de différence sensible entre les outils en pierre ordinaires des Mound-Builders et ceux des Indiens postérieurs. A moins que toute incertitude soit écartée par la connaissance de la localité dans laquelle a eu lieu la trou-

Digitized by Google

vaille, personne ne saurait dire d'une hachette, d'une hache, d'un grattoir, d'une houe, d'une javeline ou d'une tête de flèche, si l'outil est de fabrication ancienne ou de fabrication moderne. On ne peut se déterminer par le seul aspect.

La poterie trouvée dans les mounds n'est pas toujours de la même qualité. Celle dont Squier et Davis ont recueilli de nombreux spécimens dans la vallée de Scioto, l'emporte, il est vrai, en beauté sur la poterie des Indiens plus modernes. Mais, les Natchez étaient des potiers assez habiles pour que Du Pratz leur ait commandé un service pour sa propre table. D'un autre côté, la poterie des Mandans n'est en rien inférieure à celle des Mound-Builders, sauf toutefois les magnifiques échantillons trouvés non loin de Chilicothe par Squier et Davis.

Les Indiens des côtes du golfe du Mexique différaient notablement, sous plusieurs rapports, de ceux des tribus septentrionales, et l'on constate chez eux des habitudes et des traits identiques à ceux que nous attribuons aux Mound-Builders. L'expédition de De Soto, en 1540, a été racontée par le gentilhomme d'Elvas et par Biedma, ses compagnons, ainsi que par Garcilaso de la Vega, qui a composé son récit sur des matériaux à lui fournis par plusieurs des survivants. Toutes ces relations parlent de chefs, dont les habitations étaient édifiées sur des collines artificielles, au sommet desquelles on avait accès par des escaliers. On a trouvé des constructions de ce genre depuis la Floride jusqu'à la rive occidentale du Mississipi ; et Garcilaso donne, sur la manière de construire ces mounds, des détails tels, qu'il est évident que ceux dont il les tenait croyaient qu'ils étaient l'œuvre des Indiens, à l'usage desquels ils les avaient vus servir.

L'autorité exercée par les chefs, l'obéissance et les honneurs qui leur étaient rendus par le peuple contrastent singulièrement avec les habitudes des tribus actuelles. Il est plusieurs fois question de chefs portés sur des litières garnies de dais. Le fier Tuscaluza, lorsqu'il reçut De Soto, était assis

Digitized by Google

sur une pile de coussins, et ses assistants, debout auprès de lui, tenaient au-dessus de sa tête un parasol de couleur, pour le protéger contre l'ardeur du soleil. Quand le chef de Guachacoza, sur le Bas-Mississipi, éternuait, tous les Indiens présents inclinaient la tête, étendaient les bras et le saluaient en disant « que le Soleil vous garde ! » ou bien « que le Soleil vous fasse grand ! » La coutume était, à Guachacoza, d'enterrer avec le chef, des femmes et des serviteurs.

Jusqu'en 1720, les hommes de la tribu des Choctaws travaillaient à la terre et s'engageaient comme laboureurs au service des colons français. Les Natchez et les Tensas entretenaient dans leurs temples un feu perpétuel. Les temples des Natchez étaient bâtis sur des mounds tronqués où l'on montait par des degrés. Chaque année, à la fête du Blé, le chef ou Grand Soleil était porté en litière sous un berceau construit à cet effet, sur un mound peu élevé, et là il bénissait le blé destiné à son peuple. La personne du Grand Soleil était sacrée. Les chefs secondaires formaient un corps aristocratique héréditaire, et différaient du commun peuple, non-seulement par le rang, mais encore par la caste. C'était, à la mort du Grand Soleil, un privilége et un honneur que d'être admis au nombre de ceux qu'on égorgeait et qu'on enterrait avec lui.

Rapprochée de ces faits, l'observation de Gallatin qu'il y avait le long du golfe du Mexique, du Mississipi à l'Atlantique, un nombre surprenant de langues radicalement différentes, acquiert une signification nouvelle. Gallatin supposait que le refoulement de tribus, accusé par cette variété de langues parlées dans un cercle assez restreint, était dû à la conformation de la contrée, à ce que la mer de deux côtés et un grand fleuve du troisième faisaient obstacle à toute expansion. Cependant, à vrai dire, le fleuve ne constituait point une barrière, et le Nord tout entier était ouvert aux populations du Sud, à moins toutefois que les tribus septentrionales aient exercé sur elles une pression assez énergique pour les confiner dans leurs territoires.

Digitized by Google

Nous avons déjà constaté l'existence, le long du Grand Miami, d'une série d'ouvrages en terre considérables, qui formaient avec Fort Ancient sur le Petit Miami et avec des ouvrages de même nature élevés dans le comté d'Highland et le long de Paint Creek jusqu'au Scioto, une solide et permanente ligne de défense faisant face à l'Ouest et au Nord, et munie, à douze et vingt milles de distance, d'ouvrages détachés. Il y a, dans le Kentucky et le Tennessee, des ouvrages semblables, mais en moindre nombre, construits sur une plus petite échelle, moins massifs, isolés, et ne se raccordant point les uns avec les autres. Dans les Etats du Golfe, tandis que les mounds tronqués et à degrés sont nombreux et de dimensions extraordinaires, les ouvrages défensifs n'ont laissé d'autres traces que des indications de palissades, à moins cependant que les larges fossés particuliers à cette région n'aient été creusés dans un but militaire.

Cette succession et cette variété dans le caractère des ouvrages sembleraient indiquer — étant admis que les tribus venues du Nord-Ouest qui était alors la « Germanie », la *vagina gentium* de l'empire des Mound-Builders, auraient chassé ceux-ci de l'Illinois et de l'Indiana, après les avoir vaincus dans des batailles rangées — que les Mound-Builders de l'Ohio, protégés par une solide ligne d'ouvrages permanents, opposèrent une longue résistance avant d'être rejetés en deçà du fleuve, que la guerre continua dans le Kentucky et le Tennessee, avec des alternatives de paix, jusqu'au jour où tout ce qui restait de cette race fut refoulé dans la région qui borde le Golfe ; enfin que là, éclairci, réduit et mêlé aux tribus conquérantes, ce peuple perdit quelques-unes de ses industries, tout en conservant quelques-uns de ses traits originels.

En l'état actuel de nos connaissances, on est donc amené à conclure que les Mound-Builders étaient des tribus d'Indiens d'Amérique appartenant à la même race que les tribus actuelles, qu'ils parvinrent à un degré de civilisation aussi

Digitized by Google

élevé que les Indiens Pueblos, qu'ils se trouvaient il y a un millier d'années dans un état de prospérité remontant à une époque antérieure et qui s'est continué encore durant des siècles ; enfin, que certaines de leurs coutumes et quelques-uns de leurs descendants se sont maintenus reconnaissables au sein des tribus du Golfe, jusque dans les temps qui ont suivi la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

M. Lucien Adam a la parole :

Messieurs,

Le Comité d'organisation a reçu de l'honorable M. **Hyde Clarke,** vice-président de l'Institut anthropologique de Londres, un mémoire au sujet duquel j'ai à présenter quelques observations au Congrès.

Et d'abord, ce travail, rédigé en français par un gentleman qui reconnaît lui-même avoir perdu l'habitude de rendre sa pensée dans cette langue, ne pourra être inséré dans le Compte-rendu des travaux de la session, qu'autant que l'auteur en aura fait améliorer la rédaction actuelle, ou qu'il aura pris le parti de se traduire lui-même dans sa langue maternelle. Le Comité avait pensé que je pourrais me charger de la révision littéraire de ce mémoire ; mais après avoir remanié quelques pages, j'ai dû m'arrêter dans la crainte de rendre inexactement la pensée de l'auteur. Le Comité a partagé mes scrupules, aussi m'a-t-il demandé de substituer à une rédaction qui eût engagé sa responsabilité vis-à-vis de M. Hyde Clarke, un compte-rendu sommaire qui m'exposera peut-être de la part de ce gentleman au reproche de ne l'avoir pas bien compris, mais qui m'épargnera celui d'avoir, une fois de plus, justifié l'adage : *traduttore, traditore.*

Cela dit, je n'éprouve aucun embarras à confesser

Digitized by Google

publiquement le motif qui a déterminé le Comité à désirer que le système de M. Hyde Clarke vous fût exposé.

Le Congrès des Américanistes n'a pas seulement pour mission de travailler à mettre en lumière les faits sur lesquels on peut édifier des théories avec quelque sécurité ; il doit aussi déférer à l'examen des Américanistes les systèmes hâtifs, dont les conclusions trouvent de nos jours un accueil trop facile dans le monde de la vulgarisation et de la polémique. Le Congrès de Nancy avait signalé aux linguistes la théorie des *Races aryennes au Pérou*, qui commençait à se répandre dans l'Amérique latine (1) et ailleurs. — Vous trouverez, Messieurs, dans le compte-rendu du Congrès de Luxembourg, un mémoire de M. Henry qui fait bonne justice de cette chimère d'une langue indo-européenne par le lexique, et polysynthétique par la grammaire! Le même Congrès avait invité les archéologues à examiner de très-près les inscriptions prétendues sémitiques qui nous viennent de temps à autre d'un pays où il paraît que le cél bre mystificateur Barnum a fait école. — M. le colonel Whittlessey a répondu à cet appel par une brochure dont le titre est significatif : *Archaeological Frauds*.

Aujourd'hui, Messieurs, nous soumettons à votre examen un système qui ne tend à rien moins qu'à superposer, sur le sol de l'Amérique, à des populations pygméennes venues de l'Ancien Monde *viâ* Behring, des tribus afri-

---

(1) Dans un ouvrage récent, d'ailleurs excellent à tous égards, dont l'auteur M. de Magalhaês a bien voulu faire remettre plusieurs exemplaires au Comité ; *O selvagem, Curso da lingua geral segundo Ollendorf ; origens, costumes, regiâo selvagem, Rio de Janeiro, 1876*, la théorie des Races aryennes au Pérou est tenue pour absolument certaine !

Digitized by Google

caines ayant émigré de l'Est à l'Ouest par l'Atlantique, et des colons *Sumériens* ayant suivi de l'Ouest à l'Est, la voie de l'Asie sud-orientale, de l'Australasie et de la Polynésie. Ce système est résumé dans un mémoire ayant pour titre : *Les origines des langues, de la mythologie et de la civilisation de l'Amérique, dans l'Ancien Monde.*

Afin de procéder avec plus de clarté, je divise le Mémoire de M. Hyde Clarke en six parties :

I. Tableau chronologique des langues et des migrations.
II. Les populations pygméennes.
III. Les Wolofs et les Caraïbes.
IV. Les Lencas du Honduras et les Bribris de Costa-Rica.
V. Les Agaou-guaranis.
VI. Les Khita-péruviens.

Tableau chronologique des langues et des migrations. — « Dans le but, dit l'auteur, de présenter immédiatement une esquisse de la chronologie ou succession des langues, des races et des migrations, sur le plan de la stratification géologique, j'ai dressé le tableau qui suit, sans avoir la prétention qu'il soit complet ; je le donne simplement, comme un moyen de se rendre compte des faits, et dans l'espoir que d'autres feront mieux. »

Les langues et les races se stratifient en trois étages qualifiés : le premier, de préhistorique ; le second, de protohistorique ; le troisième, d'historique.

A l'étage préhistorique appartiennent les treize groupes qui suivent :

1° Pygméen austral : Amérique du Nord, *creek ;* Amérique du Sud, *fuegan ;* Australasie, *Andaman.*

2° Pygméen septentrional : Amérique du Nord, *shoshone ;* Amérique centrale, *darien ;* Amérique du Sud, *mayoruna ;* Afrique septentrionale, *gouga* ; Australasie, *andamsu.*

Digitized by Google

3° Pygmée polaire : Amérique du Nord, *esquimau;* Afrique occidentale, *bochiman;* Asie, *esquimau;* Europe, (*lapon ?*)

4° Wolof (Caraïbe ?) : Afrique occidentale, *wolof;* Asie, *khond.*

5° Sandé : Afrique septentrionale, *sandé;* Australasie (*tasmanien ?*)

6° Garo (*Caraïbe?*) : Amérique du Nord, *paduca;* Afrique septentrionale, *yangaro;* Inde, *garo.*

7° Lenca : Amérique centrale, *lenca;* Amérique du Sud, *coretu;* Afrique occidentale, *kouri.*

8° Caraïbe : Amérique du Sud, *caraïbe;* Afrique septentrionale, *akka;* Afrique occidentale, *dahomey;* Australasie, (*Java?*); Asie, *aino;* Inde, (*garo?*).

9° Bribri : Amérique centrale, *bribri;* Afrique septentrionale, *aku.*

10° Agaou : Amérique du Nord, *skwali;* Amérique du Sud, *omagua;* Afrique septentrionale, *agaou;* Afrique occidentale, (*egbele?*); Australasie, *galéla;* Asie, *kajuna;* Inde, *gadaba, rodiga;* Caucase, *avkass;* Europe, (*akhaioi?*).

11° Vasco-Kolarien : Amérique du Nord, (*attakapa?*); Amérique du Sud, *puelche;* Afrique septentrionale, *furian;* Afrique occidentale, *houssa*; Asie, *coréen;* Inde, *kolarien;* Caucase, *lesghien*; Europe, *basque.*

12° Ougrien : Afrique occidentale, *bamon;* Asie, *ostiaque*; Inde, *népaul;* Caucase, (*nogai?*); Europe, *magyar.*

13° Malai : Afrique septentrionale, *madagascar;* Australasie, *malai.*

A l'étage protohistorique, appartiennent cinq groupes :

1° Egyptien : Afrique septentrionale, *égyptien;* Afrique occidentale, *tibboo*; Caucase, *ude.*

2° Sumérien : Amérique du Nord, *méxicain, othomi;* Amérique centrale, *maya*; Amérique du Sud, *aymara, quichua;* Asie, *akkad;* Inde, *peguan;* Caucase, *géorgien*; Europe, (*étrusque?*).

Digitized by Google

3° Chinois : Asie, *chinois*.

4° Tibétain : Asie et Inde, *tibetain*.

5° Dravidien : Amérique du Nord, (*chetemacha?*); Asie, *japonais*; Inde, *tamoul*.

A l'étage historique, appartiennent les deux grandes familles classiques :

1° Sémitique : Afrique septentrionale, *sub-sémitique* ; Asie, *sémitique*.

2° Aryenne : Asie, *aryen occidental* ; Inde, *aryen* ; Caucase, *ossète* ; Europe, *aryen occidental*.

Les populations pygméennes. — L'auteur s'exprime ainsi : « Pour moi, les premiers habitants de l'Amérique ont été ces tribus de petite taille qui occupent aujourd'hui les extrémités de ce continent : *Esquimeaux, Muskolgis* ou *Creeks*, *Natchez*, *Shoshones*, *Utes*, *Comanches*, *Nétélas*, *Kijs*, *Mayorunas*, *Kiriris*, *Alikulips* et *Tékénikas* de la Terre de Feu. » Les langues de ces tribus « sont en relation directe avec les idiomes de l'Ancien Monde », notamment avec le *minkopie* de l'île Andaman, « dans lequel des éléments africains se mêlent à des éléments australiens ».

L'immigration des Pygméens en Amérique « doit avoir eu lieu par le détroit de Behring, probablement sous la pression de races plus vigoureuses. »

Les Wolofs et les Caraïbes. — L'auteur a trouvé, dans les langues caraïbes, « des relations avec les langues de l'Afrique, » parmi lesquelles il cite : le *wolof*, le *colugdan*, le *dahomey*, l'*adampi*, le *krepec*, l'*anfue*, le *mahe*, le *popo*, l'*ankaras*, le *wun*.

Les Lencas du Honduras et les Bribris de Costa-Rica. — Relativement aux premiers, M. Hyde Clarke se borne à cette semi-affirmation : « Les langues lencas du Honduras paraissent avoir des rapports avec les langues de l'Afrique, notamment avec le *kaouri*, le *koama*, le *legba*, le *bargbalan*, le *kiamba*, etc.

Quant aux Bribis (*bribri, cabecar, tiribi, terraba, brunka*),

Digitized by Google

l'auteur a pu les étudier mieux que les précédents, grâce à l'ouvrage du professeur W.-M. Gabb : *On the Indian tribes and languages of Costa-Rica; Philadelphia, 1875.* Ils sont apparentés non-seulement avec diverses tribus africaines mais encore avec plusieurs peuples d'Asie.

Ici la thèse de l'auteur est appuyée sur trois tableaux empruntés à l'une de ses dernières publications (1) : *Siva and Serpent-Worship in Asia, Africa and America, and the bribri language. Trübner, 1877.*

Le premier tableau comprend les noms de plusieurs animaux, en tout 113 mots, dont 34 appartiennent aux dialectes bribis; 66, à 42 langues de l'Afrique; 13, à 12 langues d'Asie.

Voici, à titre d'exemple, les noms du serpent :

Amérique : Bribri, *kebe, kwa;* Cabecar, *kebi;* Tiribi, *bgur;* Brunka, *tebek.*

Afrique : Kisi, *kewo;* Pika, *kuredi;* Landoma, *abuk.*

M. Hyde Clarke fait remarquer que le nom africain de l'éléphant a été donné au tapir dans l'Amérique centrale.

Afrique : Sobo, *eni*; Wolof, *nyei;* Pulo, *niwa;* Ngoala, *eso, so;* Nki, *eshua;* Aléje, *esuo.*

Asie : Yerukala, *ana;* Tamoul, *anei;* Naga, *tsu;* Japonais, *zo.*

Amérique : Bribri, *nai;* Cabecar, *nai;* Brunka, *nai;* Tiribi, *so.*

Le second tableau comprend des noms d'outils, d'armes, etc., en tout 198 mots, dont 131 appartiennent à 92 langues africaines; 59, aux dialectes bribris; 8, à des langues d'Asie.

Voici, par exemple, les noms du maïs :

Afrique : Nupe, *kawa;* Opanda, *agwa;* Eafen, *ukui;* Mbe, *ekui;* Kupa, *akaba;* Landoma, *kebahu.*

Amérique : Bribri, *ikwot;* Cabecar, *ikwo;* Brunka, *kup.*

Après avoir présenté ainsi « un amas de faits de nature à

(1) M. Hyde Clarke a joint à son Mémoire sept tableaux que la Commission de publication n'a pas cru devoir reproduire, par la raison que tous figurent dans des opuscules publiés par l'auteur, chez Trübner, à Londres.

Digitized by Google

convaincre parfaitement un philosophe », l'auteur s'en prend aux sceptiques : « D'ordinaire, on demande des faits nombreux ; mais, aussitôt qu'il a été satisfait à cette juste exigence, on se rejette sur le hasard, en prétendant que les mots poussent spontanément identiques, en plusieurs lieux ! Il faut, à cet égard, s'en référer au critérium mathématique, à la loi des probabilités, telle que l'a formulée Quetelet, à cette loi qui régit les sévères investigations de la Statistique. Il n'est pas possible de constituer un jeu de hasard qui produirait une telle multiplicité de phénomènes. Nous devons donc accepter les faits avec toutes leurs conséquences. »

Le troisième tableau comprend les noms : dieu, démon, phallus, serpent, idole, sacrifice, ciel, nombril, poisson, — en tout 121 mots, dont 88 appartiennent à 70 langues africaines ; 13, aux dialectes bribris ; 20, à des langues d'Asie ou d'Europe (grec, russe, finnois).

L'objet particulier de ce tableau est de montrer que le nom du dieu suprême, dans l'Amérique centrale, est : *sibu*, *zibo*, *zubo ;* que, dans l'Ancien Monde, ce thème prend les significations d' « idole », ou de « sacrifice », ou de « ciel » ou de « démon » ; que l'analogue de *sibu*, c'est le nom du nombril (Gajaga, *sumpo ;* Bode, *sabu*, etc.) et aussi celui du serpent (Dewoi, *zebe, zewe ;* Tharu, dans l'Inde, *sapa)* ; que le *sibu* bribri est identique au phrygien *saba* ou *sabazios*, au grec *seba* et au sanskrit *siva ;* que le nom de *Kali*, épouse de Siva, signifie « démon », dans l'un des idiomes africains, le *Boko ;* que par l'effet du phénomène préhistorique de la différenciation, le thème bribri *sibu, zubo* est devenu *soko* « dieu » dans la langue Nupe, et *nebo* « ciel » dans la langue Russe ; enfin que la linguistique peut seule donner la clef de ces légendes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique « dans lesquelles nous trouvons le nombril et le serpent » ; d'où il suit « qu'une mythologie solidaire a dominé les deux hémisphères et que le culte de Siva n'est point Hindou et aborigène, mais préhistorique. »

Après avoir ainsi démontré que, sous le triple rapport de

Digitized by Google

la langue, de la mythologie et de la civilisation, les Bribris appartiennent à l'Ancien Monde, l'auteur nous apprend que leur passage en Amérique s'est effectué par l'Océan Atlantique, de la côte de l'Afrique à la mer des Caraïbes et aux embouchures de l'Orénoque et de l'Amazone « où se dessinent des langues alliées aux idiomes africains. »

Les Agaou-guaranis. — Postérieurement aux migrations des Caraïbes, des Lencas et des Bribis s'est produite celle de tribus appartenant à la famille *agaou*, laquelle est issue de la région du Nil. « Les *Guaranis*, *Omaguas* et autres *Aguas* du Nouveau Monde sont apparentés aux *Agaous* du Nil, ainsi qu'aux *Avkhas, Abchassiens, Akaiuchas*, et aux anciens *Achéens* de la Caucasie. »

M. Hyde Clarke entend démontrer cette proposition étonnante, par un tableau emprunté à son Mémoire intitulé : *Researches in prehistoric and protohistoric comparative phylology, mythology and archaelogy. Trübner, 1875* (pages 49-51).

Ce tableau comprend : 1° 198 noms de rivières, dont 79 appartiennent à la Bolivie, au Pérou, à l'Equateur, à la Nouvelle Grenade, à l'Amérique centrale et au Mexique ; 45, à l'Arye orientale ; 74, à l'Arye occidentale ; 2° 19 noms de lacs, dont 9 appartiennent au Pérou, à l'Amérique centrale et au Mexique ; 10, à l'Ancien Monde ; 3° 32 noms de montagnes, dont 15 appartiennent à l'Equateur, à l'Amérique centrale et au Mexique ; 17, à l'Ancien Monde.

Voici quelques-uns des rapprochements tentés par M. Hyde Clarke, à qui je dois rendre cette justice qu'il a fait suivre son tableau de cette annotation : *some of these must be identical, but many are doubtful.*

Nelle Grenade	:	*Cusiana;*	Arye occ.,	*Casuentus;*	Arye orient.,	*Acesines.*
»	:	*Cauca*	»	*Caïcus*	»	*Cacathis.*
»	:	*Pauta*	»	*Padus*	»	*Spauto.*
Bolivie	:	*Guapai*	»	*Gabellus*	»	*Kophos.*
Pérou		*Paso*	»	*Passus*	»	*Hyphasis.*
»	:	*Rimac*	»	*Rubico*		

Digitized by Google

Mexique	: *Chapala* ;	Béotie ,	*Copaïs*
»	*Fuquene*;	Italie ,	*Fucinus*
Amér. centr.	: *Peten* ;	Corse ,	*Pitanus*
Equateur	: *Cotopaxi*;	Italie ,	*Cottia* (Alpes)
»	: *Pulla* ;	Grèce	*Pélion*
Amér. centr.	: *Atitlan*	»	*Oeta, Athos.*

Pour le Brésil, l'auteur se borne à identifier les noms de *Para, Parana*, avec ceux de *Baris, Iberus, Siberis, Tiberis*; le mot guarani *taba* « village » avec le nom de la ville de *Thèbes*.

Ainsi, durant la période préhistorique, qui a précédé celle des Vasco-Kolariens, l'Hindoustan, le Caucase, l'Asie mineure, l'Afrique septentrionale, la Grèce, l'Italie et l'Amérique, depuis la frontière Nord du Mexique jusqu'à la Patagonie, ont été successivement occupés et colonisés par une même race *agaou-guarani*, laquelle a donné des noms aux rivières, aux lacs et aux montagnes.

Les Khita-péruviens. — Négligeant la migration Vasco-Kolarienne qui aurait fourni à l'Amérique le Puelche et peut-être l'Attakapa, l'auteur superpose, dans le Nouveau Monde, aux Agaou-guaranis, la couche des populations protohistoriques qui auraient formé les empires du Pérou, de l'Amérique centrale et du Mexique.

« Si l'on compare ensemble l'*aymara*, le *quichua*, le *maya* et l'*aztec*, on recueille des indices de conformité, bien que les dissemblances soient grandes. Même au Pérou, il y a une diversité prononcée entre l'*aymara* et le *quichua*. » D'autre part, l'*othomi*, le *tarahumara*, le *poconchi*, etc., diffèrent des idiomes qui viennent d'être énumérés, tout en ayant avec eux certaines analogies.

De même dans l'Ancien Monde, où les empires semi-civilisés des *Accadiens*, *Sumériens* ou *Khitas*, des *Lydiens*, des *Etrusques*, des *Ibériens*, des *Géorgiens* et des *Circassiens* correspondent aux empires des *Péruviens*, des *Mayas* et des *Mexicains*, — dans l'Ancien Monde, dis-je, il existe des affinités lexicologiques et grammaticales entre l'accadien, l'étrus-

Digitized by Google

que, le lydien, le phrygien, le géorgien et le circassien; mais, « ce dernier s'écarte beaucoup de la ligne générale, et pour les autres il n'y a nulle identité. »

La question est maintenant de savoir si des liens de parenté unissent entre eux ces peuples protohistoriques de l'Ancien et du Nouveau Monde?

M. Hyde Clarke répond par l'affirmative, et il établit la commune origine des peuples dont il s'agit, au moyen de trois tableaux et d'une théorie spéciale dite « de la série négative. »

Le premier tableau comprend 678 noms de villes, dont 162 appartiennent au Pérou; 187, au Mexique, à l'Amérique centrale et à une partie de l'Amérique du Sud; 329, à l'Ancien Monde.

Voici quelques identifications :

Pérou	:	*Arapa*	;	Mexique	:	*Trapuata*	;	Bible , *Arubath.*
»	:	*Chosica*	;	»	:	*Cuisco*	;	Paropamisade, *Gauzaka*
»	:	*Chepen*	;	Amér. centr.	:	*Copan*	;	Médie , *Cabéna.*
»	:	»	;	Guatemala	:	*Coban*	;	Etrurie , *Capène.*
»	:	»	;	»	:	»	;	Palestine , *Cabbon.*
»	:	*Caime*	;	Nlle Grenade	:	*Cuame*	;	Italie , *Cumae.*
»	:	*Pucara*	;	»	:	*Bucaramanga*	;	Macédoine , *Begorra.*
»	:	*Pista*	;	Yucatan	:	*Piste*	;	Italie , *Poestum.*
»	:	*Putina*	;	»	:	*Peten*	;	Mysie , *Pitane.*
»	:	*Nopo*	;	Nlle Grenade	:	*Noyba*	;	Bible , *Nebo,*
»	:	*Guamani*	;	Mexique	:	*Guaman*	;	Pont , *Comana.*

L'auteur affirme que beaucoup des 678 noms de villes transcrits par lui sont évidemment *sumériens.*

Le second tableau comprend :

1° 475 mots, dont 153 appartiennent aux langues de l'Occident (Akkad, Circassien, Géorgien); 136, aux langues de l'Indo-Chine; 87, aux langues du Pérou et de la Bolivie; 99, aux langues du Mexique (Aztec, Othomi, Tarahumara, Huasteque, Poconchi, etc.).

2° Une liste fort incomplète des pronoms personnels dans quelques-unes de ces langues.

Digitized by Google

3° Une liste non moins incomplète des indices de pluralité dans ces mêmes langues.

Voici quelques exemples :

Bouche : Akkad, *ka, gu;* Circassien, *azbeh, shey*; Indo-Chine, *amakakha ;* Aymara, *lakka ;* Quichua, *simi;* Huastèque, *kama;* Mexicain, *chi.*

Main : Akkad, *sugab;* Géorgien, *kheli;* Circassien, *ia, oyg;* Indo-Chinois, *su, ka, mo;* Aymara, *tachili;* Quichua, *maqui;* Mexicain, *cab;* Maya, *cubac*; Totonaque, *maco.*

Pierre : Akkad, *taq-a*; Cambodgien, *tamo;* Aym. et Quichua, *kak;* Mexicain, *te;* Cora, *tete.*

Pronom de la première personne : Akk., *mu, idbi;* Géorg., *mi;* Indo-Chin., *awai, nyo, nga, kha;* Aym., *na;* Quichua, *noca;* Othomi, *ma, nuga;* Mexicain, *ne.*

Le troisième tableau comprend 282 mots, dont 69 appartiennent à 39 langues de l'Asie et de l'Europe; 142, à environ 89 langues africaines; 71, à environ 29 langues américaines et à 6 ou 7 dialectes océaniens.

Enfin, M. Hyde Clarke appuie sa démonstration sur la « série négative, dont l'idée première ressort de la *n*uit, de sa *n*oirceur qui est la *n*égation de la lumière. » De même que la nuit s'oppose au jour, de même le négatif s'oppose au positif. « De là, par exemple, en français, tous ces mots qui dénotent le négatif, par l'initiale *n* : nuit, noir, négation, non, neige (qui n'est pas noir), nu, noix, nuage; en latin : *nox, nix, nex, nux, nec, non, nudus, nidus, nodus, niger, nubes*, et encore : *ovum, ovis, avis, uva.* La lune est opposée au soleil, la femme à l'homme, le mal au bien; or, « la femme partage la périodicité de la lune, et elle devient le représentant du mal. »

La série négative existe « dans le wolof, l'agaou, le vasco-kolarien, l'ougrien, l'égyptien, le sumérien, le dravidien, le sémitique, l'aryen. C'est un lien mental qui unit toutes les langues et les démarque comme le produit d'un seul et uniforme effet de l'âme humaine. »

Selon M. Hyde Clarke, les Sumériens ou Khitas, partis de

Digitized by Google

la Babylonie, ont gagné l'Amérique par l'Hindoustan, l'Indo-Chine, l'Australasie et l'Ile de Pâques.

Je crois devoir clore ce compte-rendu en citant, à l'honneur de M. Hyde Clarke, les paroles qui suivent : « Je ne me dissimule point que beaucoup d'erreurs se sont glissées dans la masse des faits réunis par moi, d'abord parce que les matériaux font souvent défaut, et ensuite par la raison fort simple qu'un seul individu ne peut tout saisir dans un si vaste ensemble. En toute humilité, j'abandonne au jugement éclairé des Membres du Congrès, le soin de démêler le faux d'avec le vrai. »

Et maintenant, Messieurs, que j'ai rempli de mon mieux la tâche de rapporteur, qu'il me soit permis de dire nettement ce que je pense de ce système ethnologico-linguistique et de la méthode suivie par son auteur.

Pendant des siècles, les linguistes, ou plutôt les étymologistes, se sont exclusivement voués à la recherche de la langue primitive. Leur méthode consistait à extraire des vocabulaires de toutes les langues à eux connues ou inconnues, le plus possible de mots présentant une certaine ressemblance extérieure. Mais souvent le nombre des mots colligés était insuffisant. Voici, alors, comment procédaient les étymologistes : d'abord, ils déclaraient toutes les voyelles indifférentes et susceptibles de permuter entre elles ; ensuite, ils divisaient les consonnes en quatre ou cinq classes, et posaient comme règles absolues : 1° que les consonnes d'une même classe permutent les unes avec les autres, et que « c'est ce changement plus ou moins multiplié qui constitue la différence de toutes les langues de l'univers » (1) ; 2° « que le changement de deux consonnes qui ne paraissent point être du même

(1) Bergier : *Eléments primitifs des Langues*, p. 56.

Digitized by Google

organe se produit fréquemment » (1). On comprend dès lors pourquoi Voltaire a dit de l'étymologie de son temps : « C'est une science dans laquelle les voyelles n'ont aucune importance, et où les consonnes n'en ont guère davantage». De la phonétique, de la morphologie, en un mot de la grammaire, c'est-à-dire de l'âme des langues, il n'était pas question ; les vocabulaires suffisaient à tout.

J'ai le regret de dire que M. Hyde Clarke appartient encore à cette école, et qu'après que la science du langage a été créée par Gyarmathi (2), Bopp, Burnouf, Chavée

---

(1) Bergier : *Eléments primitifs des Langues*, p. 57.

(2) Dans son *Affinitas linguæ hungaricæ cum linguis fennicæ originis grammatice demonstrata ; Gottingæ,* 1799, Samuel Gyarmathi, le créateur méconnu de la « Grammaire comparée » a établi les règles suivantes.

Similitudinem, quam ego statuere allaboro, sequentia constituunt momenta.

I. — Terminationes nominum substantivorum et adjectivorum, quæ vocibus certum aliquem characterem imprimunt, ope cujus significatio earum illico detegi potest.

II. — Similitudo modi declinandi et comparandi.

III. — Varia pronominum significatio, et formatio, præcipue pronominum possessivorum coalescentia cum nominibus et præpositionibus.

IV. — Suffixa et Possessiva, quæ concursu suffixorum, cum vocibus oriri solent.

V. — Conjugatio et significatio Verborum multifaria, quae in lingua Lapponum et Finnorum tam varia est, ut hongaricam superare videatur.

VI. — Natura adverbiorum, imprimis autem Præpositionum, quæ rectius Postpositiones dici merentur, et quæ per numeros et personas, tamquam reliqua Possessiva flexibilia inflectuntur.

VII. — Syntaxis vocum.

VIII. — Similitudo vocabulorum multorum, *quod quidem momentum mihi semper ultimum in istiusmodi disquisitionibus esse solet.*

Digitized by Google

et Schleicher, il suit les errements de Court de Gébelin. Tout son système, dans la partie linguistique, est exclusivement basé sur des identifications dont aucune n'est scientifiquement justifiée, et dont plusieurs sont monstrueuses.

M. Hyde Clarke a voulu embrasser, dans le cercle de ses études, l'accadien, les langues de l'Indo-Chine, les langues sémitiques, les langues aryennes, la plupart des langues de l'Afrique, une partie des langues de l'Océanie, et la généralité des langues américaines ! Mais, à l'heure présente, les quatre cinquièmes de ces idiomes et de ces familles sont encore autant de *terræ incognitæ* où les premiers travaux de défrichement ne font que commencer ; et, le XIXe siècle appartiendra depuis longtemps à l'histoire, quand l'état d'avancement des études linguistiques spéciales permettra d'aborder, avec quelque chance de succès, le formidable problème auquel l'honorable vice-président de l'Institut anthropologique s'est attaqué prématurément.

La séance est levée à midi.

Digitized by Google

QUATRIÈME SÉANCE

MARDI 11 SEPTEMBRE 1877, A 2 H. 1/2 DE L'APRÈS-MIDI.

Histoire de l'Amérique et de sa découverte.

M. **Wurth-Paquet** invite M. le Baron DE HELLWALD à présider la séance.

M. **de Hellwald** remercie le Bureau de l'honneur qui lui est fait, et prononce l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,

Dans les deux séances que nous avons tenues hier et ce matin, nous nous sommes occupés de questions ayant trait à l'histoire primordiale de l'Amérique.

Nous allons maintenant passer, de l'histoire qui se perd dans la nuit des temps à celle qui se rapproche de notre époque, de l'histoire que l'on essaie de restituer par des inductions à celle qui repose en partie sur des documents, et s'il m'est permis d'user d'expressions un peu forcées mais significatives — de l'histoire *préhistorique* à l'histoire *historique*.

Convenons-en, Messieurs, la recherche des origines de la civilisation américaine, qui a fait pendant les deux dernières séances l'objet principal de nos études, est loin d'offrir à la critique un terrain, sur lequel il soit possible de distinguer nettement la vérité de l'erreur. Cette question des origines est particulièrement épineuse ; aussi,

Digitized by Google

pensé-je qu'il n'est point inutile, au moment où nous allons entrer dans l'histoire véritable, de chercher à nous rendre compte exactement des résultats que nous avons obtenus et de ceux que nous pouvons espérer obtenir dans un avenir prochain.

Le problème des origines, enveloppé qu'il est d'épaisses ténèbres, dépasse le but que le Congrès s'est proposé d'atteindre, en inscrivant dans son programme l'étude de l'histoire de la civilisation américaine. L'histoire de l'Amérique anté-colombienne — pour me servir d'une expression que, dans la séance d'hier, j'ai proposé d'employer — comprend deux époques distinctes : d'abord, l'époque qui précède immédiatement la Découverte, et dont l'histoire s'appuie sur des documents sérieux, plus ou moins authentiques il est vrai, mais enfin sur des documents que l'on peut utiliser, à la condition de les soumettre à une critique sévère. L'autre époque, antérieure à celle-là, remonte jusqu'à l'origine ; elle précède l'état de choses dont nous avons partiellement une connaissance que j'appellerai historique.

Ai-je besoin d'insister sur cette considération qu'une civilisation comme celle que les Européens ont trouvée en Amérique a mis nécessairement des siècles à se développer?

Si l'on nous demande quelle a été la durée de cette époque — répondons avec franchise que nous ne le savons que très-imparfaitement et même que nous ne le savons pas du tout.

Quoi qu'il en soit, ce qui est hors de doute, c'est que la période antérieure est pour nous comme un océan d'hypothèses où nous flottons au gré de la fantaisie.

Des hypothèses ! Il en a surgi à Nancy, il en vient de

Digitized by Google

surgir à Luxembourg, et j'appréhende qu'il n'en surgisse encore au cours de la troisième session.

Je demande donc, si vous me le permettez, que notre Congrès prenne le parti de restreindre les études naissantes de l'Américanisme aux questions dans lesquelles on peut voir clair ou qui tout au moins sont abordables à la critique.

Avant tout, Messieurs, soyons sceptiques et très-sceptiques sur les théories qui nous ont été exposées dans les mémoires dont il nous a été donné lecture. Il ne m'appartient pas de critiquer ces travaux, mais il m'est permis de dire qu'ils ne renferment pour la plupart que des hypothèses plus ou moins solidement appuyées. Ce n'est pas que j'entende nier d'une façon absolue l'utilité des hypothèses ; mais, dans une science aussi jeune que la nôtre, il importe par dessus tout de bien établir les bases sur lesquelles il sera possible d'élever quelque chose de durable.

Sans vouloir en faire la proposition formelle, je me demande s'il ne conviendrait pas, dans l'intérêt de nos études, que le Congrès écartât désormais toutes les questions relatives aux origines. Laissons aux autres sciences le soin de résoudre ces questions épineuses qui n'ont pour nous qu'un intérêt secondaire, et attendons patiemment les solutions qu'elles pourront nous apporter. Notre domaine propre, c'est l'étude de la civilisation historiquement abordable, c'est l'histoire qui a précédé immédiatement la découverte du Nouveau Monde, c'est l'histoire de la découverte elle-même.

J'ai maintenant, Mesdames et Messieurs, à m'acquitter d'une mission qui m'a été confiée par M. le professeur Bastian, de Berlin, l'homme qui, de nos jours, a peut-être

Digitized by Google

le plus voyagé, et l'un des savants qui, en Allemagne, portent le plus d'intérêt aux études américanistes.

M. Bastian m'a chargé de déposer sur le bureau un certain nombre de numéros de publications périodiques renfermant sur des sujets américains des articles écrits soit par lui, soit par différents autres américanistes allemands (1).

En me confiant ces volumes, M. Bastian m'a dit « qu'il vous les offrait comme un témoignage de la sympathie avec laquelle les savants de Berlin suivront les travaux du Congrès de Luxembourg ».

---

(1) Dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1876, 1877.

Ueber eine in Kgl. ethnologischen Museum zu Berlin befindliche peruanische Vase, mit gemalten figürlichen Darstellungen, 18 décembre 1875. Dr A. Voss.

Die Monumente in Santa Lucia Cotzumalguapa. Dr Bastian.

Memoria sobre algunas tribus del Territorio de San Martin en los Estados Unidos de Colombia. Dr Nicolas Saenz.

Bericht ueber die Sprache welche die Chamies, Angaguedas, Murindoes, Cañasgordas, Rioverdes, Necodaes, Caramantas, Tadocitos, Patoes, und Curasambas indianer sprechen.

Erklærung der Tafeln zum Aufsatz ueber die Alterthümer Sta Lucia's. Dr Bastian.

Indianische Alterthümer in Porto-Rico. L. Krug.

Die Sprache der Tonkawas. S. Gatschet.

Das Land der Yurakarer und dessen Bewohner. — Hermann von Holten.

Aus der ethnogologischen Sammlung des Kgl. Museums zu Berlin. Dr Bastian.

Ueber die Eingeborenen von Chiloe. Carl Martin.

Ethnologische Errœrterung. Dr Bastian.

Steinwaffen und Muscheln aus den Kjœkkenmœddings an der chilenischen Küste. Dr Virchow.

Mexicanische Gold — und Silberarbeiten. — Dr C. Hermann Berendt.

Digitized by Google

M. **E. Beauvois** donne lecture d'un mémoire intitulé : *Les colonies européennes du Markland et de l'Escociland (Domination canadienne) au XVIe siècle, et les vestiges qui en subsistèrent jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles.*

Le présent mémoire a pour but d'élucider une des questions obscures de l'histoire des Européens dans le Nouveau Monde, antérieurement à Christophe Colomb ; à savoir, le sort de deux colonies fondées dans la péninsule située au sud de l'estuaire du fleuve Saint-Laurent, l'une dans la Grande Irlande ou Escociland, par les Scoto-Irlandais, avant l'an 1000, comme on l'a vu dans un précédent mémoire (1); l'autre par les Norvégiens du Grœnland, dans le Markland ou Norombègue, vers l'an 1300. Ces deux pays contigus faisaient l'un et l'autre partie de la *Terre Neuve*, qui reçut ce nom de ses premiers explorateurs islandais, dès 1285, et qui le portait encore dans les cosmographies du XVIe siècle. Les renseignements qui les concernent sont empruntés à trois classes de sources : 1° les sagas et les annales islandaises ; 2° le récit du pêcheur frislandais ou Færeyen, reproduit dans la relation des Zeni ; 3° les écrits des explorateurs, des missionnaires et des géographes des XVIe et XVIIe siècles.

Le Markland, vu dès l'an 986, par Bjarné Herjúlfsson, ne fut visité qu'en l'an 1000 par Leif Eiríksson et plus tard par Thorfinn Karlsefné, en 1007 et 1011. Dans ce dernier voyage, Thorfinn entendit parler d'un pays voisin, qui devait être la Grande-Irlande, évangélisée par des missionnaires vêtus de blanc, sans doute les Papas ou moines scoto-irlandais de

(1) *La découverte du Nouveau Monde par les Irlandais et les premières traces du Christianisme en Amérique avant l'an 1000*, par E. Beauvois, dans le *Compte rendu du Congrès international des Américanistes*, 1re session, Nancy, 1875, T. Ier, p. 41-93 ; aussi tiré à part, 53 p. in-8°.

Digitized by Google

l'ordre de Saint-Columba. La situation de cette contrée peut être déterminée approximativement grâce aux sagas et aux géographies islandaises du moyen âge qui nous font connaître celle du Markland, aujourd'hui la Nouvelle Ecosse. Pendant trois siècles, il n'est plus question de ces pays. Les Norvégiens du Grœnland y naviguaient pourtant au XIVe siècle et leurs expéditions dans ces parages avaient dû recommencer après l'année 1285. A cette date, en effet, les fils de Helgé, Adhalbrand et Thorvald, prêtres islandais, découvrirent la Terre Neuve située au sud-ouest de l'Islande, c'est-à-dire précisément dans les régions où Sébastien Cabot reconnut l'Ile de Terre Neuve, en 1496, et où les plus anciens géographes des temps modernes plaçaient les Terres Neuves, insulaire et continentale. L'identité du vieux nom norrain avec la dénomination récente est un indice qu'il s'est transmis par tradition du XIIIe au XVe siècle. On sait en effet que les Anglais, dont les relations avec l'Islande remontaient aux premiers temps de la colonisation de cette île, continuèrent, même après que les rois de Norvège se furent réservé le monopole dans leur colonie, à y faire un commerce interlope, notamment au XVe siècle. Les documents où il est question de la découverte de la Terre Neuve furent conservés en Islande beaucoup plus tard, et les Anglais en eurent sans doute connaissance, puisque le chancelier Bacon, parlant des voyages de Sébastien Cabot, avoue que l'on avait souvenir de quelques terres vues antérieurement vers le nord-ouest.

Quatre ans après la découverte de la Terre Neuve et des Dúneys ou Iles au duvet, le roi de Norvège Eirík Magnússon, chargea un certain Rólf de les explorer. Celui-ci parcourut l'Islande, en 1290, pour recruter des compagnons de voyage, et il paraît avoir réussi dans son entreprise, puisque à sa mort, arrivée en 1295, il était surnommé Landa-Rólf ou Rólf des pays. C'est probablement alors que les Grœnlandais recommencèrent à naviguer dans le Markland et la Grande Irlande. Ces relations continuèrent au siècle suivant où les

Digitized by Google

Annales islandaises nous signalent un voyage du Grœnland au Markland, en 1347, et où un pêcheur frislandais, c'est-à-dire færeyen, qui avait été poussé par la tempête dans un pays transatlantique, situé fort loin à l'ouest des Færeys et nommé Estotilanda, rapporte que les habitants tiraient du Grœnland divers articles, comme des fourrures, du soufre et du goudron. Ce récit consigné dans une lettre écrite de Frislande, vers 1400, par le navigateur vénitien Antonio Zeno, ne fut publié que cinq générations plus tard, et l'éditeur peut fort bien avoir confondu le *c* et le *t*, qui étaient presque semblables dans le caractère cursif du XVe siècle. Aussi, avons-nous déjà proposé de lire, au lieu d'Estotilanda, Escociland, qui doit signifier pays des Ecossais et qui reporte immédiatement l'esprit à la Grande Irlande, les noms d'Ecossais et d'Irlandais s'appliquant indifféremment à l'un et à l'autre de ces peuples pendant le moyen âge. Quoiqu'il en soit, l'Escociland avait certainement reçu une colonie européenne, puisque tous les arts de l'Europe, excepté l'emploi de la boussole, y étaient pratiqués, et qu'il y avait des livres latins dans la bibliothèque du roi. Mais cette colonie ne devait pas être scandinave, et, par suite, le pays ne pouvait correspondre au Markland; autrement le pêcheur n'aurait pas eu de peine à s'entretenir avec les habitants et n'aurait pas dit qu'ils avaient une langue et une écriture particulières. Ces circonstances, au contraire, s'appliquent fort bien à l'ancien irlandais, qui devait être inintelligible à un frislandais et dont l'alphabet, bien que dérivé du latin, en diffère cependant par quelques modifications. Or, si les propagateurs de la civilisation européenne dans l'Escociland n'étaient pas des Norvégiens du Grœnland, ils ne pouvaient être que des Scoto-Irlandais, aucun autre peuple européen n'ayant eu des colonies au nord du Nouveau Monde avant les voyages de Colomb. L'Escociland est donc identique avec la Grande Irlande, qui était située en face et à proximité du Markland, mais qui ne se confondait pas avec lui; c'était un pays d'assez grande étendue, à peu près comme

Digitized by Google

l'Islande; bien que le pêcheur frislandais le représente comme une île, ce ne peut être l'île de Terre-Neuve, qui n'a aucun des caractères attribués à l'Escociland par notre auteur. Comme cette contrée fertile ne peut non plus être le stérile Labrador, ni la partie nord-ouest des Etats-Unis, qui ne ressemble ni de loin ni de près à une île, il faut que ce soit la péninsule située au sud de l'estuaire du fleuve Saint-Laurent, c'est-à-dire le Nouveau Brunswick avec la Gaspésie et les comtés adjacents du Canada, probablement aussi la partie orientale de l'Etat du Maine. Le narrateur a pris ce territoire pour une île et il n'a pas été seul à s'y tromper : des explorateurs et des géographes de profession ont commis la même erreur jusqu'au milieu du XVIIIe siècle; ils croyaient en effet que le Kennebek était en communication directe avec le fleuve Saint-Laurent, et ils faisaient une véritable île de la péninsule située à l'est de cette rivière et de la rivière Chaudière. Les habitants de l'Escociland extrayaient des métaux que l'on retrouve en effet dans cette presqu'île, et la connaissance qu'ils en avaient les distinguait nettement des Indiens du voisinage et des Esquimaux, restés à l'âge de pierre.

Une flotte frislandaise, guidée par des compagnons de voyage du pêcheur mort antérieurement, partit pour explorer l'Escociland; malheureusement, elle fut désorientée par la tempête et ne put retrouver ce pays, de sorte que Antonio Zeno n'a pu ajouter aucune notion à celles du naufragé frislandais. Mais le récit de ce dernier n'a rien qui ne puisse s'expliquer raisonnablement et l'on n'est pas autorisé à en contester la véracité, d'autant plus que, dans la péninsule visitée par lui, les navigateurs et missionnaires français des XVIe et XVIIe siècles ont constaté la présence de croix, de pratiques et de croyances chrétiennes, et d'autres traces de la civilisation de l'Ancien Monde, notamment des mots approchant du latin, le chant de l'Alleluya, le nom de Jésus et celui de Messou, appliqué à un Dieu réparateur et faisant partie de la Trinité.

Les mêmes vestiges ont été également signalés dans la

Digitized by Google

Nouvelle Ecosse ; ils confirment ce que les Annales islandaises disent des relations du Grœnland avec le Markland. De plus, les côtes méridionales de l'ancienne Acadie française portaient encore au XVIe siècle le nom de Norombègue ou contrée norvégienne et la capitale s'appelait Normanville, nom dont la signification n'est pas douteuse. A la vérité, Champlain et Lescarbot ont contesté l'existence de la ville de Norombègue; mais, s'ils n'en ont pas découvert les ruines, c'est qu'ils ne les ont pas cherchées dans la situation et les circonstances indiquées par ceux qui ont parlé de cette cité. On a d'ailleurs dans l'histoire de ce pays des exemples authentiques de la rapidité avec laquelle ont disparu les restes même d'établissements modernes. A défaut de vestiges matériels, les traces de l'influence civilisatrice des colons irlandais et scandinaves étaient encore reconnaissables chez les habitants de la Norombègue. Bien que séparés de la mère patrie depuis des siècles, ils se distinguaient toujours des Peaux-Rouges par une plus grande habileté, des mœurs plus douces, des fourrures plus riches; ajoutons qu'ils se servaient de fils de coton et que Membertou, grand sagamos de ce pays, avait de la barbe comme un européen. Au physique comme au moral, les indigènes de l'Acadie, Souriquois, Etchemins et Abenakis étaient à demi européanisés avant l'arrivée des explorateurs du XVIe siècle. Aussi nulle part dans la Nouvelle France les alliances entre Français et Indiens ne furent-elles aussi fréquentes que dans l'Acadie. La bonne intelligence qui régna constamment entre les colons et les indigènes de cette contrée de l'Amérique, tenait, il est permis de le supposer, à des affinités d'origine et à des causes historiques. C'est ce que nous nous proposons de démontrer en établissant les faits que nous venons d'énumérer. Ce bref résumé aidera le lecteur à suivre le fil de notre argumentation à travers les preuves que nous avons à fournir et les documents que nous devons analyser, reproduire, commenter.

Commençons par déterminer la situation du Markland qui paraît avoir été du nombre des contrées que Bjarné aperçut et

Digitized by Google

longea sans y aborder. Ce navigateur était islandais et il se trouvait en Norvège lorsque son père Herjúlf, qui possédait la pointe sud-ouest de l'Islande, entre Vág et Reykjanes, partit avec Eirík Raudhé, au printemps de 986, pour coloniser le Grœnland et s'établir dans un golfe, depuis nommé Herjúlfsfjordh (1). Bjarné, étant retourné l'été suivant dans son île natale, apprit que son père était parti et il résolut de l'aller rejoindre de suite. Au lieu donc de décharger son navire, il remit à la voile et se dirigea vers le Grœnland, bien qu'il n'en connût pas le chemin. Après trois jours de marche, les navigateurs furent poussés vers le Sud par le vent du Nord, pendant plusieurs journées, et ils ne savaient plus où ils en étaient, à cause du brouillard qui leur dérobait la vue des astres. Lorsque le soleil se montra de nouveau, ils aperçurent une terre dont ils s'approchèrent pour la côtoyer; c'était un pays boisé, n'ayant que de petites collines, sans montagnes. Bjarné, n'y découvrant pas les hauts glaciers dont on lui avait parlé, jugea que ce ne devait pas être le Grœnland. Laissant donc la terre à bâbord, il continua à naviguer pendant deux jours, au bout desquels il vit un autre rivage plat et boisé, qui ne répondait pas non plus à la description du Grœnland. Il regagna la haute mer où il navigua trois jours,

(1) On pense que Herjúlfsfjordh correspond au golfe de Narksamiut, et Herjúlfsnes au promontoire d'Igikeit. La demeure de Herjúlf devait être non loin de la mission morave de Frederiksthal, située sur la côte occidentale du Grœnland par 60° de latitude septentrionale, et tout près de Œstprœven, où l'on a trouvé les ruines d'une église et de plusieurs maisons, un ancien cimetière avec de petites croix de bois, des linceuls de *vadmel* (bure), des fragments de cloche et même des inscriptions norraines, les unes en lettres latines, les autres en caractères runiques (Voy. *Grœnlands historiske Mindesmærker*, T. III, p. 851-2, et 800-2; pl. IV; pl. IX, fig. 1-8; — H. Rink, *Grœnland, geographisk og statistisk beskrevet*, T. II. Copenhague, 1857, in-8°, p. 10-11.

Digitized by Google

poussé par un vent de sud-ouest, et vit une île haute, couverte de montagnes et de glaciers, qui semblait inhabitable. Il continua donc sa route avec le même vent qui prenait de plus en plus de force, et, le soir du quatrième jour, il arriva à Herjúlfsnes qui se trouvait être l'établissement le plus méridional de la colonie (1).

Lorsque Bjarné retourna en Norvège et qu'il y parla des pays vus accidentellement par lui, on le trouva bien peu curieux de ne pas les avoir visités et on le blâma de n'avoir rien à en raconter. Les colons islandais du Grœnland parlaient alors beaucoup de voyages de découvertes; Leif, fils d'Eirik Raudhé, désireux de suivre les traces de son père, acheta le navire de Bjarné, recruta trente-quatre hommes et partit de Brattahlídh (2), en l'an 1000, pour explorer les pays vus par Bjarné. En arrivant à la dernière des trois contrées que celui-ci avait négligé de visiter, il jeta l'ancre et gagna la côte avec une barque; il n'y avait pas de gazon, mais de grands glaciers qui couvraient tout l'intérieur du pays, et de leur pied à la mer ce n'étaient que rochers; aussi donnèrent-ils le nom de *Helluland* (pays de dalles) à cette contrée qui leur parut sans valeur. S'étant remis en mer, ils virent un autre pays plat, couvert de bois, de sable blanc, et sans escarpe-

(1) *Landnámabók* dans *Íslendinga sœgur*. Copenhague, 1843, in 8°, t. I, p. 106-7; — *Eiriks Raudha tháttr*, dans *Flateyjarbók, en Samling af norske Konge-Sagaer*, édité par G. Vigfusson et C. R. Unger. Christiania, 1860-1868, 3 vol. in-8°, t. I, p. 431-2; — *Antiquitates Americanæ* par Ch. Chr. Rafn, Copenhague, 1845, in-folio, p. 17-25; — *Grœnlands historiske Mindesmærker*, par Finn Magnusen et Rafn, Copenhague, 1838-1845, 3 vol. in-8°, t. I, p. 208-9.

(2) Que l'on conjecture être Igalikko, situé par 60° 55' de latitude septentrionale au fond du golfe qui baigne l'établissement de Julianehaab. (*Grœnlands hist. Mindesm.* III, p. 779-780 et 810-817; Rink, *Grœnland*, II, p. 7-10).

Digitized by Google

ment du côté de la mer; à cause de ces circonstances ils l'appelèrent *Markland* (Pays de bois). Poursuivant leur route, poussés par un vent du nord-est, ils découvrirent au bout de deux jours le *Vínland* (Pays de Vignes), où le soleil restait sur l'horizon pendant neuf heures, de sept heures et demie du matin à quatre heures et demie après midi, dans les jours les plus courts (1). Ces indications astronomiques nous autorisent à placer le Vínland par 41° 24' 10" de latitude septentrionale, c'est-à-dire dans les Etats de Massachusetts et de Rhode-Island.

La saga de Thorfinn Karlsefné qui, comme toute monographie, paraît avoir une tendance à glorifier son héros, lui attribue l'exploration des contrées vues par Bjarné, tout en laissant à Leif le mérite d'avoir découvert le Vínland. Quoiqu'elle ne paraisse pas mériter autant de crédit que les *Episodes de Eirík Raudhé* et *des Grœnlandais*, moins entremêlés de fables, il est bon pourtant de reproduire ce qu'elle dit des pays explorés, ne fût-ce que pour les traits particuliers qu'elle ajoute et qui servent à mieux caractériser la nature et la situation de ces contrées. Thorfinn, navigateur islandais, s'étant rendu pour affaires de commerce dans la colonie du Grœnland, en 1006, épousa peu après Gudhrídhe, aussi nommée Thurídhe, veuve de Thorstein, fils d'Eirík Raudhé. Ayant entendu parler des découvertes de Leif, beau-frère de sa femme, et des infructueuses tentatives d'exploration faites par Thorstein, premier mari de Gudhrídhe, il résolut d'aller coloniser le Vínland. En 1007, ils firent voile pour les déserts de l'Ouest, probablement le Labrador, et de là pour les Bjarneys (iles des Ours); puis après avoir navigué deux jours dans la direction du Sud, ils virent un pays couvert de grandes dalles plates dont beaucoup avaient vingt-quatre

(1) *Grœnlendinga Thátt*r dans *Flateyjarbók*, t. I, p. 538-9; — *Grœnlands hist. Mindesm*, t. I, p. 214-219; — *Antiquitates Americanæ*, p. 26-30.

Digitized by Google

pieds de large ; il y avait également un grand nombre de renards. Ils donnèrent à cette contrée le nom de *Helluland* (Pays de dalles) ; ensuite ils firent voile encore pendant deux jours avec le vent du nord et, tournant du sud au sud-est, ils trouvèrent un pays boisé et peuplé d'animaux qu'ils nommèrent *Markland* (pays de bois). Au sud-est de la terre, il y avait une île où ils tuèrent un ours, et qu'ils appelèrent *Bjarney* (île de l'Ours). Ils arrivèrent à destination deux jours après (1). Il est fort possible que Thorfinn ait visité de nouveau les pays auxquels Leif avait déjà donné un nom, et que la seule erreur de la saga soit d'en avoir attribué la découverte à son héros. — Quatre ans après, en 1011, Thorfinn, retournant du Vinland au Grœnland, fit une nouvelle descente dans le Markland, où il s'empara de deux Skrælings enfants. Ces indigènes, ayant appris la langue norraine, rapportèrent « qu'une autre grande contrée, située en face de leur pays, était habitée par des gens qui marchaient vêtus de blanc, portant devant eux des perches où étaient fixés des étendards et criant fort ». On pense que c'était le *Hvítramannaland* (pays des hommes blancs) ou Grande Irlande (2).

Voilà une analyse complète des plus anciens textes norrains qui concernent le Markland ; d'autres, empruntés à des géographes du moyen-âge, ont été reproduits et traduits dans le compte-rendu de la première session du Congrès (3) ; il est donc inutile de les analyser ici ; mais il faut ajouter un précieux renseignement qui nous aidera à déterminer la situation du Markland. Il fut consigné par le *lœgmadhr* ou préteur

(1) *Saga de Thorfinn Karlsefné*, dans *Grœnlands hist. Mindesm.* I. p. 408-411 ; — et *Antiquitates americanæ*, p. 137-139 et 170-1.

(2) *Saga de Thorfinn Karlsefné*, dans *Grœnlands hist. Mindesm.* I. p. 436-9 ; — et *Antiq. Amer.*, p. 162-3.

(3) T. I. p. 84-85, et p. 44-45 du tirage à part de la *Découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais.*

Digitized by Google

Hauk Erlendsson, mort en 1334, dans un manuscrit aujourd'hui perdu dont l'excerptateur Bjœrn Jónsson de Skardsá, mort en 1656, nous a conservé des extraits dans ses *Annales du Grœnland*. Dans le Nordhrseta, dit l'auteur inconnu, « il y a du bois flotté, mais il n'y croît pas d'arbres. Cette pointe septentrionale du Grœnland reçoit surtout du bois et toutes sortes d'épaves venant des golfes du Markland (1) ». Aujourd'hui encore, on pêche dans les récifs du Grœnland du bois flotté dont la provenance à la vérité est incertaine ; mais il n'est pas douteux que, parmi ces épaves, il n'y ait de l'écorce semblable à celle dont les Indiens font leurs canots ; quelques-unes portent encore des restes du crin avec lesquels elles étaient cousues (2). Or, les sauvages étant depuis plusieurs générations refoulés à une très-grande distance dans l'intérieur des terres, ces écorces ne peuvent venir que par les très-grands fleuves, le Mississipi, le Rio Grande ou le Saint-Laurent ; et comme il ne peut être question de placer le Markland sur le littoral du golfe du Mexique, il faut bien le chercher sur les rives du golfe Saint-Laurent. C'est à ce dernier bassin que nous reportent en effet toutes les indications contenues dans les textes analysés plus haut.

Le dernier pays vu par Bjarné Herjúlfsson correspond au premier qu'explora Leif ; c'était une île, située au sud du Grœnland, haute, montueuse, privée de gazon, partout couverte de glaciers. Entre ceux-ci et la mer s'étendaient des rochers et des dalles dont quelques-unes mesuraient vingt-quatre pieds de largeur ou, suivant une variante, avaient plus de deux fois la hauteur d'un homme. Cette description s'applique parfaitement à diverses parties de l'île de Terre Neuve (3) et nous autorise à l'identifier avec le *Helluland*

(1) *Antiq. amer.*, p. 275 ; — *Grœnlands hist. Mindesm.* T. III, p. 242-3.

(2) H. Rink, *Grœnland*. II, p. 166.

(3) *Antiquitates amer.*, p. 421-2, où sont reproduits divers passages des voyageurs et des topographes modernes.

Digitized by Google

des anciens, ou pour donner plus de précision à ce terme, avec le *Helluland it littla* (Petit Helluland) (1) des géographes scandinaves du moyen-âge ; car ils nomment le Labrador *Helluland it mikla* (Grand Helluland) (2). Ce pays participe en effet de la nature ingrate de la grande île voisine. Voici ce que dit Jacques Cartier de la côte méridionale du Labrador qu'il observa dans le détroit de Belle-Isle : « Si la terre correspondait à la bonté des ports, ce serait un grand bien ; mais on ne la doit point appeler terre ; ce sont bien plutôt cailloux et rochers sauvages, et lieux propres aux bêtes farouches, d'autant qu'en toute la terre, vers le nord, je n'y vis pas tant de terre qu'il en pouvait tenir en un benneau (petite banne) (3) ».

La situation du Helluland étant bien déterminée, et celle du Vínland n'étant pas douteuse, il nous est désormais facile de préciser celle du Markland. Cette contrée se trouvant entre le Petit Helluland et le Vínland, dont elle n'était éloignée que de deux jours de navigation, ne peut être que la péninsule Acadienne ou Nouvelle Ecosse ; la description qu'en donne l'Episode des Grœnlandais (pays plat, boisé, sablonneux et sans escarpement du côté de la mer), correspond à celle que les routiers modernes font du littoral sud-est de la Nouvelle Ecosse, depuis le cap Sable jusqu'au cap Canseau (4). A l'origine, donc, le nom de Markland désignait proprement la péninsule Acadienne ; c'est plus tard que les commentateurs du moyen-âge (5) l'appliquèrent par extension

(1) Bjœrn Jónsson, dans *Antiq. amer.*, p. 419.

(2) *Antiq. amer.*, p. 419.

(3) Jacques Cartier, 1er voyage, § 8 dans *Voyageurs anciens et modernes*, par M. Ed. Charton. Paris, 4 vol. in-4°. T. I, 1857, p. 9.

(4) *Antiq. americanæ*, p. 423.

(5) *Antiq. amer.*, p. 296, 419 ; — *Grœnlands hist. Mindesm.* III, p. 227.

Digitized by Google

à tout le littoral de la domination canadienne, jusqu'au golfe Saint-Laurent.

Les premiers navigateurs scandinaves qui ont découvert ou exploré les côtes du Markland ne paraissent pas y avoir fondé de colonie. Ils préféraient sans doute le climat plus doux et le sol plus fertile du Vinland, qui forme en effet l'une des plus riches contrées des Etats Unis. Le silence des sagas à l'égard du Markland, après 1011, est très-significatif, car les trois siècles suivants appartiennent encore à la période des sagas, qui nous est connue par nombre de documents écrits; et un fait important comme la colonisation du Markland n'aurait pas échappé à l'attention des *sœgumen* ou traditionnaires: on en trouverait des traces soit dans les sagas qui nous sont parvenues, soit dans les Annales qui en sont des abrégés très-secs, mais remplis de dates et de faits; or, après les premières explorations, le Markland n'est plus mentionné avant l'année 1347, où il reparaît subitement comme une contrée avec laquelle le Grœnland était en relations. Cette notice, malheureusement trop brève a pourtant une grande importance, parce qu'elle est consignée dans un manuscrit qui a une date certaine, le *Flateyjarbók* ou livre de Flatey, dont la transcription fut achevée en 1387 (1), c'est-à-dire plus de cent ans avant les voyages de Christophe Colomb; elle n'est donc pas suspecte d'avoir été ajoutée à l'effet d'attribuer aux Scandinaves une priorité dans la découverte du Nouveau Monde.

Les *Annales* qui terminent ce manuscrit placent, entre la bataille de Crécy (1346) et l'apparition de la peste noire dans les contrées septentrionales (1349), la mention suivante: « Il vint alors [en Islande] un navire du Grœnland, monté par dix-huit hommes et qui avait visité le Markland (2). » Les

---

(1) Voy. la préface de l'édit. de Christiania, 1860. T. I, p. II-III.

(2) « Thá kom skip af Grænlandi that er sótt hafdhi til Marklands ok áttian men á. » *Flateyjarbók*, T. III. p. 561; cfr. *Antiq. Amer.* p. 264-5, 453, et *Grœnlands hist. Mindesm.* T. III, p. 14-15

Digitized by Google

Anciennes annales de Skálholt (1) sont encore plus explicites. Après avoir rapporté de nombreux naufrages dont les éditeurs des *Antiquités américaines* et des *Monuments historiques du Grœnland* ont, au moyen de nombreux synchronismes, déterminé la date qu'ils placent en 1347, l'annaliste ajoute que, cette même année, « Il vint aussi un navire du Grœnland, moins grand que les petits vaisseaux qui font le voyage d'Islande; qu'il aborda dans le Straumfjœrdh extérieur; qu'il était sans ancre et qu'il portait dix-sept hommes, qui s'étaient rendus dans le Markland, mais qui avaient ensuite été poussés ici à la dérive (2). » Quatre autres recueils d'annales plus récents rapportent les mêmes faits, mais sans y rien ajouter; aussi n'est-il pas utile d'en reproduire les passages relatifs à la question. Les expressions *hafdhi sótt* (avait visité) et *hœfdhu farit* (avaient fait un voyage) ne laissent aucun doute sur la nature de l'expédition; les navigateurs s'étaient rendus volontairement dans le Markland et n'y avaient pas été jetés par la tempête comme sur les côtes d'Islande.

A quelle époque avaient recommencé les relations avec le nouveau continent? Nos sources ne le disent pas expressément, mais nous pouvons le conjecturer d'après les trop brèves, mais précieuses indications que nous donnent encore

---

(1) *Skálholts annáll hinn forni,* 18 feuillets, pet. in-fol., écrits sur parchemin, probablement au milieu du XIVe siècle, puisque ces annales se terminent en 1356. Elles étaient autrefois conservées dans la ville dont elles portent le nom, et font actuellement partie de la collection Arna-Magnéenne à la bibliothèque de l'Université de Copenhague. *(Antiq. Americanæ,* p. 257).

(2) « Thá kom ok skip af Grænlandi, minna at vexti en smá Islandsfœr; that kom i Straumfjœrdh inn ytra; that var akkerilaust; thar voru á XVII men, ok hœfdhu farit til Marklands, enn sidhan vordhit hingat afreka. » (*Antiq. Amer.* p. 264-5; — *Grœnlands histor. Mindesm.* III, p. 14-15.)

Digitized by Google

à cet égard les annales islandaises. Les *Annales royales* (1) rapportent que, en 1285, « les fils de Helgé, Adhalbrand et Thorvald, découvrirent la Terre Neuve (2). » Ces deux personnages sont parfaitement connus par la *Saga de l'Évêque Arné,* qui donne de nombreux renseignements sur leurs relations d'abord amicales, plus tard hostiles, avec ce prélat, mais qui ne parle pas de leur découverte, d'ailleurs totalement étrangère à son sujet spécial. — Les *Annales très-anciennes* (3) qui datent du commencement du XIVe siècle et le *Flateyjarbók* parlent de cette découverte sans en mentionner les auteurs, mais nous apprennent que la Terre Neuve est située à l'ouest de l'Islande (4). Les *Annales de Hols*, qui se terminent en 1394, disent seulement que la « Terre Neuve fut découverte (5) » ; enfin Bjœrn Jónsson de Skardsá (mort en 1656), dans ses *Annales du Grœnland*, compile tous les renseignements donnés par ses prédécesseurs ; c'est lui qui est par conséquent le plus complet, mais il avait le grave désavantage

(1) Ainsi appelées parce qu'elles sont conservées à la bibliothèque du roi à Copenhague, dans un manuscrit sur parchemin, transcrit par deux copistes ; elles sont dues à trois annalistes au moins : 1° celui qui les commença et qui, comme nous l'apprend le titre, les mena jusqu'à la cinquième année du règne de l'empereur Frédéric I (1156) ; — 2° celui qui recopia ces annales et les mena jusqu'en 1307 ; — 3° celui qui les continua jusqu'à l'année 1328, où elles se terminent. Les passages qui concernent la découverte d'Adhalbrand et de Thorvald sont de la main du second, qui était contemporain de cet événement. (*Antiquitates Americanæ*, p. 256.)

(2) « Fundu Helgasynir nýja land, Adhalbrandr ok Thorvaldr. » (*Antiq. Amer.* p. 262 ; — *Grœnl. hist. Mindesm.* T. III, p. 12-13.)

(3) Manuscrit sur parchemin de la collection Arna-Magnéenne. Il se termine en 1313.

(4) « Fannst land vestr undan Islandi. » (*Antiq. Amer.* p. 262 ; — *Grœnlands hist. Mindesm.* III, p. 12-13.)

(5) « Fannst nýja land. » (*Ibid. Ibid.*)

Digitized by Google

d'écrire plus de trois siècles et demi après l'événement qui nous intéresse.

Les *Anciennes Annales de Skálholt* dont il a déjà été question, et les *Annales du Préteur* (Lœgmadhr ou Lagman) (1), qui se terminent en 1392, forment une autre classe de renseignements; elles rapportent qu'en 1285, « les Dúneys furent découvertes (2). » Comme il n'est aucunement vraisemblable que des parages éloignés l'un de l'autre aient été découverts la même année, il est rationnel de supposer que les Dúneys étaient des îles voisines de la Terre Neuve.

Les documents cités précédemment n'indiquent pas avec précision la situation des Iles et Terre Neuve; quelques-uns disent seulement qu'elles étaient à l'ouest de l'Islande; c'est un peu vague. Heureusement qu'une annotation du livre de copie de Gissur Einarsson, évêque de Skálholt, de 1541 à 1548, nous donne le moyen de déterminer plus exactement la situation de la Terre Neuve. Comme ce personnage fut le premier évêque protestant de Skálholt, et que son diocèse était le plus rapproché des anciennes colonies norvégiennes du Nouveau Monde, il se proposait peut-être de faire prêcher la Réforme dans le Grœnland et la Terre Neuve; en tout cas il paraît avoir tenu beaucoup à savoir la direction à suivre pour se rendre dans ces pays; car il a transcrit dans son registre trois routiers du Grœnland, plus l'annotation suivante : « Des hommes expérimentés ont dit que de la montagne de Krysuvík on navigue au sud-ouest pour aller à la Terre Neuve (3). » Or Krysuvík est situé sur la côte méridionale de l'Islande,

(1) *Antiq. amer.* p. 257.

(2) « Fundust Dúneyjar. » (*Antiq. amer.* p. 263; — *Grœnlands hist. Mindesm.* III, p. 12-13).

(3) « Hafa vitrir men sagt at sudhvestr skal sigla til Nýjalands undir Krysuvíkur bergi. » (*Grœnlands hist. Mindesm.* T. III. p. 215).

Digitized by Google

au sud de Reykjavík et, si de là on se dirige vers le sud-ouest, on arrive droit au cap Race, à la pointe sud-est de l'île de Terre Neuve qu'il faut doubler pour se rendre le plus directement possible à la Nouvelle Ecosse, contrée que les géographes du XVIe siècle comprennent, avec toute la partie orientale de la domination canadienne, dans le nom général de Terres Neuves; c'est plus tard seulement que cette dénomination a été restreinte à l'île de *Newfoundland* (Terre nouvellement trouvée).

L'identité du vieux nom donné par les Islandais du moyen âge avec le nouveau adopté par les premiers géographes modernes n'est certes pas purement accidentelle. La connaissance de la Terre Neuve qui subsistait certainement en Islande au commencement du XVe siècle, a parfaitement pu se transmettre alors aux Anglais qui fréquentaient les eaux et les ports de cette île depuis les premiers temps de sa colonisation (1). En 1431, Erik de Poméranie, roi de l'Union Scandinave, se plaignait aux envoyés du roi d'Angleterre de ce que, depuis plus de vingt ans, les Anglais se livraient au commerce et même à la piraterie dans les colonies norvégiennes, notamment : l'Islande, le Grœnland, les Færeys, les Shetlands, les Orcades; le document ajoute : et les autres îles appartenant à la Norvège, ce qui pourrait bien signifier la Terre Neuve et et les Dúneys. Ce reproche n'était pas sans fondement, puisque par un traité conclu l'année suivante, Henri VI s'engagea à indemniser les sujets d'Erik des déprédations commises par les siens depuis vingt ans et à interdire aux Anglais, sous peine de mort, sauf pour le cas de naufrage, toute relation commerciale avec les colonies norvégiennes. La même prohibition fut renouvelée par les traités de 1444 et de 1449 (2). Les Anglais

(1) Voy. la *Découverte du nouveau monde par les Irlandais*, dans le *Compte rendu* du 1er Congrès. T. I. p. 72-73; p. 32-33 du tirage à part.

(2) *Grœnlands hist. Mindesm.* T. III, p. 160-163.

Digitized by Google

continuèrent pourtant à faire avec l'Islande un commerce interlope (1) jusqu'en 1490, où le roi Jean leur accorda la liberté de naviguer, de commercer et de pêcher en Islande (2). Jusque-là les Anglais s'étaient dissimulés, parce que l'exercice du commerce prohibé était passible de peines très-sévères, aussi bien en Angleterre que dans l'Union Scandinave. Peu après avoir obtenu pour ses sujets la liberté de naviguer dans les colonies norvégiennes, Henri VII autorisa les Cabot à découvrir de nouvelles terres en son nom. En 1496, Sébastien Cabot qui cherchait vers le nord un passage pour aller en Chine, fut fort désappointé de se trouver partout arrêté par le continent (3); parmi les contrées qu'il reconnut, était l'île de Terre Neuve, qu'il ne crut pas avoir découverte, puisqu'il se borna à traduire par Terra Nova, dont les Anglais firent Newfoundland, l'ancien nom scandinave de cette île (Nýjaland). Il en avait sans doute entendu parler par les marins anglais qui naviguaient en Islande, où le souvenir des découvertes transatlantiques était encore vivace. Le chancelier Bacon, parlant des voyages de Sébastien Cabot, avoue sans réticence que « l'on conservait le souvenir de quelques terres découvertes auparavant vers le nord-ouest et regardées comme des îles, qui se rattachaient pourtant en réalité au continent de l'Amérique septentrionale (4). »

---

(1) Les preuves abondent; elles ont été exposées dans un savant mémoire de Finn Magnusen : *Sur le commerce et les navigations des Anglais en Islande au XVe siècle,* dans *Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed.* T. II, livr. I, Copenhague, 1833, in 8°. p. 112-169. — Cfr. les observations de Zahrtmann sur les voyages au Nord des Zeni, *Ibid.* p. 25-27.

(2) F. Magnusen, mém. cité. p. 130.

(3) D'après la récit du Gentilhomme mantouan, Voy. *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori Veneziani* par Pl. Zurla. Venise, 1818, in-4°. T. II. p. 277-8.

(4) « Quin et memoria extabat aliquarum terrarum ad zephyrobo-

Digitized by Google

Voilà pour la Terre Neuve. Quant au nom de Dúneys, qui signifie Ile du duvet, il s'explique fort naturellement par la présence d'innombrables volatiles qui ont longtemps pullulé dans les îlots voisins de Terre Neuve et du littoral de la domination canadienne. « Il y a un si grand nombre d'oiseaux dans l'île de ce nom (1), dit Jacques Cartier, que c'est chose incroyable à qui ne le voit ; au point que cette île qui peut avoir une lieue de circuit, en est si pleine qu'il semble qu'ils y soient exprès apportés et presque comme semés. Néanmoins il y en a cent fois plus alentour d'icelle et en l'air que dedans... Ils sont excessivement gras et étaient appelés par ceux du pays *apponath*, desquels nos barques se chargèrent en moins de demi-heure, comme l'on aurait pu faire de cailloux, de sorte qu'en chaque navire nous en fîmes saler quatre ou cinq tonneaux, sans compter ceux que nous mangions frais » (2). — Ailleurs il dit des îles des Margaux (3) : « Ces îles étaient plus remplies d'oiseaux que ne serait un pré d'herbes, lesquels faisaient là leurs nids ; et en la plus grande partie de ces îles, il y en avait un monde de ceux que nous appelons margaux, qui sont blancs et plus grands qu'oisons ; et ils étaient séparés en un canton, et en l'autre part il y avait des godets ; mais sur le rivage, il y avait de ces godets et grands apponaths, semblables à ceux de cette île dont nous avons fait mention. Nous descendîmes au plus bas de la plus petite et tuâmes plus de mille

ream antè discopertarum, et pro insulis habitarum, quæ tamen revera essent pars continentis Americæ septentrionalis. »
(Zurla, ouvr. cité. T. II. p. 279, note).

(1) Aujourd'hui Funk Island, située à l'est de Terre Neuve, par 49° 40' de latit. sept.

(2) 1er Voyage, §. 2, dans *Voyag. anc. et mod.* de Ed. Charton, T. IV. p. 6.

(3) Bird Rocks des cartes anglaises, situés dans le Golfe St-Laurent, non loin des Iles de la Madeleine.

Digitized by Google

godets et apponaths, et nous en mîmes tant que nous voulûmes en nos barques » (1). — Soixante-dix ans plus tard, Champlain, découvrant les îles des Cormorans et des Loups marins, situées près de la pointe méridionale de la Nouvelle Ecosse, y trouvait « une telle abondance d'oiseaux de différentes espèces qu'on ne pourrait se l'imaginer, si l'on ne l'avait vu, comme cormorans, canards de trois sortes, oies, marmettes, outardes, perroquets de mer, bécassines, vautours, et autres oiseaux de proie; mauves, allouettes de mer de deux ou trois espèces, hérons, goillauts, courlieux, pies de mer, plongeons, huats, appoils, corbeaux, grues et autres sortes, lesquels y font leurs nids » (2). Les plumes ne devaient pas plus y manquer que les œufs dont on remplit une barrique dans l'île des Cormorans.

La nouvelle des découvertes d'Adhalbrand et de Thorvald se répandit en Norvège, où elle fit sensation. D'après le *Flateyjarbók,* en 1289, « Le roi Eirík envoya Rólf en Islande pour explorer la Terre Neuve » (3). C'est probablement à cette expédition que se rattache la présence en Islande du *Long Navire* (Lángskip), dont parlent les *Annales de Skálholt* sous la même date (4). En 1290, « Rólf parcourut l'Islande et engagea les habitants à faire le voyage de Terre Neuve » (5). Il paraît avoir réussi dans son entreprise, puisque à sa mort, arrivée en 1295, on le surnommait *Landa-Rólf* (Rólf des pays ou l'explorateur) (6).

---

(1) 1er Voy. §. 2, dans *Voy. anc. et mod.* de Ed. Charton, T. IV. p. 42.

(2) *Voy. du Sr de Champlain.* Liv. II, ch. 1, édit. de 1830, p. 65.

(3) « Eiríkr konúngr sendi Rólf til Íslands, at leita Nýjalands » (*Ant. Amer.* p. 263; — *Grœnlands hist. Mindesm.* T. III. p. 12-13.)

(4) « Lángskip á Islandi. » (*Ibid. Ibid.*)

(5) « *Fór Rólfr úm Ísland, ok krafdhi menn til Nýja Lands ferdhar.* » (*Ibid. Ibid.*)

(6) « Andadhist Landa-Rólfr. » (*Ibid. Ib.*)

Digitized by Google

En explorant la Terre-Neuve, on constata sans doute qu'une partie en était déjà connue, puisque le nom de Markland, tombé en désuétude depuis longtemps, fut remis en honneur; on dut alors y fonder des comptoirs commerciaux, ainsi que dans un pays voisin, le Hvítramannaland ou Grande-Irlande. On a vu par le témoignage des Annales islandaises que le Grœnland était en relations avec le Markland, en 1347; d'après un autre témoignage, complètement indépendant, il en entretenait aussi, un quart de siècle plus tard, avec l'Escociland ou pays des Ecossais transatlantiques que nous supposons être identique avec la Grande-Irlande. Dans une lettre que le navigateur vénitien, Antonio Zeno, adressa, vers l'an 1400, à son frère Carlo, resté dans la ville natale, est reproduit ou analysé le récit d'un pêcheur Frislandais (insulaire des Færeys) (1), qui avait visité plusieurs parties du Nouveau Monde. Comme ce passage est extrêmement important pour notre sujet et que nous avons à en approfondir plusieurs points, il est bon d'en donner le texte accompagné de la traduction :

(1) Les raisons qui ont porté beaucoup de géographes à assimiler le Frisland des Zeni avec le groupe des Færeys (*Fœrœer* des Danois), sont extrêmement nombreuses; nous en avons produit de nouvelles dans la *Découverte du Nouveau Monde par les Irlandais* (p. 90-92 du T. I. du *Compte rendu* du 1er Congrès des Américanistes; p. 50-52 du tirage à part). Ajoutons que dans le seconde carte de *Die Entdeckung Amerikas nach den æltesten Quellen, geschichtlich dargestellt* von Fr. Kunstmann (Munich 1859, in-4°, avec Atlas d'anciennes cartes inédites, in-fol.), carte dressée par un anonyme après l'année 1506 (Voy. p. 127 du texte), on voit, au nord de l'Ecosse, de petites îles qui représentent les Orcades; plus loin vers le nord, un groupe d'îles, les unes sans nom, les autres portant ceux de *Feronsis* (Færeys), *Femme* (Famien dans l'île de Sydhereyr), *Egor, Grius, Rudus* et *Roscam*. Une légende inscrite sur un ruban et placée au nord de cet archipel porte *Insula de Ureslant* (Ile de Frisland). Les noms, ne ressemblant pas à ceux de la carte des Zeni, doivent être tirés d'une source différente.

Digitized by Google

Le conquérant du Frisland, « Zichmni, homme d'intelligence et de valeur, avait sérieusement pris à cœur de se rendre maître de la mer. Pour tirer avantage de Messire Antonio, il voulut l'envoyer avec quelques navires vers le couchant; car, de ce côté, avaient été découvertes, par certains de ses pêcheurs, des îles très-riches et très-populeuses, découverte que M. Antonio raconte dans une lettre écrite à M. Carlo, son frère, exactement comme il suit, si ce n'est que quelques mots anciens et le style ont été changés, mais la matière est conservée dans son essence :

» Il y a vingt-six ans partirent quatre embarcations de pêcheurs qui, assaillis par une grande tempête, marchèrent plusieurs jours, comme perdus à travers la mer, jusqu'à ce que finalement, l'air s'étant calmé, ils découvrissent une île appelée Estotilanda, située au couchant, à la distance de plus de mille milles du Frisland. Sur ses côtes se brisa une des embarcations et six hommes qu'elle portait furent pris par les insulaires et conduits à une cité très-belle et très-peuplée,

Zichmni come huom di spirito e di valore, si haveva al tutto messo in cuore di farsi padron del mare. Onde valendosi di M. Antonio, volle che con alcuni navigli navigasse verso ponente, per esser state discoperte da quel lato da certi suoi pescatori Isole ricchissime e popolatissime; la qual discoperta narra M. Antonio in una sua lettera scritta à M. Carlo suo fratello così puntalmente, mutate però alcune voci antiche, e lo stile, e lasciata star nel suo essere la materia.

Si partirono ventisei anni fà quattro navigli di pescatori, i quali, assaltati da una gran fortuna molti giorni andarono, come pur perduti per il mare, quando, finalmente raddolcitosi il tempo, scoprirono una isola detta Estotilanda posta in ponente, lontano da Frislanda più di mille miglia, nella quale si ruppe un de' navigli, e sei uomini, che v'erano sù, furono presi da gli isolani, e condotti a una città bellissima e molto popolata, dove il Re, che la signoreggiava, fatti venir molti

Digitized by Google

où le roi, qui en était le seigneur, fit venir beaucoup d'interprètes; mais il ne s'en trouva aucun qui sût la langue de ces pêcheurs, si ce n'est un Latin qui avait de même été jeté dans cette île par la tempête. Celui-ci leur ayant demandé de la part du roi qui ils étaient et d'où ils venaient, nota le tout et le rapporta au roi, lequel, après en avoir été informé, voulut qu'ils demeurassent dans le pays. Les pêcheurs se soumirent à cet ordre parce qu'ils ne pouvaient faire autrement; ils restèrent cinq ans dans l'île, dont ils apprirent la langue, et l'un d'eux particulièrement fut dans plusieurs parties de l'île; il raconta qu'elle est très-riche et possède en abondance tous les biens du monde et qu'elle n'est guère moindre que l'Islande, ayant au milieu une montagne très-élevée, d'où sortent quatre rivières qui l'arrosent. Ceux qui l'habitent sont ingénieux; ils possèdent les mêmes arts que nous, et on croit qu'autrefois ils ont été en relations avec les nôtres, puisque le narrateur dit avoir vu dans la bibliothèque du roi des livres latins qui ne sont plus compris des habitants. Ils ont une lan-

interpreti, non ne trovò mai alcuno che sapesse la lingua di quelli pescatori, se non uno Latino nella stessa isola per fortuna medesimamente capitato, il quale dimandando lor da parte del Re che erano e di dove venivano, raccolse il tutto, e lo riseri al Re, il quale intese tutte queste cose, volle che si fermassero nel paese; perchè essi facendo il suo comandamento, per non si poter altro fare, stettero cinque anni nell' isola ed appresero la lingua, et un di loro particularmente fu in diversi parti dell'isola, e narra che è ricchissima ed abondantissima di tutti li beni del mondo, e che è poco minore di Islanda, ma piu fertile, avendo nel mezzo un monte altissimo dal quale nascono quatro fiumi che la irrigano. Quelli che l'abitano sono ingeniosi, e hanno tutte le arti come noi; e credesi che in altri tempi havessero commercio con i nostri, perchè dice di aver veduti libri latini nella libreria del Re che non vengono hora da lor intesi; hanno lingua, e lettere

Digitized by Google

gue et des lettres particulières; ils extraient toutes sortes de métaux et ont surtout de l'or en abondance. Leurs relations commerciales sont avec le Grœnland, d'où ils tirent les pelleteries, le soufre et la poix. Le pêcheur rapporte que vers le sud il y a un grand pays très-riche en or et populeux. Les insulaires sèment du grain et brassent de la cervoise, sorte de boisson dont les peuples septentrionaux se servent, comme nous du vin. Ils ont des bois d'une immense étendue et en fabriquent des murs. Il y a beaucoup de cités et de châteaux. Ils font des embarcations et naviguent, mais ils ne possèdent pas la pierre aimantée et ne connaissent pas le Nord au moyen de la boussole. C'est pourquoi ces pêcheurs furent très-appréciés, de sorte que le roi les expédia avec douze navires vers le Sud dans un pays qu'ils nomment Drogio. Mais, en route, ils furent assaillis par une si violente tempête qu'ils se croyaient perdus. Pourtant ils évitèrent une mort cruelle pour tomber dans une situation encore pire, parce que à terre ils furent faits prisonniers et la plupart dévorés

separate, e cavano metall' di ogni sorte, e sopra tutto abondano di oro, e le lor pratiche sono in Engroneland, di dove traggono pellerecie, e zolfo, e pegola; ed verso ostro narra, che v'è un grand paese molto ricco d'oro, e popolato; seminano grano, e fanno la cervosa, che è una sorte di bevanda che usano i popoli settentrionali, come noi il vino; hanno boschi d'immensa grandezza, e fabricano à muraglia, e ci sono molte città e castelli; fanno navigli e navigano, ma non hanno la calamita ne intendono col bossolo la tramontana. Per ilche questi pescatori furono in gran pregio, si che il Re li spedì con dodici navigli verso ostro nel paese che essi chiamano Drogio; ma nel viaggio hebbero cosi gran fortuna, che si tenevano per perduti; tuttavia fuggiata una morte crudele, diedero di petto in una crudelissima, perciò che presi nel paese furono la piu parte da quelli feroci popoli mangiati, cibandosi essi di carne humana che tengono per molto sapo-

Digitized by Google

par les féroces habitants, qui mangent de la chair humaine et la tiennent pour une viande très-savoureuse. Le pêcheur et ses compagnons sauvèrent leur vie en montrant la manière de prendre le poisson avec des filets; il pêchait chaque jour en mer ou dans les eaux douces et prenait assez de poissons qu'il donnait aux chefs. Par là, il se mit si bien en faveur que chacun le chérissait, l'aimait et l'honorait beaucoup. Sa réputation se répandit chez les peuples voisins et un chef des environs éprouva un si grand désir de l'avoir près de lui et de voir avec quel art admirable il savait prendre le poisson, qu'il déclara la guerre à celui chez lequel se trouvait le Frislandais; il finit par avoir le dessus parce qu'il était plus puissant et belliqueux, et le pêcheur lui fut envoyé avec ses compagnons. Pendant les treize années de suite qu'il demeura dans ces contrées, il dit qu'il passa de la même manière au pouvoir de plus de vingt-cinq maîtres; celui-ci faisant toujours la guerre à celui-là, et tel à tel autre, rien que pour avoir le pêcheur, lequel erra ainsi, sans avoir jamais de

rita vivanda. Ma, mostrando lor quel pescatore co' compagni il modo di prender il pesce con le reti, scampò la vita; e pescando ogni di in mare, e nelle acque dolci, prendeva assai pesce, e lo donava à i principali. Onde se ne acquistò perciò tanta gratia, che era tenuto caro, ed amato, e molto honorato da ciascuno. Sparsasi la fama di costui ne' convicini popoli, entrò in tanto disiderio un signor vicino di haverlo appresso di se, ed veder com' egli usava quella sua mirabil arte di prender il pesce, que mosse guerra à quell' altro Signore, appresso il quale egli si riparava, e prevalendo infine, per esser piu potente ed armigero, gli fu mandato insieme con gli altri, ed in tredeci anni che stette continuamente in quelle parti, dice che fù mandato in quel modo à piu de venticinque Signori, movendo sempre questo à quel guerra, e quel à quell' altro, solamente per haverlo appresso di se, e così errando andò senza haver mai ferma habitatione in un luogo lungo

Digitized by Google

demeure fixe dans le même lieu pendant longtemps, de sorte qu'il connut et parcourut pour ainsi dire toutes ces contrées. Il dit que ce pays est très-vaste et comme un nouveau monde, mais que la population est grossière et privée de tout bien; tous vont nus; ils souffrent du froid rigoureux et ne savent pas se couvrir des peaux d'animaux qu'ils prennent à la chasse; ils n'ont aucune sorte de métal, vivent de chasse et portent des lances de bois aiguisé d'un bout, et des arcs dont les cordes sont faites de cuir. Ce sont des peuples d'une grande férocité, qui se combattent mutuellement à mort et se mangent l'un l'autre. Ils ont des chefs et certaines lois bien différentes d'un pays à l'autre. Mais plus on va vers le Sud-Ouest, plus on trouve de civilisation, à cause de la douceur de la température; de sorte qu'il y a des cités, des temples pour les idoles, où l'on sacrifie des victimes humaines que l'on mange ensuite. Dans cette contrée, on a quelque connaissance et usage de l'or et de l'argent. Le pêcheur, après avoir passé de si nombreuses années dans ces pays, résolut

tempo, si che conobbe et praticô quasi tutte quelle parti. E dice il paese esser grandissimo, e quasi un nuovo mondo, ma gente rozza e priva di ogni bene, perche vanno nudi tutti, che patiscano freddi crudeli, ne sanno coprirsi delle pelli degli animali che prendono in caccia; non hanno metallo di sorte alcuna, vivono di cacciaggioni, e portano lancia di legno nella punta aguzze, ed archi, le corde de i quali sono di pelle di animali; sono popoli di gran ferocità, combattono insieme mortalmente, e si mangiano l'un l'altro; hanno superiori, e certe leggi molto differenti tra di loro. Ma piu che si và verso garbino, vi si trova piu civilità per l'aere temperato che v'è; di maniera che ci sono città, tempij agli Idoli, ed vi sacrificano gli huomini e se li mangiano poi, havendo in questa parte qualche intelligenza ed uso dell'oro e dell'argento. Or, sendo stato tanti anni questo pescatore in questi paesi, si deliberó di ritornar, se poteva, alla patria, ma i suoi compagni

Digitized by Google

de regagner, si c'était possible, sa patrie. Mais ses compagnons, désespérant de la revoir, le laissèrent partir en lui souhaitant bon voyage et restèrent où ils étaient. Leur ayant fait ses adieux, il s'enfuit à travers les bois vers Drogio, et fut très-bien accueilli et choyé du chef voisin qui le connaissait et était en grande hostilité avec l'autre. Il retourna ainsi de proche en proche par là même où il avait passé, et, après beaucoup de temps et assez de peine et de fatigues, il regagna finalement Drogio, où il habita trois ans de suite, jusqu'à ce que, par un heureux hasard, il apprit des habitants qu'il était arrivé à la côte quelques navires. De là, ayant conçu l'espoir de réaliser son désir, il se rendit vers la mer et demanda aux navigateurs de quel pays ils étaient. Il apprit avec grand plaisir qu'ils venaient de l'Estotilanda, et les ayant priés de l'emmener, il fut volontiers accueilli, parce qu'il savait la langue du pays, et, comme aucun autre ne l'entendait, ils firent de lui leur interprète. Ensuite il répéta avec eux ce voyage, de sorte qu'il devint très-riche. Ayant lui-

disperatosi di poterla piu rivedere, lo lasciarono partir à buon viaggio, ed essi si rimasero là. Ond'egli, detto à lor à Dio, fuggi via per i boschi verso Drogio, e fu benissimo veduto ed accarezzato dal Signor vicino, che lo conosceva, e teneva grande nimistà con l'altro; e così andando di una in un'altra mano di quelli medesimi per liquali era passato, doppo molto tempo ed assai travagli e fatiche, pervenne finalmente in Drogio, nel quale habitò tre anni continui, quando per sua buona ventura intese da paesani, che erano giunti alla marina alcuni navigli, ond'egli entrato in buona speranza di far bene i fatti suoi, venne al mare, e dimandato di che paese erano, intese con suo gran piacere che erano di Estotilanda; perche, havendo egli pregato di essere levato, fu volentieri ricevuto per haver la lingua del paese, ne essendo altri che la sapesse, lo usarono per lor interprete. Là onde egli frequentò poi con lor quel viaggio, si che divenne molto ricco, e

Digitized by Google

même construit et armé un navire, il revint en Frisland, apportant au seigneur de l'île la nouvelle de la découverte de ce pays très-riche. Et le tout est confirmé par les marins et par beaucoup de choses nouvelles qui attestent la véracité de tout ce qu'il a rapporté. »

Antonio Zeno ajoute qu'il alla avec le roi Zichmni (1) à la

fatto ed armato un naviglio del suo, se ne è ritornato in Frislanda, portando à questo Signor la nuova dello scoprimento di quel paese ricchissimo, ed à tutto se gli da fede per i marinai, e molte cose nuove che approvano essere vero, quanto egli ha rapportato. » (The voyages of the venetian brothers Nicolô and Antonio Zeno, to the northern seas, in the XIVth century... translated and edited with notes and an introduction by *Richard Henry Major. — London, printed for the Hakluyt Society. 1875. in-8° avec 4 cartes, p. 18-25.)*

(1) Ce nom barbare a embarrassé beaucoup de commentateurs. Pour en faciliter la prononciation, Joh. Is. Pontanus change le *m* en *in* et orthographie *Zichinni* (*Rerum danicarum historia*, Amsterdam, 1631, in-fol., p. 756-762). En outre il cite (p. 763) Corn. Wytfliet qui écrit *Zichini.* — Marco Barbaro, parent des Zeni, qui termina en 1536 un recueil de généalogies intitulé *Discendenze patrizie*, et qui connut les lettres d'Antonio Zeno vingt-deux ans avant leur publication (Voy. *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani*... del P. A. D. Pl. Zurla. T. II. Venise, 1818, in-4°, p. 9, note), lisait *Zichno*, qui est une transcription assez fidèle du vieux norrain *Thegn* (propriétaire libre) ; or ce mot correspond au surnom de *bondi* (propriétaire), qu'une tradition færoyenne sur la *Bataille de Mannafelsdal* (recueillie par V. U. Hammershaimb et publiée par la Société des Antiquaires du Nord, dans son *Antikvarisk Tidsskrift*, 1849-1851. Copenhague, in 8°, p. 170-172), donne au chef frison d'Akraberg, conquérant du Frisland et protecteur des Zeni. — Le θ des Grecs, qui correspond à peu près au *th*

Digitized by Google

recherche de l'Estotilanda, mais quoiqu'ils eussent pour guides des mariniers qui en étaient venus avec le pêcheur (1) mort trois jours avant leur départ, une tempête les désorienta, et il leur fut impossible de retrouver l'Estotilanda.

Cet aveu d'insuccès est un indice de la bonne foi d'Antonio, qui ne se pose aucunement en grand explorateur et qui n'aurait certes pas inventé une fable pour la plus grande gloire d'un obscur pêcheur déjà mort. Sa véracité ne peut être douteuse en ce point. On a contesté celle du pêcheur; mais d'abord, il faut remarquer qu'il n'aurait pas consenti à servir de guide à l'expédition projetée, s'il n'avait pas été sûr de l'existence et de la situation des pays dont il parlait. De plus, après sa mort, ses compagnons de voyage, qui disaient être venus avec lui de l'Estotilanda, n'auraient pas voulu le remplacer ni endosser la responsabilité de mensonges débités par un imposteur qui n'était plus. Puisqu'ils acceptèrent la mission de guider les explorateurs, c'est qu'ils connaissaient évidemment le chemin de l'Estotilanda. Quant aux insulaires des Færeys, ils avaient, comme tous les sujets du roi de Norvège, pu entendre parler des découvertes de Bjarné Herjúlfsson, de Leif l'heureux, des frères Adhalbrand et Thorvald, de Landa-Rólf et des récents voyages des Grœnlandais dans le Markland. Ils n'avaient donc pas de motif de contester l'existence de terres neuves situées à l'ouest de leur archipel. Le récit du pêcheur frislandais n'a rien d'improbable, et l'on ne serait autorisé à le traiter de fable que s'il était absolument impossible de l'expliquer raisonnablement. Mais ce n'est aucunement le cas; car à part quelques obscurités qui restaient

---

des Scandinaves, devient *z* en passant en italien; par exemple : θεῖος oncle, ital. *zio;* θήκη bourse, ital. *zecca* atelier monétaire, d'où *zecchino* sequin.

(1) « Prendendo per guide in cambio del morto pescatore alcuni che erano tornati da quella isola con lui. » (Relat. des Zeni, édit. Major. p. 25).

Digitized by Google

encore et dont nous pensons pouvoir aujourd'hui éclaircir les plus considérables, toute la relation concorde parfaitement avec ce que nous savons de la situation de l'Amérique septentrionale au XIVe siècle.

Nous avons déjà proposé de lire *Escocilanda*, au lieu de *Estotilanda*, correction qui n'a rien d'exorbitant pour quiconque a étudié les manuscrits du XVe siècle, où le *t* et le *c* sont très-souvent confondus. Il faut se rappeler que la lettre d'Antonio Zeno n'a pas été imprimée sous ses yeux, mais publiée 150 ans plus tard par un de ses descendants qui a bien pu n'en pas reproduire exactement le texte. Si l'on admet notre leçon, comme les Irlandais et les Ecossais étaient souvent confondus au moyen âge, le nom d'Escociland nous reporte immédiatement à la Grande Irlande dont parlent les sagas scandinaves. La situation de ce pays, que les textes nous forcent à chercher près du Markland, c'est-à-dire au nord du Vinland et au sud du Helluland, et non pas dans la Floride, a déjà été rectifiée dans notre précédent mémoire (1). Le Markland étant dans le bassin du golfe Saint-Laurent, c'est dans les mêmes parages qu'il faut placer l'Escociland. Cette contrée était une île un peu moins grande que l'Islande; l'île de Terre Neuve aurait à peu près ces dimensions; mais une île où Bjarné ne vit *rien de bon* (ogagnvænligt), que Leif jugeait être *sans valeur* (gædalaust), et dont Jacques Cartier disait: un champ des îles de la Madeleine « vaut plus que toute la terre Neuve » (2), ne peut être assimilée avec l'Escociland « très-riche et possédant en abondance tous les biens du monde ». Le Labrador étant encore moins favorisé de la nature, au point que J. Cartier le comparait au pays que Dieu donna à Caïn (3), ne peut non plus être pris en considération.

(1) *Compte rendu du* 1er *Congrès des Améric.* 1875. T. I, p. 84-85; p. 44-45 du tirage à part.

(2) 1er Voyage, § 12, dans *Voy. anc. et mod.* de Charton, IV, p. 13.

(3) Ibid. § 8, dans *Voy.* de Charton, IV, p. 9.

Digitized by Google

Ayant successivement éliminé les pays situés au nord, à l'est et au sud du golfe Saint-Laurent, c'est sur son littoral occidental qu'il nous faut nécessairement chercher l'Escociland ; nous n'avons pas d'autre alternative. On objectera que le Nouveau Brunswick avec les terres adjacentes n'est pas une île ; c'est vrai, mais les anciens confondaient souvent, et même à bon escient, les îles et les presqu'îles ; les exemples en sont très-nombreux ; il n'est donc pas étrange que le nom d'île ait été donné à une péninsule bornée au nord par la large embouchure ou estuaire du fleuve Saint-Laurent ; à l'est par le golfe du même nom ; au sud par la baie de Fundy, et à l'ouest par les rivières Kennebek et Chaudière, dont les sources sont si rapprochées l'une de l'autre qu'un des affluents de la rivière Chaudière est appelé Kennebek. Champlain (1) fait observer que du Kennebek on peut aller à Québec presque toujours par eau, sauf un petit trajet de deux lieues par terre. Cette lacune si courte sur un parcours de cinquante myriamètres n'a jamais arrêté les mariniers du pays qui sont habitués de longue main à traîner ou à porter leurs embarcations à travers les isthmes ou portages. Un étranger entendant dire que l'on pouvait aller en barque du golfe du Maine à l'estuaire du Saint-Laurent, a pu croire que ces deux golfes étaient unis par un bras de mer et que l'Escociland était une véritable île séparée du continent par un détroit. Il était facile de s'y tromper ; aussi Gastaldi, dans la première carte accompagnant la relation du grand marin français de Dieppe (2) a-t-il mis le Saint-Laurent en communication avec la mer qui baigne la côte méridionale de la Norombègue. Plus tard, un cartographe, qui avait pourtant de meilleurs moyens d'information que l'humble marin frislandais ou que

(1) *Voy.* du Sr de Champlain. L. 1, ch. 4. Paris, 1830, in-8°, T. I, p. 92.

(2) Ramusio, *Terzo volume delle navigationi et viaggi.* Venise, 1556. in-fol. f. 424-5.

Digitized by Google

le vieux géographe, a encore commis la même erreur. Dans la carte de la partie orientale de la Nouvelle France, annexée au tome I de *l'Histoire du Canada* par Charlevoix et dressée en 1744, par N. Belin, « d'après divers manuscrits du dépôt des cartes, plans et journaux de la marine et mémoires communiqués par les missionnaires jésuites », cet ingénieur met le Kinibéqui en communication avec la rivière de la Chaudière et fait une véritable île du pays qu'il appelle la Nouvelle Ecosse et qui répond exactement à notre définition de l'Escociland.

L'Estotilanda des Zeni nous paraît donc comprendre la partie orientale du Maine, tout le Nouveau Brunswick et la partie du Bas Canada qui s'étend au sud du fleuve, depuis la rivière Chaudière jusqu'à la baie des Chaleurs, région assez bien caractérisée par « ses forêts d'une immense étendue » (1). Quant au mont élevé situé au milieu du pays et où quatre rivières prennent leur source, ce doit être le mont Catahdin dans l'Etat du Maine, haut de 5,385 pieds anglais (1641 m.) et qui domine la chaîne de montagnes d'où coulent le Kennebek, le Penobscot et les rivières Saint-Jean et Sainte-Croix. A la vérité, le pays baigné par ces quatre rivières est sensiblement plus grand que l'Islande; mais il ne faut pas attendre une parfaite précision d'un simple pêcheur n'ayant aucune de nos ressources pour évaluer l'étendue du pays visité par lui. Si l'on veut absolument avoir une péninsule un peu moindre que l'Islande, il faut limiter l'Escociland à l'ouest par le Penobscot ou mieux encore par la rivière Saint Jean dont les sources ne sont pas moins rapprochées de la rivière Chaudière que ne le sont celles du Kennebek. Dans cette hypothèse, les quatre rivières seraient le Restigouché, le Nipisiguit et les deux plus grandes branches du Miramichi, qui toutes prennent leur source dans la même chaîne de montagnes.

---

(1) « Hanno boschi d'immensa grandezza. » (Relat. de Zeni, édit. Major, p. 21.)

Digitized by Google

Si l'on admet que les Escocilandais, comme l'indique leur nom, étaient issus des Ecossais, on conçoit qu'ils aient semé des céréales, brassé de la bière, élevé des villes et des châteaux, construit des navires, en un mot connu tous les arts européens, tout en ignorant l'usage de la boussole. On n'a pas retrouvé ou plutôt l'on n'a jamais cherché les ruines de leurs édifices, parce que la péninsule au sud du Saint-Laurent n'a pas encore été étudiée au point de vue archéologique. La plupart de ces constructions devaient d'ailleurs être en bois, comme l'affirme le pêcheur frislandais, et l'incendie ou les ravages du temps les ont détruites, comme l'enceinte non moins importante, et beaucoup plus récente, de Hochelaga (Montréal), décrite par J. Cartier et dont Ramusio nous a conservé le plan et la vue. Mais eussent-elles été en pierre, qu'elles ont dû disparaître sous la puissante végétation qui, dans ce pays, recouvre si rapidement les places incultes. On en a un exemple authentique : en 1604, Des Monts avait élevé dans l'îlot de Sainte-Croix, à l'embouchure de la rivière de ce nom, un fort qui fut abandonné l'année suivante et ce qui en restait fut ruiné en 1613, lors de la honteuse expédition de l'anglais Argall. Cent soixante-dix ans plus tard, « lorsqu'en 1783, un traité déclara que la rivière de Sainte-Croix fixerait la limite entre les Etats du Maine et du Nouveau Brunswick, on hésitait à savoir quel était le vrai cours d'eau de Sainte-Croix, mais en 1798 le doute fut résolu par la découverte de l'île de Des Monts, sur laquelle des recherches firent retrouver, cachés sous les amas de sable et de broussailles, les fondations du fort depuis si longtemps écroulé. La solitude reprend vite ses droits, et le silence régnait depuis de longues années sur ce point qu'avaient animé un jour la vie et les passions (1). » Dans le Grœnland où la végétation est incompara-

(1) Fr. Parkman, *Les pionniers français dans l'Amérique du Nord*, trad. de Mme la comtesse Gédéon de Clermont-Tonnerre. Paris, 1870, in-12, p. 182. Il cite Holmes, *American Annals*. I. 122, note 1.

Digitized by Google

blement moins envahissante qu'au Canada, il a fallu des recherches persévérantes, poursuivies pendant plus de un siècle et demi, pour retrouver la plupart des vestiges des anciens établissements islandais, et c'est seulement plusieurs siècles après l'arrivée des Européens dans l'Amérique centrale, que le monde savant apprit l'existence des imposantes ruines de Palenqué. Ces exemples nous laissent l'espoir que les restes des anciens édifices de l'Escociland ne seront pas toujours ensevelis sous les détritus, les ronces et les couches de poussière.

La présence de livres latins dans la bibliothèque du roi est toute naturelle, puisqu'il y avait eu des missionnaires chrétiens dans le pays ; les habitants ne comprenaient plus ces livres, parce qu'ils étaient séparés de la mère patrie depuis des siècles et qu'ils n'avaient plus de prêtres formés dans les séminaires et les Universités d'Europe. Il en fut de même pour les chrétientés du Grœnland, depuis 1418, c'est-à-dire plusieurs générations avant leur anéantissement. La langue des Escocilandais étant l'ancien irlandais, ils avaient des lettres quelque peu différentes des caractères latins ; le pêcheur frislandais eut besoin d'un interprète pour se faire comprendre d'eux ; c'est la meilleure preuve que les habitants n'étaient pas d'origine scandinave, comme on l'a supposé; autrement un insulaire des Færeys aurait pu sans peine converser avec eux : l'ancien idiome norrain n'était pas encore totalement corrompu en Norvège, en Islande, au Grœnland, dans les Orcades, les Shetlands, les Færeys, et restait la langue commune de toutes les possessions du roi de Norvège.

Le contraste que les Escocilandais offraient avec les peuples situés au sud de leur pays, suffirait seul à indiquer l'origine européenne des premiers; les uns cultivaient les céréales, les autres étaient anthropophages et vivaient de chasse, n'ayant pourtant pas l'industrie de se couvrir des peaux d'animaux tués par eux; ils ne savaient ni pêcher avec des filets, ni tra-

Digitized by Google

vailler les métaux; ils se bornaient à aiguiser le bout de leurs lances de bois. Les Escocilandais au contraire s'entendaient à extraire des métaux de toute sorte et ils avaient de l'or en abondance. Le grand pays situé au sud, qui était populeux et riche en or, paraît avoir été le Markland ou Nouvelle Ecosse, où l'on a en effet découvert de riches mines (1). Les métaux ne manquent pas non plus dans les pays autrefois compris sous le nom d'Escociland. Pour la partie canadienne, en effet, il y a d'abondants filons d'or dans les districts de Beauce et de Saint-François, aux sources de la rivière Chaudière. On trouve de l'argent natif dans le dernier district; du cuivre en immense quantité dans les cantons de l'est; du fer presque partout; enfin du plomb dans la Gaspésie (2). Pour le Nouveau Brunswick, on y connaît, depuis le temps de Champlain, plusieurs mines de fer sur le littoral de la Baie Française ou de Fundy (3).

Quant aux relations commerciales de l'Escociland, il en a déjà été question; mais il faut encore passer en revue les articles qui en faisaient l'objet: les pelleteries, le soufre et la *pegola*. S'il y a lieu d'être surpris de ce que les habitants d'un pays, plus tard si renommé pour le commerce des fourrures, aient eu besoin d'en faire venir du Grœnland, il faut pourtant remarquer que l'ours blanc ne fréquente point leurs parages et que certains amphibies sont beaucoup moins abondants dans le Golfe du St-Laurent que dans le détroit de Davis. En outre, bien que les Grœnlandais n'eussent ni solfatare, ni soufre

---

(1) Voy. *A practical Guide for Tourists, Miners and Investors and all Persons interested in the Developpement of the Gold Fields of Nova Scotia*, by A. Heatherington Montréal, 1868, in-12.

(2) Voy. *Esquisses sur le Canada* par J. C. Taché, Paris 1865, in-18, p. 61; — *La Province de Québec* par L. Archambeault. Québec, 1870, in-12. p. 63.

(3) *Voy. du Sr de Champlain*. L. II. ch. 3; T. I de l'édit. de Paris, 1830. p. 74-75.

Digitized by Google

natif, ils pouvaient extraire ce corps inflammable des pyrites qui se trouvent en plusieurs endroits de leur pays (1). Il ne faut pas non plus oublier que le monastère de St-Thomas, bien que situé fort loin au nord des établissements scandinaves, sur une côte inexplorée depuis bien des siècles, faisait partie du Grœnland et que ses eaux descendant d'une montagne volcanique étaient sulfureuses (2). — Reste la *pegola*; ce mot peut signifier tout à la fois : poix, résine, goudron ou bitume. Dans le premier sens, il désignerait la résine fossile, sorte d'ambre très-brillant et combustible, que l'on trouve en grande quantité dans les gisements de charbon de terre à Atanakerdluk, sur la rive septentrionale du détroit de Waigat, qui sépare l'île de Disko de la péninsule de Noursoak, et dans l'île inhabitée de Hareœ, au nord de celle de Disko (3). Dans le second sens il désignerait le goudron de phoque (sæltjæra), que les Grœnlandais avaient coutume de fabriquer dans le Nordrseta, « parce que la chasse au phoque y était plus productive que dans les pays habités. La graisse de phoque fondue était versée dans des barques de peau et celles-ci suspendues dans des hangars extérieurs et exposées au vent, jusqu'à ce qu'elle se coagulât (4). » Ce goudron servait à enduire les navires et passait pour les préserver des atteintes du ver de mer ou taret (5). Enfin dans le troisième sens, *pegola* se rapporterait soit au bitume fabriqué avec les

---

(1) H. Rink, *Grœnland*, T. III. p. 204, 208, 215, 218 ; III. 150, 152.

(2) « L'acqua poi nel monistero per esser di zolfo... » (Relat. des Zeni, édit. Major, p. 17.)

(3) H. Rink, *Grœnland*, T. I. p. 172, 177; II. p. 147, 209.

(4) Extrait du *Hauksbók*, fait par Bjœrn Jónsson de Skardsá et publié dans *Antiq. Americ.* p. 275 et dans *Grœnlands hist. Mindesm.* III. p. 242-3.

(5) *Saga de Thorfinn Karlsefné*, dans *Ant. Amer.* p. 263 et *Grœnlands hist. Mindesm.* T. I. p. 438-9.

Digitized by Google

pierres incandescentes vomies par le volcan de St-Thomas (1), soit à *una certa materia come pegola* (2), qui se formait dans une fontaine d'une île voisine du cap de Trin, situé au sud du Grœnland. Cette île doit être celle d'Ounartok, située non loin de Lichtenau, par 60° 30' de lat. sept., et qui, seule dans le Grœnland méridional, renferme deux bassins d'eau chaude, à la température de 32° et 33°, dont l'un produit une plante visqueuse, qui s'étend en couche épaisse sur le tout (3).

Ainsi, dans tout le récit du pêcheur frislandais, il n'y a rien qui ne puisse s'expliquer très-naturellement si l'on se place à notre point de vue. On nous permettra donc, jusqu'à preuve du contraire, de le considérer comme l'expression de la vérité. Une des plus sérieuses objections qu'on puisse lui adresser, c'est la disparition de la civilisation européenne et du christianisme dans l'Escociland, entre le voyage du pêcheur et les plus anciennes explorations françaises; nous ne parlons pas des navigations plus ou moins connues de Verrazzano, des Cortereals, des Cabots, qui ont seulement vu les côtes de l'Amérique septentrionale, et qui, en tout cas, n'ont pas décrit amplement les mœurs des habitants. J. Cartier lui-même n'a pas connu l'intérieur de la péninsule au sud du Saint-Laurent. Les tentatives de colonisation en Acadie du baron de Léry, en 1518, et du marquis de la Roche, en 1598, ou plutôt en 1578,

---

(1) « Nelle fabriche del monistero non si servono di altra materia che di quella stessa, che porta lor il fuoco, perche tolgono le pietre ardenti, che à similitudine di faville escono della bocca dell' arsura del monte, allhora che sono piu infiamate, et battano lor sopra dell' acqua per la quale si apreno, et fanno bitume ò calcina bianchissima e molto tenace, che posta in conserva non si guasta mai ». (Rel. des Zeni, édit. Major, p. 13-14.)

(2) Relat. des Zeni, édit. Major. p. 31.

(3) Bredsdorff, dans *Grœnlands hist. Mindesm.* T. III. p. 597; — H. Rink, *Grœnland.* III. p. 352.

Digitized by Google

sont à peine connues. Il faut attendre jusqu'aux explorations de Des Monts et de Champlain, en 1604 et 1605, de Poutrincourt et de Lescarbot, en 1606, et surtout jusqu'aux missions des Jésuites, à partir de 1611, et des Récollets, à partir de 1615, pour avoir des notions quelque peu exactes des côtes de l'Acadie. Il fallut ensuite plus d'un demi-siècle pour la parcourir en tout sens, y établir des missions en beaucoup de points et se mettre en relation avec tous les indigènes. On peut se résumer en disant que le XVIIe siècle presque tout entier fut employé à explorer la péninsule au sud du Saint-Laurent et son appendice la Nouvelle-Ecosse. Or, si l'on étudie la masse de renseignements réunis pendant un siècle et demi, et d'observations plus ou moins suivies, plus ou moins profondes, on y rencontrera nombre de vestiges du Christianisme prêché autrefois dans l'Escociland et le Markland. Nous avons consacré un mémoire spécial à l'examen de cette question (1); il nous suffira donc d'exposer dans un bref résumé les faits les plus caractéristiques.

En 1534, des indigènes de la Gaspésie, voyant J. Cartier planter une croix sur le littoral de leur pays, mirent deux doigts en croix, puis montrèrent toute la contrée environnante, comme pour indiquer qu'il y en avait de pareilles dans tout leur territoire. En 1607, Champlain en trouva une, en effet, dans la Baie Française ou de Fundy, sur la côte septentrionale de l'ancien Markland. Elle était fort vieille, toute couverte de mousse et presque toute pourrie, d'où le célèbre navigateur concluait fort justement qu'autrefois il y avait eu des Chrétiens en ce pays. Les indigènes du voisinage observaient certaines pratiques chrétiennes avant même d'être

(1) *Les derniers vestiges du Christianisme prêché du 10e au 14e siècle dans le Markland et la grande Irlande :* les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie (Domination canadienne), extrait des *Annales de philosophie chrétienne.* Avril 1877. p. 284-310; aussi tiré à part. Paris 1877. 27 p. in-8°.

Digitized by Google

baptisés; par exemple, Chkoudun, sagamos ou sachem de la rivière Saint-Jean, ne mangeait pas un morceau sans lever les yeux au ciel et faire le signe de la croix; il avait des croix dans toutes ses cabanes et il en portait une devant sa poitrine. Les insulaires de Cap Breton faisaient aussi très-volontiers le signe de la croix, et se la peignaient spontanément sur le visage, sur l'estomac, sur les bras et sur les jambes. Aussi Lescarbot pensait-il que ces peuples « sont venus de quelque race de gens qui avaient été instruits en la loi de Dieu (2). » Les Acadiens, nom par lequel on désignait les habitants de la Nouvelle Écosse, du Nouveau Brunswick, de la Gaspésie, des îles voisines et même du Maine oriental, avaient quelques notions du déluge et des choses de l'ancienne loi; ils connaissaient la Trinité, dont un des personnages s'appelait Messou, réparateur comme le Messie, et sa mère qui, au jugement du P. G. Sagard Théodat, « semble représenter en quelque chose la mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ils n'avaient pas oublié le nom de Jésus; mais, devenus idolâtres, ils l'appliquaient au soleil, soit sous cette forme même, soit sous les formes légèrement corrompues de *Kesus*, *Kizous*, *Gischi*. Au temps de Jean Alphonse (1541), leur langue renfermait encore beaucoup de mots latins, et l'*Alleluya* retentissait encore dans un de leurs chants au milieu du XVIIe siècle. Enfin les Souriquois de l'Acadie avaient adopté un grand principe, qui était le premier et peut-être l'unique article de leurs lois: c'était de faire à autrui ce qu'ils souhaitaient qu'on leur fît à eux-mêmes. Ils n'avaient donc pas seulement conservé quelques pratiques du Christianisme et quelques réminiscences de ses dogmes, mais ils se souvenaient encore du sublime précepte qui fait le fondement de la morale chrétienne.

Aussi tous les esprits perspicaces, tous les hommes bien informés: Champlain, Lescarbot, Nicolas Denys, Mgr de

(2) *Hist. de la Nouv. France*. L. I. Ch. 3. Paris, 1618, in-8°, p. 23.

Digitized by Google

Saint-Vallier, le P. Le Clercq, et le P. G. Sagard Théodat lui-même, malgré la forme dubitative qu'il emploie, frappés des nombreux indices énumérés plus haut, en ont-ils tiré la conclusion que le Christianisme avait déjà été prêché dans le pays avant l'arrivée des Français; mais ils ne pouvaient se rendre compte ni de la manière ni du temps où cette évangélisation avait eu lieu. Toute la nouveauté de notre thèse consiste à répondre point pour point aux questions que ces observateurs judicieux s'étaient posées sans pouvoir les résoudre.

C'est en vain que l'on prétendrait attribuer une origine toute moderne à ces vestiges signalés en Acadie à partir du XVIe siècle. Le culte de la croix, les pratiques, les dogmes et les noms chrétiens, les mots latins, n'ont pu être adoptés par les sauvages en imitation de ce que faisaient, croyaient et disaient les navigateurs et missionnaires français, puisque leur présence dans le pays y a été constatée au fur et à mesure que l'on y faisait des découvertes. Vers 1680, un vieillard de la tribu des Porte-Croix de la Gaspésie, dont les souvenirs remontaient à plus de cent-vingt ans, affirmait à M. de Fronsac et au P. Le Clercq qu'il avait vu le premier européen qui avait abordé dans ces parages; qu'avant son arrivée, les indigènes avaient déjà le culte de la croix; que cet usage n'avait pas été apporté par des étrangers, et que ce qu'il en savait, il l'avait appris par la tradition de ses pères, lesquels avaient vécu pour le moins aussi longtemps que lui. Ce culte était encore tellement répandu chez les Gaspésiens, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, avant leur nouvelle conversion au Christianisme, qu'il n'y a pas moyen de l'expliquer autrement que par l'évangélisation du pays dans les temps précolombiens.

Mais alors on peut se demander s'il est permis de supposer qu'un peuple, une fois éclairé des lumières du Christianisme, soit si profondément tombé, non pas seulement dans le schisme ou l'hérésie, mais encore dans les ténèbres et les

Digitized by Google

grossières superstitions du fétichisme. Sans aucun doute, il y en a des exemples irréfragables. L'humanité, à cet égard, ne diffère guère des champs les mieux défrichés ou des plus solides chemins ferrés : dès que l'on cesse de cultiver les uns ou d'entretenir les autres, les broussailles s'en emparent et les traces de la civilisation disparaissent sous les accrues de la nature sauvage. Personne aujourd'hui n'ose contester l'existence de la colonie islandaise du Grœnland, qui dura environ cinq siècles. Les descendants des anciens chrétiens se firent entendre pour la dernière fois à l'Europe, dans une lettre de sollicitation adressée au Souverain-Pontife, à l'effet d'en obtenir un évêque et des prêtres pour rétablir le service divin dans les églises qui avaient été ravagées trente ans auparavant par les Esquimaux, alors payens. On ne possède plus cette lettre, mais son contenu est rapporté dans une bulle du Pape Nicolas V, en date du 20 septembre 1448 et relative aux mesures à prendre pour subvenir aux besoins spirituels des Grœnlandais (1). Mais aucun des évêques nommés postérieurement au siége de Gards ne paraît avoir résidé dans ce diocèse (2). Les relations commerciales entre cette colonie et la Norvège, sa mère patrie, continuèrent pourtant encore quelque temps. Vers l'an 1448, il y avait à Bergen quarante marins expérimentés, qui faisaient chaque année le voyage du Grœnland et en rapportaient des articles précieux ; mais ils furent massacrés par les Hanséates, et depuis, on ne put retrouver la véritable situation de l'ancienne colonie avant la mission de Hans Egede, en 1721. Or, il n'y avait alors plus aucune trace de Christianisme dans le pays et si

(1) *Grœnlands hist. Mindesm.* III. p. 168-175.

(2) Le dernier évêque qui ait résidé à Gards, paraît avoir été Jean, dont la mort arrivée en 1378 ne fut connue en Norvège que six ans après. Aucun de ses neuf successeurs connus n'ayant fonctionné dans le diocèse, on peut les regarder tous comme des évêques in *partibus*.

Digitized by Google

des descendants des anciens colons islandais existaient encore, ils avaient totalement perdu leur nationalité, trois cents ans après que leurs ancêtres eurent donné signe de vie pour la dernière fois. De même d'après le *Landnámabók* (1), cette histoire si véridique de la colonisation de l'Islande : « Des hommes bien informés rapportent que quelques-uns des colons étaient baptisés lorsqu'ils s'établirent en Islande. La plupart d'entre eux venaient des pays *situés à l'ouest de la mer* (2). On nomme entre autres Helgé Magré, Œrlyg l'ancien, Helgé Bjóla, Jœrund le chrétien, Aude Djúpaudhga, Ketill Fíflské et plusieurs autres ; quelques-uns professèrent le Christianisme jusqu'à leur mort ; mais l'ignorance gagna leurs familles, de sorte que les fils de plusieurs d'entre eux élevèrent des temples et y sacrifièrent aux faux dieux ; l'île fut entièrement payenne pendant près de cent hivers, » c'est-à-dire pendant tout le Xe siècle.

Ainsi, en Islande, il a suffi de quelques générations pour que les descendants des Chrétiens, venus des Iles Britanniques, se confondissent avec les payens dont ils étaient entou-

---

(1) Part. V. ch. 15, dans *Íslendinga sœgur*. Copenhague, 1843, in-8° T. I. p. 321-2.

(2) Par rapport à la Norvège bien entendu ; les écrivains en langue norraine, alors même qu'ils étaient islandais, se plaçaient au point de vue de la Norvège leur mère patrie. C'est ainsi que, par imitation des Romains, nos anciens initiateurs à la civilisation, nous continuons à appeler le pays de nos ancêtres Gaule Transalpine, et que, au commencement de ce siècle, nos armées imposèrent les noms de Républiques cisalpine et cispadane à des Etats pourtant situés au-delà, et non en deçà, des Alpes et du Pô, par rapport à la France. — Cette digression a pour but de montrer qu'il ne faut prendre à la lettre les mots : *venus de l'ouest*, ni supposer, comme l'ont fait Wormskjold et Vilhelmi, que les Irlandais, premiers colons de l'Islande, étaient originaires des pays situés à l'ouest de cette île, par conséquent de la Grande Irlande américaine.

Digitized by Google

rés. Il n'a sans doute pas fallu plus de temps pour que les Esquimaux absorbassent les Scandinaves du Grœnland séparés de leur mère patrie; l'intervalle de un siècle et demi au moins, entre les voyages du pêcheur frislandais dans l'Escociland et les premiers renseignements modernes sur la même contrée, intervalle que l'on peut porter au double, si l'on y veut comprendre toute la période nécessaire pour recueillir des renseignements précis et détaillés sur les mœurs et les croyances des indigènes de l'Acadie, — explique pourquoi l'on a retrouvé chez eux si peu de traces de la civilisation européenne maintenue dans le Markland et l'Escociland au moins jusqu'à la fin du XIVe siècle. Ces vestiges n'étaient pourtant pas totalement effacés au bout de deux siècles. Nous venons de signaler un certain nombre de réminiscences chrétiennes, connues depuis longtemps, mais qui n'avaient jamais été coordonnées avec les faits antérieurs, et qui empruntent à ceux-ci ou jettent sur eux des lumières auxquelles on ne s'attendait peut-être pas. On ne sera sans doute pas moins surpris d'apprendre que la colonie norvégienne du Markland conserva jusqu'au XVIe siècle certains indices de ses anciens rapports avec la mère patrie, et mieux : son nom national, encore reconnaissable sous la transcription peu exacte des voyageurs, cosmographes et cartographes d'alors.

Le grand capitaine de marine, français, de la ville de Dieppe, que l'on croit être J. Parmentier et qui a écrit, en 1539, la plus ancienne description connue de la Française ou Franciscane, découverte quinze ans auparavant par J. Verrazzano, dit que « cette terre est appelée Norumbega par ses habitants (1). » D'après la carte, fort inexacte d'ailleurs, dressée par Gastaldi pour accompagner le discours de ce navigateur, on voit que la Terra di Norumbega s'étend de

(1) « La terra e detta da paesani suoi Norumbega. » (Ramusio, *Terzo volume delle navigationi et viaggi*. Venise, 1556, in-fol. fol. 423.)

Digitized by Google

l'est à l'ouest, depuis Cap Breton jusqu'à un bras de mer qui baigne aussi la Nouvelle France ou Bas Canada, et doit être le Kennebek, uni avec la rivière Chaudière, qui se jette en effet dans le Saint-Laurent en amont de Québec. Selon ces auteurs, la Norumbega est une île au sud du Saint-Laurent. Le cartographe y place divers noms de lieux qui sont, en allant de l'est à l'ouest : Cap des Bretons (aujourd'hui Cap Canseau), qu'il distingue de Cap Breton et de Isola de Brettoni; Port du Refuge, Port-Réal et le Paradis, sur la côte et vis-à-vis d'une assez grande île appelée Briso; puis Flora, à peu près au milieu de la côte de Norumbega, enfin Angoulesme, dans une péninsule, près de la frontière orientale de Norumbega.

Cette île correspond donc à la péninsule au sud du Saint-Laurent, non compris la Gaspésie ni les autres cantons du Bas-Canada ; elle se trouve restreinte au Nouveau Brunswick, à la Nouvelle Ecosse et à la partie de l'Etat du Maine située à l'est du Kennebek. Il est facile de ramener son nom à la forme primitive qui devait être *Norœnbygdh* ou Norrœnbygdh (contrée des Norrains ou Norvégiens) (1). Ce qui justifie cette conjecture, c'est que le globe d'Ulpius (2) dressé

(1) Dans cette composition le mot ethnique n'estpas décliné, non plus que dans *Finnbygdhs* (pays des Lapons). On pourrait substituer au norrain *bygdh* (pays) le mot færeyen *bygvi* qui signifie habitation et qui, en suédois, a pris la forme de *bygge* dans *nybygge* (colonie). — En 1646, La Peyrere, qui ne savait par le danois, mais qui entendait parler à Copenhague de *Eystribygdh* et de *Vestribygdh*, contrées de l'ancien Grœnland, transcrivait ces mots par *Ostrebug* et *Westrebug* (Voy. *Relation du Grœnland*, p. 99, 103, 107 110, dans *Recueil de voyages au Nord*, T. I. Amsterdam, 1705, in-18.) Il est probable que les habitants de la Norumbega avaient également apocopé le *dh* ou *d doux*, lorsque ce nom fut recueilli de leur bouche par nos plus ancien navigateurs aux Terres Neuves.

(2) *Regiones orbis terrarum quæ aut a veteribus traditæ aut nostrâ patrumque memoriâ compertæ sint Euphrosynus Ulpius*

Digitized by Google

trois ans après la composition du discours du grand marin Dieppois, nomme *Verrazzana sive Nova Gallia* le pays que le discours appelle *Norumbega*, et y place les noms suivants, en allant du nord au sud : *Cemeri, Cavo S. Francisc., Porto Reale, C. S. Johan*, Normanvilla, *Rio del sole, C. di S. Germano, Lungavilla, Piaggia de Calami, Selva de Corvi.* Normanvillá, ville des Normands ou Norvégiens, placée vers 43° ou 44° de latitude septentrionale, paraît être la capitale de la Norumbega.

Le premier écrivain, qui à notre connaissance ait donné des notions un peu plus amples de la Norombègue, est Jean Alphonse, pilote Saintongeois, « homme des plus entendus au fait de la navigation qui fust en France de son temps (1). » Il accompagna Roberval dans son voyage à la Nouvelle France, en 1541, et il nous apprend lui-même qu'il explora la Norombègue jusqu'à une baie située par 42° de latitude septentrionale, qui la sépare de la Floride (2). On lit dans sa

---

describebat anno salutis 1542. Ce globe, trouvé en Espagne, est actuellement en la possession de l'*Historical Society* de New-York. La partie représentant l'Amérique du Nord a été reproduite par M. Henry C. Murphy, dans *The Voyages of Verrazzano, a chapter in the early History of maritime Discovery in America.* New-York. 1875, in-8°. p. 114.

(1) *Voy. du Sr de Champlain.* L. I, ch. 5. T. I, p. 39 de l'édit. de Paris, 1830.

(2) C'est sans doute la baie de Long Island située un degré plus au sud que ne porte la Cosmographie, fol. 185 de l'ancienne pagination. Ce passage a été publié en Anglais par Hakluyt et retraduit de l'Anglais en français dans l'extrait du Routier de Jean Alphonse, sous le titre de : *Voyages de découverte au Canada entre les années 1534 et 1542 par Jacques Cartier, le Sr de Roberval, Jean Alphonse de Xaintoigne* etc. Imprimé sur d'anciennes relations et publié sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec. Québec, 1843, in-8° p. 86.

Digitized by Google

cosmographie : « Je ditz que le cap de Saint-Jehan, dict Cap à Breton et le cap de la Franciscane sont nord-est et sud-ouest et prennent un quart de est à ouest, et y a en la route cent quarante lieues et icy faict ung cap appelé le cap de *Norombègue*. Le dict cap (1) est par *quarante et ung* degrez de la haulteur du polle artique. La dicte coste est toute sableuse, basse, sans nulle montaigne. Et au long laquelle coste y a plusieurs isles de sable et coste fort dangereuse de bancs et rochiers. Les gens de ceste coste et de Cap à Breton sont maulvaises gens, puissans, grandz fleschiers, et sont gens qui vivent de poissons et de chair, *et ont aulcun motz* et parlent quasi le mesme langaige de ceux de Canada (2) et sont grand peuple. Et ceux de Cap à Breton vont donner la guerre à ceulx de la Terre Neufve quand ils peschent et pour nulle chose ne saulveroyent la vie à ung homme quand ilz le prennent, si n'est jeune enfant ou jeune fille. Sont si

(1) Il s'agit du Cap de la Franciscane ou Pointe Montauk, formant l'extrémité orientale de Long Island.

(2) Il ne faudrait pas interpréter ce passage comme l'a fait M. Kunstmann, dans un ouvrage d'ailleurs fort bien fait *(Die Entdeckung Amerikas*, p. 47) et surtout précieux pour ses reproductions de cartes inédites. Analysant la description que Wytfliet a donnée de la Norumbega, en partie d'après Jean Alphonse, le savant bavarois dit : « Les habitants de la Norumbega suivent les mœurs et les coutumes françaises. Les navires des Français ont aussi là leurs stations, comme l'indique l'île Claudia. » (ainsi nommée d'après la reine Claude de France, femme de François Ier). M. Kunstmann a cru que les habitants de la Norumbega étaient francisés (befolgen franzœsische Lebensart und Sitten) ; mais Jean Alphonse et Wytfliet disent seulement : l'un, qu'ils parlaient à peu près le langage des indigènes du Canada ; l'autre qu'il avaient les mœurs des sauvages (et non des colons) de la Nouvelle France. Il est bon de le noter, de peur que l'assertion de M. Kunstmann ne donne lieu de croire que les indigènes de la Norombègue parlaient le français, de même qu'ils avaient des mots approchant du latin.

Digitized by Google

cruels que si prennent ung homme portant barbe, ilz luy couppent les membres et les portent à leurs femmes et enffans, affin d'estre vengez en cela. Et y a entre eux force pelleteries de toustes bestes. Audela du cap de Norombègue descend la rivière dudict *Norombègue*, environ vingt et cinq lieues du cap. Ladicte rivière est large de plus de quarante lieues de latitude en son entrée et ceste largeur au dedans bien trente ou quarante lieues et est toute pleine d'isles qui entrent bien dix ou douze lieues en la mer et est fort dangereuse de rochers et baptures (récifs). Ladicte rivière est par quarante et deux degrez de la haulteur du polle artique. Audedans de la dicte rivière quinze lieues y a une ville qui s'appelle *Norombègue* et y a en elle de bonnes gens et y a force pelleteries de toutes bestes. Les gens de la ville sont vestuz de pelleteries, portans manteaulx de martres. Je me doubte que la dicte rivière va entre en la rivière de Hochelaga, car elle est sallée plus de quarante lieues en dedans selon le dict des gens de la ville. Les gens parlent beaucoup de motz qui approuchent du latin et adorent le soleil et sont belles gens et grandz hommes. La terre de Norombègue est haulte et bonne » (1).

---

(1) *Cosmographie de Jehan Allefonse et de Raulin Secalart, cosmographe de Honnefleur*, 1545, manuscrit français de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 676, grand format; fol. 187 de l'anc. pagination. — Voy. notice sur cet ouvrage dans *Les manuscrits français de la Bibliothèque du roi* par M. A. Paulin-Paris, t. V, 1842, in-8°, p. 310-3. Le savant paléographe lit Raulin Secalart, tandis que M. Margry lit Paul Secallar (*Navigations françaises*, p. 228). — Ce manuscrit est fort difficile à déchiffrer et l'écriture en est presque effacée, surtout celle des nombreuses cartes insérées dans le texte, aussi M. Brevort, qui a fourni à M. Murphy le texte que ce dernier a traduit en anglais et publié dans son ouvrage sur Verrazzano (p. 37-38), a-t-il mal lu les mots soulignés dans le passage reproduit plus haut. Ainsi il écrit *Noroverege* et une fois *Norombergue* au lieu de Norombegue; il lit 45° au lieu de 41° pour le cap de la Franciscane; enfin il supprime la phrase : *et ont aulcun motz*.

Digitized by Google

Cet extrait a besoin de diverses explications : la distance de cent quarante lieues entre le cap Breton et un autre situé au sud-est, qui portait le nom de cap de la Franciscane et qui paraît être la pointe Montauk, est passablement exacte, si l'on compte seize lieues et demie au degré, comme Jean Alphonse lui-même nous dit qu'il faut faire (1). Ce cap ou plutôt la baie de Long-Island, que Jean-Alphonse n'a pas explorée à fond, formait, selon lui, la limite entre la Floride et la Norombègue. La rivière de Norombègue qui a plus de quarante lieues (242 kilomètres) de large à son embouchure, qui continue à avoir cette largeur 30 ou 40 lieues plus haut, qui est pleine d'îles s'avançant à 10 ou 12 lieues en mer, ne peut être aucune des rivières proprement dites qui existent entre le cap Breton et la pointe Montauk ; les plus importantes d'entr'elles, les rivières Saint-Jean et Sainte-Croix, le Penobscot et le Kennebek, sont loin d'avoir les dimensions extraordinaires dont parle le cosmographe ; il ne faut donc pas prendre « rivière » dans le sens ordinaire, mais bien dans celui de « golfe » (comme Rivière de Gênes) ou plutôt de « bras de mer. » L'auteur l'entendait bien ainsi, puisqu'il suppose, d'ailleurs gratuitement, que la rivière de Norombègue était en communication avec celle de Hochelaga (le fleuve Saint-Laurent). Dans toute la contrée décrite par Jean Alphonse, il n'y a que la Baie Française (2), située entre la Nouvelle Ecosse et le Nouveau Brunswick qui ait à peu près les dimensions attribuées à la rivière de Norombègue : entre le cap Sainte-Marie à l'ouest de la Nouvelle Ecosse et la rive occidentale de la baie du Penobscot, il y a en effet 240 kilomètres. Ce golfe a bien aussi quarante lieues de profondeur ; à la vérité il n'a pas partout la largeur que

(1) Fol. 185 de sa *Cosmographie*.

(2) Appelée par les Anglais Fundy Bay, sans doute par corruption des mots *fond de baie*, qui, du temps de la domination française, devaient s'appliquer soit à la baie de Chignecto ou Beau-Bassin, soit au Bassin des Mines.

Digitized by Google

notre cosmographe lui attribue d'après les rapports des indigènes; il est néanmoins extrêmement large, ayant encore 45 kilomètres de largeur à l'endroit où il se bifurque en deux baies, celle de Chignecto et le bassin des Mines. Les nombreux îlots qui obstruent la baie du Penobscot et de Passimaquoddy, les longues îles et péninsules situées au sud de la baie de Fundy, justifient les assertions de notre auteur relativement aux îles qui s'avancent bien de dix à douze lieues dans la mer. Il faut donc se ranger à l'avis de M. l'abbé Laverdière, le savant éditeur de Champlain, qui soutient contre son auteur, que la rivière de Norombègue est la baie de Fundy, et non le Pentagouet ou Penobscot (1).

Seulement, il reste une assez grande difficulté, c'est que Jean Alphonse donne une fausse latitude à la rivière de Norombègue; il la place (sans doute son entrée) par 42° de latitude septentrionale. Or à cette hauteur il n'y a pas, dans la partie orientale de l'Amérique du Nord, de bras de mer ou de cours d'eau auquel puisse s'appliquer la description de Jean Alphonse, et la baie de Fundy est par 44° 30'; il faut donc conclure que le pilote de Roberval s'est trompé dans ses évaluations ou a mal recopié ses notes, si toutefois l'erreur est de lui et non pas de son copiste ou continuateur Raulin Secalart. La ville de Norombègue étant située à quinze lieues ou cent kilomètres en amont de l'entrée de la rivière, il faut la chercher soit dans l'ancien Port-Royal ou Bassin d'Annapolis, soit dans la baie de Passimaquoddy. Au milieu du XVIe siècle, ses habitants ne se distinguaient plus des féroces sauvages des côtes voisines et du cap Breton, que par des mœurs plus douces (2), par un costume plus riche,

---

(1) *Œuvres de Champlain*, édit. Laverdière, t. III, p. 31.

(2) « Bonnes et belles gens, » dit J. Alphonse. Le même témoignage leur est rendu par le marin Dieppois : « Gli habitori di questa terra sono genti trattabili, amichevoli et piacevoli. » (Ramusio, *Terzo volume delle navigationi et viaggi*. Venise, 1556, in-fol., t. III, fol. 423.)

Digitized by Google

par plus d'adresse et d'habileté, et par l'usage de fils de coton, indices de leur ancienne civilisation qui, à la vérité, ne seraient pas assez caractéristiques, s'il n'était resté dans la langue du pays quelques mots approchant du latin. — Notons en passant, que Membertou, sagamo ou chef des Souriquois de la Nouvelle Ecosse « était barbu comme un Français (1), ... ce qui est si rare parmi les peuples de l'Amérique, que s'il ne fût pas né avant l'arrivée des Français dans son pays, on n'eût pas douté que le sang européen ne fût mêlé dans ses veines avec le sang américain (2) ». Il avait été autmoin, c'est-à-dire prêtre ou schaman, et, comme marque de cette dignité, il portait suspendu sur la poitrine un triangle (3), peut-être par allusion à la croyance en la Trinité chrétienne.

Dans la dernière moitié du même siècle, la Norombègue paraît avoir éprouvé le contre-coup de la révolution qui eut lieu dans la Nouvelle France entre les voyages de J. Cartier et ceux de Champlain. La famille huronne-iroquoise, que le premier avait trouvée dans les royaumes de Hochelaga et de Canada, paraît avoir été remplacée par la famille algonquine, et lorsque Champlain visita de nouveau ces pays, 80 ans plus tard, il ne restait plus de trace de Hochelaga ni de Stadaconé (4). De même pour la Norombègue, André Thevet, qui appelle

---

(1) *Relation de la Nouvelle France* (par le P. Biard), 1611, réédité dans *Relations des Jésuites*, t. I. Québec, 1858, in-8°, p. 33.

(2) De Charlevoix, *Hist. et descr. de la Nouvelle France*. Paris, 1744, in-4°, t. I, p. 129.

(3) F. M. Max. Bibaud, *Biographie des Sagamos illustres de l'Amérique septentrionale*. Montréal, 1848, in-8°, p. 54.

(4) Aussi Champlain remarque-t-il expressément que, au temps de J. Cartier, « le pays était plus peuplé de gens sédentaires qu'il n'est à présent. » (*Voy. du Sr de Champlain*. L. I. ch. 2, édit. de 1830. T. I. p. 14. — Cfr. *Cours d'histoire du Canada*, par J.-B.-A. Ferland, part. Ire. Québec, 1861, in-8°, p. 45 ; — Parkman, *Les Pionniers français*, trad. citée, p. 144, note 4.)

Digitized by Google

Cartier « son singulier ami » et Roberval « son familier, » qui dit avoir reçu d'eux des renseignements, qui affirme s'être souvent entretenu avec Donnaconna, roi de Canada, et qui prétend avoir visité la Norombègue (1), écrit dans sa *Cosmographie universelle* (2), publiée une trentaine d'années après les voyages faits par J. Cartier, Roberval et J. Alphonse, « l'une des plus belles rivières qui soit en toute la terre est nommée de nous Norombègue et des barbares Aggoncy (3). » Il ajoute : « Elle est marquée en quelques cartes marines Rivière Grande. Il entre plusieurs autres belles rivières dans ceste-ci, et sur laquelle jadis les Français firent bâtir un petit fort (4) quelque dix ou douze lieues en icelle, lequel était environné d'eau doulce, qui va dégorger dans icelle et fut nommée ceste place le fort de Norombègue (5). » Mais un peu plus loin, il dit que ceux du pays nomment la terre Française Norombègue (6). C'est donc de son temps, dans le troisième

---

(1) « Ayant mis pied à terre, » (*Cosmographie*, fol. 1008)..... « Ayant demeuré là cinq jours. » (*Ibid.* fol. 1009.)

(2) Paris 1575, 2 vol. in-fol.

(3) Cette remarque et celle de Wytfliet (voy. plus loin) montrent que M. Murphy n'est pas fondé à affirmer que le nom de Norumbega est *incontestablement* emprunté aux Indiens. C'est donc en vain qu'il cite, à l'appui de cette opinion, le passage suivant du missionnaire Vetromille : « Nolumbega a le sens *d'eau dormante entre les cataractes*, dont il y a plusieurs dans cette rivière. A diverses reprises, voyageant en canot sur le Penobscot, j'ai entendu les Indiens appeler ces endroits *Nolumbega.* » (*History of the Abenakis*. New-York. 1866, p. 48-49.)

(4) Probablement en 1518, lorsque le baron de Léry et de Saint-Just, vicomte de Gueu, tenta de coloniser le nord de l'Acadie. (Voy. *Hist. de l'Acadie française*, par M. Moreau. Paris 1873. in-8° p. 2-3.)

(5) *Cosmogr. univ.* fol. 1008.

(6) « La coste de Canada, depuis le Cap de Lorraine [ou Cap Breton], tournant au Sud, entre ainsi en mer comme fait l'Italie entre

Digitized by Google

quart du XVIe siècle qu'eut lieu ce changement de nom, impliquant, sinon un changement de nationalité, tout au moins une révolution politique.

Le nom de Norombègue paraît avoir été le plus ancien; celui d'Aggoncy aurait été mis en usage par les Algonquins, nouveaux maîtres du pays. Wytfliet, qui conserve encore le nom du pays et de la ville de Norombègue, remarque « qu'on ne trouve point d'où elle tire son nom, car les barbares l'appellent Agguncia (1). » Même après être tombé en désuétude dans le pays, le nom de Norombègue, une fois passé

---

les mers Adriatique et Ligustique, y faisant comme une péninsule la Nouvelle Ecosse]. En la région donc plus voisine de la Floride, que aucuns ont appelée Terre Françoise et ceux du pays Norombègue, la terre est assez fertile en diverses sortes de fruits. » (*Cosmog. Univ.* f. 1010).

(1) « Plus outre [que la Virginie], vers le septentrion est Norombega, laquelle d'une belle ville et d'un grand fleuve est asses cognue, encor que l'on ne trouve point d'où elle tire ce nom, car les barbares l'appellent Agguncia. Sur l'entrée de ce fleuve, il y a une isle fort propre pour la pescherie ..... Les habitants vivent de mesme façon que ceux de la Nouvelle France. » (*Hist. univers. des Indes occidentales* ..... par M. Wytfliet, nouv. trad., Douay, 1607, pet. in-fol., p. 130-1). — D'après la carte de Norombega et de Virginie, dans le même ouvrage, la première de ces contrées est la côte qui court de l'est à l'ouest par 44°, 45° de lat. N. En haut du fleuve de Norombega ou Rio-Grande, par 45° 20', on voit une ville à l'endroit où le fleuve se bifurque, ou pour mieux dire au confluent des deux rivières qui le forment. Comme ce fleuve n'est autre que la baie de Fundy, la ville aurait été située sur le cap Chignecto, ou peut-être à l'entrée du bassin d'Annapolis, comme Jean Alphonse semble l'indiquer. L'île propre à la pêche doit être Grand-Manan De même dans la mappemonde de Gérard Mercator, publiée à Duisburg en 1569, et reproduite par M. Jomard (dans ses *Monuments de la Géographie*), la ville de Norombega est située au fond d'un golfe profond, le Rio-Grande, dans lequel se jette une rivière formée de deux branches à peu près égales.

Digitized by Google

dans la géographie écrite, s'y maintint pendant tout le XVIe siècle. Le titre de Seigneur de Norombègue ne fut pas seulement conféré à Jean-François de la Roque, s^r de Roberval (1540), mais encore au marquis de la Roche, en 1598, ou plutôt en 1578, selon M. l'abbé Ferland (1). Cependant lorsque des explorateurs attentifs eurent remarqué que cette dénomination ne répondait plus à la réalité des choses, ils en contestèrent la justesse. C'était leur droit, seulement ils allèrent trop loin en niant qu'il y eût jamais eu une ville de Norombègue. Ils eurent d'abord le tort de la chercher sur une rivière à laquelle ne s'applique aucunement la description donnée par Jean Alphonse. « Je croy que ceste rivière, dit Champlain en parlant du Pentagouet ou Penobscot, est celle que plusieurs pilottes et historiens appellent Norombègue et que la pluspart ont escrit estre grande et spacieuse, avec quantité d'isles, et son entrée par la hauteur de 43° et 43° et demi ; et d'autres, par les 44°, plus ou moins, de latitude. Pour la déclinaison, je n'en ai leu ni ouy parler à personne. On descrit aussi qu'il y a une grande ville fort peuplée de sauvages adroits et habilles, ayant du fil de cotton. Je m'asseure que la plupart de ceux qui en ont fait mention ne l'ont veue et en parlent pour l'avoir ouy dire à gens qui n'en sçavaient pas plus qu'eux. Je croy bien qu'il y en a qui ont peu en avoir veu l'embouchure, à cause qu'en effet il a quantité d'isles et qu'elle est par la hauteur de 44 degrés de latitude en son entrée, comme ils disent; mais qu'aucun y ait jamais entré, il n'y a point d'apparence; car ils l'eussent descripte d'une autre façon, afin d'oster beaucoup de gens de ceste doute. Voilà au vray ce que j'ay remarqué tant des costes, peuples que rivières de Norombègue, et ne sont les merveilles qu'aucuns en ont escriptes (2). »

---

(1) *Cours d'histoire du Canada*, part. I, p. 31.

(2) *Les voyages du sieur de Champlain*, Paris, 1613, in-4°, ch. V, dans *Œuvres de Champlain*, édit. Laverdière, t. III, 1870, p. 31-32.

Digitized by Google

Marc Lescarbot, compagnon de Champlain, réfute, non sans acrimonie, Wytfliet et Jean Alphonse (1); mais lui aussi, il passe à côté de la question, en ce qu'il cherche sur le Pempregoot (Pentagouet ou Penobscot) la ville de Norumbega. « Si cette belle ville à oncques été en nature, je voudrois bien sçavoir qui l'a démolie; car il n'y a que des cabanes par ci par là, faites de perches et couvertes d'écorces ou de peau, et s'appellent l'habitation et la rivière tout ensemble Pempregoot, et non Agguncia; la rivière hors le flux de la mer ne vaut pas la rivière d'Oise. » Il ne s'aperçoit pas qu'il infirme lui-même son argumentation en plaçant cette ville sur un cours d'eau fort différent de celui dont parle Jean Alphonse. Nous avons expliqué le changement de nom; l'absence de ruines sur les rives du Penobscot s'explique encore plus facilement, si Norumbega ou Normanvilla était située vers 45° de Lat. N. (comme l'indique la carte de Wytfliet), sur une des côtes de la baie de Fundy. Nous savons d'ailleurs que les ruines disparaissent vite dans ce climat. Les doutes de Champlain et de Lescarbot font plus d'honneur à leur bonne foi qu'à leur perspicacité; il ne nous empêcheront point de croire que, avant leurs explorations, il y avait sur les côtes méridionales de la péninsule, au Sud du St-Laurent, un pays appelé Norombègue, avec des habitants plus civilisés que les Peaux-Rouges. Ils étaient encore à demi chrétiens avant l'arrivée des Français; aussi Lescarbot, après avoir dit qu'il serait facile de convertir les sauvages des pays situés entre le cap Breton et la pointe de Malebarre, ajoute-t-il dans son naïf langage : « Et de cecy, j'ay des témoignages certains, pour ce que je les ay reconnus tout disposés à cela par la communication qu'ils avaient avec nous, et y en a qui sont chrétiens de volonté et en font les actions telles qu'ils peuvent, encore qu'ils ne soient baptisés (2). »

---

(1) *Hist. de la Nouvelle-France*, L. IV, ch. 7.

(2) *Ibid.* L. V, p. 714 de l'édit. de Paris. 1618, in-8°.

Digitized by Google

Les enseignements des papas n'avaient pas été infructueux : le long séjour que les Scoto-Irlandais et les Islandais ou Norvégiens du Grœnland avaient fait parmi les indigènes du Nouveau Monde, le mélange des races qui probablement eut lieu, avaient préparé les Peaux-Rouges de la péninsule située au sud du Saint-Laurent à recevoir la civilisation apportée par les pionniers français, ce qui facilita l'alliance des colons et des indigènes. Un judicieux observateur (1) a constaté « que les unions avec les femmes sauvages furent beaucoup plus fréquentes parmi les Acadiens que chez les Canadiens..... et en effet une tradition constante chez tous ceux qui se sont occupés de leur histoire a attribué en partie à ces fréquentes unions l'étroite amitié qui a toujours régné, sans jamais s'altérer, entre les Acadiens [colons français] et leurs voisins Micmacs et Abenakis. Comme les familles originaires des Acadiens ont été peu nombreuses, on peut donc affirmer que, par suite des mariages subséquents, il est peu de familles acadiennes qui n'aient quelques gouttes de sang indien dans leurs veines. » S'il avait été donné aux colons français de continuer paisiblement leur œuvre dans l'Acadie sans être troublés et expulsés par leurs jaloux et ambitieux voisins de la Nouvelle Angleterre, nul doute que la fusion des anciens et des nouveaux venus si bien commencée, ne fût devenue complète, et que les descendants des Celtes de la Grande Irlande et des Norvégiens du Markland n'eussent été de nouveau élevés à la civilisation par un autre peuple à qui ses revers n'ôteront pas la gloire de les avoir ramenés au Christianisme et de les avoir traités en hommes, en frères et en citoyens français.

M. le Mis **de Monélar.** Je me permettrai d'appeler l'attention du Congrès sur une coïncidence singulière, et presque constante en Amérique, la coexistence du respect porté à la croix, et de la tradition de l'homme blanc. Les

(1) Rameau, *Canadiens et Acadiens*, Ire partie, p. 24, 124.

Digitized by Google

deux vont presque toujours ensemble. Pour la partie de l'Amérique du Nord où l'on avait constaté la présence des deux faits, on a ensuite historiquement prouvé la colonisation précolombienne. Or, la croix était vénérée dans l'empire des Incas où la tradition de l'homme blanc à barbe était si bien enracinée qu'on désignait cet homme par le nom de *Viracocha*, porté comme surnom par plusieurs membres de la famille des Incas, qui, on le sait, était blanche et pourvue de barbe; aussi, a-t-on toujours reconnu qu'elle ne pouvait être d'origine indienne, et c'est ce qui lui a permis d'accréditer sa descendance du soleil. On trouve encore la croix au Mexique, où la tradition de l'homme blanc était si générale que Fernand Cortez fut pris à son arrivée pour « le Libérateur » des légendes religieuses. La tradition de l'homme blanc a aussi été signalée en Colombie, où la croix a été rencontrée. Plusieurs américanistes, et je suis du nombre, ont vu dans la réunion de ces deux faits l'indice de communications précolombiennes entre l'Ancien et le Nouveau Monde, non-seulement au Nord, mais encore sur nombre d'autres points.

M. **Lucien Adam**. Comme il est acquis à l'histoire que des Scandinaves et peut-être aussi des Irlandais ont fondé dans l'Amérique du Nord, bien avant 1492, des colonies plus ou moins considérables, il est possible que le souvenir d'hommes blancs et un certain respect de la Croix se soient plus ou moins conservés dans quelques tribus indiennes. Mais du moment où il s'agit de l'Amérique centrale, je ne vois aucun rapport entre ce qu'on appelle la Croix de Palenqué et la légende de Quetzalcoatl sur laquelle il y aurait beaucoup à dire. Je ne suis pas en mesure d'émettre un avis sur les faits relatifs à la Colom-

Digitized by Google

bie et au Pérou ; mais, j'estime qu'il convient de ne point attribuer, sans avoir approfondi la question, soit la vénération de la croix, soit la tradition de l'homme blanc, à des influences chrétiennes, dont la source n'est point historiquement établie, pour l'Amérique centrale non plus que pour l'Amérique du Sud.

M. le Mis **de Monclar.** Je redouterais de parler de l'Amérique du Nord, par la raison que je n'ai habité que l'Amérique du Sud ; je constate seulement la présence de la croix au Cuzco, c'est-à-dire au centre même du culte rendu au soleil par les Incas. La croix y était, avant la conquête, en grande vénération. Elle a été gravée dans le grand ouvrage de MM. de Rivero et von Tschudi. Je possède aussi deux amulettes, en forme de croix, trouvées dans des tombes, et je rapproche ces croix de la tradition de l'homme blanc au Pérou. Le type de cet homme blanc était assez connu pour que les Péruviens le reproduisissent par leurs objets d'art, et je suis aussi en possession de deux exemplaires de poterie en terre rouge, sur lesquels on voit une figure ornementée de blanc et munie d'une longue barbe, chose inconnue aux Indiens de race pure et qui ne se rencontrait que dans la famille des Incas, car cette famille était de race blanche, et elle était barbue.

On a trouvé la croix sur divers points de la Colombie, et la tradition de cette vénération peut s'expliquer par des naufrages. — Ne disait-on pas ce matin que des barques japonaises étaient venues échouer sur la côte occidentale d'Amérique ? Il a pu en être de même.

Enfin, ainsi que M. Adam l'a rappelé, on a constaté la présence de la croix dans les ruines de Palenqué.

Le fait que M. Adam veut circonscrire dans les limites

Digitized by Google

d'une partie de l'Amérique du Nord, peut être, selon moi, étendu à titre de simple indication, de présomption, à 'Amérique du Sud; et je crois pour ma part, que la communication avec l'Ancien Monde s'est faite par l'Orient plutôt que par l'Occident, ou autant que par l'Occident.

M. **Lucien Adam**. Je répète que je ne suis point en mesure de me prononcer sur les faits relatifs à l'Amérique du Sud. Cependant, d'accord en cela avec plusieurs Américanistes, j'incline à penser, qu'en Amérique, le signe de la croix n'est en réalité qu'une désignation des quatre points cardinaux (1). Au surplus, j'entends demeurer, sur l'ensemble de la question, dans un scepticisme absolu.

M. le Mis **de Monclar**. Dans l'Amérique du Sud, la présence du signe des quatre points cardinaux a été constatée non-seulement par les auteurs de nos jours, mais encore par ceux qui étaient contemporains de la conquête.

La pyramide solaire de Quito servait à marquer le passage du soleil à l'équinoxe; elle était l'objet d'une grande vénération et de fêtes semestrielles. Je ferai encore remarquer à M. Adam que la Croix du Cuzco était verticale et non dans la position d'une rose des vents. Je ne puis pas dès lors lui donner la signification d'une simple désignation des quatre points cardinaux.

M. **Peterken**. J'ai vu, dans la République Argentine, un monolithe en forme de croix qui n'est point dans la position verticale indiquée par M. de Monclar, pour celui du Cuzco. C'est une croix latine semblable aux croix de

(1) Voir *Brinton's Myths*. pp. 66-98, cité par H. Bancroft.

Digitized by Google

nos églises ; la branche inférieure est longue de 50 à 60 pouces anglais, et la branche supérieure d'environ 20 pouces. Cependant les Indiens l'appellent le « Père des quatre vents. » Je me borne à signaler ce fait, en ajoutant que, dans l'état actuel de nos connaissances, la prudence me paraît conseiller le scepticisme absolu dans lequel M. Adam entend se renfermer.

M. **Leemans**. A ce qui vient d'être dit, j'ajouterai que le signe de la croix est de beaucoup antérieur à l'avénement du Christianisme. Il figure sur des monuments égyptiens de la plus haute antiquité, et parfois avec la signification de « vie perpétuelle. » Il ne faut donc pas, selon moi, attacher trop d'importance à l'apparition d'un signe cruciforme sur divers points de l'Amérique.

D'ailleurs la croix est un signe hiéroglyphique représentant les quatre points cardinaux, et on la voit souvent entourée de cercles.

M. **Beauvois**, après s'être excusé de demander la parole, alors que les conclusions de son mémoire n'ont été contestées par aucun des honorables préopinants, s'exprime en ces termes :

Je n'attache pas une importance exagérée au seul fait que des croix très-anciennes ont été trouvées dans plusieurs contrées de l'Amérique, car elles peuvent y avoir servi d'ornements ou d'emblèmes dont la signification nous est aujourd'hui inconnue, tout aussi bien que de symboles de la foi chrétienne. C'est une thèse qu'a soutenue avec beaucoup d'érudition le P. Lafiteau de la Compagnie de Jésus (1), et qu'il résumait en ces termes : « Quoique la

(1) *Mœurs des Sauvages Amériquains*. T. I. p. 425-451. Paris, 1754 2 vol. in-4°.

Digitized by Google

croix soit le signe du chrétien, elle n'est pourtant pas une marque infaillible de christianisme et de la prédication de l'Evangile. » Depuis, un profond numismate danois, M. C. L. Müller, a fait d'immenses recherches sur les *Symboles religieux en forme d'étoiles, de croix et de cercles chez les peuples de l'Antiquité* (1), et un archéologue français, M. Gabriel de Mortillet, a traité amplement du *Signe de la croix avant le Christianisme* (2).

La croix a donc été universellement répandue, aussi bien dans les temps anciens que dans les siècles modernes, et certes personne n'oserait prétendre qu'il y ait eu des chrétiens partout où il y a des objets ou des figures cruciformes. Qui prouve trop ne prouve rien; aussi les nombreuses croix, que les premiers explorateurs européens disent avoir vues dès leur arrivée dans divers pays de l'Amérique, m'ont-elles fort embarrassé. Si je me suis permis de tirer argument de celles de la péninsule située au Sud de l'estuaire du St-Laurent, c'est-à-dire de l'ancienne Acadie des Français, c'est que j'y étais autorisé par une série de faits concordants et surtout de preuves historiques, très-positives, attestant la présence de chrétiens dans la même contrée. Ces croix n'étaient d'ailleurs pas des objets accidentels et isolés, ni des figures que les indigènes avaient tracées sans y attacher de sens mystique ; non, c'étaient des insignes religieux et elles rece-

(1) *Religiæse Symboler af Stjerne-, Kors-, og Cirkel- Form hos Oldtidens Kulturfolk*, avec une planche et des gravures sur bois, Copenhague, 1864, in 4°; extrait de *Det Kongl. Danske Videnskabernes Selskals Skrifter*. 5e série, section historico-philosophique, t. III.

(2) Paris, 1866, in-8°, avec 117 grav. sur bois.

Digitized by Google

vaient un véritable culte qui se perpétua chez les Gaspésiens jusque vers la fin du XVIIe siècle. J'ai approfondi cette question dans un mémoire spécial (1), que je tiens à la disposition de ceux des membres du Congrès que le sujet intéresse.

M. l'abbé **Schmitz**. Je ferai observer que j'ai trouvé, dans la bibliothèque des PP. Jésuites, à Buffalo, des manuscrits qui fournissent des renseignements précis sur la vénération dont la croix était l'objet au Paraguay, où l'on avait la connaissance du Rédempteur et de sa naissance d'une vierge, combinée avec la tradition d'un homme blanc nomme *Pay-tuma*.

M. le Comte **de Marsy**. Les communications qui viennent d'être faites au Congrès, à la suite de la lecture du mémoire de M. Beauvois, ont une importance telle qu'il y aurait lieu de mettre à l'ordre du jour de la prochaine session, la question complexe des croix en Amérique et de la tradition de l'homme blanc.

L'Assemblée accueille favorablement la proposition faite par M. le Comte de Marsy.

M. **Peterken**. J'ai habité le Paraguay pendant plusieurs années, j'en ai visité les principales bibliothèques, mais jamais je n'ai trouvé un document sérieux sur lequel on puisse appuyer cette assertion que l'on aurait trouvé,

---

(1) *Les derniers vestiges du Christianisme prêché du Xe au XIVe siècle dans le Markland et la Grande Irlande : les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie (Domination Canadienne)*; extr. des *Annales de philosophie chrétienne*. Avril, 1877. p. 284-310.

Digitized by Google

dans ce pays, lors de sa découverte, des vestiges de la prédication du christianisme.

M. **Lucien Adam**. Les relations dont M. l'abbé Schmitz vient d'entretenir le Congrès identifient *Pay-Tuma* ou plutôt *Pay-Tsuma* avec l'apôtre *St-Thomas*.

Je me permettrai, à ce sujet, de faire observer que d'après une tradition sur laquelle je n'ai point à me prononcer, le christianisme aurait été prêché dans l'Inde par l'apôtre St-Thomas ; qu'il est difficile d'admettre qu'après avoir évangélisé la péninsule gangétique, cet apôtre ait pu non-seulement passer au Paraguay, mais encore en revenir, puisque d'après le bréviaire romain cité par M. de Ravisi, lors de la 1re session du Congrès des Orientalistes (1), les reliques de ce saint auraient été transportées à Edesse, en l'an 200 de J.-C.

M. l'abbé **Schmitz**. Beaucoup d'autorités font de *Pay-Tuma* l'apôtre St-Thomas ; mais je n'ai point l'intention de soutenir cette thèse. Pour moi, *Pay-Tuma* est l'homme blanc quel qu'il soit qui a prêché l'évangile au Paraguay. J'apporterai demain l'extrait que j'ai fait des manuscrits de la bibliothèque des PP. Jésuites à Buffalo.

M. **Peterken**. Ni en tupi ni en guarani *Pay-Tsuma* ne signifie : homme blanc.

M. le Baron **de Hellwald**. Puisque le Congrès, sur la proposition de M. le Cte DE MARSY, a mis à l'ordre du jour de la prochaine session, la question que nous discu-

(1) *Congrès international des Orientalistes*. Paris-1873. T. II. p. p. 333-35.

Digitized by Google

tons en ce moment, je pense qu'il n'y a point lieu d'insister davantage. Cependant, je tiens à constater une chose : c'est que la coïncidence de deux événements et de deux faits ne suffit point pour prouver leur connexion. Ainsi que l'a fort judicieusement fait observer l'honorable M. Leemans, le signe de la croix est antérieur au christianisme, et ce signe, consistant dans le simple croisement de deux lignes droites, il n'y a pas à s'étonner que des peuples étrangers les uns aux autres aient pu le trouver. Quant au lien qui unirait la tradition de l'homme blanc au signe de la croix, il est à chercher.

M. Blaise, l'un des Secrétaires du Comité d'organisation, présente au Congrès le résumé d'un mémoire de M. José Fernandez Nodal, intitulé : *Législation civile comparée des Mexicains sous les empereurs Aztecs et des Péruviens à l'époque des Incas.*

Ce travail comprend neuf chapitres dans lesquels l'auteur traite sommairement, et sans rien ajouter aux faits connus jusqu'à ce jour : 1° de l'antériorité d'une civilisation dont Tiahuanaco aurait été le siége, à la civilisation qui a eu son centre dans la ville de Cuzco ; 2° de l'origine solaire et divine des Incas, de leur coiffure, des insignes de leur pouvoir, des *Apusqui* ou Conseillers d'État, et des *Auqui* ou nobles connus depuis la conquête espagnole sous le nom expressif d'*Orejones ;* 3° de la division territoriale en quatre *suyos* ou régions ; 4° de la grande voirie ; 5° des *quipos ;* 6° de la hiérarchie administrative : *apo* ou gouverneur d'un suyo, *curaca* ou gouverneur d'une province, *llactayoc* ou chef de 10,000 familles, *tocrichic* ou chef de 1,000 familles, *huaranca-camayoc* ou chef de 100 familles, *ayllo-camayoc* ou chef de 10 familles ; du partage des biens en quatre parts, affectées : la première aux frais du culte, la seconde à l'Inca, la troisième à l'autorité de la pro-

Digitized by Google

vince, la quatrième aux familles de la localité; 7° des lois relatives au mariage, de la cérémonie matrimoniale, des terres concédées aux nouveaux-mariés, et de celles qui leur étaient données en supplément à chaque naissance d'enfant, des empêchements résultant de la parenté, de la polygamie, du divorce, de l'adultère, de l'inceste, du suicide des veuves, de la croyance à la survivance de l'âme attestée par certains rites funéraires ; 8° des marques particulières que les habitants des diverses provinces devaient porter pour se distinguer les uns des autres.

Enfin, dans un neuvième et dernier chapitre (XI du manuscrit) où le Mexique apparaît pour la première fois, l'auteur constate brièvement : 1° que les connaissances astronomiques des Aztecs étaient plus étendues que celles des Péruviens; 2° que la monarchie était chez ceux-ci héréditaire et autocratique, tandis qu'elle était chez ceux-là élective et contrôlée par un Conseil suprême ; 3° qu'à la différence des Mexicains, les Péruviens n'avaient point de système monétaire régulier; 4° que les deux peuples n'entretenaient l'un avec l'autre ni relations commerciales ni rapports diplomatiques.

M. Nodal donne, ainsi qu'il suit, l'étymologie du nom de *Tiahuanaco*. « Ce nom, de provenance quichua, a pour racine le verbe *tiany* ou *tiyany* « asseoir »..... Voici, au sujet de son étymologie, la légende qui a cours dans le peuple : Un Inca, se trouvant dans le lieu qui porte aujourd'hui ce nom, aurait reçu un message apporté par un *chasqui* ou exprès; charmé de la rapidité de la course de ce zélé serviteur, le monarque lui aurait donné le sobriquet de *huanaco* (1), puis voulant qu'il se reposât de sa fatigue lui aurait dit : *tiyay huanaco* « assieds-toi, Huanaco. » De là le nom donné à la ville bâtie depuis dans ce lieu.

« L'examen des ruines vénérables de cette antique cité suggère une étymologie bien autrement significative et de

(1) Ruminant de l'espèce *llama* à la marche bondissante.

Digitized by Google

nature à jeter quelque jour sur les commencements de l'ère incasique..... Le mot quichua *huan* signifie « ensemble, conjointement » tandis que *tiana* ou *tiyana* correspond à « siége, chaise ». Il suit de là que *tiahuana* ou *tiyahuana* représente un siége dans une assemblée, un congrès, un parlement, et en général dans un corps délibérant, et aussi le lieu ou l'édifice contenant ce siége.

« Or, en quichua, on forme un certain nombre de verbes en suffixant au thème la particule *c'u* ou *kcu;* on aura donc, à la première personne du singulier du présent de l'indicatif *tiahuana-c'u-n-y* « je siége dans une assemblée » et à l'infinitif *tiahuana-cu-y* « siéger dans une assemblée, lever la session, etc. » D'un autre côté, comme les voyelles *u* et *o* se substituent très-fréquemment l'une à l'autre, et que *y* finale est sujette à apocope, *tiahuanacuy* devient régulièrement *tiahuanaco.*

« ...Que si maintenant nous nous transportons sur les ruines de la ville de ce nom, nous rencontrerons tout d'abord quatre bancs immenses sur lesquels on dit que le souverain s'asseyait avec les personnages de sa cour pour dépêcher les affaires publiques. Chacun de ces bancs forme trois siéges taillés dans la pierre. »

M. **Gravier** donne lecture d'un mémoire sur *La route du Mississipi.*

I.— Ponce de Léon (1512-1521).

Au commencement du XVIe siècle, il y avait à Porto-Rico, dans les Antilles, un *adelantado* du nom de Ponce de Léon ; il était de ces fameux *conquistadores* que les rois d'Espagne jetaient alors chaque jour sur l'Amérique. Quelques anciens auteurs prétendent qu'il avait eu la bonne fortune d'accompagner Christophe Colomb dans l'un de ses voyages.

Les Indiens lui dirent que dans l'île de Bimini et dans une autre île du nord-ouest se trouvaient une fontaine et un fleuve

Digitized by Google

dont les eaux miraculeuses rendaient aux vieillards la jeunesse et la santé.

Ponce avait une jeune femme et ne comptait pas moins de cinquante-deux ans. C'est dire qu'il regardait souvent en arrière, aux jours de sa jeunesse ; que le plaisir qu'il aurait eu à recouvrer la vigueur de corps et d'esprit, les rêves de gloire et d'amour de sa vingtième année, lui faisait prêter une oreille attentive aux discours des Indiens.

En ce temps-là, on voyait partout des choses surnaturelles. Les gracieuses fictions de la Grèce et les créations fantastiques du moyen-âge avaient droit de cité dans la cosmographie chrétienne et dans les croyances de l'Europe. Le monde réel était noyé dans le monde imaginaire : le vrai seul paraissait invraisemblable. Les aventuriers que le fanatisme et la fièvre de l'or poussaient en Amérique s'attendaient à fouler une terre enchantée. Il y avait d'ailleurs en Europe, à ce que l'on disait, beaucoup de sources qui guérissaient toutes les infirmités ; pourquoi n'y aurait-il pas eu en Amérique une fontaine et un fleuve guérissant de la vieillesse ?

Ni plus ni moins crédule que ses contemporains et que beaucoup des nôtres, Ponce admit comme exacts les récits des Indiens et partit avec l'espoir que, si la fortune le favorisait, sa femme le reverrait dans tout l'éclat de la jeunesse.

Son expédition dura six mois. A son retour les Porto-Ricciens remarquèrent malicieusement qu'il était plus vieux et plus malade qu'avant son départ. Ils voyaient juste, ce qui ne les a pas empêchés, comme tous les autres Espagnols, de chercher, un siècle durant, dans les rivières, les fontaines, les lacs et les marais, l'eau miraculeuse qui les devait rajeunir.

Ponce de Léon n'avait pas, cependant, perdu sa peine.

Le 27 mars 1512, jour de Pâques-Fleuries (*Pascua Florida*), il avait découvert et baptisé du nom de Floride la péninsule qui termine au sud-est l'Amérique septentrionale ; il avait observé les forts courants qui viennent de l'ouest et ouvert aux marins espagnols le canal de Bahama. Cette double

Digitized by Google

découverte et l'espoir de trouver en Floride d'immenses richesses durent beaucoup adoucir l'amertume de son insuccès relativement aux sources miraculeuses.

En habile conquistador, il vint demander à Ferdinand V l'autorisation de conquérir les terres par lui découvertes. Sa Majesté Catholique accordait très-facilement ces autorisations: elles ne lui coûtaient rien, elles agrandissaient l'empire, elles rapportaient de grosses sommes au trésor, elles devaient, dans sa pensée, amener à la foi chrétienne les idolâtres américains. Le roi accorda donc à Ponce de Léon, son ancien page, la faveur qu'il sollicitait, et le fameux conquistador partit de Séville, en 1591, avec trois caravelles, pour faire la conquête de la Floride.

Ponce ne supposait pas que des sauvages pussent tenir devant lui. Il se trompait. Les Floridiens aimaient leur indépendance, leur beau pays, leurs pauvres cabanes, leurs enfants, peut-être aussi leurs femmes, et ne se souciaient nullement de passer sous le joug des Espagnols. Sans s'effrayer de l'imperfection de leurs armes, de leur ignorance de la tactique et de la stratégie, ils engagent la lutte bravement, mais, il faut le dire, sans courtoisie, sans nul souci des lois de la guerre. Ils considèrent les envahisseurs comme des bandits et les traquent, les tuent sans pitié ni miséricorde, par tous les moyens. Cela fait frémir, mais huit ennemis seulement leur échappent et, pour cette fois, leur pays est sauvé.

Ponce, blessé à la cuisse, meurt dans l'année, moins de ses blessures que de la honte d'avoir été si complétement battu par des sauvages (1).

II. — Mirvelo. — Vasquez de Ayllon (1521-1524).

Quelques années plus tard, une caravelle espagnole, com-

(1) Une petite baie de la côte occidentale porte encore son nom, conjointement avec celui de Chatham.

Digitized by Google

mandée par le pilote Mirvelo, toucha fortuitement aux côtes de la Floride et fut très-bien accueillie par les indigènes.

Mirvelo ayant porté cette nouvelle à Saint-Domingue, sept habitants se formèrent en société, armèrent deux vaisseaux et les envoyèrent prendre en Floride des hommes pour les travaux des mines.

Ces vaisseaux abordent au cap Sainte-Hélène et sont bien reçus par les Indiens. Les Espagnols paraissent touchés des délicates attentions de leurs hôtes et les invitent courtoisement à visiter les navires. Cent trente Indiens répondent à cette invitation. Ils ne soupçonnent rien; et pourquoi soupçonneraient-ils quelque chose? Dès qu'ils sont sur les navires, les Espagnols lèvent l'ancre et font voile pour Saint-Domingue. L'un des navires périt dans la traversée; l'autre rentre au port, mais il a perdu sa cargaison. Comme le dit Garcilasso de la Véga, ces pauvres sauvages, au désespoir d'avoir été trompés, s'abandonnèrent à la douleur et se laissèrent mourir de faim.

Instruit de ces affaires, Vasquez de Ayllon vient solliciter en Espagne l'autorisation de continuer les découvertes de Ponce de Léon. Charles-Quint lui accorde sa demande et la croix de Saint-Jacques. De retour à Saint-Domingue, Vasquez arme trois navires et part, en 1524, avec le pilote Mirvelo. Le vaisseau amiral se perd, et le pilote, qui ne peut retrouver sa route, meurt de chagrin. Vasquez continue d'avancer, et jette l'ancre sur les côtes de la Caroline du Sud, au cap Sainte-Hélène, près de la rivière Jourdain.

Les Indiens commencent par le bien recevoir, mais quand ils le voient détacher deux cents hommes pour explorer le pays, ils se souviennent de la trahison des premiers Espagnols, et pensent à la vengeance. Ils dissimulent leurs intentions, conduisent les Espagnols dans les terres, les massacrent à la première occasion, puis tombent à l'improviste sur la troupe restée à la garde des vaisseaux et la forcent de se rembarquer en toute hâte.

Digitized by Google

L'expédition de Ayllon n'eut aucun résultat; cependant Diego Ribero, sur sa carte de 1529, inscrit le nom de ce conquistador sur l'ancienne Floride.

III. — Panfilo de Narvaez (1528).

Trois ans plus tard, en 1528, Panfilo de Narvaez vint à son tour tenter la conquête de la Floride. Sa commission lui donnait droit aux vastes contrées qui s'étendent du cap Florida au cap das Palmas. Il débarqua vers la fin d'avril, avec quatre cents hommes, au cap qui porta un instant le nom de *Corrientes* (probablement le cap Malabar), à cause des forts courants qui arrêtèrent Ponce de Léon à l'entrée du canal de Bahama.

Les Floridiens ne pouvaient lutter contre des forces aussi considérables, mais ils exploitèrent, avec une merveilleuse habileté, la passion dominante des Espagnols. Narvaez ignorait complètement la géographie du pays et n'avait pas pour vingt-quatre heures de vivres; mais les fauves reflets des ornements d'or que portaient les Floridiens troublaient son jugement et ne lui permettaient pas d'écouter les conseils de la prudence. Les perfides avis des Indiens répondaient si complétement à ses désirs, qu'il partit le 1er mai, sans aucune étude préliminaire, sans s'assurer des vivres, sans même prendre le temps de mettre sa flotte en sûreté.

Il marcha cinquante-neuf jours, à travers monts et marais, avec une peine infinie, sans autre nourriture que des racines et les fruits du palmier sauvage. Arrivé à l'endroit indiqué, Apalachen, il trouva un village d'une quarantaine de cabanes dont il s'empara facilement; mais il n'y avait pas de vivres et rien des monceaux d'or qu'il y croyait en dépôt.

Sur toute sa route il avait montré cette excessive dureté qui caractérise les conquistadores. Les Indiens, exaspérés, s'embusquent dans les bois et ne permettent plus à sa troupe affamée de faire un pas hors du village. Narvaez, qui se trouvait pris entre la famine et la retraite, choisit la retraite.

Digitized by Google

Après une marche qui lui coûta un tiers de ses compagnons, il atteignit la baie de Saint-Marc, aujourd'hui connue sous le nom de Appalachie.

Il construit à la hâte cinq pirogues, et toutes les chemises de la troupe sont employées à faire des voiles. Une cinquantaine d'hommes s'entassent dans chacune de ces frêles embarcations dont le plat-bord n'émerge que de quelques centimètres. Le danger est imminent, mais les Floridiens sont impitoyables, et la mer seule, malgré ses caprices féminins, laisse une lueur d'espoir. Un village de la côte, qui ne connaissait pas encore les Espagnols, leur donne des secours; bientôt il s'en repent et les rejette à la mer.

Narvaez voyant la partie perdue et les vagues qui s'agitent d'une manière inquiétante, ne pense plus qu'à son propre salut et se sauve avec la meilleure des embarcations en recommandant charitablement aux malheureux qu'il abandonne de se tirer d'affaire comme ils pourront. On n'a plus entendu parler de lui. La tempête a chaviré les quatre autres pirogues. Quatre-vingts hommes seulement parvinrent à gagner une petite île qu'ils nommèrent *Malhadada* (Malheureuse), et finirent, au grand scandale des sauvages, par se manger les uns les autres.

Des quatre cents Espagnols débarqués en Floride au mois d'avril 1528, quinze parvinrent, le 15 mai 1536, après huit ans d'absence, à regagner le continent.

IV. — Hernando de Soto (1539-1542).

Le 31 mars 1539, moins de trois ans après le désastre de Narvaez, Hernando de Soto pénétrait en Floride par la baie du Saint-Esprit (Espiritu Santo ou Tampa Bay). Il prétendait avoir pour but l'expansion de l'Évangile et de la civilisation. Que de philanthropie pour un ancien compagnon de Pizarre! Il n'en était rien, malheureusement. La religion et la civilisation ne le préoccupaient en aucune façon. Il croyait aux faveurs de Charles-Quint et au dieu que les Israëlites ado-

Digitized by Google

raient au pied du Sinaï. Pour lui, comme pour les autres, ainsi que le disait Lope de Vega, l'un de ses contemporains, la religion était un prétexte pour piller les trésors du Nouveau Monde :

So color de religion
Van a buscar plata y oro
Del encubierto tesoro (1).

Soto a traversé la Floride du sud au nord et de l'est à l'ouest, passé le Mississipi, parcouru les contrées qui portent aujourd'hui les noms de Géorgie, Alabama, Mississipi, Arkansas, Louisiana. Cette exploration, qui ne dura pas moins de trois ans, ferait à sa mémoire le plus grand honneur s'il n'en avait marqué toutes les étapes par des crimes qui rappellent les exploits de ses maîtres, les conquistadores du Mexique et du Pérou.

Ses marches, ses contre-marches et ses victoires le conduisirent à Guachoia, petit village au confluent de la rivière Rouge (Red River) et du Mississipi. Sa troupe, réduite de moitié, était dans une situation désespérée; il fut pris de chagrin et mourut le 21 mai 1542.

Les Espagnols sont nos voisins, nos congénères, nos amis; ils partagent notre civilisation, notre foi; ils ont fait une grande chose en ouvrant au vieux monde le continent américain; nous faisons pour leur bonheur les vœux les plus sincères et les plus désintéressés. Mais, dans le passé, leur conduite fut tellement cruelle, tellement déloyale, que nous voyons avec plaisir leur destruction par les Indiens.

Soto n'a laissé de son passage que le souvenir d'un nom détesté, une haine si violente contre les hommes de son pays que, pendant bien des années, le suprême bonheur des Floridiens fut d'écorcher vif un Espagnol.

Au dernier jour, son confesseur lui remit ses péchés, ras-

(1) Et Nuevo Mundo, Jorn. I.

Digitized by Google

sura sa conscience et lui promit les joies du ciel. J'ignore la valeur de ce laisser-passer; mais je sais bien que l'histoire, moins indulgente, n'admettra pas qu'un homme ait pu se croire le droit, pour assouvir sa cupidité, de chasser l'homme comme on chasse le cerf, de piller des villages, de violer des tombeaux, de charger de chaînes jusqu'à des femmes, de massacrer des milliers de personnes qui ne demandaient qu'à vivre en paix dans le coin de terre que Dieu leur avait donné.

V. — Jean Nicolet (1618-1642).

Tandis que les Espagnols essuyaient en Floride de sanglantes défaites, les Français s'installaient au nord et fondaient pacifiquement la colonie qui porta le beau nom de Nouvelle-France. Il ne m'est pas possible de raconter, même sommairement, cette glorieuse page de notre histoire, mais il me sera permis de rappeler en passant que le premier mariage européen célébré à Québec fut celui d'Etienne Jonquest, normand, et d'Anne Hébert, normande (1).

Du jour où Jacques Cartier s'aventura sur le St-Laurent, on rêva la découverte, par le Nord, du passage à la Chine que les Espagnols avaient cherché, pendant vingt ans, au droit de l'isthme du Darien, et que Fernando Magalhaês ou, comme nous disons, Magellan, découvrit le 21 octobre 1520, à l'extrême sud de l'Amérique méridionale.

---

(1) F. Gabriel Sagard Theodat, *Histoire du Canada et voyages que les Frères Mineurs Recollets y ont faicts pour la conuersion des infidelles;* Paris, Claude Sonnius, ruë S. Jacques à l'Escu de Basle et au Compas d'or, M. DC. XXXVI, p. 41; Paris, Tross, 1866, p. 53. — M. l'abbé Tanguay, *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours;* Province de Québec, Eusèbe Sénécal, 1871, t. I, p. 326, col. 1. Cet ouvrage est le livre d'or de la colonie française. L'auteur a bien mérité de la colonie et de la métropole dont il fait revivre, par ses patientes recherches, les glorieux souvenirs.

Digitized by Google

Le premier qui, après Champlain, chercha la solution du problème posé par Cartier, est Jean Nicolet, fils de Thomas, messager ordinaire de Cherbourg à Paris, et de Marguerite de la Mer (1).

Jean Nicolet était homme d'aventures et de grand cœur (2). Arrivé au Canada en 1618, il resta seul, pendant deux ans, chez les Algonquins de l'Ile des Allumettes pour apprendre leur langue. Il les accompagnait dans tous leurs voyages « avec des fatigues qui ne sont imaginables », dit le P. Vimont, « que pour ceux qui les ont veües. » Il fut plusieurs fois sept et huit jours, une fois sept semaines, sans autre nourriture qu'un peu d'écorce et de tripe de roche (3). Par son intervention, les Algonquins et les Iroquois, ennemis mortels depuis longtemps, firent une paix qui ne servait pas moins leurs intérêts que ceux de la colonie française.

Il quitta les Algonquins pour passer chez les Nipissings. Pendant huit ou neuf ans il fut chez ces derniers sur le même pied que les guerriers indigènes, c'est-à-dire qu'il siégea dans le conseil des anciens, qu'il eut sa cabane et son ménage et fit pour son compte la traite et la pêche. Vers 1634, il fut rappelé à Québec, mais pour repartir aussitôt et mettre à profit ses connaissances géographiques et son expérience de la vie indienne.

(1) M. l'abbé TANGUAY, *Op. cit.*, p. 451, col. 2. — M. BENJAMIN SULTE, *Mélanges d'histoire et de littérature* (Jean Nicolet) ; Ottawa, Joseph Bureau, 1876, pp. 411-418.

(2) Adventurons and noble hearted sieur Nicolet. (M. J. GILMARY SHEA, *Discovery and exploration of the Mississipi valley ;* Redfield, New York, 1853, p. xx).

(3) B. VIMONT, *Relation de ce qui s'est passé en la nouvelle France en l'année 1643*, p. 3. — Nous nous servons de l'édition de Québec de 1858. Cette édition réunit, en 3 forts vol. in-4°, toutes les relations envoyées de la Nouvelle-France, par les PP. Jésuites, de 1611 à 1672. Chaque relation a sa pagination distincte.

Digitized by Google

Il passa chez les Hurons, prit sept Sauvages e s'enfonça résolûment dans la direction du lac Michigan, à la recherche des Winnebagoes (1), qu'il croyait voisins du Pacifique ou d'une grande rivière y conduisant.

Quand les Indiens s'enfuyaient à son approche, il leur laissait, comme Jacques Cartier, des présents sur des bâtons fichés en terre. Les naturels s'apercevaient bien vite qu'il était un voyageur inoffensif, un ami des *Robes-Noires* et des *Pieds-Nus-de-Saint-François*, et lui donnaient avec empressement des guides et des vivres. Il fit ainsi, sans accident, avec son escorte de sept sauvages, les trois cents lieues de route qui séparent le pays des Hurons de celui des Winnebagoes.

Arrivé à deux journées de marche de sa destination, Nicolet envoya l'un de ses compagnons porter des nouvelles de paix. Son messager fut bien accueilli, surtout quand on apprit qu'un Français devait porter la parole. Une troupe de jeunes guerriers vint à sa rencontre pour porter ses bagages et lui faire honneur. Il revêtit une robe de damas de la Chine parsemée de fleurs et d'oiseaux, ce qui produisit un grand effet sur les sauvagesses et ne contribua pas peu à lui faire donner le nom de Maritouiriniou (Homme Merveilleux). Ses deux pistolets ou tonnerres, comme disaient les Winnebagoes, mirent en fuite les femmes et les enfants; son arrivée n'en fut connue que plus promptement et quatre à cinq mille hommes assistèrent aux conférences.

La paix fut conclue et chacun des principaux chefs donna

---

(1) « Quelques François les appellent la nation des *Puans* à cause que le mot Algonquin Ouinipeg signifie eau puante; or ils nomment ainsi l'eau de la mer salée, si bien que ces peuples se nomment Ouinipigou, pource qu'ils viennent des bords d'une mer dont nous n'avons point cognoissance, et par conséquent il ne faut pas les appeler la nation des *Puans*, mais la *nation de la mer* ». (VIMONT, *Relation de 1640*, p. 35).

Digitized by Google

un festin en l'honneur de Jean Nicolet. L'un d'eux, dit le P. Vimont, fit servir plus de 120 castors (1).

Jean Nicolet croyait, avec tous les voyageurs de son temps, que la mer de Chine était peu distante des grands lacs, et comme le dit M. Francis Parkman, il n'aurait pas été surpris de trouver chez les Hommes de mer une troupe de mandarins (2). Il est permis de croire que la recherche du passage à la Chine fut ce qui détermina son voyage à la baie Verte, pays des Winnebagoes.

En tout cas, les festins terminés, il se remit en route dans la direction de l'ouest, remonta la Fox River, traversa la Folle-Avoine et descendit bravement le Wisconsin. Il « m'a asseuré », dit le P. Vimont, « que s'il eut vogué trois iours » plus auant sur vn grand fleuve qui sort de ce lac (Michigan), » qu'il aurait trouué la mer (3) ».

D'après MM. Parkman (4) et Gilmary Shea (5), Nicolet, induit en erreur par ses guides, aurait pris le Mississipi pour la mer. Les Indiens donnaient à ce fleuve le nom de *Grandes Eaux*, nom que Nicolet aura traduit par *Mer*. C'est de toutes les hypothèses celle qui nous paraît la plus admissible.

Nicolet a remis au P. Quentin quelques mémoires sur les Nipissings. Il est bien regrettable que ces mémoires n'aient

(1) VIMONT, *Relation de 1640*, pp. 3, 4.

(2) M. FRANCIS PARKMAN, *The discovery of the Great West*; Boston, 1869, p. XX.

(3) « Or i'ay de fortes coniectures que c'est la mer qui respond au nord de la nouuelle Mexique, et que de cette mer, on auroit entrée vers le Iapon et vers la Chine ; neantmoins comme on ne sçait pas où tire ce grand lac, ou cette mer douce, ce seroit vno entreprise genereuse d'aller descouurir ces contrées ». (VIMONT, *Relation de 1640*, p. 36),

(4) *The discovery of the Great West*, p. XX.

(5) GILMARY SHEA, *Op. cit.*, p. XXI.

Digitized by Google

pas été publiés, comme ce moine en donnait l'espoir (1), parce qu'on y trouverait de précieux renseignements sur les premiers voyages des Français au Mississipi.

Le 27 octobre 1642, cinq ans, presque jour pour jour, après son mariage avec la filleule de Samuel Champlain, Nicolet s'embarqua pour aller délivrer un Abenaki que les Algonquins emmenaient prisonnier. Il montait la chaloupe d'un sieur de Savigny. Un peu en aval de Sillery cette chaloupe coula dans une tempête. Nicolet mourut en recommandant à Savigny sa femme et sa fille.

« Les sauuages de Sillery, au bruit du naufrage de » M. Nicollet, courent sur le lieu, et ne le voyant plus pa- » roistre en tesmoignerent des regrets indicibles. Ce n'estoit » pas la premiere fois que cet homme s'estoit exposé au » danger de la mort pour le bien et le salut des sauuages, il » l'a faict fort souuent (2) ».

Il avait un noble cœur, ce vieux normand qui savait mourir si simplement pour un pauvre sauvage.

Une chose bien étrange, c'est que le nom de Jean Nicolet ne se trouve dans aucune biographie.

Mais s'il est oublié dans sa patrie, il ne l'est pas au lieu de ses exploits. Par lettre datée du 18 novembre 1875, M. Benjamin Sulte, de Trois-Rivières (Canada), me disait : « Le » souvenir de Jean Nicolet se conserve aux Trois-Rivières » par son nom donné à une rivière, à des chutes, à un lac, à un village, à une ville et à un comté. » Le spirituel écrivain a d'ailleurs publié sur Nicolet d'excellentes pages dans l'*Opi-*

(1) Paul Le Jeune, *Relation de 1636*, p. 58. La plus grande partie de ces mémoires a peut-être été versée dans les *Relations* de Le Jeune et de Vimont (années 1636 et suivantes), qui contiennent beaucoup de renseignements sur les Nipissings.

(2) Vimont, *Relation de 1643*, p. 4.

Digitized by Google

nion Publique, d'Ottawa (1), et dans son curieux volume de *Mélanges d'histoire et de littérature* (2).

VI. — Les Jésuites (1640-1672).

On a soutenu, dit M. Parkman, qu'en 1654 un virginien, le colonel Wood, vit une branche du Mississipi, et que, vers 1670, le capitaine Bolton a pénétré jusqu'au fleuve même. Ces découvertes ne sont pas improbables, ajoute l'éminent écrivain, mais elles ne sont appuyées d'aucune preuve certaine. Réelles ou non, elles furent sans résultat.

Il n'en est pas de même de celles de Jean Nicolet dont les récits ont stimulé l'audace des Coureurs de bois, des Récollets et des Jésuites. Ces derniers, « les plus grands pionniers du nord et de l'ouest », devinrent dès lors, suivant l'expression de M. O' Callaghan, cité par M. Gilmary Shea, « les principaux découvreurs du continent américain (3) ». L'amour du gain, de la gloire, du prosélytisme fit alors des prodiges.

En 1640, Isaac Jogues et Charles Garnier, jésuites, touchaient à la rive orientale du lac Huron. Ils cherchaient, dans la nation du Pétun, des âmes pour le paradis chrétien. Les chemins étaient si mauvais qu'ils ne purent avoir d'autres guides que leurs « bons anges ». Arrivés à destination, après les plus rudes fatigues, ils furent impitoyablement repoussés de cabane en cabane et de village en village. Dans leurs meilleurs jours ils avaient à peine de quoi vivre. « Notre faim », disent-ils, « nous accompagne depuis le matin jusqu'au soir ». Les Jésuites avaient cependant à cette époque,

(1) N° du 23 octobre 1873 et n°s suivants.

(2) Ottawa, Joseph Bureau, 1876.

(3) « Jesuits missionaries, the great pioneers of the north and west... They now became the first discoverers of the great continent. (Gilmary Shea, *Op. cit.*, p. xix).

Digitized by Google

au sud-ouest de la Matchedah Bay, la mission de Sainte-Marie, qui n'occupait pas moins de treize pères (1).

A la fin de 1641, Jogues et Raymbant s'embarquent sur le lac Huron pour Sainte-Marie-du-Sault. En cet endroit, à ce qu'ils disent, deux mille personnes écoutent avec plaisir leurs prédications. Ils apprennent des nouvelles de plusieurs tribus occidentales, notamment des Sioux, des Cristinaux et des Poutouatamis (2).

Comme l'un des Pères le disait dans la Relation de 1658 : « On leur ferme la porte d'un costé, ils entrent par une autre ». La faim, les fatigues, les persécutions, les supplices ne font qu'aiguillonner leur zèle. Le danger les fascine et les attire irrésistiblement. Ils voient au terme de leurs fatigues et du martyre la couronne des élus.

La connaissance des nations du lac Supérieur était l'œuvre de deux coureurs de bois, qui avaient même recueilli, sur une grande rivière occidentale, de précieux renseignements. L'auteur de la Relation apprit aussi de plusieurs sauvages l'existence, au nord et à l'ouest, de quatorze grandes nations. Dans une carte jointe à son récit, il indiqua trois routes pour se rendre de Tadoussac aux pays récemment entrevus.

En 1641, les Iroquois reprirent les armes contre nous et traitèrent, avec une horrible cruauté, nos compatriotes et nos alliés. Ils étaient artistes dans l'art de torturer, et les chairs d'un ennemi leur semblaient délicieuses. Le P. Vimont raconte qu'ils mettaient tout vifs à la broche les petits enfants des Hurons (3). Il faut dire que les Hurons, tant vantés par les PP. Jésuites, savaient aussi très-bien torturer et manger les

(1) VIMONT, *Relation de 1640*, pp. 62, 63, 95-100. — Voir le remarquable ouvrage de M. Francis PARKMAN, *The Jesuits in north America in the seventeenth century ;* Boston, 1870, pp. 139-143.

(2) VIMONT, *Relation de 1640*, p. 97.

(3) VIMONT, *Relation de 1642*, p. 46.

Digitized by Google

Iroquois (1). Il faut dire aussi que ces Pères, dans un but facile à comprendre, exagérèrent beaucoup la cruauté des Iroquois, et furent les vraies causes des martyres qu'ils subirent chez eux.

Les Iroquois firent d'Isaac Jogues l'une de leurs victimes. Ils lui mangèrent les mains, lui infligèrent toutes les tortures qu'il pouvait supporter sans mourir, tuèrent sous ses yeux l'un de ses compagnons, le tinrent, pendant toute une année, toujours en attente d'un coup de hache. Le Père finit par s'habituer à vivre ainsi, sans compter sur le lendemain, ce qui ne l'a jamais empêché de prêcher l'Evangile et d'aller, jusque sur le bûcher, répandre les eaux du baptême sur le front des Hurons qui tombaient au pouvoir de ses bourreaux.

Enfin, sauvé par des Hollandais, il fut ramené en France. Au lieu du repos qu'il méritait si bien, il s'empressa de solliciter son retour dans la Nouvelle-France, Le pape lui accorda, par faveur spéciale, le droit de célébrer la messe avec ses tronçons de mains (2).

En 1650, le Haut Canada n'était plus qu'un désert. A l'endroit où de nombreux villages se réunissaient au pied de la croix des missions, les os des PP. Jésuites, mêlés à ceux des Hurons, blanchissaient au soleil.

Les Jésuites durent renoncer, pour un temps, à tout espoir de s'étendre à l'ouest. Mais, au premier rayon de paix, ils se remirent en campagne « la teste preste à recevoir le coup de » hache plus souvent que tous les jours (3). »

Léonard Garreau partit, en 1656, pour le lac Supérieur.

---

(1) SAGARD, *Le grand voyage du pays des Hurons, situé en l'Amérique vers la Mer douce, ès derniers confins de la nouuelle France, dite Canada ;* à Paris, chez Denys Moreau, ruë S. Iacques, à la Salamandre d'Argent, M. DC. XXXII, pp. 149, 216-218 ; Paris, Tross, 1865, pp. 103, 150-152.

(2) M. F. PARKMAN, *Jesuits in north America*, pp. 211-402.

(3) *Relation de 1659 et 1660*, p. 30.

Digitized by Google

Tué avant d'avoir quitté les eaux du St-Laurent (1), il fut remplacé par le P. de Groseilles et un autre Français. Ceux-ci, plus heureux, hivernèrent en 1658 sur les bords du lac, visitèrent les Sioux et apprirent de Hurons fugitifs l'existence d'une belle rivière large et profonde qui pouvait être mise en comparaison avec le St-Laurent.

Les missionnaires du Saguenay entendirent parler des Winnepegonck ou Winnebagoes et de leur baie qui, disait-on, donnait accès aux mers du Nord, du Sud et de l'Ouest (2).

Ménard, un vétéran des missions huronnes, s'avança, en 1660, jusqu'au lac Supérieur et fonda la mission des Otawas. Au moment de son départ, il écrivait à l'un de ses amis: « Dans trois ou quatre mois, vous pourrez me mettre au » Memento des morts, veu le genre de vie de ces peuples, » mon aage, et ma petite complexion (3). »

Le bon père se trompait de cinq ou six mois.

Il avait ouï parler du mystérieux fleuve de l'ouest et des nations stationnées sur ses rives. Il se proposait de visiter les nations, beaucoup pour les évangéliser, un peu pour voir le fleuve qui causait à son Ordre tant de préoccupations. Au moment de partir, il apprit qu'une tribu huronne, que les Iroquois avaient « fait fuir au bout du monde », était dans la plus affreuse misère, à cent lieues de sa mission. Malgré la longueur et l'excessive difficulté de la route, malgré le vif désir de voir le Mississipi, malgré les plus sinistres pressentiments, ce vaillant homme n'eut pas un moment d'hésitation.

Il partit le 13 juin 1661; aux environs du 15 août, il se perdit dans un portage. Est-il mort de faim ? A-t-il été assassiné par un sauvage ? On a trouvé chez des Indiens quelques

(1) *Relation de 1650 et 1660*, p. 29.

(2) *Relation de 1661*, p. 12.

(3) *Relation de 1660*, p. 30.

Digitized by Google

effets qui lui avaient appartenu, mais on n'a jamais pu pénétrer le mystère de ses derniers moments (1).

Tant de persévérance, de dévoûment, de douloureux sacrifices eurent un résultat. En 1670, les Jésuites étaient fortement établis à Sainte-Marie-du-Sault, au pied des rapides qui versent au lac Huron le trop-plein du lac Supérieur.

Deux ans plus tard, d'après le P. Dablon, tous les sauvages des environs étaient très-bons chrétiens. L'enclos de l'église recevait, en temps de guerre, les femmes, les filles et les enfants. Un vieux chef, nommé Iskouakité, disait un jour: « Les Robes-Noires sont véritablement nos pères, ce sont eux « qui nous gardent et qui donnent la vie au Sault, en reti- « rant nos femmes et nos enfants chez eux, et en priant pour « nous *Jésus*, le dieu de la guerre... Que nous sommes heu- « reux d'être logés près de l'église! Jeunesse, femmes, « enfants, que personne ne soit paresseux à se trouver à la « Prière. »

Sur ce point, comme sur bien d'autres, l'accord n'est pas parfait.

L'abbé de Galinée, qui visita Sainte-Marie-du-Sault en 1670, dit que, dans cette mission, quelques sauvages étaient baptisés, mais qu'il n'y en avait pas un qui fût assez bon chrétien pour être admis au sacrifice de la messe. Beaucoup de Hurons campés à la pointe du Saint-Esprit étaient chrétiens depuis longtemps déjà; le missionnaire, dit encore Galinée, « n'avait « pourtant jamais osé dire devant eux la sainte messe, sachant « qu'ils regardaient cette action comme une jonglerie de sor- « cier (2). »

Christian Le Clercq, dans la deuxième partie du *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle-France*, prétend que les conversions annoncées par les Jésuites sont imagi-

---

(1) *Relation de 1662, 1663*, pp. 20-22.

(2) *Voyage de MM. Dollier et de Galinée;* Ms. de la Bibliothèque nationale, suppl. Français, n° 2490, 3.

Digitized by Google

naires. Le baron de La Hontan est encore plus affirmatif. Les ecclésiastiques, dit-il, « font plus de mal que de bien. » (1) Il dit ailleurs : « Tout ce que ces bons Pères en peuvent tirer « se réduit à quelques acquiescements Sauvages, contraires « à ce qu'ils pensent; par exemple, quand ils leur prêchent « l'Incarnation de Jésus-Christ, ils répondent que *cela est* « *admirable;* lorsqu'ils leur demandent s'ils veulent se faire « Chrétiens, ils répondent que *c'est de valeur*, c'est-à-dire « qu'ils penseront à cela. Et si nous autres Européens les « exhortons d'accourir en foule à l'Église pour y entendre la « parole de Dieu, ils disent que *cela est raisonnable,* c'est-à-« dire qu'ils y viendront; mais au bout du compte, ce n'est « que pour attraper quelque pipe de tabac qu'ils s'approchent « de ce lieu saint (2). »

Le comte de Frontenac, gouverneur général de la Nouvelle-France, disait à Colbert, dans une lettre du 2 novembre 1672: « Pour vous parler franchement, ces missionnaires songent « autant à la conversion du castor qu'à celle des âmes, car « la plupart de leurs missions sont de pures moqueries, et je « ne crois pas qu'on leur dût permettre de les étendre plus « loin, jusqu'à ce qu'on vît en quelque lieu une église mieux « fondée (3). »

Dans le même temps, un Indien disait à Québec, en plein conseil : « Tant que nous avons eu du castor, nous avons eu « des Jésuites, et nous avons pratiqué la religion chrétienne; « avec le castor disparurent les missionnaires, et nous avons « repris nos manitous (4). »

Que les Jésuites aient exagéré, dans les Relations, leurs

---

(1) *Nouveaux voyages de M. le baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale;* La Haye, 1703, lettre XVI, du 28 mai 1689.

(2) LAHONTAN; *op. cit.*, t. II, p. 116.

(3) Archives du Ministère de la marine.

(4) *Mémoire de M. de la Salle.* Ms. cité par M. Parkman.

Digitized by Google

succès religieux, on n'en saurait douter; qu'ils aient imaginé des miracles, c'est absolument certain (1); qu'ils aient fait, contre tout droit, le trafic du castor et de l'eau-de-vie, c'est incontestable. Mais la prospérité matérielle, sinon morale, de la mission de Sainte-Marie-du-Sault est certaine puisqu'elle enfanta celle de la Pointe du Saint-Esprit, au sud-ouest du lac Supérieur, et celle de Saint-François-Xavier, sur la rivière du même nom, au sud-ouest de la baie Verte (2). Franchement, il serait puéril de donner pour mobile à leur conduite le trafic du castor et de l'eau-de-vie. Ils visaient plus haut. Leur but était de fonder dans l'Amérique du Nord un empire chrétien, modelé sur celui que les Jésuites espagnols avaient au Paraguay.

Saint-François-Xavier, dit le P. Estienne Dechamps, se trouvait à quelques journées d'une rivière large d'une lieue et plus, qui coule du nord au sud. Des sauvages l'ont descendue fort longtemps, en quête d'ennemis à combattre, et n'en ont pu trouver l'embouchure, « qui ne peut estre que « vers la Mer de la Floride, ou celle de Califournie ».

C'est la première fois, pensons-nous, que les Relations des Jésuites mentionnent avec précision le fleuve Mississipi. Des paroles d'espoir suivent cette mention. Il y a sur ce fleuve, dit encore le P. Dechamps, une grande nation dont on pourra peut-être faire la conversion (3).

La mission de la Pointe du Saint-Esprit, comme celle de Saint-François-Xavier, était un avant-poste qui rayonnait dans l'ouest, vers le Mississipi.

(1) Par contre, ils nient et se moquent de ceux des Sulpiciens. (M. Parkman, *The old régime in Canada;* Boston, Little, Brown, and C°, 1874, pp. 44, 45, 56.)

(2) Dablon, *Relation des années 1672 et 1673;* Paris, Douniol, 1861, t. I, pp. 71-73.

(3) Dechamps, *Relation de 1670,* p. 80.

Digitized by Google

Le 13 septembre 1669, Jacques Marquette y remplaça Claude Allouez. Tout en s'occupant de la conversion des peuplades voisines et des quatre à cinq cents Hurons confiés à ses soins (1), Marquette porte incessamment sa pensée vers le fleuve mystérieux. Il a reçu l'ordre d'aller aux Illinois, dont il apprend la langue par le moyen d'un jeune homme qu'on lui a donné, et n'attend pas sans impatience son remplaçant. Il questionne les Illinois qui viennent à la Pointe, et apprend qu'ils traversent une rivière, de quasi une lieue de large, qui se dirige du nord au sud. « Il est difficile, » dit le Père, « que « cette grande Rivière se décharge dans la Virginie ; et nous « croyons plûtost qu'elle a son embouchure dans la Califur- « nie. Si les Sauvages qui me promettent de faire un canot, « ne me manquent point de parole, nous irons dans cette « Rivière tant que nous pourrons, avec un François, et ce « jeune homme qu'on m'a donné, qui sçait quelques-unes de « ces langues, et qui a une facilité pour apprendre les autres ; « nous visiterons les Nations qui les habitent, afin d'ouvrir « le passage à tant de nos Pères, qui attendent ce bonheur « il y a si longtemps. Cette découverte nous donnera une « entière connoissance de la Mer ou du Sud, ou de l'Ouest (2). » Tel était le secret motif que Jacques Marquette avait de passer aux Illinois ; s'il est blâmé, ce ne sera pas par les géographes.

Claude Allouez était alors à la mission de Saint-François-Xavier.

Il avait quitté le Sault le 3 novembre 1669. Il prétend que des Poutouatamis le voulaient emmener dans leur pays, non pour être instruits, « n'ayans aucune disposition à la Foy, » mais pour adoucir quelques jeunes François, qui étans

---

(1) *Lettre du P. Marquette*, dans la *Relation de 1670*, p. 87.

(2) *Lettre du P. Marquette*, dans la *Relation de 1670*, pp. 89-91.

Digitized by Google

» parmy eux pour le negoce, les menaçoient et maltrai-
» toient (1) ».

Claude Dablon dit aussi que la mission de la baie verte était en mauvais point parce que des Français, et particulièrement des soldats, venus pour faire la traite, pillaient et maltraitaient les indigènes. Cette conduite, selon le Père, aurait déterminé les sauvages à former une compagnie de gens d'armes, pour rendre aux habitations françaises le mal que leur faisaient les trafiquants (2).

Les Jésuites n'aimaient ni les soldats, ni les coureurs de bois, ni aucun de ceux qui fréquentaient leurs missions ou qui marchaient devant eux. Ils voulaient avoir le monopole des découvertes, de la prédication évangélique, des fatigues, des martyres, et, probablement aussi, des bénéfices politiques et matériels. C'était une noble ambition, mais elle les rendait trop sévères, injustes et ingrats.

On n'envoyait pas, comme le dit M. Onésime Reclus, mille scélérats pour un honnête homme (3); il faut cependant reconnaître que les soldats et les coureurs de bois n'étaient pas la vertu même et qu'ils servaient mal les intérêts religieux. Cela ne veut pas dire qu'ils avaient le pouvoir et la volonté de piller et de maltraiter les Sauvages. Ils courtisaient les sauvagesses, se faisaient aimer d'elles, et pirataient sans scrupule sur les terres conjugales; mais les Jésuites absolvaient, avec trop de facilité, les grandes dames françaises de leurs péchés mignons, pour parler avec autorité des amours illégitimes des sauvagesses. Il convient d'ailleurs de remarquer que, chez la plupart des nations indiennes du nord, les

---

(1) *Lettre du P. Allouez*, dans la *Relation de 1670*, p. 92.

(2) Dablon, *Relation de 1671*, p. 42.

(3) M. Onésime Reclus, *La terre à vol d'oiseau*; Paris, Hachette, 1877, t. II, p. 179.

Digitized by Google

liens du mariage étaient d'une extrême ténuité, la fidélité conjugale inconnue, la virginité incomprise. Les amours des sauvages avaient l'inconstance de celles des oiseaux (1). Les galanteries de nos aventureux compatriotes avec les filles du Grand-Esprit étaient plutôt un bien qu'un mal. Elles ont d'ailleurs souvent fini par des mariages.

Plusieurs coureurs de bois, devenus chefs de tribus, ont laissé des souvenirs qui font encore honneur à la France.

Les PP. Jésuites n'ont pas toujours servi aussi bien qu'eux les intérêts du pays et de la civilisation. L'histoire reproche à ces Pères d'avoir empêché les mariages entre Français et Sauvages, d'avoir fermé l'Amérique aux familles protestantes que l'intolérance expulsait du sol natal, d'avoir imposé la politique qui fut couronnée par la perte de la colonie.

En allant à la mission de Saint-François-Xavier, Allouez

---

(1) SAGARD, *Le Grand Voyage du pays des Hurons;* pp. 164, 165 de l'éd. de 1632, pp. 114, 115 de l'éd. de 1865. — *Histoire du Canada et voyages que les Freres Mineurs et Recollects y ont faicts pour la conuersion des infidelles;* Paris, Claude Sonnius, 1826, IIe part., pp. 314-316; Paris, Tross, 1866, t. II, pp. 295, 296. — HENNEPIN, *Les mœurs des Sauvages*, pp. 30-39, à la suite de la *Description de la Louisiane*, éd. de la Ve Sébastien Huré, Paris 1683. — *Nouveau voyage d'un Pais plus grand que l'Europe:* Autrecht, Antoine Schouter, 1698, pp. 159-169. — JACQUES CARTIER, *Brief recit et succincte narration*, Paris 1545 et 1863, fol. 30 et 31. De l'édition de 1545 on ne connaît que deux exemplaires : celui du British Museum sur lequel M. d'Avezac a fait l'édition de 1863; celui de la Bibliothèque de Rouen que j'ai eu la bonne fortune de présenter à la Société de Géographie. (Bulletin de la Société de Géographie, cahier de mars 1877, pp. 323 et seq.). — NICOLAS PERROT, *Mémoire sur les mœurs, coustumes et relligion des Sauvages de l'Amérique septentrionale,* publié par le P. Tailhan; Paris, 1864, pp. 22, 23, 178, 179.

Digitized by Google

rencontra deux Français près de l'île de Michillimakinac (1), berceau du Grand-Lièvre, créateur de la terre habitable, de l'homme et du filet de pêche.

En arrivant à destination, Allouez trouva huit Français qui, le lendemain, célébrèrent avec lui la fête de saint François-Xavier (2). Deux autres Français avaient parcouru ces contrées et donné de leur patrie une idée que le Père dit avoir eu beaucoup de mal à déraciner (3).

Ces insinuations contre les laïques prouvent que, dès 1669, les Canadiens trafiquaient sur la côte occidentale du lac des Illinois.

Dans ses tournées aux environs de la baie Verte (Green Bay), Allouez passa chez les Oumamis. « Ces peuples », dit-il, « sont establis en un tres-beau lieu, où l'on voit de belles » Plaines et Campagnes à perte de veuë; leur Riviere con- » duit dans la grande Riviere, nommée Messi-Sipi ; il n'y a » que six jours de navigation (4) ».

C'est la première fois que l'on trouve dans les *Relations* le nom du Mississipi.

En 1671, Allouez parcourait ces pays avec Dablon. Après avoir fait oublier les prétendues vexations des laïques, les deux Pères réunirent les nations de la baie Verte. Pour leur faire honneur, les hommes d'armes de cette compagnie formée contre nous imitaient, comme ils pouvaient, ce qu'ils avaient vu faire aux soldats français. A l'heure fixée pour l'assemblée, deux de ces guerriers vinrent appeler les Pères

(1) *Grand Manitoulin Island*, dans le lac Huron. M. l'abbé Tailhan, p. 160, dit Makinac (Mackinaw Island), petite île à l'entrée du détroit de Mackinaw. C'est conforme à la Relation de 1670, mais, je crois, en désaccord avec la vérité.

(2) ALLOUEZ, *op. cit.*, p. 94.

(3) ALLOUEZ, *op. cit.*, p. 98.

(4) ALLOUEZ, *op. cit.*, p. 100.

Digitized by Google

jésuites. Ils portaient le fusil sur l'épaule, et une hache, passée à la ceinture, leur tenait lieu d'épée. Pendant toute la durée de l'assemblée, ils restèrent comme en faction devant la porte de la cabane, « tenant meilleure mine qu'ils pouvoient, se » promenant (ce que ne font jamais les sauvages) les fusils » sur une espaule et puis sur l'autre, avec des postures tout » à fait surprenantes, et d'autant plus ridicules, que plus ils » tâchoient de le faire sérieusement. Nous avions peine à » nous empescher de rire », ajoute le P. Dablon (1).

Ce devait être en effet bien risible de voir deux hommes vêtus d'une ceinture, le fusil sur l'épaule, se promener gravement, à pas comptés, de l'air ennuyé des factionnaires français. Mais Dablon et son confrère n'étaient pas moins étranges, ce semble, quelques jours après, chez les Maskoutens ou Nation du Feu, quand l'un prêchait sur le paradis et l'enfer, tandis que l'autre montrait une mauvaise image du « Jugement général (2) ». Voit-on d'ici la figure des deux bons Pères au milieu d'hommes et de femmes qui n'étaient vêtus que d'innocence!

En se rendant chez les Maskoutens, ils ont trouvé sur la rivière aux Renards (Fox River), près du rapide de Kakalin, une statue de pierre qu'ils prirent pour une idole. Ils l'ont précipitée dans la rivière (3). Dollier de Casson et Galinée, sulpiciens, ont aussi jeté à l'eau, en 1670, une statue qu'ils trouvèrent sur le lac Saint-Clair, au lieu où s'élève maintenant Détroit (4). Squier qualifie durement cette conduite (5). Je

---

(1) Dablon, *Relation de 1671*, p. 43.

(2) Dablon, *op. cit.*, p. 46.

(3) Dablon, *op. cit.*, p. 44.

(4) Galinée dit dans la carte de son voyage : « Ici était une pierre, idole des Iroquois, que nous avons mise en pièces et jetée à l'eau ». (Voir la reproduction du P. Faillon, *op. cit.*, t. III, p. 304.) Cette reproduction est très-incomplète.

(5) M. Parkman, *The discovery of the Great West*, pp. 16, 17. — M. Gilmary Shea, *op. cit.*, p. xxv, note.

Digitized by Google

partage son indignation. Ces actes de vandalisme, quel que soit le sentiment qui les dicte, ont pour but et pour résultat d'étouffer le souvenir du passé. En détruisant, autant qu'ils l'ont pu, les monuments de l'art et de la littérature des Gaulois, des Grecs et des Romains, les premiers chrétiens ont précipité l'occident des hauteurs de la civilisation dans les ténèbres du moyen-âge. Ceux qui s'intéressent à l'histoire regretteront toujours les monuments de toutes sortes détruits en Amérique par ferveur religieuse.

Tout en prêchant et montrant leur image, Dablon et Mouez recueillaient sur le fleuve mystérieux des renseignements de plus en plus certains. « C'est vers le Midy », note le P. Dablon, « que coule la grande Rivière, qu'ils appellent Mississipi, « laquelle ne peut avoir sa décharge que vers la mer de la Flo « ride, à plus de quatre cens lieuës d'icy, dont il sera parlé « plus amplement cy-aprés (1). » Plus loin il dit, en effet, que les Illinois occupent une belle contrée vers la grande rivière du Mississipi; que cette rivière descend du nord et coule au midi, soit à la mer Vermeille, soit à celle de la Floride. « Quelques « Sauvages nous ont assuré, » continue-t-il, « que cette « rivière est si belle, qu'à plus de trois cens lieuës de son « embouchure elle est plus considérable que celle qui coule « devant Québec, puisqu'ils la font d'une lieuë de large (2). »

Ainsi, en 1670 et 1671, les Jésuites n'étaient plus séparés du Mississipi que par quelques journées de marche. En 1673, ils atteindront le but, mais l'un de leurs anciens élèves, Cavelier de la Salle, les aura devancés.

VII. — Cavelier de la Salle (1666-1672).

En l'année 1643, vers le 20 novembre, Robert Cavelier, sieur de la Salle, naissait à Rouen, sur l'ancienne paroisse

(1) Dablon, *op. cit.*, p. 24.

(2) Dablon, *op. cit.*, p. 47.

Digitized by Google

Saint-Herbland, probablement dans la rue de la Grosse-Horloge, c'est-à-dire à deux pas de la petite maison de la rue de la Pie où Pierre Corneille écrivait ses chefs-d'œuvre.

Corneille et Cavelier de la Salle doivent être placés dans le panthéon français, parmi les plus grands hommes de leur siècle.

Corneille, qui porta si haut, dans ses œuvres et dans sa conduite, le sentiment du devoir et l'amour de la patrie, a pu voir, dans Cavelier de la Salle, la personnification la plus parfaite des héros enfantés par son génie. La Salle dut savoir par cœur une partie des poëmes de son immortel concitoyen; c'est en évoquant chaque jour ses souvenirs d'école, qu'il devint l'une des étoiles de la Nouvelle-France et l'honneur de sa ville natale.

Cet esprit net et ferme, d'une vertu cornélienne, a dépassé de la tête et des épaules tous les explorateurs de son temps (1). Je l'ai déjà dit, et il me faut le répéter : non-seulement il a découvert et donné à la France quinze cents lieues de pays dans les plus riches contrées américaines, mais il a lutté pendant vingt ans contre deux coteries puissantes et sans scrupule; soutenu par sa famille, qui lui a prêté cinq à six cent mille francs (2), il n'a cessé de poursuivre son but et d'espérer que lorsqu'il tomba sous la balle d'un assassin.

Ses ennemis ont tout fait pour étouffer sa mémoire et lui dérober l'honneur de ses travaux. Ils ont si bien réussi que

(1) « C'était un enfant de Rouen, en qui avait passé l'âme des » grands découvreurs de Dieppe, des vieux Normands, précurseurs » de Colomb et de Gama. Génie fort et complet, de talent et de » ruse, de patience et d'intrépidité ». (MICHELET, *La Régence*, Paris, Chamerot, 1864, p. 187.)

(2) *Au Roy*, placet de 7 p. in-folio présenté par les héritiers de la Salle. s. l. n. d. (Communication de M. Mario de la Quesnerie).

Digitized by Google

rien dans sa ville natale ne rappelle encore son glorieux souvenir.

Il est entré dans la carrière à l'âge de 23 ans.

M. de Queylus, supérieur du séminaire de Villemarie, lui donna, dans l'île de Montréal, en face du saut Saint-Louis, à l'avant-garde de la colonie, un fief noble de vaste étendue. La redevance en était d'une médaille d'argent fin, du poids d'un marc, à chaque changement de propriétaire. La Salle fit à son tour des concessions et commença la construction d'un village palissadé qu'il nomma *Saint-Sulpice* (1). Ce point étant constamment exposé aux incursions armées des Iroquois, les travaux des champs et même du village ne pouvaient être exécutés que le fusil toujours à portée de la main.

Dans le même temps il apprenait l'Iroquois et sept ou huit dialectes (2), il étudiait les relations des explorateurs, faisait de fréquents voyages chez les Indiens et arrêtait dans son esprit le projet de nouvelles découvertes.

Il n'était d'ailleurs pas homme à supporter la vie sédentaire du pionnier ou du trafiquant. Il fallait à son orgueilleuse et puissante nature une existence active et les émotions de la gloire. Sobre, chaste, pieux, fils respectueux (3), sans aucun des défauts qui sont le partage des hommes vulgaires, il ne souhaitait la fortune et n'en avait besoin que pour mener à bien des entreprises qui devaient honorer son nom et sa patrie.

(1) *Greffe de Villemarie, 16 déc. 1868, concession de la Salle à Barthélemy Vinet.* — FAILLON, *Histoire de la Colonie Française au Canada;* Paris, Lecoffre, 1865, t. III, p. 229.

(2) *Au Roy,* placet du cabinet de M. Mario de la Quesnerie.

(3) J'ai eu dans les mains l'original d'une lettre qu'il écrivit à sa mère, de la Rochelle, le 18 juillet 1684, au moment de son départ pour le golfe du Mexique. Cette lettre est certainement l'œuvre d'un bon fils. Elle m'a été communiquée par M. Mario de la Quesnerie.

Digitized by Google

Des Iroquois-Tsonnontouans, qu'il reçut en 1668-69, lui apprirent qu'un grand fleuve, qui naissait dans leur pays, coulait droit à la mer, et qu'on pouvait, en huit ou neuf mois, se rendre à son embouchure. Evidemment, dit M. Francis Parkman, ils confondaient le Mississipi avec l'Ohio, son affluent. Ohio et Mississipi ont d'ailleurs une signification analogue: *Ohio* veut dire, en Iroquois, *belle rivière; Mississipi* signifie, en ottawa, *grande rivière*. Aussi, Dollier de Casson fait-il remarquer que les Iroquois appelaient *Ohio* la rivière que les Ottawas nommaient *Mississipi* (1).

Les renseignements recueillis sur la *Belle-Rivière* et les secours que promettaient les hôtes de Saint-Sulpice déterminèrent le premier voyage d'exploration de Cavelier de la Salle. Ce vaillant homme crut à la possibilité de réunir l'Atlantique au Pacifique, de découvrir le passage à la Chine qui fut le rêve de Cartier, de Champlain, de Gabriel Sagard, de Roberval et de beaucoup de marins non moins illustres par leur savoir et leur audace que par leur dévoûment et leurs infortunes.

La Salle communiqua son enthousiasme au gouverneur général de Courcelles et à l'intendant Talon. Courcelles ne put contribuer aux frais de l'entreprise, mais ses lettres-patentes portaient: autorisation à Cavelier de la Salle d'explorer les bois, rivières et lacs de tout le Canada; prière aux gouverneurs de la Virginie et de la Floride de le laisser circuler librement et même de lui prêter secours; permission aux soldats de quitter leurs compagnies pour se joindre à lui (2).

---

(1) *Voyage de M. de Courcelles au lac Ontario, par Dollier;* Bibliothèque nat., suppl. Français, n° 1265. — FAILLON, *op. cit.*, t. III, pp. 286, 313, 314. — M. FRANCIS PARKMAN, *The discovery of the Great West*, p. 8.

(2) *Voyage de MM. Dollier et de Galinée;* Bibl. nat., supplém. Français, n° 2490, 3. — *Lettre de M. Patoulet*, du 11 nov. 1669; Min. de la Mar. — FAILLON, *op. cit.*, t. III, pp. 289, 297.

Digitized by Google

Le jeune Rouennais avait engagé dans son domaine tout ce qu'il possédait. Il recourut au Séminaire de Villemarie. Le Séminaire, pour favoriser sa tentative, lui racheta la plus grande partie de sa concession, le 9 janvier 1669, pour une somme de mille livres payable en marchandises (1). Par cet arrangement, La Salle conservait la propriété de 420 arpents de terre qui composaient son domaine privé ; il gardait en outre la jouissance du lac Saint-Pierre et de 50 arpents de prairie. Par acte du 11 janvier 1669, le domaine fut érigé en fief noble.

Même après avoir échoué dans son entreprise, La Salle pouvait encore faire bonne figure dans la colonie, espérer la fortune et prétendre aux honneurs. Mais l'*aurea mediocritas*, qui suffisait au bonheur du poëte, n'avait aucun charme pour cet esprit aventureux, tout à la pensée d'agrandir la carte du monde et d'ouvrir à notre commerce une voie nouvelle vers les contrées mystérieuses de l'extrême Orient.

Ce qu'il devait recevoir du Séminaire ne suffisant pas aux besoins de son entreprise, il vendit, le 9 février 1669, à Jean Milot, taillandier, pour une somme de 2,800 livres, la seigneurie de Saint-Sulpice et les droits de fief noble dont il venait d'être investi.

Avec cet argent il se procura des canots, des armes, des vivres, des rameurs et un chirurgien (2). Ces ressources étant épuisées, il jugea que de nouvelles sommes lui étaient indispensables. Il vendit alors, le 6 juillet 1669, jour même de son départ, à Jacques le Ber et à Charles Lemoyne, pour 600 livres tournois, une terre et des bâtiments situés au-

---

(1) *Greffe de Villemarie, 9 janvier 1669. Transport de la seigneurie de Saint-Sulpice. — Faillon, op. cit.*, t. III, p. 288.

(2) *Greffe de Villemarie, 1er juillet 1669.* — FAILLON, *op. cit.*, t. III, p. 290.

Digitized by Google

dessus du saut Saint-Louis (1). Il ne lui restait plus rien à sacrifier.

M. l'abbé Faillon juge un peu sévèrement ces deux dernières ventes. Je me permets de ne pas partager l'avis du savant Sulpicien.

Quand je vois Cavelier de La Salle mettre tout son avoir dans une entreprise de nature très-incertaine, mais dont la réussite devait grandement servir la gloire et les intérêts politiques et commerciaux du pays, tant de désintéressement et d'audace me semblent élever à la hauteur d'un héros de Plutarque ce jeune homme de vingt-six ans.

Dans le même temps, les Sulpiciens voyaient avec dépit l'influence prépondérante des Jésuites. L'année précédente, 1668, l'abbé de Fénelon et l'abbé Trouvé avaient fondé la mission de Quinté, chez les Oïogouens, au nord du lac Ontario. Deux autres prêtres avaient fait des excursions dans les bois et recueilli des renseignements sur les régions de l'Ouest. A Québec, un jeune sauvage assurait que les rives du Mississipi offraient à la prédication évangélique un champ vaste et inexploré. Dollier vint alors solliciter l'autorisation de planter, dans ces contrées inconnues, les armes royales et la croix des missions.

L'expédition fut autorisée, mais à la condition, assez étrange, qu'elle se réunirait à celle de Cavelier de la Salle.

Elle partit de Saint-Sulpice, le 6 juillet 1669. Elle se composait de Cavelier de la Salle, Dollier de Casson, Bréhant de Galinée, vingt-deux Français et sept bateaux d'Iroquois Tsonnontouans.

Le 2 août elle entra dans le lac Ontario. La désertion des guides Iroquois ne lui permettant pas d'aller à Quinté, elle fit voile au Sud, vers un village tsonnontouan. Après des embarras,

---

(1) *Greffe de Villemarie*, *6 juillet 1669*. — FAILLON, *op. cit.*, t. III, p. 290.

Digitized by Google

que Galinée attribue au jésuite Fremin, elle quitta ce village sans avoir obtenu de guides et arriva, le 24 septembre, sur le lac Erié, à Tenaouatoua. Elle y rencontra Louis Jolliet, marchand canadien, d'origine normande, que Talon avait envoyé à la recherche d'une mine de cuivre sur le lac Supérieur.

Jolliet engagea les Sulpiciens à monter au nord, dans les beaux pays des grands lacs. La Salle leur fit consciencieusement observer que les Jésuites avaient des établissements dans ces régions et ne permettraient pas à leur zèle de s'y produire. Ils suivirent le conseil de Jolliet et durent le regretter, car ils ne firent aucune découverte et n'eurent pas l'occasion de prêcher l'Evangile et de baptiser un sauvage.

Leur voyage ne fut cependant pas sans résultat. Après avoir hiverné au nord du lac Erié, près d'une rivière qu'ils nomment Tina-Toua (peut-être la *Grand-River*), dans le pays des Neutres, ils prirent possession de la contrée au nom de Louis XIV et de l'Eglise catholique. A leur retour, Galinée fit la carte de partie des lacs Ontario, Erié, Saint-Clair et Huron, de French River, du Lac Nipissing et de la section inférieure d'Ottawa River. C'est la plus ancienne carte de ces vastes contrées (1).

La Salle s'excusa sur une indisposition de ne pas les accom-

---

(1) En 1687, cette carte et le procès-verbal de prise de possession furent envoyés à Londres pour appuyer les prétentions des Français sur les lacs Erié, Ontario et pays environnants. (FAILLON, *op. cit.*, t. III, pp. 288-305. — Arch. du Min. de la mar., *Mémoires généraux sur le Canada, 13 mai 1687.* — M. H. HARRISSE, *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cosmographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents, 1545-1700;* Paris, Tross, 1870, p. 193). M. Harrisse donne le titre exact de la carte de Galinée. Il nous apprend en outre que cette carte ne se trouve plus au Dépôt de la Marine; que la réduction donnée par l'abbé Faillon ne reproduit pas toutes les légendes de l'original; qu'une copie, faite en 1856, se trouve à la Bibliothèque du Parlement canadien à Ottawa.

Digitized by Google

pagner. En réalité, comme je l'ai dit ailleurs, il ne souhaitait rien tant que de se séparer d'eux pour ne suivre que ses propres plans.

Le 30 septembre, tous communièrent de la main de Dollier de Casson; le lendemain, les deux prêtres et leurs hommes se dirigèrent vers le nord.

« Cependant », dit un mémoire du temps, « M. de la Salle « continua son chemin par une rivière qui va de l'est à l'ouest, « et passe à Onontaqué (Onondaga), puis à six ou sept lieues « au-dessous du lac Erié; et estant parvenu jusqu'au 280me « ou 83me degré de longitude, et jusqu'au 41me degré de lati- « tude, trouva un sault qui tombe vers l'ouest dans un pays « bas, marescageux, tout couvert de vieilles souches, dont il « y en a quelques-unes qui sont encore sur pied. Il fut donc « contraint de prendre terre, et suivant une hauteur qui le « pouvoit mener loin, il trouva quelques sauvages qui lui « dirent que fort loin de là le mesme fleuve qui se perdait « dans cette terre basse et vaste se réunissoit en un lit. Il con- « tinua donc son chemin, mais comme la fatigue étoit grande, « vingt-trois ou vingt-quatre hommes qu'il avait menez jusques « là le quittèrent tous en une nuit, regagnerent le fleuve, et « se sauverent, les uns à la Nouvelle Hollande et les autres à « la Nouvelle Angleterre. Il se vit donc seul à 400 lieues de « chez lui, où il ne laisse pas de revenir, remontant la rivière « et vivant de chasse, d'herbes, et de ce que lui donnèrent les « Sauvages qu'il rencontra en son chemin (1). »

Dans une dépêche de 1677, adressée au comte de Frontenac, Cavelier de la Salle, parlant de lui à la troisième personne, rappelle en ces termes les résultats de ce voyage : « Il décou- « vrit le premier beaucoup de pays au sud des grands lacs et « entre autres la grande riviere d'Ohio; il la suivit jusqu'à un « endroit où elle tombe de fort haut dans de vastes marais, à

(1) Manuscrit inédit cité par M. Parkman, *The Discovery of the Great West*, p. 20, n° 1.

Digitized by Google

« la hauteur du 37° degré, après avoir été grossie par une « autre rivière fort large qui vient du nord, et toutes ces eaux « se déchargent selon toutes les apparences dans le golfe du « Mexique (1). »

Il n'y a sur l'Ohio qu'un saut, celui de Louisville, situé par 38° 15 de latitude nord, à plus d'un degré au-dessus du point relevé par Cavelier de la Salle.

Si cet explorateur s'était arrêté aux rapides de Louisville, comme le pense M. l'abbé Faillon, quelle serait cette rivière « fort large » dont il place le confluent sur le 37° de latitude nord (2), à la limite de son voyage?

M. H. Harrisse, le sagace auteur de la *Bibliotheca Americana Vetustissima*, admet la possibilité d'une erreur dans la lettre de 1677, et concède, comme sans importance, que la Salle a pu descendre jusqu'au Wabash.

Cette concession ne me satisfait pas. La relation dit qu'après avoir quitté les rapides il suivit des hauteurs; qu'il apprit de sauvages que, « fort loin de là », l'Ohio « se réunissait en un « lit », et qu'à « la hauteur du 37° degré », à l'endroit où le fleuve reçoit une « rivière fort large », il s'arrêta. Or, tandis que les rapides sont par 38°15' et le confluent du Wabash et de l'Ohio par 37°46', le confluent de l'Ohio et du Mississipi se trouve par 37°10'. Est-ce par hasard que la Salle indiquerait pour la position du confluent du Wabash et de l'Ohio la position du confluent de l'Ohio et du Mississipi? C'est inadmissible. Serait-ce aussi par hasard qu'il aurait pu croire et dire que l'Ohio, grossi du Wabash, coulait droit au golfe du Mexique?

Non, vraiment; il n'a pu désigner comme venant du nord et s'unissant à l'Ohio, sur le 37° parallèle, pour couler au golfe du Mexique, que le Mississipi.

---

(1) M. P. Margry, *Les Normands dans les vallées de l'Ohio et du Mississipi.* (Journal de l'Instruction publique.)

(2) A 0° 10' près du confluent de l'Ohio et du Mississipi.

Digitized by Google

Il revint à Montréal pendant l'hiver de 1669-70. Plusieurs de ses hommes l'avaient précédé. Pour justifier leur manque de persévérance, ils présentèrent son entreprise comme chimérique. Ils réussirent même à faire prévaloir le nom de *La Chine* sur le nom de *Saint-Sulpice* que portait la propriété de Cavelier de la Salle (1).

Au printemps suivant, la Salle était sur l'Ottawa, au-dessous des Chats; il y chassait avec cinq ou six Français et dix ou douze Iroquois (2).

Que fit-il l'année suivante? A cette demande de M. Parkman, l'abbé Faillon fait cette consciencieuse réponse :

« Nous n'entrerons pas dans cette discussion (la priorité « de la découverte du Mississipi) qui n'est point de notre « objet; seulement nous ferons remarquer ici, que, par un « contrat qui se trouve au greffe de Villemarie, il est mani- « feste que la Salle continua ses explorations. On y voit que, « le 6 du mois d'août 1671, il avait reçu à crédit, *dans son « grand besoin et nécessité,* des mains de M. Mignon de « Branssat, procureur fiscal à Villemarie, des marchandises « qui se montaient à la somme de quatre cent cinquante- « quatre livres tournois. On y voit encore que, le 18 décem- « bre 1672, étant à Villemarie, il promit de payer, au mois

(1) Dans mes précédents ouvrages sur Cavelier de la Salle, je n'ai pas admis qu'on ait donné à Saint-Sulpice le nom de *La Chine* pour ridiculiser une tentative déjà faite par Cartier, Champlain, Nicolet, Sagard, Roberval et les Jésuites. Il résulte de pièces authentiques citées par M. l'abbé Faillon que cette sottise ne peut être mise en doute. Le 6 juillet 1669, la propriété de la Salle portait encore le nom qu'il lui avait donné; dans des actes de 1670, elle est appelée *La Chine* et *La Petite-Chine.* (FAILLON, *op. cit.*, t. III, p. 298, n° 1.)

(2) NICOLAS PERROT, *Mémoire sur les mœurs, coustumes et religion des Sauvages de l'Amérique Septentrionale*, publié pour la première fois par le R. P. J. Tailhan ; Paris, Franck, 1864, pp. 119, 120.

Digitized by Google

« d'août suivant, la même somme, en argent monnayé, ou en « pelleteries, soit à Villemarie, en la maison de M. Jacques « Le Ber, où il demeurait, soit à Rouen, en celle de Nicolas « Crevel, conseiller du Roi et maître des comptes, son « parent (1). »

Il résulte, en effet, d'un mémoire cité par M. Parkman que la Salle reprit une seconde fois la route du Mississipi. Mais au lieu de suivre l'Ohio, il s'embarqua sur le lac Erié, suivit le canal de Détroit, traversa le lac Huron, doubla la pointe de Michillimackinac et, continuant d'avancer, « il reconnut une « baye incomparablement plus large, au fond de laquelle, « vers l'ouest, il trouva un très-beau havre et au fond de ce « havre un fleuve qui va de l'est à l'ouest. Il suivit ce fleuve, « et estant parvenu jusqu'environ le 280e degré de longitude « et 39e de latitude » (latitude exacte du confluent de l'Illinois et du Mississipi) « il trouva un autre fleuve qui se joignant au « premier coulait du nord-ouest au sud-est, et il suivit ce « fleuve jusqu'au 36e degré de latitude ».

Le très-beau havre, dit M. Parkman, peut être l'embouchure de la rivière Chicago, d'où, par un facile portage, il dut gagner le Des Plaines, branche de l'Illinois. Nous verrons, ajoute l'éminent écrivain, qu'il prit cette route dans sa fameuse exploration de 1682 (2).

Arrivé, comme le porte la relation, à l'endroit où le Mississipi coupe le 36e parallèle, la Salle eut la certitude que ce fleuve avait son embouchure dans le golfe du Mexique. Il fut assez sage pour reconnaître qu'il ne disposait pas de moyens suffisants pour achever sa découverte, et qu'un acte de témérité pouvait compromettre les résultats acquis. Il remonta

---

(1) *Greffe de Villemarie, 18 déc. 1672. Obligation de la Salle,.* — FAILLON, *op. cit.*, t. III, p. 313.

(2) M. PARKMAN, *The discovery of the Great West*, p. 22, n° 1. M. Parkman a visité toutes les contrées dont il s'est fait l'historien.

Digitized by Google

donc le courant au lieu de le descendre et vint préparer une dernière expédition pour augmenter la Nouvelle-France des beaux pays qu'il devait baptiser du nom de Louisiane.

Le récit que je viens de faire des voyages de Cavelier de la Salle est tiré d'un manuscrit en deux parties ayant pour titre : *Mémoires de M. de la Salle* et *Histoire de M. de la Salle*.

M. Parkman en attribue la rédaction à Louis-Armand de Bourbon, second prince de Conti. C'est un récit des découvertes faites en Canada, antérieurement à 1678, recueilli dans une douzaine de conversations que l'auteur dit avoir eues avec Cavelier de La Salle (1).

M. Harrisse, qui parle de ce manuscrit d'après les extraits publiés par M. Francis Parkman, accorde à cette pièce une valeur très-limitée. M. P. Margry, qui eut dans les mains la pièce même, dit : « Enfin, comme nous n'avons jamais cessé » nos recherches sur ce sujet, de nouveaux documents appar- » tenant à un particulier n'ont fait qu'augmenter, en 1868, » notre confiance dans le mémoire de l'ami de l'abbé de » Galinée, par la connaissance que nous croyons avoir » aujourd'hui de son nom qui est parmi les plus honorés de » son temps (2) ».

Si l'auteur est honnête homme, son amitié pour La Salle et son peu de sympathie pour les Jésuites n'ont pu lui faire dire le contraire de la vérité.

Ces voyages de La Salle sont néanmoins très-contestés.

Sur les deux cartes qu'il a dressées de son voyage de 1673, Louis Jolliet consacre à Cavelier de La Salle deux légendes qui se rapportent, suivant M. Harrisse, à l'exploration, en

---

(1) M. Parkman, *The discovery of the Great West*, pp. 20 et 101.

(2) M. Margry, *Revue maritime et coloniale*, t. XXXIII, p. 556.

Digitized by Google

1669, du cours de l'Ohio (1). Elles indiquent la direction de la route suivie mais elles n'en donnent pas le terminus, ce qui laisse le champ ouvert aux hypothèses.

M. Parkman décrit une autre carte sans date et sans nom d'auteur. De ce qu'elle donne au fort de Cataraconi le nom de Frontenac, elle est postérieure à 1672 ; de ce qu'elle donne au Mississipi le nom de Colbert, elle ne peut être antérieure à 1674. M. Parkman pense que cette carte est de Cavelier de La Salle (2). M. Harrisse dit au contraire : « Si celle que possède M. Parkman est du même cartographe que la section » que nous avons trouvée (les noms et les légendes sont en » tout semblables dans les deux), la carte est l'œuvre de » Louis Jolliet lui-même, car la section que nous avons devant » nous est tracée de sa main (3). »

Malgré la réserve de M. Harrisse, il est clair que la carte de M. Parkman est l'œuvre de Louis Jolliet et qu'elle ne prouve rien contre Cavelier de La Salle. L'erreur de mon savant et judicieux ami est d'autant plus regrettable qu'elle a été la cause déterminante de ses doutes sur le résultat final du second voyage de Cavelier de La Salle.

La Salle aussi a fait des cartes, mais, hélas! on ne saurait les retrouver.

Madeleine Cavelier, veuve Le Forestier, nièce de l'explorateur, les a confiées avec d'autres pièces, le 21 février 1756, sur la demande de M. de Silhouette, aux commissaires de France et d'Angleterre chargés de discuter les limites de nos pos-

---

(1) Carte de la découverte du Sr Jolliet où l'on voit la communication du fleuve S. Laurens avec les Lacs Frontenac, Erié, Lac des Hurons, et Illinois. (Bibl. du Dépôt des Cartes de la Marine. Amer. Sept., Canada, nº 32. — La même carte avec quelques variantes, Ibid., nº 44. — M. H. Harrisse, *op. cit.*, p. 194.)

(2) M. Parkman, *The discovery of the Great West*, pp. 406, 407.

(3) M. Harrisse, *op. cit.*, p. 197.

Digitized by Google

sessions américaines. Elle disait dans sa lettre d'envoi : « Il y » a des cartes, que j'ai jointe à ces papiers, qui doivent » prouver que, en 1675, M. de La Salle avet déjà fet deux » voyages en ces découverte, puisqu'il y avet une carte, que » je vous envoye, par laquelle il est fait mention de l'androit » auquel M. de La Salle aborda près le fleuve de Mississipi, » — un autre androit qu'il nomme le fleuve Colbert ; en un » autre, il prans possession de ce pais au nom du Roy et fait » planter une crois (1) ».

Ces précieux documents, qui prouvaient la priorité de Cavelier de La Salle à la découverte du Mississipi, sont perdus... perdus en admettant que des diplomates peuvent perdre un dossier confié bénévolement à leur délicatesse pour la défense de grands intérêts nationaux.

Les pièces de l'enquête ou du procès du capitaine de Beaujeu, qui devraient se trouver dans les archives du port de Brest, sont aussi perdues (2).

On ne retrouve pas non plus la *Relation des découvertes et des voyages du Sr de La Salle, seigneur et gouverneur du fort de Frontenac, au-delà des Grands Lacs de la Nouvelle France, faite par ordre de Mgr de Colbert, en 1679, 1680 et 1681*, portant le n° 4 de la boîte 64 aux archives du Ministère de la Marine. C'était l'une des pièces les plus importantes du dossier de Cavelier de La Salle (3).

La *Carte de la Louisiane ou des Voyages du Sr de La*

---

(1) M. P. Margry, *Les Normands dans les vallées de l'Ohio et du Mississipi*. (Journal de l'Instruction publique, n° du 30 août 1862.)

(2) Lettre du 14 juillet 1869 de M. le contre-amiral Simon. Toutes les recherches que cet officier général a eu la bonté de faire faire pour moi n'ont donné aucun résultat. Voir *Découvertes et Etablissements de Cavelier de la Salle*, pp. 286-88.

(3) M. H. Harrisse, *op. cit.*, p. xxiv, note 1.

Digitized by Google

Salle et des pays qu'il a découverts depuis la Nouvelle France jusqu'au Golfe Mexique les années 1679, 80, 81 et 82, par Jean-Baptiste-Louis Franquelin, l'an 1684. Paris, qui était au Dépôt de la Marine, à Paris, boîte 26 b, n° 2, est égarée. On ne peut plus en parler que sur les descriptions de Raymond Thomassy et de M. Parkman (1).

Qu'a-t-on fait du *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle France?* M. Harrisse dit que les Jésuites en ont vainement sollicité la destruction. Je ne contredis pas. Cependant il n'en reste plus que trois ou quatre exemplaires.

Les pièces qui sont encore au Ministère de la Marine étaient classées dans le dossier du général de La Salle, où l'on ne devait certainement pas les chercher, où elles moisiraient peut-être encore ignorées sans les persistantes investigations de Thomassy.

Est-ce le hasard qui a fait tout cela ? Soit. Mais je dis qu'un hasard qui a mis tant d'intelligence et de soin à étouffer la mémoire de Cavelier de La Salle me permettra de tenir pour preuves certaines les moindres épaves échappées à sa fournaise. J'admets donc comme exacts les récits de l'ami de Galinée ainsi que les affirmations de Madeleine Cavelier.

Les PP. Jésuites et leurs partisans fondent surtout leurs prétentions sur le silence que La Salle aurait gardé, en Canada, devant les discours de Louis Jolliet, et sur une lettre écrite à Colbert, par Frontenac, le 14 novembre 1674.

Est-il bien sûr que La Salle n'a pas protesté en Canada et que ses protestations n'ont pas eu le sort de ses autres pièces?

Quant à des protestations verbales, où pouvaient-elles se produire avec chance d'être recueillies? — En Canada? — Jamais ! La Salle n'avait-il pas là pour ennemis implacables Duchesneau, La Chesnaye, Le Ber, Louis Jolliet, Le Moyne,

(1) M. H. Harrisse, *op. cit.*, p. 201.

Digitized by Google

la masse des trafiquants, les PP. Jésuites qui, ayant un pied dans toutes les familles, une oreille sur toutes les consciences, régnaient despotiquement sur la colonie (1)? M. l'abbé Tailhan ne se rappelait pas cette puissante coterie quand il arguait du silence de Cavelier de la Salle pour couronner Jolliet (2). Mais, mon Révérend Père, veuillez me permettre de vous le dire, des hommes qui ont tenté deux fois, peut-être trois fois, d'empoisonner Cavelier de la Salle (3), qui l'ont fait assassiner au Texas, qui ont donné permission aux Iroquois de le tuer (4), qui l'ont fait calomnier en France par les belles pénitentes des PP. Jésuites (5), qui ont essayé de le faire séduire par la complaisante épouse d'un complaisant fonctionnaire (6), qui ont fait disparaître ses papiers, de tels hommes pou-

---

(1) Voir *The old Regime in Canada*, by FRANCIS PARKMAN; Boston, Little, Brown, and C°, 1874.

(2) *Mémoire sur les mœurs, coustumes, et relligion des Sauvages de l'Amérique Septentrionale*, par NICOLAS PERROT, *publié pour la première fois* par le R. P. TAILHAN, de la Compagnie de Jésus; Leipzig et Paris, Franck, 1864, pp. 280-289.

(3) Le premier de ces empoisonneurs fut Nicolas Perrot, le voyageur. (*Lettre de la Salle au prince de Conti*, du 31 octobre 1678. Ms. cité par M. Parkman.) L'abbé Tailhan ignore ce fait et présente Perrot comme le plus honnête homme du monde. (*Mémoire sur les mœurs*, etc., p. 6 et 7.)

(4) *Mémoire pour rendre compte à Monseigneur le marquis de Seignelay de l'estat où le Sieur de la Salle a laissé le fort Frontenac pendant le temps de sa découverte.* (Arch. du Min. de la Marine.) — CHARLEVOIX, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, t. II, pp. 308 et 378.

(5) MICHELET, *Histoire de France au XVIIIe siècle. La Régence*; Paris, Chamerot, 1864, pp. 182, 187.

(6) *Histoire de M. de la Salle.* (Ms. cité par M. Parkman.)

Digitized by Google

vaient-ils laisser se produire et conserver pieusement, pour les besoins de l'histoire, la protestation en bonne et due forme que vous exigez? Non. Le silence vrai ou supposé que la Salle a gardé en Canada ne prouve absolument rien contre lui. La preuve négative que vous prétendez établir est inadmissible.

La Salle ne pouvait protester qu'à Paris, « à quinze cents lieues » de ses ennemis, et c'est ce qu'il a fait.

En ce qui concerne la lettre du 14 novembre, M. de Frontenac y dit effectivement que Jolliet « a découvert des pays « admirables et une navigation si aisée par les belles rivieres « qu'il a traversées, que, du lac Ontario et du fort de Fron- « tenac, on pourroit aller en barque jusque dans le golphe du « Mexique... qu'il a été jusqu'à dix journées près du golphe « du Mexique et croit que par les rivieres qui, du côté de « l'ouest, tombent dans la grande riviere qu'il a trouvée, qui « va du nord au sud, et qui est aussi large que celle de « Saint-Laurent, vis-à-vis de Quebec, on trouveroit des « communications d'eaux qui meneroient à la mer Vermeille. »

Cette lettre est très-précise, mais trois ans plus tard, en 1677, le même comte de Frontenac écrivait à Colbert : « Sur « l'avis qu'ont eu les Jésuites du dessein de M. de la Salle « de demander la concession du lac Erié, ils ont résolu de « faire demander eux-mêmes cette concession pour les sieurs « Jolliet et Lebert, gens qui leur sont tout dévoués et le pre- « mier desquels ils ont tant vanté, par avance, quoiqu'il n'ait « voyagé qu'après le sieur de la Salle, *lequel vous témoi- « gnera que la relation de M. Jolliet est fausse en beaucoup « de choses* (1). »

En 1673 et 1674, la Salle fut chargé, par le comte de Frontenac, d'amener à une conférence, sur le lac Ontario, les

(1) M. P. Margry, *Les Normands dans les vallées de l'Ohio et du Mississipi.* (Journal de l'Instruction Publique, n° du 20 août 1862.)

Digitized by Google

tribus iroquoises (1), et de diriger la construction du fort de Cataracoui. A l'automne de 1674, il partit pour la France et ne revint l'année suivante que pour reconstruire le fort, qui prit le nom de Frontenac, défricher sa concession, fonder des villages indiens, faire des canots, dresser des rameurs, étudier le grand projet d'exploration qu'il méditait. En 1677, il s'embarqua de nouveau pour la France. S'il était alors en état de critiquer ce que Jolliet disait du Mississipi, c'est évidemment qu'il avait vu ce fleuve avant 1673, c'est-à-dire avant Louis Jolliet.

Le caractère du comte de Frontenac est d'ailleurs une garantie de sincérité. Un homme comme lui ne pouvait déloyalement attribuer à la Salle un honneur qui aurait appartenu à Louis Jolliet. En 1677, comme en 1674, il a dit la vérité. Ainsi que l'observe M. Margry : « Frontenac pou-
« vait, avec justice, en 1674, louer les entreprises de Jolliet,
« vanter même des découvertes qui dépassaient le terme des
« explorations de Cavelier de la Salle, mais en 1677, lors-
« qu'on invoque la priorité de l'entreprise pour avoir le droit
« de l'achever, Frontenac devait avoir sous les yeux les élé-
« ments d'information qui servirent sans doute à l'acte d'ano-
« blissement de Cavelier de la Salle (2). »

Cet acte même d'anoblissement ne place-t-il pas les services de la Salle au-dessus de ceux de Louis Jolliet?

VII. — Jacques Marquette et Louis Jolliet (1673).

Pour n'avoir pas eu l'honneur de découvrir le Mississipi, Louis Jolliet n'en fut pas moins un homme de valeur. Après de bonnes études chez les PP. Jésuites, il renonça au sacer-

(1) *Relations inédites de la Nouvelle-France*, t. II, append., art. III et IV.

(2) M. Margry, *Revue maritime et coloniale*, t. XXXIII, pp. 556-557.

Digitized by Google

doce, étudia les langues et les mathématiques, puis se fit explorateur et négociant. Il rendit particulièrement service à la colonie par ses travaux hydrographiques sur le Saint-Laurent et par son exploration des côtes du Labrador (1).

Au commencement de sa carrière, il fut chargé, par le gouvernement colonial, de plusieurs missions sur la marge des pays connus. Mais après son voyage avec Jacques Marquette, il ne pensa plus, pendant une vingtaine d'années, qu'à ses intérêts personnels. Les PP. Jésuites étant pour lors omnipotents, il crut que leur bannière le conduirait sûrement à la fortune. Cela lui était était d'ailleurs facile parce qu'il eut toujours pour ses anciens maîtres une grande affection. Ceux-ci, de leur côté, tinrent à s'assurer un homme dont ils connaissaient les brillantes qualités. Avec cette habileté que nul ne leur conteste, ils jugèrent qu'en l'opposant à Cavelier de la Salle ils le riveraient à leur Compagnie. Ils l'envoyèrent donc à Marquette qui, depuis quatre ans, comme on l'a vu, se préparait pour l'exploration du Mississipi.

On reproche à Marquette d'avoir presque complètement effacé de sa relation le nom de Louis Jolliet et de laisser croire qu'il était en réalité le chef de l'expédition.

Ce reproche n'est peut-être pas fondé.

Marquette se voyait, selon ses propres expressions, « à la « porte de ces nouvelles nations, lorsque, dès l'an 1670, il « travaillait en la Mission de la Pointe du Saint-Esprit, qui « est à l'extrémité du lac Supérieur, aux Outaouais (2). » Il avait appris l'illinois et cinq autres langues, recueilli une

(1) M. P. Margry, *Louis Jolliet* (Revue canadienne, nos de décembre 1871, janvier, février et mars 1872).

(2) *Récit des voyages et des découvertes du R. P. Jacques Marquette, de la Compagnie de Jésus, en l'année 1673 et aux suivantes*, ap. *Mission du Canada. — Relations inédites de la Nouvelle-France (1672-1679) pour faire suite aux anciennes Relations (1615-1672)* ; Paris, Douniol, 1861, t. II, p. 241.

Digitized by Google

masse de renseignements et dressé une carte des pays à parcourir. Son intention était de tenter le voyage avec un Français et le jeune Indien qu'on lui avait donné, sur un bateau qui lui était promis par les naturels (1).

Ne devait-il pas tenir à récolter lui-même la gerbe qu'il avait cultivée avec tant de patience et de labeur?

Bien qu'il vécût beaucoup moins avec les hommes qu'avec la Vierge et les Saints, il lui devait être désagréable de renoncer à son rêve de gloire et de soumettre sa volonté à celle d'un simple laïque qu'il pouvait considérer comme son élève.

D'autre part, quand on voit Cavelier de la Salle gêné par la présence de Casson et de Galinée, il semble difficile que Jolliet ait pu commander à Marquette, homme de mérite, qui le primait par l'âge et portait le chapeau légendaire devant lequel il avait l'habitude de s'incliner toujours respectueusement.

Il est donc possible que la commission délivrée par Frontenac et Talon, sur la demande des PP. Jésuites, n'ait conféré au jeune Canadien qu'une autorité purement nominale.

En tout cas, Marquette, dans sa relation, portait la parole et faisait les présents; dans les festins, il était servi le premier; c'est à lui qu'on offrait le calumet; sans consulter Jolliet, il baptisa le Mississipi du nom de *Conception*. S'il n'était pas chef, c'est que son récit n'est pas conforme à la vérité.

Qoiqu'il en soit, le 17 mai 1673, Jacques Marquette et Louis Jolliet partent, avec cinq hommes « bien résolus », de la mission de Saint-Ignace, à Michillimackinac. Ils sont heureux, pleins d'espoir, et rament gaiement sur le lac des Illinois ou Michigan. La première nation qu'ils rencontrent est celle des Mahominis ou de la Folle-Avoine, sur la baie verte (*Green Bay*). Pour les détourner de leur voyage, les Mahominis leur font entrevoir les plus grands dangers : des nations féroces,

(1) *Relation de 1670*, pp. 89-91.

Digitized by Google

un fleuve terrible, et même des démons, êtres fantastiques dont on a toujours beaucoup parlé dans tous les temps et dans tous les pays et qu'on n'a jamais vus nulle part.

Comme il s'agissait de démons sauvages, le Père Marquette n'en voulut rien croire. Il remercia donc ses bénévoles conseillers et reprit le chemin de la baie Verte pour se rendre, par la rivière aux Renards (*Fox River*), au pays des Maskoutens (*Nation du Feu*), où il arriva le 7 juin.

« C'est ici », dit-il, « le terme des découvertes qu'ont « faites les Français, car ils n'ont point encore passé plus « avant (1). »

Eh ! Révérend Père, Jean Nicolet n'était-il pas Français? Son excursion sur le Wisconsin est-elle une fiction du P. Vimont?

Les Maskoutens avaient déjà reçu des missionnaires, et l'on voyait, au milieu de leur village, une belle croix ornée d'offrandes au grand Manitou des Français. En cet endroit, Jolliet porta la parole : « Je suis envoyé, dit-il, par le Gou- « verneur pour découvrir de nouveaux pays » — et le P. Marquette vient, « *de la part de Dieu*, pour les éclairer des « lumières du saint Evangile (2). »

Nos voyageurs se remettent en route le 10 juin, avec deux guides Miamis (3), pour le Wisconsin. Sept jours plus tard, juste un mois après leur départ de la mission de Saint-Ignace, ils entrent dans le Mississipi par 43° degrés de latitude nord, au lieu dit la *Prairie du Chien*.

Marquette chante victoire. Il croit être le premier Français qui trempe sa rame dans le *Père des Eaux*. Ce qu'il y a de

---

(1) MARQUETTE, *Récit des découvertes*, pp. 247-250.

(2) MARQUETTE, *Récit des voyages*, p. 252. C'est la seule fois que Jolliet est dit avoir porté la parole, et c'est pour donner à Marquette le premier rang.

(3) Les guides étaient indispensables pour traverser le pays marécageux qui porte aujourd'hui le nom de Marquette.

Digitized by Google

certain, c'est qu'il vient d'inscrire son nom au Livre d'Or de la Nouvelle-France. Deux cents ans plus tard, en 1873, le 17 juin, Jacques Marquette et Louis Jolliet seront célébrés par les Etats-Unis d'Amérique.

Marquette et Jolliet descendent le fleuve dont le cours paisible leur laisse le temps d'admirer les belles prairies qui bordent la rive gauche et les hautes montagnes qui, sur la rive droite, ferment l'horizon. Après avoir vu des animaux vrais et cru voir des animaux fantastiques (1), ils remarquent, le 25 juin, des pistes d'hommes et un sentier qui se perd dans de vastes prairies. Ils laissent à la garde du bateau leurs cinq hommes, s'engagent bravement dans le sentier et visitent successivement deux villages illinois où ils trouvent une réception très-sympathique.

C'est Marquette qui porte la parole et fait les présents, c'est à lui qu'on offre le calumet (2) ; dans un festin où l'on servit de la sagamité, un grand chien et du poisson, c'est à Marquette que l'on présente toujours les premiers morceaux. Pour faire honneur aux deux Français, le maître des cérémonies leur met dans la bouche : la sagamité, après avoir soufflé dessus ; le poisson, après en avoir retiré les arêtes ; la viande, après l'avoir coupée en morceaux (3).

Marquette et Jolliet reviennent au Mississipi en suivant le cours du Pekitanouï (Missouri) et continuent leur exploration.

Le calme et limpide Mississipi est transformé par la masse d'eau que lui verse le Missouri. Il devient trouble et impétueux ; il déchire ses rives et charrie des arbres entiers qui forment des îlots flottants très-dangereux pour la navigation.

Les Français atteignent le confluent de l'Ohio (37° 10' lati-

(1) MARQUETTE, *Récit des voyages*, p. 258.

(2) MARQUETTE, *op. cit.*, pp. 263, 269.

(3) MARQUETTE, *op. cit.*, p. 264.

Digitized by Google

tude nord, non 36°, comme l'indique Marquette). Le Père accorde en passant un souvenir aux tribus de Chaouanons qui, sur cette rivière, vivent heureuses et paisibles quand il plaît aux Iroquois de ne pas les troubler.

Il semble qu'à cet endroit de son récit le P. Marquette devait citer Cavelier de la Salle, probablement alors le seul Européen qui eût dormi dans un wigwam de Chaouanon. Marquette ignorait-il qu'on lui devait la découverte de l'Ohio? Peut-être. De 1669 à 1672 il fut loin du théâtre des événements, et les PP. Jésuites avaient cette découverte pour si peu agréable qu'ils n'en disent pas un seul mot dans leurs relations.

Un jour que nos voyageurs se laissaient aller au gré du courant, ils virent sur la berge une troupe d'Indiens armés de fusils. Le calumet du P. Marquette produisit son effet, c'est-à-dire que le combat, qui paraissait imminent, fut remplacé par une réception très-cordiale. Ces Indiens voyaient souvent des Européens qui leur vendaient des étoffes et diverses marchandises.

Un peu plus bas, en face de Mitchigamea, les mêmes alarmes se reproduisirent, et le calumet, agité avec persistance, fit encore succéder les caresses aux menaces. Marquette, bien qu'il entendît six langues, ne trouva personne à qui parler. Cependant il fit comprendre par signes qu'il se rendait à la mer. Il donna de la même manière des explications sur Dieu et les « choses du salut », mais il n'est pas sûr d'avoir été bien compris par les Sauvages (1).

Le lendemain, Marquette et Jolliet remontent en bateau pour se rendre au village des Arkansas. Ils trouvent dans ce village un jeune homme qui comprend l'illinois et consent à leur servir de truchement. Par son moyen, Marquette fait les présents d'usage et dit sur « Dieu et les mystères de notre

(1) MARQUETTE, *op. cit.*, p. 263.

Digitized by Google

» Sainte Foy » des choses que les Indiens trouvent admirables (1). Ces Sauvages voulaient même le retenir pour qu'il continuât leur instruction. Cependant, malgré leur admiration, ils proposèrent le soir même, dans un conseil, de casser la tête au prédicateur et à ses compagnons. Le chef fut heureusement d'un autre avis, et pour sauver ses hôtes, il leur dansa le calumet, puis offrit au P. Marquette le précieux talisman.

Les Français tinrent conseil de leur côté. Ayant considéré qu'ils ne pouvaient aller plus loin sans risquer d'être tués par les Sauvages ou d'être capturés par les Espagnols, ils résolurent de reprendre, dès le lendemain, la route du nord.

Ils avaient atteint le confluent de l'Arkansas, probablement le site actuel de Prentiss, soit 33° 50' de latitude nord, et dépassé de 2° 10' les découvertes de Cavelier de la Salle.

Marquette resta dans les missions de l'Illinois et y mourut le 19 mai 1675, à l'âge de 38 ans. Le continuateur de sa relation raconte gravement que des guérisons miraculeuses furent opérées par son tombeau (2). Quand les Jésuites se moquent des miracles des Sulpiciens de Montréal, ils ont raison, je crois; quand à leur tour ils prétendent en faire, ce qui leur arrive à tout instant, je me permets de ne pas en croire un seul mot. Il est certain néanmoins que les Américains ont en vénération la mémoire de Jacques Marquette.

Au mois d'août 1674, Louis Jolliet touchait au saut Saint-Louis, près de Montréal. Encore quelques coups d'aviron et son voyage était heureusement terminé. « J'avois évité tous » les dangers des sauvages », dit-il au comte de Frontenac, » en lui envoyant la carte des pays qu'il a parcourus, « j'avois » passé quarante-deux rapides et j'estois prest de débarquer » avec toute la joye qu'on pouvoit avoir du succès d'une si » longue et si difficile entreprise, lorsque mon canot tourna

(1) MARQUETTE, *op. cit.*, p. 284.

(2) MARQUETTE, *op. cit.*, p. 302.

Digitized by Google

» hors des dangers. J'y perdis deux hommes et ma cassette » à la veue des premieres habitations françoises que j'avois » quittées, il y avoit deux ans (1).

En transmettant à Colbert la carte de Jolliet, Frontenac disait : « Il a laissé dans le lac Supérieur, au Sault-de-Sainte- » Marie, chez les Pères, des copies de ses journaux que » nous ne saurions avoir que l'année prochaine, par où vous » apprendrez plus de particularités de cette découverte, dont » il s'est très-bien acquitté (2) ».

Que sont devenus les papiers de Louis Jolliet ? Ils n'ont pas moins d'importance que ceux du missionnaire. Il serait intéressant de connaître ses propres observations et de voir s'il confirme la priorité que s'attribue Marquette. Les Jésuites ont toujours dit, il est vrai, que Jolliet fut le chef, mais les Relations des Missions et celle du voyage montrent certainement le contraire.

La perte de ces papiers est fort regrettable et fait ombre sur le récit du P. Marquette.

Les Américains, qui ont le sentiment de la reconnaissance envers les pionniers de leur pays, ont consacré les noms des deux explorateurs en les donnant à divers lieux. Toutefois, la distribution des honneurs a été en raison inverse des services rendus. Sur la carte des Etats-Unis on lit sept fois le nom de Marquette (3) et une fois celui de son compagnon (4). On peut

---

(1) M. Margry, *Revue Canadienne*, janvier 1872, p. 69.

(2) *Lettre du 14 nov. 1674.*

(3) *Marquette*, ville au sud du lac Supérieur, par 46° 33' lat. n. et 89° 36' long. o. (mér. de Paris). — *Marquette*, ville sur la côte est du lac Michigan, par 43° 55' lat. nord et 88° 42' long. o. — *Marquette*, ville du Wisconsin, par 43° 43' lat. n. et 91° 26' long. o. — *Marquette Bay*, sur la côte est du lac Michigan, par 43° 53' lat. n. et 88° 46' long. o. — *Marquette Island*, au nord du lac Huron, par 45° 57' lat. n. et 86° 35' long. o. — *Marquette County*, dans le Wisconsin. — *Marquette County*, dans le Michigan.

(4) *Jolliet*, ville de l'Illinois, par 41° 30' lat. n. et 90° 25' long. o. (mér. de Paris).

Digitized by Google

cependant, sans faire tort au premier, mettre ses titres beaucoup au-dessous de ceux du second.

Cette glorification du bon jésuite, qui doit toute sa renommée aux récits de ses confrères et à la perte inexpliquée de la copie du journal de Jolliet, donne fort à penser.

VIII. — Cavelier de la Salle (1674-1680).

Tandis que Jolliet, Marquette et les Jésuites s'efforçaien d'étendre le champ des missions, Cavelier de la Salle projetait la conquête du bassin du Mississipi et l'établisssement d'une chaîne de forts reliant Cataraconi au golfe du Mexique. Il voulait non-seulement ouvrir à notre commerce un champ immense, mais nous mettre en état de résister avec avantage aux Anglais et aux Espagnols qui nous avoisinaient les uns à l'orient, les autres à l'occident.

Ce hardi projet, longtemps étudié, n'avait rien de chimérique.

Les Sauvages faisaient généralement bon accueil aux Français ; les obstacles naturels de la route étaient connus de Cavelier de la Salle qui savait très-bien comment les surmonter. Le danger imminent, certain, venait des trafiquants qui craignaient pour leur monopole, surtout des Jésuites qui voyaient s'évanouir leur projet, longtemps caressé, d'un Paraguay septentrional.

Pour soutenir la guerre à mort qu'il entrevoyait, le jeune normand se mit sous la protection du comte de Frontenac, homme de grande valeur, esprit juste et clairvoyant, ferme, peu sympathique aux Jésuites dont il repoussait hautainement le joug.

Sans s'inquiéter des plaintes et des cabales, Frontenac jeta les fondements du fort de Cataraconi, sur le lac Ontario, à l'embouquement du St-Laurent, puis écrivit à Colbert, le 13 novembre 1673, que ce fort et un navire, alors en construction, suffiraient pour contenir les tribus iroquoises et intercepter

Digitized by Google

leur trafic avec les Anglais; qu'un autre fort à l'embouchure du Niagara et un autre vaisseau sur le lac Erié nous donneraient la haute main sur les grands lacs. C'était l'amorce du vaste projet de Cavelier de la Salle, une preuve que le fier général et le jeune Rouennais s'entendaient parfaitement. A l'automne de 1674, au moment où le gouvernement métropolitain, travaillé par des influences souterraines, hésitait encore sur la conservation de Cataraconi, la Salle se rendit à Versailles avec une pressante recommandation de Frontenac (1).

Il demanda deux choses qui lui furent accordées le 13 mai 1675 (2) : des lettres de noblesse pour les services qu'il avait rendus comme explorateur; le don, à titre de seigneurie, du fort de Cataraconi, des îles voisines et d'une bande de terre de quatre lieues de longueur sur une demi-lieue de profondeur.

Cette concession lui donnait droit de seigneurie sur les forêts avoisinantes, le faisait commandant de la garnison, fondateur de la mission, patron de l'église, souverain de l'un des plus beaux domaines du Canada (3).

Sa famille, le voyant ainsi favorisé de la fortune, lui vint largement en aide. Il résulte de papiers de famille que M. Mario de la Quesnerie a bien voulu me communiquer, qu'elle ne lui a pas avancé moins de cinq à six cent mille livres, soit deux millions à deux millions quatre cent mille francs d'aujourd'hui.

Comme l'observe très-bien M. F. Parkman (4), si la Salle

(1) *Lettre à Colbert du 14 nov. 1674.*

(2) *Découvertes et établissements de Cavelier de la Salle*, app., pp. 360-62. — *Extrait des archives du Conseil d'Etat, du 13 mai 1675* (Arch. du Min. de la Marine). — Ms. communiqué par M. Mario de la Quesnerie.

(3) M. F. Parkman, *The discovery of the Great West*, p. 115.

(4) M. F. Parkman, *op. cit.*, p. 90.

Digitized by Google

avait voulu simplement faire fortune, il était pour cela en belle voie, car il pouvait mettre la main sur la meilleure partie du trafic canadien ; mais les profits commerciaux étaient pour lui un moyen, une nécessité, non un but.

Revenu en Canada, il fut mis en possession de sa seigneurie (1), qu'il baptisa du nom de son protecteur Frontenac. Il remplaça par des fortifications en pierre les ouvrages en bois du fort de Cataraconi, fit des défrichements, éleva des bâtiments, créa un groupe de maisons françaises et un village indien, construisit des barques, dressa des canoteurs, fonda une mission, ouvrit une école commune aux enfants des Français et des Iroquois (2).

La prospérité croissante de Frontenac, la vaste perspective qu'elle semblait ouvrir à Cavelier de la Salle étaient, pour les adversaires du jeune normand, une cause d'irritation, bruyante

---

(1) Cette remise eut lieu le 12 octobre 1675, suivant acte dressé par le comte de Frontenac. Une copie de cet acte, que je crois de la main de Cavelier de la Salle, m'a été communiqué par M. M. de la Quesnerie.

(2) Ces travaux ne lui ont pas coûté moins de 34,426 l. (environ 140,000 fr. de notre monnaie), outre le remboursement d'une somme de 10,000 l. dépensée par Frontenac pour la première construction. *Estat de la depense faite par Monsieur de la Salle, gouuerneur du fort de Frontenac, tant pour le remboursement des frais faits à la construction dud. fort que pour les fortiffications nouuelles, deffrichements et ouurages qu'il a fait faire y compris le paiement de la nourriture et des officiers, soldats et trauaillants dud. fort.* — Communication de M. M. de la Quesnerie). — HENNEPIN, *Voyage ou nouvelle découverte d'un très-grand pays, dans l'Amérique, entre le Nouveau Mexique et la Mer Glaciale ;* Amsterdam, 1704, pp. 32-35. — CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage fait par l'ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale ;* Paris, Rollin, 1744, t. V, p. 287 de l'éd. in-12°. — *Lettres patentes pour la découverte de la mer de l'Ouest, du 16 mai 1678.* (*Déc. et établ. de Cavelier de la Salle,* app., pp. 364, 365.

Digitized by Google

chez les uns, sourde, et d'autant plus active, chez les autres. Chacun ne voyait que ses petits intérêts personnels ou de coterie et méconnaissait la réelle importance de ce poste pour l'avenir commercial et militaire de la colonie. La Salle était poursuivi avec acharnement à Québec, à Montréal, en France, et, il faut le dire, bien que ce soit profondément triste, même chez les Iroquois que l'on s'efforçait de soulever contre lui (1).

Les P.P. Louis Hennepin et Zenobe Membré en savaient long sur les embûches, les piéges, les chausse-trapes tendus sous les pas de Cavelier de la Salle; ils lèvent un coin du voile, timidement, n'osant plus, l'ennemi est si puissant (2) ! Cependant, le rayon de lumière qui perce entre leurs doigts permet de distinguer parfaitement les groupes qui travaillent dans la nuit, et de donner un nom à la plupart de ces ombres qui glissent et s'agitent autour du fort de Frontenac.

La Salle est attentif et déjoue avec une merveilleuse dextérité les tentatives de ses adversaires. Il y en avait une cependant qu'il ne soupçonnait pas et qui faillit terminer d'un coup sa vie et ses projets.

Nicolas Perrot, le voyageur, constamment dévoué aux Jésuites, et dont le P. Tailhan fait presque un héros (3), l'empoisonna avec de la ciguë et du vert-de-gris (4). La Salle ne survécut à cette tentative que grâce à la vigueur exceptionnelle de sa constitution.

Il résulte d'une lettre qu'il écrivit au prince de Conti (5),

---

(1) *Histoire de M. de la Salle ;* Ms. cité par M. Parkman.

(2) Hennepin, *Voyage ou nouvelle découverte*, p. 38. — Zenobe Membré, ap. Christian Le Clercq, *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle-France ;* Paris, 1691, ch. xx.

(3) Nicolas Perrot, *Memoire sur les mœurs, coustumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale*, p. vi.

(4) *Histoire de Mr de la Salle.* Ms.

(5) *Lettre de la Salle au prince de Conti, du 31 octobre 1678.*

Digitized by Google

que Perrot agit de son propre mouvement, sans en avoir été prié par les Jésuites.

Il est à remarquer toutefois que ces Pères ont toujours feint d'ignorer le crime de Perrot et couvert cet homme de leur protection.

Au moment où la Salle écrivait à Paris pour détourner les soupçons qui pesaient injustement sur eux, ils lui envoyèrent, avec une lettre de recommandation, un nommé Deslauriers. Est-ce hasard ou fatalité? ce Deslauriers s'occupa tout spécialement de porter à la désertion les hommes de Cavelier de la Salle (1) Il réussit beaucoup mieux dans cette tâche que la femme du receveur des revenus du roi de Québec ne réussit dans la sienne (2).

A la fin de 1677, la Salle revint en France avec de nouvelles recommandations du comte de Frontenac pour le roi et pour Colbert. Malgré les bruits mensongers répandus sur son compte, il fut jugé très-favorablement et obtint ce qu'il demandait : l'autorisation de découvrir la partie occidentale de la Nouvelle-France. Il devait, avec sa compagnie, supporter les frais de l'entreprise; comme compensation, le roi lui accordait le monopole des peaux de *cibola* (buffle) et la possession, au même titre que le fort de Frontenac, de tous les forts qu'il jugerait utile de construire (3).

---

(1) M. F. Parkman, *The discovery of the Great West*, p. 112.

(2) Avec l'autorisation ou par l'ordre de son mari, cette dame essaya de se faire séduire par Cavelier de la Salle, mais elle échoua malgré les plus consciencieux et les plus hardis efforts. Quand la Salle s'échappa des étreintes passionnées de la dame, il trouva le mari caché derrière la porte. Il donne sur cette affaire des détails très-complets, très-é lifiants. (*Histoire de M. de la Salle*. Ms.).

(3) *Lettres patentes pour la découverte de la mer de l'Ouest, du 12 mai 1677*. (*Déc. et établ. de Cavelier de la Salle*, app. pp. 364, 365.)

Digitized by Google

Il revint à Québec, le 15 septembre 1678, avec 30 hommes, (marins, charpentiers, ouvriers divers) et le brave Tonty « le « seul officier qui ne l'abandonna pas. »

Il se met à l'œuvre aussitôt. Quinze hommes sont envoyés aux Illinois, avec des marchandises, pour faire la traite et lui ouvrir la route. Henry de Tonty, la Motte, Hennepin et seize hommes partent pour le Niagara, passent la cataracte et commencent, près de la Cayuga Creek, sur le territoire des Iroquois-Tsonnontouans, la construction d'un fort qui devait porter le nom de Conti et d'un navire qui fut appelé *Le Griffon.*

Ces travaux rencontrèrent de grandes difficultés.

La route était longue, l'hiver rigoureux, les transports extrêmement pénibles; le pis, c'est que les Sauvages, défiants, hardis, rusés, prêts à tout, firent plusieurs tentatives contre les Français. Ils avaient décidé, pour en finir, d'attaquer le camp pendant la nuit, à l'improviste, d'incendier le navire et de massacrer les hommes. Plusieurs Français avaient heureusement profité de l'absence du chaste de la Salle pour faire l'amour aux sauvagesses. L'une d'elles prévint son amant du complot et la petite colonie fut sauvée, c'est-à-dire qu'elle n'eut plus à lutter sérieusement que contre la disette et un certain gredin, probablement Deslauriers, qui poussait à la désertion.

Tonty redoubla de ruse, de promptitude, de vigilance et réussit à mener à bonne fin son entreprise. *Le Griffon*, qui jaugeait quarante-cinq tonneaux, fut terminé, béni, lancé, armé au grand étonnement des Iroquois, qui déclarèrent les Français des *esprits perçants*.

Le P. Hennepin donne à croire que la malveillance des Sauvages contre la Salle fut en grande partie l'œuvre des jésuites Raffeix et Garnier.

Il est certain que ces Pères n'ont pas mis au service de la Salle l'influence qu'ils avaient sur les Iroquois; mais il est également certain que ces derniers n'avaient besoin d'aucune excitation pour s'opposer à la Salle. Ils voyaient parfaitement,

Digitized by Google

malgré les beaux discours du jeune explorateur et de son lieutenant la Motte, qu'un fort sur la Cayuga Creek et un navire sur le lac Erié tueraient leur commerce avec les Anglais et les Hollandais (1).

Un fait plus grave : les ennemis de la Salle soutenaient obstinément que la découverte en cours d'exécution était une folie et devait finir par un désastre. Ses créanciers eurent peur, engagèrent des poursuites, et la justice, habituellement d'une majestueuse lenteur, fut pour cette fois d'une vivacité juvénile. Tout ce que la Salle possédait à Québec et à Montréal fut saisi et vendu avant même qu'il ait vu l'ombre d'une feuille de papier timbré. On savait que la seigneurie de Frontenac offrait une garantie plus que suffisante, mais on avait des raisons pour ne pas s'en souvenir. La Salle répondit à ces poursuites en partant pour le Niagara, d'où il était revenu depuis peu, à pied, dans la neige, presque sans vivres, avec un chien pour seul compagnon.

Aussitôt arrivé à l'habitation qui remplace le fort Conti, il complète l'armement du *Griffon*, le fait conduire à l'entrée du lac Erié (qu'il nomme Conti) et met à la voile le 7 août 1679. Le 10, il entre dans le canal de Détroit ; le 23, dans le lac d'Orléans (Huron), où il essuie une violente tempête, et le 27 il arrive à Michillimackinac.

Il apprend là que plusieurs des hommes qu'il a envoyés

---

(1) ZENOBE MEMBRÉ, apud. CH. LE CLERCQ, *Premier établissement de la foy*, ch. XXI. — TONTY, *Mémoire*, dans les *Relations et mémoires inédits pour servir à l'histoire de France dans les pays d'outre-mer*, par M. P. Margry ; Paris, Challamel, 1867. — TONTY, *Dernières découvertes dans l'Amérique septentrionale de M. de la Salle ;* Paris, 1697, p. 35. — HENNEPIN, *Voyage ou nouvelle découverte*, pp. 81-96. — *Description de la Louisiane nouvellement découverte au sud-oüest de la Nouvelle-France par ordre du Roy ;* Paris, 1683, pp. 37-46, 73. — M. FRANCIS PARKMAN, *The discovery of the Great West*, p. 124-138.

Digitized by Google

aux Illinois ont déserté en emportant ses marchandises et que les autres ont réuni une grande quantité de pelleteries. Il charge le Griffon de ces pelleteries et le renvoie au fort Conti avec ordre de revenir immédiatement. C'était le 18 septembre. Un jour ou deux après, le pauvre navire n'existait plus. Les hommes qui le montaient l'ont pillé et coulé ou tout au moins livré aux fureurs de la tempête qui soulevait alors le lac. La Salle assure qu'on a vu ces malfaiteurs sur le haut Mississipi, avec du Lhut, chef de coureurs de bois (1).

Le 19, la Salle s'engage, avec quatorze hommes dans quatre canots, sur le lac Dauphin (Michigan). Le lac était tourmenté, le temps affreux, les Sauvages (Outouagamis ou Poutouatamis) hostiles. Le 1er novembre seulement il atteint la petite rivière des Miamis (Saint-Joseph). En attendant Tonty, qui a poursuivi les déserteurs au saut Sainte-Marie, et le Griffon qui, malheureusement, ne doit pas revenir, il construit un nouveau fort pour relier celui de Conti à ses futures découvertes.

Le 3 décembre, quand la Salle a réuni tout son monde, trente-trois hommes, il s'embarque sur le Miamis, passe sur la Kankakee (nommée par Jolliet *la Divine*), arrive à l'Illinois et s'arrête au lac Pimetouï ou Pimedy, maintenant Peoria où campent 4,000 Illinois avec lesquels il fait alliance.

La nuit même de son arrivée, Monso, chef miamis, vient secrètement le dénoncer comme ami des Iroquois, c'est-à-dire comme un ennemi très-dangereux qu'il faut tuer. Dans le même temps, plusieurs de ses hommes désertent, mais après l'avoir empoisonné. On le « tira d'affaire », dit Tonty, « avec » du contre-poison qu'un de ses amis lui avoit donné en » France ».

La Salle, sans rien affirmer, croit que Monso fut envoyé

(1) *Lettre de la Salle à la Barre du 6 juin 1683.*

Digitized by Google

par le P. d'Allouez (1); Tonty (2), Hennepin (3), Zenobe Membré (4) accusent des Français. Cette discrétion, ce me semble, ne trompe personne.

Quant à cette seconde tentative d'empoisonnement, les deux moines la passent sous silence. Il est impossible qu'ils aient ignoré un fait aussi considérable, mais il est possible qu'ils aient eu de puissantes raisons pour le taire. Cependant, le P. Membré dit un mot grave : les déserteurs, au nombre de six, ont été corrompus à Michillimackinac (5). Je dis que ce mot est grave, parce qu'il désigne les ennemis de Cavelier de la Salle.

Celui-ci entrevoit alors le sanglant dénouement de son entreprise, mais l'idée de reculer n'effleure même pas sa pensée ; il restera dans sa voie jusqu'à la réussite, ou jusqu'à la mort. Il commence la construction d'un nouveau fort qu'il nomme Crèvecœur, met en chantier un navire, envoie au nord dans le pays des Sioux, sur le Mississipi, Michel Accau (6), du Gray, dit le Picard (7), et le P. Louis Hennepin, puis il part à pied, avec six hommes, par un hiver très-

---

(1) *Mémoire de la Salle joint à la lettre du 9 novembre 1680, de Frontenac au Ministre de la marine* (Arch. du Min. de la mar.).

(2) *Mémoire*, édit. Margry.

(3) *Description de la Louisiane*, p. 153. — *Voyage ou nouvelle découverte*, p. 206.

(4) Ch. Le Clercq, *Premier établissement de la foy*, ch. xxi, xxii.

(5) Ch. Le Clercq, *op. cit.*, ch. xxiv.

(6) Dans les documents contemporains, le nom de cet officier est écrit Accau, Acau, Daccau, d'Accau, d'Accault. (M. F. Parkman, *The discovery of the Great West*, p. 290, n. 1.)

(7) Hennepin lui donne aussi le nom d'Antoine Auguette et dit qu'il était neveu de M. de Cauroy, procureur général des Prémontrés. (*Description de la Louisiane*, p. 257.)

Digitized by Google

rigoureux, pour aller chercher à Frontenac les agrès, apparaux et approvisionnements dont il a besoin pour continuer son expédition.

IX. — Louis Hennepin (1680).

La Salle donne à Michel Accau, pour faire aux Sauvages les présents habituels, des marchandises pour douze cents livres. Hennepin reçoit, pour le même objet, une douzaine de couteaux, autant d'alènes et quelques paquets d'aiguilles (1). Ce détail établit la situation respective des deux explorateurs.

Quand le bon Père se donne la première place, surtout quand il appelle dédaigneusement Accau et du Gray ses *canoteurs* (2), il abuse de sa fonction d'historiographe.

Ils partent de Crèvecœur le 29 février 1680, descendent la Seignelay (l'Illinois) et atteignent, le 7 mars, son confluent avec le fleuve Colbert (Mississipi), où ils sont retenus pendant cinq jours par les glaces que charrie le fleuve. Le 12, ils se mettent en route vers le nord (3). La pêche et la chasse leur fournissent une abondante nourriture.

Hennepin prévoit qu'il sera tué si les Sioux le rencontrent pendant la nuit, aussi prie-t-il avec ferveur saint Antoine de Padoue pour que la rencontre ait lieu de jour. Il est exaucé. C'est à deux heures de l'après-midi, le 11 avril, près du confluent du Wisconsin, à 500 milles environ de l'Illinois, que les Sioux, au nombre de 120, font leur apparition. Après avoir lancé quelques flèches, ils sautent sur le rivage en poussant des cris, et font prisonniers les trois Européens.

Plusieurs chefs veulent leur casser la tête; d'autres s'y refusent pour ne pas empêcher les *Esprits* (les Blancs) de

---

(1) Hennepin, *Description de la Louisiane*, pp. 187, 188.

(2) Hennepin, *op. cit.*, pp. 211, 234, 237.

(3) Hennepin, *op cit.*, pp. 188-193.

Digitized by Google

leur apporter des armes, des haches et du tabac. Un jeune chef, Narrhetoba, vient le lendemain fumer dans le calumet du P. Hennepin et le prend ainsi sous sa protection. Quelques vieillards mettent la main sur la tête du moine et répandent d'abondantes larmes que le bon Père essuie avec un vieux mouchoir qui lui reste, tout en s'efforçant de les consoler. Il n'est cependant pas sans inquiétude, car ces sensibles vieillards refusent de fumer dans son calumet. Plus tard, quand il sut que leur grand chagrin venait du désir qu'ils avaient de lui casser la tête, que leurs gémissements avaient pour but d'attendrir les chefs, il y fut beaucoup moins sensible, et finit même par trouver désagréables ces lamentations qui l'empêchaient de dormir (1).

Un chef, nommé Aquipaguetin, pleurait très-régulièrement une partie de la nuit. Les Miamis lui avaient tué un fils, et il aurait voulu venger sa mort sur les Français. A la suite d'un festin, où les larmes coulèrent plus abondamment que de coutume, Hennepin donna au lac près duquel ils se trouvaient le nom de lac des *Pleurs*. C'est aujourd'hui le lac Pepin.

Les Sioux allaient faire la guerre aux Miamis (2). Pourquoi? Parce que les Miamis ne parlaient pas tout à fait leur langue et honoraient un manitou un peu différent du leur. Ils comprirent, sur les indications d'Hennepin, que les Miamis avaient passé le Mississipi, ce qui rendait leur voyage inutile, et

---

(1) HENNEPIN, *op. cit.*, pp. 207-227.

(2) Les Sioux ou Dacotah, comme ils s'appelaient eux-mêmes, formaient trois grandes tribus. Ceux qui prirent Hennepin étaient des Issanti, Issanyati ou Issati. La principale tribu portait le nom de *Meddewakantonwan;* les autres étaient les *Yanktons* et les *Tintonwans* ou *Tetons*. Ils vivaient sur le Mississipi et s'étendaient sur le Missouri jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Le nom de Sioux est une abréviation de Nadouessioux, mot Ojibwa qui veut dire ennemis. (M. F. PARKMAN, *The discowery of the Great West*, p. 240, note.

Digitized by Google

se souvinrent fort à propos qu'il y avait dans leur pays, comme sur l'Illinois, des plaines et des forêts, de la folle-avoine et du gibier. Ils commencent donc le 13 avril, à remonter le Mississipi, et comme le canot des Français, lourdement chargé, ne peut les suivre, ils donnent pour aider à le conduire quatre ou cinq bons rameurs.

Pendant dix-neuf jours, les Sioux se dirigent tantôt au nord tantôt au nord-ouest, ramant du matin au soir, avec une vigueur qui fait l'admiration du P. Hennepin. Ils font parfois de bons repas et parfois des jeûnes de vingt-quatre heures et plus. Ils cabanent quand il pleut, et couchent en plein air quand il ne pleut pas. Hennepin trouve cette existence un peu dure, ce qui ne l'empêche pas de rire. « Si nos Religieux » de l'Europe », dit-il, « essuyaient autant de fatigues et de » travaux, et s'ils faisoient des abstinences semblables à celles » que nous estions souvent obligez de faire dans l'Amérique, » l'on ne demanderoit point d'autre preuve de la canoni- » zation ; il est vrai que nous ne meritions pas toujonrs dans » de semblables conjonctures, et que si nous souffrions, c'est » que nous ne pouvions nous en dispenser (1) ».

Une chose le chagrinait beaucoup, c'était la difficulté de dire son bréviaire. Quand les Sauvages le voyaient remuer les lèvres en regardant son livre, ils croyaient que ce livre était un méchant esprit et que le bonhomme faisait des enchantements. Ils lui firent comprendre leur mécontentement et le résultat qu'ils réservaient à sa persistance. Ses deux compagnons le prièrent de ne pas leur faire casser la tête pour une chose dont les circonstances lui permettaient de se dispenser. « Cela m'obligea », s'écrie-t-il, « de demander » pardon à nos deux canoteurs, leur disant que je ne devois » pas me dispenser de dire mon office, que si ils nous mas-

(1) Hennepin, *op. cit.*, pp. 210-229.

Digitized by Google

» sacroient pour ce sujet, je serois la cause innocente de » leur mort aussi bien que de la mienne (1) ».

Accau et du Gray n'étaient pas contents et auraient bien voulu que le fervent récollet fût encore à Crèvecœur.

Après dix-neuf jours de navigation, toute la troupe prit terre dans le comté qui porte aujourd'hui le nom d'*Hennepin*, au site Saint-Paul, que ce Père a célébré sous le nom de saut de Saint-Antoine-de-Padoue.

Les trois Français furent donnés à trois chefs. Le maître d'Hennepin fut Aquipaguetin, ce même vieillard qui avait tant pleuré pour qu'on lui cassât la tête. Ce qui restait des marchandises fut également partagé, le canot fut brisé ; les ornements pontificaux du moine devinrent le partage de l'un des fils d'Aquipaguetin, qui ne manqua pas de s'en parer. Toutefois, les Issatis offrirent à Michel Accau des peaux de castor en paiement des marchandises (2).

Si les Sauvages ramaient admirablement, ils ne marchaient pas moins bien. Hennepin dit que les Européens ne pourraient supporter les fatigues qu'ils affrontent gaiement. Le bon moine, à bout de force, se laissa tomber plus d'une fois en implorant la mort. Les Sauvages, pour renouveler sa vigueur, mettaient le feu aux herbes, « si bien, » dit le Père, « qu'il faloit avancer » ou brusler (3). » Pour ne pas le laisser brûler, les Sauvages lui donnaient la main (4).

Après cinq jours de marche, il atteignit sa destination. Ce fut, dit-il, vers les fêtes de Pâques. Comment cela se peut-il ?

Fait prisonnier le 11 avril (5), il voyage dix-neuf jours en

---

(1) HENNEPIN, *op. cit.*, pp. 213, 214.

(2) HENNEPIN, *op. cit.*, pp. 333-35.

(3) HENNEPIN, *Voyage ou nouvelle découverte*, p. 351.

(4) *Description de la Louisiane*, p. 206.

(5) *Op. cit.*, pp. 219-233.

Digitized by Google

bateau et arrive le 30 au lac des Pleurs (Pepin); cinq jours plus tard (1), c'est-à-dire le 5 mai, il est au village d'Aquipaguetin, aux environs du lac Buade (maintenant *Mille lac*). La fête de Pâques tombant, en 1680, le 21 avril, le Père se trompe de quinze bons jours (2).

Hennepin se plaint beaucoup des Sauvages, mais sans raison.

Aquipaguetin l'adopte à la place du fils que lui ont tué les Miamis, et tout le monde dans le pays lui donne le nom de fils, de frère ou de neveu. Il est bien soigné, va, quand il lui plaît, dans les autres villages; il vient même, contre la volonté de « son père », jusqu'au Mississipi. (3)

Cependant pour les vivres, qui sont rares, les femmes accordent la préférence à leurs enfants, ce dont je ne me sens pas le courage de les blâmer. De son côté, il ne fait rien pour s'en procurer; il les attend patiemment, sans remuer ni parler, comme une image de saint attend les offrandes. Il lui faut aussi travailler aux champs avec les femmes et les enfants de « son père ». Tout cela lui est fort désagréable.

---

(1) *Op. cit.*, p. 238.

(2) Son récit de 1697 présente des variantes qui doivent être signalées.

Il est fait prisonnier le 12; le 13, Narrhetoba fume dans son calumet (pp. 324-329). Il navigue 19 jours (pp. 335-349) et arrive, 5 ou 6 jours après (p. 355), au village d'Aquipaguetin « au commencement du mois de mai 1680. « Je n'en puis point, dit-il, marquer le jour plus précisément » (pp. 359, 60). Le compte était pourtant facile à faire, mais le bonhomme avait des raisons pour ne rien préciser et ne plus parler des fêtes de Pâques.

(3) Le 11 juillet 1680, Hennepin revoit ce « père barbare » alors qu'il le croyait à plus de 200 lieues de lui. Il tremble fort pour sa tête, mais « ce père barbare » se contente de lui donner de la folle-avoine, une tranche de bœuf et le conseil de passer de l'autre côté de la rivière où sa vie doit être moins exposée (*Description de la Louisiane*, pp. 276-77).

Digitized by Google

Talonné par la faim, il s'efforce d'apprendre la langue de ses maîtres, et les enfants l'aident beaucoup dans ce difficile travail. Les sauvages s'étonnent de le voir leur répondre quand il regarde son papier ; mais ils ne s'étonnent pas qu'il soit célibataire, ainsi que ses compagnons. Vous êtes si laids avec votre barbe, lui disent-ils, que nos femmes ne voudraient pas de vous (1).

Les vieillards regrettaient qu'on le laissât sans manger et lui promettaient de bons morceaux pour la prochaine saison des chasses ; ils s'affligeaient de ce qu'il refusait des robes de peau de bœuf et de castor pour essuyer ses larmes. En résumé, pour un esclave, il n'était pas trop malheureux. Il est à croire qu'il n'aurait pas changé son sort contre celui des serfs des pays chrétiens, même des abbayes.

Comme je l'ai dit plus haut, Hennepin partit avec des chasseurs pour le Mississipi, contre la volonté de son père Aquipaguetin. Le 25 juillet il rencontra sur ce fleuve le Sieur du Lhut, célèbre chef de coureurs de bois, et revint en sa compagnie chez les Sioux. Quelque temps après, muni d'une carte dressée sur les indications d'un sauvage, il reprit avec du Lhut la route de la Nouvelle France.

Ce nouveau compagnon du P. Hennepin mérite une mention particulière pour la part qu'il a prise à la découverte du Mississipi.

Daniel Greysolon du Lhut, de la petite noblesse lyonnaise, était parent de Tonty, lieutenant de de la Salle, et de Louvigny, officier de la garde du gouverneur. Frontenac le protégeait fort, ce qui fait dire à l'intendant Duchesneau, dont le témoignage n'est d'ailleurs pas très-sûr, qu'il avait un intérêt dans ses affaires.

Du Lhut était continuellement aux avant-postes des habitations françaises, dans les forêts, dans les bourgs indiens,

---

(1) HENNEPIN, *description de la Louisiane*, p. 252.

Digitized by Google

explorant, trafiquant, combattant, contenant les Sauvages et les Blancs, qui n'étaient pas moins indisciplinés les uns que les autres. Il vint plusieurs fois à Versailles conférer avec le ministre Seignelay. Il tenait peu de compte des ordonnances royales sur la traite des fourrures, mais il rendait à la colonie des services qui lui assurent une place d'honneur parmi les pionniers de la civilisation américaine.

Quand Hennepin le rencontra, il explorait depuis deux ans le nord du lac Supérieur. Il avait visité les Sioux et les Assiniboins, réuni des conseils et engagé ces tribus à vivre en paix (1). Bien que dans ses fonctions publiques il n'ait pas perdu de vue ses intérêts et ceux de ses associés, à sa mort, qui arriva dans l'hiver de 1710, tous les fonctionnaires et tous les historiens l'ont présenté comme un très-honnête homme et comme un officier du plus grand mérite (2).

Sur une carte contemporaine, dressée par le Jésuite Raffeix, on lit : « M. du Lude le premier a esté chez les Sioux en 1678, « et a esté proche la source du Mississipi, et ensuite vint « retirer le P. Louis (Hennepin) qui avait esté fait prisonnier « chez les Sioux. » Du Lhut apparaît ici comme sauveur d'Hennepin, ce dont le bon père ne convient nullement (3). Si l'on en croyait celui-ci, c'est même tout le contraire qui aurait eu lieu. D'après son récit, il dépasserait de cent coudées son nouveau compagnon, et, pour sûr, il l'aurait sauvé.

---

(1) En 1687 il a combattu aux côtés de Denonville qui l'avait chargé, l'année précédente, de fortifier Détroit. En 1695, il fut gouverneur du fort de Frontenac, et devint, en 1697, capitaine d'une compagnie d'infanterie.

(2) Il avait construit sur Thunder Bay, à l'embouchure de Kaminitiquia River, un fort qui porte aujourd'hui le nom de *William*.

(3) Tout ce qui est dit sur du Lhut est traduit ou abrégé de M. Parkman (*The discovery of the Great West*, pp. 252-256).

Digitized by Google

En passant, au retour, près du saut Saint-Antoine, deux hommes de la troupe ont enlevé des robes de castor que les Sauvages avaient consacrées à la divinité du fleuve. Du Lhut est fort mécontent et trouve absurde que l'on expose aussi légèrement la vie de ses compagnons. Hennepin ne pense pas ainsi : « Je loüai, » dit-il, « cette action de nos deux hommes, « qui faisaient voir en cela, qu'ils improuvoient la superstition de ces peuples. » Il ne s'en tient pas à cette profession de niaise intolérance : il ose dire que du Lhut tremblait de peur et qu'il dut s'interposer pour l'empêcher de frapper de son épée l'un des voleurs.

En réalité, du Lhut craignait que les Sauvages ne vinssent tirer vengeance du sacrilége, et ses craintes étaient fondées, Trois espions arrivent au camp, et le P. Hennepin d'ajouter au récit de l'entrevue : « du Lhut ne pouvait point revenir de « ses frayeurs, et me disoit qu'il auroit bien fait d'obliger de « gré ou de force celui qui les avoit prises (les robes de « castor), de les remettre au lieu où elles étoient. Je pré« voyois que la dissension pourroit nous être funeste. Je fus « encore mediateur de paix... *puis que l'action de cet homme « étoit bonne en elle-même.* » Quand, deux jours après, une troupe d'environ deux cent cinquante Issatis arriva sur eux, il fit le brave et prétendit montrer à du Lhut comment on se servait du calumet. Celui-ci le laissa faire, pensant peut-être *in petto* que la perte d'un pareil compagnon ne serait pas un bien grand malheur.

Si l'on en croit Hennepin, tout s'arrangea grâce à son courage, à son habileté, à son intimité avec le chef des Sauvages, aux conseils qu'il donna au sieur du Lhut sur la conduite à tenir (1). Si le bon Père avait connu Virgile, s'il l'avait seulement vu, il aurait appris à la ville et au monde qu'il avait inspiré, revu et poli les *Géorgiques* et l'*Eneide*. Si tout ce qu'il raconte de son voyage avec du Lhut était vrai, il faudrait

(1) HENNEPIN, *Voyage ou nouvelle découverte*, pp. 427-34.

Digitized by Google

convenir que ce capitaine avait une patience qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans un chef de coureurs de bois.

Après cette dernière rencontre avec les Sioux, nos voyageurs entrent dans le Wisconsin, et le soi-disant héros de tant d'aventures revient sain et sauf à Québec. Il se met aussitôt à écrire la relation de son voyage et la termine par un pompeux éloge de Cavelier de la Salle qui « réleve par « son zele et son courage les noms des Caveliers ses « ancestres, » qui « descendit l'année passée (1682) avec son « monde et nos Recolets, jusques à l'embouchure du grand « Fleuve Colbert, et jusques à la mer, » et se rendit « en « France pour donner à la Cour une ample connoissance de « toute la Louisiane que nous pouvons appeller les delices et « le Paradis terrestre de l'Amérique (1). »

Il avait dit avant, sans y être forcé par personne, et, à coup sûr, sans prévoir ses futures prétentions : « Nous avions » quelque dessein de nous rendre jusques à l'embouchure » du fleuve Colbert, qui probablement se décharge plutost » dans le sein de Mexique, que dans la Mer vermeille; mais » ces Nations qui se saisirent de nous, ne nous donnèrent pas » le temps de naviguer haut et bas de ce Fleuve (2) ».

Il écrivait ces lignes en 1682, et son livre fut achevé d'imprimer le 5 janvier 1683.

Quatorze ans plus tard, dix ans après la mort de Cavelier de la Salle, il tient un langage bien différent. « C'est ici, » dit-il, « que je veux bien, que toute la terre sache ce mystère » de la découverte, que j'ai caché jusques à présent pour ne » pas donner de chagrin au sieur de la Salle, qui vouloit avoir » seul toute la gloire, et toute la connoissance la plus secrete » de cette découverte. C'est pour cela qu'il a sacrifié plusieurs » personnes, lesquelles il a exposées pour empécher, qu'elles

(1) *Description de la Louisiane*, pp. 310, 311.

(2) *Description de la Louisiane*, p. 218.

Digitized by Google

» ne publiassent ce qu'elles avoient vû, et que cela ne nuisit » à ses desseins secrets (1) ».

Il raconte ensuite un prétendu voyage qu'il aurait fait, du 12 mars au 11 avril 1680, de l'Illinois au golfe du Mexique et du golfe du Mexique au Wisconsin.

MM. Sparks, Gilmary Shea, et Francis Parkman ont fait justice de ces impudents mensonges. M. Parkman s'est même donné la peine de relever tous les passages qu'il a copiés, souvent mot pour mot, dans les manuscrits du *Premier établissement de la foy.*

La Salle connaissait bien cette nuance dominante du caractère d'Hennepin, car il disait, dans une lettre datée de Frontenac, le 22 août 1681 (2): « J'ai cru qu'il étoit à propos de » vous faire le narré des aventures de ce canot (d'Accau et de » du Gay) parce que je ne doute pas qu'on en parle; et si vous » souhaitez en conférer avec le P. Louis Hempin (sic) Récol- » lect qui est repassé en France, il faut un peu le connoître, » car il ne manquera pas d'exagérer toutes choses, c'est son » caractère, et à moy mesme il m'a écrit comme s'il eust esté » tout près d'estre brulé, quoiqu'il n'en ait pas esté seule- » ment en danger; mais il croit qu'il lui est honorable de le » faire de la sorte, et il parle plus conformément à ce qu'il » veut qu'à ce qu'il fait ».

Hennepin avait une autre faiblesse qui d'ailleurs, était aussi fille de sa vanité: la médisance. Il a médit du loyal Tonty, de Michel Accau, du brave du Lhut; il a diffamé Cavelier de la Salle dans l'espoir de lui ravir l'honneur de ses travaux.

Il ne manquait ni de courage ni de mérite; son voyage avec Michel Accau lui vaudrait une place d'honneur parmi les pionniers de l'Amérique septentrionale, mais son excessive vanité

---

(1) *Voyage ou nouvelle découverte*, p. 248.

(2) M. F. Parkman, *The Discovery of the Great West*, p. 259, n. 2.

Digitized by Google

et sa tendance au mensonge l'ont empêché de franchir le niveau des hommes vulgaires.

X. — Cavelier de la Salle (1682).

Deux jours après le départ d'Hennepin et de Michel Accau, c'est-à-dire le 4 mars 1680, Cavelier de la Salle se mit en route pour Frontenac, en compagnie de quatre Français et de Nika, un chaouanon qui, de 1669 jusqu'à sa mort, le suivit partout, même en France, et lui fut complétement dévoué. C'était un voyage d'environ cinq cents lieues, dans les conditions les plus difficiles, tantôt à travers bois, dans la neige, tantôt à travers des plaines que la pluie et la neige fondue transformaient en marais.

La Salle étudia le *Starved Rock* (1), sur l'Illinois, et donna l'ordre à Tonty de s'y fortifier.

Il atteignit le fort des Miamis le 24 mars et en partit le lendemain. Il apprit au fort Conti la perte du *Griffon* et celle d'un navire qui lui apportait de France vingt-deux mille livres. Il apprit aussi que, sur vingt-deux hommes qu'il avait engagés en France, dix-huit étaient retenus par son ennemi Duchesneau, et quatre repartis sur la nouvelle de sa mort. Etait-ce tout? Non. Plusieurs de ses hommes avaient déserté avec ses marchandises et ses canots; dans le même temps, la troupe de Tonty était dispersée, les forts de Crèvecœur et des Miamis dévastés, le magasin de Michillimackinac pillé. Il semblait, selon sa propre expression, « que tout le Canada eut conjuré contre son entreprise (2). »

---

(1) Nous en possédons une photographie que nous devons à l'amitié de M. F. Parkman, de Boston.

(2) Zenobe Membré, ap. Ch. le Clercq, *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle-France*, ch. XXII.

Digitized by Google

Ses amis étaient accablés; ses ennemis, qui voyaient la réussite de leurs menées souterraines, triomphaient. Ils se pressaient trop. Ils ne savaient pas ce qu'il y avait de ressource et d'énergie dans ce noble rejeton des vieux navigateurs normands.

La Salle court à Montréal, s'arrange avec ses créanciers, qui lui font de nouvelles avances, et se remet en route avec vingt-cinq hommes, ouvriers et soldats, remonte l'Humber, traverse le lac Simcoe, descend le Severn, entre dans le lac Huron par Georgian Bay, et s'arrête quinze jours à Michillimackinac pour faire des vivres; il en repart avec douze hommes et revoit, le 4 novembre, les ruines de son fort des Miamis. Il descend à l'Illinois et, de là, droit au Mississipi. Des dix-sept villages qu'il avait vus jadis, il ne reste plus que des poteaux noircis par le feu et des débris de cadavres que les chiens, les loups, les corbeaux, les hommes s'étaient disputés. La Salle reconnaît, par l'inspection des campements successifs, que les Iroquois ont poursuivi les Illinois jusque sur le Mississipi. Il ne voit pas, sans une vive émotion, près de ce fleuve, des femmes et des enfants à demi-consumés encore attachés au poteau du supplice et des chaudières remplies de chair humaine.

Sur un arbre des bords du fleuve, il se représenta en canot portant un calumet de paix et laissa une lettre informant Tonty de son retour au grand village des Illinois. Il revient en effet sur ses pas, malgré l'offre que lui font ses hommes de l'accompagner jusqu'au golfe du Mexique.

Après d'incroyables fatigues il revoit enfin le fort des Miamis, qui sera son quartier d'hiver.

Il étudie de nouveau la situation, cherche le moyen d'arriver à la découverte et à la conquête du bassin du Mississipi, à l'extension de la souveraineté française et du champ ouvert à notre activité commerciale.

Il sait que de savantes intrigues ont mis en travers de ses projets le terrible Iroquois, et qu'il ne retirera de son grand

Digitized by Google

voyage un résultat pratique qu'en arrêtant ce guerrier par une barrière infranchissable. Il reconnaît, en même temps, la nécessité d'un centre commercial et militaire entre les bassins du Saint-Laurent et du Mississipi. Le fort Saint-Louis, sur le Starved Rock, et les riches plaines de l'Illinois lui paraissent répondre également bien aux nécessités de la guerre et aux besoins du commerce.

Son projet arrêté, il en commence immédiatement l'exécution.

Il visite les diverses nations habituellement soumises aux incursions des Iroquois, les engage, par des paroles et par des présents, à oublier leurs vieilles querelles pour s'unir contre l'ennemi commun qui menace de les dévorer l'une après l'autre. Il leur promet de se mettre à leur tête, de leur fournir les armes et les divers objets dont elles ont besoin, de les placer sous la protection du roi de France. Il se proposait *in petto* de les amener au christianisme et à la civilisation. C'était un noble but et parfaitement réalisable dès la seconde génération. Il suffisait pour cela de faire des mariages mixtes et d'élever à la française tous les enfants.

Les premières tentatives de Cavelier de la Salle eurent un plein succès. D'après la carte de Franquelin de 1684, les guerriers réunis autour du fort Saint-Louis étaient au nombre de 3,800, soit 4,000 en comptant les Abenakis installés dans le fort. La Salle, dans un rapport au ministre de la marine, porte à 20,000 le chiffre total de la population.

Comme seigneur du pays, en vertu de ses lettres patentes citées plus haut, il fit aux Français des concessions. Ses détracteurs ne manquèrent pas de présenter cette naissante colonie sous le jour le plus odieux. En l'absence du chef, disaient-ils, les concessionnaires se marient tous les jours de la semaine avec des sauvagesses; la Salle, à moitié fou, tranche du roi et rançonne ses compatriotes. La Barre, vieux soldat et gouverneur déloyal, se fait le porte-voix intéressé de ces calomnies.

Digitized by Google

Il serait puéril de soutenir que les hommes de Cavelier de la Salle étaient la vertu même ; mais je le demande, valaient-ils moins que ceux du général de la Barre et de ses associés? Ce que l'historien doit considérer dans la création de la colonie des Illinois, c'est l'importance qu'elle pouvait acquérir en très-peu de temps pour le commerce et pour la défense de nos possessions, c'est la hauteur de vue et le patriotisme qui servirent en cela comme en tout, Cavelier de la Salle.

Avec les beaux jours arrivait le moment de compléter la découverte. La Salle retourne encore une fois à Frontenac, obtient de ses créanciers de nouvelles avances, fait son testament (11 août 1681), prend avec lui Tonty, le récollet Zenobe Membré, Jacques Métairie, notaire du fort de Frontenac, 20 français, 18 abenakis ou mahingans, qui emmènent dix femmes et trois enfants, et se met en route. Le 6 février il arrive au Mississipi ; le 12, il se confie au fleuve ; il arbore les armes royales et la croix aux Arkansas, le 14 mars, aux embouchures mêmes du Mississipi, le 9 avril (1).

Il avait, en une seule fois, parcouru quinze cents lieues de désert n'ayant, pour vivre, que le produit de sa chasse, et pour se conduire, que l'aiguille aimantée. Il avait réussi avec une poignée d'hommes là même où les Espagnols avaient échoué avec des troupes nombreuses.

---

(1) *Procès-verbal de la Prise de Possession du Pays des Arkansas, 14 mars 1682, Ms. — Relation de la découverte de l'embouchure de la rivière Mississipi dans le golfe du Mexique faite par le sieur de la Salle, l'an passé 1682.* (*Découvertes et Etablissements de Cavelier de la Salle*, app. VIII). — *Procès-verbal de la prise de possession de la Louisiane à l'embouchure de la mer au golfe du Mexique, par le sieur de la Salle, le 9 avril 1682.* (*Dic. et Etabl.*, app. XII.) — TONTY, *mémoire*. édit. Margry. — CH. LE CLERCQ, *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle France*, t. II. — GRAVIER, *Découvertes et Etablissements de Cavelier de la Salle*. — M. PARKMAN, *The Discovery of the Great West*.

Digitized by Google

Cette découverte, la plus importante du siècle, fait de lui le plus grand homme de son temps, l'un des plus illustres artisans de la carte du monde. C'est avec raison que l'Amérique a gravé son nom sur la carte des Etats de l'Illinois et du Texas, et qu'elle a placé son médaillon au Capitole de Washington, entre ceux de Christophe Colomb, de Sébastien Cabot et de Walter Raleigh. Sa ville natale s'honorerait en élevant un monument à sa mémoire.

L'intention de Cavelier de la Salle était d'élever un fort aux embouchures mêmes du Mississipi, mais le manque de vivres le força d'ajourner son projet à l'année suivante. Il se remet donc en route pour le Canada.

A l'aller, toutes les tribus des bords du fleuve lui ont fait bon accueil; au retour plusieurs le veulent tuer. Faut-il attribuer ce revirement subit à la mobilité du caractère Indien?

Je ne le crois pas.

En arrivant au fort Prudhomme, qu'il avait construit chez les Chicassas, il tombe subitement « malade de maladie mortelle (1) ». Ni lui, ni Tonty, ni Membré ne s'expliquent sur la nature de cette maladie.

Quand, après quarante jours de lit, il revient aux Illinois, ce n'est pas pour être glorifié comme il le méritait, mais pour être persécuté.

Le vieux La Barre, qui n'était qu'un pantin dans la main de son entourage, nie effrontément non-seulement les résultats de la découverte mais la découverte elle-même. Il ne s'en tient pas à cela. Il autorise les Iroquois à piller les canots de la Salle et même à tuer cet explorateur. Il arrête, contre tout droit, les hommes que la Salle envoie en Canada chercher les marchandises et les munitions dont il a besoin. Il refuse d'envoyer à Frontenac les soldats que la Salle l'avait fait prier

---

(1) Tonty, *Mémoire*, édit. Margry. — Zenobe Membré, *loc. cit.*

Digitized by Google

d'y envoyer à ses frais. Il fait au ministre des rapports mensongers. Il en vient enfin à confisquer les forts Frontenac et Saint-Louis, à laisser sans défense la colonie des Illinois, à compromettre les résultats de la découverte, à ruiner Cavelier de la Salle et ceux qui s'étaient associés à ses travaux (1).

Ce vieux soldat, inepte et dévot, qui se prenait bonnement pour le plus habile homme de la colonie, n'avait aucun respect des lois qu'il était chargé de faire exécuter. Il faisait la traite sans pudeur même avec les Anglais, ce qui était une trahison. Il voyait dans la Salle un rival commercial (2).

Quand ses mesures arbitraires contre l'illustre rouennais déterminèrent la guerre avec les Iroquois, il se trouva pris entre son devoir et ses intérêts. La guerre engagée, il lui fallut enfin renoncer à son trafic, mais aussi mauvais général que mauvais politique, il ne sut rien faire à temps et la Nouvelle France glissa irrésistiblement vers sa perte.

C'est ainsi que l'ineptie et la déloyauté d'un seul homme firent tomber aux mains des Anglais le plus beau fleuron colonial de la couronne de France.

La Salle ruiné, dépouillé de ses concessions, de ses forts, revint en France; la cour lui rendit justice et lui donna le moyen de retrouver par mer les embouchures du Mississipi (3). Il allait se relever et, malgré ses ennemis, fonder

---

(1) *Mémoire pour rendre compte à Monseigneur le Marquis de Seignelay de l'estat où le sieur de la Salle a laissé le fort Frontenac pendant le temps de sa découverte.* (Arch. du Min. de la Marine). — CHARLEVOIX, *Histoire et description générale de la Nouvelle France;* Paris, 1744, t. II., pp. 308 et 378.

(2) *Découvertes et Etablissements de Cavelier de la Salle,* pp. 215 et sep.

(3) *Mémoire du sieur de la Salle pour rendre compte à Monseigneur de Seignelay de la découverte qu'il a faite par l'ordre de Sa Majesté,* (Arch. du Min. de la Marine). — *Lettres patentes délivrées à Cavelier de la Salle le 14 avril 1684. (Découvertes et*

Digitized by Google

définitivement la Nouvelle France ; malheureusement le capitaine de Beaujeu, qui commandait sa flottille, le trahit. Abandonné presque sans vivres et sans munitions sur les plages du Texas, à l'endroit qui porte aujourd'hui son nom, il ne perdit pas courage et fit diverses tentatives pour gagner par terre le Mississipi. Tous les Indiens, quand ils surent qu'il était Français, lui firent très-bon accueil. Au moment de toucher le but, il fut assassiné par Duhaut, l'un de ses compagnons (1).

Etablissements de Cavelier de la Salle app. XIII). — *Lettre de Louis XIV à M. de la Salle, du 12 avril 1684.* Copie de la main de la Salle communiquée par M. Mario de la Quesnerie. — *Mémoire de ce qui est nécessaire pour faire l'entreprise du sieur de la Salle.* (Arch. du Min. de la Mar.). — *Mémoire du sieur de la Salle sur l'entreprise qu'il a proposée à Monseigneur le Marquis de Seignelay, sur une des provinces du Mexique* (Arch. du Min. de la Mar.). — *Déc. et Etabl., pp.* 225 et seq. — M. PARKMAN, *The discovery of the Great West,* pp. 302 *et seq.*

(1) JOUTEL, *Journal historique du dernier voyage de feu M. de la Salle;* Paris, 1713. — ANASTASE DOUAY, *Premier établissement de la foy,* ch. XXIV. — CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. III, p. 5 et passim. — *Mémoire de Tonty*, édit. Margry. — *Relation du voyage entrepris par feu M. Robert Cavelier, sieur de la Salle, pour découvrir dans le golfe du Mexique l'embouchure du fleuve Missisipy, par* M. CAVELIER, *prêtre de S.-Sulpice;* Manate, 1858. Ce mémoire a été imprimé à 100 ex. sur le ms. de M. F. Parkman. — *Lettre de la Salle au ministre datée de l'embouchure occidentale du fleuve Colbert, le* 4e *mars 1685* (Arch. du Min. de la Mar.) Correspondance avec Beaujeu réunie en un cahier (Arch. du Min. de la Marine).— *Procès-verbal du sieur de la Salle sur le naufrage de la flûte l'Aimable, à l'embouchure du fleuve Colbert* (Arch. du Min. de la Mar.) — *Interrogations faittes à Pierre et Jean Talon par ordre de monsr le comte Dupontchartrain à leurs arrivée de la Veracreux le quatorziesme de septembre 1698.* (Communication de M. Mario de la Quesnerie).— *Découvertes et Etablissements de Cavelier de*

Digitized by Google

Lui mort, sa découverte fut oubliée. Le Mississipi disparut des cartes ou n'y figura que dans des situations imaginaires. C'est en 1699 seulement que Le Moyne d'Iberville en découvrit de nouveau les embouchures et y jeta les fondements de la puissance française (1).

M. **Stronck** donne lecture d'un mémoire intitulé : *Repères chronologiques de l'histoire des Mound-Builders.*

Avant d'être occupées par les tribus indiennes en voie de s'éteindre, les plaines centrales de l'Amérique du Nord étaient habitées par une population homogène, semi-civilisée, à laquelle les Ethnologues ont donné le nom de ***Mound-Builders*** ou « constructeurs de tumuli. »

Quoique nos connaissances relativement à cette race soient encore à l'heure actuelle dans un état peu satisfaisant, les recherches ethnologiques de ces dernières années ont cependant déchiré en partie le voile qui recouvrait depuis si longtemps l'histoire de cette intéressante fraction de l'espèce humaine. Ce fut sans aucun doute sur les rives du Mississipi et de l'Ohio que les Mound-Builders s'établirent de préférence, puisque cette région est remplie de leurs monuments; mais leur empire s'étendait bien au-delà de ces limites. On trouve en effet des mounds, dans la vallée de la Rivière Rouge, dans le Dakota, dans le Montana, dans l'Orégon et jusque

---

la Salle, pp. 245 et seq. — M. F. PARKMAN, *The discovery of the Great West*, pp. 310 et seq.

(1) *Lettre d'Iberville écrite de Rochefort, en juillet 1699, à son retour de l'expédition à l'embouchure du Mississipi.* (Bibliothèque nationale, F. F. n° 1628). PÉNICAULT, *Relation ou Annalle de ce qui s'est passé dans le pays de la Louisiane.* (Ms de la Bibliothèque de Rouen).

Digitized by Google

dans la Colombie Britannique (1). Chose singulière ! Les rivages de l'Atlantique présentent à peine quelques traces de cette race mystérieuse.

Les difficultés qui entourent l'histoire des Mound-Builders naissent de l'absence complète de tous témoignages écrits de la nature de ceux qui éclairent, dans l'Ancien Monde, l'histoire de la plupart des peuples. Les Celtes et les Germains n'ont point écrit, mais des auteurs contemporains ont écrit sur eux. Les Druides ont trouvé un César, les Germains un Tacite. Ici rien de pareil. Si les documents découverts au Mexique et au Pérou nous avaient été conservés, nous aurions peut-être trouvé dans ces annales la clef de l'histoire du peuple dont il s'agit en ce moment. Il est en effet hors de doute, que les Mound-Builders de l'Amérique du Nord ont entretenu primitivement des relations avec les peuples plus policés du Sud. Les mounds qui reproduisent dans leurs contours essentiels les formes d'animaux appartenant exclusivement aux régions tropicales constituent à eux seuls la preuve de ce fait. Hâtons-nous cependant d'ajouter, que déjà à une époque assez reculée, ces relations devaient avoir été complétement interrompues, puisque les Européens ont trouvé l'Amérique centrale en plein âge de bronze, tandis que les Mound-Builders n'ont connu que la pierre et le cuivre à l'état natif.

Nous avons dit tout à l'heure que les documents écrits font absolument défaut. En effet, la célèbre pierre de Grave Creek, celle de Newark, et la table de Cincinnati, qui avaient donné tant d'espoir, lors de leur apparition, ont fort mal répondu à l'attente publique. Leur authenticité est aujourd'hui difficilement soutenable, et il faut convenir que le déchiffrement de

---

(1) Foster, *The Pre-historic Races of the United States* p. 151. Swineford; *History and Review of the mineral ressources of Lake Superior*, p. 87-89.

Digitized by Google

ces inscriptions tout au moins suspectes n'a donné aucun résultat.

Nous en sommes donc réduits, pour tout ce qui concerne l'histoire des Mound-Builders, aux monuments muets qu'ils nous ont laissés, et aux objets si nombreux et si variés que des fouilles récentes ont mis en notre possession.

Parmi les diverses questions qui se rattachent au développement de cette race véritablement préhistorique, il en est une qui mérite de fixer particulièrement notre attention; je veux parler de sa chronologie. Il ne s'agit pas, ai-je besoin de le dire, de dates proprement dites à fixer, mais seulement de planter, ne fût-ce que d'une manière vague, quelques jalons chronologiques dans cette longue durée de siècles marquée par le passage des Mound-Builders.

Pour l'Ancien Monde, ou du moins pour l'Europe, on est parvenu à diviser l'immense espace de temps qui précède l'histoire au moyen d'observations géologiques ingénieusement combinées avec les résultats fournis par de nombreuses trouvailles archéologiques. En prenant pour point de départ la nature des matériaux qui ont servi à la fabrication des plus anciens outils de l'homme ainsi que le degré de perfection du travail, on a pu distinguer quatre périodes successives ou quatre âges caractérisés : le premier, par la pierre taillée; le second, par la pierre polie; le troisième, par le bronze; le quatrième, par le fer. Je n'ai point ici à m'expliquer sur les délicates questions que soulève cette division, mais bien à examiner jusqu'à quel point elle est applicable à la préhistoire du Nouveau Monde.

Des outils en pierre recueillis dans les mounds américains, les uns sont simplement taillés, tandis que les autres, façonnés avec plus d'art, présentent des facettes polies. Il semblerait donc, au premier abord, que l'on puisse distinguer, dans l'Amérique du Nord comme en Europe, un âge de la pierre taillée, et un âge de la pierre polie. Malheureusement, il n'en est rien. En Europe, on trouve, dans certaines couches de

Digitized by Google

l'écorce terrestre, des quantités plus ou moins grandes d'objets en pierre présentant tous le même caractère, soit celui de la taille, soit celui du polissage. Telle couche ne renferme que des objets bruts ou taillés, telle autre renferme exclusivement des objets qui ont été polis. En Amérique, au contraire, les mêmes tumuli renferment des spécimens taillés et des spécimens polis. Il suit de là que les produits de l'âge de pierre ne peuvent y être utilisés au point de vue chronologique.

L'Amérique du Nord n'a point passé par l'âge du bronze, mais on a recueilli dans ses mounds, et ailleurs aussi, de nombreux échantillons de haches, de celtes, de ciseaux, de couteaux, de pointes de flèches, d'amulettes, de bijoux, tous objets fabriqués en cuivre natif sans aucun alliage. De là, pour les archéologues américains, un âge de cuivre particulier au Nouveau Monde. Mais cet âge n'est d'aucun secours pour la chronologie. En effet, au lieu qu'en Europe il est arrivé un moment où, tout au moins en ce qui concerne les instruments tranchants, le bronze avait supplanté la pierre, il est constant que dans l'Amérique du Nord l'emploi du cuivre n'a point fait renoncer à celui de la pierre. On pourrait presque dire que l'âge de cuivre s'y confond avec celui de la pierre, puisque les aborigènes ne traitaient point le minerai par le feu, et qu'ils se bornaient à façonner en les martelant des blocs de métal à l'état natif.

Quant à l'âge de fer, chacun sait que l'usage de ce métal a été introduit dans le Nouveau Monde par les Européens.

Ne pouvant diviser les temps préhistoriques à l'aide des produits de l'industrie humaine, il nous reste pour dernière ressource de nous adresser aux végétaux, ces archives vivantes qui, par leurs cercles concentriques, nous font connaître exactement le nombre des années écoulées depuis leur sortie de terre. Il en est, sans doute, qui sont de peu de durée ; mais, dans les forêts vierges de l'Amérique, les robustes tribus des chênes et des pins comptent des témoins remontant

Digitized by Google

à l'antiquité la plus haute. M. Kirchhof a rencontré, en Californie, dans la vallée de Yosemiti, des pins âgés de plus de 3,400 ans !

I.

Nous allons donc réunir les principales données chronologiques résultant de l'âge des arbres qui ont crû sur les mounds de l'Amérique du Nord.

Kentucky.— M. R. Peter a constaté, en 1838, l'existence sur un mound de cet Etat, d'une végétation identique à celle des forêts vierges avoisinantes. Or, d'après les observations faites par M. Harrisson, la durée nécessaire pour la production d'un phénomène semblable ne peut être évaluée à moins de cinq siècles. Dans les mêmes parages, M. Peter a discerné les vestiges d'un remblai qui, d'après des renseignements très-précis puisés dans l'histoire du Kentucky, portait autrefois un frêne vieux de 400 ans (1).

Ohio.— MM. Squier et Davis ont constaté, sur un mound de Highland County, la présence d'un chataignier qu'ils ont reconnu être âgé d'environ 600 ans (2).

Les célèbres ouvrages de Newark sont aujourd'hui en partie recouverts par une forêt vierge dont la croissance suppose une durée de cinq siècles (3).

On a coupé, il y a quelque temps, sur un ouvrage situé dans les environs de Marietta, un arbre dont le tronc accusait huit siècles d'existence (4).

Virginie. — Les arbres percrus sur le mound qui a donné

---

(1) *Smithsonian Report for 1871*, p. 422-23.

(2) *Smithsonian Report for 1862*, p. 323.

(3) Foster, *The préhistoric Races of the United States*, p. 124-26.

(4) Force, *The Mound-Builders*, p. 62.

Digitized by Google

son nom à la fameuse inscription dite de Grave Creek ont été trouvés âgés d'environ 600 ans (1).

Floride. — M. Wyman, qui a exploré les amas de coquilles de la Floride a trouvé sur quelques-uns de ces dépôts des chênes vieux de six siècles (2).

Indiana. — A six milles au Nord-Ouest de Waterloo, M. Robertson a fouillé un mound dont les talus étaient jonchés de troncs d'arbres en état de putréfaction. Un chêne noir, encore debout était âgé d'au moins quatre cents ans (3).

Wisconsin. — M. G. Barbier a constaté sur les épaulements de l'ouvrage de Rock-River la présence de chênes âgés de six à huit siècles (4).

Géorgie. — M. W. Kinley a découvert, en 1872, de nombreux groupes de tumuli dans cet Etat. Au sommet de l'un d'eux il a trouvé une variété de chênes dont la croissance est très-lente ; il n'hésite pas à leur attribuer une durée de plus de six siècles (5).

Tennessee. — Sur d'anciens amas de coquilles voisins du village de Savannah, M. J. Parish Stelle a trouvé un chêne (quercus macrocarpa) mesurant six pieds de diamètre. On sait que cette variété s'accroit latéralement d'un pied en cent vingt ans ; ce chêne est donc âgé de plus de sept siècles (6).

Région des Lacs. — Un ingénieur français, M. Simonin, a découvert sur les déblais provenant des exploitations des Anciens mineurs, un sapin vieux de quatre siècles (7).

---

(1) *West. Reserve and North. Ohio Hist. Society.* Nov. 1876.

(2) Foster, *The prehistoric Races of the United States*, p. 169.

(3) *Smithsonian Report for 1874*, p. 381.

(4) Barbier, *Découverte de l'Amérique*, p. 229.

(5) *Smithsonian Report for 1872*, p. 424.

(6) *Smithsonian Report for 1871*, p. 414.

(7) *Revue des Deux-Mondes*, 1875.

Digitized by Google

Le savant archéologue, M. Morlot estime que la végétation qui recouvre aujourd'hui les anciennes excavations minières de ces contrées accuse une durée se rapprochant parfois de dix siècles.

Le capitaine Peck a trouvé, sur les bords de l'Ontonagon, des outils des Anciens mineurs enfouis, en contact avec une veine de cuivre, sous un énorme tronc de cèdre, qui lui-même était recouvert par les racines tortueuses d'un arbre âgé de trois cents ans. Il est vraisemblable que l'enfouissement des outils dont il s'agit remonte à six ou sept siècles.

Territoires. — M. Barrandt a découvert sur les bords du Bighorn, l'un des affluents du Missouri, des tumuli attestant l'existence dans ces lieux d'une cité aborigène préhistorique. Sur l'un de ces tumuli, croissait un chêne âgé d'environ six siècles.

En 1869-70, M. Barrandt a trouvé un chêne du même âge sur un autre tertre de la même région.

Tel est l'ensemble des faits qu'il nous a été possible de réunir. Ils seraient bien certainement plus nombreux si nous avions pu dépouiller les journaux et les recueils périodiques qui depuis quelques années enregistrent avec soin les observations de ce genre.

II.

L'envahissement par la végétation forestière de monuments élevés au prix de tant de labeurs, implique évidemment le retrait de la population qui habitait les régions où ils sont situés. Il est, en effet, notoire que tous les peuples apportent un soin jaloux à la conservation des enceintes sacrées renfermant les restes mortels de leurs ancêtres. Dans un récent travail sur les coutumes funéraires des Indigènes de l'Amérique du Nord, M. Barber exprime cette vérité en des termes d'une grande énergie : *Respect for the dead, evinced by ceremonies, rites, and solemn decorations, has been universal in*

Digitized by Google

all ages and in all countries. Ce sentiment est à ce point profond, même chez les tribus contemporaines de l'Amérique du Nord, que d'ordinaire celles qui vont se déplacer recommandent instamment aux Indiens du voisinage de veiller à ce que les sépultures qu'elles abandonnent ne soient point profanées. Il serait donc absolument contraire à tout ce que nous savons des Indiens d'Amérique, d'admettre que sous leurs yeux ou sous ceux de leurs descendants, les monuments funéraires des ancêtres aient pu être ainsi envahis par la végétation environnante.

Nous sommes ainsi autorisés à conclure des faits ci-dessus énumérés : qu'il s'est écoulé en moyenne six siècles, depuis que la région des mounds a été abandonnée par les Mound-Builders ; que, par conséquent, lors de la découverte du Nouveau Monde, les Indiens dits Peaux-Rouges occupaient cette région depuis environ deux cents ans.

Les traditions indiennes ne sont nullement en contradiction avec ces conclusions. Les Indigènes connus sous les noms de *Sacs* et de *Foxes,* après un séjour de deux cents ans dans les environs d'Albany, Illinois, ne savaient rien concernant les mounds du pays, et ils ignoraient à quoi pouvaient servir certains des objets extraits de ces ouvrages (1). Les premiers Pères Jésuites qui ont visité la région des Lacs constatèrent que les Indiens de ces parages n'avaient aucune connaissance ni des Anciens mineurs ni des mines de cuivre elles-mêmes. Interrogés sur l'origine ou la destination des mounds, les Peaux-Rouges des vastes plaines du Mississipi, répondent que ces constructions sont l'œuvre d'un peuple qui les a précédés et qui leur est inconnu. Cette ignorance ne peut s'expliquer que par l'hypothèse d'une évacuation du territoire par les populations qui avaient construit les mounds. Disons à ce sujet, que les traditions des Indiens ne s'oblitèrent pas

(1) *Smithsonian Report for 1874*, p. 359-60.

Digitized by Google

aussi facilement qu'on pourrait le croire. « Nous avons autour de nous, dit le Colonel C. W. Yenkes, en parlant des sauvages de la Caroline du Nord, des Indiens dont les traditions remontent au-delà de cinq siècles (1). »

Il est donc acquis à l'histoire que vers les 11e et 12e siècles, il s'est produit, au sein de la population aborigène de l'Amérique du Nord, un grand mouvement d'émigration qui s'est probablement opéré dans la direction du Sud.

III.

Cela ne veut pas dire que toutes les parties de la région habitée par les Mound-Builders aient été évacuées à l'époque qui vient d'être indiquée. En effet, sur plusieurs points, certains ouvrages sont recouverts de forêts vierges qui se sont renouvelées depuis leur abandon (2), et cette circonstance accuse un retrait de la population remontant au moins à douze siècles.

Voici comment on arrive à ce chiffre. Il résulte, avons-nous vu, de l'ensemble des observations faites sur les forêts vierges recouvrant les ouvrages abandonnés, que l'âge moyen des arbres peut être évalué à 600 ans ; or, il est des cas dans lesquels on a constaté que des arbres six fois séculaires croissent, non sur un sol antérieurement dépourvu de toute végétation, mais bien sur la poussière d'une forêt préexistante. Partout où des arbres se sont affaissés sur le sol pour y devenir la proie lente de la pourriture végétale, on aperçoit des aspérités ou des bosses provenant de la terre qui a été soulevée par les racines au moment de la chute. C'est la présence de ces bosses qui atteste, sans qu'il soit possible de s'y

(1) Foster, *The prehistoric Races of the United States*, p. 150.

(2) Lubbock, *L'Homme avant l'Histoire*, p. 235.

Digitized by Google

méprendre, que la forêt s'est renouvelée. Les observations de MM. Dunlevy et Lapham ont mis ce point hors de doute (1).

Ainsi donc, antérieurement à l'époque de Charlemagne, les Mound-Builders avaient déjà abandonné plusieurs établissements. Leur disparition complète n'a donc pas été l'œuvre de quelques années mais bien de plusieurs siècles. Un intervalle d'au moins 600 ans embrasse les diverses phases de leur retrait ; d'où la conclusion, que l'évacuation du territoire s'est opérée par secousses successives, et que nous avons dégagé de la nuit des temps un fait historique présentant des analogies incontestables avec la grande migration des peuples qui s'est produite au centre du continent européen vers les premiers siècles de notre ère. En termes plus précis, nous sommes amenés à penser que les Peaux-Rouges ont joué, dans l'Amérique du Nord, relativement aux Mound-Builders leurs prédécesseurs, un rôle analogue à celui que les tribus germaniques ont joué à l'égard des peuples plus policés d'origine gallo-romaine.

IV.

Nous venons de déterminer les deux dates (VIe et XIIe siècles) entre lesquelles s'est effectuée la retraite des Mound-Builders ; il s'agit maintenant de savoir si quelques faits bien constatés nous permettent d'évaluer la durée du séjour que cette race a fait dans les plaines de l'Amérique du Nord.

On avait cru pendant quelque temps qu'aucun ouvrage ne reposait sur le *bottom land*, et que dès lors l'établissement des Mound-Builders dans le pays remontait à la période géologique durant laquelle ce banc faisait encore partie intégrante du lit des fleuves. Mais il a fallu bientôt reconnaître l'inexactitude du fait allégué (2).

---

(1) Force, *The prehistoric Man*, p. 63.

(2) *Smithsonian Report for 1862*, p. 334.

Digitized by Google

Depuis, on a constaté, sur les bords du lac Supérieur et dans l'île Royale, que les Anciens mineurs de race mound-builder ont accompli des travaux de mines, tellement considérables eu égard à la grossièreté de leurs procédés, qu'il est impossible d'assigner à leur exploitation une durée moindre que trois ou quatre siècles (1).

L'état de dégradation de certains mounds de l'Illinois, rapproché de l'état de conservation d'autres mounds du même Etat, va nous fournir une autre base d'évaluation non moins certaine. En effet, du moment où l'on trouve, dans des situations semblables, à côté d'ouvrages parfaitement conservés, des ouvrages complétement en ruines, il faut bien admettre qu'un intervalle de temps très-considérable sépare la construction des seconds de celle des premiers. Or ceux-ci, nous l'avons vu plus haut, sont âgés de six siècles, et ils ont très-peu souffert durant ce laps de temps ; force nous est donc de faire remonter la date de la construction de ceux-là à une époque voisine du commencement de notre ère (2).

Enfin, MM. Squier et Davis ont cru trouver une autre preuve de la haute antiquité des mounds dans le mauvais état de conservation des squelettes qu'ils renferment. En fait, des squelettes, enfouis depuis plus de dix-huit siècles dans des tombes bretonnes, ont été trouvés beaucoup mieux conservés que ceux que l'on extrait du fond des mounds américains ; or, si l'on examine de part et d'autre la nature du sol au point de vue de l'action désorganisatrice qu'il exerce sur les ossements, on demeure convaincu que le sol américain est moins destructeur que celui de la Grande Bretagne. Cette considération tendrait donc à faire reporter au delà des limites de l'ère chrétienne la date de la construction d'un certain nombre des mounds funéraires des Etats-Unis (3).

(1) Swineford, *Hist. and Review* 7, p. 79.

(2) *Smithsonian, Report for 1874*, p. 351.

(3) *Smithsonian, Report for 1862*, p. 334.

Digitized by Google

Tels sont, Messieurs, les repères chronologiques à l'aide desquels nous pouvons pénétrer dans l'histoire des Mound-Builders. Il m'a paru utile de les fixer, car ils constituent, dans l'état actuel de nos connaissances, les seuls jalons sur lesquels nous puissions nous guider.

M. **Schœtter** dépose sur le bureau plusieurs ouvrages offerts au Congrès :

Stone age in New-Jersey. Dr C. C. Abbott, Washington, 1877.

Aboriginal funeral customs in the United States. E. A. Barber, Washington, 1877.

Comparative vocabulary of Utah Dialects. E. A. Barber, Washington, 1877.

Ancient Art in Northwestern Colorado. E. A. Barber, Washington, 1876.

Histoire légendaire des Francs et des Burgondes aux IIIe et IVe siècles. E. Beauvois, Paris, 1867.

Une pénalité des lois gombettes et les lumières qu'elle jette sur l'histoire des Burgondes. E. Beauvois, Chalon-sur-Saône, 1868.

En colonne dans la grande Kabylie, E. Beauvois, Paris, 1872.

Origine des Burgondes. E. Beauvois, Dijon, 1868.

Les derniers vestiges du Christianisme prêché du Xe au XIVe siècle dans le Markland et la Grande-Irlande. E. Beauvois, Paris, 1877.

The human remains found near the ancient Ruins of South-western Colorado and New-Mexico. Dr E. Bessels, Washington, 1876.

The Khita and Kheta-Peruvian Epoch. Dr Hyde Clarke, London, 1877.

Digitized by Google

The prehistoric remains. ROBERT CLARKE, Cincinnati, 1876.

Relazione delle scoperte fatte da C. Colomb, da A. Vespucci, etc., C. DÉSIMONI, Gênes.

Il viaggio di Giovanni Verrazzano all' America settentrionale nel 1524, C. DÉSIMONI, Firenze, 1877.

Die Mineralogie als Hilfswissenschaft für Archæologie, Etnographie, etc., mit specieller Berücksichtigung mexicanischer Sculpturen, H. FISCHER, Freiburg i/B., 1877.

Pre-historic man — Darwinism and Deity. — The Mound-Builders. M. F. FORCE, Cincinnati, 1873.

Pre-historic Races of the United States of America. W. J. FOSTER, Chicago, 1873.

San Salvador und Honduras im Jahre 1576. VON FRANTZIUS, Berlin, 1873.

The ancient men of the great Lakes. H. GILLMAN, Détroit, 1877.

Rapport au Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts sur la mission scientifique dans l'extrême Orient. E. GUIMET, Lyon, 1877.

Geschichte der Insel Hayti, Zweite Ausgabe, H. HANDELMANN, Kiel, 1860.

Note sur les colonies anglaises et françaises de la Senégambie et de la Guinée. HENRY, Lille, 1876.

A notice of the ancient remains of Southwestern Colorado examined during the summer of 1875. W. H. HOLMES, Washington, 1876.

A notice of the ancient Ruins in Arizona and Utah, lying about the Rio San Juan, JACKSON, Washington, 1876.

Das Unterrichtswesen in Süd-America. ALPH. LE ROY, Gotha.

La République du Chili, notice historique; statistique et commerciale. AUG. MEULEMANS, Consul général de la République de Nicaragua à Bruxelles, Bruxelles, 1876.

Etudes historiques et statistiques. AUG. MEULEMANS, Consul général de la République de Nicaragua à Bruxelles, troisième édition, Bruxelles, 1876.

The testimony of the mounds. E. PICKETT, New-York, 1871.

Digitized by Google

M. DE HELLWALD présente un mémoire de M. **John M. Becker**, de Berlin, intitulé : *On the migration of the Nahuas.*

As the name « Tulha » and the identity of language between some Nicaragua tribes and the Aztec Nahuas are the only supposed evidence of a southern origin, and as both are shown to be unsubstantial, it will now be our turn to adduce positive evidence for a northern descent.

In the first place, it may be mentioned that an understanding of the philosophy of history would of itself almost settle the case. For though to a superficial student, history appears to be but an incongruous and bewildering mass of battles and wars, of the building up and the pulling down of empires with scarcely any apparent order and reason whatever, a discriminating eye will observe certain well defined rules or laws, moving steadily and resistlessly beneath the confused turmoil of the surface. As to the general course of conquest, these rules may be given as follows :

1° It moves from a country of severer climate into a country of milder climate ;

2° from a high- or mountain land into the lowland

3° from the dry steppe into the humid and fertile plain

4° from the home of a barbarous nation of equal natural brain-and physical power towards the seats of higher civilization and refinement.

5° from the home of a nation of superior average brain capacity towards the lands of nations of less average brain capacity.

Now it is possible, and indeed it occurs frequently (as when a large civilized empire systematically extends its conquests) that one or the other or perhaps several of these rules at once may be reversed, but it is extremely improbable, if

Digitized by Google

indeed it ever did happen (we defy anybody to point out a case, in which it did!) that all of them should be reversed together vith any success for an appreciable length of time. Such however would have been the case, if the Toltecs and Nahuas had proceeded from the relatively low, damp, fertile, nearly tropical valley of the Usumacinta, which at the time of their departure was the seat of the highest and consequently most softening and enervating civilization, ancient America has ever seen, towards the colder, drier, and less fertile highland of Anahuac in the North, had climbed the mountains inhabited by a race of wild and barbarous mountaineers invigorated by a bracing atmosphere, and had driven these out or reduced them to vassalage. For it must be remembered that according to Morton's investigations (1) the brain capacity of American races shows a regular gradation from the civilized Peruvian of the South, through the civilized nations of central America, to the ferocious barbarians of the northern steppes and woods. In accordance therewith, whatever certain knowledge of historical movements among the aborigenes we possess, in the long run exhibits a uniform advance of conquerors from the North towards the South, while the course of slave-trade here as everywhere, has always gone in the opposite direction. (This applies to the northern hemisphere; where populations of the southern hemisphere are undisturbed by the influence of races from the far North, the contrary should be true.)

(1) The figures as given in Shoolcraft's Indians, vol. II, 329, are:

Peruvians	average	brain	capacity	75	cubic	inches
Mexicans	»	»	»	79	»	»
Apalachians	»	»	»	81 1/3	»	»
Algonquins	»	»	»	83 3/4	»	»
Dacota	»	»	»	85	»	»
Iroquois	»	»	»	88 1/2	»	»

Digitized by Google

But aside from the probability, here pointed out, the importance of which only the historians are apt to value properly, there is other proof oh the northern descent. We shall not dwell on the general impression and concurrent testimony of many myths prevailing among the Nahuas themselves, though we are far from undervaluing the unanimous belief of the nation. We prefer to compare some of the more positive statements, transmitted by a number of writers, as to the actual course of the migrations. Not a single one of these statements favors or entertains the idea of a southern descent (1).

The data, here tabulated, which are not contradicted or denied by any one of the existing accounts, exhibit three principal points on which I propose to rest my argument.

In the first place : All the various tribes, whenever they touch countries, the locality of which is undisputed, do so at the northern frontier of what may properly be called the civilized region of Anahuac. Those that come by sea (the Olmecs), and tradition says, from the Northeast, appear at Panuco ; those that come by land, (the Toltecs, Chichimecs, Nahuatlacs and Aztecs) touch the civilized regions for the first time in Xalisco or Michoacan. As these migrations extend over a long periode of (perhaps more than a thousand) years, the bearing of this fact is obvious. It forces the adherents of the southern-descent-theory to embrace the desperate assumption : either that the whole Nahua race or their ancestry emigrated from the supposed Tulha in the South in gray antiquity, while the Nicaragua Nahuas breaking off at that time, still (by some miracle, for nothing less would explain it) spoke after so long a separation (of at least 2000 years) a dialect, but slightly varying from the Mexico-Nahua tongue ; or else, that from time to time a portion of the people separated from these southern Nahuas, marched

(1) Voir le Tableau ci-après.

Digitized by Google

Migration of:	Authority of:	Aboriginal in :	Second home ;	Third home, Migration :	Final home
Olmecs *Totonacs* and others (Bancroft t. v. p. 203.)	Torquemada Sahagun	*Tamoanchan*,	to	by sea from Northeast, to *Panuco* *Chicomoztoc* . . . to *Teotihuacan*. . .	*Cholula* East of Mexico
Toltecs (Bancroft. t. v. p. p. 182, 209.	Popol Vuh id Ixlilxochitl	*Tulan* in the far west	*Tulan* in the East *Paxil Cayala* to	*Tulan Zuiva* id *Chicomoztoc* and *Huehue Tlapallan*...*Xalisco*	*Tulan* (Mexico) id id *Tollan* (Anahuac)
Teo chichimecs or *Culhuas*	Camargo Bancroft. t. v. p. 242.		to	*Chicomoztoc*, *Amaque tepec*, *Teo-Acolhuacan*... *Michoacan*	*Culhuacan* (Anahuacan)
Acolhuas and *Chichimecs*	All accounts		*Necuameti* to	*Chicomoztoc*, *Acolhuacan* *Amaque-mecan* } *Michoacan*	*Tezcuzco* *Anahuac*
Nahuatlacs and *Aztecs* (Bancroft t. v. p. 322.)	All accounts	Flood-Peak of Colhuacan (Humboldt)	*Aztlan* to	*Chicomoztoc*... *Culhuacan* *Michoacan*	*Anahuac*
Aztecs	Sahagun		*Aztlan* to	*Chicomoztoc* (intermediate station)..... *Michoacan*	*Tenochtitlan*

(or went in a balloon, for that would best explain the fact, that the Maya-Quiché languages still retain an unbroken territory) to the far North on an excursion, where they turned about and finally proceeded towards the highland of Anahuac. But in either case it is very remarkable that the traditions of neither one of the tribes have retained the memory of so extraordinary a voyage.

Secondly: All the tribes coming overland, arrive shortly after leaving their original settlements at a station called *Chicomoztoc* « the seven grottoes » or *Oztotlan* the « land of grottoes ». The unavoidable inference is, that the situation as well as the character of this place must be a very remarkable one. The situation , because all the various tribes, starting from their original settlements, in intervals extending over more than a thousand years, and who cannot easily be supposed to have all taken the same road, unless strong reasons prevented them from taking another one, could not avoid coming to or touching at Chicomoztoc. The character of the locality, because the fact, that the name of it was remembered in all the various traditions, shows what the deep impression it made on the mind of each single one of the wandering tribes. Now I infer, that a locality, which made such a lasting impression on mere migrating hordes, which is a natural point of junction of various roads, which is designated by so telling a name, if it vere situated anywhere within the boundaries of or not very remote from the civilized countries of Mexico and central America, would be very apt, to still be known to the civilized inhabitants of its neighborhood under the same or a similar name: As this is not the case, the inference is, that it must be sought at a distance from these civilized countries.

On the other hand, if we look for Oztotlan in the North, the difficulty of finding it vanishes at once. From personal experience I hazard the opinion, that in the entire Southwestern part of the Far West of the present United States there

Digitized by Google

is not a single man, Trapper, Indian. Greaser or whatever else he may be, versed with the country, who if he were told that Oztotlan means the land of grottoes, of ravines, of cañons would not at once point out one and the same locality. For the physical peculiarities of that particular section of territory are so remarkable, that it is doubtful, whether any thing similar can be found on the globe, unless it should be in the unknown regions of the upper Hoangho or Yantsekiang. So startling are they indeed, that it ceases to be wonder, that wandering tribes were so much impressed with the scenes, they witnessed, as to preserve their memory for centuries in the name, which their traditions transmitted. There was no necessity neither for them to inquire the name of the locality of former inhabitants, for it is so natural, that every wanderer and traveller, no matter whence he came, is at once tempted to apply it. (1)

Moreover that land is situated on the very highway, which wandering tribes having — it must be remembered — no animals of burden whatever, would be apt to take if they were to emigrate from the Mississipi valley towards the fertile lands of Mexico. For such a tribe would naturally hug the rivers as the only roads affording any facilities for transportation. In the dry plains of the Far West the rivers valleys are moreover the only places where water for ordinary consumption is found. Now if the reader glances at a map of Western America, he will observe that the direct route of march from the present State of Arkansas towards the highland of Anahuac intersects all the river courses and valleys of the vast and generally dry, to a large extent even desert

(1) For a description of the « Cañon Country of the upper Colorado river » see the reports of the « Hayden and Wheeler Exploring Expeditions » (U. S. Gov.).

Digitized by Google

country lying between these extremes at nearly right angles. Hence to pursue a straight route would to day be a task of difficulty for a marching body of people, provided with horses. A people without draught animals or beasts of burden, even if it should attempt to strike a bee line across Texas, would be turned off by the rivers either to the right or tho the left. If to the left, it will quickly arrive at the coast of the Gulf of Mexico, and coasting along the shore would touch the civilized or more fertile sections of the South at Panuco, the very place, where tradition tells us, the Olmecs appeared.

But if the wandering tribe allows itself to be turned towards the right by the rivers which it otherwise would have to cross, the map shows that it would inevitably be carried to the region of the headwaters of the Arkansas river. This would certainly be the case, if it issued from a higher latitude, f. i. from the present state of Missouri, and did not care to fight its way through the territories of the more southern tribes (of Louisiana. etc. etc). For all such, the Arkanzas river valley, both by geographical situation and because it is of more fertility, than any other valley intersecting the vast western plains, as well as because the river is easily navigable for canoes nearly to the foot of the mountain range, forms the natural highway. Having reached the head of their navigation, they would of course have to abandon their canoes and floes, and carrying their baggage on their shoulders, to scale the steep mountain range. A difficult task of that nature would even to day force a marching army to rest and recruit its strenghth in the next available camping ground. This is found in the cañons and narrow valleys of the San Juan river. It is there, where every tribe will have to make a station, it is there where not a single tribe will bother its heads about the name of the station, since they will spontaneously call it *Oztotlan*, or if there be seven subtribes — and seven was a sacred and favorite number with the Na-

Digitized by Google

huas — *Chicomoztoc*, « the seven grottoes». It is there, that but lately extensive ruins have been found, showing that these narrow valleys were formerly cultivated by a people, quite similar in their habits and manners to the other Pueblo tribes of New Mexico. (1) It is this part of the country, the tradition of the living Moqui Indians refers to, (2) when it says: our ancestors once lived in these valleys, but strangers came from the North (from the headwaters of the San Juan ?)and our people was scattered and had to retire before them. It is there where these fugitives, hoping that the strangers would speedily leave again, built those wonderful little cliff-houses in the recesses of the vertieal sides of the rocky mesas, which resemble the nests of swallows or eagles, but still are human habitations, built with a great deal of ingenuity, risk and labor. And Aztec tradition says (3) it was in the land of grottoes, where they told the other six Nahuatlaca tribes, hitherto united with them, to move on, which they did, until they reached Anahuac, while the Aztecs themselves, settling down, tarried there for quite a while. And when they finally left, they did so in company of a portion of the former population of these or adjoining valleys, and the leader of the latter was called *Chalciuh Tlatonac* wich, it is not altogether unreasonable to conclude, has some relationship with the *Chaco* valley, bordering the San Juan valley on the South, and containing *seven* Pueblo cities, even at the time of Coronado's expedition, which may perhaps explain that *seven* grottoes are mentioned in all the other traditions as well!

We do not propose to rest at this point. For we consider, our third argument is even stronger. Traditional history, as transmitted, leaves no rational doubt that the Tulan Zuiva of

---

(1) Jackson in Bulletin U. S. Survey, 1875.

(2) Bancroft t. IV. 730.

(3) Ibid. V. 308.

Digitized by Google

the Popol Vulch, the Huehue Tlapallan of Ixlilxochitl and other writers, where the Toltecs set out for Anahuac, is identical witch the Amaquemecan, whence the later Chichimecs issued. Even if this were not proved by the fact, that in nearly all of these instances Amaquemecan or Huehue Tlapallan is mentioned as the next station after Chicomoztoc, the close relationship, which we are told, existed between the imperial houses of the Toltecs and of the Chichimecs would indicate it. It is stated (1) that when the Toltecs, who during their migration and some time afterwards, had a sort of republican government, felt the desire for or necessity of a stronger monarchical regime, in order to secure their newly won position on the highland of Anahuac, they accepted the advice of their prophet, priest, and migration leader Hueman, and sent to the Chichimec emperor of Huehue-Tlapallan, in order to receive in the shape of one of his sons a prince of their own imperial family. For it is stated (2) that the Toltec were indeed nothing else originally, but a body of dissatisfied rebels, who by a civil war had been driven out of this empire of Huehue Tlapallan, before they set out on their migration. It is further stated (3) that when several centuries later the Toltec empire broke up, the last emperor himself and a number of Toltec nobles fled to the court of his or their near relatives, the Chichimec emperors. Hence if we are told, that this Chichimec empire was then in Amaquemecan, a country described as being of immense extent, we cannot for a moment doubt that Amaquemecan and Huehue-Tlapallan is the same country. And we would remind the advocates of the Southern descent theory, that no tradition of the southern

(1) Bancroft V, 245.

(2) Ibid. V, 211.

(3) Ibid. V, 284.

Digitized by Google

nations refers to or knows anything about the existence of a Chichimec empire of immense extent in the 10th century, while the tradition of the Pueblos (1) speaks of a proud emperor, called Montezuma, reigning about this time, and whose return they still look for; and the migration tradition of the Aztecs (2) knows this emperor Montezuma likewise, as exactions, which he imposed upon them, while they lived in Oztotlan, are described as the cause of their exodus thence into Mexico.

But stronger proof than this remains. Camargo in speaking of the migration of the Teo-chichimecs (3), the tribe which acquired power in Culhuacan, and which appears to really have been the main-stay of the Toltec empire, says, they came from *Amaque*tepec (4).

This account whatever its historical value, gives us the etymology of the words *Amaque-mecan* as being a composite meaning probably the « land of the *Amaques* » just as *Amaque-tepec* means « the mountains of the Amaques ». And I freely confess, that I am astonished, that the similarity nay,

---

(1) Bancroft, III, 77-172.

(2) Brasseur de Bourbourg. Hist. Nat. civil II, 292.

(3) The Tiguex says that the Comanches, Navajoes and others are of the same race race (with themselves) and descended from Montezuma. They (the Tiguex) *first appeared at Shipays or the Northwest source of the Rio del Norte*. Whence they came, is not known. *They were wandering and sought shelter in the cañons of the river in caves* which yet remain. They sojourned awhile at Acoti, the birth place of Montezuma, who became leader and guide of the subsequent migration. He taught them to build pueblos with lofty towers and estufas, and to kindle sacred fires, to be guarded by priests. *Taos* was the first pueblo, he established, and from thence he proceeded southward, forming settlements ..... Acoma was strongly built and fortified by him ..... Pac. Ra. Rep. III. Ind. tribes. P. 36.

(4) Bancroft, V, 242.

Digitized by Google

the absolute identity of the word *Amaques* and *Moquis*, who are living today in the midst of a moutainland of immense extend, should hitherto have escaped observation. For the prefix « A » of A-maques is well enough known as an abbreviation of the Nahua « atl » water, so that « Amaquis » would simply mean the *Maquis* living near the water (river, lake, etc., etc.), just as « *A*colhuas » means the « Culhuas » near the water and « *A*nahuac » the « Nahuac » that is the Nahualand on the water. Now the Moquis say, in the very tradition already referred to (1), that they formerly lived on the river to the North-east of their present home, which is in the midst of the desert. Living there, they would of course be called : *Amaquis*, and the land, they inhabited, which is a wild mountainland : *Amaque-mecan* or *Amaque-tepec*.

But the *Moquis* are by no means the whole of the « Amaques ». There are distinct traces of other remnants of that nation. On the lower Colorado, there lives a tribe generally called « Mojaves. » They call themselves « Amockhaves » or « Hamockhaves » (2). Salmeron, an early spanish writer locates the « Amacavas » in the same place. And if the name be spelled « *Amacahuas* » its composition and Nahua affiliation will appear, as « hua » is the typical suffix of Nahua tribal names even more than « man » of Germanic ones.

These *Amaca-huas*, corruptly called Mojaves, have a tradition (3), that formerly a certain *Ma-te-vil* (or Mathovelia) lived with them in a « casa grande », that is in one of the village houses, in use among the settled agricultural tribes of New Mexico and Arizona. This habitation was by some untoward event broken down, and Mathovelia departed eastward. Some however say, that he also lives on top of a mountain

(1) Bancroft IV, 730.

(2) Pacific Ra. Rep. III, Indian tribes P. 16 and 102.

(3) Bancroft III, 175.

Digitized by Google

whence the dead warriors probably go ; and it is interesting to point out, that there is a *Matillija* sierra in southern California, and a tribe of *Matillija* Indians living near it (1). These Matillija Indians belong to the *Cahuillo* group of Prof. Bushmann's socalled « Sonora Aztec » family of languages, which exhibits strong affinities to the Mexico-Nahua tongue.

As *Matevil,* the Mojave leader, departet eastward (2), I call attention to the fact, that *Hueman,* the great migration leader of the Toltecs is also called *Matlac Xochitl* (3), and that *Matla-Coalt* (4) is given as the name of a king of the Toltecs.

In the immediate neighborhood of the *Matillijas* however, and belonging to the same Aztec-Sonora group lives a very remarkable tribe, not only because somebody (5) gathered its myths more carefully than usual, but because the tribal name as well as the names occuring in the myths points to curious connections. The name *A-cagche-men* has a suspicious affinity with *Cakchi-quels*, which is the name of a Toltec tribe, that after its flight from Anahuac southward, gained an ascendency in southern Guatemala and Honduras, and founded the kingdom of the Cakchiquel conquered by the Spaniards. These Cakchiquels had a God *Ouenech,* one of the original five leaders of the Toltec or Nahua race. The Acagchemens adore a God, called : *Chinig-chinich*, a reduplication of the former name. The same word by the way, in the form *Kinick-Kinick* is used to signify the *tobacco* burned by the degraded Shoshones of the northern desert in honor of their gods, and the word has latterly been adopted by tobacco

(1) Bancroft, I, 489.

(2) Ibid. III, 175.

(3) Ibid. V, 261.

(4) Ibid. V, 266.

(5) Boscana Hieronimo : *Chinig-chinick,* New-York, 1846.

Digitized by Google

manufacturers in the United-States, to distinguish a peculiar brand of the weed. Sic transit gloria mundi !

But these *Acagchemens* tell us, that their god « Chinigchinich » is not their original god, but an invading deity, who a long time ago came from a distant country in the East, and overpowered and replaced the family of their former God. This personage in called *Sirout*, which name is worthy of attention, not only because it contains the same elements as *Saturnus*, but because *Surites* is the great apostle and lawgiver of the Matla-tzincas (1), who figure as one of the tribes of the Chichimec invasion, and were afterwards and are to this very day settled towards the Northwest of the central plateau of Anahuac. Their neighbors in Michoacan are the *Tarascos*, and these also acknowledge *Surites* as their high-priest,

If this should not suffice, it may be added that Matlatzin (2) is named as the leader of the Toltec rebels in the latter days of the Toltec empire ; that *Amacui* is given as another name of *Xochotl*, the great Chichimec emperor who established the new realm in Anahuac, and that many other names of Toltec and Chichimec grandees point to the same affinity.

Finally : the Aztecs after leaving *Oztotlan*, the land of grottoes, made as the first station (in Sahagun's account). *Matla-hua-callan*, meaning the land of the houses of the *Matlahuas*. The difference between *Ma-tla* and *Ma-qui* appears to be mainly dialectic, the former being an Aztec-Nahua form, while the latter seems to be a preferred Toltec or perhaps Maqui form. Further confirmation of this is given by the Aztec tradition, stating that during their stay at Oztotlan

---

(1) Bancroft, V, 526 et III 446.

(2) Ibid. V, 283.

Digitized by Google

they received another God « Mexi » (1) alongside their own: (Huitzilopochtli). At the time when the new God Mexi was introduced to them, tradition says (2) that the original cause of the dissension was sown, which later, in the valley of Anahuac, led to separation of their tribe by the secession of the *Tlatelulcos*. And in the war, that finally reunited the city of *Tlatelulco* with *Tenochtitlan* (Mexico), *Moquihuix* (3), was the king of the Tlatelulcos. This indicates very plainly, that the original cause of the dispute was an ethnical diversity between the original Aztec element of the tribe, and a *Moqui* element, which together with the God *Mexi*, had united with the Aztecs during their stay at Oztotlan.

To sum up: It would appear from the foregoing evidence that the *Maqui* nation formerly inhabited the mountain highland of New Mexico and Arizona, that they were attaqued conquered and made subjects already by the Toltecs Nahuas, that however their language prevailed to a great extent even after the conquest, that some of the Chichimec tribes who invaded Anahuac spoke that language; that even the Aztecs absorbed a considerable Maqui element; and that the present Mojaves, Cahuillos, Chemehueves, (all belonging to the « Sonora-Aztec » linguistic family) as well as the Moquis proper, and probably many of the other tribes are remnants of this original Maqui population, though considerably mixed with Nahua elements.

It may also be worthy of notice, that « Oyome » (4) stated to be one of the capitals of the Chichimec empire, may easily

---

(1) Bancroft, V. 325.

(2) Ibid. V. 324.

(3) Ibid. V. 429.

(4) Ibid. V, 219.

Digitized by Google

be considered as a corruption of « Acoma » which according to the traditions of the Pueblos of New Mexico was if not the first, yet the principal pueblo, built there « when their ancestors arrived from the East (1); also that the tribal name *Navajoe* the bearers of which formerly were Pueblo Indians, is a transparent « Nahuahua. »

If the foregoing explanation settles definitely the locality of Amaquemecan and Oztotlan, a great point is gained. For the southern descent-theory falls to the ground and doubt can no longer be entertained, that the Nahuas were the Mound-builders of the Mississipi valley, whence they emigrated, the Olmecs along the Sea coast to Panuco, and the eastern Part of Mexico, the Toltecs, to Huehue Tlapallan or Tulan Zuiva, (the colder land of the Popol Vuh) that is: to the mountain territory, to the upper Rio Grande del Norte and Rio Colorado, and thence after a long stay, by land to Anahuac. Ixlilxochitl's account of their migration route is as follows (2):

The Toltecs, driven out of Huehue Tlapallan by civil wars (towards the end of the 4th century of our era?) move in a westerly direction, 60 leagues, to Tlapallanconco (northern Sinaloa and Sonora on the Rio Yaqui, where distinct traces of the Nahua language exist?); thence after 11 years they go to Hueyxalan, 70 leagues distant (perhaps in the northern part of Durango, where the Tepehuana language shows strong Nahua affinities); thence to Xalisco in the coast, 100 leagues distant; thence to Chimalhuacan Atenco on the coast opposite some islands, 100 leagues (opposite the islands in the southern end of Gulf of California)? In that case they did undoubtedly suffer a reverse in Xalisco, where they touched upon the more thickly populated and civilized country, and

(1) Bancroft, III. 172.

(2) Ibid. V, 212.

Digitized by Google

by which they were forced to retire); thence eastward, 80 leagues, to Toxpan (in the neighborhood of the Laguna de Tlahuila and on the upper Sabina river). In that country there is even now a tribe Tochos (1), and the Tarahumara language, there spoken, shows distinct affinities to the Nahua tongue; thence eastward, 100 leagues, to Quiahuitzlan Anahuac, on the coast with inlets — the coastland of the State of Tamaulipas, on the gulf of Mexico? About this locality there can scarcely be a doubt, since this eastern coast country and the eastern plateau bore the general name Quetzalapan or Huitzilapan, until the Nahuas took possession of them, when the plateau was designated as *Huitznahuac*, and the name above given would be the natural one to apply to the coast, since while *nahuac* (*an*) means simply the Nahualand, *Anahuac* (*an*) means the « Nahualand on the water », while Quiahuitzlan is the old name retained in order to distinguish this Anahuac on the Gulf coast from the Anahuac around the Mexican lakes.

Here they « suffered great hardships » and finally went westward, 80 leagues, to Zacatlan (the northern part of the State of Zacatecas?); from there, 80 leagues, to Totzapan, probably again in the neighborhood of Toxpan before mentioned, where the Tusanes (2) are located even today); thence, 140 leagues, to Tepetla (the extraordinary distance shows that at last they gained a decisive victory, and broke through the frontier of the more civilized country which they had hitherto felt). Tepetla, mountainland, must consequently be sought in the neighborhood of the high mountains of Anahuac; thence, 80 leagues, to Mazatepec (the mountain of the Mazahuas, skirting the valley of Mexico towards North and West); thence, 80 leagues, to Ziuhcohuatl where they probably suffered ano-

(1) Bancroft, I, 610.

(2) Ibid. I. 612.

Digitized by Google

ther defeat, for they move full 100 leagues northward to Yztachuechucha, and stop there 23 years, a sufficient time to raise another generation of warriors; thence, 80 leagues, to Tollantzingo and then finally to « Tollan » the capital of their future empire which, if Ixlilxochitl's dates can be trusted, they build about 500 P. C., on the site of a former city of the Otomis.

The fact, that even the distances, as given by Ixlilxochitl agree with the actual situation of the various localities, here indicated, is not only a further proof of the correctness of the location of Amaquemecan, as demonstrated, but serves likewise to increase the confidence in the transmitted accounts of the old writers, some modern historians have sought to discredit in rather a summary manner, which if it were generally accepted, would save us the labor of further archaeological investigation not only in America, but likewise in many countries of the old world, where our knowledge often rests on no better evidences. It is the province of the true historian to point out the rational probabilities and furnish the proof by criticizing and sifting just such evidence, as has been preserved for us in America!

The Toltec immigration was followed by that of the Chichimecs some of whom, the Teo-chichimecs, appear to have been immediate followers of the first wave of Toltecs, and the founders of Culhuacan, the conquerors of Cholulla (the old capital of the Huitznahuacs and Olmecs) and indeed the real founders of the Toltec empire (1) (about 700 P. C.). Three hundred years later, the body of the Chichimecs and of the Acolhuas (the latter probably the inhabitants of Colhuacan about the rivers Culiacan and Yaqui, where strong Nahua affinities were found) moved southwards (2), and the Chichi-

(1) Bancroft. V. 245.

(2) Ibid. V. 221.

Digitized by Google

mec empire was founded on the ruins of the Toltec State. They were undoubtedly driven forward by the Nahuatlaca tribes, which shortly after them appeared in Mexico. These had come from Aztlan, by way of Chicomoztoc, where the Aztecs remained for a while.

As there can be no reasonable doubt, that this latter emigration took place only about 400 years before the arrival of the Spaniards, it is indeed incomprehensible, on what ground of scrutiny the transmitted accounts of a people highly cultvated in many respects, support the high-handed assumption, that the « land of grottoes », a station, which all the accounts of the Aztec migration assure us, that people rested in for quite a while at that time, is nothing but a mythical fancy, having some unknowable metaphysical or symbolical signification. It appears to me, this fashion of explaining away traditions is carried altogether too far now-a-days. The most miserable tribe of savages, if it made a long migration, taking up more than a century, will retain some memory of its general direction etc. etc. for four hundred years. Why then should the Aztec priesthood and nobility, a class bred for and educated in the understanding of traditional lore and an elaborate system of picture writing, be considered as a set of metaphysical lunatics, who did not know or did not mean, what they said. What they unanimously did say, was that, only three centuries previously their forefathers had arrived in the valley of Mexico after a long migration from the North, from a great and extensive country, called Aztlan, their former home, and by way of a country, called Oztotlan. The statement is simple direct, rational, and not a single man of those, who take the liberty of turning symbolical somersaults on its assertions, has yet advanced a solitary reason, why it is not worthy of credit.

Until such reasons are brought forward, we shall assume, that Aztlan, is identical with the Tulan, the happy eastern land of the Popol Vuh, whence the Toltecs had previously

Digitized by Google

emigrated to Tulan Zuiva a much colder country. We shall assume that « Aztlan » which means a *white land* is identical with the land, the Norse seafarers were told of and found in southern United Stades, and which they called *Whitramanna-land*, because they were told by the people there, that such was the name of the country. A curious name to invent, and more curious still, that it is the correct norse translation not only of « Aztlan », but as we shall hereafter show, we have reason to believe, of « *Shawango* » which in the northern Algonquin language means at once the « South » and the land of the « *Sha-wanoes* » corrupted into « Shawneee » whose former home was in the South-east of the United States, where the Suwanee river of Florida and the city of Savannah in Georgia still attests their former presence.

Nearer relations, however, of the Nahuatlacs than these *Sha-wanoes* were undoubtedly the Natchez. This people together with the *Mavils*, their immediate eastern neighbors were even at the time of De Soto's expedition, in 1541, still distinguished by a higher civilization, higher skill especially in pottery and building their fortifications De Soto thought fit to withstand a siege! — by a more complicated system of government, a strictly hereditary caste, nobility and a regular system of sun worship. If it is considered, that the Aztecs when they arrived on the Mexican highland, were the rudest of all the Nahua tribes, and that many features of their later civilization were acquired by contact or perpetuated by amalgamation with the previous population, which retained the skill of the still earlier Xibalban civilization; if, on the other hand is considered that the Natchez were exposed to the contact of the more barbarous tribes of the North during the five centuries intervening between the departure of the Nahuatlacs and the De Soto's expedition, all reasons for doubting the continuity of the old Mound-Builders civilization even till the modern influx of the white race superseded it, vanish. The accounts of the De Soto's expedition tell us of Indian towns, of regularly

Digitized by Google

built habitations, of fortifications consisting of earth-walls and palissades, provided with watchtowers and bastions, of cultivated fields, of large accumulated stores of maïze in these towns etc. over the entire southern part of the United States. It is indeed certain, that all these evidences of a civilization largely superior to that of the later and modern Indians must still be considered inferior to that of the Mound-Builders of the Ohio and Mississipi valley. But if we assume, that this ancient civilization reached its highest perfection on the fertile prairies of the present Northwestern States; that even when it existed in its most perfect state, the grade of civilization lessened towards the Southeast, with the distance; that North of the lakes and on the East coast it never prevailed on account of the rigor of climate, and that these countries remained always the home of roaming, but ferociously vigorous barbarian tribes; that these tribes pressing against and continually raiding and plundering the civilized settlements of the Prairie Nations finally forced the latter to yeld. to retreat beyond the Mississipi and thence by way of the Arkansas river and Oztotlan, in search ot new homes better secured against the devastating inroads of the roaming tribes; that in this manner the most highly civilized « mound-building » people of the Northwest was suddenly withdrawn; and that the less civilized Mound-Builders, the Nachez, Mavils, Alleghans and Shawanoes of the South and Southeast, remaining, were as suddenly exposed on their northern frontiers to the inroads of the fresh barbarian tribes pouring down from the North in search of plunder and booty; that unable to withstand these barbarians, the greater part of these southern Mound-Builders, notably the Alleghans and Shawanoes were gradually overwhelmed and partly extinguished, partly subdued by the savage tribes of the North (which latter is not a mere fanciful assumption, but a fact, well borne out by the traditions of the Indian tribes of the United States, as the conquest and dispersion of the Shawanoes of Florida and

Digitized by Google

Georgia seems not to have been completed before the 16th or even 17th century); we will no longer consider the former existence and the latter decay of the Mound-Builders civilization as a mystery, buried for ever in the obliviou.

Even the traditions of these northern nations imperfect as they have become under the overwhelming impressions of the later wave of white conquest, proceeding from the coast of the Eastern Ocean, have not quite forgotten the former existence and the exodus of these Nahua Mound-builders in and from the western prairie country. Cusick's remarkable history of the Iroquois (1), states again and again that « their hunters were opposed by big snakes », that the « great horned snake appeared on lake Ontario », that the « lake serpent traversed the country, and they were compelled to build fortifications in order to save themselves from the devouring monsters », that « a snake with a human head prevented the intercourse of their several villages, as it had settled near the principal path of communication » also « that it retreats etc. etc. Now in order to understand the force of these passages, it is necessary to remind the reader, that the Nahua race were perhaps even more properly and generally designated as the « Culhua » the « Snake » race, and one branch, remotely connected with them in blood and language, though woefully degenerated, the Snakes or Shoshones of Oregon etc., carry the name to this very day. Again it is stated, that in early times, when the nation appointed a « prince » for the first time, the latter repaired to the South and visited the great emperor, who resided at the Golden City, the Capital of a vast empire. After a time, the emperor built many forts through his dominions and almost penetrated the lake Erie... Long bloody wars ensued; the people of the North could endure hardships,

(1) Given in *Schoolcraft:* Indians. Vol. V.

Digitized by Google

which proved fatal to foreign people; at last, the northern nations gained the conquest, and all the forts and towns were totally destroyed and left in a heap of ruine. If this statement is very remarkable, not only because it possesses what I may be pardoned for calling the true ring of history, but also, because it agrees with the extent and nature of the mound-builders remains, found since Cusick wrote his history in 1825, the following is scarcely less so: « An expedition was sent towards the Mississipi river; they crossed it, reached an extensive meadow; they discovered a *curious animal, a winged fish,* it flew about the tree, it moved like a *humming bird*». It must be remembered that the « Snake » from which the Culhua race derived its name is frequently described as a *winged water-animal,* as a man-fish, and that the *Humming bird* was the totem of the last tribe of Nahuas, arriving in Anahuac from Aztlan, the later famous Aztecs, whose migration leader, deified as « Huitzilopochtli » wore it as a crest.

The Cherokee tradition, told by Timberlake, is equally significant: The prince of rattlesnakes lives in the glens of the mountains. His palace is guarded by obedient subjects... Many warriors and magicians tried to get possession of the diadem, sparkling on his head, but they were destroyed by the poisonous fangs of its defenders. Finally one more inventive than the rest, hit upon the bright idea of envasing himself in leather, and by this device marched unarmed through the hissing and snapping court, tore off the shining jewel, and brought it in triumph to his nation.

And in the myth of the Algonquins, the god-hero Michabo is in conflict with the shining prince of serpents, who lives in the lake; he destroys the reptile with a dart; clothes himself with the skin of his foe, and *drives the rest of the serpents to the South.*

All these traditions are the more worthy of credit, as there is absolutely nothing either in known history, or in the condition of the Mound-Builders remains, that would contradict

Digitized by Google

their general tenor. If on the circumvallations of old forts trees have been found of a reputed age of from 400 to 600 years, this fact would force us to date back their abandonment to nearly the time of the Aztec migrations, i-e. to the eleventh century. While on the other hand, no reason whatever exists, to assign desertion to an earlier period. Skulls and bones crumbling to dust, as soon as unearthed, are witnesses only of their own great antiquity, but prove nothing against a later occupancy of the country by the same people. The « garden beds » which still exhibit the traces of former regular agriculture can scarcely be supposed to have survived the levelling influence of frost, rain, wind and later vegetable mould for a much longer period than 800 years.

We consider then, that Aztlan is the home of the Mound-Builders, and more particularly the region of the prairies on the Ohio and the Mississipi. And the great river, which Aztec tradition (1) says, they had to cross annually in order to take part in the yearly festivals at their capital, may quite probably be the Mississipi itself where the present sites of Saint-Louis, near the mouth of the Missouri and of Mound City, opposite the mouth of Ohio, have shown by their extensive remains of pyramids etc., etc. that they were also centres of trade and power, when the Mound-Builders cultivated the fertile river bottoms of the neighborhood.

Nothing remains then but to look for the original « Culhuacan » of Aztec tradition, the island home whence their mythical ancestor set out to find the « Paxil cayala », where maize was discovered. Direct evidence as to its whereabouts cannot indeed be found. But the general traditions not only of the Popol Vuh, that most valuable of all aboriginal documents, wich locates the cradle of the race, whence their ancestors emigrated to the happy eastern land of Tulan,

---

(1) Brasseur. Hist. Nat. Civ. II. 295.

Digitized by Google

which we hope to have shown is the Mississipi valley, in the Far West, but also of all the aboriginal tribes found in the United States, which unanimously point towards the North-west, encourages us to continue the search in that direction.

In doing so, we follow again the natural road, which a wandering tribe, devoid of any other means of transportation, than simple canoes or rafts, would be apt, nay, would almost be forced to follow, namely: the river valleys. And a single glance at the map exhibits a natural highway of this nature, than which none better can be found, forming an unbroken line of communication between the very centre of the Mound-Builders civilization in the American bottom near the mouth of the Missouri River, to the sources of that stream. Along this route almost midway are located the remarkable villages of the Mandans, which Catlin thought a veritable oasis of comparative civilization in the midst of barbarism. Further on, about the mouth of the Yellowstone, distinct traces of ruins of entirely the same character, than those of the Mound-Builders of the Mississipi valley are reported (1) to have been discovered. Finally, on the head of (canoe) navigation we find, what is known as « portages ». These are depressions in the continuous range of the Rocky Mountains of such a nature, that they fairly invite a travelling tribe to cross from the river system of the upper Columbia, emptying in the Pacific Ocean to that of the Missouri, on which a canoe need but be floated, in order to arrive in the far distant Gulf of Mexico. Canoes can easily be carried from one river system to the other (2).

---

(1) A. Barrandt's Paper, in Smithsonian Report. 1870.

(2) Nowhere else on the continent can similar great valleys, such as the Missouri and the Columbia be found, meeting advantageously at a common point on the main dividing backbone, which separates the continental waters flowing east and west to the two

Digitized by Google

Nothing like it exists in the whole mountain range southward, until we arrive at Nicaragua lake in central America. It is absolutely certain that no tribe or population of any superiority or enterprising spirit, could for a long time live in the Pacific-Coast country, forming the watershed of the Columbia and Frazer rivers, without extending their settlements and shifting their growing numbers more speedily accross these portages and down the Missouri river, than in any other direction. For the nature of the country does not favor progress southward. High glaciercapped mountains form a bar, shutting off the Sacramento and San Joaquin river of California, while dry and barren desert highlands of the most forbidding aspect interpose between the snowy heights of the Sierra Nevada and the eastern Rocky Mountain ranges, getting wilder and more inaccessible as they trend southward. Even the Coast-country of California, though favored by a most delicious climate south of the 36th degree of Northern latitude, is so dry, as to resèmble a veritable desert, and as to be valueless for purpose of cultivation to any people, which has not already attained that stage of civilization, required to apply systematical irrigation. Hence, I reiterate, that the Missouri river is the natural outlet for a population becoming superabundant, in what following the example of M. Bancroft, I shall call the « Columbian » region.

If we now look at the aboriginal tribes peopling this country, we shall find some striking analogies between them and the civilized races of socalled American aborigenes. The deceptive similarity as Buschmann calls it, between the language of the Nootka tribes on Puged Sound and that of the

---

Oceans. The heads of these main valleys are here only from three to four thousand feet above the sea, while the great treeless plains .... further south .... are elevated more than 6000 feet. Gen. Milnor in Trans. American Geogr. Society. 1874.

Digitized by Google

Aztec-Nahuas has attonished all observers. Quite as striking is the fact denied with unnecessary emphasis in the Congressional compilation on the Indian tribes, by its compounder, M. Schoolcraft, but established beyond a reasonable doubt by the information presented by Bancroft (1) : that the same style of mounds found in the Mississipi valley, is also found in this territory, and especially in the Puget Sound region and on Vancouver's Island. Just as important is the singular agreement of customs, manners and skill in mechanical handicraft existing between the Columbian tribes and the civilized races of the Gulf-coast of the United States, Mexico and central America. Hereditary caste distinction, long obsolete — if it ever did exist among the roaming tribes of the East — is still maintained among these populations as it was among all the civilized nations. And overlooking the manifold minor coincidences, such as the traces of the vingintesimal system of numeration and of the month of twenty days, general among the central American people, the most striking custom of all, a badge of distinction and nobility in Peru, Mexico and among the southern tribes of the United States, the custom of head flattening prevails here also. Catlin has already remarked, and with perfect truth, we should think, that so singular and apparently inexplicable a custom could not very well be supposed to have originated independently among tribes, thousands of miles apart.

M. Lucien Adam dépose, sur le bureau, un ouvrage intitulé *Chronologie hiéroglyphico-phonétique des rois Aztèques de 1352 à 1522*, dont l'auteur M. **Madier de Montjau**, président de la *Société Américaine de France*, fait hommage au Congrès.

M. **Peterkem**, dans une improvisation rapide et ani-

(1) Bancroft. VI. 735-40.

Digitized by Google

mée, entretient le Congrès des observations ethnographiques qu'il a faites dans la province argentine de Corrientes. Il rend hommage à l'héroïsme dont les femmes du Paraguay ont fait preuve durant la terrible guerre que ce petit pays a soutenue contre les Etats voisins. Il termine en contant gaiement une anecdote dans laquelle le rôle principal appartient à la veuve consolée d'un cacique glouton et jaloux.

M. **de Hellwald**, président, annonce que l'abondance des communications relatives à l'histoire de l'Amérique et de sa découverte, nécessite une séance supplémentaire qui aura lieu le lendemain matin de dix heures à midi.

La séance est levée à cinq heures.

Digitized by Google

CINQUIÈME SÉANCE

MERCREDI 12 SEPTEMBRE 1877, A 10 HEURES DU MATIN.

Histoire de l'Amérique et de sa découverte.

M. **Wurth-Paquet,** invite M. le Dr J. M. DA SILVA PARANHOS, membre délégué de l'Institut Historique et Géographique du Brésil, à présider la séance.

M. **da Silva Paranhos** prononce l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,

Les honorables membres du Bureau ont décidé que la présidence de cette illustre assemblée serait offerte, dans la séance qui vient de s'ouvrir, au dernier des membres du Congrès, précisément à celui de vos collègues qui sent le plus vivement toute son insuffisance pour s'acquitter dignement d'une pareille mission. J'ai dû, cependant, me soumettre à cette décision, aussitôt que j'ai compris les véritables motifs qui l'ont inspirée. Ne suis-je pas redevable d'un honneur si inattendu pour moi à ce que je me trouve être le seul Brésilien ici présent, et, en même temps, à ma qualité de délégué de l'Institut Historique et Géo-

Digitized by Google

graphique du Brésil? Non, Messieurs, ce n'est point à la personne de l'étranger inconnu que s'adresse la distinction dont je suis en ce moment l'objet, mais bien à ma patrie lointaine et à l'Institut du Brésil. C'est un témoignage de votre sympathie envers une Association dont le programme s'allie si bien avec le vôtre, Association qui a déjà rendu d'éminents services à l'histoire, à la géographie et à l'ethnographie; c'est un salut que vous, Américanistes, vous adressez du sein de l'Europe à l'une des plus belles contrées du Nouveau Monde, à cet empire sud-américain, si jeune encore, mais si florissant, grâce à ses immenses richesses naturelles, à la vitalité de son peuple, à ses institutions libérales, et aussi — je puis le dire sans flatterie — au règne fécond d'un Prince que vous connaissez tous, car il est non-seulement un prince mais encore un savant.

C'est parce que j'ai compris toute la portée de la décision prise par le Bureau, et parce que je suis profondément touché de l'accueil si bienveillant qui m'a été fait, que je n'ose pas vous supplier de me remplacer par un autre membre du Congrès plus digne que moi d'occuper ce siége. Je me rends donc à votre choix avec la plus profonde reconnaissance, et c'est au nom du Brésil, au nom de mes confrères de l'Institut, honorés dans ma personne, que je vous prie, Messieurs, de vouloir bien agréer, avec tous mes remerciements, mes vœux les plus sincères pour le succès de vos intelligentes et laborieuses recherches, qui ont un but si difficile et si important: la découverte et la reconstruction d'une des parties les plus intéressantes de l'histoire de l'humanité, celle de l'Amérique précolombienne, dont malheureusement la plupart des monuments

Digitized by Google

ont été détruits, soit par le fanatisme religieux, soit par l'ignorance et par la cruauté des premiers conquérants.

Me trouvant empêché d'assister à la séance de ce soir qui sera consacrée à la linguistique, je prends la liberté de déposer sur le bureau quelques exemplaires d'un ouvrage de mon compatriote, M. le docteur Couto de Magalhaês. Cet ouvrage a été imprimé, l'an dernier, à Rio de Janeiro, par ordre du gouvernement impérial. Il a pour titre : *O Selvagem* (Le Sauvage), et se divise en deux parties. La première est un cours de la Langue Générale des Indiens du Brésil, le *Nheengatú*, ou *Tupi* vivant, selon la méthode d'Ollendorf. On y trouve, outre un abrégé de la grammaire, dix-sept leçons, vingt-et-un exercices et plusieurs légendes indiennes accompagnées d'une traduction littérale. Les légendes sont précédées d'une dissertation dans laquelle l'auteur examine leur sens symbolique, en développant des considérations intéressantes sur la mythologie zoologique et sur les ouvrages du professeur C. F. Hartt : *The amazonian Tortoise mythes*, et *Notes on the Tupi language*.

La seconde partie comprend six chapitres et un appendice. Le premier chapitre a pour titre : *L'homme américain ;* il traite de l'apparition de l'homme sur la terre, de celle de l'homme rouge sur le sol de l'Amérique, des croisements préhistoriques de la race rouge avec la race blanche (1), et de l'état des diverses industries des Sauvages lors de la découverte du Nouveau Monde.

---

(1) On lit à la page 5 « Tudo nos induz a creer que, ao tempo da descoberta, haviam aqui na America duas raças, uma — que é tronco : a vermelha — cuja existencia remonta como disse, a muitos

Digitized by Google

Dans le second chapitre, intitulé : *L'homme dans le Brésil*, M. Couto de Magalhaès aborde l'importante question de savoir à quelle époque le Brésil a été peuplé. Le troisième chapitre est spécialement consacré à la linguistique. En voici le sommaire : classification des tribus d'après les langues ; classification morphologique des langues américaines dans le groupe des langues touraniennes ; classification, selon leur structure interne, des langues américaines en deux groupes : groupe des langues aryennes, groupe des langues tupis et son étendue ; caractère des langues de ce groupe ; bibliographie du Tupi et du Quichua.

Dans le quatrième chapitre, M. C. DE MAGALHAÈS traite les questions suivantes : race primitive du Brésil ; races métisses anciennes ; croisements récents ; des races métisses (Gaucho, Caypira, Cubarè, Tapuco) comme éléments de travail ; plan de catéchisation ; conséquences futures du croisement.

Le sommaire du cinquième chapitre donnera une idée des curieux renseignements qu'il contient : famille, mono-

---

mil annos ; outras cruzadas com raças brancas. Um dos cruzamentos com o tronco branco deixou de si documento mais authentico do que os em que se assenta a historia, e esse documento são milhares de raizes sanscritas que se encontram no Quichua, segundo a comparação feita pelo Sr. Fidel Lopes, de Buenos-Ayres, em sua recente obra — *Raças Aryanas no Perú* ; identicos vertigios se encontram em outras linguas, como o demonstra o Padre Brasseur de Bourbourg em sua *Grammatica da lingua Quiché, e seus dialectos* ».

La Commission de publication appelle l'attention des linguistes sur ce curieux passage.

Digitized by Google

gamie, polygamie, rapports entre l'homme et la femme parmi les Sauvages du Brésil. Religion, instinct religieux; idée de Dieu; système général de la théogonie tupi; sentiment de gratitude envers le créateur. Immortalité de l'âme; transfiguration. Légende de *Mani* qui a conçu en état de virginité; nomenclature des dieux des Sauvages.

Dans le dernier chapitre, l'auteur décrit les régions du Brésil encore occupées par les Sauvages.

M. Couto de Magalhaês connaît une grande partie de l'intérieur de l'Empire, et il a étudié de près les indigènes dans les provinces de Pará, de Goyaz et de Mato Grosso qu'il a successivement administrées.

Il me reste, Messieurs, à exprimer le regret que le programme de la session actuelle n'ait été connu au Brésil qu'en mai dernier, par suite de retards qui ne sont imputables ni au Bureau du Congrès de Nancy, ni au Comité d'organisation du Congrès de Luxembourg. Cette date explique comment quelques-uns de mes compatriotes qui se livrent aux mêmes recherches n'ont pu présenter de mémoires spécialement écrits pour le Congrès ou lui offrir des travaux déjà publiés sur certains points du programme de cette session. Parmi les questions mises à l'ordre du jour par le Bureau du Congrès de Nancy, il en est trois auxquelles le Brésil est plus particulièrement intéressé : 1° celle de l'antiquité de l'Homme en Amérique, 2° celle des caractères particuliers de la langue tupi-guarani, 3° celle de l'histoire de la découverte et de la colonisation du Brésil.

Sur les deux premières questions, je suis heureux d'avoir pu vous présenter le livre récent de M. Couto de Magalhaès. Sur la troisième, je me bornerai à indiquer

Digitized by Google

au Congrès l'ouvrage d'un Brésilien éminent, M. VARNHAGEN, vicomte DE PORTO SEGURO : *Historia Geral do Brazil,* dont la seconde édition vient d'être publiée à Rio de Janeiro. C'est l'histoire du Brésil la plus complète et la plus exacte qui ait paru jusqu'à ce jour. Presque tout le premier volume est consacré aux habitants primitifs du Brésil, ainsi qu'à la décou-verte et à la première colonisation de ce vaste empire.

M. **Schœtter** lit un mémoire dans lequel il présente la défense d'Amerigo Vespucci, accusé depuis plus de trois siècles d'avoir usurpé la gloire revenant à Christophe Colomb, en imposant son nom au Nouveau Monde découvert par l'illustre marin génois.

Après avoir montré que Jean Schœner, géographe de Nuremberg a été l'auteur de cette accusation, reproduite par Las Cases dans son histoire des Indes, M. Schœtter constate que, de nos jours, des voix autorisées se sont fait entendre en faveur du navigateur florentin. Il cite Alexandre de Humboldt (1), MM. Henry Harrisse (2), Varnhagen (3), Wiesener (4), Butler (5), et fait avec eux justice des imputations calomnieuses dirigées contre la mémoire de Vespuce ; il démontre que ce navigateur a le premier reconnu que le continent occidental ferait un *Nouveau Monde*, et que son nom a été donné

(1) *Examen critique de l'histoire et de la géographie du Nouveau Monde* Paris, Gide, 1837-39.

(2) *Bibliotheca americana vetustissima.* New-York, 1864.

(3) *Monographie d'Amerigo Vespuci.* Lima, 1865.

(4) Dissertation sur Americ Vespuce et Christophe Colomb. *Revue des questions historiques.* 1866. T. I, p. 225-52.

(5) *Transactions of the Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Letters.* T. II, 1873-74.

Digitized by Google

zemüller, ses o
né, 1867.

par la Société de
Jules Marcou cherc
1 Monde « par un lib
es » est celui d'une chaîne d
de l'Etat de Nicaragua sur le
02; que le « professeur-libraire
n d'Amérique sans en connaître
it un pays des Nouvelles Indes trè
ssant aucunes relations imprimée
'espucius, publiées en latin en 1503
u voir dans ce prénom d'*Albericus*
orrompu et altéré d'*Amérique* ou
Renouvelant la fable du dauphin,
un homme, et dénomma cette terre

Digitized by Google

nation prévalut, dès 1511, dans les traités de géographie, et à partir de 1520 dans la plupart des cartes. Cependant, fait remarquer l'auteur, pendant longtemps encore le nom d'Amérique fut donné exclusivement à la partie méridionale du nouveau continent, la partie septentrionale étant toujours regardée comme faisant partie de l'Asie. Ce ne fut qu'au commencement de la seconde moitié du XVIe siècle que la dénomination d'« Amérique » s'étendit du Sud au Nord.

M. Schœtter communique à l'assemblée une remarquable mappemonde qui est « la reproduction sur une surface plane d'un globe en argent ayant fait partie d'un calice que le duc Charles IV de Lorraine avait rapporté d'Allemagne, et qui se trouve actuellement à la bibliothèque de Nancy ». On ignore le nom de l'auteur ainsi que la date de ce travail. Quoiqu'il en soit, le cartographe allemand donne à la partie méridionale du continent américain le nom de *America nova*, au Mexique celui de *Hispania nova*, tandis que tout le reste de l'Amérique du Nord est figuré comme étant partie intégrante de l'Asie, et porte les noms de *Asia orientalis, Asia magna, India orientalis*. L'Océan indien s'étend des côtes de l'Afrique orientale à celles de l'Amérique du Sud ; cependant la partie sud-est porte les noms de *Magellannicus oceanus* et de *Mare pacificum*, preuve péremptoire que la mappemonde en question a été dressée postérieurement à l'année 1520.

Cette mappemonde est curieuse à plus d'un titre. Les lacs

---

d'après le seul nom des navigateurs qui fût venu jusqu'à lui et qui présentât quelque analogie avec le mot *Amérique* ».

Il reste à expliquer comment un nom de lieu qui ne figure dans aucune relation du XVIe siècle, serait parvenu antérieurement à 1507 jusque « dans une petite ville perdue dans les Vosges » ! Au surplus, le nom du navigateur florentin a été donné, tout d'abord, exclusivement au continent méridional que l'on croyait alors être une île située au sud des Indes occidentales.

Digitized by Google

connus aujourd'hui sous les noms de *Victoria Nyanza* et d'*Albert Nyanza* y sont marqués comme appartenant à la région du Nil.

En somme, M. Schœtter estime que la mémoire d'Americ Vespuce est à l'abri de tous reproches, et que l'honneur fait à son nom peut se justifier par cette double considération : qu'il a mis le pied sur le continent occidental avant Christophe Colomb, et qu'il n'a point partagé l'erreur dans laquelle est mort ce grand homme.

M. l'abbé **Schmitz** donne lecture d'un Mémoire intitulé : *Les Eriés ou Ka-Kwaks et leur destruction par les Sénécas, tribu des Cinq Nations.*

L'auteur identifie la *Nation Neutre* des Canadiens avec les *Erikes* ou *Eriges* des Hurons (les *Eriés* des missionnaires) et les *Ka-Kawks* des Sénécas. Toujours est-il que la tribu indienne dont il s'agit a occupé jusque vers le milieu du XVIIe siècle, la rive sud-est du lac Erié (*Doshoweh Jecarneodi* « lac à la fourchette fondue ») et les deux rives du Niagara (*Neahga gahunda*). Le P. de la Roche-Daillon, de l'ordre des Carmes déchaussés, qui le premier a évangélisé cette tribu, durant l'hiver de 1626, la dépeint comme étant d'humeur pacifique, tandis que les Religieux qui ont séjourné parmi les Hurons et les Iroquois la représentent comme ayant soutenu de longues guerres contre ces deux nations.

Les Sénécas, ennemis de longue date des Eriges ou Ka-Kwaks, habitaient à l'est du Genesee (*Gennishejo gahunda*) et ils avaient pour voisins les puissants Mohawks.

Suivant le récit d'un chef des Alleghanies (*Hayekdjokkunh* ou « le bûcheron », — les Anglais le nommaient Jacob Blaksnake) que M. l'abbé Schmitz s'attache à reproduire fidèlement, la guerre éclata de nouveau entre les deux peuples, vers 1655, à la suite de ce que l'on appellerait aujourd'hui un concours de gymnastique, dans lequel les Ka-

Digitized by Google

Kwaks furent battus au jeu de paume (?), à la course et dans un duel au couteau qui termina la fête. A quelques jours de là, les Ka-Kwaks tentèrent de surprendre les Sénécas dans leurs villages, mais ceux-ci avertis à temps marchèrent à l'ennemi qu'ils écrasèrent dans deux batailles consécutives, dont la dernière, livrée selon toutes les vraisemblances sur les bords de l'Eighteen Mile Creek (*Janunnogao gahunda* « la rivière remplie d'écorce de Hickory »), fut sanglante et décisive. Poursuivis à outrance, les vaincus se réfugièrent sur l'une des îles de la Rivière Alleghany (*Oheeo gahunda*), où les Sénécas les atteignirent et en firent un grand massacre. Selon la tradition de ces derniers, les survivants auraient été adoptés par eux et incorporés dans leur tribu. Mais il est permis de supposer qu'une partie des Ka-Kwaks et même que le gros de la nation parvint à gagner le Kentucky; en effet, les *Cat-aw-bas* qui apparurent quelque temps après dans ce pays, disaient venir d'une contrée, située au Nord, qu'ils avaient dû abandonner à la suite de batailles sanglantes dans lesquelles l'avantage était demeuré aux Sénécas.

D'après M. Ketchum, auteur d'une « Histoire de Buffalo et des Sénécas » les Eriges fugitifs auraient réussi à gagner la rive droite du Mississipi, et plus tard, vers 1685, ils seraient revenus sur les bords du lac Erié dans l'espoir de tirer vengeance des Sénécas. Une bataille meurtrière aurait été livrée sur l'emplacement de la ville de Buffalo, et les restes des Eriges, vaincus une fois encore, reposeraient dans le voisinage de l'église des Missions. M. l'abbé Schmitz fait remarquer qu'en 1685 toutes les tribus des lacs inférieurs avaient été évangélisées et que les missionnaires qui résidaient parmi elles n'ont point eu connaissance d'un événement aussi important pour la contrée.

M. Blaise résume un mémoire de M. Henri **Savary**, sur la *Conquête des anciens Chiliens par les Péruviens, au temps des Incas.*

Digitized by Google

Ce travail se divise en deux parties dont la première est consacrée à l'histoire fort sommaire de la conquête du Chili septentrional par les Incas, tandis que la seconde a pour objet un exposé succinct de l'état politique, de la législation criminelle, des croyances religieuses et des mœurs des Araucans, le tout sans indication des sources auxquelles l'auteur a puisé.

Vers l'an 1450, l'Inca Yupanqui envahit le Chili, où après deux campagnes laborieuses, il prit le parti de confier la direction des affaires de la guerre au prince Sinquiruca. Celui-ci, par une politique habile plutôt que par la force des armes, réussit à soumettre les provinces de *Co-pia-ayou* ou *Copiapo*, de *Co-quimboo*, de *Quillota* et de *Mapocho* situées au nord du *Rapel*; mais, après qu'il eût franchi ce fleuve, les Araucans lui infligèrent une sanglante défaite, à la suite de laquelle l'Inca renonça pour jamais à la pensée d'attaquer de nouveau ce peuple vigoureux. Les quatre provinces conquises furent annexées à l'Empire mais non assimilées.

L'état politique des Araucans était alors bien supérieur à ce que nous le voyons aujourd'hui. Il y avait dans le pays des centres de population assez considérables, et un gouvernement régulier exercé par quatre caciques qui étaient parvenus à substituer le principe de l'hérédité à celui de l'élection. Aristocratique par essence, la constitution araucane était néanmoins tempérée par l'intervention, dans les cas graves, d'une sorte de représentation nationale. La loi punissait de mort la trahison envers l'Etat, l'adultère, la sorcellerie et le meurtre, mais elle admettait comme réparation légale de ce dernier crime la composition pécuniaire. Bien que les Araucans n'eussent ni temples ni prêtres, l'auteur pense qu'ils reconnaissaient l'existence d'un Être suprême gouvernant le monde par le ministère d'esprits secondaires. Ils croyaient généralement à la survivance de l'âme, sans toutefois s'accorder entre eux sur les conditions de la vie future. Ils offraient en sacrifice, à l'Être suprême, des animaux pour

Digitized by Google

obtenir la victoire et de la fumée de tabac pour procurer la guérison des malades. Enfin, leur moralité laissait fort à désirer; mais, sous le rapport du patriotisme et de l'amour de la liberté, leur histoire peut fournir aux peuples européens d'utiles leçons.

M. l'abbé **Schmitz** donne lecture des documents dont il a été question dans la séance précédente.

I. Les PP. Jésuites Cataldino et Maceta rapportent qu'au Paraguay, près des Calpaquis, ils ont rencontré la tradition qu'un saint homme, du nom de Pay-Zuma ou Pay-Tuma avait prêché dans ces pays la parole du ciel, que plusieurs d'entre eux avaient embrassé la nouvelle religion et qu'à son départ le saint homme leur avait dit qu'eux et leurs descendants abandonneraient de nouveau le culte du vrai Dieu, mais qu'après beaucoup de siècles d'autres envoyés du même Dieu viendraient avec la même croix rétablir la vraie religion.

Après nombre d'années les Pères de Montoya et de Mendoza pénétrèrent dans la contrée de Tayati. Les Indiens, les voyant venir vers eux, une croix à la main, les reçurent en manifestant une grande joie. Les missionnaires en furent très étonnés. Les indigènes leur racontèrent alors la même tradition que les PP. Cataldino et Maceto avaient rencontrée.

Sur une colline, près d'Assomption, on observe les empreintes du pied d'un homme. On raconte que différents miracles ont été opérés ici par ce Pay-Tuma, que l'on regarde comme l'apôtre saint Thomas (1).

---

(1) Voici ce que dit à cet égard, le P. de Charlevoix, dans son *Histoire du Paraguay*, Paris, M.DDC.LXI., T. I, Livre VI, p. 312-13.

« Il couroit depuis longtemps (1618) dans ces provinces, une *tradition, à laquelle on a peut-être donné dans quelques relations*

Digitized by Google

II. La seconde tradition nous est rapportée par le P. Cavallero. Il l'a rencontrée chez les Manacicas. Un homme blanc leur a prêché l'Evangile. Ils ont même conservé une

---

plus de créance qu'elle ne méritait, mais qu'il ne me paroît pas plus aisé de réfuter que de prouver.

Dès le temps que les Pères Cataldino et Maceta s'éloignèrent des villes espagnoles pour trouver moins d'obstacles à la conversion des Guaranis (1609), le Cacique Maracana, dont j'ai déjà parlé, et quelques autres des principaux Guaranis, les assurèrent qu'ils avaient appris de leurs Ancêtres qu'un saint Homme, nommé *Pay-Zuma*, ou *Pay-Tuma*, avoit prêché dans leur Païs la foi du Ciel, c'est ainsi qu'ils s'exprimoient; que plusieurs s'étoient rangés sous sa conduite, et qu'il leur avoit prédit en les quittant, qu'eux et leurs descendants abandonneroient le culte du vrai Dieu qu'il leur avoit fait connoître; mais qu'après plusieurs siècles, de nouveaux Envoiés de ce même Dieu viendroient armés d'une Croix semblable à celle qu'il portait, et rétabliroient parmi leurs Descendans ce même culte.

Quelques années après, les Pères de Montoya et de Mendoze aïant pénétré dans le canton de *Tayati*, dont je parlerai bientôt, les Indiens qu'ils y trouvèrent les voïant venir avec une croix à la main, les reçurent avec de grandes démonstrations de joie qui les surprirent beaucoup; et comme ceux-ci s'aperçurent de leur étonnement, ils leur racontèrent les mêmes choses que Maracana avoit dites aux Pères Cataldino et Moceta, et ils apprirent que le saint Homme était aussi nommé *Pay Abara*, c'est-à-dire, le Père qui vit dans le célibat. Au reste, la tradition des Brasiliens est conforme à celle des Guaranis, et elle porte encore que l'Apôtre prit terre au Port des Saints, vis-à-vis de la Barre de Saint Vincent et qu'il apprit aux Habitants à cultiver le Manioc, et à en faire de la Cassave.

Il y a un grand chemin qui conduit du Brésil dans le Guayra, lequel, quoique très-peu battu, ne se couvre jamais que de petites herbes, et les Naturels du Païs le nomment le chemin de *Pay Zuma*. Enfin, il y a au-dessus de l'Assomption un Rocher, dont le sommet est une Terrasse, où l'on croît appercevoir les traces de

Digitized by Google

idée vague d'un Dieu devenu homme pour le salut de l'humanité. Une de leurs fables parle d'une femme, d'une beauté extraordinaire, qui a enfanté, sans la coopération d'un

---

deux pieds d'Hommes, et les Indiens disent que c'est de là que Pay Zuma prêchoit le Loi de Dieu. Les Péruviens qui lui donnent le même nom, montrent chez eux de semblables vestiges, et rapportent quantité de merveilles que l'Apôtre opéra parmi eux. Ce qui est certain, c'est que bien des Espagnols ont ajoûté foi à cette tradition, et prétendent que Pay Zuma étoit l'Apôtre Saint Thomas. »

La Commission de publication fait remarquer, 1° que la tradition dont il s'agit a été recueillie par les PP. Cataldino et Maceta plus de cent ans après la découverte du Paraguay, 2° que le P. Charlevoix, religieux de la Compagnie de Jésus, n'était évidemment pas très-couvaincu de la réalité de cette tradition.

La seconde tradition est également rapportée par le P. Charlevoix.

Voici le passage: « *Cette nation est fort superstitieuse.* Une ancienne tradition porte que l'apôtre Saint Thomas a prêché l'Evangile dans leur pays (les Mañacicas), ou y a envoyé quelques-uns de ses disciples; ce qui est certain, c'est qu'à travers les fables grossières, et les dogmes monstrueux dont leur Religion est composée, on y découvre bien des traces de Christianisme. Il paroît surtout, *si ce qu'on en dit est vrai*, qu'ils ont une légère idée d'un Dieu fait Homme pour le salut du Genre humain; car une de leurs Traditions est qu'une femme douée d'une beauté parfaite conçut, sans avoir jamais habité avec un Homme, un très-bel Enfant, qui parvenu à l'âge viril, opera bien des prodiges, réssuscita les morts, fit marcher les Boiteux, rendit la vûe aux Aveugles, et aïant un jour rassemblé un grand Peuple, s'éleva dans les airs, transformé dans ce Soleil qui nous éclaire. S'il n'y avait pas, disent les Maponos, une si grande distance de lui à nous, on pourroit distinguer tous les traits de son visage.

Ces Indiens rendent de grands honneurs aux Démons, qui se font voir à eux, disent-ils, sous les figures les plus effraïantes; ils reconnoissent un grand nombre de Dieux, entre lesquels ils en dis-

Digitized by Google

homme; cet enfant, arrivé à l'âge de la virilité, a opéré des miracles, ressuscité des morts, rendu la vue à des aveugles, et à la fin a rassemblé autour de lui une grande foule, en présence de laquelle il est monté au ciel, où il s'est transformé en soleil pour nous éclairer.

Ces Manacicas ont aussi plusieurs divinités, entre autres une espèce de trinité consistant en Père, Fils et Saint-Esprit. Le Père ils l'appellent Omequaturiqui et Uragosorifo; le Fils: Urasano et l'Esprit Urapa. La femme du Père s'appelle Guipoci, laquelle est devenue mère sans perdre sa virginité. Ces trois divinités sont désignées sous le nom collectif de Tiniamacas.

M. **Peterken.** Il résulte de la communication qui vient de nous être faite que le christianisme aurait été prêché aux Indiens du Paraguay par un saint homme du nom de *Pay-Tuma* qui ne serait autre que Saint-Thomas : *pay* père, *Tuma* Thomas, voilà le Père Thomas. Je m'en réfère, à cet égard, aux observations qui ont été présentées hier par M. Adam.

---

tinguent trois, qui sont supérieurs aux autres, et forment une Trinité composée du Père, du Fils et de l'Esprit. Ils donnent au Père deux noms, *Omequaturiqui* et *Uragosoriso*; ils appellent le Fils *Urasana*, et l'Esprit *Urapo*. C'est la femme du père appelée *Quipoci*, qui sans cesser d'être vierge devint la Mère d'Urasana. Le Père, disent-ils encore, parle d'une voix haute et distincte; le Fils parle du nez; et la voix de l'Esprit, si ce n'est pas le Tonnerre, en approche beaucoup. *Quipoci* se fait quelque fois voir toute resplendissante de lumière; le Père est le Dieu de la Justice, et punit les méchans; le Fils, sa Mère et l'Esprit, font l'office d'Intercesseurs pour les Coupables; ces trois Dieux sont aussi appelés d'un nom commun, qui est *Tiniamacas* (Tome II, Livre XV, p. 274).

Ce fut seulement vers 1707 que le P. Cavellero entreprit d'évangéliser les Mañacicas. Cette fois encore le P. Charlevoix paraît être quelque peu sceptique, ce qui lui fait honneur.

Digitized by Google

M. l'Abbé Schmitz a parlé d'une empreinte de pied humain que l'on aurait constatée sur une colline voisine de l'Assomption. J'ai vu cette empreinte. Mais, quand on demande aux Indiens de qui elle est, ils répondent qu'elle a été laissée par le fondateur de l'Assomption. L'empreinte est celle du pied d'un homme de forte stature, et d'un pied chaussé. Comme l'action des agents atmosphériques tend à l'effacer, on a soin de la raviver de temps à autre.

Quant à la valeur des traditions qui auraient été recueillies par les PP. Jésuites, je fais les réserves les plus expresses. Les Indiens d'Amérique ont aimé de tout temps à mystifier les Blancs qui les interrogeaient sur leurs croyances religieuses.

M. l'Abbé **de Moissas**. Il me semble que M. Peterken a déplacé la question en insistant sur des points tout à fait accessoires. Que *Pay-Tuma* signifie « le Père Thomas », ou tout autre chose, c'est ce dont il n'y a pas lieu de se préoccuper, du moment où il s'agit de savoir non pas qui a pu évangéliser le Paraguay, mais bien si le Paraguay a été évangélisé durant la période précolombienne. On dit que saint Thomas n'a pu être à la fois dans l'Inde et dans l'Amérique du Sud, j'en tombe d'accord ; mais, l'un de ses disciples plus ou moins immédiats a pu passer de l'Ancien Monde dans le Nouveau, comme il est arrivé à maints japonais, d'après ce qui a été dit dans une précédente séance. Enfin, il importe peu, à mon sens, que la tradition relative à l'empreinte d'un pied humain sur une colline voisine de l'Assomption, soit vraie ou fausse ; qu'elle s'applique au fondateur de cette ville, à un saint homme nommé Pay-Tuma ou à tout autre.

Digitized by Google

Si, parce que plusieurs des traditions qui ont cours sur les origines des Eglises de France sont manifestement peu authentiques, on venait prétendre que la France n'a point été évangélisée dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, on raisonnerait exactement comme vient de le faire l'honorable M. PETERKEN.

Laissons de côté les légendes pour nous attacher aux traditions qui ont été recueillies de la bouche des Indiens du Paraguay par les PP. Jésuites. Les PP. Jésuites ont-ils menti ou dit la vérité, ont-ils été mystifiés par un cacique ou bien ont-ils constaté qu'un grand nombre d'Indiens, sur des points distants les uns des autres, tenaient le même langage? Voilà comment il faut poser la question.

Quoi qu'on puisse dire sur les PP. Jésuites, que par parenthèse on traitait hier d'empoisonneurs, pour moi qui ne suis pas plus fanatique de leur ordre qu'on ne doit l'être, et tout en faisant aussi mes réserves sur la valeur des faits rapportés par les Indiens, j'estime que les Jésuites sont des témoins assez graves pour que leur témoignage ne soit pas rejeté à la légère et sans un examen très-sérieux.

M. **Peterken.** J'accepte parfaitement la conclusion de M. l'Abbé DE MEISSAS et je le prie de croire que je n'ai aucun parti pris contre le christianisme non plus que contre les Pères Jésuites. Je me borne à dire que les faits rapportés par M. l'Abbé SCHMITZ me sont complétement inconnus, et que dès lors je fais prudemment des réserves.

M. l'Abbé **de Meissas.** Je crois que le mieux serait

Digitized by Google

d'en revenir à la motion faite hier par M. le Comte DE MARSY et de mettre l'examen de cette question à l'ordre du jour de la prochaine session.

M. **da Silva Paranhos.** C'est entendu.

M. LUCIEN ADAM présente au Congrès un Mémoire, de M. **A. Bamps,** sur *Le Synchronisme préhistorique.*

Les sciences préhistoriques forment la branche la plus récente des connaissances de l'esprit humain. Il n'est pas de sciences plus vastes, plus variées, et à la fois plus utiles et plus intéressantes. Elles tendent à explorer ces régions obscures qui se trouvent par de là les limites de l'histoire. A cette fin, elles mettent à contribution la géologie, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, la paléographie. Aucune de ces sciences spéciales ne peut être négligée dans les études préhistoriques ; toutes concourent de la même manière au but que les savants se proposent : la connaissance du passé encore ignoré de notre globe et de ses habitants.

Au commencement de ce siècle, bien des savants se contentaient encore des traditions fabuleuses, produit de l'imagination populaire, toujours prédisposée au merveilleux. Ce fut dans les pays scandinaves qu'on se livra tout d'abord d'une façon sérieuse aux recherches préhistoriques, et cette fois la lumière nous vint du Nord.

Dans le principe, l'Europe, puis l'Asie, servirent seules d'objectif aux archéologues. Mais on ne tarda pas à se demander si le Nouveau Monde avait suivi dans sa civilisation une marche identique ou analogue. Comme, pour les vieux continents, les savants étaient parvenus à fixer le point de départ des sociétés humaines et à suivre pas à pas leurs développements successifs, ils cherchèrent à appliquer les résultats de l'expérience acquise à l'Amérique, ce nouveau

Digitized by Google

continent que certains géologues prétendent avoir été formé, en partie du moins, antérieurement à notre vieux monde.

L'Amérique ne se présentait pas, aux yeux des archéologues, sous le même aspect que l'Europe. Son histoire dépassait à peine les temps de sa découverte par Christophe Colomb; l'immense étendue de son territoire n'était encore guère connue; son passé préhistorique était complètement ignoré de tous. Pourtant, on ne fut pas longtemps sans découvrir que cette ignorance avait tenu caché un état social des plus développés, une civilisation peut-être antérieure à celle du vieux monde.

Cette découverte fut une révélation. Des savants se consacrèrent à l'étude des grandes civilisations américaines, et à mesure qu'ils avancèrent dans cette science nouvelle, leur étonnement, leur admiration et leur ardeur ne firent que croître.

Dès le début, ils se demandèrent d'où provenait dans le Nouveau Monde ce passé grandiose. Et, dès le début aussi, deux doctrines diamétralement opposées se trouvèrent en présence.

Les uns attribuèrent la civilisation avancée des anciens habitants de l'Amérique à de nombreuses immigrations antérieures à Colomb.

Les autres soutinrent que cette civilisation était due au développement naturel et successif d'une race aborigène autochthone.

Les premiers cherchèrent à établir que la population primitive se composait de plusieurs races différentes les unes des autres; que la forme du continent américain n'avait pas toujours été celle qu'il a aujourd'hui, qu'il pouvait dans les transformations successives de la terre avoir fait partie, ou du moins avoir été rapproché d'un autre continent. Ces savants concluaient à des immigrations diverses: immigrations asiatiques, par les îles Aléoutiennes, immigrations d'Esquimaux, par le détroit de Béhring, deux opinions rendues plausibles

Digitized by Google

par les configurations géohydrographiques; immigration dans l'Amérique méridionale d'une partie des tribus d'Israël, hypothèse s'appuyant sur la conformité apparente des cérémonies religieuses et des rites des anciens Péruviens avec ceux des Hébreux; immigrations des Phéniciens qui avaient des relations avec un pays nommé Tulé, sur la situation duquel on n'est, il est vrai, pas bien d'accord; puis, plus tard, immigrations des Islandais, les seules qui soient admises par toutes les opinions.

Dans ce premier système, les aborigènes américains appartiendraient à des races diverses venues de l'Asie et de l'Europe.

Les partisans d'une race autochthone rejettent au contraire avec indignation toute importation du dehors. Ils prétendent que les anciens peuples du Nouveau Monde ont leur origine dans ce continent, et que les civilisations dont on admire maintenant les antiques grandeurs sont le résultat du développement graduel de cette race primitive. Partager une autre opinion, disent ces savants, c'est retomber dans les fables ridicules qui sont pour la Science ce que la mythologie est pour l'histoire.

On voit quel abîme sépare les deux doctrines. Chose étonnante, pour arriver à des conséquences aussi dissemblables, il faut, dans les deux systèmes, recourir aux mêmes éléments de preuves!

Il n'y a cependant pas deux marches à suivre pour les études préhistoriques. Vouloir commencer par l'époque la plus reculée, c'est chercher à élever un édifice sans fondements. Les origines des temps sont encore trop couvertes de brouillards pour qu'il soit possible d'en faire le point de départ et la base d'une science.

Si nulle étude n'est plus attrayante que celle qui a pour objet ces âges inconnus où l'histoire n'a pu agiter son flambeau, nulle étude aussi n'est plus ardue. En cette matière, la

Digitized by Google

marche la plus naturelle et la plus rationnelle consiste à remonter du certain à l'incertain ; de l'histoire, par l'intermédiaire de l'archéologie et de la paléontologie, aux temps préhistoriques ; des temps préhistoriques, au moyen de la géologie et de la géogénie, aux temps cosmiques.

L'histoire du monde et celle de l'existence de l'homme sur la terre, sont des questions d'une importance telle, que le savant ne peut négliger aucun fait, si minime qu'il soit, qu'il ne peut omettre aucun monument, aucune tradition, aucun vestige physique ou moral. Dans cet ordre d'idées, il n'est point de petites causes. L'étincelle sortie d'un silex que le pied foule, peut allumer un phare qui éclairera l'univers.

Dans l'étude des temps antérieurs à l'histoire, l'absence de preuves sérieuses pour appuyer leurs idées et leur servir de guide, oblige souvent l'archéologue et le linguiste à procéder par voie d'induction. L'homme est d'ailleurs porté naturellement aux comparaisons. Avant de rechercher dans deux faits les différences et les contrastes, il commencera toujours et instinctivement par établir les analogies et les ressemblances. Les deux méthodes sont bonnes, quand on dispose de données certaines ; mais avec des éléments douteux, il faut se défier de la méthode comparative. Combien facilement les analogies ne se produisent-elles pas, et que de ressemblances fortuites ne rencontre-t-on pas fréquemment entre des objets qui n'ont rien de commun !

Mais c'est surtout dans les sciences préhistoriques que le parallélisme expose à des conséquences dangereuses. Lorsque la connaissance du temps lui-même fait défaut, il est facile de concevoir que les inductions qui découlent du temps risquent d'être fausses. Néanmoins une certaine école n'hésite pas à étendre la méthode comparative à travers le temps et l'espace et à tracer des parallèles d'un hémisphère à l'autre. Le synchronisme préhistorique est aujourd'hui en grand honneur. Or, dans ce modeste travail, je me propose de démontrer rapidement que les procédés synchroniques

Digitized by Google

sont de nature, surtout dans les sciences préhistoriques, à exposer aux plus graves erreurs ; que, même dans les recherches relatives à la formation de notre globe, il ne peut être tenu aucun compte des analogies ni des synchronismes ; que, notamment en ce qui concerne l'Amérique, il serait dangereux de recourir, pour l'époque précolombienne, à une étude comparative entre l'Ancien et le Nouveau Monde, dans l'espoir de surprendre de cette manière les secrets scientifiques que le continent américain nous cache encore.

I.

C'est une chose certes bien étrange que l'indifférence qu'ont montrée les plus grands génies des nations anciennes, arrivées à un si haut degré de civilisation, pour l'histoire de la formation du globe. Solon, voulant instruire les enfants de son temps au sujet de l'époque primitive de la terre, ne parvenait à leur raconter que quelques fables mythologiques, alors que les Egyptiens possédaient déjà depuis huit mille ans la lettre des écritures sacrées et celle des mémoires hiéroglyphiques des colonnes du temple de Mercure.

L'étude des transformations de la terre et des révolutions du globe, depuis le moment que Moïse désigne sous le nom de chaos et que la Vulgate nomme l'*inanis et vacua*, jusqu'au temps où l'homme a pris possession de la terre, est le propre de la géologie.

La géologie est une science vieille d'un demi-siècle; elle est donc plus ancienne que l'archéologie. Mais, de même que dans l'archéologie et l'ethnographie on rencontre la période hypothétique, de même la cosmographie et la géogénie précèdent la géologie proprement dite.

Les observations paléontologiques et stratigraphiques ont permis d'établir une classification générale des terrains du globe. A l'aide de ces branches spéciales de la géologie, les

Digitized by Google

savants ont pu déterminer d'une façon exacte la succession des couches terrestres. On sait aujourd'hui qu'à l'époque silurienne, il y avait peu de terres émergées ; que la vie a ensuite commencé à prendre possession de la terre, d'abord sous son aspect le moins appréciable, par l'apparition des végétaux à formes rudimentaires, puis à mesure que l'air se purifiait, avec un accroissement de puissance que démontre l'époque houillère. Ces diverses phases répondent aux œuvres des trois premiers jours de la création. Le terrain permien, qui succède au terrain carbonifère constitue la transition et correspond au moment génésiaque du quatrième jour. Le terrain permien conduit au terrain jurassique, dont les couches renferment les fossiles les plus remarquables, traces des créations du cinquième jour. Alors successivement le terrain crétacé et le terrain tertiaire, en formant et en agrandissant les continents, en produisant, en développant, en multipliant les êtres animés préparent les voies à l'homme. Aussi la couche la plus récente, le terrain quaternaire, porte-t-elle les vestiges de l'homme et de son industrie. C'est la clôture de l'œuvre de la Genèse. La classification des terrains et de leurs subdivisions a été faite on ne peut plus clairement par M. Lymerie, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse, et la Chronologie de M. Rodier (1) est venue corroborer, au moyen d'éléments astronomiques, l'époque précise à laquelle on avait fixé l'apparition de l'homme sur la terre.

On sait que de savantes et nombreuses controverses ont été soulevées par l'explication des difficultés qui prennent naissance dans les faits géologiques. La tradition de la Bible a été interprétée de diverses manières. A côté de ceux qui refusaient d'écouter la raison et la science, pour s'attacher exclusivement à la lettre de la Genèse, et en conclure que le monde

(1) *Antiquité des races humaines*, 1864.

Digitized by Google

a été créé en six jours de vingt-quatre heures, il s'en est trouvé un grand nombre, adoptant la glose de Buckland, et qui, à sa suite, ont affirmé que chaque jour formait un cycle composé d'une série incalculable de siècles, durant lesquels la terre a subi diverses transformations dont les preuves se découvrent avec les fossiles dans les profondeurs des terres. Entre ces deux opinions extrêmes, il y avait place pour une opinion plus rationnelle. Celle-ci, tout en tenant pour exacte et avérée la création en six jours, suivant la gradation biblique. admet que ces jours n'étaient point des jours solaires d'une durée régulière de vingt-quatre heures, mais des jours ou périodes cosmiques, d'une longueur indéterminée et irrégulière, bien que suffisante pour la formation, conformément aux principes géologiques, des dépôts qui composent les couches terrestres. Semblable opinion n'est nullement contraire à la croyance chrétienne; elle laisse intacte la division mosaïque de la création et met cette division en parfaite harmonie avec les données de la science.

D'ailleurs, la classification générale des terrains d'après les observations de la paléontologie et de la géologie ne peut pas s'étendre à toute la terre sans exception. Les signes chronologiques diffèrent selon les latitudes. Il est vrai toutefois que cette diversité est moins grande pour les premiers âges. Cela s'explique naturellement. Dans le principe, la température toujours uniforme du globe était plus constamment et plus universellement élevée. Il en résultait des conditions physiques plus favorables et moins variables, et la faune et la flore soumises à cette loi plus normale en ressentaient évidemment les influences heureuses.

En combinant la tradition mosaïque avec les notions expérimentales de la géologie, on voit que c'est pendant l'époque quaternaire que l'homme a dû paraître sur la terre. Cependant, les couches supérieures de l'époque tertiaire accusent déjà la trace de l'homme

Le texte sacré fait vivre les premières générations humaines

Digitized by Google

dans l'Asie. Durant les quinze ou vingt siècles qui se sont écoulés depuis la création de l'homme jusqu'au déluge, il est probable que la race humaine s'était assez accrue pour déborder de son berceau, envoyer de nombreuses tribus peupler d'autres parties du monde, et ce, vers les extrémités occidentales, qui semblent avoir été habitées les premières après l'Asie.

Quoiqu'il en soit, des restes humains ont été découverts dans d'autres régions, même au sein de couches antérieures à l'époque quaternaire. Certains savants en ont conclu qu'Adam ne fut pas le premier homme. Ils trouvent, pour appuyer leur opinion, des arguments dans quelques faits connus, dont ils tirent par analogie des conclusions synchroniques prouvant, d'après eux, l'existence d'une race préadamique. La question est intéressante. Je puis m'y arrêter un instant ; elle ne s'écarte pas de mon sujet. Voici les faits.

M. l'abbé Delaunay a trouvé un halitherium dont l'humerus, plusieurs côtes et presque toutes les vertèbres auraient été incisés par le travail de l'homme.

A Thénay, dans une couche du terrain miocène, on a découvert un silex prétendûment travaillé de main d'homme (1).

A Savone, dans une couche du terrain pliocène, on a surpris les traces d'un homme fossile.

Les fouilles faites en Amérique et spécialement en Californie ont révélé l'existence de l'homme à l'époque tertiaire. Ces traces ont été reconnues dans les dépôts de San-Lorenzo, de Gasconade-County, de Vermillion-Bay, de Tuolumne, dans les récifs de la Floride, dans ceux de Natchez et de la Nouvelle-Orléans.

Quelles sont les conséquences de ces découvertes et de quelques autres également récentes, et que peut-on inférer

(1) Hamy, *Précis de la Paléontologie humaine*, Baillère, 1870.

Digitized by Google

de la coïncidence que présentent sous ce rapport le Nouveau et l'Ancien Monde ?

Examinons d'abord les faits sous leur petit côté. La trace imparfaite et hypothétique laissée par l'outil grossier dont se servait l'homme primitif peut-elle, après tant de milliers d'années, donner quelque certitude sur une question aussi grave que celle de l'existence de l'homme à l'époque tertiaire, quand la géologie d'accord avec la Genèse fournit tant de preuves du contraire? Quelle est la valeur probante de conjectures assises sur d'aussi faibles indices (1)?

N'est-il pas plus sérieux d'admettre que ces débris et vestiges humains ont été déposés à la place où ils ont été trouvés par suite de circonstances artificielles qui se sont produites postérieurement à l'époque tertiaire, et dont la découverte ne prouverait dès lors rien en faveur de l'existence de l'homme pendant la période tertiaire?

Mais la science offre des arguments bien plus puissants pour combattre les conséquences synchroniques que l'on chercherait à déduire de certains faits exceptionnels et isolés comme ceux qui précédent. Les modifications que le sol a subies, les bouleversements volcaniques qui ont agi à sa surface tour à tour par l'eau et par le feu, surtout lors de la formation première du groupe kaïnozoïque, ont profondément remué la terre. Les couches de terrains ont été soulevées

---

(1) « L'*Halitherium* rencontré par M. Delaunay, dans le cours de ses recherches, était presque entier; un humérus, plusieurs côtes, presque toutes les vertèbres, portaient des incisions, des entailles extrêmement nettes; les premières linéaires, presque transversales, les secondes, obliques, conchoïdes, présentant de petites stries parallèles à la direction de l'entaille. Cette fois, c'était bien l'outil de pierre qui avait entamé l'os, presque toujours au point d'intersection de quelque muscle. Or, ces ossements sont extrêmement durs, et des marques de cette nature n'ont pu être faites qu'à l'état frais. » Dr E. T. Hamy, *Précis de paléontologie humaine*, pp. 58-9.

(Note de la Commission de publication.)

Digitized by Google

dans l'ordre de leur superposition ; mais dans certains cas, la voûte a été percée, dans d'autres les couches sont restées suspendues, dans d'autres enfin, l'action volcanique ayant cessé, la masse soulevée s'est affaissée et les terrains se sont confondus. Après cela, serait-il contestable que la découverte de la trace de l'homme dans les terrains de l'époque tertiaire ne soit pas une preuve de l'homme pliocène? Du reste, outre les causes géologiques qui peuvent donner l'explication de ces découvertes, il en est d'autres non moins sérieuses. La faune et la flore de l'époque tertiaire ne fournissent aucune espéce d'indication relativement à la présence sur la terre d'une race d'hommes antérieure à l'humanité adamique. Ensuite, à l'époque tertiaire, les conditions climatologiques étaient défavorables à la vie humaine, au point que les principes morbides auraient rendu l'existence de l'homme impossible. Son apparition vers cette époque n'est donc nullement probable. Toutes ces considérations s'appliquent à l'Ancien comme au Nouveau Monde. Voici encore pour ce dernier deux faits spéciaux.

Le docteur Dowler rapporte qu'en creusant une grande excavation, pour l'établissement d'une usine à gaz, près de la Nouvelle-Orléans, sur les bords du Mississipi, on a trouvé à une profondeur de cinq mètres, sous plusieurs lits formés de matières végétales et superposés l'un à l'autre, une grande quantité de charbon de bois et un squelette humain, dont le crâne appartient au type originaire de la race indienne rouge. Le docteur Dowler croit pouvoir assigner à ce squelette une antiquité de cinquante mille ans, ce qui nous mène bien au-delà de l'époque quaternaire. D'après les calculs auxquels cet éminent géologue s'est livré, le terrain d'alluvion du Mississipi atteint sur quelques points une épaisseur de plus de cent mètres, et il n'y aurait rien d'exagéré à déterminer plus de cent mille ans pour sa formation. Semblable appréciation me semble singulièrement hasardée. Le Mississipi est un des fleuves les plus impétueux du monde. La rapidité et l'étendue

Digitized by Google

de son cours ont creusé son lit à des profondeurs très-variables, suivant les obstacles dont ce lit se trouve semé et suivant la nature du sol sur lequel ce beau fleuve roule ses flots. L'estimation chronologique de M. Dowler me paraît dénuée de toute base certaine, car il n'est pas possible de fixer d'une manière exacte et uniforme l'ancienneté des dépôts du Mississipi.

M. Agassiz a calculé qu'il a fallu cent trente cinq mille ans pour former la moitié méridionale de la péninsule de la Floride. Il assure cependant que toute cette péninsule est d'origine quaternaire, chose difficile à concilier avec la longue période assignée à sa formation. L'origine de l'homme se place, comme on le sait, au commencement de cette époque, aussi quelques restes humains ont-ils été trouvés dans une portion des récifs de la Floride. M. Agassiz calcule que l'âge de ces restes peut être porté à dix mille ans. Je ne sais où il prend les bases de ces calculs, dont la fausseté me semble évidente du moment où le point de départ est la formation de la Floride. Qui peut dire en effet si l'accroissement de ces récifs a eu lieu dans la proportion admise par M. Agassiz? N'y a-t-il jamais eu de variations dans cet accroissement? Des causes naturelles ne sont-elles pas venues faciliter ou entraver la formation du sol de cette péninsule? D'ailleurs, c'est un fait clairement démontré par un célèbre géologue belge, M. Dupont, directeur du Musée d'histoire naturelle à Bruxelles, dans ses savantes études sur la vallée de la Meuse, que les alluvions des premiers siècles ont été plus abondantes que postérieurement, et que la rapidité de la transformation fut d'autant plus grande qu'on remonte davantage vers les âges primordiaux. M. de Rossi, un savant géologue italien, a soutenu avec succès la même thèse au point de vue de l'Amérique. Je crois donc pouvoir en conclure que la proportion établie par M. Agassiz pour la Floride n'est point fondée.

Digitized by Google

Au surplus, il existe un autre et plus grave motif pour lequel il n'est pas possible d'admettre d'une manière absolue les arguments tirés de la disposition du sol, tout au moins quand il s'agit d'une époque antérieure aux terrains tertiaires. Ce motif git dans la transformation qu'a subie le globe ou une grande partie du globe, au commencement de la période quaternaire. A ce moment de l'histoire du monde, la terre semble avoir été soumise à une révolution aqueuse, que ce soit un déluge universel ou non. Tous les géologues sont à ce sujet du même avis. Vers l'époque de ce cataclysme, certaines contrées de l'Asie et de l'Europe méridionale se trouvaient, seules à ce que l'on croit, habitées par les races humaines. Et pourtant, comme je viens de le rappeler, on a découvert des débris de l'homme parmi les fossiles antédiluviens de l'Amérique. Pareille circonstance n'autorise-t-elle pas à conjecturer que le Nouveau Monde fut également habité avant le déluge? Cette manière de voir est en tous cas préférable à l'opinion de ceux qui expliquent la découverte de débris humains, parmi les couches du diluvium du continent américain, par le charriage violent et le transport lointain des eaux.

Les études récentes et très-complètes faites par les géologues sur la formation erratique prouvent jusqu'à l'évidence que la terre, à un moment donné, a été soumise à l'action impétueuse des eaux. La Science s'est donc, quant au fait lui-même, trouvé d'accord avec la tradition mosaïque. D'après les traces laissées par ce déluge, un courant d'une irrésistible puissance a dû venir du pôle nord. Les sillons, les stries, le polissage imprimés avec une force prodigieuse sur les roches les plus dures, se rencontrent depuis le Nord jusqu'au centre de l'Europe, au Canada et dans la majeure partie des Etats-Unis, se dirigeant toujours du Nord au Sud et dérivant par conséquent du pôle boréal. Mais aucun savant n'a cru pouvoir en conclure d'une façon positive, en s'appuyant sur les données de la science, que le cataclysme s'est étendu sur les deux

Digitized by Google

hémisphères (1), ni qu'il a été universel à une époque parfaitement déterminée. Les observations soigneusement faites depuis quelques années sur un dépôt de transport durant la période quaternaire, les analyses et les comparaisons dont les blocs erratiques et les conglomérats diluviens ont été l'objet dans les diverses régions du globe, semblent démontrer d'une façon de plus en plus certaine qu'ils ne sont pas

---

(1) « En parcourant les contrées septentrionales de l'Europe, on reconnaît partout les traces d'une immense catastrophe à laquelle les savants ont donné le nom de *Diluvium du Nord*. Les témoins irrécusables de ce grand phénomène sont les masses énormes de débris arrachés aux montagnes de la Suède et de la Finlande, et couvrant une étendue considérable de l'Allemagne, de la Pologne et de la Russie.

Les mêmes phénomènes se sont produits dans l'Amérique septentrionale où le sol est jonché de fragments de rochers provenant des régions polaires. J. Adhémar cité par M. le Capitaine Le Hon *Périodicité des grands déluges résultant du mouvement graduel de la ligne des apsides de la terre* p. 28. Seconde édition.

« Il est remarquable, dit M. d'Archiac, au sujet du terrain erratique, que dans l'hémisphère sud, depuis le 41e degré jusqu'au cap Horn, on trouve le même phénomène que dans les parties septentrionales de l'Ancien et du Nouveau Monde et, de plus, avec des limites semblables. » D'Archiac, *Histoire des progrès de la géologie*, cité dans le même ouvrage, p. 62.

« M. Agassiz croit qu'à une époque antérieure à la nôtre, la température de nos contrées était plus froide qu'aujourd'hui, qu'un manteau de glace recouvrait, à la faveur de ce refroidissement général, toutes les régions boréales de la terre, et que cet immense glacier envoyait des blocs partout où nous les retrouvons aujourd'hui, polissant et striant les roches de la Scandinavie et de l'Amérique du Nord, couvrant de vastes moraines les plaines de la Russie, celles du Nord de l'Allemagne, du Canada, des Etats-Unis.» Même ouvrage, p. 88.

Voir, en outre, pp. 90, 91, 92.

(*Note de la Commission de publication.*)

Digitized by Google

tous contemporains et que tout en procédant de la même cause, l'action de masses irrésistibles d'eau, ils n'ont point été produits par une inondation universelle de la terre. Sur certains points du globe, cette inondation paraît avoir précédé l'apparition de la race humaine ; on n'a encore trouvé de restes antédiluviens de l'homme et de son industrie que dans quelques régions, sans rapport synchronique, tandis que partout l'on trouve la preuve que la terre a été couverte par des eaux envahissantes et furieuses. D'ailleurs, la faune et la stratigraphie établissent clairement un cataclysme diluvien. Ainsi, en Amérique, comme en Europe, il existe des cavernes où l'on rencontre des débris d'animaux, dont certaines espèces vivent encore, dont d'autres ont disparu. Les matériaux qui remplissent ces cavernes sont des amas diluviens de la même nature que ceux qui ont été trouvés sur les autres continents. Chose digne d'attention, c'est en Amérique, dans les terrains laurentiens du Canada, que se trouvent les strates les plus profondes qui aient conservé les traces fugitives de l'apparition de la vie organique sur la terre. M. Lund, dont les recherches minutieuses sur les cavernes de l'Amérique ont été si remarquées, n'a découvert d'ossements humains que dans six d'entre elles ; il n'y en a qu'une seule où il ait observé, à côté de ces restes humains, des os d'animaux appartenant à des espèces éteintes. Ce fait, quoique unique, le porte à admettre que l'homme remonte, dans cette région, au-delà des temps historiques, et que la race qui y vivait alors était, quant à son type général, identique à celle qui y a été trouvée par les Européens. Les caractères anthropologiques de cette race accusent une grande ressemblance avec les figures sculptées qu'on retrouve dans les anciens monuments du Mexique.

Quand j'affirme la non-universalité du déluge, je n'entends pas contredire le récit de la Genèse. Pour faire périr tous les hommes, sauf ceux que Dieu voulait sauver en même temps que Noé et les animaux choisis par celui-ci, un

Digitized by Google

déluge universel n'était point nécessaire. Cette grande catastrophe, dont l'histoire primitive de tous les peuples anciens conserve une tradition plus ou moins exacte, a eu lieu à une époque trop voisine de la création pour qu'une grande dispersion ait pu déjà exister. Une inondation universelle n'était donc pas nécessaire pour l'extermination des hommes. En disant que les eaux ont monté par toute la terre, l'écrivain sacré peut avoir eu en vue toutes les régions habitées alors par les hommes, ainsi que le suppose M. l'abbé Lambert, dans sa belle étude sur le *Déluge mosaïque*.

Toutefois, ce n'est pas le déluge seulement qui a apporté des modifications au globe. Depuis la création du monde, presque tout a été transformé à la surface terrestre. Les cinq parties de la terre n'étaient pas groupées et divisées comme elles le sont aujourd'hui. Les mers avaient d'autres dimensions; les continents d'autres formes. Les péninsules présentaient des aspects différents; de nouveaux isthmes se sont formés, d'autres ont été rompus. Des îles anciennes ont disparu sous les eaux, de nouvelles ont émergé. La mer a séparé des continents qui se touchaient; ailleurs elle s'est retirée de certains groupes d'îles, qui sont venues former des montagnes au milieu de continents nouveaux. En un mot, la loi de transformation a été universelle; mais elle a agi lentement, insensiblement, constamment, et son influence a été semblable à celle qu'exerce l'érosion du flot sur la côte, alors que la vague, qui vient mourir sur le sable, finit par envahir et faire disparaître à la longue le continent qu'elle enserre.

Aussi, les connaissances géographiques antérieures à Strabon et à Pomponius sont-elles devenues aujourd'hui l'objet de savantes recherches; car les noms donnés anciennement ne trouvent plus maintenant leur place primitive. L'Océan Atlantique, les colonnes d'Hercule et d'autres points importants de la terre occupent actuellement sur notre planis-

Digitized by Google

phère une place que les anciens désignaient sous d'autres noms (1).

Avec ces transformations multiples, dans le sol et au-dessus du sol, dans le temps et dans l'espace, avec les migrations et les disparitions des races et des peuples, il est facile de comprendre que les études synchroniques sont d'un faible secours et qu'elles offrent souvent de très-sérieux inconvénients. Tous les penseurs ont senti qu'il était plus sûr de recourir, pour se guider, aux moindres indices patents, plutôt que de procéder par voie d'induction pure. C'est ce qui explique les nombreuses recherches d'ethnographie et d'archéologie préhistoriques auxquelles on se livre de nos jours.

II.

La science, qui ne s'est appliquée qu'à consulter les monuments profanes, est néanmoins d'accord avec l'Ecriture sainte pour reconnaître que l'Asie a servi de berceau à l'humanité. C'est de cette partie du monde que sont sorties les tribus primitives qui se sont divisées pour peupler toute la terre.

Celles des branches de la famille de Noé qui se sont établies sur les lieux de leur origine, n'ont pas eu à lutter contre les difficultés de la vie, ni contre les éléments hostiles de régions inconnues. Elles ont conservé et perfectionné les arts essentiels dont la pratique s'était déjà introduite. Elles se sont attachées au sol qu'elles cultivaient; c'étaient les tribus livrées à l'agriculture.

Il n'en a pas été de même pour les tribus nomades. Parmi celles-ci, les unes conduisaient leurs troupeaux dans les plaines les plus fertiles, c'étaient les pasteurs, les scénites; les autres se livraient forcément à la chasse, à la pêche, à la

(1) *Ethnographie Caucasienne*, 1861 — *L'Océan des anciens*, 1873.

Digitized by Google

guerre. Sans cesse poussées en avant par les besoins de l'existence, ces tribus errantes se sont écartées de plus en plus de leur point de départ. Au milieu des luttes perpétuelles de leur vie, elles ont perdu les premières notions de la civilisation primitive. Des usages nouveaux, appropriés à cette existence vagabonde, et inspirés plutôt par l'instinct que par l'intelligence, un langage déchu, une croyance née des phénomènes de la nature dont le spectacle grandiose restait seul invariable à leurs yeux, tels furent les résultats de l'éloignement et de l'isolement auxquels les tribus nomades se trouvèrent réduites. Et quand elles se fixaient dans une région lointaine, elles se trouvaient plongées dans un état d'ignorance complète, tandis que les peuplades dont elles étaient sorties et qui avaient pu améliorer et perfectionner leur état social, formaient déjà un centre civilisé.

L'origine commune de ces peuplades diverses étant connue, combien ne ferait pas fausse route celui qui chercherait à établir le degré de civilisation de l'une par des parallèles basés sur la civilisation de l'autre ?

Comme c'est en Asie qu'il faut chercher l'origine du genre humain, c'est de là que sortirent les Egyptiens, les Phéniciens, les Hébreux, les Perses, les Grecs, les Sémites, les Scythes, etc.

Il peut y avoir eu plusieurs causes à ces migrations du monde primitif, et, qu'on les attribue à un grand cataclysme, à la famine ou à la guerre, elles se justifient aisément.

Pour ne point m'étendre sur ce sujet, je me bornerai à rappeler qu'à mesure que le premier noyau de la race humaine s'accroissait, ses besoins augmentaient. De plus, les tribus primitives étaient presque exclusivement composées de pasteurs, une grande étendue de territoire leur était donc nécessaire. La Genèse porte à chaque pas la preuve de cette assertion. Abraham, Jacob et d'autres Sémites voyageaient toujours avec leurs familles et leurs troupeaux. Les pasteurs

Digitized by Google

de Loth se querellaient avec ceux d'Abraham, « parce que la terre ne pouvait les supporter tous ensemble ».

Ces tribus nomades emportaient leurs croyances, leurs traditions, leurs usages. Dans leurs pérégrinations, elles rencontraient d'autres peuplades, les unes de races différentes ou éloignées depuis longtemps déjà du lieu de leur commune origine, et dont par suite les croyances et les traditions premières se trouvaient altérées, de même que leurs usages s'étaient modifiés, transformés. Les relations qui s'établissaient alors entre ces peuples frères, le besoin d'imitation inhérent au cœur et à l'esprit de l'homme, fusionnaient rapidement les tribus différentes, sans qu'elles pussent se soustraire aux influences, favorables ou non, mais nécessaires, exercées par l'une sur l'autre. C'est ainsi que s'explique comment, dans des régions fort distantes, à des époques diverses, au milieu d'hommes appartenant à des races distinctes, l'on trouve des vestiges identiques, des monuments semblables. Ce sont là les manifestations d'une civilisation uniforme au début, quoique très-dissemblable à des temps postérieurs, selon les contrées et les influences subies.

Le degré de développement social dans une partie du globe ne peut en conséquence, malgré des ressemblances incontestables, servir de point de comparaison pour apprécier la civilisation de certaines autres parties déterminées. Une période universelle de mœurs identiques est inadmissible à aucune époque du monde. Certains archéologues ont cru pouvoir attribuer exclusivement tantôt à l'époque paléolithique, tantôt à l'époque néolithique, des constructions spéciales ou des procédés caractéristiques. Mais les monuments et les traces de l'industrie humaine qui ont servi de base à ces observations, se rapportent forcément à une période dont l'existence doit être considérée sous un point de vue relatif, suivant les régions. Pour arriver à des résultats certains et avérés, il faut tenir compte dans une large mesure des parties du globe qui servent de point de départ aux appréciations.

Digitized by Google

Me sera-t-il permis à ce propos de signaler en passant l'influence constante qu'exercèrent les habitudes des premières races humaines sur les produits de leur travail et de leur génie, influence qui se retrouve encore aujourd'hui notamment dans les arts architectoniques ? L'agriculture obligeait l'homme à se fixer dans le lieu qu'il avait choisi et à travailler sans relâche la même terre. Cette nécessité le porta à se construire une demeure solide, pour y abriter non-seulement sa famille, mais encore ses bestiaux et ses récoltes. Il éleva donc à l'aide du bois des forêts une cabane, surmontée d'un toit incliné. Les peuples qui vivaient de la chasse ou de la pêche parcouraient au contraire sans cesse les pays, traversaient les vallées et les montagnes en longeant la mer. Ils ne sentaient point l'utilité d'une habitation confortable et fixe ; une demeure mobile, qu'ils pouvaient emporter dans leurs pérégrinations, convenait mieux à leurs besoins. D'autres se contentaient de se retirer dans les excavations naturelles que leur offraient les rochers, ou bien creusaient des cavités pour leur servir d'abri momentané. De là sont sortis les premiers types de l'architecture : les monuments chinois rappellent encore la tente primitive ; les constructions grecques ont de tout temps conservé les caractères de la cabane ; et, les créations architecturales que l'on admire dans les Indes font éclater aux yeux le souvenir des excavations souterraines. Pourtant, ces types uniques ne suffisent pas à prouver une origine certaine, ils n'appartiennent pas exclusivement à des régions déterminées. Ainsi, il est hors de doute que l'art monumental égyptien procède de la combinaison de la cabane et des demeures souterraines.

Pour en revenir plus spécialement à mon sujet, je crois pouvoir affirmer que rien ne peut être envisagé sous un point de vue absolu dans les appréciations préhistoriques. Ainsi, il n'est pas permis de conjecturer que dans telle contrée de la terre règnait la première ou la seconde période de l'âge de la pierre, l'âge de l'os, du bronze ou du fer, parce que dans telle

Digitized by Google

autre région du globe existait à une époque correspondante un âge archéologique analogue. Pas plus qu'il n'est permis de supposer que les temps mythologiques coexistèrent uniformément sur toute la surface du globe, et que l'époque historique apparut à un moment donné, d'une contemporanéité absolue pour les deux hémisphères.

Des faits nombreux démontrent clairement que les analogies qui se rencontrent dans les traces laissées par les peuples préhistoriques ne suffisent point pour que l'on soit autorisé à en tirer un parallélisme dangereux ou des conséquences synchroniques quelconques.

Les archéologues admettent généralement que la pierre fut la première matière dans laquelle l'homme s'ingénia à graver des caractères. La pierre fut en quelque sorte le premier matériel qui se présenta sous la main humaine. D'abord, les races primitives se servirent de la pierre pour perpétuer le souvenir de leurs hauts faits, les actes de bravoure de leurs guerriers. Puis, pour ces peuples ignorants, la pierre devint l'objet d'un culte, que l'ancien fétichisme fait comprendre. Enfin, de même que la pierre avait servi aux manifestations primordiales de la civilisation, son usage participa aux développements successifs du premier état social et bientôt la pierre devint, dans les limites du possible, l'instrument ordinaire de tous les besoins de la vie.

Ce n'est donc pas un caprice de savant qui a présidé à la division des temps post-pliocènes en âge de la pierre brute, de la pierre taillée, de la pierre polie, et ensuite du bronze et du fer. Cette classification très-judicieuse s'est produite comme d'elle-même, par la nature des découvertes ; elle est au surplus un moyen facile et lucide pour grouper les faits archéologiques dans les différentes régions du globe. Mais ce serait une erreur profonde que celle d'étendre uniformément sur toute la surface du globe les âges de l'époque quaternaire, en leur donnant un sens absolu, une contemporanéité que la

Digitized by Google

science dément et qui jetterait le trouble dans l'histoire primitive du genre humain.

Si les âges préhistoriques, tels que les savants les ont classés, se rencontrent sous toutes les latitudes dans l'existence de l'humanité, c'est aujourd'hui un fait avéré et incontestable que ces âges n'ont pu être contemporains sur tous les points du globe.

Quand on cite les âges de la pierre, on ne peut entendre par là qu'à un moment donné toutes les races humaines se soient trouvées réduites à cet état rudimentaire. Au point de vue synchronique, la classification des âges est complètement fausse. Ce qui le prouve péremptoirement, c'est que les métaux étaient connus avant le déluge; on travaillait le fer antérieurement à ce grand cataclysme, et cet art n'a pu disparaître que par l'effet de la dispersion des races. Ce qui le prouve encore, c'est qu'il existe de nos jours des tribus en Amérique, en Australie et sans doute ailleurs, qui ne sont pas sorties de l'âge de la pierre brute.

Je puis invoquer de nombreux témoignages à l'appui de ces considérations.

Dans l'ancien testament se trouve la preuve que les objets et ustensiles de pierre, les monuments mégalithiques, étaient encore en usage chez les Hébreux bien postérieurement à l'âge archéologique auquel ils sont attribués. Les instruments de pierre étaient d'ailleurs d'un usage général parmi la race sémitique. La circoncision a été instituée et pratiquée avec des couteaux de pierre, et longtemps après la sortie d'Egypte, elle se pratiquait encore de la même manière. Les passages de la Genèse où l'on parle de l'usage de la pierre dans bien d'autres circonstances, sont nombreux. J'en citerai deux : dans l'Exode (chap. 20), le Seigneur ordonne à Moïse de construire un autel de pierre, qui ne soit pas de pierre taillée, afin que le fer ne le profane pas de son contact ; cette recommandation est répétée au chap. 27 du Deutéronome, versets 5 et 6 : « Tu édifieras ici un autel au Seigneur ton Dieu, un autel

Digitized by Google

de pierre, non touché par le fer...» La coexistence chez les Hébreux de l'usage des couteaux de pierre pour la circoncision et de l'usage des instruments de fer, n'est donc pas douteuse. M. le chanoine Gainet, dans son excellent ouvrage sur l'*Accord de la Bible et de la Géologie*, auquel j'ai fait divers emprunts, dit ceci : « Chez les Orientaux, comme chez les Hébreux, les deux genres d'instruments caractéristiques des âges différents étaient simultanés ; ainsi, les Hébreux faisaient la circoncision avec des silex taillés après que Moïse eut confectionné le splendide mobilier du culte avec les plus riches métaux dans le désert, et pendant que le peuple égaré fondait le veau d'or avec les bracelets et les boucles des femmes Israëlites ». Ces faits sont exacts, mais M. Gainet va trop loin quand il s'en sert comme d'un argument en faveur de la contemporanéité de tous les âges. Les Hébreux ne devaient pas nécessairement connaître le fer, à l'époque où déjà ils connaissaient les métaux précieux: l'or et l'argent. En Amérique, lors de la découverte, le fer était encore inconnu, tandis que les métaux précieux étaient déjà fort estimés. D'ailleurs, si les Hébreux ont continué à pratiquer la circoncision à l'aide d'outils grossiers en silex taillé, ce qui rendait évidemment l'opération plus difficile et plus douloureuse, alors qu'ils auraient pu commodément se servir d'instruments en métal, ce ne peut être que par le désir de respecter une tradition religieuse, un ancien rite du culte hébraïque, dont d'anciennes formes liturgiques sont même conservées jusqu'à nos jours.

Le R. P. Petitot constate, dans son remarquable mémoire sur les Déné-Dindjiés, inséré au second volume du Compte-rendu du Congrès de Nancy, que chez plusieurs des tribus les plus septentrionales de la nation déné-dindjié, on pratique encore la circoncision des mâles au moyen d'un morceau de silex. Le savant missionnaire rappelle en même temps qu'il a rapporté de la zone glaciale des armes et des ustensiles de pierre soit polie, soit taillée, et il voit, dans ces deux faits une preuve de la haute antiquité des Déné-Dindjiés, de

Digitized by Google

l'unité de la race humaine et de la communauté d'origine entre les peuples des deux hémisphères.

M. de Rosny, ne croit pas qu'il ait jamais existé un âge de la pierre au Japon, pays relativement moderne. Les Mohaves de la Californie ne possédaient encore aucun instrument de métal en 1854. C'est au commencement de ce siècle seulement que les Lapons renoncèrent aux instruments de pierre. Dans la guerre de Troie, douze cents ans avant Jésus-Christ, les armes étaient de bronze. Ce n'est que quinze cents ans plus tard (300 ans après J.-C.) que l'âge de fer commence dans le Danemark, selon l'opinion de M. Worsaæ, président du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique de Copenhague. Tandis que partout ailleurs les savants ont refusé de reconnaître un âge du cuivre, M. Pulszky a démontré au Congrès d'Archéologie de Buda-Pesth que cet âge a existé en Hongrie. A Arles, dans une grotte visitée par les membres du Congrès réuni en cette ville, en octobre 1876, on a trouvé, à côté de quelques silex, une *poterie* faite au tour et vernissée. La grotte explorée présentait, sous une première couche de limon, un lit de cailloux qui devait remonter à une époque fort reculée. Sous ces cailloux se trouvait un amas d'ossements humains mêlés à du limon... sous ces ossements le dallage! Les traces de l'âge de la pierre taillée gisaient donc confondues dans cette grotte avec les produits des temps historiques déjà avancés.

M. Leemans, le savant directeur du Musée royal d'antiquités, à Leyde, a fait observer, au Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique, de Bruxelles, que le jade et la néphrite ont été connus anciennement dans le Yucatan et au Mexique. Or, il résulte de la discussion à laquelle on s'est livré au même Congrès sur des haches en jadéide ou néphrite, présentées par le professeur Desor, de Neuchâtel, que ces haches ne se rencontrent que dans taines régions limitées de l'Europe et spécialement dans celle des Hautes-Alpes. La forme de ces haches, leur parfait état

Digitized by Google

de conservation, témoignent qu'elles appartiennent à l'âge de la pierre taillée. Le jade et la néphrite constituent une roche qui est assez abondante en Orient, mais dont il n'existe aucune trace dans les Alpes ni dans les dépôts erratiques. Les conclusions synchroniques que les archéologues pourraient tirer, à l'égard de l'Orient ou de l'Amérique, de la découverte encore inexpliquée de haches en jadéide ou en néphrite dans certaines parties de l'Europe seraient par suite bien aventurées. Je pourrais rappeler ici ce que M. Frédéric Troyon (1) affirmait avec beaucoup de justesse, en parlant de ces petites haches, munies d'un anneau, qui appartiennent à l'âge de bronze et qu'on nomme communément *Celts*, d'après les Anglais, du nom du peuple auquel ces derniers les attribuent, bien que ce genre de hachette se rencontre dans tous les pays de l'Europe, de même qu'en Mongolie, en Chine et en Amérique : « Cette espèce d'instruments, disait M. Troyon, répond plutôt à un certain degré de développement humain qu'aux usages d'un peuple en particulier. » Rien n'est plus exact, et si l'on généralisait cette opinion, les sciences préhistoriques ne pourraient qu'y gagner en certitude et en autorité.

Néanmoins, je ne pourrais me rallier à une opinion aussi absolue que celle énoncée par M. Schaafhausen, au Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique de Copenhague, quand il a dit : « Pourquoi séparer par les siècles les Kjœkkenmœddings, les monuments mégalithiques, les habitations lacustres, les instruments de pierre et de bronze ? Tout cela fut contemporain des premières colonies phéniciennes des rivages de la Méditerranée. » Incontestablement, la division des âges archéologiques, imaginée par MM. Thomsen et Worsaæ, est judicieuse et peut être universellement adoptée, sous la condition toutefois de n'en faire qu'une application restrictive et régionale.

---

(1) *Habitations lacustres*, Lausanne, 1860, p. 110

Digitized by Google

Les races primitives firent de la pierre un usage qui attira dès le début l'attention des archéologues. En observant les usages lapidaires, ils se sont livrés à des suppositions qui méritent d'être signalées. Ces pierres isolées ou groupées, que l'on rencontre presque sur toute la surface du globe, que les Grecs appelaient *kermes*, les Romains *terminus*, que dans les régions du nord on nomme *cromlechs*, dans la Gaule, tantôt *dolmens* ou *peulvans*, tantôt *menhirs*, selon leur disposition, et que les Portugais, chez qui on les trouve en grand nombre, désignent sous le nom de *antas*, sont comme des jalons, marquant l'itinéraire d'un peuple nomade, qui les élevait dans chaque endroit où il s'arrêtait. On a remarqué que ce furent surtout les peuples du nord, les Islandais, les Normands, qui mirent cet usage en pratique durant des siècles. Un ancien historien, qu'on peut ranger parmi les hommes les plus éclairés de son temps et dans lequel on peut mettre une confiance d'autant plus grande qu'il écrivait à une époque déjà reculée, Damião de Goês (1), dit, à propos de la découverte d'une pierre avec inscription dans une des îles Açores, que les peuplades venues dans cette île et qui y ont laissé cette trace de leur passage, pourraient être originaires de la Norvège, de la Gothie, de la Suède ou de l'Islande; que tous ces peuples avaient pour habitude de faire tailler dans la pierre les faits remarquables et les actes de bravoure pour en perpétuer le souvenir, et que plusieurs pierres d'une grande élévation, érigées vraisemblablement pour ces motifs, se rencontrent dans la dite île.

Damião de Goês, il y a plus de trois siècles, professait donc déjà une opinion identique à celle de nos modernes archéologues. Des constructions mégalithiques, auxquelles il fait allusion dans le passage cité, il semblait conclure, de même que certains savants contemporains le font au sujet des carac-

(1) Chr. de P. D. João, pag. 38, édit. de 1724.

Digitized by Google

tères runiques du Nord et des inscriptions lapidaires de l'Amérique septentrionale, que ces vestiges marquent effectivement les étapes de la migration d'un peuple venu du Nord. Mais, contrairement à beaucoup d'archéologues modernes, Damião de Goês s'est bien gardé d'en inférer que ces constructions, à cause de leurs analogies , appartenaient toutes à la même époque.

Selon la majorité des auteurs qui se sont occupés de cette question, le peuple auquel on peut attribuer les monuments mégalithiques, éparpillés sur les divers continents, serait de race Scythique ou même de race protoscythique. Des preuves très-sérieuses ont été fournies à l'appui de l'opinion qui admet comme certain que la race scythique a peuplé l'Amérique du Nord. Mais il n'existe pas de constructions mégalithiques de cette espèce dans l'Amérique septentrionale, ce qui semblerait indiquer que ces mêmes constructions n'ont jamais appartenu à la race scythique.

Quant aux inscriptions lapidaires, on les rencontre en assez grand nombre dans diverses parties de l'Amérique. Seulement, on ne saurait être assez prudent dans la reconstitution et la lecture des anciens caractères; sinon, on arrive, sans s'en douter, à des résultats étranges et contradictoires, comme ceux auxquels a donné lieu le Roc de Dighton et qui ont été parfaitement exposés par M. Gabriel Gravier, de Rouen, dans la note qu'il a communiquée à ce sujet au Congrès de Nancy.

Après la pierre, l'homme se servit d'os d'animaux, pour fabriquer des outils et des armes. Ensuite, ces instruments se perfectionnèrent; les produits de l'activité humaine et leurs applications se multiplièrent; l'homme eut recours au bois et travailla la terre cuite. De cette époque date la domesticité des animaux que l'homme parvint à plier à son service. A cette époque aussi remontent les premiers essais de navigation, d'agriculture et d'industrie.

Parvenu à ce degré de civilisation, l'homme sentit le besoin

Digitized by Google

de donner à ses idées une forme extérieure et durable; une sorte de monuments mégalithiques spéciale en fut la conséquence. A mesure que l'homme se civilisait, le désir de la sociabilité grandissait en lui, conjointement avec les inspirations morales et religieuses. Cette assertion est fondée sur des observations sérieuses. M. Broca a reconnu et prouvé les pratiques religieuses des âges préhistoriques, au Congrès Anthropologique et Archéologique de Buda-Pesth (1).

La civilisation a naturellement suivi la même marche chez tous les peuples, qu'ils fussent sédentaires ou non, mais avec des progrès divers. Dans l'étude des premières sociétés humaines, l'on ne peut, malgré la différence des types, perdre de vue l'origine unique. En outre, l'homme, toujours poussé par des impulsions identiques, ayant dans des situations analogues des besoins toujours semblables, employant forcément partout des moyens uniformes pour satisfaire aux nécessités de la vie, fatalement soumis à une unité invariable de vues, abandonné par moments à la même loi puissante de l'instinct, l'homme devait nécessairement, sous toutes les latitudes, présenter au point de vue social des analogies constantes, donner lieu à des coïncidences et à de nombreuses ressemblances. A cet égard, le développement graduel des facultés humaines, ayant l'expérience pour guide, l'imitation pour stimulant, la réflexion pour aide, substituant les procédés rationnels aux vues instinctives, a dû également suivre toujours une marche analogue.

Mais toutes ces affinités ne peuvent justifier un parallélisme rigoureux, sans qu'il soit tenu compte des conditions particulières résultant de l'influence des temps et des lieux. Il serait en effet bien hasardeux de s'en rapporter aux analogies, quand on remarque qu'une incontestable conformité d'usages et de mœurs est prouvée tout à la fois par les con-

(1) *Bulletin Monumental*, n° 7, 1876.

Digitized by Google

structions du Yucatan et des Indes, par les palais des Assyriens et des Perses, par les colosses égyptiens, par les temples grecs, par les amphithéâtres et les termes romains.

Comme conclusion, je ne pourrais exprimer d'une façon plus concise et plus exacte le défaut de synchronisme dans les études préhistoriques qu'en reproduisant ici quelques lignes extraites du mémoire sur les migrations humaines, que M. Ch. Tardy, membre de la Société géologique de France, a communiqué au Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique, de Bruxelles : « 1° *L'époque préhistorique* finit dans une région, dit ce savant géologue, lorsqu'à l'époque du développement de la civilisation, il se trouve, sur le sol, un peuple intellectuellement assez avancé, pour qu'il puisse avoir des historiens ; 2° la limite entre *l'historique et le préhistorique* devra suivre et suit, en effet, dans le temps et dans l'espace, une marche en rapport avec le degré de latitude des différents lieux où se sont arrêtées les invasions successives. Ainsi ce qui est au Nord, était encore récemment préhistorique, tandis que ce qui est au Sud, est depuis longtemps historique. »

M. **Schœtter** dépose sur le bureau plusieurs ouvrages offerts au Congrès.

Publications of the Prince Society. *Voyages of the Northmento America*, Boston 1877.

La Patagonia y las Tierras australes del continente americano. VICENTE QUESADA, Buenos-Ayres, 1875.

Drilling in stone without metal. CHARLES RAU. Washington, 1871.

Memoire of C. F. P. von Martius. CHARLES RAU. Washington, 1871.

A deposit of agricultural flint implements found in Southern Illinois. CHARLES RAU. Washington, 1869.

Artificial Shell-deposits in New-Jersey. CHARLES RAU. Washington, 1873.

Digitized by Google

Ancient aboriginal trade in North-America. CHARLES RAU. Washington, 1873.

North-American stone implements. CHARLES RAU. Washington, 1874.

The archaeological collection of the United States national Museum. CHARLES RAU. Washington, 1873.

Etymologie du mot « homme ». Soixante-quatre manières d'écrire ce mot. Baron TEXTOR DE RAVISI. Marseille, 1877.

M. GRAVIER présente l'analyse d'un mémoire de M. Paul **Gaffarel**, intitulé : *La Découverte du Brésil par les Français.*

JEAN COUSIN ET PAULMIER DE GONNEVILLE.

I. — JEAN COUSIN.

Le Brésil fut une des premières régions Américaines que fréquentèrent nos compatriotes au XVIe siècle. Si même on en croit de respectables traditions, non-seulement aucun Européen ne les aurait précédés dans cette direction, mais encore l'un d'entre eux, un Dieppois, Jean Cousin, aurait reconnu la côte américaine avant Christophe Colomb. Nous ne cherchons pas ici à soutenir un paradoxe, et, plus que tout autre, nous rendons justice au navigateur génois dont la patience triompha des préjugés contemporains. Les conséquences de la découverte de Colomb durent encore, et c'est à lui, bien réellement, qu'il faut en reporter l'honneur ; mais, ne serait-ce qu'à titre de curiosité historique, n'avons-nous pas le droit et presque le devoir de chercher à remettre en pleine lumière le hardi marin, à qui reviendrait peut-être la gloire d'avoir, le premier, dans les temps modernes, mis le pied sur le sol américain ? Tout en reconnaissant que les preuves de la priorité de ce voyage ne sont pas encore très-solides, avouons au moins que ce problème géographique mérite une discussion spéciale.

Digitized by Google

Jean Cousin (1) appartenait à une des bonnes familles du pays dieppois. Dès sa jeunesse il s'était adonné à la navigation. Tour à tour soldat et négociant, il s'était distingué dans un combat contre les Anglais (2), et il avait fait ses preuves aux côtes d'Afrique et dans plusieurs voyages au long cours. On était alors en 1488. Les grandes guerres contre l'Angleterre étaient achevées. Louis XI, en réprimant la turbulente activité des seigneurs féodaux ou apanagés, semblait avoir clos l'ère des guerres civiles. Le commerce extérieur renaissait. Au bruit des découvertes portugaises en Afrique, à la pensée des mondes nouveaux qui s'ouvraient aux convoitises mercantiles, il y eut comme une recrudescence dans le commerce dieppois. Quelque gros marchands de cette ville s'associèrent et proposèrent à Jean Cousin de partir pour un voyage d'exploration. Il devait s'engager dans la voie déjà frayée par ses compatriotes, et s'efforcer, tout en suivant leurs traces, de prévenir les Portugais aux Indes orientales. Cousin était alors dans la force de l'âge et dans

---

(1) Sur Jean Cousin on peut consulter DESMARQUETS. *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et de la navigation Française*. 2 vol. in-12, 1785. — ESTANCELIN. *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*. — VITET. *Histoire des anciennes villes de France* (Dieppe). — MARGRY. *Les navigations Françaises et la révolution maritime du XIVe au XVIe siècle*. — P. GAFFAREL. *Rapports de l'Amérique et de l'Ancien continent avant Colomb*, p. 314-324. — Revue politique et littéraire du 2 mai 1874.

(2) *Desmarquets*, ouv. cit. t. I. 92 « Un jeune capitaine de cette flotte s'était distingué par les habiles manœuvres qu'il avoit faites, et par la bravoure avec laquelle il s'était battu contre quelques vaisseaux anglois qu'il avoit pris. Le compte qu'on en rendit aux armateurs de Dieppe ne resta point sans une distinction méritée. Il était trop de leur intérêt d'avoir d'habiles capitaines pour ne pas accueillir ceux qui donnoient des preuves de leur capacité ».

Digitized by Google

l'ardeur des espérances. Bien qu'il lui fallût s'avancer au sud de l'équateur avec ces navires de l'époque, si mal construits, à peine pontés, surchargés de voiles et de cordages inutiles, et affronter les courants qui, même aujourd'hui, rendent très dangereuses les approches de la côte africaine, il accepta les offres des armateurs dieppois, et mit à la voile en 1488. Il est impossible de préciser davantage la date de son départ, la tradition seule ayant conservé le souvenir de ce voyage.

Pourtant jamais expédition maritime n'aurait été plus féconde en résultats inespérés. Afin d'éviter les tempêtes, toujours fréquentes dans ces parages, et de ne point échouer sur les écueils et les bancs de sable si nombreux sur la côte occidentale d'Afrique depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap des Palmes, Cousin avait profité des vents du large, et s'était lancé en plein Océan. Arrivé à la hauteur des Açores, il fut entraîné à l'ouest par un courant marin et aborda une terre inconnue, près de l'embouchure d'un fleuve immense. Il prit possession de ce continent ; mais, comme il n'avait ni un équipage assez nombreux, ni des ressources matérielles suffisantes pour fonder un établissement, il se rembarqua. Au lieu de revenir directement à Dieppe pour y rendre compte de sa découverte, il cingla dans la direction du sud-est, c'est-à-dire de l'Afrique australe, découvrit le cap qui depuis a gardé le nom de cap des Aiguilles, prit note des lieux et de leur position, remonta au nord le long du Congo et de la Guinée, où il échangea ses marchandises, et revint à Dieppe en 1499.

Tel aurait été le voyage de Cousin. Est-il vrai que, dans la première partie de ce voyage, précurseur immédiat de Colomb, il ait découvert en Amérique le Brésil et l'embouchure des Amazones? Est-il vrai que, dans la seconde moitié de son expédition, devancier direct de Vasco de Gama, il ait presque doublé l'Afrique et indiqué le chemin de l'Hindoustan ? Si de pareilles prétentions étaient fondées, ce ne serait pas un médiocre honneur pour notre pays que d'avoir

Digitized by Google

donné le jour à celui qui découvrit le Nouveau Monde, et augmenta si démesurément le domaine de l'humanité. Mais laissons de côté tout amour-propre national, et, sans imiter l'amusante fureur de ce savant étranger qui refusait d'accepter, sur ce point, même la plus courtoise des controverses, discutons froidement la validité ou la fausseté de la tradition dieppoise.

Nous nous occuperons seulement de la première partie du voyage, c'est-à-dire de la découverte réelle ou prétendue de l'Amérique.

Tout d'abord les objections. Voici la plus grave : Il n'existe aucune preuve authentique de ce voyage de Cousin ; nul document officiel n'en a conservé le récit; les titres sur lesquels on s'appuie pour déposséder Colomb de sa vieille gloire n'ont donc aucune valeur. — En effet le seul souvenir qui nous soit parvenu de la découverte de Cousin a été conservé dans un ouvrage écrit avec trop peu de critique pour faire autorité. Cet ouvrage, composé par Desmarquets, est intitulé : « *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de la navigation Française* ». Il est plein d'erreurs et de négligences, mais il a été composé sur des manuscrits officiels, sur des relations extraites des dépôts de l'Amirauté et de l'Hôtel de Ville de Dieppe, et il pèche plutôt par les détails que par le fond. Jusqu'à nouvel ordre cet ouvrage est notre seule autorité, et par conséquent l'objection subsiste. Les Dieppois, il est vrai, assurent que Cousin, d'après le vieil usage des capitaines normands, avait consigné au greffe de l'Amirauté le récit de son expédition, mais que, lors du bombardement et de l'incendie de la ville par les Anglais, en 1694, cette relation fut anéantie avec toutes celles qui s'y trouvaient conservées depuis trois siècles au moins. L'incendie des Archives dieppoises, en 1694, n'est que trop réel, et la relation de Cousin a sans doute été brûlée avec les autres ; mais l'avenir nous réserve plus d'une surprise. Chaque jour, grâce à l'activité ingénieuse de nos savants, surtout de nos savants provinciaux, l'histoire

Digitized by Google

se modifie et les erreurs disparaissent. Peut-être un manuscrit jusqu'alors oublié surgira-t-il de quelque greffe de campagne, de quelque armoire municipale, de quelque sacristie, où il dormait depuis des siècles, et alors nous aurons un Jean Cousin non plus d'après Desmarquets, mais d'après Cousin lui-même. Ce jour-là seulement disparaîtra tout à fait cette première objection.

Seconde objection : Est-il vraisemblable que Cousin se soit tellement avancé dans l'Atlantique qu'il ait rencontré le Gulf Stream qui le jeta sur les côtes Brésiliennes ? — Mais, depuis de longues années (1), les Dieppois fréquentaient les rivages africains ; ils y avaient même fondé des comptoirs ; aussi connaissaient-ils les dangers de la navigation dans ces parages ; ils savaient combien la côte occidentale de l'Afrique est peu hospitalière, surtout quand souffle le vent du nord-ouest. Les Portugais, avec lesquels ils étaient en rapports constants, les avaient confirmés dans leurs appréhensions, et c'était pour ainsi dire une notion courante chez les pilotes dieppois que, pour atteindre aux côtes africaines, il fallait s'élever au large jusqu'à la hauteur du point précis où l'on désirait aborder. Dès lors quoi d'étonnant que Cousin se soit conformé aux présomptions généralement reçues, et que, voulant aborder beaucoup plus au sud que ses compatriotes n'en avaient l'habitude, il se soit avancé beaucoup plus à l'ouest dans l'Atlantique jusqu'à ce qu'il ait rencontré sans s'en douter le Gulf Stream, au courant duquel il s'abandonna ? Il n'y a là rien que de très-probable. Cousin a simplement suivi l'exemple de ses devanciers, et il a profité d'un courant dans les eaux duquel il était entré par hasard.

Une troisième objection, toute contemporaine, est relative au prétendu maître de Cousin, à l'abbé Descaliers. Cet abbé

---

(1) *Explorateur* du 15 avril 1875. *Les Normands au Sénégal et en Guinée au XIVe siècle.*

Digitized by Google

Descaliers ou Desceliers était né à Dieppe (1). Il entra dans les ordres, et fut attaché à une des églises de la ville. Les mathématiques, et surtout l'astronomie devinrent son étude favorite. Le voisinage de la mer et la fréquentation des marins l'engagèrent à appliquer aux progrès de la navigation les sciences qu'il aimait, et à distribuer les trésors de son expérience à tous ceux qui voudraient en profiter. Il obtint de tels succès dans cette œuvre patriotique, et l'école d'hydrographie qu'il avait fondée devint si importante, que les bourgeois de Dieppe lui assurèrent des ressources pour acheter des livres et des instruments, des loisirs pour perfectionner son enseignement. Il est vrai que sa réputation ne s'étendit pas au loin, parce qu'il vivait dans un temps d'ignorance, et craignait de se compromettre en exposant au grand jour ses théories; mais ses compatriotes lui rendaient justice (2). Ils la lui ont même tout récemment rendue, en donnant son nom à une des rues de leur ville (3). Desceliers ne se contentait pas seulement d'enseigner les principes de la navigation : il dressait des sphères et des cartes nautiques (4), qu'il distribuait à ceux de

---

(1) Le nom se retrouve sous les formes de Des Cheliers, Des Celiers, Deschaliers ou Descaliers.

(2) Desmarquets, ouv. cit. t. I, p. 92 « Descaliers était le meilleur mathématicien et astronome de son temps. Sa mémoire jouirait de la plus grande réputation, s'il fût né deux siècles plus tard, ou s'il y eût eu depuis sa mort quelque historien qui l'eût fait connoître. C'est lui qui a donné les premiers éléments de la science hydrographique. »

(3) Malte-Brun. *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, sept. 1876.

(4) Asseline. *Les antiquités et chroniques de la ville de Dieppe*, édition 1874, tome II, p. 325. « Pour ce qui est des cartes marines, je dirai que le sieur Pierre Desceliers, prestre à Arques, a eu la gloire d'avoir esté le premier qui en ait fait en France. Aussi

Digitized by Google

ses élèves qui entreprenaient des voyages au long cours, ou même vendait à ceux qui les lui commandaient. Deux de ces cartes marines existent encore. La premiere appartenait à M. Cristoforo Negri. Il la vendit au ministre d'Angleterre à Turin, M. Hudson, qui la déposa au British Museum, où elle se trouve aujourd'hui. Cette carte a 2 mètres 15 centimètres de longueur sur 1 mètre 35 centimètres de hauteur (1). Elle porte la mention suivante : FAICTE A ARQUES PAR PIERRE DESCELIERS. P. BRE : L'AN 1550. La seconde est en possession de monsieur l'abbé Bubics de Vienne. On a pu l'admirer en 1875 à l'Exposition internationale de Géographie de Paris (2). Elle ne mesurait pas moins de deux mètres et demi carrés. Elle portait la mention suivante : FAICTE A ARQUES PAR PIERRE DESCELIERS, PREBSTE., 1553. Malgré quelques différences, ces deux cartes sont évidemment du même auteur, et cet auteur n'est autre que le fondateur de l'hydrographie.

Par malheur, Desmarquets et les biographes Normands qui l'ont copié font naître Desceliers vers 1440. Il aurait donc eu 110 et 113 ans quand il composa les Portulans de Londres et de Vienne. D'ordinaire on n'a pas, à cet âge, conservé la plénitude de ses facultés au point de construire une carte. Si donc Desceliers composait des cartes en 1550, il n'était pas né en 1440, et ne pouvait en 1488 donner des leçons à Cousin. Le maître ne professant pas à cette époque, l'élève n'a jamais profité de ses leçons, et la tradition est fausse.

Cette objection paraît, au premier abord, à peu près insolu-

---

estoit-il un si habile géographe et astronome, qu'il fit une sphère plate; au milieu on voyait un globe qui représentait toutes les parties du monde. »

(1) Communication de M. DE CHALLAYE, insérée dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de Paris, de septembre 1852, p. 235.

(2) Section d'Autriche-Hongrie n° 147.

Digitized by Google

ble. Nous avions essayé de la résoudre en alléguant que deux abbés Pierre Desceliers pouvaient avoir existé (1). Nous avions cru également que les Portulans de Londres et de Vienne n'étaient que des copies de cartes réellement exécutées par Desceliers, et auxquelles on aurait conservé, comme ce fut longtemps et comme c'est encore l'usage, le nom de leur auteur : mais nous ne pouvions nous dissimuler la faiblesse de cette argumentation. M. Malte-Brun, auquel nous avons exposé nos doutes (2), nous a fait remarquer avec raison que les deux Portulans ne peuvent avoir été composés que par l'abbé Pierre Desceliers. C'est ce même abbé qui aurait dressé sur la demande de François de Guise, son contemporain, une carte des forêts de France (3) ; c'est encore lui dont M. de Beaurepaire a retrouvé le nom dans un acte de 1537 (4). Le doute n'est plus possible, et l'objection subsiste dans toute sa force.

Nous savons déjà que Desmarquets est fort sujet à caution. Il mêle volontiers le faux et le vrai, confond les époques et les hommes, et exagère l'importance des actes des Dieppois. Peut-être cette date de 1440, donnée par lui, est-elle erronée ? Ce qui nous porterait à le croire, c'est qu'un autre annaliste dieppois, bien plus consciencieux et plus complet que Desmarquets, Louis Asseline (5), parle de Cousin comme du contemporain et nullement comme de l'élève de Desceliers. Il le cite même comme travaillant avec lui à la confection de cartes et d'ins-

(1) *Revue politique et littéraire*, art. cité.

(2) Lettre particulière du 14 novembre 1876.

(3) GUIBERT. *Mémoires biographiques et littéraires sur les hommes de la Seine-Inférieure*, t. I, p. 303.

(4) DE BEAUREPAIRE. *Recherche sur l'instruction publique dans le diocèse de Rouen avant 1789*, t. III p. 197.

(5) Ouv. cit. t. II, p. 325.

Digitized by Google

truments nautiques. « J'ajouterai à cela, dit-il, à la louange de nos Dieppois que le sieur Pretot (Prescot), surnommé le savant, excellait en la pratique des globes, et que le capitaine Coussin (Cousin) qui était habile à les construire, ne l'était pas moins à fabriquer les sphères. On tient qu'il en fit une dans un œuf d'autruche, avec tant d'industrie et de justesse, que cet ouvrage imitait le mouvement des cieux. » Dès lors tout s'expliquerait. Desceliers et Cousin étant à peu près du même âge, ils ont pu se communiquer les résultats de leurs opinions et leurs connaissances positives. De la sorte l'existence des deux Portulans de Londres et de Vienne n'infirmerait en rien l'authenticité du voyage de Cousin au Brésil.

Reste une dernière objection : En 1500 (1) le Portugais Alvarès Cabral qui voulait, lui aussi, tourner l'Afrique et s'était enfoncé dans l'Océan, fut entraîné par le même courant, et, le 22 avril, arriva en vue d'un continent qu'il désigna sous le nom de Véra-Cruz. C'est le Brésil actuel. Il en prit possession au nom du roi de Portugal, et jamais les Dieppois ne lui contestèrent ce droit de premier occupant. Donc Cousin n'a pas découvert le Brésil en 1488, douze ans avant Cabral. — Il est vrai que les Dieppois n'ont jamais protesté (2), mais, ainsi que les Phéniciens dans l'antiquité, ils gardaient soigneusement le secret de leurs découvertes. Ils redoutaient la concurrence, et lorsque par hasard des rivaux commençaient

(1) Barros. *Decada primeira da India*, liv. I, § 30. — Ramusio. *Raccolta di navigazioni e viaggi*, etc. — Osorio. *De rebus Emmanuelis Lusitaniæ regis*, liv. II, p. 48-52.

(2) *Desmarquets*, ouv. cit. I, 94 : « Les armateurs de cette ville étaient convenus, pour leur intérêt de garder le secret des découvertes que feroient leurs navires ; ils cachèrent celle que Cousin venoit de faire du bout de l'Afrique, Ils crurent être les seuls qui pourroient, à ce moyen, pénétrer jusqu'aux Indes, et en tirer un parti immense. »

Digitized by Google

à fréquenter le pays avec lequel ils avaient longtemps seuls commercé, ils s'éloignaient et cherchaient ailleurs des aventures plus profitables et une contrée plus mystérieuse. De plus, comme ils n'étaient soutenus ni par le gouvernement français, ni par leurs compatriotes des autres ports du royaume, et qu'ils n'étaient que de simples négociants, jamais ils n'auraient seulement eu la pensée d'entrer en lutte contre un souverain étranger, et de lui contester l'exercice d'un de ses droits; car, avec les idées de l'époque, ils pouvaient être considérés comme des contrebandiers et traités en cette qualité. A partir de l'année 1493, lorsque le pape Alexandre VI, dans sa munificence ignorante, eut concédé aux rois de Castille et de Portugal la possession de toutes les terres découvertes ou à découvrir entre les Açores et les Moluques, tout étranger qui s'aventurait sur le domaine de ces deux princes et y tentait fortune, non-seulement violait un décret pontifical, mais encore s'exposait à être traité comme un maraudeur surpris en flagrant délit dans une propriété privée. Les Portugais surtout mettaient à soutenir ce prétendu droit une énergie passionnée : aussi les Dieppois ne se hasardèrent-ils pas ni à revendiquer pour l'un d'entre eux l'honneur de la découverte du Brésil, ni à braver à la fois la puissance pontificale et la marine portugaise. Ils laissèrent Cabral prendre possession au nom de son maître du pays qu'il croyait avoir découvert, et se contentèrent de continuer à exploiter les richesses de la contrée.

Nous avons cité les témoins à charge. C'est maintenant le tour des témoins à décharge. Leurs preuves s'enchaînent plus rigoureusement et apportent une vraisemblance plus complète.

Tout d'abord le voyage de Cousin est-il possible? Il l'est géographiquement et historiquement. La tradition dieppoise se fonde en effet sur le hasard d'un courant qui aurait porté Cousin sur le continent américain. Or, ce courant existe : au large des Açores, naît en plein océan un véritable fleuve

Digitized by Google

maritime qui se dirige à l'Ouest, vers la côte du Brésil, remonte au Nord, contourne le golfe du Mexique, sort par le détroit de Bahama, et se déploie dans la direction de l'Europe. C'est le fameux (1) *Gulf Stream*. Ses eaux sont animées par un mouvement constant de translation. Elles charrient d'énormes pièces de bois, des troncs d'arbres, des roseaux qu'on dirait abandonnés à la pente d'un fleuve continental. Un navire qui a pénétré dans ce courant n'aurait, pour ainsi dire, qu'à se laisser aller pour arriver des Açores au Brésil. Aussi bien, on connaît tellement aujourd'hui la force et l'impétuosité de ses eaux que les navires, même à vapeur, qui font le trajet d'Europe au Brésil, s'engagent volontiers dans ce courant, qui leur épargne une grande dépense de combustible et de temps, et l'évitent, au contraire, quand ils reviennent du Brésil en Europe. Cousin le rencontra et se laissa conduire. Il se fia au hasard qui le servit admirablement, et ses compagnons n'hésitèrent pas à le suivre, quand il se fut engagé dans cette direction nouvelle. Géographiquement, le voyage est donc possible.

Historiquement, il l'est aussi : De tous les peuples qui, sur la foi de la boussole, se risquèrent à de lointains voyages et affrontèrent gaiement les dangers de l'Océan, il n'en est aucun qui se soit avancé aussi loin et avec plus d'audace que les Dieppois. Dieppe, à la fin du XVe siècle, était à la fois notre grand port de commerce et notre grand port militaire, notre Marseille et notre Brest. Ses négociants étaient aussi actifs que ses corsaires étaient braves. Ils semblaient avoir conservé en partie l'héroïsme et l'esprit d'aventure de leurs ancêtres les Northmans. Pêcheurs hardis, ils poursuivaient en pleine mer la baleine ou le cachalot, et se laissaient emporter par la tempête à d'énormes distances. Voyageurs

(1) Voir Bulletin de la Société de Géographie, 1872. MASQUERAY. *Le Gulf Stream*.

Digitized by Google

intrépides, surtout aux côtes d'Afrique, ils n'hésitaient pas à s'enfoncer dans les continents inconnus. Aussi, grâce à leurs batailles, à leurs pêches, à leurs voyages de découverte et d'exploration, la réputation de nos Dieppois était-elle solidement établie en France et en Europe. Dans un pareil milieu, l'expédition confiée à Cousin devenait non-seulement possible, mais même probable. A la fin du XVe siècle, les Castillans et les Portugais commençaient à se lancer sur toutes les mers. Les souverains des deux pays prenaient une part directe à ces expéditions et les encourageaient, quand ils ne les inspiraient pas. Le commerce étant pour Dieppe une question de vie ou de mort, il fallait répondre à la concurrence étrangère par une activité fiévreuse et une audace plus grande. Les Dieppois furent à la hauteur de leur vieille réputation, et de la sorte s'explique l'expédition projetée par quelques négociants de cette ville, qui en confièrent le commandement à Jean Cousin.

Le lieutenant (1) de Cousin était un Castillan, nommé Pinçon. Jaloux de son capitaine, cet étranger avait essayé de soulever l'équipage contre lui. Cousin avait eu besoin de sa fermeté et de son éloquence pour contenir les mutins; au lieu de punir le traître, il lui conserva son commandement, mais ne tarda pas à se repentir de sa générosité. Au retour (2), sur la côte d'Angola, il avait envoyé son lieutenant à terre pour y échanger des marchandises. Les Africains demandèrent une augmentation de prix. Pinçon la leur refusa, et s'empara par force des objets de leur négoce. Les Africains voulurent se venger, et assaillirent les Dieppois. L'expédition faillit échouer, et la réputation de la probité dieppoise fut compromise sur la côte. Pinçon avait donc manqué à ses devoirs de lieutenant, et il s'était maladroitement comporté

(1) *Desmarquets*, ouv. cit. I. 95.

(2) Id., I. 96.

Digitized by Google

comme négociant. Cousin le cita à l'Hôtel-de-Ville de Dieppe, où se tenait le Conseil, devenu plus tard le tribunal de l'Amirauté, le fit casser, et déclarer impropre à servir désormais dans la marine dieppoise. Pinçon accepta le jugement qui le frappait, et se retira à Gênes, puis en Castille. Or, tout porte à croire que ce Pinçon est le même auquel Colomb confia, trois ans plus tard, le commandement d'un des trois bâtiments de sa petite escadre, et, dès lors, quel jour sur la découverte de notre capitaine Dieppois!

De fréquents rapports existaient entre les Dieppois et les Castillans. Les matelots des deux nations étaient réciproquement exemptés de certains droits. On a conservé une ordonnance de 1364 qui dispense les Castillans de payer toute rétribution pour le feu entretenu au cap de Caux. Depuis que les marins Français et Espagnols avaient appris à s'estimer en combattant ensemble les Anglais sous les règnes de Charles V et de Henri de Transtamare, ils avaient entretenu des relations suivies. Les Dieppois faisaient fortune en Castille, comme Robert de Braquemont qui devint amiral de Castille, ou Jehan de Béthencourt qui obtint le titre de roi des Canaries (1) sous la suzeraineté de la Castille. Les Castillans de leur côté s'étaient établis en assez grand nombre à Dieppe. Pas un navire dieppois ou castillan ne prenait la mer qu'il n'eût à son bord un interprète ou un pilote castillan ou dieppois : Il est donc naturel que Cousin ait choisi pour lieutenant un Castillan réputé pour sa science nautique (2).

Si, d'un autre côté, nous nous rappelons que Colomb avait perdu tout espoir, lorsque tout à coup il fut accueilli par trois marins de Palos, habiles, prudents, renommés, qui devinrent

(1) G. Gravier. *Le Canarien*, passim.

(2) El cual era aquel tiempo hombre muy sabido en las cosas de la mar. Procès de Colomb cité par Vitet. *Histoire de Dieppe*, II, 65.

Digitized by Google

ses amis, ses confidents et bientôt ses associés, est-ce donc que ces trois marins, égoïstes et calculateurs, auraient été séduits par l'enthousiasme communicatif de Colomb? Rien n'est moins probable. La réflexion et non la passion, le souvenir d'un voyage antérieur ou la conformité des plans et des vues, nullement la confiance aveugle en un seul homme décidèrent ces froids et avisés navigateurs. Or ces trois obscurs Castillans qui donnaient à Colomb ce que lui avaient refusé des souverains étrangers se nommaient Alonzo Pinçon, Vincent-Xavier Pinçon, et Martino Pinçon. L'un des trois frères, Alonzo, était sans doute l'ancien lieutenant de Cousin, qui avait déjà entrevu le Nouveau Monde. Pour le retrouver il manquait un homme d'action ; Colomb se présenta, et des intérêts confondus naquit l'association.

Plus encore que l'accueil fait à Colomb, ou que la conformité du nom, ce qui semblerait indiquer dans Alonzo Pinçon, lieutenant de Colomb, la connaissance antérieure d'un autre continent, ce fut sa conduite pendant le voyage. Bien que sous les ordres de l'Amiral, puisque Colomb avait reçu de la couronne de Castille et ce titre et l'investiture des futures découvertes, Pinçon agit toujours à sa guise. Le fils de Colomb, dans la *Vie de son père* qu'il composa plus tard, n'essaye seulement pas de contester que, dans les circonstances difficiles, Colomb consulta toujours Alonzo Pinçon. Ce n'était certes pas à titre de marin, car Colomb avait navigué toute sa vie, et n'avait besoin des leçons de personne ; ni en qualité de lieutenant, car Colomb l'eût fait venir à son bord pour tenir conseil avec lui, tandis que souvent il passe sur la *Pinta* que commande Pinçon, s'enferme de longues heures avec son prétendu subordonné, lui communique des cartes, et ne décide rien sans l'avoir consulté. On eût dit qu'il s'adressait moins à sa science qu'à ses souvenirs. Quand Pinçon insistait à plusieurs reprises, et notamment les 18 et 25 septembre et le 6 octobre, pour qu'on cinglât vers le sud-ouest afin de trouver terre, n'était-ce pas qu'il se rappelait le grand

Digitized by Google

courant équatorial, et voulait le retrouver pour être porté par ses eaux (1) ? Lors du procès qui s'éleva après la mort de Colomb entre son fils Diégo et la couronne de Castille, dix témoins déposèrent dans l'instruction que l'Amiral demandait à Pinçon si l'on était en bonne voie, et que Pinçon avait toujours répondu négativement jusqu'à ce qu'on eût pris la direction du sud-ouest. Colomb marchait en homme qui n'a fait que rêver ce qu'il exécute (2), et Pinçon comme s'il cherchait un chemin autrefois parcouru par lui : Il était si convaincu, si sûr de lui-même, que Colomb finit par l'écouter. Quelques jours plus tard on touchait à San-Salvador.

Alonzo Pinçon était donc un associé plutôt qu'un subordonné. Le 6 octobre, quand les équipages découragés demandèrent à grands cris le retour, et que Colomb assembla les capitaines à son bord afin de prendre une détermination décisive, ce fut Alonzo Pinçon qui prit la parole et raffermit les esprits ébranlés. Il y avait, dans cette ferme volonté de conserver la même direction, autre chose qu'un effet de pur hasard et d'heureux entêtement. Cette affirmation répétée de découvrir la terre ne reposait pas sur une simple conjecture. Pinçon n'eût pas autrement agi s'il eût été certain de l'existence d'un continent, et il l'était, comme le prouva l'issue du voyage.

Sa conduite ultérieure, après la découverte, prouve jusqu'à

---

(1) *Journal du bord de Colomb.* 8 et 12 août, 18 et 25 sept., 6, 11, 17, 19 octobre, etc.

(2) *Journal de Colomb* : « On quitta la route de l'ouest pour prendre celle du sud-ouest, du côté de cette terre que l'on croyait être à vingt-cinq lieues ». — « Martin Alonzo Pinçon exprima l'avis qu'il valait mieux naviguer au quart de l'ouest, dans la direction du sud-ouest : Avant tout il fallait, dit-il, arriver à la terre ferme d'Asie, on verrait les îles ensuite ».

Digitized by Google

l'évidence qu'il agissait avec réflexion. Une première fois (1) il abandonna Colomb comme s'il ne pouvait supporter la pensée de servir sous ses ordres, et, pendant quarante-cinq jours, découvrit lui seul de nombreuses îles. Quand il eut par hasard rejoint l'Amiral, il essaya de l'abandonner une seconde fois (2) et de porter le premier en Europe la nouvelle de la découverte. On a prétendu que la jalousie l'excitait: sans doute ce sentiment haineux dictait en partie sa conduite, mais l'amer regret de n'être qu'en seconde ligne à profiter d'une découverte antérieure n'entra-t-il pas pour beaucoup dans sa défection?

Le Pinçon, lieutenant de Colomb, est-il bien le même, dira-t-on, que le Pinçon, lieutenant de Cousin? En 1489, le Pinçon de Cousin fut renvoyé de Dieppe, et deux ans et demi plus tard l'escadre de Colomb entrait dans l'Atlantique. Pinçon avait donc eu le temps de revenir en Castille, de s'entendre avec ses frères et de préparer son expédition. Sans insister sur la similitude absolue du nom, à tout le moins fort probante, nous remarquerons encore que les caractères présentent une grande analogie: hauteur, emportement, duplicité, mais aussi fermeté et persévérance. Si donc la chronologie, si les noms, si les caractères, si tout s'accorde à prouver l'identité des Pinçon, l'authenticité de la tradition dieppoise n'est-elle pas par cela même confirmée?

Peut-être objectera-t-on que, si réellement Pinçon avait découvert l'Amérique avant Colomb, il aurait revendiqué pour lui cet honneur lors du procès qui s'éleva à la mort de l'amiral: Mais Pinçon avait été renvoyé ignominieusement de Dieppe, il ne voulait sans doute pas rappeler cette mauvaise affaire, et s'exposer à l'affront d'être publiquement démenti par les Dieppois, s'il réclamait pour lui la gloire d'avoir

(1) Journal de Colomb. 21 novembre 1492 et 6 janvier 1493.

(2) id. 14 février 1493.

Digitized by Google

aperçu le premier la terre nouvelle. Aussi bien ce fut toujours comme un héritage de famille chez les Pinçon de voyager dans la direction du Brésil. En 1499, le neveu d'Alonzo, Vincent Janez Pinçon, entreprenait à ses frais une expédition en Amérique, et se dirigeait précisément vers le point de la côte que Cousin est censé avoir découvert en 1488, en compagnie de son lieutenant castillan, c'est-à-dire vers le Brésil, entre Fernambuco et l'embouchure de l'Amazone. Etait-ce pur hasard, coïncidence fortuite ou dessein prémédité, on l'ignore. Janez Pinçon voulait sans doute profiter pour son compte des indications de son oncle Alonzo. Son voyage fut heureux. Le 20 janvier 1500, avant Cabral, auquel on attribue d'ordinaire l'honneur de cette découverte, il découvrait une terre qu'il nommait Santa-Maria de la Consolacion; puis, longeant la côte à partir du cap Saint-Augustin, il explorait les embouchures de l'Amazone, le fleuve entrevu par Cousin. La même année 1499 sortait encore de Palos, c'est-à-dire de la ville des Pinçon, un de leurs matelots, Diego de Lepe, qui observait le Delta de l'Orénoque et côtoyait le Paria. Il y avait donc à Palos, dans la famille et dans l'entourage des Pinçon, une tradition véritable dont l'origine remontait à l'ancien lieutenant de notre Cousin. La couronne de Castille reconnut en partie les droits de cette famille à la découverte de l'Amérique, lorsque, en 1519, Charles-Quint lui concéda des lettres de noblesse avec des armoiries parlantes : Trois caravelles voguant en pleine mer, et une main étendue vers une île pleine de sauvages.

De tout ce qui précède, n'avons-nous pas le droit de conclure que notre compatriote fut le précurseur immédiat de Colomb? Dès 1582, un autre Dieppois, La Popellinière (1),

---

(1) La Popellinière. *Histoire des trois mondes.* C'est ce que disait encore Bergeron dans son *Histoire de la navigation* p. 107. « Toutefois nos Normands et Bretons maintiennent les premiers avoir trouvé ces terres-là, et que de toute ancienneté ils ont trafiqué avec

Digitized by Google

écrivait déjà de Cousin : « Nostre François, si mal advisé, n'a eu ni l'esprit ni la discrétion de prendre de justes mesures publiques pour l'asseurance de ses desseins aussi hautains et généreux que ceulx des autres. » En effet, le silence s'est fait pendant deux siècles autour de son nom. Il n'a été rompu que de nos jours par MM. Estancelin, Vitet et Margry. Serons-nous plus heureux que nos prédécesseurs, et réussirons-nous non pas à modifier une opinion préconçue, mais à établir que, très-probablement, c'est à un Français que revient l'honneur d'avoir, le premier dans les temps modernes, mis le pied sur le sol américain ?

La meilleure preuve de la probabilité du voyage de Cousin, c'est le grand nombre des expéditions maritimes entreprises par les Dieppois et les Normands dès les premières années du XVIe siècle, dans la direction du Brésil. Ces expéditions sont fréquentes et presque régulières. Elles dénotent de la part de ceux qui s'y risquaient une connaissance réelle du pays où ils s'engageaient. Cousin avait tracé la voie : ses compatriotes la suivirent avec ardeur. De 1488 à 1555, c'est-à-dire depuis l'expédition de Cousin jusqu'à la tentative de colonisation ordonnée par l'amiral de Coligny, les voyages des Français au Brésil se succédèrent tantôt heureux, tantôt marqués par de dramatiques péripéties. Leur souvenir s'est pourtant conservé à grand'peine, moins encore dans les relations françaises que par le témoignage des étrangers, Portugais, Italiens, Allemands même. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'en rechercher la trace à travers les documents contemporains, et d'essayer de reconstituer une période trop délaissée de notre histoire nationale.

II. — Voyages clandestins.

Il peut sembler étrange, au premier abord, que nos histo-

---

les sauvages du Brésil au lieu dit depuis Port Real, mais faute d'avoir gardé par écrit la mémoire de tout cela, tout s'est mis en oubli. »

Digitized by Google

riens du XVIe siècle se soient montrés si peu soucieux de transmettre à la postérité le souvenir de ces aventureux voyages au Nouveau Monde; mais le commerce et la navigation tenaient alors une place bien secondaire dans la politique. C'était sur le continent et jamais sur la mer que se décidaient tous les conflits internationaux. Nos souverains, qui luttaient avec peine et contre leurs propres sujets et contre l'Anglais ou l'Allemand, s'étaient complétement désintéressés des questions d'outre-mer. Leur juridiction et leur protection ne s'étendaient pas au-delà des côtes. L'Océan était un domaine ouvert à tous, mais celui qui s'y aventurait le faisait à ses risques et périls. Dès lors on excuse l'indifférence systématique de nos historiens. L'écho de ces courses lointaines ne parvenait même pas à leurs oreilles. Uniquement préoccupés des faits et gestes de nos souverains, de leurs batailles ou de leurs négociations, ils se souciaient bien peu de tel voyage entrepris par un obscur négociant, ou de telle découverte qui n'agrandissait pas le domaine immédiat de la couronne !

A défaut du témoignage des écrivains contemporains, nos voyageurs et nos négociants auraient au moins dû, semble-t-il, consigner dans des journaux de bord ou dans des relations spéciales le souvenir de leurs découvertes. Ils ne l'ont pas fait, mais leur silence était prémédité. Le 14 mai 1494, le pape Alexandre VI Borgia avait, par une bulle célèbre (1), partagé les

---

(1) De nostra mera liberalitate et ex certa scientia ac de Apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas et terras firmas inventas et inveniendas, detectas ac detegendas versus occidentem et meridiem, fabricando et construendo unam lineam a polo arctico scilicet septentrione ad polum antarcticum scilicet meridiem, quæ linea distet a qualibet insularum quæ vulgariter nuncupantur de les Açores et Cabo verdo centum leucis versus occidentem et meridiem, auctoritate omnipotentis Dei nobis in beato Petro concessa ac vicariatus Jesu-Christi quo fungimur in terris cum omnibus illorum dominiis, civitatibus, castris, locis et villis, juribusque et juris-

Digitized by Google

continents nouveaux entre les deux couronnes de Portugal et d'Espagne. Au-delà d'une ligne tracée d'un pôle à l'autre et passant à cent lieues à l'ouest des Açores, toutes les terres étaient concédées à la couronne d'Espagne. En deçà de cette même ligne, le Portugal était considéré comme le légitime possesseur des îles et continents. Il était interdit à tout autre peuple, non-seulement de s'établir, mais encore d'entreprendre un voyage dans les pays ainsi délimités sans en demander l'autorisation à l'une ou à l'autre des deux cours privilégiées. Le roi François Ier demanda bien un jour, non sans malice, qu'on lui montrât l'article du testament d'Adam qui léguait le Nouveau Monde à ses bons cousins d'Espagne et de Portugal, et, sans plus se soucier de la défense pontificale, envoya coup sur coup plusieurs expéditions en Amérique; les rois d'Angleterre, de leur côté, ne prirent même pas la précaution de protester contre les prétentions du Saint-Siége, et dirigèrent vers les terres nouvelles de nombreux découvreurs: mais la liberté que se donnaient les rois de France ou d'Angleterre était interdite à de simples armateurs. Le fisc espagnol ou portugais surveillait attentivement tous les navires, de quelque provenance qu'ils fussent, et malheur à l'imprudent étranger qui se laissait surprendre! Il était considéré comme pirate et traité sans pitié. Les Portugais surtout soutenaient leurs prétendus droits avec une âpreté extraordinaire. Mais ces prohibitions, au lieu de les comprimer, surexcitaient les convoitises; car, s'il est dans la nature humaine de résister à toute tyrannie, la tyrannie commerciale plus que toute autre inspire une profonde répugnance. Aussi une vaste contrebande s'était-elle organisée, dans laquelle nos Normands, avec leur caractère audacieux et entreprenant, rencontrèrent

---

dictionibus ac pertinentiis universis, vobis hoeredibusque et successoribus vestris Castellœ et Legionis regibus in perpetuum tenore prœsentiarum donamus, concedimus et assignamus etc. Cité par d'Avezac. *Iles de l'Afrique*, p. 2.

Digitized by Google

peu de rivaux, et, à côté des voyages officiels, commencèrent les voyages clandestins.

Le nombre de ces expéditions anonymes fut considérable. En 1858 M. de Castelnau (1), un de nos plus éminents voyageurs, trouvait entre les mains d'un négociant de Salem, dans le Massachussetts, une carte manuscrite des terres polaires visitées depuis de longues années par les navires de ce négociant, et qui n'ont été définitivement décrites et gravées que depuis peu, après les immortels voyages de Kane et de Hayes. Or, si le désir de conserver un monopole commercial empêche de donner l'indication même de régions pauvres et stériles, et cela à une époque où nul ne conteste plus le principe de la liberté des mers, on comprend pourquoi nos marins du XVIe siècle se sont bien gardés d'annoncer bruyamment leurs découvertes, retenus qu'ils étaient par la certitude d'être les seuls à faire des gains énormes dans des pays inexploités et d'une richesse merveilleuse, et arrêtés par la crainte d'être poursuivis comme contrebandiers. Comme le remarque avec autant d'éloquence que de perspicacité notre grand historien Michelet (2) : « Une maladie terrible avait éclaté au XVe siècle, la faim, la soif de l'or, le besoin absolu de l'or. Peuples et rois, tous pleuraient pour de l'or. Il n'y avait plus aucun moyen d'équilibrer les recettes et les dépenses. Fausse monnaie, cruels procès et guerres atroces, on employait tout, mais point d'or. Les alchimistes en promettaient, et on allait en faire dans peu, mais il fallait attendre. Les peuples, maigres et sucés jusqu'à l'os, demandaient, imploraient un miracle qui ferait venir l'or du siècle. » Le miracle s'opéra : Les mines américaines furent découvertes, et les inépuisables richesses d'un sol vierge se déversèrent en Europe. Aussitôt tout le monde se précipita vers les heureuses régions qui

(1) DE CASTELNAU. Voyage dans l'Amérique du Sud t. IV, p. 259.

(2) MICHELET. *La mer*, p. 278.

Digitized by Google

recélaient dans leurs flancs tant de trésors. Combien d'ambitions excitées et de convoitises allumées, et, par conséquent, que d'aventures tentées et de voyages entrepris dès la fin du XVe siècle, dont nous ne savons plus rien! Dès l'année 1501, Alonzo de Hojeda (1), nommé gouverneur d'une partie du Venezuela, constatait la présence d'Anglais établis sur la partie occidentale de la côte depuis quelques années. Balboa (2), dans son fameux voyage à travers l'Amérique centrale, signalait aussi des incursions antérieures faites par des capitaines, dont on ne connaissait pas la nationalité. Ainsi agirent nos compatriotes : ils quittaient mystérieusement la France, après avoir confié à quelque affidé le secret de l'entreprise, évitaient avec soin toute rencontre fâcheuse sur l'Océan, et débarquaient en cachette dans quelque anse ignorée, au besoin sur quelque île voisine du rivage, où ils disposaient leurs comptoirs d'échange, et ébauchaient quelques grossiers retranchements. Avec autant de précautions que les Phéniciens ou les Carthaginois quand ils eurent à lutter contre la concurrence grecque ou romaine, ils abordaient les terres, dont leurs rivaux leur interdisaient l'approche. Comme ils connaissaient le prix du silence, ils ne consentaient à le rompre qu'en faveur de leurs amis. De la sorte s'explique, par l'indifférence des historiens officiels, et par l'abstention volontaire de nos marins, l'absence de renseignements précis sur nos navigations au Brésil dans la période que nous étudions.

Ces expéditions ont pourtant été faites ; elles ont même été fort nombreuses et presque régulières. En 1503, lorsque le capitaine Paulmier de Gonneville, dont nous raconterons bientôt le voyage à travers l'Atlantique et sur les côtes brésiliennes, débarqua pour la seconde fois sur le continent améri-

---

(1) NAVARRETE. Collecion de viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Espânoles etc., trad. de la Roquette, t. III, p. 41, 86, 88, 543, 545

(2) id., p. 367, 379, 380.

Digitized by Google

cain, il remarqua, non sans étonnement, que les indigènes ne paraissaient nullement surpris de sa présence. Ils connaissaient l'usage des divers instruments qui garnissaient le navire, ils n'ignoraient même pas les redoutables effets de l'artillerie : enfin, comme le constate Gonneville, ils avaient déjà vu des Européens, et avaient échangé contre les objets qui excitaient leur curiosité ou leur admiration, les diverses productions de leur sol « comme estoit apparent par les denrées de chrestienté que les dits Indiens avoyent. » (1) Rien ne prouve, il est vrai, que ces Européens fussent des Français, mais rien non plus ne prouve le contraire ; et, comme les Portugais avouent qu'ils n'ont connu le Brésil qu'en 1500 avec Alvarès Cabral, et qu'ils n'en ont pris réellement possession que quelques années plus tard avec Cristoforo Jacquez, Affonso Souza et plusieurs autres, il n'est pas improbable que c'étaient des compatriotes de Gonneville qui, avant lui, avaient ouvert des relations avec ces indigènes brésiliens.

Aussi bien un autre passage (2) de la relation de Gonneville est plus explicite encore : « Or passez le tropique Capricorne, écrivait-il, hauteur prinse, trouverent estre plus esloignez de l'Affrique que du pays des Indes Occidentales, *où d'empuis aucunes années ença* les Dieppois et les Malouins et autres Normands vont quérir du bois à teindre en rouge, cotons, guenons, et perroquets et autres denrées ». Assurément l'expression géographique d'Indes Occidentales manque de précision, et s'applique tout aussi bien à l'Amérique du Nord qu'à celle du Midi, mais ce n'est que dans l'Amérique du Midi et spécialement dans le Brésil qu'on trouvait alors des bois de teinture, des guenons et des perroquets. Les Français voyageaient donc au Brésil plusieurs années avant Gonneville, et déjà même il existait des relations suivies entre les

(1) Nouvelles annales des Voyages. Juillet 1869. D'Avezac. *Mémoire sur Gonneville.*

(2) id. id.

Digitized by Google

deux régions, puisque un commerce régulier s'était établi. Ce sont justement des Normands et des Bretons, c'est-à-dire ceux de nos compatriotes qui avaient dû être les premiers informés de la découverte de Jean Cousin, qui s'élançaient sur ses traces, et exploitaient les richesses encore inconnues de la région. Nous ne pouvons, il est vrai, préciser aucune date, ni désigner aucun nom ; mais la réalité historique de ces voyages nous semble indiscutable, et nous nous associerons de tout cœur à la fière protestation de la Popellinière qui, frappé de l'insouciance des Français en matière de navigation, revendiquait hautement pour les siens l'honneur d'avoir précédé tous les autres peuples de l'Europe dans la découverte du Brésil. « Les François (1) toutesfois, Normands surtout et les Bretons maintiennent avoir premiers descouvert ces terres et d'ancienneté trafiqué avec les sauvages du Brésil contre la rivière de Saint-François, au lieu qu'on a despuis appelé Fort Real. Mais, comme en autres choses, mal advisez en cela, ils n'ont eu ny l'esprit ny discrétion de laisser un seul escrit public pour asseurance de leurs desseins... tellement que le Portugais se veut attribuer l'advantage d'en estre paisible seigneur par le moyen de Pedralvarez, lequel, pour laisser avant que partir nom éternel à cette belle province, fit hausser... une croix beniste avec toutes les solennités qu'y peurent pratiquer les prestres qu'il y avoit menez, la nommant aussi terre de Sainte-Croix. Les François seuls l'ont nommée Terre de Brésil par ignorance de ce que dessus, et qu'ils y ont trouvé ce bois à commandement, encore qu'il n'y soit qu'en une contrée, laquelle mesme en porte assez d'autres ».

Ce passage, bien qu'il soit l'écho d'une tradition perdue par notre négligence, ne suffirait pas pour appuyer nos prétentions nationales, car l'auteur des *Trois Mondes* ne cite pas

---

(1) La Popellinière. *Les trois mondes*, livre III., p. 21.

Digitized by Google

ses autorités, et les procédés actuels de la critique historique répudient un pareil genre de preuves : mais cette justice, que nos compatriotes se refusent à eux-mêmes, les étrangers plus impartiaux ou plus soucieux de la vérité n'hésitent pas à la leur rendre. On conserve à la bibliothèque (1) de Dresde un opuscule intitulé : *Copia des Newen Zeytung auss Pressilig land.* C'est la version allemande, d'après un original qui paraît portugais, d'un fragment de lettre relatif à un navire arrivé du Brésil le 12 octobre précédent. Comme la *Copia des Zeitung* ne porte ni désignation de date, ni nom d'auteur, ni lieu d'impression, il est impossible de préciser l'année à laquelle eut lieu le voyage. On sait seulement, d'après l'interprétation de certains passages, qu'il se fit dans les premières années du XVIe siècle (2). Ce document n'a pour nous d'importance que parce qu'il y est parlé des arrivages antérieurs et répétés, sur la côte Brésilienne, de marins dépeints par les indigènes aux Portugais de telle façon qu'on ne peut méconnaître en eux des Français, et particulièrement des Normands. « Les habitants de cette côte, lisons-nous dans la *Copia* (3), rapportent que de temps en temps ils voient arriver d'autres navires, montés par des gens qui sont habillés comme nous ; d'après ce que disent les indigènes, les Portugais jugent que ce sont des Français. Ils ont généralement la barbe rousse ». Les Portugais, rivaux et ennemis naturels de nos matelots, étaient

---

(1) Humboldt dans son *Histoire de la Géographie du nouveau continent* (t. V, p. 239-258), et Ternaux Compans dans *les Nouvelles annales des Voyages* (1840 t. II, p. 306-309) en ont donné la traduction française. L'original est cité par Varnhagen, *Historia geral do Brasil*, t. I, p. 435.

(2) D'Avezac. Bulletin de la société de Géographie, 1856.

(3) Os moradores da costa disseram que, de quando em quando, ahi chegavam outros navios, cujas tripolacôes se vestiam como os nossos, e tinham quasi todos a barba ruiva. Os Portuguezes creem por estes signaes serem Francezes...

Digitized by Google

les meilleurs juges de la question. S'ils croyaient que ces étrangers étaient des Français, il faut nous incliner devant leur perspicacité commerciale. Ils nous jalousaient, ou plutôt nous détestaient, et, puisqu'ils se prononcent si nettement, leurs soupçons valent une certitude. Dès les premières années du XVIe siècle et même dès la fin du XVe, par conséquent dans les quinze années qui séparent l'expédition de Cousin et le voyage de Gonneville (1488-1503), nos compatriotes fréquentaient donc la côte brésilienne, et, malgré la jalousie ou les hostilités portugaises, ils n'ont plus cessé de la fréquenter.

A propos de l'authenticité de ces voyages, nous alléguerons une preuve qui, pour être philologique, n'en a pas moins sa grande valeur. Quand Alvarez Cabral découvrit le Brésil en 1500, il lui donna le nom de terre de Santa-Cruz, et cette dénomination officielle fut, pendant le XVIe siècle, acceptée et répétée non pas seulement par les Portugais, mais encore par tous les cartographes de l'époque. Les Français au contraire n'ont jamais cessé de désigner ce pays sous le nom qui depuis a prévalu. Or, que signifie le mot *Brésil?* Il a de tout temps été employé pour indiquer les bois de teinture de provenance exotique. En Italie, dès le XIIe siècle, *bresill, brasilly, bresilzi, braxilis, brasile* étaient appliqués à un bois rouge propre à la teinture des laines et du coton. Muratori l'a prouvé en citant les tarifs de la douane de Ferrare en 1193, et ceux de Modène en 1306 (1). Marco Polo parle également du *berzi* « qu'ils ont en grant habondance, do meillor dou monde » (2). En Espagne le bois de teinture ou *brasil* fut introduit de 1221 à 1243 (3). En France, nous lisons dans

---

(1) Muratori. *Antiquités italiennes*, t. II. Dissertation XXI, p. 894-899.

(2) Marco Polo. T I, p. 99, édit. Société de géographie, 1824.

(3) Capmany. *Memorias sobre la antigua marina, comercio y artes de Barcelona*, t. II, p. 4, 17, 20.

Digitized by Google

le *Livre des métiers*, rédigé sous le règne de Saint-Louis (1) : « Li barillier puvent fere baris de fus de tamarie et de *brezil* » et plus loin « nus tabletier ne puet mettre, avec buis nule autre manière de fust, qui ne soit plus chier que buis ; c'est à savoir cadre, benus, *brezil* et cîpres ». A la fin du même siècle le brésil est mentionné, comme article d'importation, dans les *droitures, coustumes et appartenances de la viscomté de l'eau de Rouen* (2). En 1387 la coutume d'Harfleur élève les droits sur le *brésil* à quatre deniers et demi les cent livres (3). En 1396 les droits sur cette précieuse denrée étaient fixés pour Dieppe à « la carche de *bresil* VIII deniers, la balle III deniers (4) ». Il est donc certain que toute l'Europe occidentale, pendant le moyen-âge, appelait brésil les bois de teinture. Par le plus curieux des hasards, le nom de la production fut appliqué au pays producteur, et, comme on ne connaissait pas exactement la situation de ce pays, la terre du Brésil, au fur et à mesure des découvertes, voyagea, comme avaient voyagé dans l'antiquité l'Hespérie, le mont Atlas ou les colonnes d'Hercule. Le portulan Médicéen de 1351 dessine au milieu de l'Atlantique une insula de Brazi. La carte de Picignagno en 1367 la conserve sous le nom d'insula de Bracir, et la carte catalane de 1375 sous celui d'insula de Brazil. Sur le portulan de Mecia de Viladestes (1413) nous trouvons à l'ouest de l'Irlande une insola de Brazil. Le portulan de la bibliothèque de Dijon, dont il est permis de fixer la date à l'année 1428, les cartes d'Andrea Bianco (1436) et de Fra Mauro (1457) l'enregistrent soigneu-

---

(1) *Le livre des métiers.* — Collection des documents inédits de l'histoire de France, p. 104 et 177.

(2) Bibliothèque nationale Ms. 10391-13.

(3) Archives de la Seine-Inférieure. Registre des *droits et coutumes de la prévôté d'Harfleur.*

(4) id. *Coutumes de Dieppe,* fol. 28 et 32.

Digitized by Google

sement. L'atlas d'Ortelius et celui de Mercator (1569) conservent encore ce nom, et le souvenir de cette île errante s'est perpétué jusqu'à nos jours dans le Brasil Rock, rocher basaltique, que marquent les cartes anglaises et allemandes à quelques degrés à l'ouest de l'extrémité occidentale de l'Irlande.

A peine l'Amérique fut-elle découverte que les voyageurs ou plutôt les négociants s'imaginèrent qu'ils venaient de retrouver le pays originaire du bois de brésil. Pierre Martyr Anghiera (1) raconte que Colomb, dans son second voyage, trouva à Haïti des forêts de ce bois que les Italiens nomment *vergino* et les Espagnols *brasile*. Dans le troisième voyage (2) il chargea sur la côte de Paria trois mille livres de brésil supérieur à celui d'Haïti. A mesure que les découvertes s'étendaient au sud du cap Saint-Augustin, le commerce de bois rouge devint de plus en plus actif. Ainsi Amerigo Vespucci (3) dans sa quatrième expédition (1504) en prenait un chargement entier à la baie de tous les saints. Dès 1516 le gouvernement espagnol défendait l'importation de tout brésil, qui ne proviendrait pas des Indes Occidentales appartenant aux domaines de Castille (4). On s'empressa de ne pas obéir à ces prescriptions intempestives, et plus que jamais les côtes de l'Amérique méridionale continuèrent à être exploitées surtout à cause de leurs bois de teinture. Aussi l'usage prévalut-il peu à peu de les désigner sous le nom de cette pré-

---

(1) P. Martyr. *Oceanica*. Dec I, liv. IV, p. 11. Sylvas immensas, quæ arbores nullas nutriebant alias prœterquam coccineas, quarum lignum mercatores Itali verzinum, Hispani brazilum appellant.

(2) id. liv. IX, p. 21.

(3) In eo portu bresilico puppes nostras onustas efficiendo quinque perstitimus mensibus.

(4) Navarrete. *Doc. Diplomat.*, t. II, p. 339. Ordenanzas hechas el 15 de junio 1516.

Digitized by Google

cieuse denrée, et c'est ainsi qu'à la dénomination de *Terra de Santa Cruz* imposée par Cabral se substitua celle de *Terra de Brasil,* » changement inspiré par le démon, écrit avec une naïve terreur l'historien Barros (1), car le vil bois qui teint le drap en rouge ne vaut pas le sang versé pour notre salut ».

Bien des années avant que l'orgueil portugais se fût abaissé à accepter une dénomination consacrée par l'usage, ou que les autres peuples de l'Europe se fussent conformés à cette appellation, nos compatriotes ne nommaient jamais que terre du Brésil le pays où ils trouvaient le brésil. Nous en avons la preuve dans la relation du voyage de Gonneville. Presque à chaque page il emploie le mot Brésil. Il cite même le cap Saint Augustin, que venait à peine d'entrevoir ou de retrouver Américo Vespucci. « Dempuis après, lisons-nous dans le procès-verbal de retour, le *Brésil connu*, firent une traversée de plus de huit cents legues sans ver aulcune terre avec la plus mauvaise aise du monde, toujours demenés par la pluie, la tempeste dans de grandes tenebres... et furent forcés de doubler *le chapo d'Augoustin.* » (2) Que signifient ces mots de Brésil et de chapo d'Augoustin, employés par Gonneville dans la relation d'un voyage entrepris en 1503, par conséquent bien avant que les Portugais eussent changé la dénomination officielle de terre de Santa Cruz, si ce n'est que la région décrite par l'intrépide marin était depuis longtemps visitée par les Français, et qu'ils connaissaient, même dans ses particularités physiques, le pays qu'ils désignaient par le nom même de sa principale production ? Nous avons donc le droit d'affirmer que ce sont les Français qui ont donné au Brésil le nom qui ne lui fut définitivement attribué que plus tard.

Ce qui prouverait encore la réalité de ces voyages ou clandestins ou ignorés, c'est le grand nombre des mots brésiliens

---

(1) Barros. *Asia*, Dec. I, liv. V, § 53.

(2) *Nouvelles annales des voyages*, ouvr. cit.

Digitized by Google

qui ont passé directement dans notre vocabulaire. Dans tous les autres pays américains, où nous avons été précédés par un autre peuple européen, par les Espagnols par exemple, nous avons toujours désigné les productions du Nouveau Monde par le nom que leur donnaient les Espagnols. Nous reconnaissions par cela même que nous n'avions pas été les premiers à découvrir ces contrées. Dans le Brésil au contraire nous n'avons emprunté ni aux Espagnols, ni aux Portugais, ni à personne les dénominations locales : c'est aux indigènes eux-mêmes que nous avons demandé les noms du *tapir*, du *sagouin*, de *l'ara*, du *toucan*, de *l'acajou*, de *l'anana*, du *manioc* et de cent autres animaux ou productions qui sont passés directement dans notre langue. N'est-ce pas la meilleure preuve que, dès l'origine, nos négociants ont été en contact direct avec les tribus brésiliennes ? Si les Portugais ou tout autre peuple avait occupé, avant eux, cette belle région, nous n'aurions pu que traduire en français leur traduction du brésilien et le mot indigène eût été à peu près méconnaissable, tandis que les empruntant de première main aux Brésiliens nos alliés, nous n'avons eu qu'à les habiller à la française pour leur donner tout de suite droit de cité.

De tout ceci ne résulte-t-il pas que, pour ne pas avoir laissé de traces authentiques dans l'histoire, les voyages de nos compatriotes au Brésil, de 1489 à 1503, n'en sont pas moins plus que vraisemblables ?

III.— Voyage de Gonneville.

En 1503, le capitaine Paulmier de Gonneville, dont nous avons déjà cité le nom, accomplit au Brésil le premier des voyages par ordre chronologique, dont nous ayons la preuve officielle. Ce vaillant capitaine serait parti de Honfleur en juin 1503, aurait touché successivement à Lisbonne, aux Canaries, aux îles du Cap Vert et au Brésil; mais, après avoir doublé le cap Saint Augustin, il se trouvait à la hauteur du cap des Tourmentes, quand il fut battu plusieurs semaines

Digitized by Google

par une tempête qui le jeta, lui et ses compagnons, sur un continent inconnu, où ils séjournèrent six mois environ. En 1663, un des descendants du capitaine, issu du mariage de sa fille avec un des sauvages qu'il avait ramenés avec lui, l'abbé Binot Paulmier de Gonneville, qui désirait fonder une mission dans les terres australes, publia la première relation sur le voyage de son ancêtre dans son *Mémoire présenté au pape Alexandre VII par J. Paulmier de Gonneville, prêtre indien, chanoine de la cathédrale de Saint Pierre de Lisieux, touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans la terre australe, tiré d'une déclaration judiciaire faite par Gonneville au siége de l'Amirauté, sur la réquisition du procureur du roi le 19 juillet 1505*. L'abbé de Gonneville prétendait dans son mémoire, qu'appuyèrent Saint Vincent de Paul et les évêques destinés aux premières missions de l'extrême Orient, que le continent découvert par son ancêtre était l'Australie. Comme les preuves qu'il alléguait semblaient vraisemblables, et que d'un autre côté cette prétention flattait l'amour-propre national, on accepta son affirmation sans la discuter. Avec le temps cette opinion s'accrédita. Flacourt (1), un des premiers marins qui plantèrent à Madagascar le drapeau de la France, n'hésitait pas à proclamer que le continent entrevu par Gonneville ne pouvait être que l'Australie. Le président de Brosses (2), dans sa fameuse *Histoire des terres australes*, plaçait ce continent sous les Moluques, dans ce qu'on appelait de son temps l'Australasie. En 1832, M. Estancelin (3), l'ingénieux et savant auteur des *Recherches sur la navigation des Normands*, réclamait encore pour son compatriote l'honneur de cette découverte. On avait pourtant remarqué qu'il était à peu près

(1) DE FLACOURT. *Histoire de la grande isle Madagascar*.

(2) DE BROSSES. *Histoire des terres australes*, t. I, p. 106-120.

(3) ESTANCELIN. *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, p. 165.

Digitized by Google

impossible de déterminer la situation précise de cette contrée; on s'étonnait de ce que les naturels, dont Gonneville avait retracé les mœurs, ressemblassent si peu aux indigènes australiens; on trouvait également que les diverses étapes du voyage ne concordaient pas avec les distances parcourues. De plus, en 1738, Bouvet de Lozier (1), chargé par la Compagnie des Indes de trouver un point de relâche dans les parages que Gonneville, passait pour avoir sillonné le premier, ne rencontrait que la terre de la Circoncision, au milieu des glaces. En 1770 après la perte du Canada, de la Louisiane et des Indes, quand la France cherchait une compensation à ses pertes, le capitaine Kerguelen de Tremarec (2) reçut la mission officielle de retrouver cette terre de Gonneville, placée, croyait-on, sur le chemin des Indes; mais il se heurta à des glaces flottantes et dut renoncer à son projet. Ce double insuccès avait ébranlé les théories de l'abbé Paulmier. Pourtant, à l'exception d'un certain Bénard de la Harpe, qui croyait que la terre de Gonneville correspondait aux côtes de Virginie, savants et marins s'obstinaient à chercher ce continent mystérieux à l'est du cap de Bonne-Espérance, dans l'Océan Indien ou dans la mer Pacifique. Les uns s'en tenaient à l'opinion commune; les autres désignaient Madagascar. Cette opinion émise pour la première fois par le capitaine de Kerguelen, fut reproduite par Eyriès dans son *Histoire des Voyages* et par Léon Guérin (3) dans son *Histoire des marins français*. Tout récemment le baron Baude (4), dans un article

---

(1) MARGRY. *Les navigations françaises du XIVe au XVIe siècle*, p. 151, 152.

(2) DE KERGUELEN. *Relation de deux voyages dans les mers australes et les Indes, faits de 1771 à 1774.*

(3) L. GUÉRIN. *Histoire des Marins français.*

(4) BAUDE. *Le golfe intérieur de la Seine.* Revue des deux mondes 15 août 1860.

Digitized by Google

de la *Revue des deux mondes*, se rangeait encore à cette hypothèse. Les uns et les autres se trompaient pourtant : c'était à l'ouest et non pas à l'est du cap de Bonne Espérance, sur l'Océan atlantique par conséquent et non pas sur la mer des Indes ou le grand Océan qu'avait voyagé de Gonneville, et le hardi marin avait entrevu non pas l'Australie ou Madagascar, mais bien le Brésil.

Voici comment on est arrivé à résoudre ce problème géographique. L'abbé Paulmier de Gonneville avait bien eu entre les mains la relation authentique de l'expédition de son aïeul, mais sa copie est non-seulement fautive mais encore infidèle, peut-être de parti pris, et tous les auteurs qui, après lui, ont traité la question, n'ont jamais reproduit que ce texte controuvé. Bouvet de Lozier (1) avait déjà soupçonné que ce texte présentait des lacunes et des erreurs, et aurait voulu consulter le document original, mais on lui répondit de Honfleur que les registres de l'Amirauté étaient incomplets. Le comte de Caylus et l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Fréret en tête, se préoccupèrent également de retrouver la relation authentique, mais ces recherches furent aussi inutiles que les précédentes. M. Estancelin crut être plus heureux en s'adressant aux bureaux du ministère de la marine, mais son espoir fut encore déçu. En 1847 seulement, M. P. Margry, archiviste de la marine, eut l'heureuse chance de retrouver dans le dépôt confié à sa garde la copie entière du procès-verbal de retour du 19 juillet 1505. Cette copie avait été envoyée après le retour de Kerguelen au ministre de la marine, Sartines, par un des descendants de Gonneville, qui revendiquait pour son ancêtre l'honneur de ses actes. Elle présentait avec la version de l'abbé Paulmier de notables différences, qui permirent à M. Margry de démontrer que Gonneville avait débarqué non pas en Australie, mais bien au Brésil (2). En 1869, M. d'Avezac

(1) Margry, ouv. cit., p. 156.
(2) Margry, ouv. cit., § III, p. 135-181.

Digitized by Google

compléta la démonstration en publiant la relation originale qui avait enfin été retrouvée par M. Paul Lacroix (1), conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Ce savant avait remarqué en rédigeant un catalogue résumé des manuscrits du marquis de Paulmy une plaquette de douze feuillets in quarto (cotée H. F. 24 ter), dont il prit copie, et qu'il communiqua à M. d'Avezac. Ce dernier en reconnut tout de suite l'importance capitale, et s'empressa de la publier en lui restituant son vrai titre : *Déclaration du voyage du capitaine Gonneville et ses compagnons ès Indes, et recherches faites audit voyage baillées vers justice par il capitaine et ses dits compagnons, iovste qu'ont requis les gens du Roy nostre Sire, et qu'enioint leur a esté.* Grâce à ces deux pièces d'une authenticité incontestable, il nous sera facile de détruire une erreur trop longtemps accréditée, et de prouver, après MM. Margry et d'Avezac, que Gonneville n'a pas découvert l'Australie, mais simplement qu'il a continué l'œuvre de Jean Cousin, et débarqué au Brésil après de longues courses sur l'Atlantique.

Paulmier de Gonneville et deux de ses amis, Jean l'Anglois et Pierre le Carpentier, fiers et hardis compagnons, habitués comme tous leurs compatriotes aux courses lointaines et aux expéditions lucratives, n'avaient pas vu sans un secret dépit les négociants portugais décharger sur les quais de Honfleur (2) « les belles richesses d'épiceries et autres raretez venant en icelle cité de par les navires Portugalloises allant ès Indes Orientales empuis aucunes années découvertes. » Ils résolurent de tenter la fortune dans ces contrées encore inconnues, dont on racontait tant de merveilles. Comme ils n'avaient pas à compter sur le secours du gouvernement, et qu'il leur fallait au contraire garder le secret pour ne pas éveiller les soupçons des deux puissances qui s'étaient attribué l'exploitation

(1) D'Avezac. *Nouvelles annales des voyages.* Juillet 1869.

(2) D'Avezac, ouv. cit.

Digitized by Google

exclusive des terres nouvelles, ils ne cherchèrent pas à étendre leur entreprise en dehors de leur ville natale. Ils s'adressèrent seulement à deux Portugais, Bastiam Moura et Diégo Colnuto, que les hasards de leur existence avaient conduits à Honfleur, et les engagèrent comme pilotes. Il est probable qu'ils achetèrent chèrement leurs services, car ces deux étrangers jouaient gros jeu en consentant à guider des Français dans des mers que leur souverain considérait comme siennes. Quelques bourgeois de la ville, entraînés par leur exemple, et séduits par la perspective d'un gain probable, s'associèrent à leur entreprise, et contribuèrent à l'achat et à l'armement d'un navire de cent vingt tonneaux, auquel ils donnèrent un nom de bon augure, l'*Espoir*. Ils se nommaient Etienne et Antoine Théry, Adrien de la Mare, Batiste Bourgeoz, Thomas Atinal et Jean Caney.

Il faut lire dans la *Declaration du voyage* la curieuse énumération des armes et des munitions de guerre, du matériel naval de rechange, des approvisionnements et des marchandises qu'on entasse à fond de cale. C'est l'unique moyen non-seulement de se rendre compte des conditions d'un voyage au long cours au commencement du XVIe siècle, mais encore de savoir quels étaient à cette époque les principaux articles d'exportation destinés aux terres nouvelles. La liste des marchandises nous intéressera tout particulièrement, car dès lors nous les retrouverons sur tous les navires envoyés par nos compatriotes au Brésil : trois cents pièces de diverses toiles, quatre mille haches, bêches, serpes, coutres ou fourches, deux mille piques, cinquante douzaines de petits miroirs, et six quintaux de rassades de verre. On nommait ainsi des verroteries vénitiennes diversement colorées, et percées au milieu, qu'on pouvait assembler en colliers ou en bracelets. Les miroirs et les rassades, dans la pensée des organisateurs de l'expédition, devaient concilier à nos marins les bonnes grâces des beautés indigènes, dont ils voudraient avoir pour amis les frères ou les maris. L'*Espoir* portait encore dans ses flancs huit quintaux de

Digitized by Google

quincaillerie de Rouen, deux cent quarante douzaines de couteaux, et une balle d'épingles et d'aiguilles. On ne comprend guère l'utilité de ce dernier article pour un pays dont les habitants portaient un costume si rudimentaire, mais comme Gonneville et ses associés ne connaissaient encore que très-imparfaitement leurs futurs clients, ne sont-ils pas excusables d'avoir supposé que ces clients pourraient avoir besoin d'épingles pour retenir, et d'aiguilles pour réparer leurs vêtements ? Par une semblable ignorance des nécessités économiques s'explique la présence à bord de *l'Espoir* de vingt pièces de droguet, trente de futaines, quatre de drap écarlate, huit de draps divers, une de velours figuré, et de quelques robes brochées. Il est probable que cette partie de la cargaison ne dut pas être à Gonneville d'une grande utilité pour ses relations avec les Américains, mais ne perdons pas de vue qu'en partant de Honfleur il avait l'intention de débarquer aux Indes, et nullement sur le nouveau continent.

Soixante hommes (1), matelots, volontaires et officiers composaient l'équipage. Presque tous étaient originaires de Normandie. Le premier pilote se nommait Colin Vasseur, et le directeur général de l'expédition était Gonneville. Ses associés l'avaient choisi non pas seulement parce qu'il était intéressé directement, et sans doute pour une grosse part, à la réussite de l'entreprise, mais surtout parce qu'il s'était acquis une réputation légitime par son expérience nautique et sa fermeté à toute épreuve.

L'armement du navire, le recrutement de l'équipage et les derniers préparatifs de l'embarquement ne furent achevés qu'en juin 1503. Quand tout fut disposé, matelots et officiers vinrent, d'après un touchant usage, s'agenouiller ensemble

---

(1) Voir la liste de bord dressée par M. d'Avezac (*Nouvelles Annales des Voyages*, juillet 1869).

Digitized by Google

au pied des autels. Ils reçurent les sacrements, et, après avoir appelé sur leur entreprise les bénédictions célestes, mirent à la voile le jour de saint Jean-Baptiste, le 24 juin 1503.

Les premiers jours de la navigation ne furent signalés par aucun incident notable. Le 12 juillet, l'*Espoir* arriva en vue des Canaries, le 30 il était au cap Vert. Dans les premiers jours d'août il franchissait la ligne; mais à peine avait-il pénétré dans l'hémisphère austral que la chance tournait. Le scorbut se déclarait à bord. On ne résistait pas alors à cette terrible maladie. Le 12 septembre, six des compagnons de Gonneville avaient déjà succombé: Louis Le Carpentier, un des promoteurs de l'entreprise, Coste, un engagé volontaire que l'attrait de l'inconnu avait jeté dans l'entreprise, Pierre Estienne, Cardot Hascamps de Pont-Audemer, Marc Drugeon du Breuil, et Philippe Muris de Touques. Pendant plusieurs semaines, Gonneville, malgré les maladies qui décimaient les siens, continua résolûment sa marche à travers l'Atlantique, sans autre rencontre que celle de varechs flottants. Il se croyait arrivé fort au-dessous de cap de Bonne-Espérance, tant à cause de la route parcourue que de la diminution très-sensible de la température. On s'étonnera peut-être de le voir traverser l'Atlantique en ne suivant d'autre direction que celle du Sud, et en évitant pour ainsi dire de parti pris le voisinage des terres: mais il agissait ainsi en premier lieu parce qu'il ne voulait pas naviguer dans des mers fréquentées par les flottes portugaises, et en second lieu parce qu'il était de tradition parmi ses compatriotes, depuis Descaliers et Jean Cousin, de toujours se diriger au Sud jusqu'à la hauteur où l'on désirait aborder le continent africain ou le doubler. Vasco de Gama, dans ses fameuses *Instructions nautiques pour le voyage des Indes*, rédigées en 1500, avait expressément recommandé, une fois qu'on aurait dépassé l'île San Iago du cap Vert, de suivre cette direction. Ses instructions avaient été fort goûtées. Il est très-probable que les deux Portugais qui servaient de guide à Gonneville les connaissaient. En tous cas, ils se

Digitized by Google

conduisaient comme d'après un plan arrêté. La rencontre de ces varechs flottants, ainsi que l'abaissement de la température, nous permettront d'avancer que l'*Espoir* était alors arrivé dans le voisinage de l'*île* Tristan d'Acunha, très-reconnaissable à la masse des goëmons flottants qui signalent son approche.

Nous avons jusqu'à présent suivi pas à pas dans son voyage à travers l'Atlantique, le navire de Gonneville; mais voici que la narration ne présente plus ni clarté ni précision. Des vents contraires s'élèvent tout à coup : « si que par après de trois sepmaines n'avancérent guières... et fut ledit malheur d'autre suivi, scavoir, de rudes tourmentes, si véhémentes que contraints furent laisser aller, par aucuns iours, au gré de la mer, à l'abandon, et perdirent leur route, dont estoient fort affligez, pour le besoin qu'ils avoient d'eaux et se rafraichir en terre. » Nous avouerons avec Gonneville qu'il est impossible de préciser la région de l'Atlantique où l'*Espoir* fut ainsi ballotté pendant plusieurs semaines jusqu'au 30 novembre. Nous lisons bien dans la relation le passage suivant « aussi estoient incommodez de pluyes puantes qui tachoient les habits : cheutes sur la chair, faisoient venir bibes, et estoient frequentes, » et nous savons d'un autre côté qu'en approchant des côtes méridionales du Brésil de pareilles pluies sont assez fréquentes (1) ; mais comme elles peuvent tomber sur un espace plus ou moins considérable, nous ne pouvons encore rien préciser.

---

(1) Ainsi nous lisons dans la Relation d'un *Voyage fait au Brésil* par Jean de Léry (§ iv) : « La pluye qui tombe soubs et ès environs de ceste ligne non seulement put et sent fort mal, mais aussi est si contagieuse que si elle tombe sur la chair, il s'y leve des pustules et grosses vessies ». Dans la première des lettres de Nicolas Barré, que nous aurons occasion de citer plus loin, nous lisons encore : « les vents estoient ioincts avec pluye tant puante, que ceulx lesquels estoient mouillez de ladicte pluye, souldain ils estoient couverts de grosses pustules ».

Digitized by Google

A cette période de mauvais temps succédèrent quelques jours de calme : « disent que la tourmente fut suivie d'aucuns calmes, si qu'avançoient-ils peu (1) ». Ici nous serons plus affirmatifs. Cette alternative de violentes tempêtes et de calmes plats nous permettra d'indiquer approximativement la région de l'Atlantique dans laquelle ils se trouvaient. Nos marins lui donnent un nom familier : *Le Pot au noir ;* c'est le *Doldrums* des Anglais, le *Cloud ring* de Maury, autrement dit l'anneau nébuleux de notre planète, oscillant au gré des saisons entre le nord et le sud, la région des calmes équatoriaux, des poissons volants et du scorbut. Elle est située entre le 35° et le 37° latitude sud, le 15° et le 2° longitude ouest de Paris.

Nous arrivons à un passage décisif qui a été singulièrement défiguré dans la version de l'abbé Binot Paulmier. L'*Espoir*, on l'a vu, n'avait pas encore quitté l'Atlantique. Or, l'abbé Binot Paulmier raconte qu'*après avoir doublé le cap de Bonne Espérance* il fut assailli d'une furieuse tempête, qui lui fit perdre sa route, et subit plusieurs semaines de calme plat avant de rencontrer par hasard un continent inconnu. C'est uniquement sur ce passage qu'on s'appuyait pour établir que Gonneville, après avoir doublé le cap, avait découvert ou Madagascar ou plutôt l'Australie. Mais il n'y a rien de semblable ni dans le *Procès-verbal du retour, ni dans la Déclaration de voyage :* Nous lisons en effet dans le premier de ces documents: « Estant à la hauteur du cap Tourmente, battus par furieux vent touiours excessif, sans remarcher aucune baie, ils furent abandonnés au calme d'une mer qu'ils ne connaissaient pas ». La *Déclaration* est d'accord avec le *Procès-verbal de retour :* « Item disent que huit iours après la Toussaint virent flottants en mer de longs et gros roseaux avecques leurs racines, que les deux Portugallois disoient estre le signe du cap de Bonne-Espérance, qui leur fit grande ioie. » Suit le

(1) D'Avezac. ouv. cit.

Digitized by Google

récit de la tempête qui les égare et des calmes plats qui leur font perdre un temps précieux, mais il n'est pas dit un mot qui indique que Gonneville ait doublé le cap. L'abbé Binot Paulmier avait pris sur lui d'avancer que son ancêtre avait doublé le cap, tandis que le *Procès-verbal* indiquait seulement que la tempête vint les battre à la hauteur de ce cap, et la *Déclaration* qu'ils approchèrent de la pointe méridionale de l'Afrique. Il est donc prouvé par ces deux textes indiscutables que l'*Espoir* n'est pas sorti de l'Atlantique, et dès lors ce n'est plus en Australie mais ailleurs, non plus à l'est mais à l'ouest, qu'il faut chercher ce continent inconnu.

Aussi bien un autre passage de la *Déclaration de voyage*, nous démontrera jusqu'à l'évidence non-seulement que l'abbé Binot Paulmier avait, ou par ignorance, ou de parti pris altéré le texte qu'il avait sous les yeux, mais encore que le continent découvert n'était que l'Amérique: « Dieu les réconforta, car ils commencèrent à voir plusieurs oiseaux venans et retournans du costé du zud; ce qui leur fit penser que de là ils n'estoient éloignez de terre: pour quoy, *iaçoit qu'aller là fust tourner le dos à l'Inde Orientale*, necessité lez fit tourner les vesles, et le cinq ianvier descouvrirent une grande terre, qu'ils ne purent aborder que l'assoirant du lendemain ». L'*Espoir* a donc décidément tourné le dos à l'Inde Orientale, renoncé par conséquent à doubler le cap de Bonne-Espérance et pris la direction de l'ouest, afin de rencontrer la terre dont le voisinage lui est annoncé par des bandes d'oiseaux: c'est ainsi que, que, le 5 janvier 1504, ils abordent en vue de la côte américaine, la seule qu'ils pouvaient rencontrer sur leur chemin dans cette direction, et qu'ils y débarquèrent le lendemain 6 janvier.

Cette partie du continent américain ne peut être que le Brésil, et dans le Brésil, nous nous prononcerons pour les provinces méridionales, car il est dit expressément qu'Essomericq, un des jeunes indiens que Gonneville ramena en France, habitait un pays situé au delà du tropique austral.

Digitized by Google

L'*Espoir* aborda probablement entre le 33° et le 23° de latitude sud, à cette partie de la côte brésilienne qui correspond aux provinces actuelles de São Paulo, Santa Catarina et Rio Grande do Sul. Après avoir reconnu le pays, nos Normands arrivèrent dans un fleuve qui était (1) « quasiment comme la rivière de l'Orne ». Il ne faudrait peut-être pas prendre à la lettre cette indication ; nos compatriotes étaient hantés par les souvenirs du pays natal ; depuis plusieurs mois ils n'avaient pas vu la terre. Le premier pays où ils débarquèrent dut leur paraître délicieux, et leur rappeler la « tant doulce terre de France » ; mais il est à peu près impossible de fixer la position de ce fleuve brésilien, dont les rives ombragées et la limpidité des eaux leur rappelaient l'Orne normande. Comme les provinces méridionales du Brésil, situées au sud du Tropique austral, sont coupées par de nombreux cours d'eau qui ne présentent aucune particularité géographique, et se ressemblent tous plus ou moins, l'Iguape, le Paranaga, l'Ararangua, la Mambituba, le Rio Grande do Sul, etc ; comme d'un autre côté le capitaine de Gonneville se contente de mentionner cette vague ressemblance, et ne donne aucun autre détail, nous ne pouvons pas préciser l'endroit où débarquèrent nos compatriotes.

Nous savons seulement, par d'autres témoignages contemporains, que ceux des indigènes avec lesquels ils entrèrent en relations se nommaient les Carijos. Nos Français reçurent d'eux un accueil cordial, et en effet tous les voyageurs s'accordent dans leurs relations à vanter la douceur de caractère et les vertus hospitalières de ces Brésiliens. En plein XVII° siècle, un écrivain portugais qni les fréquenta, Vasconcellos (2), disait encore de leurs descendants qu'il n'y avait pas

---

(1) D'Avezac, ouv. cit.

(2) Vasconcellos. *Chronica da Compania de Jesu do Estado do Brasil.* — Lisbonne, 1663, livre I, § 62.

Digitized by Google

dans toute la contrée de race meilleure — a melhor nação do Brasil. — Voici comment en parle l'auteur de la *Déclaration de voyage* : « Estans lesdits Indiens gens simples, ne demandant qu'à mener ioyeuse vie, sans grand travail ; vivant de chasse et de pêche, et de ce que leur terre donne de soi, et d'aucunes légumages et rachynes qu'ils plantent, allant mi-nuds, les ieunes et communs spéciaulment ». Ce sont déjà les habitudes et le genre de vie que décrira si naïvement, un demi-siècle plus tard, à propos des Tupinambas voisins immédiats des Carijos, Jean de Léry, l'auteur de l'intéressante *Relation d'un voyage faict au Bresil* (1). Il n'est pas jusqu'aux détails pittoresques du costume, qui ne présentent de singulières analogies. Nous lisons en effet dans la *Déclaration* de Gonneville (2) : « Portent manteaux qui de nattes déliées, qui de peau, qui de plumasseries, comme sont en nos pays ceulx des Ægyptiens et Boëmes, fors qu'ils sont plus courts avec manière de tabliers ceints par dessus les hanches, allant iusques aux genouils aux hommes, et à my-iambe aux femmes ». La description de Léry est identique (3). Les hommes, continue Gonneville, portent longs cheveux battants, avec un tour de plumasses hautes, vif teinctes et bien atournées ». — « Quant à l'ornement de tête de nos Tonoüpinambaoults, lisons-nous dans Léry, entre la couronne sur le devant et cheveux pendans sur le derriere, dont i' ay fait mention, ils lient et arrengent des plumes d'ailes d'oiseaux incarnates

---

(1) Léry. *Relation d'un voyage faict au Bresil*, chap. 8 et 14. Nous aurons souvent occasion de citer ce rarissime volume, dont une nouvelle édition, entreprise par nos soins, est en ce moment sous presse chez l'éditeur Lemerre.

(2) D'Avezac, ouv. cit.

(3) Léry, ouv. cit. § 8. — Cf. Soares. *Roteiro geral com largas informacoes de toda la costa do Brasil*, § 78 p. 89. : « Costima estè gentio no inverno lançar sobre si umas pelles da caça que matam, una par diante, outra por de traz ».

Digitized by Google

rouges et d'autres couleurs, desquelles ils font des fronteaux ».

Le pays était bien fertile, et assez bien cultivé. Nos Normands, fatigués par la traversée, jouissaient avec délices des beautés naturelles du sol et de la douceur du climat. Ils ne se lassaient pas de parcourir les grands bois, dont les paysages variés les charmaient. Ils observaient avec une curiosité émue les poissons, les oiseaux et les animaux, qui différaient si étrangement de ceux du pays natal. Les perroquets excitaient surtout leur admiration par la beauté de leur plumage et leur grand nombre. C'est là en effet un des traits caractéristiques de la faune brésilienne. Gabriel de Souza (1), Gandavo, Hans Schmiedel, Jean de Léry, et tous les voyageurs portugais, allemands ou français qui ont décrit le Brésil aux premiers jours de sa découverte se sont extasiés sur le compte de ces oiseaux. Ils formèrent plus tard un des articles d'exportation les plus recherchés en France. Aussi les compagnons de Gonneville avaient-ils, dans leur naïf étonnement, donné à la région le nom de terre des Perroquets, qui fut longtemps conservé sur les cartes. Ils s'étonnaient aussi du nombre prodigieux des coquillages, remarque que fera également Léry (2), et que confirment les observateurs contemporains (3). L'un d'entre eux, Nicolas Lefebvre de Honfleur « qui estoit volontaire au viage, curieux, et personnage de sçavoir, avoit pourtrayé les façons; ce qui a esté perdu avec les iournaux du viage, lors du piratement de la navire, laquelle perte est à

---

(1) G. de Souza. *Diario da navigaçao da armada que foi aterra do Brasil en 1530* — edit. Varnhagen — Gandavo. *Histoire de la province de Santa-Cruz*, edit. Ternaux-Compans. — H. Schmiedel. *Histoire de son admirable navigation au Brésil et à la Plata, de 1534 à 1554*, — edit. Ternaux-Compans — Léry, ouv. cit.

(2) Léry, ouvrage cité, § 7.

(3) Agassiz. *Voyage au Brésil.* Tour du monde.

Digitized by Google

cause qu'icy sont maintes choses, et bonnes rechierches obmises. » (1) Jamais perte ne fut plus regrettable. Il est probable que Lefebvre avait accompagné ses dessins de notes explicatives, et, si le hasard nous les avait conservés, nous connaîtrions dans leurs plus intimes détails les mœurs des indigènes visités par Gonneville (2).

Le pays, malgré sa fertilité, n'était pas très-peuplé. Il n'existait pas, à proprement parler, de villes, mais plutôt des hameaux de trente à quarante cabanes « faictes en maniére de halles, de pieux fichez, ioignants l'un l'autre, entreioints d'herbes et de fueilles, dont aussi lesdites cabanes sont couvertes, et y a pour cheminée un trou pour faire en aller la fumée; les portes sont de bastons proprement liés, et les ferment avec des clefs de bois quasiment, comme on fait en Normandie aux champs les estables. » (3) Chacun de ces hameaux était gouverné par un roitelet, investi du pouvoir le plus absolu. On en eut une preuve dramatique. Un jeune Indien de dix-huit à vingt ans avait, dans un moment de colère, souffleté sa mère. Le roi l'apprit, et, malgré les supplications de la mère, malgré les demandes réitérées de nos compatriotes, ordonna que le coupable serait jeté à la rivière avec une pierre au cou. Un certain nombre de ces roitelets reconnaissaient l'autorité suprême de l'un d'entre eux, et se rangeaient sous ses ordres, surtout en temps de guerre. Le chef suprême de cette sorte de confédération se nommait

---

(1) D'Avezac. *Nouvelles annales des voyages*, ouvr. cit.

(2) C'est ainsi que, grâce aux dessins de Jacques Lemoyne de Mourgues, qui accompagna Laudonnière dans son expédition de Floride en 1562, dessins qui ont été conservés par de Bry dans sa splendide collection des *Grands et des Petits Voyages*, nous pouvons étudier d'après nature les mœurs et les usages des Floridiens. Voir Paul Gaffarel. *Histoire de la Floride française*, passim.

(3) D'Avezac, ouv. cit.

Digitized by Google

Arosca. C'était un homme de soixante ans, « de grave maintien, moyenne stature, grosset et regard bontif. » Il avait tout de suite apprécié les avantages qu'il pourrait retirer d'une alliance étroite avec nos Français, et les comblait de prévenances et de bons traitements, espérant qu'ils voudraient bien le suivre dans quelque expédition contre les peuplades voisines, et lui assurer la victoire par la supériorité de leurs armes : « Eust bien eu envie qu'aucun de la navire l'eust accompagné avec bastons à feu et artillerie pour faire paour et desrouter lesdits ennemis, mais on s'en excusa. » Gonneville agissait en ceci avec une prudence consommée ; comme il voyait que le pays était riche et qu'il avait l'intention d'y revenir, il voulait garder entre tous ces principicules la plus stricte neutralité, afin de les avoir tous à sa dévotion, et d'exploiter à son aise les richesses du pays.

Les Indiens n'avaient sans doute pas encore vu d'Européens, car ils ne se lassaient pas d'admirer et le navire et les divers ustensiles qui le garnissaient. C'était pour eux un plaisir indicible que de se contempler dans un miroir, et ils cédaient volontiers ce qu'ils avaient de plus précieux pour acquérir ce petit meuble de toilette. Comme ils avaient remarqué que nos compatriotes recherchaient avec empressement des peaux, des plumes et des bois de teinture, ils en portèrent au navire de grandes quantités, « si que des dites dansrées en fust amassé plus de cent quintaux qui en France auraient vallu bon prix. » Ils ne demandaient en échange que des couteaux, et autres menus objets de quincaillerie, dont l'*Espoir* était abondamment pourvu. Nos compatriotes ne cherchaient alors qu'à se faire bien venir d'eux, afin d'assurer leurs relations futures. Aussi leur distribuaient-ils de petits couteaux, peignes, verroteries et autres menus objets « si aimez que pour eux les Indiens se fussent volontiers mis en quartiers leur apportant foison de chair et de poisson, fruits et vivres, et de ce qu'ils voyoient estre agréable aux chrestiens. »

Gonneville réussissait au-delà de ses espérances. Il avait,

Digitized by Google

il est vrai, renoncé à l'expédition projetée, et ce n'était pas aux Indes Orientales qu'il trouvait la fortune, mais ne valait-il pas mieux exploiter un sol vierge encore, entrer en relations avec des peuplades douces et bienveillantes, et surtout ne pas s'exposer à la rivalité commerciale des Portugais ? N'était-ce pas comme une mine inépuisable qu'il venait de découvrir, et dont il comptait bien révéler le secret à ses compatriotes ? Aussi était-il dans le ravissement. Afin de perpétuer le souvenir de sa découverte, et pour marquer par un signe matériel sa prise de possession, il fit construire par le charpentier de l'*Espoir* une croix en bois, haute de trente-cinq pieds, sur laquelle on grava d'un côté le nom du pape régnant, Alexandre VI, et ceux du roi de France Louis XII, de l'Amiral, du capitaine de Gonneville, et de tous les armateurs et matelots, de l'autre un distique latin, composé par Lefebvre (1), qui, par l'ingénieuse combinaison des caractères, indiquait la date exacte du séjour des Français. Cette croix « fust (2) planctée sur un tertre à veue de la mer, à belle et dévoste cérémonie, tambour et trompette sonnant, à coin exprès choisy, sçavoir le iour de la grande Pasques 1504, et fust la croix portée par le capitaine, et principaux de la navire, pieds nus, et aydoient ledit seigneur Arosca et ses enfants, et autres greigneurs indiens qu'à ce on invita par honneur, et s'en monstroient ioyeux; suivoit l'équipage en armes, chantant la letanie, et un grand peuple d'indiens de tout aage, qui de ce long temps devant on avoit faict feste, coys, et moult intentifs au mistere. Ladite croix planstée, furent faictes plusieurs descharges de scoppeterie et artillerie, festins et dons honnestes audit seigneur Arosca, et premiers Indiens; et pour le populaire il

(1) Voici le distique :

HIC sacra paLMarIVs posVIt gonIVIIIa bInotVs, GreX, socIVs, parIterqVe, VtraqVe progenies.

(2) D'AVEZAC, ouv. cit.

Digitized by Google

n'y eust cil à qui on ne fist quelque largesse de quelques mesnues babioles, de petit coust, mais d'eux prisées, le tout à ce que du fait il leur fust mémoire, leur donnant à entendre par signes et autrement, du moins mal qu'ils pouvoient, qu'ils eussent à bien conserver et honorer la dite croix. »

Il était temps de songer au retour. Tous ceux des matelots, qu'avait attaqués le scorbut, étaient alors en pleine santé. Le navire avait été radoubé. Il était chargé de bois précieux et de diverses denrées spéciales au pays. Les vivres étaient renouvelés. Ne valait-t-il pas mieux, plutôt que de prolonger le séjour du navire, mettre à la voile et faire part de la découverte aux amis de Normandie ? Gonneville assembla donc ses officiers, et, d'un commun accord, le départ fut décidé.

C'était alors la coutume, toutes les fois que l'on touchait une terre étrangère, de ramener en France un ou plusieurs indigènes, preuve vivante du voyage. Gonneville se garda bien de négliger cet usage. Il eut la bonne fortune de décider Arosca à lui confier un de ses six enfants, jeune homme d'une quinzaine d'années, nommé Essomericq, qui s'était signalé par sa curiosité et son ardent désir d'être initié aux usages européens. Essomericq et son père ne firent pour ainsi dire aucune résistance. Il suffit de leur promettre (1) « qu'on leur apprendroit l'artillerie, qu'ils souhaitoient grandement pour maîtriser leurs ennemis, comme astout à faire mirouërs, cousteaux, haches, et tout ce qu'ils voyoient et admiroient aux Chrestiens, qui estoit autant leur promettre que qui promettroit à un Chrestien or, argent et pierreries, ou luy apprendre la pierre philosophale. » Pourtant Arosca ne voulut pas abandonner à des étrangers son jeune fils sans lui donner un compagnon ou plutôt un défenseur. Il lui adjoignit un Indien de trente-cinq à quarante ans, nommé Namoa. Gon-

(1) D'Avezac, ouv. cit.

Digitized by Google

neville lui promit de les ramener tous deux « dans vingt lunes de plus tard, car ainsi donnaient-ils entendre les mois (1). » ; mais il ne put tenir sa parole. Namoa fut attaqué par le scorbut à bord même de l'*Espoir* et pendant le voyage du retour. On voulait le baptiser; Nicole Lefebvre représenta que « ce seroit prophaner le baptesme en vain, pour ce que ledit Namoa ne scavoit la croyance de nostre mère Sainte Eglise, comme doivent scavoir ceux qui reçoivent le baptesme, ayant aage de raison (2). » On le crut sur parole, et on laissa le malheureux Indien périr sans les secours de la religion. Lefebvre se repentit bientôt de sa rigueur, et lorsqu'à son tour le jeune Essomericq subit les atteintes de la contagion, et parut à la veille de mourir, il lui administra lui-même le sacrement, et pria Gonneville, Antoine Thierry et Adrien de la Mare de lui servir de parrains. Essomericq reçut le nom de Binot, et « semble que ledit baptesme servit de médecine à l'âme et au corps parce que dempuis ledit Indien fut mieux, se guérit, et est maintenant en France ». Gonneville prit très au sérieux son titre de parrain. Comme l'*Espoir* fut pillé par des pirates avant de rentrer en France et que les armateurs ne voulurent pas s'exposer à de nouvelles pertes, le capitaine ne put renvoyer son filleul à Arosca. Au moins s'efforça-t-il de lui faire oublier cet exil forcé. Il lui donna une bonne éducation, le maria en 1521 à sa fille Suzanne, et lui légua en mourant une partie de ses biens, à charge de porter, lui et ses descendants mâles, le nom et les armes des Gonneville. L'abbé Paulmier de Gonneville, le rédacteur du *Mémoire* adressé au pape Alexandre VII, était directement issu de ce mariage, et se qualifiait, non sans raison, de prêtre indien.

L'*Espoir* quitta les côtes brésiliennes le 3 juillet 1504, et chercha tout d'abord à gagner le large afin de dépasser le tropique et de couper la ligne; mais on ne connaissait pas

(1) D'Avezac, ouv. cit.

(2) Id., id.

Digitized by Google

encore les courants marins qui facilitent la navigation, et, au lieu de se laisser porter par ces fleuves océaniques, nos compatriotes luttaient contre la masse de leurs eaux. Aussi n'avançaient-ils que lentement. Le scorbut se déclara à bord du navire. Le chirurgien Jean Bicherel de Pont l'Evesque, Jean Renoult soldat d'Honfleur, Stenot Vernier de Gonneville-sur-Honfleur, valet du capitaine, et l'Indien Namoa périrent les uns après les autres. Le reste de l'équipage fut diversement atteint. Comme on manquait de vivres frais, et que le navire, depuis son départ, n'avait pas encore réussi à s'élever au large du continent américain, Gonneville donna l'ordre de laisser arriver et de prendre la terre dans la direction de l'ouest.

Le 10 octobre 1504, on était en vue d'un pays montueux et couvert de forêts. Nos Français y débarquèrent. « Item (1) disent que là ils trouvèrent des Indiens rustres, nuds comme venant du ventre de la mère, hommes et femmes, bien peu y en ayant couvrant leur nature, se peinturant le corps, signamment de noir; lèvres trouées, les trous garnis de pierres verdes proprement polies et agencées, tincises en maints endroits de la peau, par balafres, pour paroistre plus beaux fils, ebarbez, my-tondus. » L'auteur de la *Déclaration* ne donne pas le nom de ces Indiens, mais les traits de sa description se rapportent de point en point avec les indications de Léry. C'est dans le pays des Tupinambas et des Margaïats, c'est à dire dans les provinces actuelles de Rio-Janeiro, Espiritu Santo et Bahia que venaient de débarquer Gonneville et ses compagnons. Margaïats et Tupinambas étaient également nus (2); ils se teignaient le corps de genipat pour se donner un aspect farouche (3); « outre plus ils ont ceste coustume,

(1) D'Avezac, ouv. cit.

(2, 3) Léry, ouv. cit., § VIII.— Hans Staden, *Voyage au Brésil*, p. 268. — Gandavo, *Histoire de la province de Santa-*

Digitized by Google

que dès l'enfance de tous les garçons, la lèvre de dessous, au dessus du menton, leur estant percée, ils enchassent au pertuis de leurs lèvres une pierre verte (1) »; ils aimaient à se balafrer la figure et le corps; ils se rasaient seulement la moitié de la tête. Il n'y a donc pas d'hésitation possible, et c'est dans cette région, que nous aurons bientôt l'occasion d'étudier en détail, que se trouvaient Gonneville et ses compagnons.

Ces indigènes, plus avancés que les Carijos, avaient déjà vu des Européens, « comme (2) estoit apparent par les denrées de chrestienté que lesdits Indiens avoyent ». L'aspect du navire ne les étonnait plus. Ils connaissaient l'usage de divers instruments ou ustensiles. Ils avaient même éprouvé les redoutables effets des armes à feu, dont ils avaient une grande terreur. Il paraîtrait même qu'ils avaient déjà eu à se plaindre des Européens, car non-seulement ils n'allèrent pas à leur rencontre, mais encore, quand les Français cherchèrent à entrer en relations avec eux, il les assaillirent à l'improviste, tuèrent Henri Jesanne, firent prisonniers et entraînèrent dans les bois, où sans doute ils les dévorèrent, Jacques L'Homme, dit la Fortune, et Colas Mancel, et blessèrent quatre autres personnages de l'équipage, parmi lesquels Lefebvre « qui par curiosité dont il était plein s'estoit descendu à terre (3). » La blessure de ce dernier était mortelle. A peine remonté sur l'*Espoir*, il expirait dans les bras de ses amis.

Essayer de le venger était chose facile. On aurait vite eu raison de ces barbares; mais Gonneville ne voulut pas expo-

---

Cruz, p. 114. — D'ORBIGNY, *Voyage dans les deux Amériques*, p. 168. — THEVET, *Cosmographie universelle*, p. 931.

(1) Voir la note précédente.

(2) D'AVEZAC, ouv. cit.

(3) D'AVEZAC, ouv. cit.

Digitized by Google

ser ses hommes à quelque échec qui compromettrait le reste de l'expédition, et, comme il fallait à tout prix renouveler les provisions, et surtout trouver une terre hospitalière où les malades et les convalescents reviendraient à la santé, l'*Espoir* leva l'ancre aussitôt pour le jeter de nouveau cent lieues plus au Nord.

M. d'Avezac (1) pense que cette nouvelle relâche se fit non loin de Bahia, car il est question dans la *Déclaration* de Gonneville d'un débouquement, c'est-à-dire d'une sortie par un détroit, et le seul point de la côte brésilienne en deçà du tropique austral qui permette un débouquement est la rade de Bahia formée par l'île d'Itaparica. Sans être aussi affirmatif, contentons-nous d'indiquer cette hypothèse. C'est, en tout cas, sur le rivage de la province actuelle de Bahia que l'*Espoir* put se ravitailler. Cette fois, nos Français étaient sur leurs gardes. D'ailleurs les indigènes les accueillirent fort bien. « La navire fut là chargée de vivres et des marchandises dudit pays predeclarees... et eussent lesdites marchandises vallu deffrayer le voyage, et outre bon proffict, si la navire fut venue à bon port (2). »

Quand tout fut remis en ordre, l'*Espoir* mit à la voile pour la troisième fois, et se lança en pleine mer. Sept à huit jours après le débouquement, « il (3) se trouvait en présence d'un islet inhabité, couvert de bois verdoyans, d'où sortoient des milliasses d'oiseaux, si tant qu'aucuns se vinrent à nicher sur les mâts et cordages de la navire. » Cette île est probablement Fernando de Norônha. Léry (4), quelques années plus tard, passera dans son voisinage. « Nous vismes que ceste isle, écrit-il, estoit non-seulement remplie d'arbres tout verdoyans en ce mois de ianvier, mais aussi il en sortoit tant d'oyseaux,

(1) D'Avezac, ouv. cit.

(2) Id., id.

(3) Id., id.

(4) Léry, ouv. cit., p. XXI.

Digitized by Google

dont beaucoup vindrent se reposer sur les mats de nostre navire, et s'y laissèrent prendre à la main, que vous eussiez dit, la voyant ainsi un peu de loin, que c'estoit un colombier. »

Nos compatriotes eurent bientôt franchi la ligne, et se trouvèrent alors en pleine mer des Sargasses. Les immenses espaces occupés par ces prairies naturelles de l'Océan ne laissèrent pas de leur causer quelque frayeur. En effet, l'aspect étrange de cette mer a souvent effrayé les navigateurs qui la parcoururent. Les compagnons de C. Colomb et Colomb lui-même eurent grand peur quand ils se virent engagés dans ces masses de végétation flottante. Jean de Léry, quand il revenait en France, se crut arrêté par les sargasses qui retenaient son navire comme les filaments du lierre, et les matelots dûrent à plusieurs reprises s'ouvrir un passage avec la hache. Ces dangers étaient sans doute exagérés par la naïve crédulité des voyageurs d'alors, car ils ont de nos jours à peu près complètement disparu. Des barques ou de petits navires à voile auront peut-être quelque peine à se frayer un passage, mais de gros navires et surtout des bateaux à vapeur s'ouvriront toujours et facilement une voie. On comprend néanmoins les terreurs de l'équipage de l'*Espoir*. Les matelots se croyaient à chaque instant arrêtés par ces herbes flottantes (1), dont quelques-unes atteignent des proportions gigantesques, mais ils parvinrent à se dégager, et se trouvèrent dans une mer libre. Quelques jours plus tard ils arrivaient aux Açores, puis en Irlande et enfin à Jersey. Les côtes de France étaient en vue: quelques heures encore les séparaient de l'heureux moment où ils pourraient revoir leurs familles, et jouir en paix d'un repos bien légitime ; mais deux corsaires les guettaient. L'Anglais

(1) On a recueilli telle de ces algues qui mesurait 183 mètres, et une autre qui atteignait la longueur extraordinaire de 366 mètres. V. PAUL GAFFAREL. *La mer des Sargasses*. Bulletin de la Société de Géographie. Décembre 1872.

Digitized by Google

Edward Blunt, de Plymouth, et un Breton, Mouris Fortin, prévenus de leur arrivée et comptant sur un riche butin, les attaquèrent à l'improviste. Gonneville et les siens se défendirent avec l'energie du désespoir, mais ils étaient par trop inférieurs en forces. Ils s'échouèrent à la côte de l'île où leur navire se brisa et disparut avec sa riche cargaison. Douze d'entre eux succombèrent dans ce combat inégal, et quatre autres moururent des suites de leurs blessures. Telle était la triste issue d'une expédition jusqu'alors si heureuse et si féconde en résultats. Ils comptaient sur la fortune et n'avaient recueilli que des fatigues et des maladies. Au moins conservaient-ils la preuve vivante de leur découverte, le jeune Essomericq, « qu'audit Honfleur et par tous les lieux de la passée, estoit bien regardé pour n'avoir jamais eu en France personnage de si loingtain pays » (1).

A peine débarqué, Gonneville déposa sa plainte au Conseil de l'Amirauté ; mais la police des mers n'était alors qu'un vain mot, et cette absence de sécurité faisait de la piraterie une véritable profession. Les gens de l'Amirauté ne purent offrir aux malheureuses victimes de Blunt et de Fortin que de stériles consolations. Ils eurent pourtant une heureuse pensée, et, sans le savoir, préparèrent pour Gonneville la plus splendide des réparations en assurant à son nom l'immortalité. Ils le requirent « pour la rareté dudit voyage, et iouste les ordonnances de la marines portantes que à la Iustice seront baillez les iournaux et déclarations de tous voyages au long cours, que ledit capitaine et compagnons fissent ainsy : pourquoi, obéissant à Iustice, il capitaine de Gonneville, et lesdits Andrien de la Mare et Anthoine Thiery, qui ont esté chiefs presents à tout le voyage, ne pouvant à leur regret bailler aucun de leurs iournaux, pour avoir esté perdus avecques la navire, ont fait la presente declaration. » C'est

(1) D'Avezac, ouv. cit.

Digitized by Google

cette déclaration longtemps égarée ou méconnue, dont nous venons de faire l'analyse. Elle concorde de tous points avec le *Procès-verbal* du 19 juillet 1505 dressé à la suite par les gens de l'Amirauté, et qu'on avait également perdu. De ces deux documents il résulte que le capitaine de Gonneville, parti de Honfleur pour aller chercher fortune aux Indes-Orientales, fut arrêté par la tempête dans l'Atlantique et jeté hors de sa voie sur le continent américain. Il débarqua au Brésil dans le pays des Carijos, et y séjourna six mois environ, de janvier à juillet 1504. Dans ce long séjour, il eut le temps d'observer les mœurs des indigènes, et d'étudier les ressources du sol. Durant son voyage de retour il débarqua deux autres fois sur le continent, une première fois dans le pays des Margaïats ou des Tupinambas, une seconde fois non loin de Bahia. Il longea l'île Fernando de Norônha, traversa la mer des Sargasses, toucha aux Açores, en Irlande et à Jersey, où il fut attaqué par les corsaires qui le dépouillèrent de son avoir. Gonneville est donc le premier de nos compatriotes après Cousin, dont le voyage au Brésil ait laissé des traces certaines dans l'histoire, et la relation de son voyage est bien authentique, puisqu'on peut en confirmer la véracité et reconnaître, au moins dans leurs traits principaux, les pays qu'il a décrits.

LES ANGO.

I. — Les deux Ango.

Après Jean Cousin et Paulmier de Gonneville, et pendant les premières années du XVIe siècle, un nom domine tous les autres : celui de deux illustres armateurs dieppois, les Ango. Ce sont eux, qui les premiers, organisèrent en quelque sorte un service régulier entre la France et le Brésil, et pendant

Digitized by Google

leur longue carrière, ne cessèrent de disputer aux Portugais la domination de ces riches contrées. Tous deux avaient du cœur et de l'intelligence : on les aurait dit taillés à l'image de notre héroïque Jacques Cœur. Bien qu'ils aient rendu à leur patrie de réels services, ils n'ont pas encore obtenu la justice qu'ils méritaient. Leur nom figure à peine dans les histoires de l'époque. Il n'est pas cité par les dictionnaires biographiques les plus complets, ni par Bayle, ni par Moréri, ni même par Michaud. Aussi, après un si long oubli est-il difficile de donner sur leur compte des indications précises. Nous l'essayerons pourtant, ne serait-ce que pour protester contre la coupable indifférence de nos devanciers.

Le premier des Ango qui ait illustré sa famille était d'origine normande. Ses parents étaient pauvres et de basse extraction : mais il avait de l'énergie, de l'activité, un esprit ouvert et entreprenant. Tout porte à croire qu'il débuta par le rude métier de marin, et parcourut lui-même les pays dont ses navires exploitèrent plus tard les ressources. Comme il fut heureux dans ses voyages, il acquit une certaine fortune, et devint armateur. Ses spéculations réussirent, et ses richesses augmentèrent. Il eut bientôt à ses ordres une véritable flotte marchande, et prit à son service les meilleurs capitaines de l'époque ; tous élèves de Desceliers, aussi rompus à la pratique des mers que pénétrés des principes de la nouvelle école d'hydrographie (1). On a conservé le nom de quelques-uns de ces utiles auxiliaires : Jean Denis de Honfleur et Gamart de Rouen qui se trouvaient au commencement du XVIe siècle dans les eaux de Terre-Neuve et du

(1) Ramusio *Raccolta di Viaggi*, t. III, p. 354 Un navilio d'Onfleur, del quale era capitano Giovanni Dionisio et il piloto Gamarto di Roano, primamente v'ando, e nell anno 1508 un navilio di Dieppa detto la Pensee, el quale era di Giouan Ango, padre del monsignor lo capitano e visconte di Dieppa, sendo maestro, over patron di detta nave, maestro Thomaso Aubert.

Digitized by Google

Canada; Thomas Aubert de Dieppe qui, sur le navire la *Pensée*, explorait en 1508 les mêmes parages. Jean Denis paraît avoir été le plus résolu de ces capitaines, car son nom est encore cité dans la curieuse relation insérée par Ramusio (1) dans sa collection de Voyages, sous le titre de *Discorso d'un gran capitano di mare Francese del luogo di Dieppa*. « Une partie de cette terre du Brésil, y est-il dit, fut découverte il y a une vingtaine d'années par Denis de Honfleur ». Nous n'avons pas d'autre détail sur cette expédition. Il ne faudrait donc pas citer Denis de Honfleur parmi les voyageurs illustres, mais il a eu l'heureuse chance de transmettre son nom à la postérité, et, de plus, nous savons par Ramusio (2) que son exemple fut imité par un grand nombre de vaisseaux français. « Depuis cette époque, lisons-nous dans le *Discorso d'un gran capitano*, beaucoup d'autres navires français ont abordé au Brésil, sans y rencontrer aucune trace de la domination portugaise. Aussi les habitants sont parfaitement libres, et ne reconnaissent ni puissance royale, ni lois. Ils ont un penchant marqué pour les Français qu'ils préfèrent à tous les autres peuples qui fréquentent leurs côtes. On pourrait comparer ces peuples à une table blanche, sur laquelle le pinceau n'a point encore laissé de trace, ou à un jeune poulain qui n'a pas connu de frein ».

L'importance de ce passage est capitale, car il nous prouve

---

(1) id. id. « L'altra parte fu scoperta per uno de Honfleur chiamato Dionisio d'Honfleur da venti anni in qua ».

(2) id. id. p. 355-6. « Di poi molti altri navilii di Francia vi sono stati, e mai non trovorano Portoghesi in terra alcuna che la tenessero per il re di Portagallo, equelli della terra son liberi, e non sogetti ne a re ne a legge, ed amano piu le Francesi che qualcunque altra gente che vi pratichi, detti popoli sono come la tavola bianca nella quale non v' é amora stato posta il pennello, ne disegnato cosa alcuna, over come sia un poledro giovana, il quale non ha mai portato ».

Digitized by Google

que les côtes brésiliennes étaient fréquentées par de nombreux négociants français, assurés d'y trouver un bon accueil et d'y faire de fructueux échanges. C'étaient surtout les capitaines d'Ango qui exploitaient la région. On ne connaît il est vrai ni le nom des navires ni celui de leurs capitaines, mais au moins est-on assuré de leur présence dans ces parages dès les premières années du XVIe siècle. En voici une preuve nouvelle : L'*Histoire du Brésil* par M. de Varnhagen contient un extrait de l'*Enformaçao do Brasil e de suas capitanias*, composé en 1584 par un jésuite anonyme. On y lit dans le chapitre intitulé, (1) *Da primeira entrado dos Francezes no Brasil :*

« En l'année 1504 les Français arrivèrent au Brésil pour la première fois au port de Bahia, ils entrèrent dans la rivière de Pagnaraçu, qui se trouve dans la même baie, y firent leurs échanges, et, après de bonnes affaires, retournèrent en France, d'où vinrent depuis trois navires. Or, tandis que ceux-ci étaient dans le même endroit occupés à trafiquer, il entra quatre bâtiments de la flotte du Portugal qui leur brûlèrent deux navires et leur prirent l'autre après leur avoir tué beaucoup de monde. Quelques hommes cependant s'échappèrent dans une chaloupe, et trouvèrent à la pointe Itapurama, à quatre lieues de Bahia, un navire des leurs qui retourna en France. » Il y avait donc, dès 1504, au moins quatre navires français qui trafiquaient en même temps, et sur le même point de la côte brésilienne, le tout sans préjudice des autres navires qui peut-être exploitaient à la même époque d'autres points de la côte : ce qui semblerait indiquer des relations fréquentes et une grande activité.

La fréquence des relations entre la France et le Brésil, dès les premières années du XVIe siècle, nous est encore attesté e par le passage suivant, emprunté à la *Chronique* ou plutôt à *la continuation de la Chronique d'*Eusèbe de Césarée, par

(1) T. I, p. 404-435, 412-414.

Digitized by Google

Prosper et Mathieu Paulmier. « En 1509, lisons-nous dans cet ouvrage qui fut imprimé en 1518, sept Sauvages originaires de cette île qu'on appelle le Nouveau-Monde furent amenés à Rouen avec leur barque, leurs vêtements et leurs armes. Ils sont de couleur foncée, ont de grosses lèvres; leur figure est couturée de stigmates; on dirait que des veines livides, qui partent de l'oreille et aboutissent au menton, dessinent leurs mâchoires. Ils n'ont jamais de barbe au visage ou ailleurs, aucun poil sur le corps, sauf les cheveux et les sourcils. Ils portent une ceinture avec une sorte de bourse pour cacher leurs parties honteuses. Ils parlent avec les lèvres, ils n'ont aucune religion. Leur barque est d'écorce : un seul homme peut avec ses mains la porter sur l'épaule. Ils ont pour armes des arcs très étendus, dont la corde est faite de boyaux ou de nerfs d'animaux. Leurs flèches sont en roseau, et terminées par des pierres ou des arêtes de poisson. Ils mangent de la chair desséchée, et boivent de l'eau. Ils ne savent ce qu'est le pain, le vin ou l'argent. Ils mar-

---

(1) Eusebi Cœsariensis *Chronicon cum additionibus* Prosperi et Mathiæ Palmerii. Parisiis H. Stephanus, 1518, — réimprimé à Bâle en 1529, p. 156. « Anno 1509 septem homines sylvestres ex ea insula, quæ terra nova dicitur, Rothomagi adducti sunt cum cymba, vestimentis et armis eorum (sic). Fuliginei sunt colorum, grossis labris, stigmata in facie gerentes, ab aure ad medium mentum instar lividœ venulœ per maxillas deductæ. Barba per totam vitam nulla, neque pubes, neque ullus in corpore pilus, prœter capillos et supercilia. Baltheum gerunt in quo est bursula ad tegenda verenda, idioma labris formant, religio nulla, cimba eorum corticea, quam homo una manu evehat in humeros : Arma eorum, arcus lati, chordœ ex intestinis aut nervis animalium. Sagittœ cannœ saxo aut osse piscis acuminatœ. Cibus eorum carnes tostœ, potus aqua, panis et vini et pecuniarum nullus omnino usus. Nudi incedunt aut vestiti pellibus animalium, ursorum, cervorum, vitulorum marinorum et similium. Regio eorum parallelus septimi climatis, plus sub Occidente quam Gallica regio.

Digitized by Google

chent nus ou recouverts de peaux d'animaux, ours, cerfs, veaux marins et autres semblables. Leur pays est sous le parrallèle du septième climat plus abaissé sous l'Occident que la région française. »

Cette description est assurément trop vague pour qu'il soit possible de déterminer le pays d'où venaient ces Brésiliens. On sait pourtant, à ne pas en douter, que ce sont des Brésiliens ; car leurs costumes, leurs habitudes, et jusqu'aux particularités de leur physionomie s'appliquent aux indigènes de l'Amérique du Sud, et, de plus, le septième climat, d'après la cosmographie de l'époque, correspond exactement à la région brésilienne. Ces sept Sauvages avaient sans doute été amenés par quelque capitaine normand, à titre de curiosité, ou même par satisfaction d'amour propre, afin de mieux prouver à ses compatriotes la réalité et l'importance de son expédition. Peut-être encore les avait-il mis à son bord dans un intérêt commercial, espérant qu'ils deviendraient, une fois retournés dans leur pays, ses auxiliaires dévoués et les propagateurs inconscients de son influence, car ils reviendraient tout émerveillés de la puissance et des richesses de la France, enchantés du bon accueil qu'ils avaient reçu, et disposés, afin de garder sur leurs compatriotes une sorte de supériorité, à rester les amis de ces puissants étrangers. Il est vrai que les Brésiliens de leur côté ne demandaient alors qu'à venir en Europe. Tandis que, dans la plupart des autres régions américaines, les Espagnols ou les Portugais étaient souvent obligés de recourir à la violence pour embarquer sur leurs navires quelques indigènes, les Brésiliens au contraire aimaient à changer de place, et éprouvaient comme une curiosité enfantine qui les poussait à voir de leurs propres yeux le pays dont on leur racontait tant de merveilles. En outre, les plus intelligents, loin de nier la supériorité de la civilisation européenne, comprenaient la nécessité de l'étudier pour se la mieux assimiler. N'avons-nous pas déjà vu le cacique Arosca se décider tout de suite à confier son fils

Digitized by Google

Essomericq à Gonneville, parce que ce dernier s'était engagé à lui apprendre à tirer le canon, et à fabriquer des miroirs, des couteaux et des haches. Dès ce moment, sur tous les navires français qui revinrent du Brésil en Europe montèrent un ou plusieurs Brésiliens. Leur séjour et leur présence furent attestés à diverses reprises par les écrivains contemporains, et quelques monuments, que nous aurons l'occasion d'étudier, gardent encore le souvenir de leur venue. Le passage de la chronique d'Eusèbe, que nous venons de citer, ne prouve-t-il pas que dès 1509 les Brésliens s'étaient tellement accoutumés à nos compatriotes que sept d'entre eux à la fois n'hésitèrent pas à croire à leurs promesses et à venir en Europe ? Cette grande confiance de leur part semble indiquer que plusieurs d'entre eux les avaient déjà précédés en France, et par conséquent que des relations presque régulières existaient dès cette époque entre la France et le Brésil.

Avec Jean Ango, le second de sa dynastie, les voyages de France au Brésil ou du Brésil en France devinrent plus nombreux encore, et les articles de provenance brésilienne figurèrent régulièrement sur nos marchés. Jean Ango continua les traditions et la profession paternelle. Il était né à Dieppe vers 1480. Son père lui fit donner une instruction développée, car il avait assez de bon sens pour comprendre que le capital intellectuel est le seul que n'entame pas l'adversité. Il le fit assister aux doctes leçons de Desceliers ; peut-être même l'embarqua-t-il avec l'un ou l'autre de ses meilleurs capitaines, pour qu'il se rendit compte par lui-même des ressources inépuisables du commerce, et des nouveaux débouchés qu'il pourrait un jour ou l'autre ouvrir à sa maison. A la mort de son père, dont on ignore la date précise, mais qu'il est permis de fixer approximativement aux premières années du règne de François Ier, le jeune Ango, qui avait hérité de son immense fortune, se fixa à Dieppe, dont il fit comme le centre de ses opérations. Non-seulement il retint à son service tous les anciens capitaines de son père, obscurs

Digitized by Google

artisans (1) de sa prospérité : Denis, Gamart, Aubert, mais encore il appela près de lui tous ceux de ses anciens condisciples à l'école de Desceliers, dont il avait pu apprécier le mérite ou la science : Pierre Mauclerc, qui se rendit célèbre par ses connaissances astronomiques ; Pierre Crignon, voyageur et poëte, qui ne dédaignait pas de célébrer les pays qu'il avait visités, ou les hauts faits dont il avait été le témoin ; Jean Parmentier, qui devait le premier déployer aux Indes-Orientales le pavillon français, et son frère Raoul. Il n'hésitait même pas à prendre à sa solde les marins étrangers dont il connaissait la réputation. Ainsi Jean Verrazzano, l'illustre marin à qui nous devons la découverte de la côte occidentale des Etats-Unis actuels, fut spécialement engagé par lui pour exécuter un voyage aux Indes, si du moins nous ajoutons foi à un curieux contrat, ou plutôt à un projet de rédaction aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale (2).

Grâce à sa féconde impulsion, le commerce français prit à cette époque un essor prodigieux. A Dieppe, à Honfleur, à Rouen, et dans cette nouvelle cité que la protection de François Ier allait bientôt tirer de son obscurité pour en faire le port le plus florissant de la Manche, au Hâvre, se formèrent des compagnies de négociants, et bientôt, de tous les ports français de l'Océan, partirent dans la direction du Brésil de véritables flottes marchandes.

De tous les capitaines au service d'Ango (3), le seul, dont

---

(1) MARGRY. *Les Navigations françaises*. § IV, p. 181-225.

(2) Fonds. de Fontette, portefeuille XXI, pièce 16, Cf. Margry, ouv. cit. p. 194-195.

(3) Il nous faut pourtant mentionner encore le navire français que Gabotto trouvait en 1518 à la Baie de tous les Saints. C f. GOMARA. *Hist. gen. de las Indias*, § LXXXVIII, p. 114. Il y en al camino topo una nao Francesa, que contratava con los Indios del golfo de Todos los Santos ». Rien n'empêche de supposer que ce navire appartenait à Ango.

Digitized by Google

la relation de voyage au Brésil ait été conservée, est Jean Parmentier, et encore l'authenticité de cette relation n'est-elle établie que depuis peu. Ramusio, dans le troisième volume de sa célèbre Collection de voyages, avait inséré un discours « sur les navigations d'un grand capitaine français du port de Dieppe, et sur les voyages faits aux terres nouvelles des Indes Occidentales, dans la partie appelée la Nouvelle-France, depuis le 40e jusqu'au 47e degré, sous le pôle arctique, aux terres du Brésil, de la Guinée, et aux îles de Saint-Laurent et de Sumatra, jusqu'où sont parvenus les caravelles et les navires français (1) ». Ce grand navigateur anonyme aurait donc parcouru à peu près toutes les mers alors connues, et abordé toutes les terres nouvelles dont s'occupaient les négociants et même les souverains. Le résumé de ses voyages, composé par Ramusio, est en effet très-curieux. Il abonde en observations pittoresques, et dénote un savant théoricien en même temps qu'un vaillant chercheur. Voici la description que donnait du Brésil, d'après Ramusio, le capitaine dieppois anonyme : « La terre du Brésil est située au-delà de la ligne équinoxiale dans la partie méridionale (2).... Entre le fleuve Maragnon et le cap Saint-Augustin, on rencontre des peuplades dont quelques-unes ont des mœurs douces et sociables, et les autres conservent des habitudes belliqueuses ; on y rencontre des plantations, des maisons et des châteaux recouverts d'écorces d'arbres. Les hommes, ainsi que les femmes, sont nus ; ils ont pour

(1) *Navigazioni d'un gran capitano del mare francese del luogo di Dieppa, sopre le navigazioni fatte alla terra nuova dell'Indie Occidentali éhiamata la Nuova-Francia, da gradi 40 fino a gradi 47, sotto il polo artico, e sopra la terra del Brasil, Guinea, isola di San Lorenzo, e quella di Sumatra fino alle quali hanno navigato le caravele e navi francese.*

(2) Suit une énumération de distances, que nous supprimons, car elle ne présente aucun intérêt.

Digitized by Google

armes des arcs et des flèches dont l'extrémité porte une pointe de bois très dur ou d'os. Les nobles et les personnes élevées en dignité ont le visage percé de trous dans lesquels ils placent des pierres blanches et bleues bizarrement sculptées. Leurs colliers sont des espèces de chapelets ornés d'écailles de poissons, et ils portent d'énormes panaches attachés sur le dos (1). Lorsqu'ils assistent à quelque banquet pour se repaître de la chair d'un ennemi, quelques-uns, pour ajouter à leur gentillesse, imaginent de se peindre le corps de diverses couleurs, et d'autres se couvrent de plumes de la tête au pied, ce qui ne laisse pas que d'être curieux à voir.

Le long de cette côte et vers le couchant, les Portugais n'ont élevé aucun château ni forteresse; seulement, on trouve dans un lieu dit Fernambouco, situé après le cap Saint-Augustin, une petite forteresse de bois, qui sert d'asile à quelques Portugais exilés. La partie la plus fréquentée par les Français et les Bretons est située entre le cap Saint-Augustin et le Port-Royal, qui est placé au 12e degré; c'est aussi dans cette partie que se trouvent les meilleurs bois du Brésil et en plus grande quantité.

On ne rencontre, le long de cette côte, aucune forteresse ni château qui indique la présence des Européens. La population se montre plus affable aux Français qu'aux Portugais. Le terrain de ces contrées est bon et fertile en arbres fruitiers, dont les produits sont, pour la plupart, propres à la vie animale ; l'air y est fort sain ; la côte a de bons ports, et, en quelques lieux, des rivières qu'on pourrait utiliser. Leurs maisons et leurs plantations sont entourées de palissades; les deux sexes vont également nus sans en paraître embarrassés. Ils sont armés comme leurs voisins, ne se servent pas de monnaie, et ne savent point compter au-delà du

(1) L'exactitude de tous ces détails est confirmée par Léry, Thevet, H. Staden, Gandavo, etc. Ouv. cit. passim.

Digitized by Google

nombre de leurs doigts, en y comprenant ceux des pieds. Ils échangent des bois précieux contre de petites haches, des coins de fer et des couteaux.

Dans quelques contrées, les habitans sont obligés d'aller chercher les bois d'échange souvent à trente lieues dans l'intérieur du pays, ils y vont par bandes ou compagnies de quatre ou cinq cents hommes, conduites chacune par leurs rois.....

Les habitants du Brésil vivent des produits du pays, qui sont des fèves, des navets, du millet, etc. Ils ont en abondance des poules, des oies, des perroquets, des canards, des lièvres, des lapins et autres espèces de gibier. Leur boisson est une sorte de bière qu'ils fabriquent avec du millet, et avec laquelle ils s'enivrent souvent. Ils labourent leurs terres au moyen de bêches de bois; se nourrissent de serpens, de lézards, de tortues, de sauterelles et de poissons. Ils n'ont point d'heure fixe pour leurs repas, qu'ils prennent lorsqu'ils ont faim, le jour comme la nuit. Ils livrent facilement leurs filles aux étrangers, mais ne permettent pas que ceux-ci touchent à leurs femmes qui, de leur côté, se montrent fidèles à leurs maris (1). »

Telle est la première description du Brésil par un de nos compatriotes. On aura remarqué la précision des détails et l'exactitude des observations. Ramusio rendait pleine et entière justice à ce capitaine dieppois : « Nous regrettons, disait-il (2), de ne pas savoir son nom, parce que ne pas le

(1) Les paragraphes suivants sont relatifs à la découverte du pays, et aux prétentions portugaises. Nous les avons déjà cités plus haut.

(2) Ramusio, t. III, p. 430. « Questo discorso ci è parso veramente molto bello, e degno d'esser letto da ogni uno: ma ben ci dolemo di non sapere il nome dell' autore, perciocchè non ponendo il suo nome, ci pardi fare ingiuria alla memoria di cosi valente e gentil cavaliero. »

Digitized by Google

dire nous paraît faire injure à la mémoire d'un homme d'un tel mérite. »

Ses vœux ont été de nos jours exaucés : On sait que ce *gran capitano del mare Francese* se nommait Jean Parmentier, et qu'il était au service d'Ango. Voici comment on est arrivé à retrouver son nom : Un heureux chercheur, M. Estancelin (1), découvrit à Sens, vers 1830, un manuscrit intitulé : « *Mémoire que nous issismes du Hâvre de Dieppe, le iour de Pasques, 28e iour de mars 1529*, etc. » C'était le journal de bord de deux navires dieppois, appartenant à la maison Ango, la *Pensée* et le *Sacre* que leur capitaine, Jean Parmentier, conduisit jusqu'à Sumatra. En comparant ce journal de bord à la partie de la Relation de Ramusio qui se rapportait au voyage du capitaine anonyme à Sumatra, M. Estancelin s'aperçut, à sa grande surprise, que le journal et la Relation étaient identiques, ou du moins que le journal était comme le commentaire et l'explication la plus complète de la Relation. Ainsi, pour n'en donner qu'une preuve, trois petites îles près de Sumatra avaient été nommées par Parmentier la *Louise*, la *Marguerite* et la *Parmentière :* nous les retrouvons sur la carte annexée à la Relation de Ramusio sous les noms de la *Loyse*, la *Margarite* et la *Formentière*. Le capitano Francese n'est donc autre que Jean Parmentier, et, comme l'authenticité de la Relation de Ramusio est indiscutable pour le voyage de Sumatra, n'inspire-t-elle point par cela même une égale confiance dans ses autres parties ?

Aussi bien ce n'était pas un homme ordinaire que Jean Parmentier. Grand mathématicien et excellent marin, il ne dédaignait pas les arts libéraux et se reposait *d'Eolus* et de *Thétis*, pour employer le langage mythologique de l'époque, soit en traduisant Salluste, soit en composant des poésies en l'honneur des *Terres Neufves* et du Nouveau Monde. Pierre

(1) ESTANCELIN, ouv. cit., p. 191

Digitized by Google

Crignon, son contemporain et son biographe, a grand soin de faire remarquer « qu'il estoit une perle en rhétorique française, et en bonnes inventions tant en rithme qu'en prose (1). » M. Margry a retrouvé quelques-uns de ces morceaux poétiques (2), mais, malgré l'intérêt qui s'attache à la personne de leur auteur, nous avouons ne pas partager le naïf enthousiasme de Crignon. Il est difficile d'imaginer des allégories plus raffinées et moins compréhensibles. Le hardi capitaine réservait sans doute toute la netteté de son esprit pour les difficiles expéditions dont le chargeait Ango. Ce ne sera certes pas dans ses moralités à personnages, ni dans ses chants royaux (3) « faits soubs termes astronomiques, géographiques et maritimes, à l'honneur de Marie », que nous rechercherons la trace de ses vigoureux efforts, mais bien plutôt dans ses voyages. Tout jeune, il avait fréquenté Terre-Neuve et ses pêcheries. Plus tard, il avait visité le Brésil. Un de ses frères ayant obtenu d'Ango l'autorisation de conduire un navire au-delà des Indes, dans les grandes îles qui produisent les épices, il l'accompagna dans ce long voyage, et poussa jusqu'en Chine. Cette première tentative ayant réussi, il revint, avec son frère, dans les mêmes parages, et, cette fois, fit une longue station à Sumatra. Il est sans doute difficile de préciser la date de ces divers voyages ; ils furent cependant, ceux de Terre-Neuve et du Brésil du moins, antérieurs à 1526, car c'est en 1526 que les frères Parmentier partaient pour la Chine, et en 1528 pour Sumatra.

Jean Parmentier aimait à rendre justice à ses collaborateurs et à ses devanciers. Sans lui nous ne connaîtrions pas les noms de Gamart, d'Aubert et de Denis de Honfleur. Il détestait de tout cœur les rivaux de la France en matière commer-

(1) Margry. *Les Navigations françaises*, p. 200.

(2) Id., p. 383-392.

(3) Réimprimés dans la collection Silvestre, 1838, 5e livraison.

Digitized by Google

ciale, les Portugais, et remarquait avec plaisir que les Brésiliens ne les aimaient pas davantage. Si quelque heureux hasard nous restituait le journal de bord de ses voyages au Brésil, il est probable que notre sympathie augmenterait pour celui qu'il faut continuer à nommer, avec Ramusio, *il gran capitano Francese.*

A défaut de ce voyage, à défaut des relations des autres expéditions tentées dans ces contrées par les capitaines au service d'Ango, il nous est permis d'étudier un monument contemporain, qui nous donnera la preuve indiscutable des relations qui existaient à cette époque entre la France et le Brésil. A Dieppe, dans l'intérieur de l'église de Saint-Jacques, du côté de l'Évangile, sous la voûte de la contre-allée du chœur, la seconde travée est murée par une maçonnerie ajoutée après coup, et formant une petite salle qu'on nomme aujourd'hui encore le Trésor. Cette maçonnerie est délicatement fouillée par le ciseau du sculpteur, et les ornements variés qui la composent dénotent une rare habileté de main et une capricieuse imagination. En 1582, lors des fureurs iconoclastes qui jetèrent les protestants sur les temples catholiques, et leur firent anéantir en un moment de folie les chefs-d'œuvre amassés par tant de siècles, les délicates sculptures de cette muraille furent endommagées. Lors de la première Révolution, elle eut également à souffrir du brutal vandalisme des prétendus patriotes. Par bonheur la frise qui ornemente cette charmante façade et qui est élevée à vingt pieds à peu près au-dessus du sol a peu souffert de nos discordes religieuses ou politiques. Elle représente non pas une cérémonie chrétienne, comme on serait tenté de le croire en pareil lieu, mais des hommes, des plantes et des animaux qui n'appartiennent pas à nos climats. L'artiste anonyme qui a si délicatement fouillé la pierre semble avoir voulu consacrer la vieille gloire des navigateurs dieppois. Il a représenté les peuples avec lesquels sa ville natale était alors en relations, et rendu hommage à sa prodigieuse activité. Le clergé y a

Digitized by Google

volontiers consenti, bien qu'une pareille représentation fût contraire à toutes les habitudes chrétiennes. Il reconnaissait par cet acte de complaisance les services de la marine dieppoise, et en même temps éternisait la gloire de la patrie commune. Comme le remarque ingénieusement Vitet (1), « de quelque manière qu'on interprète ce monument, qu'on y voie une mosaïque des diverses espèces de nations découvertes par les Dieppois, qu'on veuille au contraire y chercher la représentation d'un fait, d'une action quelconque, dont tout ces personnages seraient les acteurs, ou enfin qu'on suppose que ce sont autant de figures isolées jetées au hasard et sans intention, toujours devra-t-on reconnaitre que ce bas-relief est une image des mœurs et des costumes des pays situés au-delà de l'équateur. »

Trente quatre personnages, sans parler des animaux et des plantes, figurent sur ce bas-relief. On reconnaît aisément parmi eux trois Nègres et Négresses, et dix-sept Asiatiques. Les vêtements, les armes et les traits de six autres sont moins faciles à distinguer. Quant aux sept derniers, ce sont, à ne pas s'y méprendre, des Américains et spécialement des Brésiliens. Un premier groupe est formé par trois personnes, un homme, une femme et un enfant : Tous les trois sont nus, mais coiffés de plumes, coiffure originale que Léry décrit en ces termes : (2) « Quant à l'ornement de tête de nos Tououpinamkuins, ils lient et arrangent des plumes d'ailes d'oiseaux incarnates, rouges, et d'autres couleurs, desquels ils font des fronteaux, assez ressemblans, quant à la façon, aux cheveux vrais ou faux, qu'on appelle raquettes ou ratepenades : dont les dames et demoiselles de France, et d'autres pays deçà depuis quelque temps se sont si bien accommodées. » L'homme et la femme portent encore une ceinture de plumes, et la femme a

(1) VITET. *Histoire de Dieppe*, t. II, p. 126.

(2) LÉRY, ouv. cit., § VIII.

Digitized by Google

en plus une collerette de plumes. Quant à l'enfant, il gambade près de sa mère, sans autre ornement que sa coiffure. L'homme est armé d'un arc ; derrière son dos s'étale un paquet de flèches. La femme tient une sorte de thyrse terminé par une grosse fleur. Entre leurs deux têtes était jadis figuré un oiseau, dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une aile et la queue. L'artiste avait sans doute voulu représenter un de ces magni fiques perroquets brésiliens alors si recherchés en France.

Séparé de ce premier groupe par sept personnages, se présente un autre Brésilien, en costume de travail, car il ne porte que sa coiffure de plume. De la main droite il se suspend à un arbre, de la main gauche il brandit une cognée. Nous prenons ici sur le fait un trait de mœurs : Ce bûcheron est un Brésilien occupé à debiter le bois précieux dont les Européens se montrent si avides. Vitet (1) n'osait se prononcer sur ce personnage : « Que fait-il ? Danse-t-il ? Fait-il effort pour arracher ce tronc d'arbre qu'il vient d'émonder avec une sorte de serpe ? C'est ce qu'il est difficile de déterminer ; » nous ne partageons pas l'hésitation du célèbre critique. Jamais Brésilien ne dansa tout nu et tenant une serpe à la main ; la danse était chez eux une cérémonie grave et presque sacrée. Ils ne s'y livraient qu'à de rares et solennelles occasions, et alors y prenaient part avec leur costume de guerre, et munis de toutes leurs armes (2); tandis que l'action de couper des bois précieux était pour ainsi dire leur occupation quotidienne, spécialement dans leurs rapports avec les Européens. Il est donc permis de supposer que l'artiste anonyme dieppois avait tenu à figurer ce Brésilien débitant la marchandise à laquelle plusieurs de ses compatriotes devaient leur fortune.

A l'extrémité de la frise nous trouverons encore trois autres

---

(1) Vitet, ouv. cit., p. 122.

(2) Léry, ouv. cit., planche p. 246.

Digitized by Google

Brésiliens : Les deux premiers paraissent lutter ensemble ; le dernier tient de la main droite un long javelot, et fait de la main gauche le geste d'un homme qui voudrait parler. Ils sont entièrement nus, et leur coiffure semble composée de feuilles plutôt que de plumes. A côté du dernier, trois grands singes finement étudiés, grimpent aux arbres ou dévorent des fruits avec une aisance de gestes, qui laisserait supposer de la part de l'artiste anonyme quelque arrière pensée malicieuse.

Ces six personnages sont donc des Brésiliens. Sans énoncer une conjecture trop hardie, on pourrait avancer qu'ils ont été copiés d'après nature, car c'était alors l'usage chez tous les capitaines au long cours de ramener à leur bord, comme pièces de conviction, des sauvages qu'ils exposaient à la curiosité publique, et dont ils se servaient en qualité d'interprètes dans leurs voyages ultérieurs. Comme les vaisseaux allaient et revenaient sans cesse, il y avait toujours à Dieppe un certain nombre d'indigènes, dont il était facile au sculpteur de reproduire les traits ou les manières. Même en supposant que l'artiste n'ait pas eu à sa disposition de modèles vivants, il y avait alors à bord de chaque navire quelque personne en état de dessiner, soit le charpentier du bâtiment, soit même quelque dessinateur de profession. (1) Les croquis de costumes, les armes et les instruments, les singularités de tout genre étaient dessinés avec soin, annexés au rapport du capitaine, et déposés avec ce rapport au Greffe de l'Amirauté, où on pouvait les consulter et au besoin les copier.

La muraille de Saint Jacques a été, d'après les ingénieuses conjectures de Vitet (2), construite de 1525 à 1530, quelques années avant que Jean Ango eût fait bâtir ou plutôt réparer

---

(1) Ainsi Nicole Lefebvre à bord de l'*Espoir* de Gonneville — Jehan Saisy à bord de la *Pensée* de Parmentier — Jacques Lemoyne de Mourgues attaché à l'expédition de Laudonnière en Floride, etc.

(2) VITET, ouv. cit., p. 130-136.

Digitized by Google

dans cette même église la chapelle destinée à recevoir sa sépulture. Si donc l'artiste anonyme a, dès cette époque, exécuté dans une église chrétienne un bas-relief représentant les mœurs et les costumes de pays situés au delà de l'équateur, c'est que ces contrées lointaines étaient déjà connues, observées et étudiées; c'est que des relations fréquentes existaient entre Dieppe et le Brésil, et que les capitaines au service de Jean Ango choisissaient de préférence cette région pour en exploiter les richesses.

II. — Les Produits brésiliens.

N'en déplaise à d'austères censeurs ou à de systématiques adversaires, nous avons tous, nous autres Français, de séduisantes qualités. Notre vivacité, notre intelligence, notre absence de morgue et de prétentions nous ont toujours valu les sympathies des peuples avec lesquels nous entrions en relations, et surtout des tribus primitives, qui se laissent volontiers prendre aux apparences. Aussi les Brésiliens accueillaient-ils avec empressement nos compatriotes, d'autant plus que les Portugais, nos rivaux sur la côte, ne cherchaient au contraire qu'à imposer et nullement à faire accepter leur domination. Fiers, brutaux, cruels, ils considéraient les Brésiliens comme placés très au dessous d'eux dans la hiérarchie des êtres humains, et ne leur cachaient ni leur mépris ni leurs convoitises. Non contents de les exploiter, ils les maltraitaient. Aussi la comparaison était-elle tout à notre avantage. Dès qu'un navire français était signalé au large, les Brésiliens couraient au rivage, s'empressaient autour de nos matelots, leur apportaient des vivres frais, leur prodiguaient les soins les plus touchants de l'hospitalité, et s'ingéniaient à leur plaire. Ils allaient jusque dans les forêts de l'intérieur couper les bois précieux tant recherchés par leurs hôtes européens, et les portaient sur leurs épaules, parfois à d'énormes distances, jusqu'à bord de nos navires. Il faut lire dans les naïves des-

Digitized by Google

criptions de Léry (1) la joie enfantine qu'ils témoignaient à la vue de nos compatriotes, et les prévenances parfois puériles mais toujours sincères et parties du cœur dont ils les accompagnaient. Aussi Jean Parmentier avait-il raison de proclamer que (2) : « si le roi François Ier voulait tant soit peu lâcher la bride aux négociants français, en moins de quatre ou cinq ans ceux-ci lui auraient conquis l'amitié et assuré l'obéissance des peuples de ces nouvelles terres, et cela sans autres armes que la persuasion et les bons procédés. Dans ce court espace de temps, les Français auraient pénétré plus avant dans l'intérieur de ce pays que n'ont fait les Portugais en cinquante ans, et probablement les habitants en chasseraient ces derniers comme leurs ennemis mortels. »

Entre les Brésiliens et les Français, les meilleurs intermédiaires furent les interprètes Normands. C'étaient de hardis aventuriers qui n'hésitaient pas à se fixer au milieu des tribus brésiliennes, apprenaient leur langue, se conformaient à leurs usages, et vivaient de leur vie. D'une bravoure à toute épreuve, d'une activité que rien ne lassait, ce furent les véritables ancêtres de ces héroïques trappeurs franco-canadiens, dont les romans de Cooper ou de Mayne Reid nous ont appris à admirer l'énergie et la persévérance. Habitués à ne compter que sur eux-mêmes, aux prises avec des difficultés sans cesse renaissantes, ils gagnaient à cette lutte quotidienne contre les hommes et les éléments une incomparable énergie. Leur bravoure commandait l'admiration aux Brésiliens, qui les aimaient

---

(1) Léry, ouv. cit., § XVIII.

(2) Ramusio, ouvrage cité, t. III, p. 357. Imperoche se (il re Francesco) volesse dar la briglia alli mercatanti del suo paese, loro conquisteriano i traffichi e amicitie delle genti di tutte quelle terre nuove in quatro o cinque anni, ed il tutto per amore e senza forza, e sariano penetrati piu a dentro che non hanno fatto li Portoghesi in cinquanto anni, e li popoli di dette terre li discacciariano come suoi nemici mortali. »

Digitized by Google

aussi pour leur adresse, pour leur complaisance, pour la facilité avec laquelle ils se conformaient aux usages nationaux et parlaient leur langue. Ces interprètes paraissent même, en certaines circonstances, avoir outrepassé leurs instructions, ou du moins les avoir exécutées avec un zèle mal entendu. Bon nombre d'entre eux non-seulement adoptèrent la langue et les coutumes de leur pays d'adoption, mais encore poussèrent l'oubli de leur origine jusqu'à renoncer à leur religion et à prendre part aux plus horribles festins du cannibalisme. Assurément le fait n'a jamais été bien prouvé, mais Léry l'affirme dans son intéressante relation : (1) « Sur quoy à mon grand regret ie suis obligé de réciter icy que quelques truchements de Normandie qui avoient demeuré huit à neuf ans dans ce pays là pour s'accommoder à eux, menans une vie d'atheiste, ne se polluyoient pas seulement en toutes sortes de paillardises et vilenies parmi les femmes et les filles... mais aussi surpassant les sauvages en inhumanité, i'en ai ouy qui se vantoient d'avoir tué et mangé des prisonniers. »

Il est possible que Léry se soit laissé emporter par son imagination : en tout cas les interprètes normands, s'ils ne prenaient point part à ces honteux festins, ne faisaient rien pour en détourner leurs alliés. Un Allemand au service du Portugal, un certain Hans Staden, de Homberg en Hesse, était tombé entre les mains des Brésiliens et allait être dévoré par eux. Il se souvint à temps que les Français étaient les alliés de ses vainqueurs et se prétendit leur ami (2). « Sachant qu'il y avait des Français dans le pays, raconte-t-il, et qu'il venait souvent des vaisseaux de cette nation, je persistai toujours à dire que j'étais leur ami, et je les priai de m'épargner jusqu'à ce que ceux-ci arrivassent et me reconnussent. Ils me gardèrent donc avec soin jusqu'à l'arrivée de quelques

(1) Léry, ouv. cit., § VII.

(2) *Relation du voyage* de Hans Staden, éd. Ternaux-Compans, p. 115.

Digitized by Google

Français que des vaisseaux avaient laissés chez les sauvages pour y recueillir du poivre. » Confronté avec l'un d'entre eux, il ne put lui répondre dans sa langue. « Les sauvages qui nous environnaient écoutaient avec beaucoup d'attention. Voyant que je ne le comprenais pas, il leur dit dans sa langue : Tuez-le et mangez-le, car ce scélérat est un vrai Portugais, votre ennemi et le mien. Je compris bien cela et je le suppliai au nom de Dieu de leur dire de ne pas me manger ; mais il me répondit : Ils veulent te manger (1). »

Nous serons donc fondés à reprocher aux interprètes Normands leurs mœurs relâchées, leur inhumanité, leur oubli de toute formule religieuse, mais il nous faudra reconnaître qu'ils rendirent au commerce français d'inappréciables services, et étendirent dans tout le continent l'influence française. On le savait si bien au Brésil que tous les étrangers cherchaient à se faire passer pour Français. L'Anglais Antoine Knivet (2) dont les compagnons portugais avaient été massacrés jusqu'au dernier par des sauvages Tamoyos eut la présence d'esprit de se déclarer Français : « Ne crains rien, lui dirent aussitôt les Brésiliens, tes ancêtres ont été nos amis, et nous les leurs, tandis que les Portugais sont nos ennemis et nous font esclaves : c'est pourquoi nous avons agi envers eux comme tu as vu ». Aussi Knivet, dans sa curieuse relation de voyage, recommande-t-il à ses compatriotes, pour se faire bien venir des indigènes, d'adopter les usages français, et au besoin de se faire passer pour Français. Hans Staden, dont nous venons de raconter la triste entrevue avec un interprète Normand, avait eu l'heureuse chance d'échapper une fois encore à la mort (3). On le conduisit quelques

(1) Hans Staden, ouv. cit. p. 119.

(2) Purchas *his Pilgrims*, t. iv, p. 1217-1237.

(3) Sa barbe rousse le sauva, en lui permettant d'affirmer qu'il n'était pas Portugais, puisque tous les Portugais avaient la barbe noire. Hans Staden, ouv. cit., p. 147.

Digitized by Google

semaines après à un puissant cacique, nommé Quoniam Bebe, qu'il essaya d'apitoyer sur son sort, en continuant à se prétendre l'ami des Français. « Tu es un Portugais lui répondit le barbare, car tu n'a pas pu causer avec lui : il parlait du Français qui m'avait vu et qu'il appelait son fils. Je cherchai à m'excuser, l'assurant qu'étant absent depuis longtemps j'avais oublié la langue ; mais il s'écria : J'ai déjà pris et mangé cinq Portugais, et tous prétendaient être des Français. Cependant ils mentaient ». Voyant cela, je renonçai à l'espérance de vivre, et je me recommandai à Dieu, car je voyais bien que je n'avais plus qu'à mourir » (1).

Notre influence sur les Brésiliens était donc considérable, puisqu'elle nous préservait des convoitises culinaires de nos alliés, et que les autres peuples européens cherchaient à se couvrir de notre nom comme de la meilleure des sauvegardes. C'était surtout pour les relations commerciales qu'il fallait, si on voulait s'enfoncer dans l'intérieur du continent, être ou paraître Français. Indiquons à ce propos les principaux articles d'exportation et d'importation.

Les articles d'exportation sont indiqués par le chargement du navire l'*Espoir*, de Gonneville : Nous les avons déjà signalés plus haut (2) : pièces de toiles et de draps, quincaillerie, verroteries, peignes et miroirs, etc. Hans Staden énumère les mêmes articles : (3) « Les sauvages, dit-il, ajoutaient que les Français venaient tous les ans dans cet endroit, et leur donnaient des couteaux, des haches, des miroirs, des peignes et des ciseaux ». — « On leur donnait, lisons-nous dans Ramusio (4) des bêches, des couteaux et autres fer-

---

(1) Hans Staden, ouv. cité, p. 126.

(2) Voir page 45.

(3) Hans Staden. Ouv. cit., p. 110. Cf Thevet. *Singularités de la France Antarctique*, § 47.

(4) Ramusio, ouv. cit., t III, p. 355 « E li barattano con le

Digitized by Google

railles, car ils estiment plus un clou qu'un écu ». Ces articles sont encore mentionnés dans les contrats passés entre armateurs et capitaines, que le temps a respectés (1). Aussi bien ces habitudes commerciales se sont maintenues presque jusqu'à nos jours. Les tribus sauvages ont toujours eu une prédilection marquée pour les mille brimborions dont elles ne comprennent pas l'usage, mais dont l'imprévu ou l'étrangeté les frappent. Comme les enfants qui n'aiment, en fait de jouets, que ceux qu'ils voient pendus à l'étalage des marchands, les Brésiliens demandaient à nos compatriotes surtout ce dont ils n'avaient pas besoin. Pendant longues années, bien qu'ils eussent une vue excellente, ils se crurent obligés de porter des lunettes qui les gênaient, mais qui les rehaussaient dans leur propre estime, ou bien encore, habitués qu'ils étaient à errer dans les bois et à couvrir leur nudité de haillons rudimentaires, ils ambitionnèrent la possession d'un hausse-col ou d'un ceinturon. Mieux avisés, quelques autres réclamaient des armes : Dès qu'ils connurent le terrible effet des armes à feu, et se rendirent compte de la supériorité que ces armes donnaient aux Européens, ils leur en demandèrent. On eut la sagesse de les leur refuser. Quelques négociants, imprudents ou avides, consentirent à la fin à leur en livrer ; mais les sauvages n'osèrent pas tout d'abord ou ne surent pas s'en servir. Hans Staden (2) raconte que son maître possédait une arquebuse, dont il était très-fier ; mais, dans les moments de danger, poursuivi par l'ennemi, ou sur le champ de bataille, il la remettait à son esclave européen, et lui ordonnait de s'en servir contre les ennemis.

Quant aux articles d'importation ils n'étaient pas encore

---

dette manare, cunei, e coltelli, ed altri ferramenti, a tal che stimano molto piu caro un chiodo, che uno scudo.

(1) DE FRÉVILLE. *Commerce maritime de Rouen*, t. I, passim.

(2) HANS STADEN, ouv. cit., p. 93, 105.

Digitized by Google

très-nombreux : On n'en comptait guère que quatre à cinq : animaux rares, plumes, coton, épices et bois de teinture (1). Parmi les animaux rares, les plus recherchés étaient les singes et les perroquets. Les singes sont fort nombreux au Brésil : sapajous et sagouins, singes hurleurs et singes lions, ouistitis, tous les types les plus étranges, toutes les variétés les plus faciles à apprivoiser se rencontrent dans les forêts de l'intérieur et même sur la côte. Aussi nos matelots en rapportaient-ils en France de nombreux spécimens. Les sagouins étaient surtout fort recherchés, sans doute à cause de leur rareté, car ils supportaient difficilement la traversée et ne s'acclimataient en France qu'avec peine (2). On en voyait pourtant quelques-uns, car c'est à un de ces animaux que Clément Marot faisait allusion quand il mettait ces paroles dans la bouche de son valet Fripelipes :

Combien que Sagon soit un mot
Et le nom d'un petit marmot.

Cette pièce de Marot (3) est de l'année 1537. Elle prouve

---

(1) Curieuse énumération des objets rapportés du Brésil en 1531 par le navire français *la Pèlerine* : 15,000 quintaux de brésil, 300 quintaux de coton, 300 quintaux de graines de coton, 600 perroquets sachant déjà quelques mots de français, 3000 peaux de léopards et autres animaux, 300 singes et guenons, minerai d'or et huiles médecinales, le tout pour une valeur de 602,300 ducats. Voir aux pièces justicatives la *Protestation du baron de Saint-Blancard.*

(2) Léry ouv. cit. § 10 « Et de fait, s'il estoit aussi aisé à repasser la mer qu'est la guenon, il seroit beaucoup plus estimé : mais outre qu'il est si délicat qu'il ne peut supporter le branlement du navire sur mer, encore est-il si glorieux que, pour peu de fascherie qu'on luy face, il se laisse mourir de despit ».

(3) Marot, édit. Jannet, t. I, p. 242, épitre ii.

Digitized by Google

par conséquent que, dès cette époque, ces jolis animaux brésiliens étaient fort appréciés en France ; mais les perroquets l'étaient encore plus : nos marins tenaient à honneur de rapporter chez eux, comme un souvenir vivant de leur voyage, quelque ara au brillant plumage, ou, pour employer une expression du temps, quelque papegai aussi étonnant par les richesses de sa robe que par la variété de son langage. Les perroquets brésiliens étaient fort nombreux, si nombreux que parfois ils devenaient un des fléaux de l'agriculture, mais tous n'étaient pas également estimés. On recherchait surtout ceux dont les plumes offraient la coloration la plus variée ou qui reproduisaient le plus fidèlement la voix humaine. Les indigènes les cédèrent d'abord très-facilement, mais à peine se furent-ils aperçus de la haute estime où les tenaient nos compatriotes, qu'ils haussèrent leurs prix. Léry raconte l'histoire d'une Brésilienne qui tenait tellement à son perroquet que lorsqu'on lui demandait à quel prix elle le vendrait, (1) « elle répondit par mocquerie, *moca-ouassou*, c'est-à-dire une artillerie, tellement que nous ne le sceusmes iamais avoir d'elle ». Gandavo (2) rapporte de son côté que les Brésiliens préféraient ces oiseaux parleurs à deux ou trois esclaves. Thevet (3) confirme le fait : « ceux du pays, écrit-il, en font grand compte, et les tiennent si cher qu'à grand peine souffrent-ils que un estranger en aye que à bonnes enseignes ». Les plus estimés se nommaient dans le pays les *aiourous*. Nos interprètes normands faisaient métier d'en élever. L'un d'eux en donna un à Léry (4) « qu'il avoit gardé trois ans, lequel professoit si bien tant le sauvage que le français, qu'en ne le

(1) Léry, ouv. cit. § xi. Voir dans la carte du Brésil insérée dans Ramusio la chasse aux perroquets par les indigènes.

(2) Gandavo. *Histoire de la province de Santa Cruz*, p. 85.

(3) Thevet. *Cosmographie universelle*, p. 939.

(4) Léry, ouv. cit. § xi.

Digitized by Google

voyant pas vous n'eussiez sceu discerner sa voix de celle d'un homme ». C'était sans doute un perroquet de cette espèce, ou bien encore le même qu'il rapportait en France pour en faire hommage à l'amiral de Coligny, et à la possession duquel il tenait tellement que, bien que souffrant toutes les horreurs de la famine, il ne se décida à le sacrifier qu'à la dernière extrémité (1). « Ie le tins cinq à six iours caché sans luy pouvoir rien bailler à manger, tant y a que la nécessité pressant, ioint la crainte que i'eu qu'on ne me le dérobast la nuict, il passa comme les autres ». Les perroquets n'étaient pas les seuls oiseaux qu'on cherchait à rapporter en France. L'innombrable tribu des colibris et des oiseaux mouches, si richement représentée au Brésil, était encore un des principaux articles d'importation (2). On les recherchait surtout pour leurs plumes dont on se servait alors beaucoup pour les riches toilettes des dames de la Cour. Chaque navire qui revenait en France rapportait une grande provision de ces frêles et splendides ornements, et les propriétaires de ces trésors étaient assurés d'en retirer des bénéfices inespérés. D'après Thevet (3) le plumage du toucan était également fort apprécié. On en garnissait des épées ou des toques de cérémonie.

Le coton et les épices ne figuraient encore qu'à titre de curiosité, mais il n'en était pas de même pour les bois précieux, et spécialement pour les bois de teinture, qui formaient le chargement essentiel de nos navires. On connaît la prodigieuse fertilité du Brésil en essences de premier choix. Nos négociants ne furent pas longs à se rendre compte des ressources, pour ainsi dire inépuisables, que leur offraient ces forêts, et comme les Brésiliens de leur côté s'estimaient fort heureux d'avoir à leur disposition des matériaux d'échange

(1) Léry, ouv. cit., § XXII.

(2) Cf. Ferdinand Denis. *De arte plumaria.*

(3) Thevet. *Singularités*, etc. § 47.

Digitized by Google

aussi abondants, l'exploitation des richesses végétales du pays commença pour ne plus s'arrêter. Ce ne fut même pas une exploitation, mais plutôt une destruction. Comme le bois de teinture coûtait fort cher en France, et qu'on s'en servait non seulement pour donner aux étoffes une magnifique couleur pourprée, mais aussi pour la fabrication de meubles précieux, chaque navire français (1), en abordant au Brésil, s'enquérait avant toute chose de l'endroit où il pouvait faire sa provision de bois. Les indigènes qui s'habituaient aux demandes de nos négociants en préparaient à l'avance d'énormes tas qu'ils entassaient sur le rivage : seulement comme ils ne savaient pas ménager leurs ressources, ils abattaient ces arbres pour ainsi dire au hasard. Parfois même, afin d'éviter la peine de les scier, ils mettaient le feu au pied, et l'incendie gagnait le reste de la forêt. Quelques années de ce gaspillage effréné suffirent pour anéantir bien des essences précieuses. C'est ainsi que de nos jours, on a tellement abusé dans les forêts boliviennes des arbres à quinquina, qu'on est obligé, pour en retrouver, d'aller à leur recherche dans des vallées presque inaccessibles (2).

L'essence la plus recherchée par nos compatriotes se nommait l'*araboutan*. Cet arbre atteignait parfois des proportions gigantesques. Comme il ne croissait que sur les hauteurs, et souvent assez loin du rivage, les Brésiliens étaient obligés de le débiter en morceaux pour le transporter plus facilement, et ils en perdaient toujours des quantités considérables. Nous signalerons encore l'*ibirapitanga*, qui s'élevait à la hauteur d'un chêne, dont les feuilles ressemblaient à celles du buis, et les fleurs étaient d'un blanc jaune comme le muguet. On en distinguait trois espèces : la meilleure se nommait l'*ibira-*

---

(1) Voir les planches de THEVET, dans sa *Cosmographie universelle*, p. 950, 954.

(2) P. MARCOY. Tour du monde, voyage dans *les vallées des quinquinas*. 1870-1872.

Digitized by Google

pitanga brazil, et fournissait une teinture très-brillante ; le *brazil assou* était de qualité inférieure, et le *brazileto* ne donnait que des produits médiocres. On en faisait pourtant des meubles précieux, et, à cause de sa résistance, d'excellent bois de charpente. Plongé dans l'eau, il durcissait : aussi était-il fort estimé pour les navires. Nos négociants récoltaient encore le *jaracanda,* dont la couleur brune tirait sur le violet. Ils connaissoient, mais ne paraissent pas avoir beaucoup estimé l'*acajou.* « Mais surtout ie diray (1) qu'il y a un arbre en ce pays-là, lequel avec la beauté sent si merveilleusement bon, que quand les menuisiers les chapotoyent ou rabotoyent, si nous en prenions des coupeaux ou des buschilles en la main, nous avions la vraye senteur d'une franche rose ». Léry s'étend avec complaisance sur ces merveilles de la flore brésilienne « I'en ai veu d'aussi iaunes que buis, écrit-il, d'autres naturellement violets... de blancs comme papier, d'autres sortes si rouges qu'est le brésil ». Les voyageurs contemporains (2) sont unanimes dans l'expression de leur admiration pour ces beautés de la nature, et pourtant les forêts brésiliennes ont perdu l'exubérance de leur végétation, et, sauf dans les cantons presque ignorés de l'intérieur, sont toutes exploitées. Aussi quel ne devait pas être l'enthousiasme de nos ancêtres du seizième siècle en présence de telles magnificences !

Le commerce assurait donc à nos compatriotes dans le Brésil des ressources immenses, et étendait leur influence politique. Les tribus indigènes aimaient à se grouper sous le patronage de nos négociants. Il eût été bien facile, si l'on eût augmenté le nombre des interprètes, de fonder rapidement une véritable colonie : mais le gouvernement d'alors se préoc-

(1) Léry. ouv. cit., § XIII.

(2) Biard, Agassiz. *Voyages au Brésil,* dans le Tour du monde, passim.

Digitized by Google

cupait bien peu de ces questions extérieures. François Ier, Henri II et ses enfants se débattaient contre l'ambition de la maison d'Autriche ou contre le protestantisme. Ils ne comprenaient pas que le meilleur moyen d'épargner à leur royaume une diminution d'importance ou les horreurs de la guerre civile était de fonder en Amérique quelque France nouvelle et d'y envoyer des colons protestants. Quant à nos négociants, égoïstes et intéressés, ils ne songeaient qu'à l'heure actuelle, et ne cherchaient qu'à profiter d'un marché où ils n'avaient pas encore de rivaux.

Ils nous faudra cependant faire une exception pour Ango qui sut, du moins, noblement se servir de sa fortune. Ces fructueuses expéditions l'avaient tellement et si vite enrichi qu'il devint un des plus grands propriétaires du royaume. Comme il avait une prodigieuse activité, et que ses premières spéculations avaient réussi, il ne se contenta plus d'expédier dans toutes les directions des navires et des matelots, il s'engagea encore dans de nombreuses affaires en France et sur le continent. Il avait pris à ferme les recettes des abbayes de Fécamp et de Saint-Wandrille, et de plusieurs autres seigneuries au pays de Caux. Il acheta également les charges de grenetier et de contrôleur du magasin au sel de Dieppe. L'archevêque de Rouen, cardinal d'Amboise, frappé de son esprit et de son activité, s'intéressait à sa fortune et le poussait à la Cour où il fit rapidement son chemin. Dès 1526, il avait déjà, par ses armements et ses spéculations, amassé tant de richesses qu'il se fit bâtir une magnifique maison ou plutôt un palais de bois, qui existait encore à l'époque du bombardement de Dieppe par les Anglais en 1694. Les Dieppois en étaient fiers et la montraient aux étrangers comme une curiosité. Lorsque le cardinal Barberini (1) la visita en 1647, il déclara aux Oratoriens qui l'accompagnaient que jamais il n'avait vu de maison de bois aussi bien ornée. La

(1) VITET, ouv. cit., t. II, p. 419.

Digitized by Google

façade était toute sculptée et représentait des fables d'Esope, des combats entre Normands et Anglais, et des scènes de navigation. Elle était occupée par un immense salon dont les fenêtres, ornées de balcons, donnaient sur le port et sur la mer. Les parquets étaient de bois choisis, les murs revêtus de lambris dorés et de tableaux italiens. Grâce à un réservoir placé au sommet de la maison, on avait ménagé dans toutes les chambres des eaux jaillissantes. Les meubles les plus précieux de France et les curiosités des deux Mondes étaient réunis côte à côte. Les animaux du Brésil, les singes et les papegais couraient sur les toits ou jacassaient sur leurs perchoirs. De temps à autre paraissait quelque Brésilien au costume étrange, ramené par les capitaines d'Ango. Il recevait une fastueuse hospitalité dans ce palais, dont il décrivait les merveilles, une fois de retour dans sa hutte natale. C'était une sorte de musée universel, un spécimen toujours renouvelé des productions les plus opposées.

La maison d'Ango devint bientôt célèbre. François Ier désira la visiter et annonça sa prochaine arrivée à Dieppe. A cette nouvelle, l'armateur obtint de la ville la permission de préparer une de ces entrées solennelles qui étaient alors en vogue ; il se chargeait d'en payer tous les frais. Le roi et la cour admirèrent sans réserve la magnificence déployée par le Médicis dieppois. La vaisselle ciselée excita surtout leur étonnement. Après avoir étalé ses trésors, Ango proposa une promenade en mer. Un arc de triomphe avait été improvisé et six nefs légères, richement dorées, attendaient le cortége. Ravi de ces prévenances et charmé de sa visite, le roi annonça en débarquant à son hôte qu'il lui donnait le commandement du château de Dieppe, en remplacement de Du Mauroy qui venait de mourir, et lui conférait des lettres de noblesse (1). Ango atteignit alors l'apo-

(1) Il portait de sable au champ d'argent, chargé d'un lion marchant de sable avec une molette d'éperon. — Son emblème de prédilection fut une sphère surmontée d'un crucifix et portant cette

Digitized by Google

gée de sa fortune : à maintes reprises il prêta à François Ier de l'argent et même des vaisseaux, surtout quand il s'agit d'empêcher les Anglais de se fortifier à Boulogne, comme l'atteste ce quatrain composé par un Dieppois, son contemporain, un certain du Puy de l'Assomption (1) :

Ce fut luy, luy seul qui fist armer
La grande flotte expresse mise en mer,
Pour faire veoir à l'orgueil d'Angleterre
Que Françoys estoit roy et sur mer et sur terre.

C'est à ce moment qu'il obtint la permission de joindre à son nom celui de sieur de la Rivière (1532), et équipa de véritables flottes qui portaient sur toutes les mers son drapeau et sa réputation.

§ III. — Rivalité et Hostilités du Portugal.

Cette prospérité sans pareille valut à Ango des envieux et des ennemis. Les plus acharnés de ces ennemis furent les Portugais. Cette haine remontait aux premières années du siècle. Les Portugais, en effet, atteignaient alors l'apogée de leur fortune commerciale et politique. Admirablement secondés, excités même par leurs souverains, ils s'étaient lancés avec ardeur dans une carrière indéfinie de découvertes et de conquêtes. Un moment ils se crurent les dominateurs de l'Océan. Les côtes africaines reconnaissaient leur suzeraineté : l'Hindoustan, l'Indo-Chine, les îles Malaises, la Chine elle-même s'ouvraient à leur influence. Les archipels de l'Atlantique leur obéissaient. Dès 1500, Alvarès Cabral avait pris possession des côtes brésiliennes au nom de son maître,

---

belle devise : *Spes mea Deus a juventute mea.* Cf. Féret. *Annales de la Normandie.* 1826.

(1) Vitet, ouv. cit., t. II, p. 423.

Digitized by Google

le roi Emmanuel. Enfiévrés par le succès, les Portugais, dans leurs prétentions outrecuidantes, soutenaient que pas un navire étranger n'avait le droit de s'aventurer dans leurs eaux, et ils poursuivaient comme des pirates les négociants qui n'étaient pas leurs compatriotes. Leur puissance néanmoins ne reposait sur aucun fondement solide : elle était toute d'opinion. Ils n'étaient ni assez nombreux ni assez puissants pour la faire respecter, et s'imaginaient naïvement qu'il leur suffirait de parler pour être obéis. Comme l'écrivait avec autant d'esprit que d'énergie le *gran capitano Francese* dont Ramusio (1) a conservé les voyages : « Bien que ce peuple soit le plus petit de tout le globe, il ne lui semble pas assez grand pour satisfaire sa cupidité. Il faut que les Portugais aient bu de la poussière du cœur du roi Alexandre pour montrer une ambition si démesurée. Ils croient tenir dans une seule main ce qu'ils ne pourraient embrasser avec toutes

(1) Ramusio. ouv. cit. t. III, p. 352. « E quantumque essi siano il piu piccolo popolo del mondo, non li par pero chequello sia davanzo grande per sodisfare alla loro cupidita. Io penso che essi delibano aver bevuto della polvere del cuore del re Alessandro, che li causa una tal alterazione di tanta sfrenata cupidita, e par a loro tener nel pugno serrato quello che essi con ambedue le mani non potriano abbraciare, e credo che si persuadano che Iddio non fece il mare ne la terra se non per loro, e che le altre nazioni non sieno degne di navigare, e se fosse vel poter loro di mettere termini e serrar il mare dal capo di Finis terre fin in Hirlanda, gia molto tempo saria che essi ne traveriano serrato il passo, e tanto e di ragione che li Francesi vadino a quelle terre nelle quali loro non hanno piantata la fede christiana, e dove non sono amati ne obediti, come noi haveressimo ragion d'imperdirli di passar in Scocia, Dannemarca e Norwega, quando noi prima di loro vi fossimo stati, e possia che essi hanno navigato al lungo d'una costa, essi se la fanno tutta sua. Ma tal conquista e molto facile a fare, e senza gran spesa, perche non vi sono assalti ne resistencia ».

Digitized by Google

les deux, et il semble que Dieu ne fit que pour eux les mers et la terre, et que les autres nations ne sont pas dignes de naviguer; certainement s'il était en leur pouvoir de fermer les mers depuis le cap Finisterre jusqu'en Irlande, il y a longtemps qu'ils l'auraient fait. Cependant les Portugais n'ont pas plus le droit d'empêcher les négociants français d'aborder aux terres que les premiers se sont arrogées, dans lesquelles ils n'ont pas planté la foi chrétienne, et où ils ne sont ni aimés ni obéis, que nous n'aurions le droit de les empêcher de passer en Ecosse, dans le Danemarck et en Norwége, en admettant que nous y eussions abordé les premiers. Aussitôt que les Portugais ont navigué le long d'une côte, ils s'en emparent et la considèrent comme leur conquête, conquête facile et à peu de frais, car elle n'a nécessité ni assaut ni résistance. »

Cette fière protestation est peut-être la première de celles qui retentirent en France, à diverses reprises, contre les tyrans de l'Océan. Elle est curieuse, et comme expression indignée des sentiments qui animaient alors nos marins contre les prétentions portugaises, et comme document, dont l'importance chronologique n'aura échappé à personne. Aussi bien nos rois se sont toujours posés comme les défenseurs de l'indépendance des mers, et ils ont eu le mérite de soutenir leurs théories par les armes. « François Ier, écrivait un historien espagnol contemporain, Herrera (1), entend poursuivre ses conquêtes et ses navigations, dont on lui conteste la légalité, tout comme les autres princes Chrétiens. Il veut également conserver des relations d'amitié et de bonne intelligence

(1) Herrera. *Historia de las Indias Occidentales*. Decad. VII, liv. I, § IX, p. 14, edit. 1726 : Que el entendia seguir sus conquistas y navegaciones que de derecho le competian como à los otros principes de la Christiandad, y que queria conservar amisdad y buena inteligencia con algunos principes de las Indias.

Digitized by Google

avec quelques princes indiens. » Un de ses officiers (1), général des galères depuis 1521, Bertrand d'Ornezan, baron de Saint Blancard, élevait ces considération à la hauteur d'un principe absolu, quand il proclamait à propos de la capture de la *Pélérine* par les Portugais en 1532 que le roi de Portugal n'avait ni droit ni juridiction sur les nations américaines, que la mer était commune, l'accès des îles ouvert à tous, non pas seulement aux Français, mais à tous les peuples de l'univers. Les Ordonnances de la marine de 1517, 1537, 1543 et 1584 ainsi que les traités de paix de 1529, 1559 et 1598 soutinrent les mêmes théories de liberté (2). La plupart de nos ports, surtout ceux de l'Océan, ne cessèrent de les revendiquer (3). Aussi, malgré les déceptions et les déboires qui constituent trop souvent l'histoire de la France d'outre-mer, ce ne sera pas un médiocre honneur pour nos souverains et pour nos négociants que d'avoir, dès l'origine, posé des principes, qui sont aujourd'hui passés dans le droit international des nations civilisées.

Au XVIe siècle, les Portugais niaient résolûment ces principes. Cette contestation eut pour conséquence forcée, non pas une guerre ouverte entre les deux couronnes, mais une hostilité sourde et continue entre les marins des deux nations,

---

(1) VARNHAGEN. *Historia geral do Brasil*, p. 443. Dictus rex Serenissimus nullum habet dominium nec jurisdictionem in dictis insulis; imo gentes eas incolentes plurimos habent regulos quibus more tamen et ritu silvestri reguntur, et ita ponitur in facto. Etiam ponitur in facto probabili quod dictus serenissimus rex Portugaliæ nullam majorem habeat potestatem in dictis insulis quam habet rex Christianissimus; imo enim mare sit commune, et insulæ præfatæ omnibus apertæ, permissum est nedum Gallis, sed omnibus aliis nationibus eas frequentare et cum incolis commercium habere. » — Cf. LA POPELLINIÈRE. *Histoire des trois mondes*, liv. II, § 12, 13.

(2) PARDESSUS. *Collection des lois maritimes*, passim.

(3) Archives municipales de Rouen. A. 20, fol. 468.

Digitized by Google

qui se traduisit souvent par des faits regrettables, et prit même un tel caractère d'acharnement qu'elle faillit se convertir en un débat plus sérieux. Il serait curieux, mais il est difficile à cause de l'absence des documents, de suivre dans ses infinis détails cette querelle franco-portugaise. Le Brésil en fut surtout le théâtre. Les matelots des deux nations ne se contentèrent bientôt plus de se piller réciproquement. Ils adoptèrent vis-à-vis les uns des autres les féroces procédés des indigènes avec lesquels ils étaient en relation. Ils les associèrent même à leurs vengeances. Thevet (1) raconte qu'il voulut un jour arracher à la mort un prisonnier portugais, qui était tombé au pouvoir d'un cacique allié de la France : « mais le barbare farouche, ajoute-t-il, se print à me regarder d'un tel travers d'œil avec un visage si esmeu que rien plus, disant : Ha ! malheureux que tu es, jamais ie n'eus pensé que tu deusses de tant t'oublier, et que tu fusses si desloyal que de me prier pour ung qui est ennemi de ton nom. Ignores-tu que les siens et les ditz Margaïatz nos adversaires ne demandent que la ruine de ton capitaine et de toy, aussi bien que de nous, qui avons tousiours esté voz amis. » Cette haine réciproque était si bien enracinée au cœur des uns et des autres, qu'elle oblitérait les notions les plus élémentaires de l'humanité. En voici un exemple entre mille : L'Allemand Hans Staden avait été fait prisonnier par les Tupinambas, qui, le prenant pour un Portugais, s'apprêtaient à le dévorer. Il se prétendit l'ami des Français, et fut présenté à un interprète normand qui ne le comprit pas, et annonça à ses maîtres qu'ils pouvaient l'immoler en toute conscience. Plus heureux dans une seconde tentative, Staden réussit à convaincre le Français de sa nationalité. L'interprète consentit alors à intervenir en sa faveur, mais il ne chercha même pas à s'excuser de sa première inhumanité. « Il m'assura qu'il m'avait pris pour un Portugais

(1) Thevet. *Cosmographie universelle*, p. 909.

Digitized by Google

et que les gens de cette nation étaient de tels scélérats (1) qu'aussitôt que les Français pouvaient en prendre un au Brésil, ils le pendaient sur-le-champ; ajoutant qu'ils étaient bien obligés de se conformer aux mœurs des Indiens, et de souffrir qu'ils traitassent leurs prisonniers comme ils l'entendaient, puisqu'ils étaient comme eux ennemis des Portugais. » La haine entre Français et Portugais atteignit même un tel paroxisme qu'elle engendra des crimes monstrueux. On ne se contentait pas de laisser les Brésiliens accomplir en paix leurs hideux festins ; on leur fournissait des vivres humains. Staden (2) raconte comment l'équipage du navire dieppois *la Belette* ayant réussi à s'emparer d'un navire Portugais, distribua quelques-uns de ses prisonniers aux Brésiliens, qui s'empressèrent de les immoler et de les manger. Les Portugais (3) de leur côté se faisaient un jeu des souffrances de leurs prisonniers Français. Tantôt ils les enterraient jusqu'aux épaules, et prenaient leurs têtes en guise de cible, tantôt ils les pendaient après les avoir mutilés, ou bien ils les livraient aux Brésiliens pour être dévorés. Léry (4) rapporte même qu'ils les écorchaient vifs ou les brûlaient à petit feu. Aussi que de sanglantes représailles et quelle série de crimes monstrueux !

Les Portugais paraissent s'être donné les torts de la première attaque. Dès 1504, afin d'empêcher les découvertes et

---

(1) Hans Staden, ouv. cit., p. 151.

(2) id. p. 196, 208.

(3) Varnhagen. *Historia geral do Brasil*, t. I, p. 443. « Idem Loppes suspendio dedit dictum dominum, ...et viginti alios ex suis sodalibus, duosque vivos silvestribus dilaniandos et mandendos tradidit. »

(4) Léry, ouv. cit., § II. « S'ils les trouvent sur mer à leur avantage, ils leur font une telle guerre qu'ils en sont venus iusques-là d'en avoir escorché de tous vifs et fait mourir d'autre mort cruelle. »

Digitized by Google

les progrès de nos matelots, le (1) roi Emmanuel avait expressément défendu à ses sujets de leur vendre des cartes ou des sphères terrestres, où seraient marqués les pays au sud de Manicongo et des îles San Tomé et del Principe. Depuis (2) il défendit également à ses capitaines de prendre à leur service des pilotes ou des matelots appartenant à d'autres nations; mais cette double interdiction ne fut jamais observée; non-seulement nos armateurs et nos négociants eurent à leur disposition les cartes et les sphères portugaises dont ils avaient besoin, mais encore bon nombre de pilotes ou de matelots Français montaient à bord des navires portugais. Ainsi, pour n'en donner qu'une preuve, lorsque le Portugais Magellan (3) fit, au service de l'Espagne, son fameux voyage de découverte, il avait plusieurs Français à bord de son escadre : sur *la Trinité*, Jean-Baptiste de Montpellier et Petit-Jean d'Angers; sur *le Saint-Antoine*, Jean de Rouen et Bernard Calmet de Lectoure; sur *la Victoire*, Simon de la Rochelle; sur *le Saint-Jacques*, Barthélemy Prieur de Saint-Malo, Richard d'Évreux, Pierre Gascon de Bordeaux, Laurent Corrat de Normandie, Jean Massiat de Troyes, Jean Breton du Croisic et Pierre Armand d'Auray, sans parler d'un prêtre (4) qu'il fut obligé de débarquer à cause de son insubordination.

Les rois de Portugal comprirent bien vite que leurs ordon-

---

(1) VARNHAGEN, ouv. cit., t. I, p. 36.

(2) *Ordenacoes Manuelinas*, liv. V, tit. 78, § 2 — tit. 88, § 11.

(3) NAVARRETE. *Viages y descubrimentos de los Espanoles*. t. IV, p. 12.

(4) HERRERA, ouv. cit., dec. II, liv. IX, § XIV. On peut encore remarquer, d'après HACKLUJT : *The principal navigations*, t. III, p. 719, qu'un pilote français aurait remis à sir John Yorcke, bien avant Cabot, une note sur les courants qui existent entre le cap de Bonne-Espérance et les côtes d'Amérique.

Digitized by Google

nances resteraient lettre morte s'ils ne les appuyaient point par les armes. Fort irrités par la présence de nombreux navires français sur des côtes qu'ils prétendaient leur appartenir, ils donnèrent ordre à leurs capitaines (1) de courir sur ces navires, et de les couler bas ou tout au moins de les prendre quand ils se trouveraient en force.

Le premier (2) acte d'hostilité, dont l'histoire ait gardé le souvenir, remonte à l'année 1505. Nous l'avons déjà rapporté, quand nous avons essayé de démontrer que nos compatriotes fréquentaient le pays dès le commencement du siècle. Deux de nos navires auraient été brûlés par les Portugais dans la rivière de Paraguaçu, un troisième pris, et leurs équipages impitoyablement massacrés. Mais il faut croire que les profits du commerce dans cette région compensaient et au-delà les inconvénients de la surveillance portugaise, car, quelques années plus tard, nos vaisseaux se retrouvaient dans ces parages aussi nombreux qu'en 1505. Il est probable qu'ils avaient répondu aux attaques des Portugais par des attaques semblables, et que tout voyage au Brésil était à ce moment à la fois une entreprise commerciale et une expédition militaire.

Le roi de Portugal ne s'attendait peut-être pas à cette résistance de la part de nos négociants. Dès 1516 (3) il expédiait un ambassadeur, Iacome Monteiro, à François Ier pour se plaindre des pirateries de ses sujets, et, en même temps,

---

(1) Curieux récit de Hans Staden (ouv. cit. p. 78) : « Nous trouvâmes au pays des Buttugaris un vaisseau français que l'on chargeait de bois : nous nous empressâmes de l'attaquer, dans l'espoir de nous en emparer facilement, etc. »

(2) Cité par VARNHAGEN, *Historia do Brasil*, t. I., p. 412-414. Cf. VASCONCELLOS, *Noticia do Brasil*, § XIX. — Id., *Cronica do Brasil*, liv. I, § 39.

(3) VARHNAGEN, ouv. cit., p. 37.

Digitized by Google

chargeait un de ses plus vaillants capitaines (1), Christovam Jaques, de débarrasser la côte brésilienne de la présence des Français. On ne connaît pas le résultat des négociations entamées par Monteiro, mais l'expédition de Jaques ne réussit que trop bien. Après avoir fondé un comptoir fortifié à Itamarca, dans la province de Parahyba, il ruina tous les établissements (2) français qu'il rencontra sur la côte, et prit ou détruisit leurs navires. Mais les vrais commerçants ne se découragent pas pour si peu. Chassés sur un point, ils reparaissent sur un autre. Les Phéniciens dans l'antiquité, les Anglais dans les temps modernes n'ont jamais réussi qu'à force de persévérance et d'obstination. Ainsi firent nos négociants français. Malgré leurs échecs répétés, malgré la perte de tant de leurs navires et l'indifférence du gouvernement à leur égard, ils ne renoncèrent pas aux profits du commerce dans ces terres nouvelles, et, sans plus se soucier de la surveillance organisée par les croisières portugaises, continuèrent leurs voyages à la côte du Brésil.

Dès son avénement au trône, Jean III envoya un nouvel ambassadeur en France, Francesco de Silveyra (1522). Le bruit s'était répandu que les Normands projetaient de fonder un établissement au Brésil, et que l'amiral de France, Bonnivet, s'intéressait à la réussite de ce projet. On désignait même le Florentin Verrazzano comme le chef de l'expédition, et déjà quelques navires étaient en armement dans les ports de Normandie. Silveyra fut très bien accueilli par François Ier, mais ne reçut pas de réponse définitive. Comme ses instructions étaient pressantes, il insista, et finit par obtenir que le

---

(1) Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. V, p. 148. — Southey, *Histoire du Brésil*, t. I, p. 29.

(2) D'après Gandavo (ouv. cit., p. 35), ce serait Lopez de Souza qui « le premier conquit Itamarca et la délivra des Français au pouvoir desquels elle était, quand il vint s'y fixer. »

Digitized by Google

roi défendrait à l'expédition de partir (1). M. Murphy (2), auteur d'une intéressante biographie de Verrazzano, a retrouvé la dépêche de Silveyra, en date du 25 avril 1523, par laquelle l'ambassadeur apprenait à son souverain qu'il avait réussi « à mettre l'embargo sur le voyage du Florentin ».

Mais nos compatriotes supportaient avec peine cette immixtion des Portugais dans leurs affaires. Quelques-uns d'entre eux, exaspérés par la perte de leurs vaisseaux et la ruine de leurs spéculations, cherchèrent à leur rendre le mal pour le mal, et répondirent aux pirateries portugaises par des actes semblables de brigandage. On a conservé les lettres de marque délivrées en 1522 à Jehan Terrien, de Dieppe, à titre de représailles contre les Portugais, qui avaient pris un de ses galions sur la côte même du Portugal. Combien d'autorisations semblables durent être accordées (3), dont il n'est resté aucune trace dans l'histoire ! Il paraît que nos corsaires ne réussirent que trop bien à troubler le commerce portugais, car, en 1526, le roi Jean III se décida à tenter un vigoureux effort. Il fit (4) publier dans son royaume un édit par lequel il enjoignait à tous ses sujets, sous peine de mort, de couler les navires français qui allaient au Brésil ou qui en revenaient. Afin de mieux assurer l'exécution de ces ordres, il envoya

(1) Andrada. *Cronica do rey D. Joao.* part. I, § XIII.

(2) Murphy. *The voyage of Verrazzano : a chapter in the Early of History maritime discovery in America.* Cf. Revue critique d'histoire et de littérature. 1er janvier 1876.

(3) Fréville. *Histoire du commerce maritime de Rouen*, t. II, p. 432.

(4) Varnhagen. Ouv. cit. t. I, p. 443. « In anno MDXXVI idem rex Serenissimus per totum ejus regnum edictum ab eo enarratum publicationi dederat, quo continebatur prœceptum expressum omnibus ejus subditis, sub pœna capitis, de omnibus Gallis ad dictas insulas accedentibus, seu ab eis recedentibus, submergendis. »

Digitized by Google

plusieurs escadres au Nouveau-Monde, et recommanda à leurs capitaines d'agir avec énergie.

Il serait intéressant de suivre dans leurs détails les péripéties souvent tragiques de la querelle engagée entre les deux marines française et portugaise ; mais cette étude présente des difficultés à peu près insolubles, car les documents authentiques font défaut ou se contredisent. En l'absence de données sérieuses pour résoudre ce problème, au moins essaierons-nous de poser quelques jalons. Trois épisodes paraissent avoir attiré l'attention des contemporains, la croisière de Christovam Jaques, l'affaire de la *Pélérine* et l'expédition de Sousa : nous allons successivement les passer en revue.

Le roi Jean III avait appris qu'une flotte française se disposait à piller les établissements portugais du Brésil. En réalité cette flotte se composait de deux navires et d'une galéasse, dont les armateurs se nommaient Ivon Cretugan, Jean Bureau, Jean Jamet et Guerret Mathurin Tournemouche (1). Deux de ces navires étaient Normands, le troisième appartenait à un armateur de Saint-Paul en Bretagne (2). Nos compatriotes rencontrèrent à l'entrée du Rio-Francisco un vaisseau nommé *le Gabriel*, qui faisait partie de la flotte de Garcia de Loaysa et était commandé par Rodrigo de Acuna. Ils pensaient si peu à le maltraiter qu'ils envoyèrent une de leurs chaloupes à sa rencontre pour lui indiquer les passes du fleuve, et lui prêtèrent des charpentiers et des calfats pour le radouber. Mais la bonne harmonie ne dura pas longtemps. Les matelots des deux nations se prirent de querelle, des coups de feu furent échangés, et le *Gabriel*, qui ne voulait pas engager la lutte dans ces conditions d'infériorité, coupa précipitamment ses amarres, et

(1) VARNHAGEN. Ouv. cit. t. I, p. 45.

(2) NAVARRETE. Ut supra, t. V, p. 172, 231, 239, 329, 323.

Digitized by Google

s'enfuit en abandonnant à terre le capitaine Acuna qui resta prisonnier. Le *Gabriel* alla se réfugier à la Baie de tous les Saints, mais il rencontra un autre navire français qui l'attaqua et le prit. Ce fut le dernier succès de nos compatriotes. Une véritable escadre portugaise, composée d'un navire et de cinq caravelles, venait d'arriver sur les côtes brésiliennes. Christovam Jaques, déjà connu par l'heureuse issue de la croisière de 1516, la commandait en chef. Il avait sous ses ordres Diogo Leite, Gonzalo Leite et Gaspar Correa. Il rencontra au nord de Bahia, dans un port près de San Francisco, les deux navires normands et le navire breton qui achevaient leur chargement de brésil, et s'en empara. Ce ne fut pas du moins sans résistance, car les Français, bien que très-inférieurs en nombre, se défendirent toute une journée (1). Les vainqueurs abusèrent de leur triomphe. Ils massacrèrent leurs prisonniers, après leur avoir fait subir d'horribles tortures. Ne s'avisèrent-ils pas de les enterrer jusqu'aux épaules, et de prendre leurs têtes comme cible à leurs arquebuses (2). Christovam Jaques qui, dans sa haine contre la France, avait autorisé de semblables cruautés, voulut assurer la prépondérance portugaise dans ces parages en achevant de ruiner l'influence française. Pendant plusieurs mois, il fouilla les anses et les baies de la côte, prenant tous les navires qu'il rencontrait, détruisant nos comptoirs, brûlant les cases des Brésiliens nos alliés, et bâtissant de loin en loin quelques forteresses pour assurer aux matelots portugais aide et protection contre les attaques prochaines de leurs rivaux.

La précaution n'était pas inutile. La croisière de Jaques avait ruiné en France bon nombre de familles. Le récit des

---

(1) VARNHAGEN. Ouv. cit. t. I, p. 32.

(2) Ces cruautés sont rappelées par une lettre de Diégo de Gouvéa adressée de Paris au roi de Portugal le 17 février 1525. Cf. VARNHAGEN, ouv. cit. t. I. p. 130.

Digitized by Google

cruautés portugaises avait exaspéré l'opinion publique. De vives protestations s'élevèrent contre ces actes de brigandage et ces massacres que rien ne justifiait. Le comte de Laval, gouverneur de Bretagne, réclama, au nom des victimes, une indemnité de 600,000 écus, et François Ier chargea son hérault d'armes, Angoulême, de porter à Lisbonne cette réclamation. Comme les négociations traînaient en longueur, bon nombre d'armateurs résolurent de se faire justice à eux-mêmes, et, en attendant que la Cour leur eût accordé l'autorisation d'exercer des représailles, tombèrent sur les navires portugais. En décembre 1530, un galion français surprit Fernambuco (1), et saccagea cette ville. Duarte Coelho, qui commandait la place, avait essayé de résister; mais les Brésiliens s'unirent aux Français, et il dut se résigner à évacuer la position. Le 16 janvier de la même année, le roi de Portugal écrivait à son ambassadeur en France, Silveyra, que les corsaires français avaient enlevé plus de trois cents bâtiments, et pris des marchandises pour une valeur de plus de six cent mille cruzades (2). Ces chiffres sont très-probablement exagérés, mais ils prouvent que la marine française avait rendu le mal pour le mal, et que les victimes de Christovam Jaques avaient été pleinement vengées.

La vengeance fut même si complète que le roi de Portugal s'inquiéta de nouveau des progrès de la France au Brésil, et résolut de renouveler la croisière qui avait si bien réussi en 1526. Il fit équiper une flotte de cinq vaisseaux, dont il confia le commandement avec des pouvoirs très étendus à Martin

---

(1) Vasconcellos. *Cronica do Brazil*, liv. I, § 100. Cf. *Diario* de Pedro Lopez de Sousa, p. 14 et 18, à la date du vendredi 17 février 1531. « E me disseram que foran ao rio de Pernambuco, e como havia dous mezes que ao dito rio chegara hum galean de França, e que saqueara a feitoria, e que roubara toda a fazenda que nelle estava del Rei nosso senhor ».

(2) Ternaux Compans. *Notice sur la Guyane Française.*

Digitized by Google

Affonso de Sousa (1). L'escadre mit à la voile le 3 décembre 1530. Le 31 janvier 1531, Sousa était en vue du cap Saint-Augustin et capturait un vaisseau français muni de beaucoup de poudre et d'artillerie, et chargé de bois de Brésil. Au sud du cap, il prenait un second navire français chargé de la même marchandise, et livrait un combat acharné à un troisième vaisseau de la même nation, mais plus grand que les deux autres. Il le prenait également, et, après être entré à Fernambuco, le renvoyait en Portugal, et brûlait ses autres prises. Pendant plusieurs mois il longea les côtes brésiliennes, et fit partout reconnaître l'autorité du Portugal. Dans son voyage de retour, le 15 août 1532, non loin de l'île Saint-Alexis, près du cap Saint-Augustin, il s'empara d'un quatrième navire français, armé de huit canons, et d'un autre qui arrivait d'Europe chargé de munitions de guerre. Ces munitions étaient destinées à une petite forteresse bâtie sur la côte par nos compatriotes. Découragé par la perte de ces deux navires, le commandant de la forteresse invita Sousa à en prendre possession. Le vainqueur sans combat la fit raser, et construisit avec les matériaux une autre citadelle beaucoup plus forte.

Pendant que s'accomplissaient au Nouveau Monde ces opérations, qui ressemblaient singulièrement à des faits de guerre, en Europe les négociations n'avaient jamais été interrompues entre les cours de Lisbonne et de Paris, et, bien que leurs sujets se traitassent en ennemis, les souverains de ces deux pays affectaient de croire à une solution pacifique de la question brésilienne. Ils avaient même institué une commission mixte chargée de régler les indemnités réciproques, et conti-

(1) Le *Diario de navegação da armada que foi a terra do Brasil*, en 1530-1532, a été composé par Pedro Lopes de Sousa et imprimé à Lisbonne en 1839 par M. de Varnhagen. M. de Santarem en a donné une analyse dans les *Nouvelles Annales des Voyages*. 4e série, t. I, p. 330-372.

Digitized by Google

nuaient à observer tous les dehors de la légalité. On connaît peu le détail des négociations engagées entre les deux couronnes. Il paraîtrait néanmoins que François Ier céda trop légèrement aux obsessions de la cour de Lisbonne, car, dès 1531, il ordonnait à l'amiral de France d'arrêter les navires français qui revenaient du Brésil et de la Guinée, sous prétexte que le commerce de ces régions était exclusivement réservé aux Portugais. On conserve aux Archives municipales de Rouen le procès-verbal d'arrestation des navires de Nicolas de la Chesnaye, Jean le Gros, Pierre Moisi, Gilles le Froissi, Jean de Guignes et Richard Fessart, qui s'étaient livrés à ce commerce déclaré soudainement interlope (1). Ango lui-même, qui passait pour posséder la faveur du roi, n'aurait pas été épargné; mais l'avisé normand affirma que ses navires revenaient d'un lieu « où oncques chrétien n'estoit encore allé », et on le laissa libre (2). Marino Giustiniano, un de ces alertes négociateurs que Venise entretenait alors dans les principales cours de l'Europe pour surveiller les événements et surtout les intérêts de la Sérénissime République, n'a eu garde d'oublier le débat diplomatique engagé entre les deux couronnes. Dans un de ces curieux rapports que les ambassadeurs vénitiens expédiaient à leur gouvernement, et qui constituent une source abondante de renseignements précis sur l'histoire de l'Europe, Marino Giustiniano s'exprimait en ces termes : « Le roi très-chrétien est en bonne amitié avec le roi de Portugal, qui respecte cette liaison avec soin. L'ambassadeur de Portugal me disait que son roi craignait beaucoup l'empereur, et désirait par conséquent

(1) Fréville. *Commerce maritime de Rouen*, t. I, p. 327.

(2) Requête de 1534 adressée au connétable de Montmorency. Cette pièce faisait partie de la collection David vendue en 1857 à Paris. On ignore ce qu'elle est devenue. Voir Fréville, ouv. cit., t. I, p. 327.

Digitized by Google

que la France s'agrandît. On sait bien que dans les Indes, qui appartiennent au roi de Portugal *ex veteri occupatione*, celui-ci (1) non-seulement ne voudrait pas de rivaux, mais même prétend que ses rivages soient fermés aux sujets d'une puissance étrangère. Les Normands, les Bretons, les Picards qui étaient allés au Brésil ont été fort maltraités, ce qui donne lieu à des plaintes amères de la France contre les Portugais. Cependant les Français qui sont là, et d'autres qui y arrivent tiennent à conserver leurs droits : c'est pourquoi une négociation est depuis longtemps entamée. L'amiral traite pour la France, l'ambassadeur de Portugal pour son roi ; mais les riches présents que celui-ci donne à l'amiral traînent l'affaire en longueur ». Le fin diplomate croit savoir qu'une alliance de famille trancherait le débat. « Par là, ajoute-t-il, le Portugal voudrait couper court aux différends passés, et obtenir du roi très-chrétien l'engagement de ne pas toucher au Brésil : mais les négociations traînent, et le roi très-chrétien n'y met pas beaucoup d'intérêt ».

C'est en 1535 que Giustiniano adressait cette dépêche à son gouvernement : En parlant de la longueur et du peu de progrès des négociations entamées, il faisait peut-être allusion à une affaire restée célèbre sous le nom d'affaire de *la Pélérine*. Au mois de décembre 1530, Bertrand d'Ornesan, baron de Saint-Blancard (2), général des galères françaises sur la

(1) *Relation* de Marino Giustiniano, ed. Tommaseo, t. I, p. 87 : non solamente vuol avere la superiorità, ma non vuol ch'alcun altr' uomo, sta chi si voglia, vada a quelli luoghi. Ed essendo andati molte volte al Brasil, Francesi di Normandia, di Brettagna e Picardia, sono stati molto mal trattati dà Portughesi. E pur vogliono mantenere questa proprièta alcuni Francesi ed altri che vanno la.

(2) Voir aux pièces justificatives la protestation du baron de Saint-Blancard. Cf. lettre royale adressée de Lisbonne le 28 septembre 1532. « Na costa de Audalusia foi tornada agora pelas minhos caravelas que andavam na armada do Estreito, una não

Digitized by Google

Méditerranée, avait obtenu du roi François Ier l'autorisation d'armer à ses frais un navire, *la Pélérine*, destiné à naviguer dans les eaux brésiliennes. *La Pélérine* portait dix-huit canons, et avait cent vingt hommes d'équipage commandés par le capitaine Duperet. Son chargement avait été fait avec soin. Il consistait en marchandises à l'usage des indigènes, et en munitions et armes pour un fort que Saint-Blancard avait ordonné de construire sur la côte. *La Pélérine* partit de Marseille, et, après trois mois de traversée, arriva à Fernambuco, où elle fut attaquée par six navires portugais. Les Français, qui étaient mieux armés, eurent le dessus, mais ils n'usèrent de leur victoire que pour conclure un armistice avec les Portugais, et construire un fort, dans lequel ils entassèrent non-seulement les objets de provenance européenne qu'ils avaient emportés, mais surtout les marchandises brésiliennes qu'ils ne cessaient d'acheter. Dès que le fort fut achevé, Duperet renvoya *la Pélérine* en France, sous le commandement de Debarrau : sa cargaison représentait une valeur de six cent deux mille trois cents ducats, sans parler de tout ce qu'on gardait encore dans le fort.

Le voyage de retour ne fut signalé par aucun incident. En août 1531, *la Pélérine* se trouvait en vue du port de Malaga ; elle y entra pour se procurer des vivres, qui commençaient à lui manquer. Une flotte portugaise de six voiles, commandée par D. Martin et Correa, se trouvait à Malaga. Les Portugais s'informèrent de la provenance du navire, et des motifs de son arrêt. Dès qu'ils surent que les Français revenaient du Brésil avec une riche cargaison, ils résolurent de s'emparer du navire : seulement, comme Malaga appartenait à l'Espagne,

---

franceza carregada de brazil, e trazida a esta cidade, a qual foi de Marselha a Pernambuco, e desembarcon gente em terra, a qual desfez una feitoria minha que ahi estava, e deixon là se tenta homens... com tençao de povo arem a terra e de sa defenderem ». Cf. VARNHAGEN, ouv. cit., t. I, p. 61-63.

Digitized by Google

et qu'ils ne voulaient pas commettre un acte d'hostilité dans les eaux espagnoles, ils proposèrent à Debarrau de lui fournir des vivres et de partir avec eux. Le naïf marin ne soupçonna seulement pas le piége qu'on lui tendait. Il remercia au contraire l'amiral portugais de ces prévenances, lui acheta du biscuit, et leva l'ancre en même temps que lui. A peine *la Pélérine* et les vaisseaux portugais étaient-ils en pleine mer, que Martin fit venir Debarrau à son bord sous prétexte de le consulter sur la route à suivre, et le déclara son prisonnier. Il s'empara aussitôt de *la Pélérine* et de sa cargaison, et retourna à Lisbonne pour y rendre compte de son coup de main.

Le roi non-seulement approuva cet acte odieux, mais encore fit jeter en prison les matelots de *la Pélérine*, et prononça la confiscation, au profit du Trésor, des marchandises françaises. Prévenu de la construction du fort de Fernambuco, et résolu à ruiner à tout jamais le commerce français dans ces parages, il donna trois navires à Pierre Loppes, et le chargea de détruire le fort, et de massacrer sa garnison. Loppes suivit à la lettre ses instructions. Dès le mois de décembre de la même année, il se présentait à l'improviste devant la citadelle et en commençait le siége. Un certain de la Motte avait été investi par Duperet du commandement. Pendant dix-huit jours il résista, et tua beaucoup de monde aux Portugais; mais comprenant qu'il ne recevrait aucun secours et ne pourrait prolonger davantage la résistance, il demanda à capituler. En échange du fort, Loppes non-seulement lui promettait la vie sauve, mais encore s'engageait à le transporter lui, ses hommes, et leurs marchandises dans un lieu sûr. Cette capitulation fut signée par les parties contractantes, et Loppes jura sur une hostie consacrée qu'il resterait fidèle à ses engagements. A peine les Portugais avaient-ils pris possession du fort que leur chef, sans même écouter les protestations indignées de nos compatriotes, ordonnait de pendre de la Motte et vingt de ses hom-

Digitized by Google

mes, et en livrait deux autres à ses alliés brésiliens pour leurs hideux festins.

Loppes laissa pour commandant au fort de Fernambuco un certain Paulo Nunez, et revint en Portugal avec quelques navires français capturés, une trentaine de prisonniers, et toutes les marchandises qu'il avait trouvées dans le fort. Le roi fit aussitôt conduire les Français dans la prison de Faro, et prononça de nouveau la confiscation des marchandises au profit de la couronne.

Cette double exécution criait vengeance. La capture de *la Pélérine* et la trahison de Loppes indignèrent nos populations méridionales. Le baron de Saint-Blancard prit en main la défense de ses subordonnés, et réclama non-seulement une punition exemplaire, mais encore une forte indemnité. L'affaire avait fait du bruit. Le haut rang du demandeur, les nombreux intérêts engagés dans le commerce brésilien, la fin tragique de ces victimes des jalousies portugaises, tout se réunissait pour rendre probable la punition des coupables. En effet, en vertu de la requête présentée par Saint-Blancard le 11 mars 1538, une commission franco-portugaise fut créée, siégeant à Bayonne et à Fontarabie, pour le règlement des prises en mer. Jean de Calvimont, président, et Bertrand de Moncamp, conseiller au parlement de Bordeaux, furent nommés commissaires pour la France; Gonçales Pinheiro, évêque de Santiago au cap Vert, et le licencié Affonso Fernandez, commissaires pour le Portugal (1). On ne connaît pas le résultat de leurs délibérations. Il paraît cependant que les prisonniers de *la Pélérine* et du fort furent enfin relâchés. Ils avaient été fort maltraités à Faro. Quatre d'entre eux étaient morts de faim. Les autres n'avaient été mis en liberté qu'après avoir signé une fausse déposition, et onze d'entre eux, qui n'avaient pas

(1) SANTAREM, ouv. cité, t. III, p. 248-274.

Digitized by Google

consenti à se déshonorer par ce mensonge, avaient été punis par un redoublement de sévérité. Il fallut l'intervention directe de Saint-Blancard pour obtenir leur élargissement définitif. Quant aux marchandises confisquées, dont la valeur totale s'élevait au chiffre de 1,703,336 ducats, malgré l'authenticité des comptes présentés par les plaignants, on ne sait s'ils obtinrent jamais satisfaction. Il est probable que l'obstination portugaise lassa la vengeance française, et que les armateurs de *la Pélérine* ne furent pas plus indemnisés que ne l'avaient été les parents des victimes. Ce qui nous porterait à le croire, c'est que dès 1537, et le 22 décembre 1538, François Ier rendit deux édits fort sévères pour défendre de nouveau le commerce d'outre-mer. Les négociateurs portugais avaient sans doute réussi à le convaincre que les armateurs et les matelots français bravaient son autorité ou compromettaient ses alliances. Autrement on ne s'expliquerait pas une pareille mesure, dont la conséquence immédiate était la ruine de notre commerce d'outre-mer.

Pendant que la commission franco-portugaise continuait ses laborieuses négociations, et que la cour de France, par sa coupable indifférence, semblait autoriser les déprédations portugaises, Jean Ango, persuadé que François Ier, malgré la protection dont il le couvrait, ne prendrait jamais sur lui d'imposer ses volontés au Portugal par crainte de le joindre à la coalition, résolut de se passer de l'autorisation officielle et d'exercer des représailles. Il ne se plaignit pas, mais agit. Vers 1530, apprenant que les Portugais avaient pris un de ses plus beaux vaisseaux, et, après en avoir massacré l'équipage, l'avaient conduit triomphalement à Lisbonne, il jura de se venger. Un simple particulier entreprit alors une tâche devant laquelle reculait son souverain. Il osa déclarer la guerre au roi de Portugal et dirigea contre lui une grande expédition. C'est ainsi qu'au siècle dernier un négociant marseillais, Georges de Roux, irrité par les pertes que lui avait fait subir la marine anglaise, arma en corsaires tous ses

Digitized by Google

navires marchands, et lança un manifeste ou plutôt une véritable déclaration de guerre, signée Georges de Roux, contre Georges III d'Angleterre. L'armateur dieppois fut, au XVIe siècle, plus heureux que l'armateur marseillais au XVIIIe. Secondé par les marins normands qui désiraient venger l'injure commune et solder un long arriéré de haines inassouvies, soutenu par l'opinion publique qui n'était pas insensible à la gloire de voir un simple particulier braver au cœur même de sa puissance le roi qui s'arrogeait l'empire des mers, Ango eut bientôt équipé dix grands navires et autant de moyenne grandeur. Huit cents volontaires grossirent le chiffre ordinaire des équipages. La flotte arriva bientôt à l'embouchure du Tage; chemin faisant, elle capturait tous les navires portugais. Elle remonta le fleuve en brûlant les villages bâtis sur ses rives, et menaça directement Lisbonne. Le roi de Portugal, très-effrayé, s'imagina tout d'abord que le roi de France lui avait déclaré la guerre; car son orgueil ne s'abaissait pas jusqu'à supposer qu'un simple armateur ait eu l'audace de l'attaquer, et il envoya des députés en France pour présenter ses excuses et demander la raison de ces hostilités. François Ier était alors à Chambord. Ango lui avait caché sa prouesse. Très-flatté dans son amour-propre de ce qu'un de ses sujets lui eût rendu le service de faire respecter ainsi le pavillon de la France, le roi renvoya les Portugais à Ango. Ce dernier les reçut à son château de Varangeville, très-durement disent les uns, avec magnificence prétendent les autres, mais en tout cas ne donna à ses vaisseaux l'ordre de se retirer qu'après avoir obtenu toutes les satisfactions qu'il réclamait.

Cette anecdote a été contestée. Sans doute aucun historien portugais n'en fait mention, ni Francisco de Andrada (1), ni Emmanuel de Coutinho, biographes particuliers du roi de

(1) *Chronica de Dom João III*, 4e partie, § 56.

Digitized by Google

Portugal alors régnant, Jean III (1521-1557). Il nous faut d'ailleurs reconnaître qu'elle est assez peu vraisemblable. Est-il en effet possible qu'un souverain, qui disposait d'une puissante marine et régnait sur les Indes, ait été réduit à solliciter la paix d'un armateur étranger? M. Vitet, qui raconte cette anecdote d'après les traditions dieppoises, n'y croyait pas lui-même, et faisait soigneusement remarquer qu'elle ne s'appuyait sur aucune preuve authentique. Pourtant une tradition non interrompue a conservé le souvenir de cet acte glorieux. On a peut-être brodé sur les détails, mais le fond de vérité est certain. Le vicomte de Santarem (1) a publié les lettres de marque délivrées par François Ier à Jean Ango de Dieppe, le 22 mars 1530, par lesquelles le roi enjoignait à tous ses gouverneurs des provinces maritimes de ne pas s'opposer à ce que le vicomte et capitaine commandant de la ville et du château de Dieppe usât de représailles contre les navires du Portugal, à titre d'indemnité des pertes occasionnées à cet armateur, jusqu'à concurrence de 250,000 ducats. Un autre decument contemporain, une lettre adressée par la reine Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, à son cousin le Légat, semble indiquer que l'affaire eut un certain retentissement. Cette lettre est datée de Blois, 10 juin 1530 (2). « Mon cousin, le vicomte de Dieppe, ce porteur, s'en va maintenant en court, pour faire entendre au Roy, à Madame et à vous la vérité comment il va de l'affaire qu'il a en Portugal, et du peu d'estime que le Roy dudict Portugal, a faict des lettres que le Roy luy a escrites pour la dicte affaire; de quoy i'ai esté fort esbahie, et combien que la cognoissance que vous avez des mérites du dict vicomte et des bons, grans

(1) De Santarem. *Quadro elementar das relacoês politicas e diplomaticas de Portugal com as diversas potencias de mundo.* Cf. Guérin, *Histoire maritime de la France,* t. I, p. 201.

(2) *Lettres de* Marguerite d'Angoulême, édit. Génin, p. 253.

Digitized by Google

et continuels services qu'il a faicts au Roy, suffisent en vostre endroict pour sa recommandation, si ne me suis ie peu garder, pour la bonne et affecsionnée voulonté que ie luy porte, de vous en faire en sa faveur une particulière et non commune, etc..... » On connaissait donc à la cour les griefs d'Ango contre la cour de Lisbonne, et bon nombre de personnes haut placées prenaient un vif intérêt à cette revendication nationale.

L'acte d'accusation dressé contre l'amiral Chabot (8 février 1541), renferme deux nouvelles preuves de cette intervention d'Ango contre Jean III. Nous y lisons (1), en effet, que l'amiral a été atteint et convaincu « d'avoir iniustement prins et receu dudict Jehan Ango, vicomte de Dieppe, et de Pierre Proun, marchands de Rouën, poursuyvans près du Roy des lettres de marque contre le Roy de Portugal et ses subiectz, ung dyament estimé 3,005 escus. » Les Normands et le plus riche des Normands poursuivaient donc en 1530 leur vengeance contre le Portugal, et se considéraient vis-à-vis de son souverain comme en état d'hostilité. Il y a plus : Le même acte d'accusation renferme un témoignage irrécusable de la démarche du roi de Portugal, de l'ambassade qu'il envoya en France, et de la négociation entamée par ses députés avec Ango. On y lit en effet que l'Amiral a été convaincu « d'avoir desloyalement et infidellement prins et receu plusieurs sommes de deniers par les mains des ambassadeurs du Roy de Portugal, mesmement la somme de 10,000 escuz d'une part, 15,000 escuz par aultres, 16,000 francs soubz coulleur de composition faicte, au nom de Iehan Ango, vicomte de Dieppe. D'aultre part une tapisserie de la valeur de 10,000 escuz soubs tiltre de prest (2) ». Si donc les ambassadeurs

(1) ISAMBERT. *Recueil des anciennes lois françaises*. t. XII, p. 726.

(2) ISAMBERT, id. 725.

Digitized by Google

portugais achetaient si cher non pas la paix, mais seulement la médiation de l'amiral auprès d'Ango, leur visite au manoir de Varangeville cesse d'être invraisemblable, et la tradition dieppoise reçoit au contraire une éclatante confirmation. M. Puiseux (1), qui le premier a fait ressortir l'importance de cette déposition, se félicite comme d'une bonne fortune d'avoir mis hors de doute un fait qui était un nouveau titre d'honneur ajouté à tant d'autres pour la marine dieppoise.

Ce fut le plus haut comble de prospérité auquel soit parvenu Ango. Il paraîtrait que les Portugais, effrayés par ce déploiement inattendu de forces, prirent la résolution de s'adresser directement au roi de France, en le suppliant d'interposer son autorité pour arrêter les envahissements de ses sujets. François Ier était alors sous le coup du honteux traité de Cambrai. Charles-Quint venait de se faire couronner à Bologne empereur et roi d'Italie. Il dominait l'Europe centrale et méridionale. Ses Etats enveloppaient et menaçaient de tous côtés ceux de son rival. Aussi François Ier tenait-il à ménager les rares souverains qui ne s'étaient pas encore inféodés à la politique autrichienne, et, plutôt que de mécontenter le roi de Portugal qui, à un moment donné, pouvait opérer sur les derrières de Charles-Quint une utile diversion, il était disposé à sacrifier les intérêts de ses marins et de ses négociants. Cette politique était déplorable : le roi de Portugal n'était ni de taille ni d'humeur à aider la France dans la lutte qu'elle soutenait alors pour l'équilibre de l'Europe, et il allait profiter du désir trop visible qu'avait François Ier de conserver à tout prix son alliance ou tout au moins sa neutralité pour lui arracher des concessions funestes à la navigation française. Aussi bien ce sera l'histoire éternelle de notre marine, sous François Ier comme sous Louis XIV et Napoléon Ier. Elle sera toujours sacrifiée à d'autres intérêts,

(1) Puiseux. *Rapport sur une charte relative à l'histoire de la Normandie au XVIe siècle* (1852).

Digitized by Google

et délaissée ou compromise, alors qu'il aurait fallu la protéger et la fortifier à tout prix. François Ier ne comprit pas que ses plus sûrs alliés étaient les négociants et les matelots normands. Non-seulement il ne les soutint pas contre leurs rivaux, mais encore il eut le triste courage ou plutôt la funeste imprévoyance de préparer en quelque sorte leur ruine, quand il interdit à ses sujets, par l'ordonnance du 22 décembre 1538, tout commerce d'outre-mer.

Cet acte malencontreux mérite une mention spéciale. Nous en reproduisons (1) les parties principales : « Françoys Ier, par la grâce de Dieu, etc... L'ambassadeur de nostre très cher et très amé frère, allyé et confédéré, le roy de Portugal, nous a faict dire et remonstrer que combien que de pièça, sur les remonstrances à nous faictes de la part de nostre dict frère, allyé et confédéré, par lettres patentes du pénultième iour de may l'am mil VcXXXVII, et depuis, par aultres du XXIII iour d'aoust ensuiant, confirmatives d'icelles, nous eussions faict deffences et inhibitions à tous nos subgectz de ne aller à la terre de Brésil ne à la Malaguette, et que sy aucuns y estoient allez ou alloient, que tous et ungs chacuns, leurs biens, vaisseaulx et marchandises fussent prins et mis soubs nostre main, ainsi qu'il est plus à plain contenu et déclaré par nosd. lettres, inhibitions et deffences, contrevenant à nostre vouloir et intention, ont voyagé esd. terres de Bresil et Malaguette, nous requerant led. ambassadeur sur ce pourveoir de nostre provision et remede convenable. Pour ce il est que nous ces choses considerer, voullans garder, observer et augmenter de nostre part les anciennes alliances et confederations d'entre nous et nostre très cher et très amé frère allyé et confedéré le Roy de Portugal.... commettons par ces présentes que vous faictes ou faictes faire derechef et dabondant expresses inhibitions et deffences de par nous,

(1) FRÉVILLE. *Histoire maritime de Rouen*, t. II, p. 437.

Digitized by Google

sur certaines et grandes peines, à nous à applicquer à nosd. subiects, tant generallement que particulierement, et à son de trompe et cri public, qu'ils n'ayent à voyager esd. terres de Bresil et Malaguette, ny aux terres descouvertes par les Roys de Portugal, sur peine de confiscation de leurs navires, denrées et marchandises, et de tous et ungz chascuns leurs biens et de punition corporelle, en les contraignant de ce faire et souffrir par prinse de corps, saisissement en nostre main de leurs d. biens, navires et marchandises, et aultres voeyes et manieres deubz et raisonnables, et au surplus informez-vous ou faictes informer bien et duement de ceulx de nosd. subiects qui ont voyagé esd. pays et terres du Bresil et Malaguette, depuis nosd. ordonnances, inhibitions et deffences, dont les cas, noms et surnoms vous seront baillez par escript plus à plain par declaration. Et oultre ceux que par information ou aultrement, duement vous trouverez chargez et coupables, procedez ou faictes proceder par prinse de corps, saisissement en nostre main de leurs biens, navires, denrées et marchandises, le tout par inventaire, de manière que on sache respondre en nostre compte, etc..... »

Cette ordonnance draconnienne mit en grand émoi tous les négociants français. Ango, qui commençait à vieillir, et n'avait ni l'audace ni les bonheurs de la jeunesse, en fut péniblement affecté. Il engagea néanmoins ses compatriotes à protester. Quelques Rouennais (1), « les maîtres de navire », Charlot Migart, Olivier Chonard, Romain Guerry, Jean Geoffroy, Jean Chaulieu, Jean Avelline et Genevois, réunis à un certain nombre de marchands, décidèrent qu'ils iraient solliciter le retrait de l'ordonnance. Ils obtinrent satisfaction, et de nouveau la mer fut déclarée libre. Quelques années plus tard, en 1541, sur la nouvelle de l'arrivée en France d'un

(1) Archives municipales de Rouen. A. 14, fol. 285. — Cf. DE FRÉVILLE, ouv. cit. I, 328.

Digitized by Google

ambassadeur portugais, qui venait renouveler les plaintes éternelles de sa cour au sujet des voyages français, les Rouennais (1), Jean de Quintanadoine, Barthélemy Laisselay, Guillaume de Monchel, Pierre Cordier et Joseph Tasserye se réunirent de nouveau, et envoyèrent à la cour une députation chargée d'empêcher le rétablissement de l'ordonnance. On ignore le résultat de leurs démarches, mais il est probable qu'elles aboutirent heureusement, car un des articles de l'ordonnance de 1543 sur la marine stipule (2) expressément la liberté des mers.

Ce fut le dernier jour de bonheur d'Ango. A la mort de François Ier, son royal protecteur, la chance tourna. Il est vrai qu'il s'était aliéné ses concitoyens par sa hauteur. Inabordable aux bourgeois ses égaux de la veille, il ne logeait plus qu'au château, entouré de gardes, dur et sévère pour tous. Dans une assemhléé de notables, il eut le malheur de frapper un certain Morel, son ancien associé, qui se prétendait frustré par lui. Morel lui intenta aussitôt un procès par devant l'Amirauté et son exemple encouragea d'autres créanciers. Coup sur coup on lui intenta cinq ou six procès en restitution. Or, les folles dépenses d'Ango avaient épuisé son trésor. Le roi n'était plus là pour venir à son aide, et, comme pour l'accabler à point nommé, son successeur rendit l'ordonnance du 10 décembre 1549, d'après laquelle, sous prétexte de couper court aux fraudes, que n'avaient pu prévenir les ordonnances antérieures du 28 octobre 1539, du 15 novembre 1540, du 23 février 1541 et du 25 mars 1543, il était interdit, sous les peines les plus graves, et sous n'importe quel prétexte de paix ou de guerre, d'importer en France, autrement que par Rouen, deux cent huit articles, dont suivait la nomenclature. C'était pour Dieppe un coup de mort, car cette prohibition insensée écartait tous les spéculateurs : c'était aussi pour Ango la ruine et la ruine

(1) Id. A. 14, fol. 337. — De Fréville, id.

(2) Ordonnance de février 1543. Cf. Isambert, ouv. cit. passim.

Digitized by Google

sans espoir, car il n'était plus assez jeune pour tenter une nouvelle fortune. En effet ses biens furent décrétés de prise et vendus. Il s'enferma dès lors au château de Dieppe, dévoré de chagrins, et abandonné par ses anciens amis. Il y mourut en 1551.

On l'enterra à l'église Saint-Jacques, dans la chapelle qu'il avait fait construire à ses frais vers 1535, alors qu'il nageait en pleine prospérité et que, de tous les points du monde, ses capitaines lui apportaient comme les tributs des pays par eux visités et exploités. Sur la pierre noire de sa tombe on grava l'écusson de ses armoiries. C'est tout ce qui reste d'Ango à Dieppe, car son palais de bois disparut dans le bombardement anglais de 1694. Les ruines du principal de ses châteaux, celui de Varangeville, existent encore. L'ancien manoir d'Ango n'est plus qu'une vaste ferme, mais dont les granges et les bergeries conservent un certain air d'élégance et de majesté. Des fenêtres encadrées de festons et d'arabesques, des médaillons sculptés et des balcons à jour, conservés çà et là, permettent de juger par ces débris de l'ensemble du château. Ango y dépensa beaucoup d'argent. On y travaillait encore en 1544, car on a retrouvé cette date au milieu d'un fleuron triangulaire sur une couronne qui supporte aujourd'hui une étable à vaches. A l'intérieur il ne reste que deux cheminées, l'une presque en ruines, l'autre surmontée d'une fresque dont les couleurs sont effacées. Dans l'intérieur du chambranle est figuré un vieillard, tenant en main un globe terrestre : c'est peut-être le père d'Ango. Dans un des angles de la cour, deux médaillons sont appelés par les gens du pays les portraits de François 1er et de Diane, mais les traits sont tellement effacés qu'on peut tout aussi bien y reconnaître Ango et sa femme. Les autres médaillons représentent des nègres et des Brésiliens. A Varangeville comme à Saint Jacques, Ango avait tenu à honneur de perpétuer le souvenir des peuples, auxquels il devait en grande partie sa fortune. « On dirait que ce charmant manoir a conscience du changement de ses desti-

Digitized by Google

nées (1) ! En voyant ses murailles tronquées, ses grands toits aigus, ses tuiles d'ardoise et de plomb remplacées par ces lourdes couvertures qui l'écrasent, et ce fumier en guise de fleurs, et ces lourds valets de ferme au lieu de pages et d'élégants varlets, de riant qu'il était il prend un aspect mélancolique et sévère », et l'on songe malgré soi à ce Médicis Normand, à cet autre Jacques Cœur qui survécut lui aussi à sa fortune, et eut à regretter d'avoir vécu trop tard.

VOYAGEURS ET NÉGOCIANTS.

I. Les Français au Brésil.

Ni les malheurs et la ruine d'Ango, ni la rivalité portugaise n'arrêtèrent nos compatriotes dans leurs fructueuses expéditions à la côte du Brésil. Au contraire, ces expéditions devinrent plus fréquentes, et les Portugais, malgré leur jalousie, durent se résigner à laisser nos marins négocier en paix avec les tribus de la côte, car ils n'étaient plus assez puissants pour les en empêcher, et avaient beaucoup de peine à maintenir leur domination dans les régions qu'ils occupaient. Il y eut alors comme une période de calme dans l'histoire de nos établissements brésiliens. Les relations entre la France et le Brésil furent plus fréquentes et devinrent presque régulières. Hans Staden, le prisonnier allemand, dont nous avons à plusieurs reprises cité la relation, parle comme d'une chose toute naturelle des voyages des Français. On retrouve pour ainsi dire à chaque page de son livre la trace de nos compatriotes. Ici (2) c'est un sauvage à qui les Français ont vendu un fusil

(1) Vitet, *ouv. cit.*, t. II, p. 431.

(2) Hans Staden, ouv. cit., p. 93.

Digitized by Google

et de la poudre, et qui force Staden à s'en servir. Là ce sont des Brésiliennes (1) qui entourent le captif et lui coupent la barbe et les cheveux avec des ciseaux de provenance française. Plus loin (2), il parle de nombreux navires qui venaient tous les ans opérer leur chargement à la côte. « Sachant qu'il y avoit des Français dans le pays, écrit-il, et qu'il venait souvent des vaisseaux de cette nation. » — « Les Indiens me dirent que les Français venaient tous les ans dans cet endroit. » (3) — « C'est là que les Français ont l'habitude de charger du bois de brésil (4). » Les rapports étaient donc suivis; l'influence française grandissait tous les jours, et peu à peu se préparait le terrain pour une exploitation sérieuse et un établissement définitif.

Parmi ceux de nos compatriotes, qui visitèrent alors la région brésilienne, nous en citerons deux (5) qui méritent une mention spéciale : le premier, Jean Alfonse de Saintonge, a, en effet, donné la première description scientifique du Brésil, et le second, Guillaume le Testu, en a dressé la première carte vraiment digne de ce nom.

On a prétendu que Jean Alfonse n'était pas Français. D'après le père Charlevoix (6), il serait originaire de Galice,

(1) Id., p. 105.

(2) Id., p. 115.

(3) Id., p. 96.

(4) Id., p. 175.

(5) Nous n'oublierons pas cependant quelques négociants de Rouen, cités dans le procès de l'amiral Chabot : Dagincourt et Huet qui, par contrat passé le 19 mai 1533, s'engageaient, au cas où ils relâcheraient au Brésil, à donner à l'amiral tout le bois de teinture qu'ils rapporteraient, et Pierre Proun, l'associé d'Ango dans ses revendications contre le Portugal. ISAMBERT. *Recueil des anciennes lois françaises*, t. XII, p. 726.

(6) CHARLEVOIX. *Histoire et description de la Nouvelle France*, t. I, p. 21.

Digitized by Google

peut-être de Santoña : mais les ouvrages qui nous restent de lui portent tous la désignation suivante : « faict par Jan Alfonse Xainctongeois, né au pays de Xainctonge, près la ville de Cognac ». Nous avons donc le droit de le revendiquer comme notre compatriote. Il est vrai qu'à l'exemple de plusieurs marins il navigua plus souvent à bord des navires étrangers que sur les vaisseaux français, et que dans ses longues navigations (1),

> Ayant suivi plus de vingt et vingt ans
> Par mille et mille mers, l'un et l'autre Neptune,

il fut la plupart du temps au service du Portugal, spécialement sur un navire commandé par Duarte de Paz : mais il n'abdiqua jamais sa nationalité. On le désignait dans la marine portugaise sous le surnom de *il Francez*. On a même conservé des lettres royales de sauf-conduit en faveur de Johannis Alfonsi Francez, qui erat expertus in viagiis ad Brasiliarias insulas (2) : Par ces lettres on lui promettait, au cas où il renoncerait à servir le Portugal, de ne pas le rechercher en vertu des lois contre les marins qui prenaient du service à l'étranger, ou naviguaient sans autorisation aux possessions portugaises d'Amérique. Il semble donc que notre marin ait tenu à honneur de réserver tous ses droits, et que les Portugais, par une faveur bien rare, aient voulu en quelque sorte rendre hommage, et à ses talents, et à son caractère, en lui accordant des priviléges spéciaux.

---

(1) Vers de MELLIN DE SAINT-GELAYS dans son édition des *Voyages Avantureux* de Jan Alfonse.

(2) VARNHAGEN, ouv. cit., p. 46. O proprio João Alfonso, de appellido Fancez, pratico do Brazil recebeu d'el rei carta de seguro de que não seria demandado, nem perseguido, por incurso nas penas dos que acceitavam serviço do mar das outras naçoês, on iam as conquistas sem licença.

Digitized by Google

Aussi bien Jean Alfonse allait, à la fin de sa carrière, revenir dans son pays natal, et lui apporter le concours de son expérience nautique. En 1541, lorsque Jacques Cartier organisa son troisième voyage au Canada, et que Jean de la Roque, seigneur de Roberval, fut nommé par François Ier commandant en chef de l'expédition et vice-roi des terres découvertes et à découvrir, Jean Alfonse fut désigné pour servir de pilote principal. Non-seulement il s'acquitta de ces délicates fonctions à la satisfation générale, mais encore fut envoyé par Roberval « vers le Labrador, afin de trouver un passage vers les Indes orientales : n'ayant pu réussir dans son dessein à cause de la glace, il fut obligé de retourner avec le seul avantage d'avoir découvert le passage qui est entre l'île de Terre Neuve et la grande terre du nord (1) ». Jean Alfonse composa ce qu'on appelait alors le *Routier* du voyage. Cette œuvre a été en partie conservée par Hakluyt. Elle porte le titre suivant : *An excellent Ruttier shewing the Course from Belle isle, Carpont, and the grant Bay up the river of Canada for the space of 230 leagues, observed by John Alphonse of Xainctoigne chiefe Pilote to monsieur Roberval,* 1542. Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur le mérite de cet ouvrage, car les pays décrits par Jean Alfonse dans ce Routier ne sont pas ceux dont nous nous occupons en ce moment. D'ailleurs notre marin n'y attachait qu'une médiocre importance. Ce n'était sans doute qu'un de ces journaux de bord comme il en avait rédigé à chacun de ses voyages. Il s'intéressait bien davantage à une Cosmographie générale, à laquelle il travaillait depuis plusieurs années, et où il se proposait de consigner le trésor de ses observations et de l'expérience de ses contemporains. A peine revenu du Canada il se rendit à la Rochelle avec son ami et secrétaire,

(1) HAKLUYT *The principal navigations, wiages and discoveries of the English nation, made by sea and ower land*, t. III, p. 237-240.

Digitized by Google

un capitaine de Honfleur, nommé Paulin Secalar, et les deux marins travaillèrent de concert au livre qui devait assurer leur réputation. Il est difficile d'établir leur part de collaboration. Peut-être Secalar se contentait-il de rechercher dans les ouvrages nautiques diverses observations qu'il ajoutait aux notes personnelles de Jean Alfonse. Le manuscrit commencé en 1544 fut achevé le 24 novembre 1545. Il est intitulé « *Cosmographie avec espère et régime du soleil et du nord, en nostre langue française, en laquelle amplement est traicté comment et par quel moyen les mariniers se peuvent et doibvent gouverner, conduire en l'art marine, etc* ». Jean Alfonse n'eut pas le plaisir de se voir imprimé. Il eut le malheur d'encourir la disgrâce du roi, et fut emprisonné à Poitiers (1) pour avoir fait la course contre les Espagnols.

Fortune lors, qui ses faits valeureux (2)
Avoit conduit au temps de sa ieunesse
L'abandonna et en lieu malheureux
Le rend captif en sa foyble vieillesse.

Il semble avoir été tué dans un combat naval :

La mort aussi (3) n'a point craint son effroy,
Ses gros canons, ses darts, son feu, sa fouldre,
Mais l'assaillant l'a mis en tel desroy
Que rien de luy ne reste plus que pouldre.

L'œuvre de Jean Alfonse, dont la grosseur effraya les imprimeurs, et la mauvaise écriture rebuta les lecteurs, n'a

---

(1) THEVET. *Cosmographie universelle*, t. II, p. 1021.

(2) MELLIN DE SAINT GELAYS — ut supra — Alfonse est mort avant le 7 mars 1547, date du permis d'imprimer des *Voyages Avantureux* qui contiennent ces vers de Mellin.

(3) Id. id.

Digitized by Google

jamais obtenu les honneurs de la publicité : mais, comme le bruit s'était répandu qu'il avait composé un ouvrage de longue haleine sur la navigation, un libraire de Poitiers, Jean de Marnef, crut pouvoir extraire du manuscrit, qui lui avait été confié, une sorte de résumé (1) qu'il intitula « *Les Voyages Avantureux du capitaine Ian Alfonce sainctongeois*. Le poëte Mellin de Saint Gelays avait été chargé par lui de la confection de ce résumé « à la requeste de Vincent Aymard, marchant du pays de Piedmont, escrivant pour luy Maugis Vumenot, marchant d'Honfleur » ; mais il s'acquitta si mal de sa mission que la réputation de Jean Alfonse (2) en fut ébranlée. Marc Lescarbot, l'auteur de la *Nouvelle France*, n'écrira-t-il pas quelques années plus tard, et non sans raison, que « si les voiages de Jean Alfonse avoient peu estre

---

(1) In-4. 68 feuillets, chiffrés au recto, avril 1559. — Voici le sonnet, d'ailleurs médiocre, mis en tête de l'édition par Saint Gelais, édit. Blanchemain, t. I, p. 292.

Si la merveille unie à vérité
Est des esprits delectable pasture,
Bien devra plaire au monde la lecture
De ceste histoire et sa variété.
Autre Océan d'autres bords limité,
Et autre ciel s'y voit d'autre nature,
Autre bestail, autres fruits et verdure,
Et d'autres gens le terrain habité.
Heureux Colon qui premier en fit queste,
Et plus heureux qui en fera conqueste,
L'un hémisphère avec l'autre unissant!
C'est au Dauphin à voir ces mers estranges,
C'est à lui seul à remplir de louanges
La grand'rondeur du paternel croissant.

(2) Thevet lui-même, malgré sa crédulité, signale et réfute diverses erreurs de Jean Alfonse. Cf. *Cosmographie universelle*, t. II, p. 1021.

Digitized by Google

advantureux pour quelqu'un, ce n'avoit certes pas esté pour le marin ». Pourtant telle est la force du fait accompli ou plutôt l'empire de l'habitude que, malgré ses imperfections et ses erreurs, les *Voyages Avantureux* furent encore réimprimés, en 1559, à Poitiers, chez le même Jean de Marnef; en 1578, à Rouen, chez Thomas Mallard ; en 1598 à Paris, et en 1605 à la Rochelle chez les héritiers de Jérôme Haultin. Quant au manuscrit original, qui contient tant d'observations nouvelles, et constitue à vrai dire comme l'Encyclopédie maritime du XVIe siècle, il fut oublié. Il serait aujourd'hui encore complétement inconnu sans M. Pierre (1) Margry, le savant archiviste du ministère de la marine, qui le découvrit pour ainsi dire à la Bibliothèque (2) nationale, et en donna une intéressante analyse accompagnée de nombreux extraits. Nous reproduirons ceux qui se rapportent au Brésil, d'autant plus volontiers qu'ils renferment la première description scientifique d'un admirable pays. Le style en est naïf, parfois puéril, mais l'impression générale est fort exacte, et les détails présentent une remarquable précision. Dans le texte est intercalé le tracé successif de la côte décrite et ce tracé est d'une étonnante fidélité.

Le Brésil, d'après Jean Alfonse, est compris dans la première des trois parties de l'Amérique, celle qui s'étend de la rivière de Maragnon au pôle antarctique; il est habité par trois nations, les Topinabaulx, les Anassoux et les Tabejares (3), « lesquels, dit-il, sont au-dedans de la terre, et ont continuellement guerre avec les aultres; et quand un de ces sauvages a été fait prisonnier, celui qui le tient est obligé

---

(1) MARGRY, *Navigations françaises*, p. 225-341.

(2) Fonds Baluze $\frac{7125}{\text{d. d.}}$ ancien 503, in-folio. 194 f.f. papier. lignes longues. cartes et figures coloriées. relié en veau fauve marbré, à l'aigle de France sur les plats, et au chiffre de Napoléon sur le dos.

(3) MARGRY, ouv. cit., p. 305.

Digitized by Google

de luy donner six mois d'espace pour le graisser avant qu'il le tue, et luy bailler tout ce qu'il demande, et sa propre fille pour coucher avec luy. Et si elle engroisse et elle ayt enfant masle, il sera mangé après qu'il sera grand et gras, car ils dient qu'il tient du père ; et si elle est fille ils la feront mourir, car ils dient qu'elle tient de la mère qui doibt pas estre mangée ». Ces révoltants détails sont confirmés par Léry (1) : « Celui qui aura un prisonnier, écrit-il, ne faisant point difficulté de luy bailler sa fille ou sa sœur en mariage, s'il advient que les femmes qu'on avoient données aux prisonniers deviennent grosses d'eux, les sauvages qui ont tué les pères, alleguans que tels enfants sont provenus de la semence de leurs ennemis, mangeront les uns incontinent après qu'ils seront naiz ; ou selon que bon leur semblera, avant que d'en venir là, ils les laisseront devenir un peu grandets ». Gandavo ajoute même à l'horreur de ces détails : « Ils tuent l'enfant (2) après sa naissance, sans que personne parmi eux ait pitié d'une mort aussi injuste. Le père et la mère de la femme qui devraient le plus regretter cette mort, sont ceux qui en mangent le plus volontiers disant que c'est le fils de son père et qu'ils se vengent de lui ». Jean Alfonse parle de la polygamie, qui est pratiquée dans tout le Brésil. Il vante la pureté de mœurs des femmes américaines, du moins après leur mariage, et leur horreur de l'adultère. « Et sont bonnes gens à nous chrestiens, ajoute-t-il, et est bienheureux celuy qui en peut avoir un pour nourrir. » En effet Léry qui vécut quelques mois dans l'intimité des Tupinambos confirme la véracité de ces observations, et revient à plusieurs reprises sur l'excellent accueil qu'il était assuré de rencontrer chez tous les sauvages d'alentour.

Jean Alfonse n'avait pas observé seulement les indigènes : il avait encore étudié les productions du sol. Il décrit avec

---

(1) Léry, ouv. cit., § xv.

(2) Gandavo, ouv. cit., p. 140.

Digitized by Google

exactitude l'*avati* (1) ou maïs « qui vient en manière de matras (2) et fait bonne farine ; l'*ananas* qui semble à artichaulx et sent si bon quand il est meur que la maison en sent toute, et est bon comme saveur de soucre et de conserve ». Il mentionne aussi quelques animaux ; il en décrit d'autres qu'il ne nomme pas, mais le fait avec assez de précision pour qu'on puisse les reconnaître. C'est surtout comme observations géographiques que son ouvrage est précieux. Les erreurs qu'il enregistre à côté de découvertes très-réelles servent à mieux faire apprécier sa bonne foi, et donnent pour ainsi dire la clef des discussions scientifiques qui agitaient alors le monde érudit. Ainsi il croira de très-bonne foi que le Brésil est une grande île et que la Plata et l'Amazone ont leur source commune dans un lac immense situé à l'intérieur. « Par la Platte, écrit-il (3), ont passé deux navires de mon temps : l'un, qui estoit navire d'Espagne, entra par la rivière de Maragnon, et l'autre qui estoit de Portugal, entra par la rivière d'Argent, et entrèrent dans le grand lac dont i'ay parlé ». Nous retrouvons ici l'écho d'une tradition singulière, qui a traversé les âges : On crut, aux premiers jours de la découverte, qu'il existait à l'intérieur du continent un lac immense, nommé le lac Parime, qui baignait un pays d'une richesse fantastique, dont le roi était vêtu de poudre d'or de la tête aux pieds. Ce monarque métallique, *El Dorado*, avait donné son nom à toute la contrée à la recherche de laquelle s'égarèrent bien des aventuriers. Jean Alfonse avait entendu parler de l'Eldorado, il connaissait la Plata et le Marañon, et peut-être avait quelque temps remonté ces deux fleuves gigantesques. Au débit énorme de leurs eaux et à leur double direction, il s'imagina qu'ils étaient l'un et l'autre alimentés

(1) MARGRY, ouv. cit., p. 306.

(2) Espèce de javelot.

(3) MARGRY, ouv. cit., p. 306-307.

Digitized by Google

par ce lac inaccessible, et, sur la foi de quelques récits, dont il ne contrôla pas suffisamment l'exactitude, il écrivit sans hésiter que ce grand lac était leur source commune, mais il a soin de faire remarquer qu'il ne parle que par ouï-dire. Aussi bien excuserons-nous sa crédulité. Il a fait comme jadis Hérodote : Quand un récit frappait son imagination, il s'en emparait avec avidité. Nous l'excuserons d'autant plus facilement que cette erreur fut partagée par ses contemporains et qu'elle peut jusqu'à un certain point se justifier. Toutes les cartes (1) du seizième siècle désignent en effet la Plata et l'Amazone comme prenant leur source dans la même contrée, et, si cette erreur s'accrédita, cela tient à ce que les affluents du Haut-Amazone et de la Haute-Plata sont en effet très-rapprochés, et parfois communiquent entre eux dans la saison des pluies par des marais analogues à ceux du Haut-Nil, qui occupent, à cause du peu de déclivité de la région, d'énormes espaces. N'est-il vraiment pas curieux de penser que l'intérieur du continent avait déjà été exploré cinquante ans à peine après sa découverte, et que c'est un Français qui se faisait l'écho de ces voyages à l'intérieur ?

Pour tous les pays qu'il a visités lui-même, Jean Alfonse est d'une minutieuse exactitude. Qu'on en juge par cette description des bouches de l'Amazone, qu'on croirait écrite par un contemporain, tant elle est exacte et scrupuleusement étudiée (2). « Cette rivière Doulce a soixante lieues de large à son entrée, et vient tant d'eaux de la rivière Doulce, et court si très fort, qu'elle entre plus de vingt lieues en la mer, tellement que en les dictes vingt lieues ne se trouve point salée pour l'eau de ladite mer ». L'amiral Sabine a, en effet, constaté à plus de cent kilomètres en mer l'action des eaux douces de l'Amazone sur la salure de l'Océan. « Ceste lar-

(1) Cf. la carte de Ramusio reproduite dans ce volume.

(2) Margry, ouv. cit. p. 308.

Digitized by Google

geur en ladicte rivière, continue Alfonse (1), va bien vingt et cinq lieues en la terre, et icy fait deux rivières : l'une va vers le su-est, et l'autre va au sur-ouest, et celle qui va au su-est fort proffonde et a bien demy lieue de largeur, en sorte que une canaque y peut bien aller sans sonder, et l'eaux court si fort qu'il fault que ung navire ayt bonnes amarres et bonne ancre ». Après la grande île Marajo se présentent en effet deux énormes cours d'eau, exactement orientés comme l'indiquait Jean Alfonse ; l'Amazone proprement dit et le principal de ses affluents, l'Araguay. « La terre de ceste rivière, dit en terminant notre cosmographe (2), est une terre basse et plate, belle terre, car i'ay esté bien cinquante lieues en plus amont ladicte rivière sans que ie aye peu veoir aulcunes montaignes ». Rien de plus exact que cette description des vastes plaines formées par les alluvions du grand fleuve, et qui s'étendent avec une désespérante monotonie sur une étendue de plusieurs centaines de kilomètres carrés (3).

Combien est-il à regretter que toutes les autres relations de nos capitaines du XVIe siècle aient été ou perdues ou détruites ! Si nous les avions conservées, il eût été possible de reconstituer l'histoire de ces hardies générations, et presque de dresser la carte de l'Amérique à cette époque : mais l'insouciance de nos pères ne connaissait pas de limites ; elle n'était surpassée que par leur hardiesse.

Guillaume le Testu, qui fut un des plus fameux pilotes de son temps, s'il n'en était le plus instruit, est une autre victime de cette insouciance nationale. On ignore jusqu'au lieu précis de sa naissance. D'après les uns il était d'origine provençale, d'après les autres il serait né en Normandie. Comme il prend lui-même le titre de pilote de la mer du

(1) MARGRY, ouv. cit., p. 308.

(2) MARGRY, id. id.

(3) Voir *Tour du monde*, n°s 399, 400, 401, 461.

Digitized by Google

Ponent en la ville du Hâvre, il est peut-être originaire de ce port. Il voyagea toute sa vie dans les mers d'Afrique et dans celles du Nouveau Monde ; André Thevet, qui fut à plusieurs reprises son compagnon de voyage, le qualifie de « renommé pilote et singulier navigateur ». Le Testu paraît avoir adopté la Réforme. La dédicace de son Portulan en fait foi. Ce magnifique ouvrage, que nous a conservé le hasard des temps, fut composé en 1555 et dédié à l'amiral Coligny. L'auteur lui souhaite félicité et paix durable (1). Ce Portulan qui dénote une connaissance peu commune des régions qu'il décrit, est aujourd'hui conservé au dépôt de la guerre. Les peintures qui l'ornent sont dues à une main fort habile. Il serait à désirer, pour l'honneur de la cartographie française, que ce respectable monument des connaissances scientifiques de nos compatriotes au milieu du XVIe siècle fût un jour ou l'autre tiré d'un injuste oubli. Chacune des cartes de Testu est enrichie de notes fort étendues. Voici celle dans laquelle il décrit le Brésil, avec une remarquable exactitude :

« Ceste pièce faict demonstration d'une partie d'Amérique ou les regions tant du Bresil caniballes que du royaulme de Prate sont descriptes situées soubz la zonne toride soubs le premier climat antidia meroes et finissant soubz le meilleu du qnatreisme climat antidia rodon. Envyronnée du costé de septentrion de l'océan des Caniballes et Entille du costé d'Orient la grant mer océane. Tous les abitants de ceste terre sont sauvaiges n'ayant cognoissance de Dieu. Ceulx qui abitent à l'amont de l'équinoctial sont malings et mauvais mangeans chair humaine. Ceux qui sont plus eslongnés de l'équinoctial estant plus aval sont traictables. Tous les dicts sauvaiges tant de l'amont que de l'aval sont nutz ayant leurs loges et

(1) On peut consulter sur ce Portulan deux très-curieux articles de M. Sabin Berthelot à propos de l'ouvrage de *Don Ramon de la Sagra* sur l'île de Cuba, insérés dans le *Journal de l'Instruction publique*. Cf. F. Denis *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550*, p. 32-35.

Digitized by Google

maisons couvertes d'écorches de boys et de feuilles. Ils menent ordinairement guerre les uns contre les autres, c'est assavoir ceulx des montagnes contre ceulx du bort de la mer. Ceste region est frétille en milcq et manioc qui est une racine blanche de quoy ils font de la farine pour menger, car ils ne font point de pain ; aussy y a-t-il force naveaux de trop meilleur goust que ceulx du pays de France avec ennenieus (1) qui est un fruict délicieux avec plusieurs aultres sortes de fruicts. Aussi nourrit ceste terre sengliers, loups cerviers, agoutins, tatous et plusieurs sortes de bestes, avec grand nombre de poulailles semblables à celles de ce pays de France. Papegaulx de divers plumaige. Les marchandises de ceste terre sont cotons, brésil, poyvres, bois servans à teincture avec gros vignolz desquels on faict patenostres et ceintz à femmes, les desuditz abitans sont grant pescheurs de poisson et fort adroicts à tirer de l'arc ».

Guillaume le Testu devait mourir non loin de cette région, dont il connaissait si bien les productions et les habitants. En 1572, il se trouvait dans le Darien, près de la ville de Nombre de Dios, quand il apprit l'arrivée de l'anglais Francis Drake, qui préludait à sa gloire future en poursuivant sur toutes les mers le pavillon espagnol. Les deux capitaines associèrent leurs haines et s'emparèrent d'un butin énorme, mais, dans l'action, Guillaume le Testu fut tué par un soldat ennemi (2).

Jean Alfonse et Guillaume le Testu ne sont pas les seuls capitaines français voyageant au Brésil, dont l'histoire ait conservé le nom. Parmi les hardis marins et les intrépides armateurs, qui, tout en faisant leur fortune, soutenaient alors dans ces lointains parages l'honneur du pavillon national, il

---

(1) Ananas?

(2) CIMBER et DANJOU. *Archives curieuses de l'Histoire de France*, 1re série, t. IX, p. 434-437. TORZAY. *Vie de Strozzi*.

Digitized by Google

en est deux, Jean Duplessis et Guillaume de Moner, qui ont eu l'heureuse chance de transmettre leurs noms à la postérité.

Il est vrai que le souvenir de Duplessis ne nous a été conservé que par la gracieuse légende de Paraguassu et Caramourou, qui résiste difficilement aux exigences de la critique historique: mais, en négligeant les détails pour ne tenir compte que de l'ensemble, le fait en lui-même, c'est à dire la réalité du voyage de Duplessis, est à l'abri de toute contestation. Voici le résumé de cette légende qui a inspiré à un poète brésilien, Santa Rita Durao, des chants fort appréciés par ses compatriotes (1) : Un Portugais, Diego Alvarez Correa, jeté par un naufrage sur les rives de San Salvador, près de Bahia, mais assez heureux pour conserver ses armes et ses munitions, réussit à inspirer aux sauvages qui l'avaient recueilli un tel respect qu'ils le surnommèrent *Caramourou*, ou l'homme qui lance le feu. Caramourou leur rendit tant de services qu'ils le choisirent comme chef de tribu et s'honorèrent de son alliance. La fille d'un des principaux chefs indigènes, Paraguassu, s'éprit pour lui d'une violente passion et vécut avec lui. Après quelques années survint un navire français, monté par des Dieppois, et commandé par le capitaine Duplessis. Correa, que sa grandeur n'attachait pas au rivage brésilien, se jeta à la nage, dès qu'il eut aperçu le navire, afin d'y trouver un asile et de regagner l'Europe. Paraguassu, voyant s'éloigner celui sans lequel elle ne pouvait plus vivre, se jeta elle aussi à la mer. Touché par sa constance, Duplessis consentit à la recevoir avec son ingrat amant, et les débarqua tous deux dans un des ports du

(1) Ce poëme a été traduit en français par Eugène de Montglave (1829), et réimprimé en 1845 dans la collection des *Epicos Brasileiros*. — Voir sur Caramourou Brito Freyre : *America Portugneza*, liv. I, 95--101 Warden. *Histoire de l'Empire du Brésil*, t. I, p. 252-255.

Digitized by Google

royaume. L'aventure de Paraguassu et Caramourou fut vite connue. Présentée à la cour de France, la belle indienne eut l'insigne honneur d'être tenue sur les fonts baptismaux par Henri II et Catherine de Médicis. Quelque temps après elle fut mariée avec celui qu'elle avait choisi. Revenus au Brésil, les deux époux acquirent dans la province actuelle de Bahia, une sorte de pouvoir souverain sur des tribus jusqu'alors indépendantes. Leurs droits furent respectés par le Portugal, et ils moururent tous deux dans un âge fort avancé (1). D'après une autre version, qui paraît se rapprocher davantage de l'histoire, Correa aurait reconnu les bienfaits de Henri II par la plus noire ingratitude. Il lui avait promis d'employer son influence sur les Brésiliens pour fonder une colonie française. Il avait même obtenu d'un négociant français, peut-être de Duplessis lui-même, deux vaisseaux bien garnis de munitions et de marchandises, mais il les livra au roi de Portugal, Jean III, qu'il avait déjà fait prévenir des projets du roi de France par Pedro Fernandez Sardinha, qui venait de terminer ses études à Paris. Sardinha fut récompensé par le titre de premier évêque du Brésil, et Correa fut investi du gouvernement de Bahia (2).

Telle est la légende. Elle est restée populaire au Brésil. On montre encore l'arbre de la Découverte, derrière lequel Correa s'était caché après son naufrage; dans la chapelle da Graça, qui relève du couvent de San-Bento, et que l'on considère comme le plus ancien édifice de San-Salvador, repose Paraguassu. Ses descendants directs vivent encore, et occupent dans leur patrie un rang honorable. En dépit de la perpétuité de cette tradition, rien n'est moins prouvé que le

---

(1) Ferdinand Denis. *Le Brésil.* Collection de l'Univers pittoresque, p. 35-38.

(2) Accioli. *Memoria da provincia Bahia,* 1835, t. I, p. 54. — Vasconcelos. *Cronica do Brasil,* liv. I., p, 36 et 38.

Digitized by Google

voyage de la belle Paraguassu à la cour de Hénri II. Il est impossible de lui assigner une date précise, et de la confirmer par des témoignages contemporains. Paraguassu a pourtant vécu, et la poésie populaire lui assure l'immortalité. N'est-elle pas comme le touchant symbole de la jeune Amérique qui se donnait naïvement et de tout cœur à l'ancien monde, dont elle reconnaissait la supériorité ? Aussi n'est-ce que justice d'associer à son nom celui du capitaine Duplessis, qui l'aurait conduite en Europe.

Bien autrement authentique est le voyage de Guillaume de Moner. Hans Staden, dont nous avons à diverses reprises (1) allégué le témoignage, rapporte qu'en 1554 il était prisonnier des Brésiliens et avait à peu près perdu l'espoir de recouvrer sa liberté, quand il apprit qu'un navire dieppois, nommé la *Marie Belette*, venait de débarquer dans la baie de Rio, « C'est là que les Français ont l'habitude de charger du bois du Brésil. Ils vinrent avec une embarcation au village où j'étais, et achetèrent aux Indiens du poivre, des singes et des perroquets. L'un d'entre eux, nommé Jacques, qui parlait leur langue, étant venu à terre, me vit, et demanda la permission de m'amener. Mon maître refusa, disant qu'il voulait beaucoup de marchandises pour ma rançon. » Il paraît que cette proposition refroidit notre compatriote, car il ne répliqua rien, se contenta de donner à l'infortuné quelques banales consolations, et repartit. Staden désespéré prit alors un parti extrême. Il courut au rivage en renversant les Brésiliens qui voulaient l'arrêter, et atteignit la chaloupe française au moment même où elle partait. Il s'attendait à être le bienvenu, mais les matelots le repoussèrent en alléguant que, s'ils l'emmenaient de force, ils s'aliéneraient les indigènes, avec lesquels ils tenaient au contraire à conserver les meilleures relations. L'infortuné dut reprendre le chemin du village, où sa tentative d'évasion

(1) Hans Staden. *Histoire d'un pays situé dans le Nouveau Monde*, p. 175 et suiv.

Digitized by Google

fut punie par un redoublement de cruauté. L'égoïsme commercial avait étouffé chez nos compatriotes la voix de l'humanité. Aussi bien l'équipage de la *Marie Belette* semble avoir été singulièrement composé. Ce sont ces mêmes matelots qui, après avoir pris un navire Portugais, livrèrent un de leurs prisonniers à un chef, nommé Stama, qui s'empressa de le manger. Cette barbarie reçut sa juste punition. Le vaisseau se perdit en mer dans le voyage de retour, et Staden, alors délivré, put annoncer aux parents des victimes leur sort malheureux.

En effet l'équipage d'un autre navire Français, plus accessible aux sentiments de pitié, délivra la même année Hans Staden. Ce dernier, dans sa reconnaissance, sentiment bien rare pour un Allemand, a conservé le nom du navire et de ses chefs. Le navire se nommait la *Catherine de Wateville;* il avait pour commandant Guillaume de Moner, pour pilote François Schantz, et pour interprète Perot. Staden fut accueilli chaleureusement par eux, quand il vint les visiter avec son maître dans la baie de Rio. On lui donna des vêtements et on joua à bord une véritable scène de comédie pour décider le Brésilien à céder son esclave moyennant rançon. Deux des matelots feignirent d'être les frères de Staden, envoyés à sa recherche par leur vieux père. Ils le serrèrent dans leurs bras, et se mirent aux genoux de Moner, pour le décider à emmener leur malheureux parent. Le capitaine était au courant de la situation, mais, comme il ne se dissimulait pas le mécontentement du Brésilien, et tenait à ne pas compromettre ses relations futures, il voulait paraître avoir la main forcée. La vue de quelques marchandises européennes détermina enfin le barbare, et Hans Staden recouvra la liberté. A peine installé dans le vaisseau libérateur, il dut prendre part à un combat contre un navire Portugais, et reçut une blessure à la jambe. Le 31 octobre 1554, la *Catherine* quitta la baie de Rio, et, après une traversée fort heureuse, arriva à Honfleur le 22 février 1555.

Digitized by Google

Si les noms de Jean Alfonse, Guillaume le Testu, Duplessis, et Guillaume de Moner sont les seuls que le temps ait respectés, on sait néanmoins que nos compatriotes fréquentaient alors le Brésil. D'après Staden (1) on avait vu des Français à San Salvador, et à Tatuapura. Ils venaient même si souvent dans un port situé à l'embouchure du San Francisco qu'on l'appelait Porto dos Francezes. D'après la *Noticia do Brasil* (2) ils fréquentaient la baie d'Ibipitanga, Traïçâo, la rivière de Magoape, le cap Saint Augustin et Porto Velho. Les historiens portugais (3) avouent que les indigènes entraient volontiers en relations avec nos matelots, surtout avec ceux de Normandie et de Bretagne, qui s'habituaient à considérer ces régions comme leur appartenant. A Bahia, et surtout à Rio leur prépondérance n'était même plus discutée. En 1551, un certain Gaspar (4) Gomes de Ilheos était bloqué deux mois et demi dans le golfe do Rio par un capitaine français, qui, tout en le surveillant, continuait paisiblement ses opérations commerciales avec les indigènes, et Gomes de Ilheos n'osait ni troubler sa quiétude, ni essayer de forcer le blocus, parce qu'il avait appris que d'autres navires français étaient en charge au cap Frio. Le 15 avril de la même année un combat naval s'engageait (5) au cap Frio entre un vaisseau français et un vaisseau portugais commandé par Goës. Vers la même époque un autre Portugais, Luys Alvares de San Vicente

(1) Hans Staden, ouv. cit. p. 45.

(2) Noticia do Brasil, § IX, XI, XVIII.

(3) Varnhagen, *Historia geral.* t. I, p. 189. « Mas outro perigo crescente punha en maior risco a ruina e a perda do Brazil ..... a Bretanha et a Normandia consideravam as terras do Brazil tâo suas como o proprio Portugal. » Cf. id. p. 228.

(4) Ternaux Compans. *Notice historique sur la Guyane Française,* p. 12-17.

(5) Varnhagen, ouv. cit. p. 206.

Digitized by Google

n'échappait qu'avec peine à la poursuite d'un navire français qui comptait, disait-il, au moins trois cents hommes d'équipage, et Bras Cubas de Santos apprenait à la cour de Lisbonne que décidément les Français (1) se fortifiaient au cap Frio. La fortune semblait se déclarer en notre faveur, et nos rivaux renonçaient presque à leurs droits.

II. — Les Brésiliens en France.

La preuve la plus curieuse de la fréquence des rapports qui, vers le milieu du XVIe siècle, resserrèrent les liens qui unissaient la France au Brésil, nous est fournie par un curieux opuscule, imprimé à Rouen en 1551, et dont M. Ferdinand Denis a eu l'heureuse idée de donner une analyse étendue et de citer les passages les plus importants (2).

C'était alors la coutume, quand un souverain visitait pour la première fois une des villes de son royaume, de lui faire ce qu'on appelait une *entrée*. Les plus riches citoyens et les plus hauts fonctionnaires luttaient entre eux de magnificence, afin de marquer son séjour par des fêtes brillantes. En 1548, Lyon avait reçu la Cour avec un luxe inouï et une prodigalité qui fit sensation. Les Rouennais prièrent le roi de vouloir bien à leur tour les honorer de sa visite, et résolurent de lui faire oublier les splendeurs de Lyon par la richesse et l'originalité de leur réception. Henri II et Catherine de Médicis étaient alors dans l'enivrement des premières années de leur royauté ; ils ne rêvaient que plaisirs et fêtes ; aussi acceptèrent-ils avec empressement la proposition des Rouennais, et, en octobre 1550, la Cour de France arriva dans la vieille capitale normande. Un écrivain anonyme a décrit les fêtes et les céré-

(1) Ternaux Compans, ut supra.

(2) F. Denis. *Une fête Brésilienne célébrée à Rouen en 1550.* Paris, Techener 1850.

Digitized by Google

monies de Rouen dans un opuscule intitulé : « *La Deduction du sumptueux ordre plaisantz spectacles et magnifiques theatres dressés, et exhibés par les citoiens de Rouen ville metropolitaine du pays de Normandie, à la sacre Maiesté du Tres christian Roy de France, Henry secôd leur souverain Seigneur, et à Tresillustre dame, ma Dame Katharine de Medicis, la Royne son espouze, lors de leur triumphant ioyeulx et nouvel advenement en icelle ville, qui fut es iours de mercredy et ieudy premier et secôd iours d'octobre, mil cinq cens cinquante* (1). » Grâce à ce curieux opuscule, nous savons que les Rouennais, afin de donner plus d'éclat à leur réception, avaient invité des artistes et des poètes étrangers à les aider de leurs inspirations. Ils offrirent en présent deux statues d'or au royal visiteur, dressèrent en son honneur des obélisques, des temples, des arcs de triomphe « animez de fort beaux personnages », et, dans leur amour des réminiscences antiques, figurèrent jusqu'à l'apothéose de François Ier. Mais la partie vraiment originale de la fête, celle qui intéressa le plus vivement la Cour entière, fut la reproduction de quelques scènes de la vie brésilienne. Il y avait alors à Rouen un certain nombre de Brésiliens, venus en France pour la visiter. Ils appartenaient à la tribu des « Tabagerres », importante fraction du peuple Tupinamba, qui de tout temps s'était signalée par son accueil empressé et sa large hospitalité vis-à-vis de nos compatriotes. Leur chef les avait accompagnés. Il se nommait Morbicha (2). Les Rouennais le prièrent de vouloir bien, lui et ses hommes, donner au roi de France comme une idée des mœurs brésiliennes. Malgré la saison

(1) Rouen, chez Robert le Hoy Robert et Jehan dictz du Gord tenantz leur boutique au portail des libraires, 1551.

(2) C'était sans doute un chef électif, et le nom de Morbicha s'applique moins à un homme qu'à une dignité. CARDIM (*Narrativa epistolar de una viagem e missão jesuitica pela Bahia* etc.,) parle des Murubichas qui conduisaient au combat les guerriers brésiliens.

Digitized by Google

avancée, on était au commencement d'octobre, il fut convenu que les rives de la Seine offriraient les scènes pittoresques et variées que nos matelots contemplaient sur les rivages américains. Afin de rendre l'illusion plus complète, on improvisa une forêt brésilienne, on bâtit à la hâte quelques cases, et comme les productions et les animaux du pays ne manquaient pas à Rouen, il ne fut pas malaisé de rendre l'imitation aussi complète que possible. Enchantés de se retrouver au milieu d'un paysage qui leur rappelait le pays natal et de vivre quelques heures comme au milieu de leurs forêts, fiers d'attirer sur eux l'attention des souverains et des plus grands seigneurs d'un puissant royaume, ces Brésiliens se prêtèrent avec empressement au désir des magistrats de Rouen, et leur promirent de jouer au naturel ce que, dans la langue légèrement pédantesque du temps, le rédacteur anonyme de la « *Déduction du sumptueux ordre* » appelle leur *sciomachie* (1), ou combat fictif.

Les Tabagerres de Rouen n'étaient pas assez nombreux pour « naïvement dépeindre au naturel » leurs guerres et leurs danses, les divers incidents qu'amenait le trafic du bois de Brésil, et leurs chasses. Ils n'étaient en effet que cinquante (2). Mais un grand nombre de matelots normands

---

(1) Mieux vaudrait *sciamachie*, ou combat avec son ombre; allusion à un exercice antique qui consistait à agiter les bras et les jambes comme une personne qui se battrait contre son ombre.

(2) T. Farin, *dans son Histoire de la ville de Rouen* (t. I, pp. 126, 1738) parle de la fête de 1550; il connaissait probablement la *Déduction de la Somptueuse entrée*, mais il l'avait ou mal lue ou copiée avec négligence, car il n'hésite pas à faire danser trois cents Brésiliens sur les bords de la Seine, tandis que le récit authentique n'en admet qu'une cinquantaine... « Le long de la chaussée des emmurées, dit-il, dans une place vuide, était une troupe de Brasiliens, au nombre de trois cents hommes tous nuds, qui exerçaient une espèce de guerre les uns contre les autres entre les arbres et les brussailles, qui y étaient plantez pour donner du plaisir au Roy. »

Digitized by Google

connaissaient le Brésil et ses coutumes. Plusieurs d'entre eux avaient même séjourné quelque temps dans le pays en qualité d'interprètes. Le conseil municipal de Rouen pria tous ceux qui voudraient ajouter à l'éclat de la cérémonie de grossir pour quelques jours la petite troupe brésilienne, et de figurer avec eux dans cette fête étrange. Deux cent cinquante matelots ou interprètes acceptèrent la proposition, et se mêlèrent aux Brésiliens. Ils poussèrent même si loin l'exactitude et la couleur locale, qu'ils adoptèrent le costume primitif des Tabagerres, et se montrèrent, vêtus de leur bonne volonté, devant Catherine de Médicis et ses jeunes dames d'honneur. Mais telle était la naïve curiosité qui entraînait alors les esprits que cette particularité passa comme inaperçue. Non-seulement les magistrats de Rouen qui avaient organisé la fête, « gens doctes et bien suffisants personnaiges », n'y virent aucun mal, mais encore la Cour tout entière y montra « face ioyeuse (1) et riante. » La reine Catherine témoigna même à diverses reprises toute sa satisfaction, car « le second iour, comme on renouveloit le spectacle, la royne, passant en sa pompe et magnificence par dessus la chaussée, ne le sut faire sans prendre délectation aux iolys esbatements et schyomachie des Sauvages. »

Mais il est temps de céder la parole à l'auteur de la *Déduction du sumptueux ordre,* et de connaître d'après lui les scènes de ce drame à trois cents personnages : « Le long de la dicte chaussée qui s'estend depuis le devant de la porte des dites emmurées, iusques au bort de la rivière de Seyne, sied une place en prarye non edifiée de deux cens pas de long (2) et de trente cinq de large, la quelle est pour la plus grande partie naturellement plantée et umbragée, par ordre, d'une saussaie de moyenne fustaye et d'abondant fut le vuide artificiellement

(1) F. Denis, ouv. cit., p. 8.

(2) Id., p. 13-16.

Digitized by Google

remply de plusieurs autres arbres et arbrisseaux comme genestz, geneure, buys et leurs semblables entreplantez de taillis espes. Le tronc des arbres estoit peint et garny en la cime de branches et floquartz de buys et fresne, rapportant assez près du naturel aux feuilles des arbres du Bresil. Autres arbres fruitiers estoient parmy eulx chargez de fruictz de diverses couleurs et especes imitans le naturel. A chacun bout de la place, à l'environ d'une quadrature estoient basties loges ou maisons de troncs d'arbres tous entiers, sans doller ni préparer d'art de charpenterie, icelles loges ou maisons couvertes de roseaux, et fueillarts, fortifiés à l'entour de pal en lieu de rempart, ou boulleverd en la forme et maniere des mortuabes et habitations des Brisilians. Parmi les branches des arbres volletoient et gazoulloient à leur mode grand nombre de perroquets, esteliers, et moysons de plaisantes et diverses couleurs. Amont les arbres grympoient plusieurs guenonnez, marmotes, sagouins, que les navires des bourgeois de Rouen avoient nagueres apportez de la terre du Bresil. Le long de la place se demenoient çà et là, iusques au nombre de trois centz hommes tous nuds, hallez et herissonnez. Sans aucunement couvrir la partie que nature commande, ils estoient faconnez et equipez en la mode des sauvages de l'Amerique dont saporte le boys de Bresil, du nombre desquelz il y en avoit bien cinquante naturelz sauvages freschement apportez du pays, ayans oultre les autres scimulez, pour decorer leurs faces, les uns, lèvres et aureilles percées et entrelardéez de pierres longuettes, de l'estendue d'un doigt, pollies et arrondies, de couleur d'esmail blanc et verde esmeraude. Le surplus de la compagnie, ayant frequenté le pays, parloit autant bien le langaige et exprimoit si nayfvement les gestes et façons de faire des sauvages, comme s'ilz fussent natifz des mesmes pays. Les uns s'esbatoient à tirer de l'arc aux oyseaulx, si directement éiaculantz leur traict fait de cannes, iong ou roseaux, qu'en l'art de sagaptaire ils surpassoient Merionez, le Grec, et Pandarus, le Troyen. Les

Digitized by Google

autres couroient après les guenonnes, viste comme les Troglodytes après la sauvagine; aucuns se balançoient dans leurs lictz subtilement tressez de fil de coton attachez chacun bout à l'estoc de quelque arbre, ou bien se reposoient à l'umbrage de quelque buisson trappys, les autres coupoient du boys qui, par quelques-uns d'entre eulx, estoit porté à un fort construit pour l'effet sur la rivière, ainsi que les mariniers de ce pays ont accoustumé faire quand ils traictent avec les Brisilians : lequel bois iceulx sauvages troquoient et permutoient aux mariniers dessus ditz, en haches, serpes et coings de fer, selon leur usage et leur maniere de faire. La troque et commerce ainsi faite, le boys estoit batellé par gondolles et esquiffes, en un grand navire à deux hunes ou gabyes radiant sur ses ancres : laquelle estoit bravement enfunaillée et close sur son belle de paviers aux armaries de France, entremeslées de croix blanches, et pontée davant arrière : l'artillerie rangée par les lumières et sabortz tant en proue qu'en poupe, et le long des escottartz..... les bannieres et estendarts de soye tant hault que bas estoient semées d'ancres et de croissanz argentez, undoyants plaisamment en l'air. Les matelotz estoient vestus de sautembarques et bragues de satin, my-partis de blanc et noir, autres de blanc et verd qui montoient de grande agilité le long des haultbancz et de l'autre funaille. Et sur ces entrefaites, voicy venir une troupe de sauvaiges qui se nommaient à leur langue Tabagerres, selon leur partialitez, lesquels estants accroupis sur leurs tallons et rengez à l'environ de leur Roy, autrement nommé par iceux Morbicha, avec grande attention et silence ouyrent les remontrances et l'harangue d'iceluy Morbicha, par un agitement de bras et geste passionné, en langaige brésilien. Et ce fait, sans réplique, de prompte obéissance vindrent violentement assaillir une autre troupe de sauvaiges qui s'appeloient en leur langue Toupinabaulx ; et ainsi ioinctz ensemble se combatirent de telle fureur et puissance, à traict d'arc, à coups de masses et d'autres batons de guerre, desquels ils ont accoutumé user, que finablement les Toupinambaulx des-

Digitized by Google

confirent et mirent en roulte les Tabagerres; et non contens de ce, tous d'une volte coururent mettre le feu et bruller à vifve flamme le mortuabe et forteresse des Tabagerres, leurs adversaires, et de faict, ladite scyomachie fut exécutée si près de la vérité, tant à raison des sauvages naturelz qui estoient meslés parmi eux, comme pour les mariniers qui par plusieurs voyages avoient traffiqué et par longtemps domestiquement résidé avec les sauvages, qu'elle sembloit estre veritable, et non simulée, pour la probation de laquelle chose plusieurs personnes de ce royaulme de France, en nombre suffisant, ayant fréquenté longuement le pays du Bresil et Cannyballes, attestèrent de bonne foy l'effect de la figure (1) precedente estre le certain simulachre de la verité. »

La fête brésilienne de Rouen eut un grand retentissement. Il y eut dès lors, dans presque toutes les cérémonies de ce genre, des sauvages qui se livrèrent à leurs jeux en présence de la Cour. Ainsi à l'entrée de Charles IX à Troyes, le 23 mars 1564, des sauvages figurèrent, mais le Cérémonial se tait sur leur nationalité. A l'entrée du même souverain à Bordeaux, le 9 avril 1565, on vit paraître trois cents hommes d'armes « conduisans douze nations estrangères captives, telles qu'estoient Grecs, Turcs, Arabes, Egyptiens, Taprobaniens, Indiens, Canariens, Mores, Ethiophiens, Sauvages américains et *Brésiliens*. Les capitaines desquels haranguèrent devant le Roy chacun en sa langue entendue, par le truchement, qui l'interprétoit à sa maiesté (2) ».

---

(1) Allusion à une planche fort intéressante qui accompagne la *Déduction*. Gravée sur bois par un artiste inconnu, elle reproduit dans la naïveté de leurs attitudes et l'innocence de leurs costumes les Brésiliens de Rouen. M. F. Denis remarque avec raison que c'est le premier monument iconographique que le XVIe siècle ait fourni sur le Brésil. Aussi l'a-t-il fait figurer dans sa réimpression de la *Déduction de la Somptueuse entrée*.

(2) Th. Godefroy. *Le Cérémonial de France ou description des*

Digitized by Google

A Rouen même s'est longtemps perpétué le souvenir de la présence et du séjour des Brésiliens. « Rue Malpalu, n° 17, écrit un savant archéologue (1), presque en face de la rue des Augustins est l'enseigne de l'île (2) du Brésil, maison en bois. Elle se distingue par un grand bas-relief, divisé en deux sujets relatifs à la découverte de l'Amérique ; de petites figures nues sont sculptées sur les montants, au milieu d'ornements gothiques. Cette devanture, qui n'est pas indigne de l'attention des curieux, date du milieu du XVIe siècle ». L'hôtel de la rue Malpalu a été récemment démoli, mais l'enseigne a été conservée et déposée au Musée des Antiquités. Sculptée sur bois et peinte, elle représente les diverses opérations qu'exigeaient de la part des Brésiliens la coupe et la traite de l'ibirapitanga.

De ces divers témoignages il résulte que les relations entre la France et le Brésil étaient fréquentes vers le milieu du XVIe siècle ; aussi comprend-on que le gouvernement français, malgré son indifférence en matière commerciale, ait enfin songé à détourner cette activité à son profit, en fondant un établissement sérieux dans cette région, et en assurant à nos négociants et armateurs la protection de ses canons et de

---

cérémonies, rangs et séances observées aux couronnemens des Roys de France, etc.

(1) La Quérière. *Description historique des maisons de Rouen, dessinées et gravées par E. H. Langlois.* (1821).

(2) Cette dénomination d'île du Brésil ne doit pas nous surprendre. Dans les premières relations adressées du pays de Santa Cruz au Portugal, ce pays est presque toujours désigné sous le nom d'île. Les navigateurs normands partageaient cette erreur. *Ex ea insula* quæ terra nova dicitur, lisons-nous dans la Chronique d'Eusèbe de Césarée continuée par M. et P. Paulmier. *Ad Brasiliaras insulas*, est-il dit dans la protestation du baron de Saint Blancard, etc.

Digitized by Google

ses vaisseaux. Le chevalier de Villegaignon (1) fut le promoteur de cette entreprise qui, bien conduite, aurait été pour notre pays une source pour ainsi dire inépuisable de richesses et de conquêtes pacifiques. Elle échoua par sa faute, et la déception fut d'autant plus vive que les espérances étaient mieux fondées. Ce fut le premier essai de colonisation tenté par la France, et ce devait être la première des mésaventures qui constituent presque toute notre histoire coloniale.

M. Lucien Adam résume un *Mémoire sur le Brésil* qui a été adressé au Comité d'organisation par M. Burtin, bibliothécaire-adjoint de la ville de Metz.

Ce travail se divise en quatre chapitres, traitant : le premier, de la *Découverte du Brésil;* le second, des *Expéditions des Français et des Hollandais au Brésil;* le troisième, du *Brésil de 1807 à 1831* ; le quatrième, de la *Colonisation.*

I. — Après avoir mentionné, en quelques mots, les voyages des espagnols Vincent Yañez Pinson et Jacques de Lepe, dont le premier prit terre au cap Saint-Augustin, le 26 Janvier 1500, l'auteur rend compte très sommairement de l'expédition au cours de laquelle Pedro Alvarez Cabral fut jeté sur la côte du Brésil pour avoir voulu doubler le cap de Bonne-Espérance en portant trop à l'Ouest. Il rappelle ensuite, sans entrer davantage dans les détails, les deux voyages d'exploration auxquels Améric Vespuce prit part avec les Portugais Arejo et Gonzales de Coelho, ainsi que

(1) Peu de noms ont été orthographiés de tant de façons diverses. Bien que le chevalier soit nommé sur son épitaphe *Villegagnon;* bien que le bourg qui appartenait à sa famille et le château dont les ruines existent encore à dix-sept kilomètres de Provins soient désignés sous le même nom, comme le chevalier signait ses lettres *Villegaignon,* et que plusieurs de ses contemporains l'appellent ainsi, nous avons adopté cette forme de *Villegaignon.*

Digitized by Google

celui que le navigateur florentin entreprit pour le compte de l'Espagne, en compagnie de Joanez Pinson et de Jean Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Enfin, l'auteur constate que le Portugal ne s'est occupé sérieusement d'établir une colonie dans son nouvel empire qu'à partir de 1531.

II. — M. Burtin consacre une vingtaine de lignes au récit de l'expédition de Durand de Villegaignon qui, en 1554, établit temporairement une colonie de calvinistes dans la baie de Rio de Janeiro. Il résume ensuite non moins sommairement les tentatives faites dans l'île de Maragnan par Riffaut, armateur de Dieppe, et par Charles Devaux son successeur, ainsi que la téméraire entreprise du capitaine Duclair, suivie de la prise de Rio de Janeiro par Duguay-Trouin. Viennent ensuite les expéditions des Hollandais, et leurs démêlés avec le Portugal, qui prirent fin en 1661 par le traité de La Haye.

III. — Ce chapitre est un résumé fort succinct des événements qui se sont accomplis au Brésil depuis l'arrivée de la famille royale dans cette colonie jusqu'à l'avènement au trône de l'empereur Dom Pedro II.

IV. — Sous le titre de *Colonisation*, M. Burtin mentionne brièvement l'existence, au Brésil, de la colonie allemande de Pétropolis et de la colonie belge de Saint-Léopold. Il examine ensuite, en peu de mots, quels sont les pays d'Europe auxquels le Brésil doit de préférence demander des immigrants.

M. Gravier donne communication d'une note de M. **Desimoni** relative au navigateur florentin Verrazzano.

Ramusio a accueilli dans sa collection de *Voyages et de Navigations*, une lettre du florentin Verrazzano, datée de Dieppe le 8 juillet 1824. Dans cette lettre, adressée au roi François Ier, Verrazzano rend compte d'un voyage maritime

Digitized by Google

qu'il vient d'accomplir par ordre de ce prince, voyage qui a eu pour résultat la découverte de l'Amérique depuis le cap Lear ou le cap Roman jusqu'au 58me degré de latitude septentrionale.

Cette pièce acceptée comme authentique par tous les historiens des découvertes a été vivement attaquée dans un livre récent de M. Henry C. Murphy : *The voyage of Verrazzano, a chapter in the early maritime discovery in America.* New-York, 1875. Un aperçu de cette publication ayant été inséré par M. H. Harrisse, dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, M. Cornelio Desimoni, génois, répondit à l'attaque, dans l'*Archivio storico italiano* (Florence, juillet-août 1877) par un article où il soutint l'opinion ancienne sur la réalité du voyage de Verrazzano, et la confirma même à l'aide des documents nouveaux produits par M. Murphy. Quelque temps après, M. Desimoni parvint à se procurer un exemplaire de l'ouvrage du savant Américain (Le livre de M. Murphy n'est point dans le commerce), et il composa sur la question un mémoire dont je suis porteur.

Dans ce mémoire, comme dans l'article de la Revue italienne, M. Desimoni s'est proposé de mettre au jour la faiblesse des objections élevées par M. Murphy contre l'authenticité de la lettre de Verrazzano, tout en rendant hommage au talent et à l'érudition du novateur. Voici comment s'exprime à cet égard M. Desimoni lui-même dans une note qu'il a bien voulu m'adresser :

« Le savant Américain n'a pas été heureux lorsqu'il a essayé de retrancher du *Mémoire du capitaine de mer de Dieppe* partie d'un passage qui le gênait, mais qui ainsi mutilé n'offre plus de sens. Il n'a pas été plus heureux dans l'interprétation d'un autre passage où il a signalé des contradictions avec la lettre de Verrazzano, contradictions qui en réalité n'existent pas ou qui sont sans gravité. Le remarquable croquis de Jean Alfonse que M. Murphy a reproduit en fac simile (page 37) aurait dû lui rappeler que la terre *fran-*

Digitized by Google

ciscane n'est point située dans l'intérieur des régions découvertes par Jacques Cartier, mais sur le bord de la mer et au-dessous du cap Ann.

« Quant à l'ethnographie et aux productions des pays décrits par Verrazzano, M. Murphy a rejeté comme impossibles à défendre les détails donnés sur la couleur des indigènes et sur les raisins mûrs à de certaines saisons. Mais l'absurdité apparente disparaît par le choix du texte de la lettre, dont il ressort un sens tout à fait naturel. Comme ce choix est le pivot sur lequel roulent maintes objections, je me suis attaché à prouver, contrairement à l'opinion de M. Murphy, qu'en général le texte imprimé par Ramusio est le plus sûr, et que celui des manuscrits de la *Magliabecchiana* n'est autre chose qu'un remaniement opéré par un copiste qui affecte des prétentions à une élégance hors de saison, passe nombre de mots essentiels et altère ainsi le sens de maints passages qu'il ne comprend pas.

« La partie la plus ingénieuse du travail de M. Murphy est l'examen de la lettre, sous le rapport des côtes que Verrazzano a visitées. Selon lui, le Florentin, au lieu de faire le voyage, aurait composé sa lettre à l'aide de la carte maritime de l'Espagnol Diego Ribero, carte dressée en 1529, et la preuve de ce plagiat résulterait d'erreurs grossières servilement reproduites. Comme l'authenticité de l'œuvre de Ribero ne peut être mise en doute, Verrazzano serait bien et dûment convaincu de s'être audacieusement joué du roi François Ier et du public.

« A mon sens, cette accusation repose uniquement sur une équivoque, c'est à dire sur ce fait que l'on a substitué des noms modernes aux noms anciens de la carte, de la façon la plus arbitraire, contrairement à l'avis de plusieurs cartographes et à celui de savants, au nombre desquels figure M. Murphy lui-même. Si Verrazzano avait copié Ribero, il aurait rectifié quelques erreurs, mais en même temps il en aurait commis d'autres.

Digitized by Google

« Je reconnais qu'il y a dans la lettre de Verrazzano de graves difficultés à résoudre, mais cela n'autorise point le rejet absolu de ce document écrit à la hâte, entre deux voyages. A ce compte, M. Murphy devra révoquer en doute bien des voyages parfaitement accrédités, à commencer par Ribero dont la carte qu'il apprécie tant est bien vague, bien infidèle, puisqu'ainsi que le savant Américain le reconnaît lui-même, elle transpose de deux degrés plusieurs baies fort importantes ».

Après avoir fait observer avec M. Harrisse que certains arguments négatifs tirés du manque de rapports officiels et du silence de la plupart des contemporains, sont loin d'être décisifs, M. Desimoni relève un ensemble de faits qui, selon lui, sont de nature à convaincre tout lecteur impartial de la réalité du voyage de Verrazzano. « Pris un à un, ces faits sont peut-être peu de chose, mais une fois groupés ils se confirment les uns par les autres, ce qui est le signe le plus sûr de la vérité. C'est ainsi que la signature assez singulière *Janus Verrazzanus* a été retrouvée récemment dans un document rouennais, et que l'on a vérifié les circonstances suivantes : l'ordre du roi à Verrazzano de chercher à travers l'Amérique, un passage au Cathay ; la suspension du voyage pour faire contre les Espagnols une course qui fut profitable ; le manque de renseignements sur les agissements de Verrazzano pendant la durée de son voyage, tandis qu'on sait ce qu'il a fait peu de temps avant et peu de temps après ; la prochaine arrivée du Roi à Lyon, annoncée à Florence par Carli, l'ami de Verrazzano ; les témoignages du capitaine de mer anonyme et du navigateur Ribaut, tous deux de la ville de Dieppe, d'où le Florentin est parti pour faire son voyage de découverte ; la connaissance parfaite des voyages contemporains et la grave autorité de Ramusio reconnue par tous les savants et suivie par Herrera et Hakluyt ; la renommée dont Verrazzano a joui parmi ses concitoyens ; un voyage de lui à la Terre-Neuve admis par la Chronique de Dieppe ;

Digitized by Google

plusieurs autres voyages qu'il a, selon Hakluyt, proposés au roi d'Angleterre ou qui lui ont été proposés de la part de l'amiral de France et de celle du fameux armateur dieppois Jean Ango. On ne pouvait pas, à cette époque, faire choix, pour un voyage à la Chine ou aux Indes, d'un simple écumeur de mer n'ayant jamais navigué que le long des côtes de l'Espagne ou du Portugal.

« Enfin, quelles que soient les objections de M. Murphy, les cartes de Lok dans Hakluyt et de Jérôme Verrazzano demeurent comme des témoignages indépendants et non concertés de la réalité du voyage qui fait l'objet de la lettre ou de l'aptitude de Verrazzano à en accomplir d'autres. Jérome Verrazzano, dont on ne soupçonnait pas tout d'abord l'existence, a été reconnu peu à peu comme frère de Jean, comme son mandataire pendant le voyage projeté aux Indes, comme cartographe dessinant sur son planisphère les découvertes de son frère. M. Murphy trouve dans ce planisphère des erreurs de latitude et de longitude — d'accord! Mais si M. Murphy veut y prendre garde, il reconnaîtra dans la partie des côtes vues par Verrazzano une configuration approchant beaucoup de la configuration véritable, et telle qu'on n'en trouve d'aussi exacte ni dans Ribero ni dans aucun des cartographes du XVIe siècle, soit antérieurement soit postérieurement à la carte de Jérome Verrazzano ».

M. Desimoni m'a chargé d'informer Messieurs les membres du Congrès qu'il désire compléter son mémoire par quelques recherches dans les bibliothèques et les archives de l'Italie. Il ajourne donc à la prochaine session la publication de ce travail.

La séance est levée à midi.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TOZZER LIBRARY
3 2044 041 973 736

This book is not to be
taken from the Library

Digitized by Google

Digitized by Google